

Les Nouvelles Aventures de la Catin de Baentcher

Fariboles renouvelées dans le monde merveilleux
des lutins jolis et des kobolds farceurs

par Asp Explorer
<http://mapage.noos.fr/aspexpl/kalonbrw.htm>

À Bill Kaulitz

Livre I

La clé de la Tour Sombre

I.1 La Citadelle de Gwend'har

Les dos nus et luisants des rudes hommes de Gont saillaient de muscles ronds, semblables à des sarments de vieille vigne, tandis que sous le mantelet blindé de plomb et de chêne, ils poussaient en cadence, ahanant plus qu'ils ne chantaient la prière antique de Hanhard, le dieu des soldats. Le bélier était le tronc solide d'un tremble séculaire, à l'extrémité duquel ils avaient chevillé trois mille livres du meilleur acier, forgées en une pointe cruelle. Ils n'épargnaient pas leur peine, et chaque coup donné à la porte d'airain de la Citadelle de Gwend'har résonnait comme le carillon de l'apocalypse. Cependant, l'huis monstrueux tenait bon, comme soutenu par quelque sortilège impie.

« Du nerf, mes gaillards, du nerf ! Elle vous regarde, vous, les hommes de Gont ! Faites-lui honneur ! »

Et à l'appel de leur lieutenant, ils redoublaient d'efforts.

Elle observait la scène, en effet, sous le dais de commandement. Elle n'était pas seule, à ses côtés se tenaient les autres chefs de l'expédition, penchés sur la carte d'état-major ou surveillant comme elle l'avancée de l'assaut. Il y avait Don Erman de Thrane, capitaine des paladins de Nyjel, son puissant cousin le comte Marinis de Gont, venu avec tous ses chevaliers et ses gens d'armes, le mage Nosorkod, trouble nécromant venu de la lointaine Pthath avec ses affidés, l'androgynie Alyx et sa guilde d'espions et d'assassins, le capitaine Ananfai et son détachement d'archers elfes. Rien n'aurait pu réunir ces personnages qui en temps ordinaires se détestaient, rien, sinon la soif de vengeance, la haine inextinguible qui les poussait, chacun pour une raison différente, à faire porter l'assaut devant le formidable refuge de l'Ordre de Sartorius.

Elle était la seule à ne pas éprouver de haine. Ou bien parvenait-elle à la dissimuler sous le voile opalescent de sa grâce infinie. Elle n'avait pas amené d'armée, le culte de la déesse Melki n'en avait jamais entretenue. Nul ne savait ce qui l'avait poussée à réunir ces forces, à mener cette longue guerre contre les sectateurs maudits, à libérer l'Ambigye, village après village, province après province, de l'emprise sournoise de ce culte infernal. Et elle avait accompli ceci sans jamais élever la voix. Elle n'avait nul besoin de hurler pour se faire entendre. Ces derniers mois, par d'habiles manœuvres de diversion, elle avait envoyé les thugs de Sartorius et les régiments de fanatiques restants battre la campagne au loin, ne laissant que de maigres forces pour garder le cœur du royaume, le palais du couple maudit. Quelle surprise n'avaient-ils pas eue en voyant sortir du bois les ennemis qu'ils croyaient terrés aux confins de leur seigneurie. . .

La bataille avait duré tout le jour, les sartoriens avaient lutté avec l'opiniâtreté des possédés et la fourberie qui leur était coutumière, mais cela n'avait pas suffi à tromper la coalition qui luttait contre eux depuis si longtemps déjà. Toutes les ruses, ils les connaissaient, toutes les armes avaient trouvé des boucliers, les hommes eux-mêmes, d'une ligne à l'autre, parvenaient parfois à se reconnaître. Maintenant, les corps des sectateurs jonchaient la plaine et les deux lices concentriques de la citadelle, seul tenait le dernier rempart, la dernière porte.

Elle frissonna soudain.

Elle se tourna vers sa compagne, qui avait blêmi.

— Je l'ai senti aussi, dame Milzaïa.

— Qu'est-ce, Gabrielle ? Un démon. . .

— Je le crains.

— Comment osent-ils invoquer pareille abomination ?

— Le désespoir . . .

— Ce n'est pas une excuse. Et ce sera leur perte. Comte Marinis ? Comte Marinis !

— Honorée Archiprêtrisse ?

— Faites donner le signal de la retraite à ceux de vos hommes qui donnent l'assaut au rempart est. Qu'ils reculent de deux cents pas.

— Mais madame, nous risquons la débandade . . .

L'admirable visage de l'elfe se tourna vers le vieil aristocrate, un peu trop vivement. Il perçut un vague soupçon d'agacement, et l'espace d'un battement de cœur, une indicible et ancienne menace.

« Le temps presse, Comte. Et qu'on amène nos montures. »

Il n'y avait guère à discuter. Les cors de guerre résonnèrent. Surpris mais disciplinés, les officiers transmirent les ordres. Les soldats, qui voyaient déjà la victoire se profiler, firent bruyamment savoir leur grand dépit, rassérénés toutefois de voir que leurs collègues de la muraille ouest poursuivait le combat. S'agissait-il d'une habile manœuvre ?

C'est alors qu'ils contemplèrent un spectacle qu'aucun d'entre eux n'oublierait jusqu'au jour de sa mort. Environnées d'auras de sainteté, l'Archiprêtrisse de Melki et son acolyte traversèrent leurs rangs au galop, portant la bannière de l'alliance flottant au vent frais du soir. Les hautes montagnes bordant la passe de Dûn-Molzdaar, encadrant la forteresse maudite, formaient ce soir-là le cadre idéal pour une action héroïque dont l'histoire, sinon la légende, garderait la trace.

Certains parmi la troupe, peut-être plus réceptifs à la magie que les autres, avaient pressenti qu'un abominable sortilège se tramait dans les tréfonds de la citadelle de Gwend'har. Déjà, sur le rempart dont ils venaient d'abandonner l'assaut, on pouvait par moments percevoir les filaments immondes d'un cercle d'invocation satanique. Ce spectacle révoltait les âmes, et pourtant, les deux elfes saintes et pures se dirigeaient droit vers le péril.

Bien des soldats rapportèrent plus tard avoir vu les deux nobles elfes environnées d'or et d'argent, transformées en une lance vivante transperçant le mal. Nombre d'entre eux virent le trait lumineux crever l'obscurité tel un abcès immonde sur la face de la terre. Certains jurèrent, par la suite, avoir entendu le cri d'effroi des nécromants qui, de l'intérieur de la forteresse, sentirent leur puissant et fragile sortilège se désagréger entre leurs doigts.

Le démon qui commençait à peine à se matérialiser ne put regagner à temps sa dimension infernale et fut désintégré. Son hurlement d'agonie se confondit avec l'explosion démentielle qui secoua la vallée lorsque l'énergie magique fut libérée en une vague destructrice.

Lorsque le vent violent du soir eut balayé la poussière, il ne restait de la muraille est qu'un trou béant et un amas de décombres, dont émergèrent bientôt, appuyées l'une sur l'autres, Milzaïa et sa suivante Gabrielle. Toutes deux s'en revenaient lacérées, leurs délicates robes elfiques n'étaient que lambeaux noircis, et la bannière de l'Alliance ne valait guère mieux, mais au moins flottait-elle encore fièrement.

Sans qu'on eût besoin de le leur commander, les soldats surent alors ce qu'ils avaient à faire. Hurlant comme des possédés le chant de la mort, ils retournèrent en direction de la Citadelle pour achever cette guerre, déterminés à ne rien laisser de vivant après leur passage. La ruée fut d'une telle sauvagerie qu'aucune force au monde n'aurait pu l'arrêter. Il ne s'agissait plus de faire la guerre, mais d'écraser avec rage l'insecte qui vous avait persécuté toute la nuit durant. Rares furent les sartoriens qui purent se cacher ou s'enfuir pour avoir la vie sauve,

tous ou presque furent passés au fil de l'épée.

Mais sans souci aucun des hommes qui périssaient en grand nombre à leur service, dans les tréfonds du donjon de Gwend'har, les maîtres de l'ordre de Sartorius, les deux mages déments qui s'étaient fait nommer Siglund et Siwindia, après avoir semé tant de misère et perpétré tant d'abominables crimes, n'avaient plus en tête que l'obsession d'échapper à la justice divine. Debout et en grande tenue, dans le grand cercle d'invocation qu'ils s'étaient fait bâtir à grands frais dans la cave sinistre, ils commencèrent à chanter les premiers vers d'une certaine mélodie, les seuls mots qu'ils en connaissaient. Mais dès qu'ils eurent achevé de prononcer ces paroles étrangement contournées d'un langage que nul n'entendait plus depuis des éons, ils s'aperçurent que d'autres leur venaient en tête, familières. Jamais ils ne les avaient entendues, mais c'était comme s'ils les avaient récitées mille fois durant leur enfance. Ils poursuivirent ce rituel malfaisant, impie et séduisant qui s'ouvrait à eux, jusqu'à ce qu'un fracas les en détourne.

À n'en pas douter, la grande porte de bois d'if qui barrait l'entrée du sanctuaire démoniaque venait de céder sous les coups de bûche des assaillants. Sigwindia se jeta sur son livre de sort jeté négligemment par terre, l'ouvrit à une certaine page, et conversa quelques secondes avec son compagnon, qui sembla l'approuver. Siglund fit un signe du menton en direction de la porte. Aussitôt, une demi-douzaine de gardes du corps, ultime reliquat de l'armée sartorienne, sortirent l'épée du fourreau et, inspirés par les drogues et des années de conditionnement, coururent à la rencontre de leur fatal destin. Un jeune nécromant du nom de Palimon fit mine de les suivre mais, d'un geste, Sigwindia l'arrêta.

— Tel n'est pas ton destin, Palimon. Viens, rejoins-nous.

— En suis-je digne ?

— Voici bien des années que tu nous sers fidèlement et avec habileté, le temps est venu pour toi de devenir un pair. Nous étions deux, nous serons trois désormais. Viens, Palimon, et désormais, rejoins pour nom Signan.

Tremblant de fierté, le jeune sorcier s'approcha de ses maîtres. Oui, c'était vrai, il avait servi avec fidélité. Il avait succombé aux promesses des Sartoriens, séduit moins par les labyrinthes emboîtés des révélations mystiques que par les charmes pourtant déclinants de Siwindia.

Le mensonge se dissipa en un battement de cil. La dague de jade de Sigwindia perça son cœur tandis que Siglund, derrière lui, emprisonna son âme évanescence dans le globe d'orichalque qu'il tenait dans sa main. Il comprit soudain comme on l'avait trompé. La face de Sigwindia avait perdu tout attrait, ce n'était plus que le masque fou d'une sorcière aux abois, ce fut la dernière chose qu'il vit de son existence. Sot qu'il avait été !

Les soldats de l'Alliance, l'épée rougie de sang tiède, pénétrèrent dans la salle d'invocation à l'instant précis où le globe d'orichalque se dissipait, libérant sa puissante sorcellerie entre les doigts experts des deux nécromants. Une sphère opalescente de dix pas de diamètre se déploya aussitôt, de laquelle son et lumière sortaient étrangement distordus. Milzaïa et Gabrielle apparurent à leur tour, et ne purent que constater la triste situation. Se joignant aux efforts des arbalétriers qui décochaient leurs carreaux en grand nombre, les prêtresses de Melki évoquèrent chacune son plus puissant sort offensif. Mais il est des ténèbres si obscures qu'aucune lumière ne peut éclairer.

— Cessez vos efforts, mes amis, ils sont hors d'atteinte.

— Voici qui est bien dit, Ô Xyixiant'h, Sainte Protectrice, cracha Siglund plein de haine. Oui, nous sommes hors d'atteinte, notre magie nous met à l'abri de tout mal.

— Au prix d'un dernier crime, je vois.

— Il est des sacrifices nécessaires.

— Quel est donc ce sortilège, je ne le connais pas.

— Toi dont la science est sans limite ? Voici qui m'étonne, mais je puis te le révéler, car cette connaissance ne te sera d'aucune aide, et en outre ta fin est proche. Il s'agit du Bouclier de Mzesel'büb. Il est dit que rien ne peut le traverser.

— Le Bouclier de Mzesel'büb. . .

— Et maintenant, vois ce que nous allons invoquer.

Les deux nécromants reprirent la psalmodie qu'ils avaient interrompue quelques minutes plus tôt. Gabrielle manqua de défaillir.

— Melki nous protège, ils invoquent le Destructeur !

— Horreur !

— Fuyons !

— Non, nous ne serons nulle part à l'abri. Ici, nous avons encore une chance de le vaincre avant qu'il ne recouvre toutes ses. . .

— Oui ?

— Il a bien dit « Bouclier de Mzesel'büb » ?

— Oui, c'est ça.

— Bien. Très bien. Messieurs, préparez vos armes. Gabrielle, mon amie, buffez-moi ces braves gens.

— Et vous, noble dame ?

— Je vais manger un morceau.

À la stupéfaction de ses sujet, celle que tous connaissaient sous le nom de Milzaïa et que pour une raison un peu longue à expliquer, Siglund appelait Xyixiant'h, s'assit en tailleur sur les dalles souillées par tant de sacrifices, sortit un sandwich au poulet et le dévora à belles dents tout en observant l'invocation, sans trop s'affoler.

Ils virent s'ouvrir les portes de l'outre-monde, ils virent s'en extirper une forme indistincte, nébuleuse, malévolente, une chose qui révoltait l'esprit. Cela n'avait pas de texture ni de couleur. Cela n'avait pas de dimension, cela n'avait pas d'existence, au sens où nous l'entendons, dans notre univers. Cela n'avait qu'une présence. Violente et impitoyable, comme tous l'avaient senti. L'air s'emplit d'une puanteur de charogne. Lentement, la chose s'incarnait.

Milzaïa se releva, s'épousseta. Il y avait un vague sourire à la commissure de ses lèvres, mais au travers du Bouclier de Mzesel'büb, c'était difficilement perceptible.

— Impressionnant.

— Et maintenant, chienne, prépare-toi à rencontrer ta déesse. Car voici que le Destructeur va te vaincre, et. . .

— Oui, eh bien j'en serais ravie, mais pour ça je crois qu'on va attendre un peu.

— Un peu ?

— À moins bien sûr que vous n'ayez inventé un moyen génial de traverser un Bouclier de Mzesel'büb. Parce que figurez-vous que ça marche dans les deux sens, ce sort, pauvres minables. Et ça va durer jusqu'à dissipation totale de l'orbe d'orichalque.

— Hein ?

— Ce que je veux dire, c'est que nous n'avons aucun moyen de rentrer, c'est certain, mais vous n'avez aucun moyen de sortir. C'est le petit inconvénient du sort, vous saisissez ? Sinon tout le monde se trimballerait avec sur les champs de bataille, réfléchissez un peu. Non mais regardez-moi ces deux couillons. Franchement, tant que les forces du mal n'auront que des

guignols pareils à nous opposer, on n'aura rien à craindre, c'est moi qui vous le dis.

— Mais... ça va durer combien de temps, l'orbe ?

— C'est sûrement marqué dans votre bouquin de sort. Il faut lire les conditions d'utilisation, de temps en temps.

La pâleur des deux sorciers était visible même au travers du dôme magique. Sigwindia se remit à feuilleter son livre, et fut soudain prise d'un tremblement.

Selon le livre, ils étaient coincés là pour « en moyenne cinq mille ans ».

« Bonjour », fit soudain une voix caverneuse (et néanmoins joyeuse) derrière eux.

Et ils se souvinrent qu'ils étaient coincés pour « en moyenne cinq mille ans » en compagnie du Destructeur.

« Bon, reprit Milzaïa, allons organiser le banquet de la victoire ! »

Et sans plus de cérémonie, ils sortirent de la chambre d'invocation, sourds aux pathétiques supplications des deux sorciers imprudents.

Bien des braves étaient morts dans les deux camps, et les cadavres jonchaient la cour de la citadelle. Néanmoins, les soldats savent combien sont rares et précieuses les occasions de célébrer la victoire, aussi ne se firent-ils pas prier pour rôtir bœufs, cochons et volailles, sous un croissant de lune d'une pureté glaciale. Milzaïa n'était pas la dernière à semer la bonne humeur sur son passage, riant aux plaisanteries les plus bêtes, vantant la force de celui-ci, le courage de celui-là, ravivant le souvenir d'un compagnon disparu, chantant et dansant autour des grands brasiers. Et les elfes de l'armée, sévères à l'ordinaire, furent bientôt pris dans la fête, et se mirent à brailler à tue-tête leurs chants traditionnels de victoire, « Yub-nub » et « Lapti nek ».

Il y avait toutefois un jeune homme qui n'était pas d'humeur festive. Car Marinis, le vaillant comte de Gont, celui qui avait été de tous les combats, avait péri au cours du dernier. Son fils, se tenait sous la tente auprès de sa dépouille, et le pleurait. Les autres chefs de guerre étaient venus rendre hommage à l'inflexible champion tombé sous les remparts, et aussi, sans doute, jauger les qualités du jeune comte, qui devenait soudain un homme puissant. De l'avis général, il était énergique et pas trop sot, et bien qu'il fût assez vaniteux, il ferait sans doute l'affaire.

— Ce n'est pas fini, prophétisa Milzaïa d'une voix douce.

— Oui, acquiesça le jeune homme, les armées des Sartoriens battent encore la campagne. Sans leurs maîtres, ils ne valent plus grand chose, mais il faudra néanmoins les traquer et les défaire.

— C'est vrai, mais ce n'est pas cela qui me tracasse le plus. Car quelle que soit la durée du sortilège qui retient le Destructeur, il finira par faiblir, et cette monstruosité déferlera sur le monde.

— Qu'y pouvons-nous, hélas ? Même les fils des fils de nos fils auront sombré depuis longtemps dans l'oubli lorsque cela se produira.

— Moi, je serai encore là. Peut-être. Mais j'ai songé au problème. Si les hommes perdent facilement la mémoire, il est certaines de leurs institutions qui la conservent longtemps. Nous allons fonder ici un monastère, un temple... Oui, un grand temple bâti sur les ruines de cette forteresse, et dont les prêtres auraient mission de garder la catacombe. Ou même mieux, une ville dont le temple serait le centre. L'emplacement n'est pas mauvais, voyez, le Xnō fournit une onde pure et abondante, la terre aux alentours n'est pas la plus riche, mais elle convient à l'élevage, et nombre de marchands empruntent la passe de Dûn-Molzdaar.

— Fonder une cité...

— Les terres de Gont n'ont que trop connu la misère et la destruction, il faut donner à vos gens une raison d'espérer, un projet. Cette cité sera ce projet.

— Oui, noble dame, vous avez raison. Et comment appellerons-nous cette cité ?

— Comme il vous plaira, comte Baentcher, comme il vous plaira.

I.2 Qu'est devenue Vertu ?

« Messieurs, un peu d'attention je vous prie. Je sais que beaucoup d'entre vous ont le but étrange de laisser leur nom dans l'histoire d'une manière ou d'une autre. Ne niez pas, je connais les hommes. Mais sachez que rares sont ceux qui réussissent. En fait, il n'est que trois races d'hommes qui parviennent jamais à changer l'histoire du monde par leurs actions. La première race, c'est celle des génies inspirés, des êtres supérieurs, des hommes que les dieux auront doté d'un talent exceptionnel, et qu'ils auront utilisé à bon escient. La seconde race, c'est celle des chefs, des leaders charismatiques qui, poussés par leur propre ambition ou motivés par une cause quelconque, parviennent à lever des foules de partisans fidèles. La troisième race, c'est ceux qui possèdent un arc et qui savent faire ça. »

L'archère se détourna vivement de ses auditeurs, extirpa une flèche de son carquois de cuir, l'encocha dans la corde de soie et la tira à une vitesse ahurissante. Le projectile suivit une course de cinquante pas avant de traverser une pastèque qui, plantée sur un poteau, figurait la tête d'une malheureuse victime.

Il y avait quatre ans que Nilbor Demi-Elfe, l'ancien maître-archer, avait connu un trépas aussi regrettable que naturel¹ en allant courir l'aventure avec des compagnons douteux. La Guilde des Lames Nocturnes, que certaines mauvaises langues continuaient à appeler « guilde des voleurs de Baentcher », avait alors racheté sa salle, par l'entremise d'un homme de paille, afin que les vauriens puissent continuer à s'entraîner entre gens « du milieu ». Vertu Lancyent n'était pas seule à y dispenser des cours, néanmoins, son adresse croissante et son sens pédagogique, ainsi que le fait qu'elle soit une des rares femmes de l'organisation à porter le titre de voleuse, lui valaient une clientèle fidèle. Ce qui ne l'empêchait pas, de temps en temps, de faire une petite démonstration auto-satisfaite aux jeunes recrues, histoire de bien montrer qui était le maître et pourquoi.

En quatre ans, elle n'avait pas chômé, Vertu. Comme de juste, elle avait travaillé son habileté à l'arc, mais elle s'était aperçue que cette arme n'était d'aucun secours à courte portée, et malheureusement, c'est là que se déroulent la majorité des combats. Elle avait donc étudié avec une belle énergie l'art de l'escrime, se spécialisant plus particulièrement dans la combinaison rapière-gauchère. Outre ses activités sportives, sa connaissance des lois, règlements et droits coutumiers lui avait permis de sauver la tête de quelques compagnons influents, voire de les sortir de prison. On comprend que cela ait pu lui valoir de solides amitiés dans la guilde. Elle avait aussi, à diverses occasions, rejoint des bandes éphémères de forbans pour dérober de l'or aux bourgeois ou pour faire la carambole, et avait prouvé sa valeur à ses camarades. Bien sûr, lorsque l'occasion se présentait, elle faisait de petits coups toute seule, soutirant des bourses sur les marchés, ou se glissant par les soupiraux des maisonnées endormies pour voir ce qu'il y a sous les manteaux de cheminée, mais elle faisait ça plus par jeu que par besoin, elle avait

1. Pour celui qui a la curieuse habitude d'emmerder les succubes, se prendre un poignard entre les omoplates peut être considéré comme une mort naturelle.

maintenant quelques moyens. En fait, sa réputation parmi les Lames Nocturnes commençait à se faire, de telle sorte que malgré son jeune âge, on venait de lui confier la responsabilité d'un groupe de malfrats.

Ah, bien sûr, ce n'était pas la dream team de la cambriole. Mais on y reviendra.

Adonc, ce soir-là, Vertu faisait son numéro devant un petit groupe de clients béats, principalement des béjaunes. En effet, la salle d'armes n'accueillait pas que des voleurs dans ses rangs, loin de là. Il y avait aussi une grande quantité de miliciens du guet venus se frotter à la canaille sous le prétexte qu'il faut côtoyer ses ennemis pour les tenir à l'œil, et puis aussi, l'inévitable clientèle des tout-venants, les gars du coin, les amateurs du quartier, les bourgeois, les petits cons, les employés qui profitaient des facilités de leur comité d'entreprise, en un mot, les caves.

Elle prodigua donc un cours d'initiation à l'arc court, répondant avec une patience angélique aux questions les plus sottes qui lui étaient posées, s'abaissant au niveau de ses élèves pour les convaincre que le maniement de l'arc était facile – car s'ils avaient eu la moindre notion de la complexité de cet art, s'ils avaient ne serait-ce que l'intuition de la manière dont la flèche contourne le bois et ondule sur sa trajectoire, s'ils avaient connaissance des efforts qu'il faut déployer pour arriver à un niveau vaguement correct, ils se seraient enfuis pour faire de la poterie ou de la danse folklorique, et n'auraient certes pas versé leur obole à la salle ainsi qu'à sa personne.

Puis, elle se retira pour prendre après une bonne douche dans le vestiaire moite et sombre, nue parmi les corps féminins ruisselants d'eau et de sueur, offerte sans retenue au jet bouillonnant...

Euh... bref, tel n'est pas le propos de notre récit. Elle chaussa ses longues bottes de cavalière qui gagnaient de cuir noir jusqu'à mi-cuisse ses longues jambes fuselées, son élégant pourpoint noir et argent ajusté à ses mesures, dont les ferrures étaient autant de petites lames du meilleur acier, son manteau gris en fourrure de loup à la doublure garnie de petites outres de poison, son chapeau triangulaire gris et noir, alourdi par deux couteaux de jet, enfila son ceinturon déjà chargé de ses deux armes, puis s'admira avec satisfaction dans le grand miroir du vestiaire. Vraiment, il n'y avait pas à dire, quel contraste il y avait entre cette élégante et libre dame de Baentcher et la petite souillon crasseuse qui se vendait à trois sous pour ne pas crever de faim, il y a seulement quelques années, dans les mauvais quartiers de la ville.

Néanmoins, quelque chose n'allait pas. Quel était ce sentiment d'incomplétude qui la prenait soudain ? D'où venait cette sensation glacée qui la prenait aux tripes ? Soudain, elle fut prise d'une compréhension tardive.

Elle ôta ses longues bottes de cuir noir et mit un pantalon.

I.3 Le Congrès

« ...et c'est ainsi que grâce à la vigoureuse action du 'Comito Rurâlos Parløjos', le parløj sera bientôt reconnu comme langue de travail officielle du Groupement Intercoopératif de Producteurs de Canneberge des îles Percevent et Saint-Grenadine. »

Un tonnerre d'applaudissements accueillit cette brillante conquête, à la grande satisfaction du président du Comito Rurâlos Parløjos, qui rosissait d'orgueil. Enfin, un tonnerre d'applaudissements, ce n'était pas tout à fait vrai. Pour qu'il y ait un tonnerre d'applaudissements, il

aurait fallu qu'il y ait foule, mais la pourpre salle du Théâtre de la Palestre Marie-Boule n'était remplie qu'au tiers. Ce qui bien sûr n'empêcherait pas les organisateurs du troisième Congrès Mondial de Parløj (Čongresso Mondialos Parløjos) d'annoncer dans leur organe interne, le « Parløjam Libèrouskij », le grand succès de la manifestation, qui témoignait de la vigoureuse santé du parløj et de son prochain avènement en tant que vecteur de communication parmi les hommes.

Oui, mais alors qu'est-ce que c'est exactement que le parløj ?

Eh bien notre histoire commence avec un honnête podologue du nom de Maricius Zaharof, qui vivait dans les lointains royaumes du sud de Khneb. Bon père et bon époux, homme raisonnable, travailleur scrupuleux et habile à soulager les extrémités de ses concitoyens, il avait comme tout un chacun un passe-temps, qui était de recueillir les plantes de sa région pour les collectionner dans un herbier. Qu'y a-t-il de plus normal que cela, je vous le demande ? Et donc, un beau jour qu'il herborisait au plus profond de la sombre forêt de conifères qui jouxtait son logis, il aperçut un spécimen rare de « Flatula Incandescens », que les sorcières appellent aussi « pet du diable ». Tout à sa découverte, il ne s'aperçut pas que l'arbre sous lequel se tenait la plantule était occupé par un bûcheron, lui-même occupé à l'ébrancher, l'arbre. C'est ainsi que, sans qu'il en fût alerté le moins du monde, le bon docteur Zaharof se prit une bûche sur la courge.

Bien que le coup fût rude, notre homme avait la tête dure, et y survécut. Toutefois, lorsqu'il fut ramené chez lui et soigné par les siens, on s'aperçut que le traumatisme avait considérablement altéré sa personnalité. Aussitôt qu'il fut sur pieds, il délaissa l'art botanique pour se consacrer à noircir des hectares de papier d'une écriture serrée de maniaque, dans une langue que nul ne parvenait à lire. Avait-il été possédé par quelque démon ? Griffonnait-il d'obscurités magiques ? Des glyphes apocalyptiques ? Des rituels impies venus du fond des temps, destinés à altérer la réalité et à évoquer d'inconcevables immondices bannies du monde des vivants ? Que nenni, hélas ! La réalité était tout autre, et les amis du bon docteur ne tardèrent pas à être informés, par le principal intéressé lui-même, du pourquoi et du comment de toute cette affaire.

Car, altéré par le funeste et moussu projectile, le cerveau du docteur Z s'était convaincu du fait qu'il y avait sur terre bien trop de langues, et que si les hommes ne pouvaient s'entendre et vivre dans la concorde, c'était en raison de cette discordance des langages. Combien de guerres, d'atrocités et de massacres n'aurait-on évité si chacun avait pu discuter librement avec chacun de ses semblables ? À cette question purement rhétorique, Zaharof répondait « tous ». Et donc, pour soulager l'humanité qui ne lui demandait rien, l'homme avait adopté une stratégie originale. Puisqu'il y avait trop de langues différentes dans le monde, il s'était attelé à la tâche pour le moins absurde d'en créer une de plus.

Ah mais attention, une mieux !

Avec des désinances diatoniques, des cas datifs et des accents circonflexes inversés sur le C ! Son enthousiasme était tel qu'il parvint à faire quelques adeptes, qui l'aidèrent à publier un premier manuel, le « Parløj Langadjà Internationalù », lequel donna son nom à la langue, le parløj. Le succès de l'œuvre fut un peu lent à venir, et les invendus pléthoriques, si bien que l'éditeur, soucieux de trouver un débouché pour les retours, les vendit à vil prix à un armateur de la hanse nordique, qui avait l'usage de livres épais pour caler des amphores d'hydromels précieux chargées dans ses navires. Par ce procédé, plusieurs copies en parvinrent dans divers ports de l'ouest du Shegann, de la Malachie, et bientôt, du pourtour de la mer Kaltienne.

Et c'est ainsi qu'en de nombreux endroits du monde, simultanément, une certaine quantité de professeurs de lettres célibataires et désœuvrés tombèrent sur le bouquin, trouvèrent que tout ceci était une excellente idée et écrivirent à Zaharof pour témoigner de leur admiration. Celui-ci leur répondit en épîtres enflammées, les enjoignant de poursuivre leur étude de son merveilleux langage, et les priant de bien vouloir en faire la propagande. Rapidement, des noyaux d'études parløjiennes se constituèrent, des groupes essaimèrent, des cours furent organisés, tant et si bien qu'on put croire un instant que le bon docteur Zaharof allait rapidement atteindre son objectif de concorde entre les hommes.

Las, bientôt, et malgré tout le zèle missionnaire de ses adeptes, le stock des rentiers oisifs, humanistes et intéressés par l'étude des langues fut vite épuisé. La pratique du parløj stagna. Les arrivées de nouveaux convertis peinaient maintenant à remplacer les départs de ceux qui avaient trouvé plus d'intérêt à l'étude de la poterie ou de la danse folklorique (disciplines décidément fort prisées).

Et inévitablement, c'est à ce moment-là que les choses se gâtèrent. L'humanité est ainsi faite que les ambitions se firent jour pour contrôler le mouvement parløj. Des dissidents prirent prétexte de toutes les tares de jeunesse que ce langage pouvait porter (rappelons que ce n'était pas l'invention d'un linguiste, mais d'un podologue, qui avait donc fait ce qu'il pouvait). Un mouvement réformateur fonda un « parløj rénové », qui fit sécession au cours d'un mémorable congrès, au cours duquel, le croirez-vous, on en vint aux mains et le sang coula. Depuis, entre les partisans du parløj et ceux du spikol, s'était développée une haine que l'on a du mal à imaginer tant le prétexte est futile. Tandis que les dirigeants s'étripaient pour le pouvoir, les militants de la base ne pouvaient qu'observer avec dépit que malgré toute leur bonne foi, la plupart des gens n'avaient que faire d'une langue artificielle, qu'ils n'en avaient pas l'usage, ni le temps de l'apprendre, et qu'ils avaient du boulot, eux. Et certains convertis finissaient par adopter eux-mêmes ce genre d'attitude, délaissant ce sac de nœud qu'était devenu le milieu parløj. Zaharof, pour sa part, ne vécut pas assez vieux pour voir ce triste spectacle. La faucheuse l'emporta miséricordieusement alors que lui et sa famille avaient sombré dans la plus noire misère, suite à la publication de nombreux ouvrages sans doute fort intéressants, mais que personne ne lisait.

Tout ça pour expliquer que deux cent vingt ans après l'invention du parløj, il n'était toujours parlé que par deux pelés et trois tondus. L'essentiel de l'assistance était fourni par un assortiment de dadames élégantes, bien en chair et d'un certain âge, du genre de celles qui ont des petits chiens, pas de problèmes d'argent et beaucoup de temps libre. Et ça ne faisait pas l'affaire d'Ange Parsimoni.

Ange Parsimoni, dit « le Chien », était un homme d'expérience. Comprenez par là : il était vieux. Il avait, disait-on, atteint la cinquantaine, âge où la plupart des voleurs sont morts, ou se sont faits marchands dans quelque contrée où on ne les connaissait pas. Originaire d'une île lointaine de la mer Kaltienne, au large des pays balnais, il avait le physique typique de la région, petit, le visage sec, les yeux enfoncés et la bedaine développée. Il avait aussi conservé son accent traînant, son sens de l'honneur exacerbé et son petit couteau à saucisson, un peu trop aiguisé pour ne servir qu'à la charcuterie. S'il avait jamais caressé l'idée de faire carrière à la guilde, il y avait belle lurette qu'il y avait sagement renoncé, son ambition se bornait maintenant à « un dernier coup, et je rentre au pays ». Cela faisait vingt ans qu'il disait ça. Officiellement, il vivait de sa morue, Lulubelle, qui gagnait rue de la Gaîté et dont il avait deux enfants. Dans la pratique, il était vraisemblablement son seul client, et faisait avec les commerçants de son quartier ce qu'il considérait comme du racket, bien qu'il ne fût pas très

loin de la frontière avec la mendicité. C'était un truand honorablement connu à Baentcher, du genre de ceux qui tapent le carton avec les flics du même âge en se racontant de vieilles histoires qu'ils connaissaient tous déjà par cœur.

Mais s'il était prisé à la guilde, c'était pour ses talents de furet. Un furet, c'est celui qui déniche les affaires. Il avait un art pour ça. C'est lui qui avait débusqué l'affaire de la rue de Lèche, la fameuse magouille des trois frères Petisvenor, et on disait qu'il avait trempé dans l'attaque de la malle-poste de Berjonoir et le raid punitif de la Guilde sur les mines de Thibana. Ah pour sûr, il avait du pif, le Chien.

Sauf ce soir-là.

Il était venu, attiré par le mot « congrès », car normalement à un congrès, il y a foule de riches intervenants étrangers. C'est facile à plumer, le riche étranger, ça fait rarement du foin parce que c'est pas chez lui et ça connaît pas les usages. Ça se travaille soit à l'arnaque, soit plus simplement en secouant le prunier.

Mais là, clair, y'avait rien à en tirer.

Eh oui, la rombière, c'est plus sec. C'est près de ses sous, ça se méfie, c'est pas facile à entourlouper. Ça tombe rarement dans le panneau d'une souris à gros roberts qui a besoin de jonc pour soigner sa daronne. Et si c'est plus facile à chatouiller qu'un malabar, y'a aussi moins de jaune à se faire, vu que ces vieilles taupes sortent rarement avec des fortunes sur elles. Bon, y'a toujours des coups à faire, comme embarquer le clebs contre rançon, mais franchement, vous appelez ça une affaire d'homme ?

Ange le Chien en était à ces considérations commerciales quand son oreille se souleva presque malgré lui en entendant le ton de l'intervenant suivant. Ses prédécesseurs avaient pris la parole timidement, quasiment en demandant pardon de s'excuser d'exister, et en lisant d'une voix monocorde le papier qu'ils avaient composé avec patience dans le parløj le plus pur qui leur était accessible. Mais l'homme en question, un sexagénaire étique et de grande taille au front couronné d'une explosion de cheveux blancs, agitait pour sa part les bras à la manière d'un bateleur de foire, faisait les cent pas le long de l'estrade, vociférait des admonestations auxquelles la foule semblait adhérer peu à peu. Il se dégageait de cet exalté aux yeux sombres et au menton en galoche une force magnétique qui lui faisait s'attirer sans peine l'approbation de ses semblables. Les accents changeants de sa voix enflaient soudain pour refluer, et revenir de plus belle, telles les lames d'un furieux océan. Ce que racontait exactement l'orateur, ça, Ange l'ignorait tout à fait, vu qu'il s'exprimait bien entendu en parløj, et que lui-même n'en entendait note. Néanmoins, il eut la sagesse de faire comme les autres, de pousser des « oh » et des « ah » à l'unisson, des « brævøj » quand ça s'imposait, et des « Vivatos Riton » à la fin du discours. Et lorsque le dénommé Riton se retira sous les applaudissements nourris de l'assistance, l'instinct de furet d'Ange Parsimoni se mit à résonner dans son cerveau tel le sens d'araignée de Peter Parker quand le Phénix Noir débarque chez tante May pour mettre sa mère à Galactus.

I.4 Larcin à la palestre

Marcellin Brabazon était plutôt heureux en affaires. Après avoir utilement dépensé les années de sa jeunesse sur les routes du Septentrion et des pays balnais, après avoir pas mal navigué sur les rivages de la mer Kaltienne et connu bien des ports, bien des îles et bien des criques,

après avoir convoyé toutes les sortes de marchandises et les avoir vendues à tous les prix, il avait senti qu'il lui fallait maintenant rentrer au pays et s'installer, histoire d'avoir un jour des enfants à qui raconter toutes ses aventures. Ces pérégrinations l'avaient rendu plus riche d'expérience, et de rien d'autre, aussi c'est les poches moyennement pleines qu'il était rentré à Baentcher, sa ville natale, où il ne connaissait personne. Néanmoins, avec un peu de chance et beaucoup d'aplomb, il avait réussi à dégotter un excellent poste : gérant d'une palestre appartenant à Bophis Germanium, un riche entrepreneur local, qui en possédait une douzaine sur la ville. Grande était la chance de Marcellin en vérité, car il s'aperçut bien vite que son établissement, sis non loin du lac du Croissant, était un des meilleurs de la ville. Le personnel connaissait son travail, les clients étaient nombreux et de bonne tenue, les installations en raisonnablement bon état, les machines tout à fait modernes, bref, si l'on exceptait les modestes tâches administratives et l'entretien courant, l'affaire était saine et tournait toute seule.

Bon, il y avait bien un peu de matériel qui disparaissait mystérieusement de temps en temps... Il soupira tout en apposant à la porte du vestiaire l'affiche ainsi libellée :

« La personne qui a emprunté par mégarde des haltères de 15 et 20 livres est priée de les ramener dans les racks. »

— Tiens, quelqu'un a barboté des haltères ?

— Eh oui, on dirait bien. C'est incroyable ça...

— Oui, incroyable. Où diable va se nicher la malhonnêteté des gens, tout de même ? Jusque dans cet établissement, quelle tristesse...

— Oui, quelle tristesse. Enfin, surtout, ce qui est incroyable, c'est POURQUOI voler des haltères ? Enfin, je veux dire, si j'étais voleur, je ne risquerais certainement pas de me faire prendre pour un tel butin. Ça ne coûte pas bien cher à acheter dans le commerce, des haltères, alors à la revente au marché noir...

— Ah oui ?

— Et puis surtout, faut-il être sot pour dérober un truc aussi lourd et encombrant.

— Comme c'est vrai. Vous avez tout à fait raison, il faut tout de même être nigaud.

Celui qui parlait ainsi en prenant un air vaguement chiffonné s'appelait Corbin Tricuspidé, et c'était un des habitués de la salle. Si Ange Parsimoni n'était pas le gars le plus futé de la Guilde des Lames Nocturnes, Corbin Tricuspidé n'était pas non plus une flèche. Notez cependant qu'il était parfaitement conscient de ne pas compter parmi les grands esprits de son siècle, et agissait en conséquence. Il travaillait avec assiduité pour améliorer son point fort : sa puissante musculature. Il était de stature moyenne, mais c'est plutôt un avantage pour développer un physique impressionnant, voici pourquoi, tous les jours, il s'astreignait à pousser, tirer, soulever des haltères de toutes sortes à la palestre de son quartier, engloutissait six fois par jour des cochonneries à base de riz et de thon qu'il emportait partout avec lui dans des petites boîtes en laque, et passait des heures à courir en rond dans la lice de Baentcher, avec d'autres malades mentaux de son espèce. Le fait est que ça donnait des résultats : il arborait une musculature abondante et bien découpée, qu'il mettait en valeur en ne se vêtant que de shorts moulants et de débardeurs brodés. Il complétait son allure imposante en se rasant soigneusement le crâne rond, qui lui valait son surnom de « Bébé », et en prenant grand soin de son bouc.

Il tirait ses revenus d'une activité sans grand risque mais d'excellent rapport : dans les vestiaires, en effet, il croisait sans arrêt des jeunes gens en quête d'un physique viril, ou bien de

moins jeunes gens en quête de leur jeunesse, et qui avaient en commun d'avoir plus d'argent que de patience ou de volonté. Voici pourquoi il leur proposait toutes sortes de produits « venus directement de la lointaine Stygie » censés avoir les effets les plus spectaculaires sur la prise de masse musculaire. Il y avait les gélules d'extrait de *Tricouillus Terrestris*, une plante Malachienne réputée renforcer les ardeurs masculines, la L-Charnininosine, un acide aminé essentiel améliorant l'assimilation des glucides et l'angiogénèse, des provitamines en veux-tu en voilà, de la poudre de petit lait déshydraté, diverses formules extraites du sang de fœtus de bœuf, etc.

Ça c'était ce qu'il racontait aux clients. Dans la pratique, « la lointaine Stygie », c'était la cave de son insula, où il concoctait chaque soir ses précieux brouets à partir de matières premières aussi coûteuses que les résidus de la tannerie d'en face, les colorants usagés du teinturier qui jouxtait la tannerie, de la farine volée à un infortuné boulanger de son quartier, et diverses herbes récoltées dans un jardin public à la nuit tombée et macérées dans un mauvais hydromel. Il était bien sûr indispensable que ces préparations eussent deux qualités : l'innocuité (car il ne s'agissait pas de tuer les clients) et un goût à faire fuir les cafards (parce que comme le savent tous les médecins, si ça a bon goût, c'est que ça ne fait pas effet). Puis, il vendait tout ça sous le manteau, dans de petits paquets de jute, contre un beau petit paquet de monnaie.

Donc ce matin-là, Corbin et Marcellin discutaient de sujets sans grand intérêt quand un personnage du dernier louche fit son entrée à l'accueil de la palestre. Nous le connaissons déjà, il s'agissait d'Ange Parsimoni. Sans considérer le moins du monde Marcellin, il se dirigea vers Corbin et se campa fermement devant lui, en proférant l'aphorisme suivant :

« Le temps se couvre à l'est. »

Et pour appuyer son propos, il porta sa main droite, dont l'auriculaire et le majeur étaient repliés, à son épaule gauche.

« Les lavandières ont sorti les chapeaux fleuris », répondit fort à propos Corbin, en reculant son pied gauche tout en désignant alternativement ses tempes de ses deux index.

« La route est droite, mais la pente est forte », exposa Ange en ondulant du bassin d'avant en arrière.

« Je me change et j'arrive ! » finit par dire Corbin, sans plus de manière, avant de filer vers les vestiaires, laissant Ange en compagnie de Marcellin, un peu étonné, on le comprend.

— Quoi ?

— Rien, rien.

— Bon. . .

On était encore aux heures fraîches du matin lorsque les deux voleurs sortirent de l'établissement pour arpenter les rues animées de la Cité Rouge. Ange, taciturne comme à son habitude, ne voulut pas dévoiler les raisons de sa convocation avant que tout le monde ne fût réuni, toutefois il concéda à converser quelque peu.

— Alors c'est là que tu passes tes journées ?

— En effet, la Riante Palestre.

— Pff. . . à quoi ça sert d'être voleur si c'est pour trimer et s'user les bras comme un ouvrier ?

— Ah, c'est vrai que tu ne connais pas la noble école de la culture physique. Un jour il faudra que je t'initie à ses arcanes et à la joie qu'il y a de triompher de la fonte en une lutte de la volonté contre la force brute.

— Chuis pas pressé.

— Sinon, puisqu'on parle de fonte, connaîtrais-tu par hasard un fourgue qui me donnerait un bon prix pour des haltères d'occasion ?

I.5 Le stagiaire

Le « Singe Flatulent » était, comme son nom l'indiquait, une taverne. Une toute petite taverne. Un mastroquet. On y mangeait mal, y buvait beaucoup, la musique était exécration mais par bonheur, le matin, il n'y en avait pas. La clientèle se constituait surtout de maquereaux et de putains, de petites frappes, de truands, de repris de justice, de gonzes poilus en somme, ainsi qu'exceptionnellement, de quelques honnêtes gens égarés. Vertu, qui avait émarginé à toutes ces coteries à part celle des honnêtes gens, était donc parfaitement à sa place assise à sa table dans le recoin sombre qu'elle avait coutume d'occuper. En revanche son compagnon, un jeune rouquin à la mine remarquablement studieuse, n'avait jamais eu l'honneur de fréquenter les lieux.

— Bon, alors avant que les deux autres ne débarquent et ne t'abreuvent de sornettes, il faut que je te mette en garde : n'écoute pas un mot de leur baratin.

— Pas un mot ?

— Exactement. Ils vont essayer de t'embarquer dans des combines minables et des plans foireux, alors tu les salues gentiment, tu opines du museau, et surtout, tu ne fais pas ce qu'ils disent.

— Compris.

Contrairement à bien d'autres, Dizuiteurtrente Percemouche n'était pas tombé dans la carrière larcine en suivant la voie royale qui consiste à être un gamin des rues et à essayer de survivre. Sans attaches ni alliés, il avait hérité fort jeune d'un pécule assez confortable pour voir venir quelques années, sans toutefois pouvoir en faire une rente. C'était un être méthodique qui, avant de faire le choix d'un métier qui l'engagerait pour la vie, avait longuement étudié toutes sortes de possibilités, comme ressemeleur, boucher, tanneur, ferblantier, arracheur de dents, conducteur de caravane, pêcheur en rivière, charbonnier, bouilleur de chats et de chiens, chirurgien, chiffonnier, baladin, égoutier, cordelier, fabricant de chandelles, de babouches ou d'arbalètes, vendeur de poterie de jardins, poète, boulanger, grossiste en roues de chariots, mendiant, scribe, embaumeur, et bien d'autres. En fin de compte, après avoir mis dans des colonnes tous les inconvénients et avantages de chaque carrières et noté chacune grâce à un ingénieux système de points, il en avait tiré la fort juste philosophie que la malhonnêteté était de bien meilleur rapport, et avait fait acte de candidature à la première promotion de la toute nouvelle Académie Vennek des Gars Futés, ou AVGF. C'était l'école que la Guilde avait ouverte dans les montagnes. En somme, il était un des premiers voleurs de la nouvelle génération. Et il faisait chez Vertu son stage de fin d'études, et en tant que stagiaire, nul ne l'avait encore gratifié d'un surnom.

« Ah tiens, les voici justement. »

Les personnes que Vertu attendait étaient, vous le soupçonnez déjà, Ange et Corbin. Ils entrèrent à quelques secondes d'intervalle, en prenant l'air dégagé de ceux qui ne se sont jamais rencontrés de leur vie – mais tout le monde dans l'assistance savait qu'ils étaient les meilleurs amis du monde – et s'approchèrent de la table du fond. Ange toisa Dizuiteurtrente de son air le plus soupçonneux puis, avisant Vertu, mit sa main droite ouverte sur sa tête

comme pour faire la crête d'un coq. Il se cambra légèrement, les pieds à angle droit, puis en opinant du chef, déclara :

— Une lampe bien entretenue dure plus longtemps.

— Oh, c'est pas vrai que vous faites encore vos... bon, j'abandonne. Non, vous pouvez parler franchement, c'est l'un des nôtres.

— Bene, fit Ange en prenant place, imité par son compère.

— Messieurs, je vous présente tout d'abord monsieur Dizuiteurtrente Percemouche, qui rejoindra quelques temps notre groupe afin d'y parfaire sa formation au titre de l'ancienne tradition du Morceau de Bravoure. Dizuiteurtrente, voici messieurs Bébé et le Chien, honorables compagnons de la Guilde.

— Apprenez, messieurs, que je suis heureux, que dis-je, comblé de l'immense honneur qui m'est fait de côtoyer de si illustres malandrins, et croyez que malgré la maladresse et l'inexpérience qui caractérisent le pauvre débutant que je suis, je mettrai en œuvre toute l'ardeur dont je dispose pour tenter de me hisser, autant que faire se peut, à l'éminent niveau d'excellence qui est le vôtre, et dont...

— Oui, bien, très intéressant. Si vous le voulez bien, on va passer directement à l'ordre du jour. Ange, je crois que tu as flairé un coup.

— Oui, dame Vertu. Je crois que je viens de découvrir (il fit signe aux autres de s'approcher, puis baissa la voix) un sectateur fou !

— Non ?

— Si, parfaitement !

La chose était intéressante, en effet. Et pour le comprendre, il faut analyser en détail la mentalité du voleur, à la manière d'un éthologue perçant à jour les secrets du comportement d'un prédateur. Un voleur, on le conçoit aisément, ne vit que pour dérober les richesses². Pour ce faire, il évalue en toutes circonstances la quantité et la qualité des dites richesses à sa portée, et le risque qu'il y a pour lui à s'en emparer. S'il s'avère que le risque est trop élevé ou la récompense de trop faible valeur, il renonce. Mais encore faut-il que le butin existe, et qu'il soit concentré en grandes quantités dans un même endroit ! Songez à un requin, à moins qu'il ne soit particulièrement affamé, il ne se fatiguera pas à attaquer un banc de sardines trop dispersé. De même, le voleur sachant son métier ne gaspillera pas son énergie à rançonner quelques putains de bas étage. Il attendra que vienne la fin de la nuit, et après que le maquereau aura relevé les compteurs, mettra à celui-ci un bon coup de matraque sur l'occiput pour lui soutirer le fruit de ce que j'ai scrupule à appeler son labeur. L'or se retrouve concentré, il n'y a qu'un seul coup à porter, et donc bien moins de risque.

Eh bien le sectateur fou, c'est comme un maquereau, mais en beaucoup mieux. Là où le souteneur ne possède jamais que ce que ses filles lui ont rapporté dans la nuit, avant d'aller tout claquer en sapes de mauvais goût et en alcool frelaté, le gourou accumule, il thésaurise. Bien souvent, il ponctionne la totalité des revenus de ses victimes consentantes, ne leur laissant que le nécessaire pour qu'elles ne crèvent pas de faim. Et ce n'est pas d'une demi-douzaine de gagneuses hors d'âge que l'on parle, mais de centaines, de milliers de fidèles parfois, toujours recrutés parmi l'excellente race qui nourrit la gent crapuleuse depuis l'aube de l'humanité : celle des riches oisifs qui s'ennuient ! On a vu, dans certaines circonstances, se constituer ainsi des fortunes pyramidales, des trésors à se damner.

2. Dans ses célèbres « aphorismes amphigouriques », l'auguste professeur Damodar Mercier-Duval les définit d'ailleurs de façon tout à fait pertinente en ces termes éloquentes : « On reconnaît bien là les voleurs, toujours à dérober ce qui ne leur appartient pas. »

Ah, bien sûr, il y a des risques à ce genre d'opération. Il y a toujours dans les temples maudits des palanquées de gardes fanatiques, la statue animée se fait aussi beaucoup, le serpent géant est quasiment incontournable. . . sans compter que le sectateur fou lui-même est bien souvent habité de pouvoirs maléfiques.

Mais avec un peu de technique, ça se fait.

— Et donc, il s'appelle comment, ce sectateur fou? s'enquit Vertu après qu'Ange leur eut raconté sa soirée.

— Il s'appelle Riton! Oui, j'ai noté pour pas l'oublier. Riton, c'est ça.

— Riton.

— Exactement.

— Et il habite où ça?

— Ben. . . chez lui. . .

— Attends, tu ne connais que son prénom? Riton?

— Ah parce qu'il fallait que j'aie tout son état-civil? Non mais moi, dès que j'ai compris à quoi j'avais affaire, je suis venu te trouver, aussi sec.

— Ouais, ben on n'a pas le cul sorti des ronces, parce que des Riton, moi, j'en connais au moins douze rien qu'à la Guilde. Bon, eh bien il va falloir faire une petite enquête, si j'ai bien compris. Ça tombe bien, je n'avais rien de mieux à faire de la journée. Tiens, Dizuiteurtrente, on va en profiter pour te demander comment tu ferais pour repérer la proie.

— Oh, madame, quelle marque de confiance vous me témoignez là! Ah, si mes condisciples me voyaient en ce matin attablé avec vous, fomentant déjà mon premier coup d'importance, nul doute qu'ils en mourraient sur l'heure, saisis de jalousie. Bien que je rougisse d'en être aussi indigne, je vais tenter de faire de mon mieux. Eh bien, je pense que l'attitude la plus appropriée consisterait à traîner du côté du Théâtre de la Palestre, où s'est déroulé le congrès, afin d'obtenir de quelque concierge la liste des intervenants, moyennant une piécette sans doute.

— Puissamment raisonné, mon jeune ami. Et je vois qu'en outre, tu maîtrises l'art utile qui consiste à abreuver ton auditoire de phrases à rallonge pour te laisser le temps de réfléchir. Voici un don que je te conseille de cultiver, il est des plus précieux pour tous les travaux de carambole. Suivez-moi, mes féaux, allons rendre visite à ce théâtre.

I.6 Le ninja gentilhomme

Aurait-on entretenu correctement le Théâtre de la Palestre Marie-Boule qu'il se serait agi du plus beau théâtre de Baentcher. Bien situé dans le quartier des Palissades, un des plus animés de la ville, sa prétentieuse façade de stuc rose ornée d'atlantes et de cariatides avait jadis attiré entre ses murs tout ce que la région comptait d'amateurs d'art dramatique. C'était ici que le célèbre Sigismond de Clairobscur avait créé le rôle d'Inceste dans « le Médecin imaginaire », et l'on se souvenait encore de la polémique qui avait défrayé la chronique lorsqu'on avait donné « Accroche-toi au dromadaire, je retire le palanquin », le chef-d'œuvre de Brodelius. Plus près de nous, on avait encore assisté en ces lieux chargés d'histoire au « Gymnocéphale aquatique » de Colimnophère, le « Fongoïde déliquescant » d'Elasmosaurus, les « Trois fistules bulleuses du sicaire fuligineux » de Felix Stromatolithe ou à la fameuse « Comédie de l'éromène farceur » de Jambion Silacoïde.

Mais cet âge d'or appartenait au passé, les atlantes arboraient maintenant des pectoraux

craquelés, et les cariatides s'étaient reconverties en pleureuses. La façade n'était pas décrépite, elle était lépreuse. Et à l'intérieur, tout était à l'avenant. Les fauteuils n'étaient plus même bons à faire du bois de chauffe, tant ils étaient vermoulus, la scène était complétée çà et là de tréteaux, tant et si bien que les rares comédiens qui s'y produisaient devaient justifier avant le spectacle d'une expérience en tant qu'acrobate, le toit fuyait tant et depuis si longtemps qu'en toute logique, il aurait dû avoir atteint l'autre bout de la terre, et il y avait des lustres que personne n'avait poussé les portes des balcons pour faire les rideaux, de peur de déclencher l'ire vengeresse de l'écosystème couinant qui s'y était développé à la faveur des ténèbres humides.

La famille qui avait monté l'établissement avait depuis longtemps vendu à un autre entrepreneur, qui avait lui-même jeté l'éponge et vendu à un troisième, qui s'en était débarrassé sur le dos d'un quatrième. Le monde du commerce est ainsi fait que quelle que soit la mauvaise affaire dont vous héritez, vous trouverez toujours un ahuri qui vous la rachètera, certes pas très cher, en espérant que son talent et la providence en feront promptement une mine d'or. En l'occurrence, le cinquième acheteur rôdait déjà autour du théâtre, attendant que le malheureux numéro quatre se résolve à en demander un prix de misère. Monsieur numéro cinq avait déjà préparé le petit discours qu'il ferait à la Guilde des Comédiens, Baladins et Artistes du Spectacle Vivant (GCBASV) sur la politique culturelle, la prompte relance du théâtre, les investissements qu'il allait consentir et les nombreuses pièces qu'on y donnerait bientôt. Monsieur numéro cinq avait aussi, déjà, contacté un entrepreneur en démolition capable de raser rapidement le bâtiment branlant pour qu'il puisse tout aussi rapidement le transformer en commerce de location de fiacres.

Mais tout ceci n'a qu'un rapport assez lointain avec la matière de notre récit. Donc, il était pas loin de midi lorsque nos quatre larrons parvinrent aux Palissades.

— Bien, vous deux, faites discrètement le tour du bâtiment, et repérez les issues, les mitoyens, l'activité alentour. Le stagiaire et moi, nous allons nous renseigner à l'intérieur.

— Oui chef, discrètement, dit Corbin, avant de se tourner vers Ange en sautant à cloche-pied.

— Oui, j'ai compris, fit Ange.

Et ils s'éloignèrent avec toute la grâce féline qu'on pouvait attendre de deux piliers du xv toulousain enrôlés malgré eux dans les petits rats de l'Opéra de Paris.

— Bien, maintenant que nous sommes débarrassés des deux boulets, on va pouvoir bosser sérieusement. As-tu une bonne idée pour dénicher les renseignements qui nous font défaut ?

— J'ai songé en chemin que nous pourrions nous faire passer pour des sympathisants de ce mouvement parløj, afin d'assister aux débats.

— Oui, mais s'ils découvrent que nous n'entendons rien au parløj ?

— Nous dirons que nous débutons dans la langue, ou bien que nous nous sommes égarés et que nous pensions assister à une représentation théâtrale, que sais-je. Nous trouverons bien un mensonge quelconque. Après tout, c'est notre métier. Oh, mais... attendez, j'ai une autre idée, et elle est fameuse !

— On verra bien. Attends une seconde, je me change.

Vertu s'éloigna dans une ruelle adjacente et en quelques secondes, retourna ses habits, qui étaient doublés de gris. Lorsqu'elle revint, elle avait sur la tête un galurin informe dont dépassaient des cheveux défaits, une joue sale et une mine piteuse. Dizuiteurtrente fut particulièrement impressionné par l'art qu'avait sa maîtresse-voleuse de se métamorphoser. Elle avait adopté une démarche de moindre ampleur, ainsi qu'un port légèrement courbé qui lui faisait perdre deux bons pouces de stature. Son allure, si énergique quelques secondes aupara-

vant, était devenue commune, presque vulgaire. Notre apprenti comprit alors que si jamais le témoin de quelque larcin faisait sa description, bien malin qui serait capable de la reconnaître. Il prit bonne note de la technique, et se fit fort de la travailler pour son profit.

« Je te laisse faire, tâche d'être naturel. »

Avec appréhension, Dizuiteurtrente entra sous le porche, suivi de sa maîtresse. L'entrée du théâtre avait, comme le reste, connu des jours meilleurs. L'un des deux escaliers menant à l'étage était condamné par deux planches clouées en croix de Saint-André ainsi que par un seau en étain au fond duquel sédimentait une serpillière paléolithique. Le seul endroit du grand tapis qui conservait des traces de son ancienne polychromie rouge et or était une zone située à l'exact aplomb du grand lustre de cuivre, de cristal et de poussière, sous lequel peu de gens osaient s'aventurer tant il risquait à tout moment de s'effondrer dans une débauche d'éclats. Les murs étaient décorés de fresques pâlissantes évoquant les muses du chant lyrique, de la poésie champêtre, du théâtre comique ou tragique, ainsi que la grosse queue du dénommé « Dudule », qu'un intrus armé d'un pinceau d'ouvrier avait jadis illustré en une œuvre d'art populaire que l'imperfection technique ne rendait que plus touchante. Sur la droite, une minuscule guérite renfermait trois caisses, ainsi qu'une unique caissière, dont l'humeur et la physionomie évoquaient le phacochère. Elle était en grande discussion sur la thématique de l'ontologie de la conscience de classe dans l'œuvre de Hegel avec une femme de ménage ayant le visage, le port et la pilosité de l'orang-outang, fort élégante selon les critères de sa profession, puisqu'elle ne portait aucun vêtement qui put de près ou de loin trahir son appartenance au genre féminin.

— Et alors tu sais pas s'qu'y m'dit ? Plus ou moins vingt-cinq. Hein ? Non mais attend, plus ou moins vingt-cinq !

— Y t'a dit vingt-cinq ?

— Ouais, y m'a dit comme ça : « plus ou moins vingt-cinq. »

— La vache. Vingt-cinq. Y s'fait pas chier.

— Non mais tu te rends compte ? Vingt-cinq ! Non mais ça va pas s'passer comme ça.

— Vingt-cinq !

— Eh oui.

— Excusez-moi mesdames. . .

— Non mais vingt-cinq, pourquoi pas vingt ? Ou quinze !

— En effet, mais je voudrais. . .

— Oui ? Qu'est-ce que vous voulez ? Vous voyez pas qu'on discute ?

— Je rougis, mesdames, de troubler la conversation de deux exquis créatures aux manières si raffinées, toutefois la nécessité me presse. Il se trouve que ma sœur et moi-même préparons le cinquantième anniversaire de notre père, qui est un riche marchand d'art, et nous souhaiterions lui préparer une réception surprise où seraient réunis tous ses amis, sa famille, et tous ceux qui l'estiment et le prisent. Et ils sont nombreux, car notre père est un homme de bien ! Voici pourquoi nous souhaiterions louer pour l'occasion une salle d'une assez grande contenance. Pourriez-vous nous faire visiter ce cénacle de l'art lyrique, dont la position et la taille semblent tout à fait idoines ?

— Ouais, allez-y, mais ne dérangez rien.

— Mais ne risquons-nous pas de déranger une représentation, ou bien quelque congrès ?

— Y'a pas de risque, c'est vide.

— Vide !

— Vide : adjectif, état de ce qui est sans contenu. Ex. : une cervelle vide. Y'a personne en ce

moment.

— Mais j'ai vu en entrant une affiche qui parlait d'un certain congrès.

— Oui, ben ils ont tous décampé hier soir. Ils devaient encore rester deux jours, mais finalement, ils ont disparu. C'est bizarre, parce qu'ils avaient payé d'avance. Une belle bande d'allumés, si vous voulez mon avis.

— Ah. Bon, tant pis.

— Eh, vous ne visitez pas ?

— Hein ? Ah si, bien sûr, nous visitons. Venez, ma sœur, visitons.

Alors ça, c'était la scoumoune. Néanmoins, poussés par le désir de se conformer à leurs personnages, nos deux voleurs pénétrèrent dans le théâtre. Un grand dôme aux vitraux déliquescents laissait filtrer quelques rais de lumière du jour, au travers desquels on pouvait discerner la peu avenante topologie du lieu. Il émanait des rangées de fauteuils une odeur de pourriture suffocante, et même des habitués des bas-fonds répugnaient à fouiller dessous. Toutefois, en s'approchant de la scène, ils découvrirent, au milieu d'un très typique assortiment de cafards crevés, quelque chose d'utile.

— Parbleu, c'est le programme du congrès !

— Ouvrez, ça parlera peut-être de ce fameux Riton.

— Voyons... alors hier... Ah oui, ça doit être ça ! Riton des Mauxfaits. Eh bien, quel patronyme ! Professeur de philologie comparée à l'université Baentcher. Eh eh !

— Finalement, on l'a trouvé.

— Schlicks.

— Schlicks ?

Vertu se retourna prestement, pour constater qu'à une dizaine de pas d'elle, accroupi sur le dossier d'un des fauteuils, se tenait un étrange individu dont les intentions semblaient des plus alarmantes. Il était vêtu d'une toile informe et noire, d'une cagoule et de sandales de paille. Était-ce un combattant ? se demandèrent-ils³.

« Salutation, cher ami... Pourriez-vous nous indiquer les toilettes... »

L'homme mystérieux plongea une main dans sa manche, et en sortit trois objets métalliques dangereusement gris et pointus. Il les lança presque négligemment en direction de nos amis, qui pour le coup, firent preuve d'une certaine rapidité d'esprit. Dizuiteurtrente démontra un remarquable instinct de conservation et plongea entre deux rangées de sièges, tandis que Vertu se fendait d'extrême justesse pour éviter les mortels projectiles. Elle tira l'épée et bondit instinctivement à la rencontre de son ennemi. Celui-ci lui envoya une nouvelle salve de projectiles d'acier, dont un seul parvint à l'effleurer au niveau de l'omoplate. Puis il recula en bondissant de dossier en dossier, décrivant sauts périlleux et cabrioles, jusqu'à ce qu'il se prît sotttement dans la cuisse un des couteaux de jet que Vertu lui avait lancés. Arrivé devant la scène, il ôta la lame de sa jambe sans montrer aucune douleur, la jeta à terre, et sortit de sa manche une nouvelle arme.

Tout d'abord, notre voleuse crut que c'était une matraque. Puis, elle constata qu'il s'agissait de deux bâtons de bois longs chacun comme un avant-bras, reliés par une courte chaîne. Sans se laisser démonter, elle arriva en piqué sur l'étrange assassin, et entreprit de le pourfendre d'importance d'un coup direct au cœur. Woosh-woosh, fit l'arme tourbillonnante, puis bing lorsqu'elle heurta la rapière et la fit voler à bonne distance. La situation était préoccupante.

3. Vous vous dites sans doute que c'était une question stupide, mais je vous rappelle que nos héros n'avaient de toute évidence jamais vu de film japonais.

L'homme en noir fit voler son bâton enchaîné de part et d'autre à toute vitesse, l'arrêta brusquement sous son aisselle, puis la refit tournoyer en avançant vers Vertu en boitillant. Elle lui expédia un nouveau couteau de jet, mais par quelque prodige, le bois véloce et dur se trouva entre elle et sa cible. Et bien sûr, Dizuiteurtrente était parti au diable vauvert.

Un accoudoir vint buter contre l'intérieur de sa cuisse, la déséquilibrant un instant. L'adversaire en profita éhontément pour se jeter sur elle, et ce n'est qu'au prix de douloureuses contorsions aux limites de la rupture musculaire qu'elle évita le coup qui lui aurait brisé le crâne. Elle pouvait s'amuser comme ça encore un moment, mais elle risquait de faire un faux pas. L'option de la fuite à toutes jambes était hasardeuse, non qu'elle ne pût distancer son adversaire blessé, mais tourner le dos à un lanceur de couteau lui semblait être une tactique relativement douteuse. Elle recula encore un peu dans la travée centrale, lorsqu'une idée lui vint. Une mauvaise idée, elle le sut tout de suite. Mais c'était tout ce qui lui venait.

Elle calcula le rythme de rotation de l'arme, évalua la vitesse de réaction de son adversaire et, sans prévenir, se rua dessus. Celui-ci tenta de lui porter un coup violent, mais elle para de son bras gauche. En entendant le sinistre craquement, elle sut qu'elle avait encore deux bonnes secondes avant que la douleur ne l'envahisse et ne la réduise à l'état de petite créature blafarde et pleurnichante. C'était plus qu'il ne lui en fallait. Comme elle l'avait escompté, le bâton tournoyant perdit toute force dès qu'il eut touché sa cible, il rebondit même dangereusement près du coude de son propriétaire, qui dut faire un mouvement inconsidéré pour éviter d'en être la victime. Ce faisant, il baissa sa garde. Face à une combattante de la classe de Vertu, c'était moyennement avisé.

Elle lui porta au cœur un coup de sa gauchère, la retira aussitôt et mit un deuxième coup là où, dans l'ombre de la cagoule, aurait dû se trouver l'orbite gauche. Le fils de pute tomba dans la poussière, les bras en croix.

Une demi-seconde plus tard, Vertu était effectivement réduite à l'état de petite créature blafarde et pleurnichante, mais tout en se tenant le bras, elle se dit avec philosophie qu'il valait mieux souffrir le martyr que ne plus rien sentir du tout.

Il fallut encore un moment pour que Dizuiteurtrente revienne, suivi des deux acolytes.

— Confiant en votre capacité à survivre aux assauts de cet odieux personnage, j'étais allé mander le secours de nos vaillants compagnons... se justifia-t-il.

— Ah toi, ta gueule!

— Laisse-moi voir ton bras, fit Corbin, ce n'est peut-être pas si grave. Voyons ça...

— HYEArhgh... 'culé!

— Ah, c'est bien ce que je craignais. C'est une double fracture tibia-péroné. Ça fait très mal.

— Barre-toi de là, je vais me démerder. Regardez plutôt si ce type avait quelque chose sur lui.

Mais il n'avait rien sur lui. En fait, il n'y avait même rien DE lui. Aussi mystérieusement qu'il était apparu, le corps du sicaire noir s'était volatilisé, ne laissant que ses armes, ses vêtements et ses sandales.

Cela dit, des armes, il en avait des kilos.

I.7 Le médecin malgré lui

Du coup, ça résolvait l'éternel et épineux problème de tous les malandrins : « comment on fait disparaître le corps ».

Dûment bandée et attelée, Vertu, soutenue par ses moyennement preux compagnons, sortit au grand jour sur les Palissades, parmi la foule bruyante, totalement inconsciente du violent affrontement qui venait de se jouer à quelques pas d'eux. C'en était presque indécent. À chaque pas, son bras la faisait souffrir atrocement, et elle avait de plus en plus de mal à le cacher à ses subordonnés. Elle avait escompté que ça irait en diminuant, mais en vérité, c'était de plus en plus abominable. Naguère, elle avait eu pour client un Garde Blanc de Petros, un très bel homme et un malabar comme elle en avait rarement vu, qui lui avait dit que « la douleur, c'est la faiblesse qui s'en va ». Pour le coup, elle s'en allait à toute vitesse. Dizuiteurtrente se racheta quelque peu en proposant :

« Il y a pas loin une taverne discrète que je connais, arrêtons-nous un peu, j'ai soif. »

C'était le « Tarsier Couillophtalme », établissement bien connu, lui aussi, de la pègre, dans la rue Skarochi. L'estaminet était vide de clients à cette heure, ce qui était parfait. Le stagiaire prouva qu'il avait parfaitement saisi la situation de sa patronne en commandant trois bières pour les hommes, et une demi-pinte de liqueur de betterave pour elle. La liqueur en question était très fortement alcoolisée, assez pour qu'une pareille dose ôte une bonne partie de sa conscience à qui la buvait. Vertu, qui était de tempérament plutôt abstinent en général, sombra avec reconnaissance dans les bras de Baan, dieu du vin.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Est-ce qu'il y a un médecin à la guilde ?

— Pourquoi un médecin, y'a quelqu'un d'malade ?

— À la Guilde non, répondit Ange, mais j'ai entendu parler d'un guérisseur discret dans le quartier, le docteur Venarius, qui a un cabinet dans la... oh, petite, va jouer ailleurs.

La petite n'avait pas envie de jouer ailleurs. Elle avait juste envie de poser sa petite tête ronde au bord de la table pour voir ce que faisaient les grands. Les enfants sont parfois butés, celle-ci n'était pas assez vieille pour avoir appris la notion de compromis. Ange passa à autre chose.

— Oui, je disais, on va voir le docteur Venarius. Mais il y a un autre sujet, c'est celui du butin.

— Le butin ? demanda le stagiaire.

— Eh oui, les armes. Il faut trouver un fourgue que ça intéresse. Mais je sais pas combien on pourra en tirer, de ces trucs.

— Le vieux Markus, sur le Pont-aux-Poëles, ça pourrait le motiver.

— Ouais, mais c'est un rat, il nous en donnera pas de quoi acheter trois châtaignes.

— Ou Pantolino Trois-yeux. Tu sais, celui qui trafiquait avec Fanzonetti les Arpions.

— Je me demande s'il est pas en tôle en ce moment. Faut voir.

— Euh, dites, on ne les garde pas pour les examiner, les armes, demanda Dizuiteurtrente ? Histoire de voir qui était ce type qui nous a attaqués ?

— Hein ? Ah mais si, bien sûr, on pourrait. Mais je pense que ce serait préférable de procéder au partage le plus tôt possible.

— Pourquoi ça ?

— Eh bien... mais pour prouver à notre patronne qu'elle peut compter sur nous pour prendre des initiatives, même lorsqu'elle n'est pas en état de prendre des décisions. Une question de confiance, tu vois.

— Ah, s'étonna Corbin, c'est pas pour empalmer le jonc tant qu'elle est dans le coltar, avant qu'elle se souvienne qu'elle s'est battue toute seule et qu'on n'a aucune raison de toucher un rond ?

— Pas du tout, répondit Ange d'un ton sec, en jetant un regard rétréci à son camarade.

— Eh, mais c'est vraiment très honnête tout ça ? se demanda le stagiaire.

— Je ne sais pas si c'est très honnête. En tout cas nous, pendant le combat, on suivait les ordres, on examinait les alentours du théâtre. Il y en a d'autres qui se sont enfuis comme des lapins de garenne à la vue d'un busard et qui feraient bien de réfléchir attentivement à leur intérêt avant de poser des questions idiotes.

— Il s'appelle comment ce fourgue vous dites . . .

— Pantolino. Peu importe, avant, il faut amener le chef au docteur. Mais qu'est-ce qu'elle a à me regarder la petite ? Oh, patron, vous savez qu'elle fout limite la trouille, votre gosse, avec ses gros yeux ?

— Mais c'est pas ma gosse.

— Elle est à qui alors ?

— Je croyais qu'elle était à vous, elle est entrée juste après vous.

— Non mais dites, on a une tête à se trimballer des lardons ? Eh, minette, tu veux pas retrouver ton papa ou ta maman ? Ils sont où ?

Pour toute réponse, l'enfant s'empara de la tétine qui pendait à son cou, se la colla dans la bouche et croisa les bras, fermement décidée à ne rien répondre à Ange.

« Bon, tant pis, en selle. Allez, andante ma non troppo ! »

Dix minutes plus tard, la petite troupe se retrouvait sur la place de la Boule d'Or, pas bien loin de la rue de Clairie.

— Elle nous suit toujours ?

— Toujours. Elle trotte vite sur ses petites pattes.

— Eh, toi, du balais ! Ouste ! T'as pas école ?

— Bah, laisse pisser, elle finira bien par rentrer chez elle quand elle aura faim.

Prenant leur mal en patience, les malandrins toquèrent à la porte du bon docteur Venarius. Puis ils re-toquèrent, sans plus de résultat.

— Faut entrer et le réveiller, expliqua un mendiant qui avait pris pour logis le porche adjacent.

— Merci, brave homme.

Ils entrèrent donc comme des voleurs, qu'ils étaient au demeurant, et trouvèrent un rez-de-chaussée composé de deux pièces aussi en désordre l'une que l'autre, qu'à vue de nez, on n'avait pas aérées depuis deux semaines. Ils firent mine de se diriger vers l'escalier, mais Corbin remarqua alors que le tas de chiffons noircis affalé sur la grande table bougeait au rythme d'une respiration. Lorsqu'ils le secouèrent un peu rudement, une jarre de mauvais vin en tomba, suivie d'une créature de petite taille aux cheveux blancs hirsutes, dont le faciès présentait tous les stigmates d'une vie consacrée au culte du dieu de la débauche alcoolique. Trogne rougeaude, nez en boule, yeux globuleux, nul doute que si un vampire lui avait mis la main dessus, il en eût tiré une bien étrange liqueur.

— C'est vous Venarius ?

— Mmmm . . .

Ange haussa les bras en signe d'impuissance, d'avis qu'il ne pourrait rien faire de cette loque humaine, mais Corbin eut une idée : il s'empara d'un seau, sortit dans la cour à l'arrière du

bâtiment, remplit le récipient d'eau glacée à la fontaine sous le regard bovin d'une grosse ménagère qui étendait son linge, puis revint dans l'humble logis. Et schlaff.

« Et voilà, une bonne douche, y'a rien d'mieux pour vous requinquer un homme ! »

Il en fallut deux autres pour que Venarius recouvrit un semblant de lucidité.

— Bien bien, qu'avez-vous apporté ? C'est quoi comme bestiau ?

— C'est une femme, expliqua Ange.

— Ah oui. Va-t-elle à selle régulièrement ?

— Nous ne sommes pas intimes à ce point-là. De toute façon elle n'est pas malade, elle a le bras cassé.

— Qu'en savez-vous ? Êtes-vous médecin ? Non, alors. Laissez les professionnels poser les diagnostics, je vous prie. Alors, mon enfant, vous avez mal quand je vous presse l'avant-bras, comme ça ?

— HYEARGL !

— Bon, eh bien nous voici fixés, elle n'a pas du tout le bras cassé, le sujet souffre d'une fracture brachiale consécutive à la rupture mécanique du tissus osseux. C'est assez douloureux.

— On avait compris. Et vous pouvez faire quelque chose ?

— Bien sûr, c'est rien du tout, attendez, je descends à la cave chercher les outils de mon art.

Venarius descendit à la cave. On entendit des cliquetis métalliques, puis rien. Quelques minutes passèrent, avant qu'un nouveau bruit ne trouble la quiétude du logis : un peu comme un gros sac de patate qu'on laisserait tomber sur un sol en terre. Les trois voleurs, auxquels la fillette emboîtait toujours le pas, allèrent voir ce qui se passait, et constatèrent que si Venarius avait trouvé ses outils, il avait aussi trouvé une position tout à fait reposante pour boire le contenu d'un tonneau de piquette : vautré sous la bonde, la bouche ouverte. On ramena le praticien à plus de tempérance selon la même méthode que précédemment, agrémentée toutefois de quelques coups de pied au cul, puis on l'invita à remonter terminer son travail.

— Bon, allons-y, passez-moi la masse de douze livres et la grande scie. Et allez faire un feu pour le fer à cautériser.

— Eh, là, homme, tu veux faire quoi au juste ?

— Eh bien tout simplement une brachioctomie préventive.

— Ah bon, j'ai cru un moment que tu allais l'amputer.

— C'est un peu ça l'idée. Tenez-lui le bras sur le bord de la table, comme ça. . .

— Non, compadre, tu n'as pas compris. Attends, on va t'expliquer comment ça se passe.

Ange sortit son petit couteau très aiguisé et le promena sous le menton mal rasé du guérisseur, avant de le planter profondément dans la table.

— Alors voilà, reprit-il, on a une course urgente à faire, alors on va te laisser la soigner. Tu vas lui faire un bandage, un plâtre, une attelle, ce que tu veux. Quand on va revenir, s'il manque un seul morceau de la patronne, je te coupe le même morceau sur toi. Tu as compris ?

— Humhum. . . acquiesça le bonhomme en roulant de grands yeux.

— Bene. Allez les enfants, on va régler nos affaires.

I.8 La guêpe écarlate

Vertu somnola tout le reste de la journée et la nuit durant, et s'éveilla avec le lever du soleil. Elle était dans un lieu inconnu mais déplaisant, couchée sur une table. Tout d'abord, elle se crut dans une geôle humide, soumise à quelque abominable supplice, car non seulement

son bras la faisait souffrir, mais de surcroît, elle avait horriblement mal au crâne. Toutefois, la vision d'un vieil ivrogne vaguement familier roulé par terre dans son vomi la rassura, lui ramenant quelques fragments souvenirs de la veille. Elle jeta un œil à son membre blessé, et constata qu'on l'avait soignée en suivant plus ou moins les règles de l'art. Puis elle prit une pomme que lui tendait une petite fille bizarre et la mangea. Avec d'infinies précautions, elle tourna la tête, et contempla le triste panorama.

Elle flatta la tête de l'enfant, puis s'aperçut qu'elle était dépoitraillée, exposant à tous les vents ses courbes moyennement triomphantes mais néanmoins agréables. Il faut dire qu'elle était allongée sur le dos, et que la gravité lui écrasait un peu... mais telle n'est pas la matière de notre récit. Le chirurgien avait visiblement découpé sa tunique avant de pratiquer son métier, et les lambeaux en jonchaient le sol. Notre héroïne n'en était pas plus gênée que cela, car comme en témoigne le titre de notre récit, ce n'était pas une oie blanche. Néanmoins, elle se releva pour se mettre en quête de quelque linge afin de s'en couvrir avant le retour de ses compagnons. Son instinct de voleuse la poussa à emprunter l'escalier, et à l'étage, elle découvrit la chambre du docteur.

Celle-ci tranchait singulièrement avec le capharnaüm qui régnait en bas : tout n'y était qu'épaisses tentures rouges, coussins impeccablement rangés, petits bibelots de porcelaine alignés sur des étagères délicates et tableaux bucoliques. Sans chercher à comprendre le pourquoi du comment, elle ouvrit la penderie, totalement vide, puis avisa un coffre dans lequel elle trouva des draps bien pliés. Elle s'empara alors d'une immense taie d'oreiller de soie noire et pourpre, s'en drapa à la manière d'un cache-cœur. Comme il ne tenait pas tout seul, elle fouilla un secrétaire et trouva une broche fantaisie sans grande valeur, dont les éclats de verres pourpres, arrangés pour former une abeille ou une guêpe, scintillaient d'un éclat coruscant. Elle se vit alors dans un miroir. C'était parfait. Comme si cet humble accessoire de literie n'avait jamais attendu qu'elle pour se révéler dans sa nature profonde de petit haut sexy. C'était un de ces petits moments de grâce où l'univers entier s'arrange à votre avantage, comme s'il n'existait que pour vous satisfaire. Vertu Lancyent, qui n'en avait pas connu beaucoup durant sa vie, le savoura avec délectation.

« Allez, moustique, fini de traîner. Descendons voir si on peut tirer quelque chose de ce vieil ivrogne. Et range donc ce vieux bouquin, qu'est-ce que tu veux en faire ? Tu sais lire ? »

L'enfant avait une attitude bizarre. Parfois, elle se désintéressait totalement de ce que les adultes considéraient comme digne d'attention dans son environnement, pour se concentrer sur des détails parfaitement triviaux et infimes. On aurait pu la croire sourde, elle entendait pourtant, puisqu'elle se retournait lorsqu'on claquait les portes, mais elle n'avait jamais encore donné de franche preuve qu'elle comprenait ce qu'on lui disait. Il lui prenait parfois la manie d'examiner les objets qui traînaient à portée de ses petits doigts potelés pour les examiner sous toutes les coutures, puis les remettre à leur place avec un soin maniaque.

« Oh, je vois, mademoiselle a besoin de distraction ? Tu sais, il n'y a pas d'images, c'est un manuel de langue... »

Tout un pan du cerveau de Vertu, jusque-là grippé par les reliefs de ses agapes alcooliques, se décoïna soudain dans un concert de cliquetis corticaux et d'harmonies mentales.

C'était un manuel de parloj.

Le vieil ivrogne avait pour sa part rejoint le royaume d'Ivrognie, et semblait bien décidé à occuper la place quelques heures. Dans sa jeunesse, Vertu avait eu une bonne expérience de

la vie nocturne, de la fête, de toutes ces joyeuses choses que l'on fait dans les bordels où elle avait été pensionnaire, et elle savait donc n'avoir d'autre choix, pour en savoir plus, que d'attendre que le prétendu docteur dégrise tout seul. Elle en profita pour examiner le logis sous toutes ses coutures, puis se prit aux jeux étranges de la gamine, auxquels elle prit part, sans jamais parvenir à lui faire dire son nom, ni rien d'autre d'ailleurs.

Elles en étaient à reconstituer toute une maquette de Baentcher dont les bâtiments seraient la vaisselle du docteur lorsque les trois compères revinrent de leurs pérégrinations.

— Ah, chef, tu vas mieux ! s'exclama Corbin.

— On dirait. Vous étiez passés où ?

— Tu vas être fière de nous, on s'est superbement débrouillés pendant que tu étais blessée. On a tiré un bon prix des armes du mystérieux guerrier, sept askenis pour le tout, pas moins ! Voici le reçu du fourgue.

— Bravo.

— Et tant qu'on y était, on a procédé au partage dans les règles. Voici donc les deux-tiers du tiers qui te revient, un askeni, six porcreaux et quatre fétoules. Le tiers du tiers restant, nous l'avons versé en ton nom à maître Phomaï, comme le veut l'usage, voici le reçu.

— Comme le veut l'usage.

— Pour ce qui est des parts des fanandels, nous comptons trois parts entières, plus la demi-part de l'apprenti Dizuiteurtrente, puisqu'il compte demi jusqu'à sa confirmation.

— C'est la coutume en effet.

— Soient un askeni et quatre porcreaux tout rond pour chaque compagnon, huit porcreaux pour Dizuiteurtrente.

— Vous oubliez la part de la petite fille. Et celle du bon docteur.

— La... mais attends, ils ne faisaient pas partie du groupe...

— C'est vrai que sur le papier, ils ne faisaient pas partie du groupe. Toutefois, le docteur m'a soignée, et la gamine m'a tenu compagnie pendant que vous étiez dieu sait où à essayer de trouver un moyen pour me dérober mon or. On peut donc dire qu'ils m'ont été d'une aide au moins égale à la vôtre dans cette affaire, et ce n'est que justice qu'ils touchent leur part, n'est-ce pas ?

— Ben...

— Assez rigolé, rendez-moi mon argent et j'oublierai de vérifier si le fourgue vous a réellement payé sept askenis, ou s'il n'a pas oublié d'en compter deux ou trois sur son reçu.

— Oh, patronne, vous nous soupçonnez...

— Ouais ouais, prends-moi pour une truffe.

Pour la bonne intelligence du récit, il faut ici que je dise deux mots des usages en cours à la guilde des Lames Nocturnes. Tout d'abord, sachez que chaque compagnon voleur est sous la responsabilité d'un chef voleur, lequel rend des comptes à un maître voleur, qui n'a pour supérieur que le grand maître, Elnantel Finnileas. Lorsqu'un compagnon commet un larcin, il doit sans tarder confier le tiers du butin à son chef. Celui-ci – dans le cas qui nous intéresse, c'est Vertu – garde les deux-tiers pour lui, et un tiers pour le maître dont il dépend, en l'occurrence, le dénommé Phomaï. Lequel, vous l'aurez deviné, envoie un tiers à sa hiérarchie et garde le reste pour ses œuvres. C'est ça, la règle du tiers. Cela va sans dire qu'à chaque étage, chacun essayait de grappiller un peu plus que ses deux tiers, mais qui pourrait reprocher à un voleur d'être malhonnête ?

À ceux que les matières financières intéressent, il faut aussi signaler qu'à Baentcher, à l'époque de notre récit, un askeni d'or s'échangeait pour douze porcreaux d'argent, valant environ six

fétoules de cuivre, mais cela dépendait des taux de change, selon l'état de la spéculation, et selon que les routes alimentant la ville en ces divers métaux étaient plus ou moins encombrées de neige et de brigands.

— Sinon, l'autre a l'air bien parti pour nous passer la journée en orbite. Si quelqu'un connaît un moyen magique pour réveiller rapidement un ivrogne, qu'il le dise.

— Ah, mais moi j'ai ça ! s'exclama Corbin en sortant une fiole du sac qui ne le quittait jamais.

— Sans blague ?

— Mais oui ! Je veux parler de l'ergoceutique WPX 18 de chez Corbin Concepts ! Une formule spécialement conçue pour accélérer l'absorption du NOx et de la créatinine, ainsi que l'hydratation musculaire. Associé à un complexe à haute teneur en vitamines E, B7, B10 et B12, c'est le complément idéal d'une phase de prise de masse. . .

— Tu serais pas en train d'essayer de nous vendre une de tes saloperies des fois ?

— Mais ce n'est pas une saloperie ! C'est fait à partir d'éléments 100 % naturels. Ça n'a quasiment jamais tué personne. En tout cas, ça réveillerait n'importe qui, grâce à sa formule enrichie en extraits de guarana, de tribulus et de guggul.

— Sans blague ?

— Essayons, de toute façon là où il en est. . .

Ils ramassèrent le guérisseur, lui tinrent la tête vers l'arrière et présentèrent à ses lèvres l'orifice fiolesque. Un réflexe conditionné lui fit sucer le goulot, de telle sorte qu'il suffit de renverser le récipient pour que le contenu coule à l'intérieur de sa cible.

Corbin n'avait pas menti, ça réveilla le docteur. C'était même un complément alimentaire à action très rapide. Venarius eut un violent spasme qui lui fit vomir tripes et boyaux à trois pas de là, puis, lorsque sa gorge fut libre, il s'écria, furieux :

— Mais c'est ignoble !

— On m'a en effet déjà fait la remarque que je devais encore travailler sur les agents de rapidité, confessa Corbin.

— C'est abominable, qu'est-ce que vous m'avez fait boire ? De l'urine fermentée de rat pestueux ?

— Il est vrai qu'il y en a.

— Bien, reprit Vertu, maintenant que vous avez recouvré vos esprits, bon docteur, parlons sérieusement.

— On se connaît ?

— Tout d'abord, je voulais vous remercier des bons soins que vous m'avez prodigués.

— Mon dieu, que vous ai-je fait ? Pitié, je vous en conjure, quelles que soient les mutilations que je vous ai infligées, soyez clément avec un pauvre vieillard aux prises avec le démon du vin. . .

— Non mais j'étais sérieuse, vous m'avez réellement bien soignée.

— Vous êtes sûre ?

— J'ai vu quelques vilaines blessures dans ma vie, je crois savoir reconnaître un bandage correct quand j'en vois un. Nous allons donc vous payer le prix de vos services, voire peut-être même un peu plus si vous nous fournissez quelques renseignements utiles à une affaire que nous avons.

— Vous m'en verriez ravi.

— Tout d'abord, durant votre. . . indisponibilité, j'ai pris la liberté de visiter un peu votre logis, et je suis tombée sur cet ouvrage. Pourriez-vous m'en dire plus ?

— Ah ça ? C'est le manuel de parløj à l'attention des nécripontissiophones.

- Je vois que ça a été écrit par messieurs Riton des Mauxfaits et Taubet Grainedaillezat.
- Tout à fait. Deux éminents spécialistes de la communauté parløphone.
- Vous parlez cette langue ?
- Eh bien je dois le confesser, pas autant que je le devrais. J'en avais entamé l'étude voici quelques années, mais j'ai renoncé, trop occupé, hélas, par mon vice.
- Nous sommes à la recherche de ce monsieur des Mauxfaits, le connaissez-vous ? Nous souhaiterions être introduits auprès de lui afin d'engager une affaire.
- Je ne le connais pas personnellement. Mais entre parløphones, nous nous faisons un devoir de nous entraider, nous sommes comme une grande famille, je pourrais sûrement vous avoir un entretien.
- Ah, auguste médecin, c'est la déesse de la bonne fortune qui vous a mis sur notre route ! Si vous le permettez, nous reviendrons sans doute quérir votre assistance dans notre entreprise. Voici donc le prix de vos services, tâchez d'en faire usage avec modération.
- Mille merci, gente dame. Oh, la jolie chemise que vous avez !
- Oui, en effet. Allez, on décolle.

Lorsqu'ils furent sortis, Vertu s'adressa à sa bande en ces termes :

- L'affaire s'annonce bien. Je vais traîner du côté de l'université pour essayer de repérer ce Riton, vous autres, quartier libre jusqu'aux sonnailles, on se retrouve à l'endroit habituel. Soyez sur vos gardes, nous ne savons toujours pas qui était ce rigolo qui m'a fait ça, pourquoi il traînait dans le théâtre ni pour qui il travaillait.
- Compris.

Et sur ces mots, Vertu s'éloigna, suivie de la gamine.

- Vraiment, elle exagère ! s'indigna Corbin. Non mais vous avez vu ? Elle a pris tout l'argent. . .
- Et elle a mis en doute notre loyauté ! renchérit Dizuiteurtrente.
- Elle a de la chance d'être femme, expliqua Ange en jouant avec son canif, car si elle avait été un homme, mon honneur m'aurait interdit d'en entendre plus. J'aurais dû me livrer à la violence.
- Oui mon ami, c'est vrai, il y a des choses qu'il ne faut pas dire à des hommes d'honneur. Je suis outré.
- Sinon, pour les trois askenis de rab' que nous a donnés le fourgue, j'aimerais bien avoir le mien maintenant, j'ai des courses à faire, et hélas, ma bourse est vide.
- Tu n'es pas encore compagnon, tu n'as droit qu'à une demi-part.
- Ça c'est bon pour les larcins ordinaires et licites. Pas pour les friponneries.
- C'est bon aussi pour les friponneries, tu auras une demi-part.
- Je ne crois pas. Mais on pourrait demander à Vertu son arbitrage sur la question.

Ange réfléchit quelques secondes.

« En tant qu'apprenti, tu n'as droit qu'à une demi-part. Toutefois, afin d'encourager la jeunesse à faire preuve d'initiative, et à titre exceptionnel, tu auras droit sur ce coup-ci à une part entière. »

I.9 Ce-Qui-Rampait-Dans-Les-Ténèbres

Il faisait presque nuit lorsque Vertu dénicha enfin l'institut de philologie comparée de l'université de Baentcher. Il faut dire que la quête n'était pas aisée : l'université disposait de

locaux répartis aux quatre coins de la ville, chaque « unité pédagogique » (pour reprendre la terminologie consacrée) disposant de bureaux, de salles de cours, de laboratoires, de réserves et d'équipements spécifiques qui pouvaient être eux aussi ventilés sur une vaste zone géographique. L'administration était décentralisée en petites unités jalouses de leurs prérogatives et largement ignorantes de ce que faisaient leurs collègues du bureau d'en face. Hors des heures réglementaires de sieste, leur activité principale semblait être l'invention de nouveaux tourments paperassiers et l'accueil des étudiants – et je vous laisse imaginer ce que recouvre le mot « accueil » en patois gratte-papier. Il va sans dire que dans ces conditions, nul n'avait jamais consacré une seconde à des futilités telles que la rédaction d'un plan ou d'un guide. Il arrivait ainsi que des étudiants hâves aux yeux hagards passent un semestre entier à rechercher sans succès le restaurant universitaire ou leur salle de TP.

Néanmoins, en interrogeant un groupe de carabins plus dégourdis que la moyenne, Vertu apprit que la philologie était l'étude de l'histoire des langues – elle se retint de demander en quoi cela pouvait bien servir à gagner sa vie – et que l'institut idoine était sis aux numéros 13 et 15 de la rue Shub-Niggurath, à un arrêt d'omnibus du Temple Noir. Le haut bâtiment aux sombres toits en croupe n'avait aucune grâce particulière (je parle de l'institut, pas du Temple qui était bien sûr une des plus notables merveilles de l'architecture occidentale) ; par pure routine, notre héroïne fit le tour du pâté de maison, observa les rares allées et venues, repérant les chemins de fuite. Puis, constatant que l'endroit ne paraissait pas présenter de danger, elle entra, trouva le secrétariat, et y fut « accueillie » en ces termes :

« Quoi ? C'est pour quoi ? Qui vous êtes ? »

L'objet mouvant qu'elle avait face à elle exhalait une odeur de petits pois trop cuits caractéristiques de l'haleine d'un tabagique à l'hygiène de vie contestable. Comme ça avait tendance à se mouvoir et que ce n'était vert que par endroits, Vertu le classa parmi le règne animal, sans pouvoir être plus spécifique.

— Bonjour, dit Vertu, je m'appelle Vesper Lynd et je cherche le professeur des Maufaits, qui enseigne ici, je crois.

— Et qu'est-ce que vous lui voulez ? Kof kof !

Puisque l'engin toussait, il était doté de poumons, et par conséquent de tissus différenciés, il s'agissait donc d'un eumétazoaire. Vertu s'aperçut alors que la chose était dotée d'une vague symétrie verticale, et la classa donc parmi les bilatériens.

— Je suis venue solliciter la participation du professeur à un colloque que la toute nouvelle Université des Lettres de Galleda organisera cet hiver sur son campus. Nous avons envoyé un courrier, ne l'avez-vous pas reçu ?

— Je sais pas, grogna l'organisme en se grattant les fentes pharyngées striées, ce qui indiquait que nous avons affaire à un pharyngotrème (et donc par conséquent, à un deutérostomien).

— Pourrais-je rencontrer le professeur, afin que nous en discutions ?

— Non. L'est pas là. En vacances. Quoi encore ? Partez, j'ai mal au crâne !

Si crâne il y avait, craniate c'était ! Nous étions donc en présence d'un chordé de la variété des myomézoaires. Le mystère entourant cette étrange forme de vie s'éclaircissait petit à petit.

— Et peut-on savoir où il est en vacances ?

— J'en sais rien moi, allez voir le professeur Grainedaillezat, il le sait sûrement. Deuxième étage à droite.

Grainedaillezat, ce nom résonna dans l'esprit acéré de notre voleuse, qui se souvint immé-

diatement : c'était le co-auteur du livre de parløj. Si quelqu'un savait où était passé Riton, c'était bien lui. Vertu grimpa donc les escaliers et trouva sans difficulté le petit bureau du professeur Taubet Grainedaillezat, dont le mobilier semblait n'être constitué que de livres, posés en pilastres, en murs et en arches impressionnantes. De tous les hommes que Vertu avait vu au cours de sa vie, celui-ci était sans doute le spécimen qui disposait de la plus faible constitution sans être malade ni estropié. Il était si vieux et caduc qu'il en paraissait transparent, son métabolisme était si lent que même sans jamais se laver, il ne sentait rien, faute de crasse. Sans doute, dans quelques années, passerait-il de vie à trépas sans même s'en apercevoir, et il est vraisemblable qu'alors, il poursuivrait son labeur acharné par la force de l'habitude. De tels cas s'étaient déjà produits de personnes si absorbées par leur obsessions qu'elles en oublient de mourir, formant la plus étrange des classes de morts-vivants.

— Professeur Grainedaillezat ?

— Qui vive ? demanda le vieillard d'une voix chevrotante sans cesser une seconde de gratter le parchemin de sa vieille plume.

— Je me nomme Vesper Lynd, je suis étudiante à l'université de Galleda. Je suis en quête du professeur Riton des Mauxfaits, on m'a dit que c'était un ami à vous.

— On vous a menti. Oh oui, jadis nous étions amis. Nous étions amis. Nous avons beaucoup travaillé ensemble, beaucoup. C'est fini maintenant. Il n'a pas voulu savoir, il n'a pas voulu comprendre.

— Comprendre quoi ?

— Le parløj est condamné. Il est condamné. Par l'impureté de sa forme grammaticale, voyez-vous ?

— Ah oui ?

— Mais oui, c'est évident ! Comment ne l'avais-je pas vu plus tôt ? Comment ne l'a-t-il pas admis ? C'est la faute aux lexèmes !

— Les lexèmes.

— Les lexèmes, parfaitement. Dans le parløj, leur registre syntaxique est d'une pauvreté confondante. Et la troncature induite des participes en voie subjonctive ! Franchement, ça vous plairait, à vous, de faire l'effort d'apprendre une langue pour vous apercevoir après coup que les participes sont indûment tronqués dans les voies subjonctives ?

— Pouah, j'en cauchemarde.

— Exactement. Et je ne vous parle même pas de l'accord croisé des compléments d'objet, une honte. Heureusement, j'y mets bon ordre.

— Vous amendez le parløj ?

— Exactement, je l'améliore, je le rénove, je le systématise. Ah, mais ce jeune imbécile de Riton n'entend rien à rien. Il n'a pas compris le sens de ma démarche. Pauvre fou ! Et c'est ainsi que nous nous sommes brouillés.

— Vous défendez une noble cause. Et croyez-le, si jamais je réussis à trouver le professeur des Mauxfaits, je ne manquerai pas de lui vanter vos travaux et de le ramener à la raison. Mais au fait, où se trouve-t-il en ce moment ? On me l'a dit absent.

— Oh, cela fait un moment qu'il n'assure plus ses cours. Depuis cet accident idiot, en fait. Un jour qu'il s'était perdu dans les catacombes, sous ce bâtiment, il a tourné durant des heures dans l'obscurité, il en est ressorti frappé d'une sorte de crise mystique, comme ces ermites qui vivent dans le désert. Depuis, il rassemble les parløphones de ses amis dans des réunions, le plus souvent dans sa propriété. Si vous y allez, vous l'y trouverez sûrement, entouré de ses fidèles. Pauvre âme, vraiment, quelle déchéance.

— Excellente suggestion. Et où se trouve cette propriété ?

— Ah, ce n'est guère facile à trouver. C'est une grande propriété – sa famille a été fort riche. Cela s'appelle « la Sombre Tour de N'arthrex ». Vous figurez-vous le Marais des Chagrins ? Eh bien, au carrefour du Gibet des Trois Sorcières, prenez la Route des Gémissements, et juste après le Bois des Lamentations, c'est là, sur la Colline Noire. Il y a toujours des loups enragés qui hurlent dans les cavernes alentour.

— Brr. . .

— Il est facile de se perdre, mais je crois que mon valet pourra vous mettre sur le bon chemin. Toudot ?

— Oui maître ?

Le jeune homme au teint bistre qui apparut aussitôt dans l'encadrement de la porte n'avait pas vraiment l'air d'un larbin. D'une carrure impressionnante, il arborait une musculature un peu moins développée que celle de Corbin, mais néanmoins d'aspect redoutable. Sa manière de se déplacer trahissait une grande puissance physique et une totale maîtrise de son corps. Eût-il été armé d'un bâton ou d'une lance en lieu et place de son balai qu'il aurait été fort effrayant.

— Ce n'est pas toi qui voulais tant retourner voir ce malheureux Riton ? Demain, tu iras montrer à mademoiselle Lynd le chemin du manoir. Ah, le pauvre diable. . .

— Bien, professeur, répondit le mystérieux domestique en s'inclinant avec servilité.

— Merci, professeur ! Votre accueil fait honneur à votre réputation.

— À votre service. Et n'oubliez pas de transmettre, quand même, mon salut fraternel à ce pauvre égaré de Riton. Ah, le malheureux.

Renseignée au-delà de ses espérances, Vertu s'éloigna avec force démonstrations de reconnaissance et descendit les volées de marches, pressée de retrouver la rue. Mais arrivée au rez-de-chaussée, son regard s'égara malencontreusement dans la fente délimitée par la porte entrouverte du secrétariat. Là, elle aperçut, l'espace d'un instant, un spectacle hideux. Car l'entité informe qui l'avait accueillie quelques minutes plus tôt s'était levée pour décrocher quelque harde grise d'une patère de cuivre informe, en se tenant les lombaires douloureuses. C'était un vertébré ! Un mammifère sans doute, à en croire la pilosité lépreuse qui en émanait par touffes suppurantes. Oh non, ces pouces vaguement opposables. . . Un primate ?

Révuée par l'abominable réalité qu'elle soupçonnait maintenant, Vertu ne fut qu'à demi polie et s'en fut aussi vite que la décence le lui permettait, filant sans demander son reste dans la nuit complice de Baentcher.

Car la chose qu'elle avait contemplée par-delà l'espace, le temps et l'hygiaphone opalescent du secrétariat, la chose ancienne qui s'était prosternée en silence devant les autels fongoïdes de Nug et de Yeb, la chose qui rampait maintenant dans les ténèbres, cette abomination qui était devenue une secrétaire d'université, elle en avait maintenant la certitude, avait jadis été humaine.

I.10 L'Horreur dans l'Auberge

Comme il est dit dans les tablettes de Skelos, « C'est à l'heure du repas qu'on voit les boules du chat. » Après être repassée chez elle afin d'enfiler des gants plus longs et mieux fourrés, ce qui ne fut pas de la tarte vu sa blessure, Vertu repartit dans la froidure retrouver ses compagnons. Les groupes de voleurs avaient l'habitude de se réunir dans quelque lieu discret

pour dîner et deviser du programme de la nuit de travail. Dans le cas qui nous intéresse, il s'agissait de l'Auberge du Gorille des Brumes, un des plus importants établissements de la ville, situé à l'extérieur des remparts, juste devant la porte du nord menant vers les farouches contrées du Septentrion.

Ce soir-là, elle portait particulièrement bien son nom, l'auberge, car on n'y voyait pas à vingt pas devant soi. D'ordinaire, on pouvait aisément dénombrer les lanternes des sentinelles faisant leur ronde sur les murs, à quelques jets de pierre de là, mais en cette fraîche nuit, on aurait tout aussi bien pu être sur une île au milieu de l'océan du Ponant pendant une tempête, ou bien dans le dernier bâtiment habité sur le dernier morceau de terre encore debout après l'apocalypse. Les clients venaient de partout, ceux qui étaient arrivés trop tard pour franchir les portes, ceux qui voulaient se mettre en route plus tôt le lendemain matin et éviter la cohue à l'octroi, ceux qui ne souhaitaient pas approcher la milice municipale, ceux qui s'étaient donné rendez-vous là pour leurs affaires. On y trouvait de vastes écuries, une grande salle bruyante où les voyageurs tardifs pouvaient se faire servir à toute heure, des paillasses et des chambres pour toutes les bourses, des chansons, des jeux et des bagarres. En tendant l'oreille, on pouvait écouter bien des histoires venues du monde entier, et on n'y posait pas trop de question. C'était l'endroit idéal pour des voleurs, et s'il n'y en avait pas plus, c'était en raison du fait que l'établissement était située hors les murs, et que les malandrins ordinaires n'avaient pas envie de rester coincés dehors (et un voleur qui se respecte, ça n'habite pas en banlieue, évidemment).

Bien sûr, nos joyeux compagnons avaient leur truc pour passer les fortifications. Corbin avait en effet un ami, adepte comme lui de la religion des poids en fonte, et qui travaillait dans le guet de nuit. Il avait pour mission d'occuper un poste d'observation discrètement dissimulé sous un rocher, sur une colline avoisinant l'auberge, et duquel, quand la lune était propice, on pouvait surveiller les allées et venues des voyageurs. Et l'homme avait récemment redécouvert un très ancien passage secret menant aux catacombes situées sous Baentcher, à partir desquelles c'était un jeu d'enfant de circuler sous la ville. Ce moyennement honnête fonctionnaire laissait bien volontiers le passage à nos héros, moyennant la fourniture régulière en « Anabolex PX 33, enrichi en prohormone de croissance », une merveilleuse formule à l'efficacité reconnue par des laboratoires et que Vertu persistait à considérer comme des « fioles de jus de cafard, enrichies en excréments de divers rongeurs de nos régions ».

Donc, en plus de toutes les qualités ci-dessus énumérées, cet établissement avait l'avantage précieux d'être plus ou moins à l'abri des oreilles indiscretes des autres voleurs. En effet, le code d'honneur des malandrins leur interdisait strictement de ne pas profiter des occasions qui se présentent pour voler l'affaire d'un collègue, et le fait qu'ils soient fédérés au sein d'une guilde n'y changeait rien.

— Donc, on part demain ?

— Exact. Profitez de la soirée pour préparer vos affaires, mes braves amis, car je sens que nous allons affronter de rudes épreuves.

— Et si j'ai bien compris, deux autres vont nous rejoindre ?

— Tout à fait, il faudra convaincre le docteur, et le valet du professeur Grainedaillezat nous conduira.

— Le valet, je comprends, mais pourquoi prendre ce vieux croulant de docteur ?

— Tu connais le parløj toi ? Et toi Dizuiteurtrente, réjouis-toi. . .

— Je suis dispensé ?

— Non voyons, tu viens avec nous. Tu vas vivre ta première excursion, ton premier donjon !

— Euh... youpie. Tu peux me rappeler le taux de mortalité des débutants en donjon ?

— Eh bien officiellement, d'après les sta... Oui, étranger ?

Un homme de haute taille s'était approché de la table où nos quatre compagnons fomentaient leur plan. Il s'était habillé de circonstance, long manteau noir, capuche sur les yeux. Justement, la capuche, il l'ôta, et là, surprise...

— Ça alors, Toudot ! Alors là, vous m'en bouchez un coin. Eh, c'est lui le valet dont je vous parlais tout à l'heure !

— En effet, c'est moi.

Vertu lui fit signe de s'asseoir. Ce faisant, le manteau s'entrouvrit un instant sur un pourpoint de cuir épais et la coquille d'une rapière.

— C'est étrange, je commence à avoir quelques doutes sur le fait que vous êtes vraiment un domestique.

— Je suis autant un larbin que vous êtes des étudiants en philologie comparée.

— Au moins c'est clair. Et donc votre petit nom c'est...

— Toudot. C'est mon vrai nom.

— Vertu. Lui c'est le Chien, lui c'est Bébé, lui c'est le Stagiaire.

— Enchanté. Et la petite ?

— Quelle pe... Eh mais, c'est pas vrai que t'es encore là toi ?

C'était vrai, pourtant. La faculté de cette enfant à se faire oublier dépassait l'entendement. Elle avait même réussi à se faire payer un lait fraise en douce.

— Non mais tu veux bien rentrer chez toi ? Allez, file ! Ouste ! Pshit ! Oh, et merde, autant pisser dans un violon.

— Je croyais que c'était la vôtre, elle vous ressemble tellement.

— Vous êtes bigleux ? Bref, peu importe. Revenons à notre affaire.

— Vous m'avez l'air de voleurs, pas vrai ?

— C'est ce que certains prétendent.

— Et vous vous intéressez à Riton des Mauxfaits à titre professionnel, je suppose.

— C'est une supposition logique. Mais peut-être sommes-nous tous ici dans le même cas ?

— Non. Je suis en mission. Je vous explique l'affaire : j'accomplis la mission, et je vous laisse l'or, les bijoux, toutes ces choses qui intéressent les gens de votre sorte.

— Pourquoi pas. Vous êtes une espèce d'assassin pas vrai ? Vous voulez liquider le Riton ?

— Non, je suis mercenaire. Je ne vous cacherai pas que si l'autre se met en travers de ma route, je n'aurai aucun scrupule à lui élargir le sourire, mais à la base, ça ne fait pas partie du contrat. Je dois juste retrouver quelqu'un et le ramener quelque part.

— Quelqu'un ? Dites m'en plus, je vous prie, gentil sicaire...

— Soit, je n'ai rien à cacher. C'est Iskor, le roi du Nordcuncumberland, qui paye mes services. Sa fille, la princesse Quenessy, s'est enfuie du château et a rejoint les rangs de cette secte maléfique. Je dois m'emparer d'elle et la ramener à son père, à son corps défendant si nécessaire.

— Comme c'est original !

Toudot avait l'air d'un rude combattant, et il ne réclamait aucune part du butin, une qualité toujours appréciée. Vertu ne connaissait pas le dénommé Iskor, mais elle supposait que si un roi envoyait un seul agent pour une telle mission, c'était quelqu'un de plutôt compétent. À supposer bien sûr qu'un traître mot de ce blabla fût vrai, ce qu'elle n'avait aucun moyen de vérifier. Mais l'histoire en valait une autre. Elle savait par expérience que ce genre de

mensonge se décantait en cours d'aventure. Et l'aide de ce sicaire serait sans doute précieuse, parce que si jamais les choses tournaient mal, elle ne pouvait compter que sur la puissance de feu de ses trois branquignols, autant dire sur pas grand-chose.

Ils échangèrent une poignée de main, en silence.

« Ah, s'exclama alors Dizuiteurtrente, soucieux de se fondre dans le groupe, voici une aventure qui s'annonce sous les meilleurs auspices ! Il faut fêter ça comme il se doit ! Holà, ribaude, porte nous céans un tonnelet de ta meilleure bière, nous avons grand soif ! »

Il allait entonner le « Joyeux Chant des Compagnons du Heaume d'Or » lorsque les regards effarés de ses compagnons lui firent comprendre qu'il ferait mieux de se taire.

« Mais ferme donc ta grande gueule, abruti, tu ne sais donc pas ce qui arrive si jamais. . . »

Soudain, une voix grave et puissante, presque un rugissement, surgit de l'autre côté de la salle, couvrant sans peine les crin-crins des violoneux et les mâchouillages des convives.

— Par la hache barbue de Saint Naindeguerre, je sens venir une bonne bagarre ! Où êtes-vous, mes joyeux compagnons ?

— Trop tard. . . Malheur, je l'entends approcher !

— Fuyons ! La fenêtre, vite !

— Allez, montrez-vous, vous avez peur de Grosnain Marteaudacier ? Ne soyez pas intimidé, sauf si vous êtes des kobolds, ah ah ah !

— Mais que se passe-t-il, demanda le stagiaire tandis que tout le monde se carapatait.

— Ah, mais jette-toi donc par la fenêtre au lieu de tenir une conférence, t'en as bien assez fait pour la soirée.

Dizuiteurtrente atterrit sur le sol boueux de la forge attenante à l'auberge, à la suite d'Ange et Corbin, qui avaient des années d'expérience dans le domaine de la fuite et s'étaient esquivés à une vitesse surhumaine. Vertu et Toudot suivirent, et dès qu'ils furent dehors, ils s'enfuirent sans demander leur reste et rejoignirent la route.

— Mais que fuyons-nous ?

— Pauvre fou que tu es, c'est un nain ! Tes bavardages inconsidérés ont attiré un nain sur nos traces. Ne sais-tu pas que dès que se forme une compagnie d'aventuriers, ils sont immédiatement pris en chasse par des nains qui veulent les rejoindre ? Pouah, la vile engeance barbue. . . Mais on ne t'a donc rien appris dans ton école ?

— Rien de tout cela, je crois.

— Ces humanoïdes trapus ne semblent sortir de leurs égouts puants que pour harceler les braves gens de leurs rodomontades grotesques, de leurs chansons vulgaires et de leur hygiène inexistante. On ne sait quel atavisme pousse ces nabots malpropres à poursuivre de leurs assiduités malsaines les honnêtes mercenaires et à leur soutirer leur or, tels des tiques attachées au flanc d'un chien. Mais cours donc au lieu de parler, nous avons encore une chance de distancer la demi-portion.

Ils galopèrent ainsi encore quelques temps sur la lande embrumée, et parvinrent finalement à lâcher leur barbu poursuivant, dont les pattes courtaudes n'étaient certes pas d'une grande aide pour la course. Dès qu'ils eurent la certitude d'être sauvés, ils firent demi-tour et retournèrent à proximité du fameux poste d'observation.

— Ah, quel sot homme je suis. Je vois maintenant quelle était mon erreur.

— Ignorais-tu donc le fléau des nains qui frappe jusqu'aux meilleures compagnies d'aventuriers ?

- Totalemment. Mais maintenant, sois-en sûre, je ne m’y ferai plus reprendre.
- Bien, excellente attitude. Mais n’oublie pas que dans notre métier, celui qui commet une erreur, ne fût-ce qu’une fois, peut perdre à jamais l’occasion d’en tirer un enseignement.
- Je saisis, maîtresse.
- Je ne crois pas. L’affaire était ici de peu d’importance, mais crois-tu que tu feras mieux lorsqu’il s’agira de mentir à un prince dément, de crocheter une serrure avant le passage d’une patrouille, de déjouer un piège mortel ? Feras-tu montre d’une meilleure tenue lorsque la sueur imprégnera ton front, que la peur fera trembler tes mains ? C’est cela que tu dois te demander avant de décider si tu souhaites continuer dans la carrière des voleurs ou te tourner vers une vie honnête.
- Je vois. Et je comprends maintenant mon erreur, dont je rougis. Enfin, fort heureusement, cette affaire n’a pas eu d’autres témoins que nous. Ah ah ah ! J’imagine que ma réputation serait définitivement ternie si cette navrante aventure venait par hasard aux oreilles d’un puissant personnage tel qu’Elnantel Finnileas.

I.11 La geste de Cléodocte le Maudit

- Ah l’innocent ! Il a vraiment dit ça ?
- Ce sont ses propres mots. Vraiment, sur ces trois branquignols, je crois qu’il n’y en a pas un pour rattraper les autres.
- Tu es injuste, ma douce Vertu. L’erreur de ce jeune apprenti était vénielle et due à l’insuffisance de sa formation.
- Insuffisance, insuffisance, quand on pense que c’était un des meilleurs de sa promotion. Et moi, j’ai eu quoi comme formation ? J’ai pas fait les écoles de voleurs, moi, j’ai appris sur le tas. À la dure. Mais au moins pour les nains, je savais qu’il fallait s’en méfier.
- Et tu en as profité pour acquérir bien des compétences utiles.
- Eh mais... c’est pas vrai que tu veux déjà remettre ça ? Eh bien, monseigneur, quelle ardeur ce soir !
- Tu sais que j’aime bien te voir blessée et bandelettée comme ça ?
- Tu es un porc.

Vertu entretenait avec Elnantel, le maître-voleur de Baentcher, une relation fondée sur de saines bases : on ne parle pas du boulot, on se retrouve en douce le soir dans une garçonnière pour discuter spirituellement de culture, d’archerie et de politique autour d’un souper fin, et en général, on finissait la soirée par des scènes d’action du genre que l’on voit rarement dans les films de Jackie Chan, bien qu’eux aussi fissent eux-mêmes leurs cascades. Vertu se convainquait que par ces escapades, elle soignait sa carrière de voleuse. Elnantel se trouvait très malin de profiter gratuitement des services d’une agréable professionnelle, ou bien se disait qu’il prenait ainsi le pouls de la base de ses troupes. Tout ceci était purement utilitaire car évidemment, il n’y a pas plus d’amour que d’honneur chez les voleurs. En principe.

Et bien évidemment, personne n’était au courant que les intéressés, l’un comme l’autre étaient maîtres dans l’art de la dissimulation. Et puis, même s’ils l’avaient vu de leurs yeux, les voleurs de la guilde n’y auraient pas cru. D’une part parce qu’Elnantel était un elfe, et par conséquent, plus que suspect d’avoir peu d’intérêt pour les femmes. Ensuite parce que le Sénéchal était d’une ineffable beauté, d’une élégance rare et d’une sophistication qui, normalement, le mettait à l’abri de fréquenter les putains repenties sorties du ruisseau, d’autant que Vertu n’était pas la

plus gracieuse des jouvencelles du royaume. Ce n'était pas la plus moche non plus, notez bien. Elle était juste un peu trop quelconque pour susciter les passions immortelles des chevaliers errants et autres peigne-culs de cette sorte.

Mais trêve de digression, et revenons à l'action, je vous prie. Où en sont-ils ?

Pouah ! Mais telle n'est pas du tout la matière de notre récit !

Bon, en attendant qu'ils aient fini leurs cochonneries, je vais vous narrer la geste de Cléodocte le Maudit.

Fruit du viol d'une pucelle par un démon, Cléodocte le Maudit ne connut jamais sa mère, morte en lui donnant le jour. À sa naissance, son grand-père, ravagé de chagrin, ne voulut pas même le voir et résolut de s'en débarrasser avec horreur en le boutant hors du castel familial. Il le confia à l'un de ses plus preux chevaliers, afin qu'il l'éloigne du donjon et, dans le secret de la grande forêt, le tue. Ainsi le noble chevalier, chargé de sa lourde mission, partit-il vers le levant, le cœur serré. Arrivé au lieu dit, et ne pouvant se résoudre à commettre un tel crime, le fer-vêtu abandonna le couffin et son vagissant contenu aux flots déchaînés d'un torrent de montagne. Il dévala ainsi les gués et les cataractes, brinqueballé dans les embruns de l'onde glaciale, et il ne faisait nul doute que l'issue serait bientôt fatale à l'innocent bébé si jeune marqué du sceau d'un tragique destin. Mais il advint que les dieux veillaient sur la destinée du nourrisson, qui franchit sans encombre bien des cascades et d'étroits défilés, avant d'être recueilli par un centaure vieux et sage qui l'éleva et l'éduqua en toutes sortes de matières, aidé par trois nymphes. Il apprit ainsi tout ce qu'un jeune homme doit savoir des dieux, des armes et de la magie. Il fortifia son corps qui devint robuste tel le tronc d'un jeune chêne. Et lorsqu'il eut atteint l'âge de ceindre ses reins de la toge virile, il chaussa le cothurne et s'en fut par les chemins découvrir le vaste monde. Il se trouvait que la déesse Romani l'avait pris en affection, et dans le secret d'un temple, prenant l'apparence d'une vestale, elle lui fit don d'un bouclier enchanté que nulle lance ne pouvait transpercer, et d'un glaive magique que nulle armure ne pouvait arrêter.

Aujourd'hui encore, lorsque Cléodocte reçoit des collègues de bureau pour boire l'apéritif, comme il en a l'habitude le vendredi soir après le boulot, il les leur montre, accrochés au mur. Car Cléodocte avait oublié d'être sot, et plutôt que de naviguer sur des galères approximatives en compagnie de soldats bardites aux mœurs douteuses, d'emmerder les minotaures, les méduses, les harpies et les cyclopes dans leurs antres malpropres, de provoquer l'ire des dieux et de finir aveugle, fou ou changé en statue de sel, il avait préféré laisser toutes ces conneries rétrogrades à d'autres et trouver un honnête emploi dans une banque, où il était courtier en produits dérivés sur matières premières.

— Et donc, tu comptes partir donjonner dans cet état ?

— Oh non, je vais me rhabiller.

— Je voulais dire : avec un bras en moins. Attends, j'ai là quelque chose qui pourrait t'être utile.

— Un parchemin de « troisième bras ».

— Non, mieux. Ah, la voilà. Tiens, bois ceci.

— Cieux tout-puissants, quel est ce liquide scintillant d'un éclat marmoréen dont les essences mystiques exhalent les fragrances vaporeuses d'une magie hors du temps issue de la millénaire science du Beau Peuple ?

— Ben, c'est une potion de guérison.

— Mais je ne veux rien accepter de toi, je puis me débrouiller seule !

— Sûrement, mais tu te débrouilleras seule plus facilement si tu es entière. Tu t'en es plainte toi-même tout à l'heure, tes compagnons sont peu fiables. Il me serait désobligeant que tu mourusses de male mort dans quelque souterrain infect pour avoir négligé de prendre soin de toi.

— Tu t'inquiètes pour moi ?

— J'ai de grands projets pour toi, Vertu.

— Ouais. J'imagine bien le genre de projets que c'est.

— Pas seulement.

— Mais c'est une question de principe, je ne puis accepter.

— Les cimetières sont pleins d'imbéciles qui avaient des principes. Je te croyais plus intelligente que ça. Bois.

Elnantel connaissait bien son amante, et si elle était fière de son indépendance, elle était encore plus fière d'agir toujours avec le plus parfait égoïsme et en suivant le fil de son intérêt. Elle prit donc la potion, sans la boire, et en accepta deux autres, au cas où.

I.12 À l'aventure

Il n'est pas besoin d'être un Cicéron pour décider un ivrogne à vous suivre, il suffit donc de promettre au bon docteur la jouissance présente et future de quelque nectar pour qu'il accepte d'assurer la couverture médicale de la compagnie, ainsi que le travail de traduction qui s'annonçait utile. Ils le vêtirent chaudement, et l'amènèrent titubant jusqu'à la porte du Nord, qu'ils traversèrent sans encombre, chargés qu'ils étaient d'armes et d'équipements divers.

Tous ceux qu'ils croisèrent ce matin-là comprirent sans qu'on eût besoin de le leur expliquer qu'ils avaient sous les yeux des aventuriers partant en quête. Qu'en pensaient-ils, ces gens du commun ? Rien pour la plupart, Baentcher en voyait passer tous les jours entre ses murs. Beaucoup, sans doute, leur souhaitaient un décès prompt et horrifiant entre les griffes malpropres de quelque atrocité mort-vivante, un destin susceptible de conforter leur opinion comme quoi leur propre sort était bien plus enviable, et qu'il était d'un bien meilleur rapport de curer les vespasiennes toute sa vie pour un salaire en rapport avec ce qu'on récoltait dans le métier plutôt que de risquer sa vie pour gagner d'un coup beaucoup, beaucoup plus. Et plus, il y en avait quelques-uns qui voyant ce jour-là Vertu et ses compagnons, se disaient : « Pourquoi pas moi, un jour ? » Et parmi eux, peut-être, sait-on jamais, un ou deux sauterait le pas. Un ou deux se trouverait une pique, un écu de bois, un casque de troisième main et un pourpoint matelassé, rejoindrait quelques compagnons pas mieux équipés et franchirait à son tour la porte du Nord au petit matin, le visage baigné de soleil. Ils connaîtraient alors ce sentiment particulier qui étreignait l'ami Dizuiteurtrente, cette certitude, fugace mais bien agréable, que rien ne peut vous arrêter, que nulle montagne n'est trop haute, nul torrent trop large, nulle meute de loups trop hardie pour l'empêcher de se rendre où il voulait. En somme, Dizuiteurtrente, enfant des villes qui avait peu quitté Baentcher, se découvrait libre.

Non loin de l'Auberge du Gorille des Brumes, d'où ils s'étaient enfuis la veille, ils avisèrent un loueur de chevaux et de carrosses auprès de qui ils acquirent un baudet et une petite carriole, sur laquelle ils installèrent aussitôt le docteur, ainsi que tout leur fourbi. Le loueur avait vu passer pas mal de compagnies qui partaient à l'aventure, et quelques-unes qui en revenaient, et en vertu du fait qu'il n'était pas totalement stupide, il fit payer à nos amis une caution

supérieure au prix de l'équidé et de son véhicule, ce qu'ils ne se fatiguèrent pas à contester.

Il était un fait proprement stupéfiant, qui ne manquait jamais de frapper les voyageurs : la vitesse à laquelle les contrées civilisées environnant Baentcher, les vergers, les monastères, la laborieuse campagne jalousement ceinte de murets de pierre, cédaient le pas à une lande désolée semée de collines pierreuses entrecoupées de bois hostiles, de ruines mystérieuses et de hameaux misérables recélant de noirs secrets. C'était stupéfiant, mais surtout c'était pratique pour les auteurs d'heroic fantasy tels que votre serviteur, qui n'avaient ainsi nul besoin de faire cavalier leurs héros durant des semaines avant de tomber sur les premiers kobolds.

Cela ne faisait que trois heures qu'ils progressaient sur les routes de la passe de Dûn-Molzdaar, et déjà, le pays se faisait hostile à l'honnête homme et prometteur pour le vaurien en quête d'épique bagarre. Ils avançaient sans mot dire, chacun absorbé dans ses pensées, dans un silence uniquement troublé par les clap-clop du bourricot. Soudain, Vertu redressa la tête et, sans cesser de marcher, demanda à Dizuiteurtrente, à ses côtés.

— Tu peux te retourner ?

— Oui, répondit l'apprenti en s'exécutant.

— Rassure-moi que l'autre petit pot de glu ne nous suit pas.

— Elle ne nous suit pas.

— Bien.

— Je veux bien vous le dire pour vous rassurer, toutefois l'honnêteté me pousse à vous signaler que ce n'est pas tout à fait exact.

Vertu s'arrêta tout à fait, se retourna et constata que la gamine était toujours là, à dix pas derrière la charrette, le pouce droit enfoncé dans la bouche. Elle s'en approcha d'un pas décidé, la souleva sans peine et l'avisa, les yeux dans les yeux.

« NON MAIS TU VAS ARRÊTER DE NOUS SUIVRE PARTOUT ? »

La fillette avait surtout l'air de vaguement s'ennuyer.

— Ange, une corde !

— Eh ? Tiens, patronne.

— Tu vas voir ce qui leur arrive, aux petites filles trop curieuses.

Furieuse, Vertu ficela l'enfant comme un petit rôti, puis la déposa au pied d'un sapin.

« Tiens, essaie de nous suivre maintenant ! Allez, en avant ! »

Le convoi s'ébranla, Vertu et ses compagnons reprirent leur route. Sur environ quinze mètres.

« Halte ! »

Vertu retourna chercher la fillette, l'agrippa par le cordage, la ramena d'une main et la jeta sans ménagement dans la charrette – sur un tas de sacs en toile de jute, notèrent toutefois les compagnons.

« Toi, tu as beaucoup de chance que la région soit infestée de loups et que je sois une bonne poire. »

Toudot avait visiblement bien repéré le chemin, puisqu'il dirigea son monde avec célérité à travers les terres ghaistes. Ils ne s'arrêtèrent que pour un frugal repas dans la cour d'une ferme, durant lequel ils devisèrent sous les regards torves des habitants, qu'ils ignorèrent cependant.

— Alors, Toudot, conte-nous donc ce qui a mené tes pas en ces contrées. À ton accent, j'entends que tu es étranger au pays, probablement viens-tu de ces farouches royaumes du nord ?

— Pas du tout, je ne suis qu'un mercenaire itinérant que ses pas et les hasards de la guerre ont conduit bien malgré lui dans vos contrées. Je viens du lointain pays de Pthath, par-delà la mer des cyclopes. . .

— Pthath! Khorgoz de Pthathee! s'exclama Dizuiteutrente.

— Noushgir! Boshkon el-hadrat garikkouth, a'hshalomei helikonnigû.

— Dankas!

— Eh ?

— Je disais que je parlais la langue pthath! Je l'avais apprise étant enfant, une passion qui m'avait prise, comme ça. Mais j'ai rarement eu le loisir de la parler.

— On est contents de l'apprendre. Mais tu as un don pour les langues, c'est bon à savoir. Eh bien, pendant le trajet, potasse donc le bouquin du docteur, tu pourrais toujours sortir quelques phrases bien senties.

— Euh. . .

Et Dizuiteutrente apprit ce jour-là que ramener sa science ne vous valait que rarement des félicitations, et qu'il était souvent d'un meilleur rapport de fermer sa grande gueule. Néanmoins, son intervention avait été utile à Vertu, qui avait ainsi confirmation d'une partie des dires de Toudot : il venait bien de Pthath, ou au moins, il en parlait la langue.

— Oui, donc, tu viens de Pthath. Ça fait une trotte dis donc! Raconte, ça doit valoir le coup.

— Il n'y a rien que de très ordinaire. Ma famille, qui n'avait aucun bien, me vendit encore enfant au temple de Shigolas. . . mais je suppose que ça ne vous dit rien. Donc, je me destinai à devenir scribe, ou éventuellement prêtre, mais il est apparu que par mon physique et mon tempérament querelleur, j'étais plus habile à manier le bâton que le calame. Une fois ma formation accomplie, je fus donc envoyé à l'armée, qui a toujours besoin de comptables et de gratte-papiers, la solde de mes trois premières années de service devant rembourser les frais de ma scolarité. La plupart des scribes redoutent de telles affectations et les considèrent comme des punitions, mais pour ma part, ça me convenait parfaitement. Je fis mes classes tel un soldat ordinaire alors que je n'y étais pas astreint, ce qui me valut l'estime de mes chefs. Plus d'une année s'écoula en garnison, durant laquelle je fortifiai mon corps et appris tout ce qu'il y a à savoir sur les armes. Lorsque le pancrate organisa une expédition commerciale pour quérir l'or du Thessol, au sud, mon esprit aventureux me poussa à me porter volontaire. C'était une grande expédition, cinq cents hommes, trente navires remontant le fleuve, des chevaux, des présents pour les roitelets locaux, bref, une énorme organisation. J'étais l'adjoint du chef de l'expédition, une belle position pour un jeune homme tel que moi, et en cas de réussite, ma renommée était faite. Je pouvais racheter ma liberté, rentrer dans mon village, prendre une terre, devenir maître chez moi. Mais le destin en décida autrement. L'expédition tourna au désastre, la peste frappa tout d'abord, car nous traversâmes les marécages du Haut-Sarthis à la mauvaise saison. Puis nous débarquâmes et nous enfonçâmes dans l'intérieur du pays, mais notre chef manqua de diplomatie avec un roi du Thessol, dont nous dûmes combattre les troupes. Nous parvînmes à nous échapper, mais à ce stade, seuls un tiers des hommes avaient survécu, et nous avions tout perdu de notre équipement. C'est à grand peine que nous pûmes regagner les rives du fleuve, où nous attendaient d'une part une embuscade de pillards, et d'autre part le triste spectacle de nos embarcations coulées. Notre vaillance et notre discipline nous permirent de défaire nos ennemis, mais la mort avait encore frappé. C'est là que notre chef, qui en fait n'avait guère les qualités requises pour une telle mission, perdit la raison, et exhorta les hommes survivants à poursuivre cette quête perdue d'avance. En vérité, il ne voulait pas revenir dans l'Empire sur un si triste bilan, et souhaitait probablement mourir.

Nous étions un peu plus de vingt, et nous ne voulions pas mourir avec lui. Nous l'avons donc laissé là, à poursuivre ses chimères, et nous décidâmes de nous mettre au service d'un roitelet du coin, avec qui nous avions de bonnes relations. Dans ce pays, ils sont toujours en guerre, voyez-vous, alors mercenaire, c'est un métier qui rapporte. J'ai bataillé ainsi trois années durant avec mes camarades, puis avec d'autres camarades, et j'ai vécu maintes aventures sanglantes. Ne pouvant retourner dans l'Empire, où j'aurais été considéré comme déserteur, je le contournai, visitant les contrées que vous dites d'Orient, tout aussi querelleuses que le Thessol, puis je parvins au bord de la mer Kaltienne, où j'embarquais pour Sembaris, puis pour les terres balnaises, où comme vous le savez, se montent constamment d'imposantes compagnies de mercenaires. Là, je vécus de grandes batailles rangées, ce qui était nouveau pour moi qui n'avais jusque-là vécu que des escarmouches de quelques douzaines de combattants. Mais on se lasse de tout, et en particulier de la discipline rigide de ces compagnies, surtout que j'avais un peu passé l'âge de me plier aux ordres de gens moins compétents que moi dans l'art de la guerre. Je partis donc vers le nord, où bien des seigneurs ont un besoin régulier de canailles de mon genre pour faire leur sale boulot. Ce qui nous amène à notre affaire.

— Joli parcours.

— Et toi, comment se fait-il qu'une femme de ton âge commande à des hommes plus vieux que toi ?

— Eh bien, voici mon histoire : tout est question d'ambition. J'étais une enfant des rues, et je crevais de faim. J'avais l'ambition de manger. J'ai donc fait ce qu'il fallait.

— Tu as volé ?

— Non, j'ai vendu mes fesses. Je faisais la prostitution, quoi.

— Les femmes du Thessol ont une jolie expression pour ça, elles disent qu'elles font « boutique mon cul ».

— Ah oui, c'est mignon. Bref, j'ai traîné un temps dans les lices, là où opèrent les pauvres filles qui se vendent pour trois fétoules – ce que j'ai fait moi-même, mais pas longtemps. Car j'avais de plus hautes ambitions, je voulais faire le trottoir dans un meilleur quartier. Un maquereau m'a prise sous sa coupe et m'a emmenée rue Permanche, où j'ai arpenté le trottoir quelques temps, avant qu'il ne me mette au boxon de la rue de Belocchio.

— Le 27 ou le 18 ?

— Le 18.

— Je connais. Et donc. . .

— Et donc, j'ai travaillé là, et j'étais plutôt une bonne gagneuse car j'ai réussi à négocier mon rachat par une maison de meilleur rapport, l'ancien « Paradis Rouge », devenu aujourd'hui le « Singe Pryapique ».

— Ah oui, j'ai su. Triste époque.

— Toujours est-il que je n'y fis pas de vieux os, j'ai réussi à extorquer quelques petits cadeaux à de bons et riches clients, ce qui m'a permis de financer la suite.

— La suite ?

— Ambition encore : j'ai vite compris que ce métier n'était pas propice à faire fortune ni à progresser en influence. Il me fallait me reconvertir avant que, l'âge venant, les revenus ne se tarissent. Il m'apparut bien vite qu'ayant passé ma jeunesse les jambes en l'air, aucune carrière honnête ne risquait de s'offrir à moi, donc, j'ai employé mes ressources à apprendre le métier de la truande, les coutumes, les lois propres à la pègre, à approcher des voleurs influents pour m'en faire connaître. Je quittai la maison de plaisir pour me mettre à mon compte, ce qui me laissa du temps libre pour m'entraîner à toutes ces choses importantes qu'un voleur doit connaître, et je fis longuement le siège des bureaux de la guilde pour qu'ils

me laissent entrer. Au final, j'eus une occasion de forcer un peu la porte, que je ne laissais pas passer.

— Remarquable exemple de persévérance.

— Puis, une fois dans la place, j'utilisai mes relations, mes talents de voleuse et tout ce que j'avais pu apprendre de la nature humaine pour obtenir le commandement de cette modeste troupe. Et je ne compte pas en rester là, crois-moi.

— Belle histoire.

Vertu abusait du privilège très féminin qui consiste à pouvoir parler d'une chose tout en pensant à une autre, et tandis qu'elle s'ouvrait franchement de ce qui avait été sa vie jusque-là, elle jugea que Toudot avait tout du gars sans malice. Pour avoir passé quelques soirées à deviner à son regard si un homme va vous cogner ou vous laisser un petit cadeau, elle avait développé de ces choses une science qu'elle croyait assez sûre

Ils se remirent en marche. Il plut, il y eut du vent, puis ils abordèrent le Bois des Lamentations, qui n'était pas bien épais, avant d'arriver en vue de la Colline Noire.

L'éminence dominait la plaine de sa masse sombre, balafrée d'une strate de calcaire qui en soulignait la noirceur. À son sommet, il était aisé de repérer un hideux castel en ruine, dont seul subsistait intact l'épais donjon circulaire autour duquel cerclaient vautours et corbins. Le jour était encore haut, aussi notre compagnie resta-t-elle à couvert des arbres, pas loin de la route. Nul gibet ployant sous ses fardeaux pourrissants n'était visible aux alentours, mais il n'eût pas déparé dans le tableau.

— À ce que je sais, il n'y a qu'une porte, celle de la tour, de l'autre côté du bâtiment. Elle donne sur le corps de garde principal.

— C'est maintenant que tu le dis ? s'étonna Ange. Ça va pas être pratique, comment on va entrer ?

— Il y a quand même un moyen. J'avais accompagné le professeur Grainedaillezat lors d'une de ses infructueuses tentatives de réconciliation, et j'avais repéré l'endroit. La discrétion est la clé de tout. Allez, mes amis, en avant !

Mais quels sombres mystères attendaient donc nos amis dans la tour maudite des adeptes fous du parløj ? Vous le saurez dans les prochains et peu originaux chapitres des aventures époustouflantes de la Catin de Baentcher !

I.13 La Sombre Tour de N'arthrex

L'obscurité complice dissimula l'approche de nos compères à la surveillance des Parløphones, et comme aucune garde n'était montée dans le périmètre, ils parvinrent sans encombre au pied de la tour aveugle. Ils la contournèrent pour se retrouver à l'exact opposé de la porte, et durent s'arrêter lorsqu'ils se retrouvèrent face à un précipice : le donjon surplombait une falaise d'une dizaine de mètres de hauteur, qui elle-même donnait directement sur un lac dont la noirceur interdisait de deviner la profondeur et les contours. Le constructeur de la forteresse s'était ainsi épargné l'excavation d'une douve et l'érection d'un mur d'enceinte en s'appuyant sur la conformation naturelle du terrain.

Toudot sortit alors un long rouleau de corde, à l'extrémité duquel était accroché un grappin. Son plan était limpide. Avec force et habileté, il lança son projectile par-dessus les merlons couronnant l'édifice. Un seul essai suffit.

— À qui l'honneur ?

— À moi, susurra Vertu. Je suis la plus légère, j'assurerai la prise une fois en haut.

Personne ne contesta. Il ne fallut que quelques secondes à la voleuse pour parcourir la distance, car outre ses qualités de grimpeuse accomplie, elle s'aperçut que le mur n'était pas tout à fait d'aplomb, mais légèrement incliné, et qu'en outre, la taille grossière des pierres et le mauvais état du mortier lui fournissaient des prises qui, pour tout dire, lui auraient permis de tenter l'escalade sans corde aucune.

Elle posa enfin le pied au sommet de la tour, la main gauche sur sa dague, prête à vendre chèrement sa peau en cas d'embuscade. Toutefois, elle ne vit rien d'alarmant, et à en croire les lichens et mousses qui crissaient sous ses pas, il y avait belle lurette que ce chemin de ronde n'avait pas été utilisé à ce pourquoi il avait été conçu. Assez étrangement, le centre de la tour était évidé d'un puits assez large, qui la traversait jusqu'au rez-de-chaussée, et probablement plus bas encore. Un madrier posé en travers du puits supportait deux grandes poulies chargées d'une corde, dispositif qui devait servir à quelque travail de levage. Elle voyait maintenant comment Toudot comptait se déplacer dans la forteresse.

Comme promis, elle attacha la corde autour d'un merlon, et fit signe à ses amis de grimper. Le docteur eut bien de la peine, car il était toujours bien alcoolisé, mais ils le hissèrent finalement. La gamine se colla contre Corbin, qui ne trouva aucun moyen de la décrocher, et prit donc son parti de la monter avec lui. Bref, ils parvinrent en haut.

Des remugles malsains d'encens et de sueur mêlés s'exhalaient du puits vertigineux, dont émanait des psalmodies et des mélodies impies empruntées à d'immondes cultes venus du fond des temps, mêlés aux cris et gémissements de malheureux sans doute suppliciés dans les tréfonds des geôles secrètes que recelaient vraisemblablement l'endroit. Bref, ça puait la secte maléfique à trois kilomètres.

« Je suppose que c'est même pas la peine de demander s'il y a des volontaires. »

Les soupçons de Vertu étaient fondés. Compte tenu de la conformation de l'endroit, elle prit le parti de descendre à l'envers, c'est-à-dire la tête en bas, se retenant à la force des jambes et se félicitant de porter un pantalon. L'exercice ne posait aucun problème à une acrobate de sa trempe, et avoir le vertige n'était même pas une option. Semblable à une araignée tissant son fil, elle dépassa le toit de pierre soutenu par des arches imposantes et risqua brièvement une tête.

Des amateurs.

Des nuls.

Elle manqua de hurler sa rage et son mépris pour les dirigeants de cette secte et leur incompetence crasse qui gâchait le métier de voleur. Mais elle se retint.

Le trésor était là. Un coffre de fer posé sur une table, contre un mur, éclairé par deux lanternes. Gardé, si l'on pouvait employer ce terme, par deux sectateurs vêtus de longues robes blanches, l'un trop vieux pour cet emploi, et l'autre trop gros. Ils portaient autour du cou des cornes destinées à amener des renforts, et avaient déposé à bonne distance leurs lances courtes, dont les fers tarabiscotés semblaient plus utiles à parader qu'à se battre. Ils jouaient à quelque jeu de cartes mais, comme ils n'avaient pas de cartes, ils utilisaient trois dés. Cette activité accaparait toutes leurs facultés cognitives, tant et si bien que le monde aurait pu s'écrouler autour d'eux sans qu'ils ne s'en alarment. Vertu aurait probablement pu passer devant eux, prendre le coffret et le ramener à l'air libre sans coup férir, mais elle préféra ne pas prendre de risque. Elle se retourna, remonta à la force des bras, et fit signe à Corbin de la suivre.

L'affaire fut vite pliée, et de sanglante façon. Corbin se faufila dans l'ombre derrière le plus vieux, et lorsqu'il fut en place, Vertu tira une flèche mortelle sur l'autre. Un bon coup de surin et les deux zélotes gisaient dans leur sang.

Eh oui, c'est pas très jojo. Non mais vous croyiez quoi ? C'est un donjon, on y va pour piller, pas pour faire de la poésie ni discourir sur les mérites de la non-violence.

Vertu s'approcha du coffret, tandis que Corbin appelait les autres. Elle en examina les parois, qui étaient gravées de motifs nordiques, des aigles semblait-il, un renard enroulé autour de la serrure, et des runes. La petite table sur laquelle il était posé n'avait rien de particulier, il semblait difficile d'y dissimuler un piège quelconque, à moins d'un piège magique, ce qui était toujours possible. Lorsque Ange et Dizuiteurtrente furent là à leur tour, ils firent demi-cercle autour du trésor supposé, et l'observèrent avec circonspection.

« Bon, on va essayer le truc du bâton. »

Le truc du bâton, vous le connaissez tous, inutile que je vous l'expose. En principe, les règles de la Guilde prescrivaient d'avoir sur soi une gaffe. Évidemment, aucun voleur vaguement compétent ne cambriolait avec un bâton de deux mètres sur lui. Il existait bien des modèles télescopiques, du genre de ces bidules décorés et emperlousés qui marchent impec quand vous voulez épater vos copains et qui se déginguent en 36 morceaux dès que vous tentez de les utiliser en conditions réelles. Vertu n'était pas du genre à se trimballer ces saletés, et il était hors de question qu'elle risque d'abîmer son précieux arc, et bizarrement, l'idée d'utiliser les hallebardes des gardes ne traversa l'esprit de personne. Elle fit signe aux collègues de s'écarter, et encocha une flèche. Wizzz, fit-elle en filant, et chtoc en se fichant dans le trou de serrure. Clic clic clic, firent les douze aiguilles empoisonnées qui se redressèrent d'un coup, transformant la boîte en succédané de satellite de transmission. À l'aide d'une pince, Corbin sectionna les mortels appendices, tout en humant le liquide huileux qui s'en échappait.

— Résine d'hélicon violacé du Portolan, ça paralyse son homme, mais ça tue rarement.

— Sans doute que ces saints hommes ont des scrupules à l'idée de prendre la vie d'autrui, hasarda le docteur, qui émergeait peu à peu de son état éthylique.

— Franchement, je préférerais mourir sur place qu'être prise vivante par ce genre de dégénérés du bulbe. Ah tiens, mais qu'est-ce donc ?

C'était visiblement un sortilège. Le renard gravé qui entourait la serrure n'était pas qu'un simple ornement et finalement, les pattes de mouche qui le recouvraient ressemblaient bougrement à des runes. La température baissa d'une dizaine de degrés, et des filets de vapeur lourde émanèrent du coffre, cascasant lentement jusqu'à terre. Une curieuse illusion prit place sur la petite table. Cela avait la forme générale et le comportement d'un renard, mais c'était fait de triangles bleus et translucides. C'était un très joli sortilège, assez merveilleux en fait. Et en plus, ça parlait. Et ça disait :

« Pasmwalsel durithdedøozj, djelabirooth okarê sermãnsjinkh jurezynolli av hintampaçê. Thaber nakdesji bwärh ? Thrybjürn asefal dègranphøn. »

Ce qui ne nous avançait guère.

— J'y suis, s'exclama Toudot, c'est du parløj !

— Bien sûr. Heureusement, nous avons le docteur. Docteur, quelle est cette énigme ?

— Eh ? Ah, désolé, j'étais distrait.

— Pasmwalsel durithdedøozj, djelabirooth okarê sermãnsjinkh jurezynolli av hintampaçê. Thaber nakdesji bwärh ? Thrybjürn asefal dègranphøn, répéta bien obligeamment l'évanescent canidé.

- Euh... c'est compliqué.
 - Je croyais que vous connaissiez le parløj ? s'étonna Vertu.
 - Oui, oui, en partie, mais ce n'est pas toujours facile.
 - Ah bon ?
 - C'était il y a longtemps. Et il y a des dialectes.
 - Je croyais que c'était une langue commune pour l'humanité ? Identique pour tous ?
 - Oui, mais selon le bout d'humanité que l'on considère, il y en a des moins identiques que d'autres. Alors si je me souviens bien, okarê, ça veut dire « crépuscule », jurezynolli c'est une espèce de marsouin et pr'brouk c'est soit le sexe de la femme, soit le secteur de boot d'un disque SATA. Attendez... Ah mais ça me dit quelque chose... Mais oui ! Vous là (il parlait à Dizuiteurtrente), vous avez gardé le manuel de parløj ?
 - Oui, attendez... Le voici.
 - Ah, voilà. C'est exactement ce que je pensais, ce spectre vient de nous citer les premières phrases du « Parløj Langadjà Internationalù », le livre du docteur Zaharof, qui sont en exerque du manuel, regardez, là !
 - Splendide ! Je suppose que la phrase suivante est le mot de passe. Allez-y, lisez.
 - Hum hum. Alors... « Bavalua balaswinda tharladi r'ladada, Yadissoley edenana tharladi r'ladada. »
- Le renard disparut aussitôt, et le coffret s'ouvrit en grand.
- Oh !
 - Ben les mecs...
 - Putain, c'est trop beau...
 - Vous avez un mouchoir ?
 - On va s'en fourrer jusque-là !
 - Y'a gras, c'est moi qui vous le dit.
 - Je crois qu'on n'a pas fait le voyage pour rien.
 - À ton avis, combien ?
 - Première estimation... vu la profondeur de gemmes, je pense qu'on peut en tirer dans les... deux mille, au moins. Mais selon la qualité des pierres, ça pourrait monter à plus.
 - Ben voilà quoi.
 - C'est presque trop simple.
 - Euh... et moi là-dedans ? s'enquit Toudot.
 - Oui ?
 - Ma princesse.
 - Quelle prin... Ah oui, ta princesse. C'est vrai, je l'oubliais l'autre conne. Bon, je suppose qu'on va devoir explorer la tour de fond en comble.

I.14 Où il se passe plein de trucs

Le niveau inférieur n'était occupé que par les chambrées des dirigeants de la secte, qui étaient ailleurs. Vertu y découvrit un dispositif ingénieux : une plate-forme servant de monte-charge, que nos rusés voleurs mirent à profit à la façon d'un ascenseur à bras. Fini, donc, les pénibles acrobaties. En temps normal, ils auraient profité de l'aubaine pour visiter de fond en comble les chambres et en dérober tout le contenu de valeur, mais ils avaient leur content de richesses malhonnêtement acquises, et préférèrent poursuivre leur périple, secourir promptement la princesse et s'enfuir vite fait plutôt que de tenter le diable.

À l'étage suivant s'activaient des valets et des cuistots, trop occupés à préparer quelque banquet pour noter les louches activités d'un groupe d'intrus. Encore plus bas, sur deux niveaux, des cellules collectives pour les adeptes moins influents, et encore en dessous, la fameuse salle d'armes, bourrée de gardes aussi impressionnants que distraits. Ah, c'est vrai qu'ils auraient eu du mal à pénétrer par l'entrée principale, car outre les arbalétriers qui dormaient devant, il y avait de pleins cageots de grosses pierres prêtes à dégringoler sur la tête d'assaillants s'ils s'étaient avancés, ainsi qu'un scorpion pointé sur la porte.

Tandis qu'ils descendaient, une musique se faisait plus distincte et entêtante. Elle provenait sans aucun doute possible de l'étage suivant.

— Quel air démoniaque et malfaisant, remarqua Vertu avec dégoût, sans doute le genre de morceau que joue le Malin sur son flûtiau aigret pour faire danser les brebis de Satan.

— « The orgy », Basil Poledouris.

— Eh ?

— C'est le nom du morceau.

Ils descendirent donc avec circonspection, pour découvrir avec répulsion le temple. Dans une tiédeur moite où les épices consacrées répandues avec largesse peinaient à couvrir les remugles de sang et de putréfaction, des adeptes du parløj absorbés dans leur adoration impie se trémoussaient en cadence, leur raison abandonnée à une transe maléfique alors que plus loin, devant un auditoire captivé, le prêtre fou, Riton des Mauxfaits en personne, menait la cérémonie en agitant comme un dément une dague d'argent incrustée de rubis et en psalmodiant dans sa langue de sauvage les malédictions les plus ignobles. Un autel de l'abomination avait été dressé devant un large puits circulaire, et une fille nue, vraisemblablement droguée comme en témoignaient ses yeux perdus dans le vide, attendait en rêvant le moment où elle serait utile à la célébration.

— Voyez, la princesse, là !

— Jolie silhouette, approuva Dizuiteurtrente.

— On n'est pas là pour ça, il faut la ramener vivante.

— On ne peut pas y aller comme ça, observa Vertu avec sagacité. Ils sont au moins une centaine.

— Attendez, intervint derechef le stagiaire, si je me souviens bien de mes cours, ce genre de temple est toujours fait pareil. Descendons encore un peu. . .

À l'étage suivant, ils furent assaillis par une atroce odeur de charogne faisandée et d'excrément animal. Un boyau circulaire, semblable à un égout, était la seule issue. Ils l'empruntèrent pour arriver dans une vaste caverne au sol entièrement recouvert d'ossements humains. Soyons juste, presque entièrement recouvert. Il y avait quand même une grande portion qui était occupée par le serpent géant. Seules les lueurs apocalyptiques provenant du Temple éclairaient l'animal au travers de l'orifice du plafond par lequel, selon toute vraisemblance, on lui lançait régulièrement ses proies. Il était difficile d'évaluer la longueur du monstre lové en un tas compact, mais son corps musculeux recouvert d'écailles noires et jaunes luisantes avait par endroits la largeur d'une belle barrique.

— Houlà ! s'alarma Ange. Beau bestiau.

— Que les mânes de James Earl Jones me foudroient, s'exclama Toudot, c'est le plus gros serpent géant que j'aie jamais vu dans un temple maudit !

— Quelqu'un a une tactique à proposer ? demanda Vertu sans façon, bien que poser une telle question fût formellement déconseillé dans le guide « Le management d'un groupe d'aventuriers pour les nuls ».

- Encerclons-le, et attaquons-le de tous côtés ! proposa Corbin. Nous avons l'effet de surprise, profitons-en pour le tuer avant qu'il ne comprenne ce qui lui arrive.
- Euh. . . fit Dizuiteurtrente.
- Exact, approuva Toudot, il sera désorienté.
- Il me semble que d'après les Normes Donjoniques, c'est un Epicrates Megalotis, expliqua doctement le stagiaire.
- Ton savoir est une source d'émerveillement sans bornes, lui répondit Vertu. Bon, alors vous deux vous allez sur le côté gauche, moi je. . .
- Megalotis, ça veut dire « à grandes oreilles ».
- Oui, oui, on est contents de l'apprendre.
- Ce serpent est connu pour être le seul de son genre à avoir une ouïe correcte.
- Ah ?
- Et même excellente. Il est capable d'entendre un moustique voler à trois cents mètres.
- Mais alors. . .
- Mais alors il nous a forcément entendus arriver.
- C'est pourri ça.
- Surtout que c'est intelligent ces bêtes, alors si ça se trouve, il comprend très bien ce qu'on raconte.
- Merde. Du coup ça expliquerait pourquoi il relève sa grosse tête pour nous attaquer.
- Sûrement.

Le reptile se dressa de toute sa hauteur, dominant largement la demi-douzaine de pauvres bipèdes désemparés qui s'agitaient devant lui. Un serpent, même intelligent, ça reste assez simple dans sa vision du monde. Ça évalue son environnement en termes de calories. Par exemple, se dresser, élargir son cou et cracher de manière menaçante : -60 calories. Lancer les glandes à venin à plein régime : -380 calories à l'heure. Préchauffage de l'estomac et émission de sucs gastriques : -250 calories. Balancer un coup de queue sur la droite pour cueillir le petit malin qui essayait de faire un contournement : -40 calories. D'un autre côté : six adultes à 280 000 calories pièce environ, plus un enfant à 100 000 calories. Bénéfice à prévoir : au moins quatre mois à dormir et une bonne mue.

Ces dispositions d'esprit vous expliquent donc pourquoi le monstre s'en prit à Corbin, qui parmi les protagonistes, était le plus massif. Celui-ci, armé d'une dague, n'avait pas vraiment la puissance de feu nécessaire pour se défendre, aussi opta-t-il sagement pour une esquivé spectaculaire en sautant au-dessus de la tête monumentale du reptile pour atterrir à cheval sur son cou. L'animal toutefois avait oublié d'être bête, à moins que ce ne fussent ses instincts combattants, et il se retourna pour écraser l'importun par terre. Sentant venir le coup, Corbin joua derechef l'anguille, et atterrit cette fois parmi les anneaux mouvants de l'animal, qui assez maladroitement, exposait maintenant ses écailles ventrales au reste de la troupe. Toudot, armé d'une targe de fer et d'un large cimenterre, tenta alors de profiter de l'aubaine pour égorger le serpent, mais au moment de porter son attaque, il trébucha et laissa une demi-seconde de répit au serpent, qui se reprit et, oubliant Corbin, mordit cruellement le mercenaire à la cuisse, le transperçant d'un de ses cruels crochets, et le souleva à bonne hauteur. Très professionnel cependant, Toudot fit une belle démonstration de souplesse et d'abdominaux en portant un coup de taille à l'œil de l'ophidien qui le malmenait si rudement, coup qui ne causa que des dommages périphériques à l'orbite écailleuse, mais obligea l'animal à lâcher sa proie. Vertu profita alors de ce qu'il avait ouvert sa gueule répugnante pour lui coller une flèche bien sentie dans le gosier, ce qui lui déplut quelque peu. Faisant fi de toute prudence, le serpent se lança

à l'assaut de la jeune femme, bien décidé à l'écraser sous son poids contre le mur de la tour. Bien sûr, il ne put compter sur le concours de sa cible, qui s'esquiva latéralement et se mit à courir en rond autour de la pièce, poursuivie par le titan à sang froid. Tant était grande la colère du serpent qu'il en oublia ses autres ennemis, et en particulier Dizuiteurtrente qui, ayant un peu récupéré du coup de queue pris au début du combat, s'était lové contre le mur, tirant profit de sa petite taille et de divers débris humains qui traînaient par terre. Et lorsque le corps sinueux passa en sifflant près de lui, il sortit son arme qu'il tenait dissimulée derrière lui, en planta le pommeau dans un trou entre deux solides dalles du sol, et poussa la pointe jusqu'à ce qu'elle trouve l'interstice entre deux écailles. C'était ce que les spécialistes appellent une réception de charge, et il est dit dans les « Normes Donjoniques » que ça fait drôlement mal à celui qui charge. L'épée se brisa sous le choc – ce qui n'était pas une très grande perte, il s'agissait d'une de ces épées militaires fabriquées à la chaîne pour les besoins des armées, trop lourde et trop longue pour le travail du voleur et dont notre héros envisageait de se débarrasser au profit d'un instrument mieux adapté à son sacerdoce. La lame se cassa près de la garde, tout en se fendant en deux dans le sens de la longueur, et les deux morceaux pénétrèrent profondément – et douloureusement – dans les boyaux de la bête qui se tortilla alors dans un spasme horrible. Vertu en profita pour loger une deuxième flèche dans sa gueule, Ange, qui s'était tenu dans l'ombre, en sortit brusquement pour lui ouvrir le ventre en appuyant de tout son poids sur un grand couteau, le docteur jeta une fiole d'urine de Bardite (remède souverain contre les dents qui se déchaussent), la fillette jeta des petits os qu'elle avait ramassés par terre, au final, ce fut Vertu qui porta l'estocade en glissant sa rapière dans l'œil du monstre, jusqu'à la cervelle.

Il tomba aussitôt comme une masse.

Sans attendre la fin des soubresauts d'agonie de l'affreuse créature, nos héros se massèrent autour de Toudot qui, à-demi conscient, souffrait des plus graves blessures. Son triste état bouleversait Vertu.

— Le malheureux ! Docteur, avez-vous de quoi le soigner ?

— Il se vide de son sang, il sera mort bientôt. Je pourrais lui faire un garrot, mais ce ne serait pas charitable et n'aboutirait qu'à prolonger son agonie. Approchez-vous, sentez comme la blessure empeste le poison !

— Horreur ! Il est perdu... Oh mais j'y songe, ces poisons, ne peut-on pas les détruire une fois qu'ils sont dans la chair ?

— Il faudrait un contrepoison, mais je n'en ai aucun sur moi.

— Le feu ! Le feu détruit les poisons, non ?

— Les venins des bêtes en tout cas, c'est ce qu'on dit.

— Vous, bâillonnez-le et tenez-le fermement.

Sans attendre la fin de la phrase, elle s'empara d'une des torches éteintes plantées dans des torchères le long des murs de la pièce, l'alluma promptement avec de l'huile de sa lanterne et s'approcha de la plaie.

« Mon ami, ça va me faire plus de mal qu'à toi. »

Elle plongeait alors la torche braisillante dans les chairs à vif, éveillant tout à fait le pauvre Toudot qui souffrit les tourments les plus abominables. Les bras du docteur et des trois voleurs mâles ne furent pas de trop pour immobiliser le robuste guerrier, dont toutes les fibres se révoltaient contre le traitement indigne qu'il subissait, et sans la sage précaution de Vertu qui l'avait fait bâillonner, nul doute que ses hurlements auraient ameuté tout ce que la Tour comptait de sectateurs fous. L'odeur des chairs grillées emplît l'air à mesure qu'elle

progressait dans son opération, qui dura un temps infini, c'est du moins ce qu'il sembla à tous les protagonistes. Elle prit un soin maniaque à carboniser profondément les muscles, à liquéfier les graisses jusqu'à l'os afin que nulle trace de poison ne subsiste plus dans la périphérie, et ne laissa derrière elle qu'un cratère fumant semblable à ce que les envahisseurs barbares laissent d'un village après l'avoir pillé.

— Ah ben finalement non, ça lui a fait plus de mal qu'à moi.

— C'est un travail abominable que vous avez fait ! J'aurais pu l'amputer plus proprement et moins douloureusement !

— Oui, mais il aurait définitivement perdu sa jambe, expliqua Vertu en défaisant le bâillon du malheureux qui, bien qu'ayant survécu à l'épreuve, n'avait plus guère de vigueur qu'une poupée de chiffon.

— Je crois que là, de toute façon...

— Mais ne dites pas de bêtise, si j'ai fait ça, c'est parce que j'ai ici une potion idoine. Tiens, bois ceci, camarade.

Vertu sortit l'une des fioles de potions qu'elle avait prises à Elnantel et la porta aux lèvres du guerrier, qui en but le contenu avec avidité.

— Bandez sa cuisse, il devrait être remis d'ici quelques minutes.

— Si vous le dites.

— Bon, en attendant que ça fasse effet, on en était où de nos histoires déjà ?

— Pof !

Craignant une nouvelle attaque, nos vaillants héros se retournèrent, vifs comme l'éclair, pour constater que la menace était modeste. Mais au moins, l'événement eu un effet mnémotechnique bienvenu, leur rappelant ce qu'ils étaient venus faire dans les tréfonds de cette tour. Car le corps sans vie de la princesse Quenessy venait de choir par terre depuis le niveau supérieur, sa peau laiteuse maculée du sang qui s'écoulait de la blessure qu'on lui avait faite au flanc.

— Oups, trop tard.

— Non, voyez, elle bouge encore, elle n'est pas tout à fait morte.

— Je ne sais pas comment elle fait, on l'a poignardée en plein cœur. Bon, les gars, c'est ma dernière potion, alors déconnez plus, hein.

Le mystérieux fluide magique eut l'effet escompté, et quelques instants plus tard, tant la princesse que Toudot avaient repris des forces, bien qu'ils fussent l'un et l'autre bien flageolants.

« Ah, vous revoici. Son altesse verra-t-elle un inconvénient à ce qu'on s'enfuie ? »

Elle fit non de la tête, visiblement apeurée. Sans doute le fait de se faire occire par l'ignoble Riton des Mauxfaits pour la gloire de sa secte fanatique avait-il quelque peu douché son zèle pour le parløj.

— Bien, en route.

— Eh mais, remarqua Dizuiteurtrente, vous n'avez pas l'impression que la musique a changé ?

— Ah oui, celle-ci est beaucoup plus enlevée.

— Je crains que ce ne soit « Battle of the mound », toujours de Basil Poledouris.

— Et alors ?

— Je me demande si on n'aurait pas été repérés.

— Merde.

Trois sectateurs armés jusqu'aux dents sautèrent dans le puits et se jetèrent sur nos héros fatigués en poussant des hurlements de bête enragée, ce qui confirma le soupçon du stagiaire.

Vertu, qui était la plus proche, en sécha un par pur réflexe, Ange et Corbin parvinrent à retenir les deux autres suffisamment longtemps pour que la Guêpe Écarlate ait le temps de tirer deux autres flèches, tout aussi mortelles. Deux nouveaux fanatiques guère plus pragmatiques descendirent aussitôt à la suite de leurs collègues, et recommencèrent le même cirque.

— Malédiction, fit Corbin avec emphase et un certain sens de la platitude, nous sommes faits comme des rats !

— Il y a une autre sortie, par là-bas !

— Quoi, cet égout ?

— Cours-y et rampe au lieu de discourir niaisement, je vous couvre. Regarde, le stagiaire a déjà trouvé le chemin.

Effectivement, Dizuiteurtrente jouissait d'évidentes dispositions pour la fuite, et en avait fait une nouvelle fois la démonstration en rampant dans l'étroit boyau tel un hamster. Le docteur fit montre d'une vitalité remarquable pour un homme de son âge en lui emboitant le pas, suivi de la princesse et d'Ange, qui était ravi de la situation, puis vint Corbin. Pendant tout ce temps, l'arc mortel de Vertu vibra vingt fois, faisant mordre la poussière à autant de ces tristes parløphones qui, au bout d'un moment, furent pris d'une bien légitime circonspection dans leur assaut, en se massant à l'autre extrémité de la pièce, un peu intimidés tout de même par l'amoncellement des cadavres. Comme de bien entendu, aucun de ces nigauds n'avait eu l'idée pourtant simple de se munir d'une quelconque arme de jet – mais pouvait-on attendre une quelconque once de réflexion de la part de parløphones, engeance par atavisme rétive à toute pensée cohérente ?

Vertu avait pour sa part reculé jusqu'à l'égout, et s'apprêtait à s'y faufiler lorsque son attention fut attirée par quelque chose qui lui tirait le pantalon. C'était encore cette foutue gamine qui désignait un objet métallique pendu à un clou, juste au-dessus de l'entrée du trou. Une grande clé de cuivre, hors de la portée de l'enfant.

« Quoi ? Tu veux ça ? Allez, tiens, prends-le et file. »

Elle empocha son trésor et ne se le fit pas dire deux fois. Vertu attendit encore quelques secondes que le boyau fût vide sur une longueur suffisante, tua distraitement deux autres abrutis qui s'étaient trop avancés à son goût – encouragés en cela par leur maître Riton qui avait fini par descendre lui-même – puis elle se coula dans la canalisation avec habileté, supposant avec raison qu'elle serait plus rapide à cet exercice qu'aucun de ses poursuivants.

Elle finit par déboucher à l'air libre sur un promontoire de modeste superficie, où l'attendaient tous ses compagnons. La fraîcheur incisive de l'air nocturne lui fit le plus grand bien. En revanche, l'inactivité de ses amis l'inquiéta.

— Eh bien, qu'attendez-vous, fuyez !

— Mais où ? s'emporta Ange. Nous sommes coincés, regarde ! Il fait nuit noire, et nous voici au bord d'un gouffre dont on ne voit pas le fond !

— Tsss... fit-elle d'un air navré. Crois-tu qu'on vive éternellement ?

Et devant ses camarades médusés par tant d'audace, elle prit son élan et sauta dans le trou d'obscurité qui s'ouvrait sous ses pas. Elle sombra alors dans les eaux noires du lac, plantée tel un couteau dans la neige fraîche.

Notez que le courage de Vertu était tout relatif, elle avait en effet étudié la topographie des lieux, conservé son sens de l'orientation, et évalué au final que vu la profondeur du puits, la surface du plan d'eau ne devait pas se trouver à plus d'une ou deux hauteurs d'homme

sous ses pas. Néanmoins, sa hardiesse impressionna grandement ses compagnons, qui rassurés, l'imitèrent aussitôt à grand renfort de cris de bataille et autres viriles forfanteries.

Tremblant de fureur, Riton se présenta à son tour sur le promontoire, après que deux de ses hommes portant torche lui eurent ouvert le passage. Il avisa les eaux ténébreuses à la surface desquelles, déjà, les remous de la fuite des iconoclastes se faisaient difficiles à suivre. On les devinait encore, de loin en loin, lorsque leur présence interférait avec le reflet de la pauvre lune que l'on avait cette nuit-là. Alors le maître du parløj se calma, se redressa de toute sa superbe, et concoctant un mortel sortilège, déclara :

« Ils vont savoir pourquoi ils craignent la nuit, ils vont savoir pourquoi ils ont peur du noir ! »

Puis on entendit un « chtouc ».

Puis Riton bascula lentement, très lentement vers l'avant, et tomba dans l'eau tête la première, pour n'en plus jamais ressortir.

Conseil : si jamais vous êtes un jour dans la situation ci-dessus décrite, apprenez qu'il est déraisonnable de parier que Vertu est incapable d'atteindre une cible à trente mètres tout en nageant.

I.15 La halte

Par rapport à la tour, le lac était situé à l'exact opposé du bois où ils avaient laissé leur carriole. Donc, une fois arrivés sur la rive, ils durent décrire une large courbe de contournement parmi les collines broussailleuses et les traîtres cailloux, transis de froid dans leurs vêtements trempés – car même au printemps, le vent nocturne est frais dans la région. La manœuvre était tactiquement hasardeuse, toutefois ils ne furent pas rejoints par les parløphones, d'une part parce que ceux-ci avaient perdu leur chef, et d'autre part parce que, comme je l'ai déjà signalé, cette secte comptait principalement parmi ses membres des veuves aisées entre deux âges, des professeurs bedonnants et autres variétés d'oisifs sédentaires qui avaient en commun d'avoir du temps à perdre et guère de goût pour l'exercice physique.

Il faisait encore nuit noire lorsqu'ils retrouvèrent leur âne et leur matériel, et toujours sans allumer le moindre feu, se mirent en route immédiatement pour Baentcher. Ils progressèrent à bonne allure jusqu'à l'aurore, puis, dès que le paysage fut lisible, ils obliquèrent vers un pré à moutons ceinturé d'un muret de pierres disjointes, juché sur une éminence, en lisière d'un bosquet. Un abri de berger faisait une tanière tout à fait acceptable, ils établirent un feu dans le foyer, et tandis entamèrent l'examen de la situation.

— Bien, alors c'est sûr qu'on n'en écrira jamais des chansons ni ne nous élèvera des statues, c'était un donjon un peu freestyle, mais dans l'ensemble, on s'en est bien tirés, c'est l'essentiel. Dizuiteurtrente !

— Oui, dame Vertu ?

— Dans cette affaire, tu t'es comporté honorablement, tu as combattu avec courage et astuce, et porté un coup décisif à cet affreux serpent. Je te félicite pour ton sang-froid et ton esprit d'à-propos, et je compte recommander ta titularisation auprès du Sénéchal.

— Cette nouvelle me remplit d'une exultation sans nom, dame Vertu, et croyez que j'en apprécie le prix à sa juste valeur.

— J'ai toutefois quelques réserves à exprimer quant à ton aptitude au combat. J'ai noté diverses maladresses, rien de dramatique, mais il faudra que tu t'entraînes. Tous les problèmes

ne se résolvent pas avec des ruses et des beaux discours, des fois, il faut manier la dague.

— Je suis conscient de mes lacunes, madame. Mais puisque vous-même avez en ces matières quelques lumières de plus que moi, pourrais-je suggérer que vous me prodiguez d’utiles leçons ? Je ne pense pas pouvoir trouver meilleur maître que vous.

— Ma science a ses limites, mais si le cœur t’en dit, je pourrais effectivement te faire profiter de quelques tours que j’ai appris. En tout cas, bienvenue parmi nous.

— Il lui faut un surnom, maintenant qu’il est des nôtres, dit Ange avec gravité.

— C’est exact. Vous avez des suggestions ?

— J’avais pensé à « l’Apôtre de la Mort », suggéra l’intéressé avant d’être interrompu par Ange.

— Silence, jeune coq, reste à la place qui est la tienne. Ce n’est pas à toi de choisir un surnom, c’est aux compagnons qui t’accueillent parmi eux.

— Ah, pardon.

— Je suggère donc : « Broute-menu », car tu n’es pas bien grand.

— J’ai toujours eu envie d’appeler quelqu’un « Croche-couilles », rêvassa Corbin. Pourquoi pas Croche-couilles ?

— Ou bien « Dix pouces », parce qu’il n’est quand même pas très adroit.

— « Onze pouces » serait plus amusant !

— Ou bien « Souricette », rappela Vertu, en souvenir de la manière dont il a cavale dans le théâtre en couinant sous les fauteuils !

— Euh. . .

— Et qu’est-ce que vous pensez de « le Petit Pédestre » ?

— Ou bien « Totor l’anguille » ?

— « El Barto ».

— « Blondin » ? hasarda la princesse. « Bebert le Hérisson » ? « la Scoumoune » ?

— Pas mal, pas mal. Attendez, j’en ai un autre : « Zgegman » !

— Hum. . . sans vous offenser, je préférerais porter un surnom plus. . .

— Plus ?

— Enfin moins. . . typique. Vous voyez, du genre « le Prince du Crime », ou « le Roi de la Cambriole », ou « le Marquis de l’Entourloupe ». . .

— C’est-à-dire que c’est plus ou moins la tradition de la Guilde de donner des surnoms grotesques. Dans ton cas c’est pas facile vu que tu n’a pas de particularité physique du genre « Trois doigts » ou « Zyeux en biais » ou « la Vérole », alors on se creuse un peu la cervelle. Mais si c’est vraiment ça que tu veux, on peut te donner un surnom qui claque. Tiens, pourquoi pas « le Roi » ?

— Ah, ben voilà, bonne idée.

— Allez, disons Dizuiteurtrente « le Roi » Percemouche. Maintenant, faut assumer derrière.

— Promis.

Ces formalités accomplies, on passa au partage du butin, partage théorique puisque nul fourgue ne battait la campagne. Là encore, Vertu parla.

« J’ai calculé les parts en chemin, et voici le résultat. Déduction faite du tarif fixe promis au docteur, le plus simple est de se figurer que le trésor est fragmenté en soixante-trois parts égales. Monsieur ‘le Roi’ étant en apprentissage au moment du donjon, il n’a droit qu’à neuf parts, les trois autres compagnons, à savoir moi-même, monsieur ‘le Chien’ et monsieur ‘Bébé’, ayant dix-huit parts brutes chacun. Appliquons la règle du tiers, vous trois me devez respectivement, trois parts pour ‘le Roi’, six parts pour les deux autres, il vous reste donc

soit six, soit douze parts nettes. J'ai par-devers moi dix-huit parts brutes, plus quinze parts de réversion, trente-trois parts. J'en dois le tiers à mon supérieur, soient onze, il m'en reste vingt-deux. Pour fixer les idées, si comme je le crois, nous parvenons à obtenir quatre mille askenis de ces gemmes et bijoux, cela fait dans les soixante askenis la part. Le partage vous semble-t-il équitable? »

Dizuiteurtrente allait protester comme quoi il en avait fait autant que les autres, mais un rapide calcul mental lui apprit que ses six parts, fois soixante, représentaient le salaire d'une année pour un fonctionnaire bien payé, non-imposable, ce qui l'incita à la rêverie et à la mutité.

— Et moi dans tout ça? s'insurgea la princesse, qui avait trouvé à se couvrir d'une chemise d'ouvrier agricole dérobée sur un épouvantail, et heureusement pour sa pudeur, bien trop longue. Comment se fait-il que je n'aie droit à rien?

— Vous n'avez droit à rien, votre altesse, pour la simple raison que vous n'avez pas rang de compagnon dans cette aventure, mais que vous êtes, en quelque sorte, une partie du butin. Ce serait sans exemple que le butin touche une part du butin.

— Butin?

Elle s'empourpra, et certainement pas par timidité. Mais Vertu ne lui laissa pas le temps de se mettre en colère.

— Sinon, Toudot a récupéré sa princesse, je crois que là-dessus on est quittes.

— Tout à fait, et j'en profiterai d'ailleurs pour vous remercier de votre concours.

— Hélà, une minute, fit la princesse, c'est quoi cette histoire?

— C'est ce que j'essayais de vous expliquer. Ce n'est pas par hasard que nous vous avons tirée de ce faux pas, ce charmant jeune homme ici présent, qui ne fait pas partie de notre guilda de vol... de joyeux aventuriers, a joint ses forces aux nôtres dans le but de vous délivrer, stipendié qu'il est par monsieur votre royal père. Ce qui explique qu'il ne touche pas sa part du butin, puisqu'il sera rétribué ultérieurement.

— Ah d'accord, je comprends. Alors si j'avais été Mauricette-la-Roture, fille de ferme, vous m'auriez laissée me faire poignarder par cette secte de cinglés sans réagir?

— C'est assez vraisemblable. Voyez qu'il y a des avantages à la noblesse.

— Et s'il me déplait, à moi, que vous me rameniez à mon père?

— Je suppose que monsieur Toudot se fera une joie de vous traîner par la peau des miches jusqu'au riant castel de papa.

— J'aimerais bien voir ça.

— Eh bien vous allez le voir, menaça Toudot avec lassitude.

— C'est toujours la même chose avec les princesses, réfléchit Vertu à haute voix. Elles se tirent de chez elles parce qu'elles s'ennuient chez papa-maman, elles fréquentent des personnes de mauvaise compagnie, se mettent dans des situations impossibles, survient un blanc paladin qui les sauve, et elles sont toujours pas contentes. Ah je vous jure, triste engeance...

— Eh, dis donc, la morue, pour qui tu me prends? Tu crois que je me suis engagée chez les parløj pour le plaisir d'apprendre cet affreux bichlamar et de me faire une foulure à la langue? Je suis la princesse Quenessy de Nordcuncumberland, je ne suis pas n'importe quelle cruche. Non mais est-ce que j'ai l'air blonde?

Le fait est qu'elle était aussi brune que Vertu. Il convient ici que j'interrompe mon récit pour vous décrire succinctement la princesse Quenessy, ce qui indiquera d'ailleurs aux plus perspicaces d'entre vous que ce personnage aura quelque importance dans la suite de l'ac-

tion. Évanescent papillon, douce libellule, enfant innocente et effacée n'étaient certes pas les qualificatifs qu'on lui accolait d'ordinaire. Le royaume du Nordcumberland n'avait pas l'habitude d'enfanter une noblesse avortonne, et si la princesse était de petite taille, sa largeur d'épaule indiquait qu'elle avait passé plus de temps à chevaucher dans les bois, le faucon au poing, qu'à s'éventer la figure dans des bals mondains. Toute la compagnie l'ayant vue dans la tenue de sa naissance, ils avaient pu apprécier la tonicité de ses cuisses, la définition de ses abdominaux et une absence de graisse corporelle qui ne devait rien à la famine. Bref, bien qu'elle fût de figure relativement avenante, on l'imaginait mal coiffée d'un hennin, soupirant du haut de sa tour en songeant à quelque bellâtre hippophile.

— Oh, toutes mes excuses les plus plates, madame la royale cruche. Comment plaît-il à Son Amphorie que je la serve ?

— Les moqueries des gens du commun ne m'atteignent pas, madame. Ah, nigauds que vous êtes tous. Non, je ne suis pas du genre à me faire embringuer parmi tous ces cinglés. Je ne sais pas ce que mon père vous a raconté, mais il a sans doute dû omettre de mentionner que je suis, outre une princesse, une puissante sorcière.

— Ah bon ?

— Le roi Iskor m'en a en effet touché deux mots, se souvint Toudot. Pour être exact, il a mentionné vaguement le fait qu'elle connaissait « un ou deux tours », pas qu'elle était puissante.

— Le roi Iskor ne connaît rien à la magie. Il n'a jamais rien compris, c'est un vieil imbécile. Pour lui, il n'y a rien en dehors de son petit royaume, de ses petites terres, de ses bouseux et des quelques fils de fermiers enrichis qu'il appelle ses « chevaliers ».

— Bon, admettons, on ne va pas polémiquer. Mais qu'est-ce que vous faisiez dans cette secte, alors ?

— Mes recherches m'avaient mise sur la piste d'une puissante relique, qui m'apporterait gloire et richesse. Pour ce faire, j'avais besoin d'infiltrer les sectateurs du parløj, d'où mon adhésion de façade à leur cause.

— Mais ils ont découvert vos intentions.

— Pas du tout. Il se trouve simplement que ce répugnant Riton des Mauxfaits, qu'il rôtit en enfer, ce chien, Riton donc m'avait proposé d'accéder à « l'illumination par l'ascension spirituelle ». Je pensais que c'était une épreuve quelconque qui me permettrait d'accroître mon influence dans la secte, ou bien qu'il avait l'intention de me sauter. J'ignorais qu'il allait me droguer et me poignarder avant de me jeter à son serpent.

— Non mais vous croyez qu'il leur arrive quoi aux princesses, dans les sectes maléfiques ?

— Je n'en sais rien, c'était la première que je fréquentais.

— Vous dites qu'il y avait une puissante relique dans la tour ?

— Non, je n'ai jamais dit de tel . . .

Ce n'est qu'à cet instant que Quenessy se rendit compte qu'elle avait peut-être un peu trop ouvert sa gueule. Elle avait prononcé les mots magiques : « puissante relique », et vu l'attention qu'elle lisait dans les yeux de ses compagnons, il était peu probable que les aventuriers missent fin à la conversation avant qu'elle n'eût été plus explicite. Car il est certaines expressions qui font sur certaines catégories de personnes le même effet qu'imiter la nage de certains pinnipèdes blessés à proximité de certains poissons cartilagineux à grandes dents.

— Bon, accouche, il y avait une relique, oui ou non ?

— Non. La relique dont je parle est simplement enfermée dans un lieu, et pour la libérer, il faut trois clés. L'une de ces clés est dans la tour, je ne sais où.

— Et donc, poursuivit Vertu en jetant un œil aussi discret que possible à la petite fille qui dormait en boule dans un coin, donc, vous espériez mettre la main dessus, seule et sans expérience.

— Je pensais que mes talents magiques me suffiraient. Hélas, il n'en a rien été.

— Il faut un peu de métier pour ce genre d'entreprise.

— C'est ce que j'ai vu.

— Et si possible des compagnons.

— Probablement, mais vous en connaissez, vous, des av... Ouh, attends, je vous vois venir là! Vous voulez me suivre dans ma quête, c'est ça?

— Ça se pourrait. Ça pose un problème?

— Oui, fit Toudot, à moi. J'ai sauvé la dame une fois, j'ai fait mon boulot, j'ai une belle bourse d'or qui m'attend au Nordcumberland, alors le plan, c'est que je ramène Sa Majesté chez son père, et puis c'est marre. Si après elle veut encore faire le mur, c'est son problème, mais...

— Allons, allons, on peut toujours discuter, ça ne coûte rien. Donc, chère princesse Quenessy, si d'aventure nous trouvions un terrain d'entente, vous déplairait-il de jouer de notre compagnie? Car il est clair que seule, vous ne parviendrez qu'à vous faire occire. Nous sommes expérimentés, comme vous l'avez pu constater, et nous jouissons d'une certaine bonne fortune ainsi que de confortables moyens.

— C'est que l'artefact dont je vous parle n'est pas vraiment sécable. C'est une arme.

— Ah oui? Et de quoi s'agit-il exactement?

— Eh bien voici, puisqu'on parle en toute franchise. Tenez-vous bien, c'est du sérieux. Avez-vous entendu parler d'Avogadro?

Les compagnons de Vertu se regardèrent. Les lèvres se crispèrent. Les yeux roulèrent dans leurs orbites. Le rouge monta aux joues de certains, lesquelles joues s'arrondirent.

Puis ils partirent tous franchement d'un fou rire d'autant plus inextinguible qu'il venait après une rude journée riche en tension nerveuse.

— Qu'est-ce qui vous fait rire?

— Avogadro? Tu cherches Avogadro?

— Exactement. Et il n'y a rien de drôle.

— Waaah ah ah!

Après un nouvel intermède, Vertu sécha ses larmes et tenta de reprendre, entre deux hoquets.

— Bien, donc vous cherchez Avogadro.

— Noble quête! fit Toudot, hilare, déclenchant de nouveau le rire.

— Non, sérieux. Bien, la quête d'Avogadro. La fameuse épée magique, hein, c'est ça.

— C'est ça.

— Celle des légendes.

— Celle des légendes.

— Enfin, je devrais surtout dire, celle des contes pour enfants. Non mais franchement, je ne sais pas ce qu'on raconte aux marmots dans le Nordcumberland, mais par chez nous, on leur lit l'histoire fabuleuse de Max Mac Raticchon l'héroïque marchand de haricots et de son épée Avogadro, grâce à laquelle il combat le Fenouil Géant.

— J'ai une histoire du même tonneau dans mon pays, renchérit Toudot. On dit aux gosses que le monde est un énorme gâteau à la crème et qu'Avogadro, c'est le nom de l'épée qui a servi à le couper en parts, qui sont devenues les continents. Et dans le Thessol, les indigènes ont encore des fadaïses de la même veine. Avec le Baobab Sacré de la déesse Porc-Épic.

— Hegan, viens-moi en aide, implora la princesse. Mais que vous êtes sots, mais sots...

Elle se renfrogna, comme si elle cherchait un moyen de faire passer un concept compliqué à un auditoire de crétins. Puis elle eut une illumination.

— Vous connaissez la formule magique « abracadabra » ?

— Évidemment.

— Elle sert à quoi ?

— À faire apparaître les lapins dans les chapeaux. C'est ce que disent les illusionnistes quand ils font leur numéro.

— Est-ce une véritable formule magique ?

— Bien sûr que non.

— Je pensais comme vous avant de me lancer dans l'étude de la magie. Et puis un jour, au détour d'un bouquin, j'ai découvert un fait surprenant : abracadabra, c'est pas du bidon, c'est une formule tout à fait sérieuse.

— Oh ? Tu nous fais marcher ?

— Demande à n'importe quel imbécile qui a fait des études mystiques, il te le dira. Abracadabra est la forme vulgaire, à peine altérée, de l'expression Avra Kedabra qui, en langue desmotique, signifie « je crée par la parole », ou quelque chose dans le genre. C'est une puissante formule, si populaire parmi les magiciens qu'elle est passée dans le domaine courant, et qu'elle est maintenant employée par les profanes et les charlatans qui ignorent tout de son sens et de sa portée.

— Intéressant. C'est bon à savoir. Et le rapport avec Avogadro, c'est... .

— C'est que c'est très exactement la même chose. Avogadro est, pour la plupart des gens, un sujet de plaisanterie, une poudre de perlimpinpin, un agréable souvenir d'enfance. Mais à la base de ces contes innocents, il y a eu une réalité bien tangible, et qui n'avait rien d'innocente, celle-là. Une arme réelle, une épée d'une grande puissance. Vous comprenez, maintenant ? C'est ça que je cherche.

— Attends une minute, tu es en train de nous dire qu'Avogadro existe bel et bien, quelque part, et que si on trouve juste deux clés, on pourra mettre la main dessus ?

— Trois clés. C'est exactement ça.

— Deux clés, on a récupéré celle de la tour.

— Hein ?

— Non mais c'est impossible, c'est trop gros. Tu te rends compte de ce que tu nous dis ? Tu te rends compte de ce que tu nous demandes de croire ?

— Les recherches que j'ai effectuées sont formelles, Avogadro, l'épée légendaire, existe bel et bien, et qui plus est, elle est dans la région.

— Bouffre ! J'aimerais bien te croire, mais c'est décidément un peu trop extravagant pour moi. J'en ai vu des choses surprenantes dans ma vie, mais ça... .

— Je te comprends, voleuse, et je vais te dire franchement, tu as peut-être raison. Peut-être que je me suis monté la tête avec des sottises, à trop lire dans la bibliothèque du château. C'est possible. Mais tu m'as l'air de quelqu'un d'instruit et capable de raisonner. Alors dis-moi, si Avogadro n'est qu'un ingrédient d'une fable comique, comment se fait-il que ce nom, inchangé, inaltéré, soit connu depuis les rivages de Khneb jusqu'aux tribus du Thessol, à deux continents de là ?

Et la remarque frappa Vertu avec la force d'un train de marchandises dévalant la Cordillère des Andes.

I.16 Un soir de pluie

On comprend que vers le milieu de l'après-midi, après deux journées de marche dans la montagne, un donjon riche en combats et une nuit blanche, nos pauvres aventuriers étaient bien fourbus et n'aspiraient rien tant qu'à goûter promptement au réconfort d'une bonne auberge, d'un cruchon et d'une bonne miche, prélude à une nuitée aussi précoce que longue. Par ailleurs, durant la journée, le ciel s'était couvert, et il pleuvait maintenant de façon morne et continue. Revenus dans les faubourgs de Baentcher, ils durent en outre supporter la mauvaise foi du loueur de l'âne qui, bien que favorablement surpris de voir revenir son attelage, leur fit payer deux journées sous prétexte que la deuxième était bien entamée, et que toute journée entamée est due. Vertu, qui n'était plus trop d'humeur à se laisser faire, lui hurla dessus, tentant de négocier au moins un rabais sur la deuxième journée, mais rien n'y fit, il était plus têtu que toutes ses bourriques réunies. Au final, il menaça de garder par-devers lui le montant de la caution, ou d'en appeler à la milice. Ces derniers mots remirent en mémoire à nos amis qu'ils transportaient une certaine quantité de biens acquis par le vol et le meurtre, et vu d'un côté la modicité de la location, et de l'autre côté la nécessité de préserver leur butin des curiosités gênantes des fonctionnaires municipaux, on en resta là de cette pénible transaction.

Dans de telles dispositions d'esprit, il en aurait fallu pas mal pour déridier Vertu alors qu'à la tête de son parti, elle se dirigea vers la porte du Gorille des Brumes.

Il en aurait fallu beaucoup pour la déridier, mais un spectacle d'un banal sordide y parvint pourtant en un instant. Il y avait là une charrette conduite par un gros homme d'aspect assez répugnant, qu'elle supposa être un proxénète de quelque ville du nord, accompagné de deux gros bras. Dans la charrette, une demi-douzaine de filles emmitouflées dans des fourrures râpées qui étaient leurs seuls vêtements (sans doute pour leur compliquer la tâche en cas de tentative d'évasion), le regard vide, attendaient que le véhicule reparte après que leur patron eut refait le plein de vivres pour la route.

« Allez vous installer, j'ai une affaire à régler » dit-elle avant de faire un signe plus ou moins discret au maquereau. Après s'être assuré qu'on s'adressait à lui, il suivit notre voleuse à l'intérieur, étonné, suivi par l'une des arsouilles.

Les compagnons la virent alors discuter un peu avec le gars dans un coin pas trop passant de la salle, puis au bout de cinq minutes, elle se tourna vers le mur, et sortit quelque chose de sa bourse. L'homme s'en empara, et pour autant qu'on puisse dire en ne voyant que son dos, l'examina longuement, avant de signifier son approbation par un hochement de menton. Il expliqua encore quelque chose à Vertu, puis lui donna un objet cylindrique pris à l'intérieur de son lourd manteau. Ils se serrèrent la main.

Puis ils sortirent tous deux.

— Qu'est-ce qu'elle va faire ? Vous savez ? s'enquit Dizuiteurtrente.

— J'ai ma petite idée, expliqua Corbin. À mon avis, elle entend célébrer notre victoire comme il se doit, en commandant une Tourte de la Victoire. C'est une tourte qui se compose de légumes de saison, que les compagnons se partagent rituellement à l'issue de l'aventure.

— Ah bon ?

— Eh oui, c'est l'un des ingrédients indispensables à la fin d'une aventure réussie.

— Avec la traditionnelle partie de « Boule Molverine », renchérit Ange. Ainsi que la Chanson d'Adieu des Joyeux Compagnons, la Bouteille de l'Amitié, remise de la Faluche Aventurière,

du Badge de Preux et du traditionnel Parchemin du Départ, et tout ça.

— C'est bien compliqué.

— Et j'ajoute que le chef d'équipe se doit d'en faire la surprise à ses subordonnés, c'est pourquoi dame Vertu s'est éloignée en catimini, afin d'engager la conversation avec ce personnage, qui est sans doute un marchand de comestibles.

— Absolument.

— Si vous le dites, laissa échapper Dizuiteurtrente, quelque peu étonné.

— Mais en attendant, buvons mes amis !

Sans doute notre jeune voleur eût-il été plus avisé de suivre Vertu pour s'enquérir des raisons de son escapade, plutôt que de faire confiance aux élucubrations de ses aînés. Il aurait alors vu la maîtresse de ses études s'approcher du chariot du gros bonhomme, et aviser les prostituées qui s'y morfondait. Nonobstant, l'une d'entre elles se morfondait avec moins d'abattement. Même dans cette triste situation, trempée jusqu'aux os et en cette peu reluisante compagnie, cette métisse conservait un port qui n'avait rien d'avachi, et un visage sur lequel on ne lisait aucune émotion.

Sauf lorsqu'elle aperçut enfin Vertu.

Ses grands yeux noirs s'ouvrirent alors en grand l'espace d'un instant, dévoilant l'intensité de ses sentiments. Et le moins que l'on pouvait en dire, c'est qu'elle aurait préféré ne pas croiser notre héroïne.

— Tiens, bonjour. Ça alors, la place m'est heureuse à vous y rencontrer.

— Mademoiselle Lancyent.

— Le temps est un peu humide pour prendre la route, ne trouvez-vous pas ?

— Certainement.

— Ne préféreriez-vous pas que nous devisions à l'abri de cette riante auberge ?

— Si, mais je crains de ne pas pouvoir jouir de votre aimable compagnie. Car je suis engagée auprès de maître Firlos, que vous voyez ici.

— Qui ? Ah oui. Oh, mais je me souviens maintenant de cette affaire. On disait que vous aviez eu quelques revers de fortune, des dettes, des ennuis avec la justice. . .

— On l'a dit.

— Mais j'ignorais que vous en étiez réduite à ces extrémités. Je saisis maintenant, et donc, c'est ce monsieur Firlos qui aura racheté vos créances.

— C'est cela.

— Je soupçonne le procédé par lequel il compte se rembourser. Croyez que je compatis à votre malheur, ma chère, car les misères de cette servitude, s'il vous en souvient, je n'ai pas fait qu'en entendre parler. Mais il est vrai que c'est un sort d'autant plus cruel pour. . . comment disiez-vous déjà. . . une personne de votre condition.

— Avez-vous quelque chose de précis à me dire ? Ou bien êtes-vous ici dans le seul but de me narguer ? Parce que dans ce dernier cas, vous perdez votre temps autant que le mien. Celui qui a eu le bras arraché ne sent pas la piqûre du moustique, madame, et dans le malheur qui me frappe, ce n'est pas votre langue qui peut me faire bien mal.

— Rassurez-vous, mon amie, car je ne suis pas ici pour discourir vainement. Bien au contraire, je viens à votre secours ! Car il se trouve que je suis en fonds, et apprenant votre détresse, j'ai accouru auprès de maître Firlos afin de racheter votre dette. Voyez, ce parchemin, là. On parle de deux cents askenis, c'est bien ça ?

À nouveau, le masque se fissa brièvement, laissant transparaître à quel point la perspective

de se faire passer sur le corps vingt fois par nuit par des barbares nordiques dans une taverne infâme et lointaine lui semblait incomparablement préférable au fait de devoir quoi que ce soit à Vertu.

« Vous semblez surprise, ne saviez-vous pas que j'étais entièrement dévouée à votre bien ? Soyez soulagée, vous n'êtes plus condamnée à supporter les outrages brutaux de quelques horribles sauvages porteurs de casques à cornes pour le profit d'un vulgaire proxénète étranger. Au contraire, je vous offre l'opportunité de rester dans cette bonne ville de Baentcher que vous aimez, parmi vos alliés et connaissances. Et le plus beau, c'est qu'en arpentant le trottoir, c'est la fortune d'une amie que vous ferez ! »

N'eut-elle été dotée d'une sombre carnation qu'elle eût blêmi. Sa vie n'avait certes pas été un chemin semé de pétales de rose, mais c'était bien le pire affront qu'on lui avait fait subir jusque-là.

Et la journée n'était pas finie.

« Allez, suivez-moi, je vais vous présenter à quelques amis. »

Vertu était cruelle au point de vouvoyer son esclave et de la traiter avec la plus exquise déférence, afin de lui rappeler à chaque instant son milieu d'origine, et par contraste, le sordide de sa présente condition.

— Messieurs, je vous présente mademoiselle Condeezza Gowan, dont j'ai peut-être déjà parlé à certains d'entre vous.

— Mademoiselle.

— Euh... ravi.

L'intéressée ne l'était visiblement pas, ne jetant pas même un regard à l'assemblée. Bien qu'elle fût trempée, sa coiffure défaits et vêtue de la plus misérable façon, elle semblait opposer à l'univers un mépris d'acier.

— Je viens de recruter cette chère Dizzie – je peux vous appeler Dizzie ? – oui, donc je l'ai recrutée car je me suis aperçue que l'activité de mon groupe était par trop centrée sur le larcin, voyez-vous. Donc, dans le but de me diversifier, je l'ai recrutée afin qu'elle fasse pour mon compte... comment disent les indigènes du Thessol ? « Boutique mon cul ».

— Ah oui ? s'enquit Ange.

— Exactement. Métier qui ne lui est pas étranger, du reste. Pas vrai ?

Elle ne répondit pas. Elle avait atteint un stade si élevé de la contrariété qu'il confine très temporairement à la sérénité. Au fond, elle ne pouvait pas tomber beaucoup plus bas.

— Ah mais j'y songe, la soirée s'annonce. Ne croyez-vous pas qu'il serait temps de vous mettre à l'ouvrage ?

— Pardon ?

— Eh bien oui, allez donc vous poster au carrefour, je vois que quelques-unes de vos collègues s'y activent, c'est sans doute un lieu propice à notre commerce. Vous amènerez vos clients dans les étables qui sont juste derrière, je crois savoir que c'est par là que se concluent les affaires. Eh bien, ne restez pas là, mon amie.

— Bien. Comme il vous plaira.

— Vous serez gentille de me faire une bonne petite nuitée, hein ? L'endroit est peu reluisant il est vrai, mais c'est temporaire, demain, nous irons à Baentcher vous trouver un petit bordel plus digne de vos talents. Oh, laissez donc votre... « manteau » à sécher près du feu. Vous en aurez besoin pour vous couvrir lorsque ces messieurs seront partis.

— Mais je ne porte rien d'autre.

— Excellent ! Cela vous fera gagner du temps et sans doute des clients !

Condeezza hésita un instant, cherchant sur le visage de Vertu le signe d'une plaisanterie. Puis, lorsqu'il fut évident que ce n'était pas le cas, jeta sa peau puante devant le foyer et, nue comme un ver, sortit avec autant d'élégance qu'il lui était possible.

« Cette fille est adorable, dit alors Vertu sous les regards médusés de ses compagnons. J'ai une faim de loup, vous avez commandé quelque chose ? »

Vertu ne voulut pas entendre un mot avant qu'on eût terminé le repas. De temps en temps elle jetait un œil par la fenêtre toute proche, d'où elle pouvait surveiller ce qui se passait au carrefour. Les filles qui s'y vendaient n'étaient ni les plus fines, ni les plus fraîches, et pour tout dire, de tous les points de prostitution de Baentcher, c'était un des moins prestigieux. Ici, ne venaient que les paysans grossiers ayant fait le marché, les étudiants sans fortune et quelques galants hommes ruinés par les courtisanes, bref, des clients peu regardants. Toutefois, quelque modeste que fût le privilège qui consistait à faire la pute à cet endroit, elles le défendirent contre Condeezza, qui dut se battre pour se faire une place, assez mal située, et se prit quelques mauvais coups.

— Tout de même, s'insurgea la princesse Quenessy, c'est une honte de voir comme vous traitez cette pauvre fille ! On ne traite pas même un chien de la sorte sans s'attirer le mépris de ses voisins. Vous auriez pu au moins lui donner quelque vêture.

— S'il vous souvient, princesse, le seul vêtement que nous ayons en plus des nôtres, c'est celui qui sert à vous vêtir. S'il vous sied de le lui donner, je vous en prie.

— Vous pourriez lui acheter une chemise, l'aubergiste doit bien en avoir ! Ça ne vous coûterait pas bien cher, et au moins votre esclave serait à peu près décentement vêtu.

— Ce n'est pas exactement mon esclave, elle est libre. Toutefois, je possède ses dettes, dont elle ne peut s'acquitter, voici pourquoi je dispose du droit d'user de son travail afin de me rembourser. C'est la loi.

— Ça revient au même.

— Pas du tout. Si c'était mon esclave, il serait de mon devoir de la vêtir, de la nourrir et de la loger à mes dépens. Ce n'est pas le cas, alors, qu'elle se démerde.

— C'est incroyable ! Mais que peut vous rapporter cette pauvre fille toute seule, les pieds dans la boue, accostant maladroitement des passants dont la plupart n'ont pas le premier sou pour la payer ?

— Ce n'est pas une question d'argent. Ah, il faut que je vous explique, Condeezza et moi sommes de vieilles connaissances. Et je vous assure que ce qui lui arrive aujourd'hui n'est que la preuve qu'il existe quelque part un Dieu de miséricorde qui châtie les méchants et procure aux gentils la satisfaction spirituelle de voir réduits plus bas que terre ceux qui les ont persécutés.

— Ah bon ?

— Il se pourrait même qu'elle tirera d'utiles enseignements de cette soirée. En quelque sorte, c'est une manière de pédagogie que je lui offre. Ah, mais voici les musiciens ! Rions de bon cœur, amis, car nous voici victorieux et bien au chaud !

Bien que les mots fussent acérés, le ton de Vertu avait perdu de son hostilité à mesure que son ventre repu faisait savoir sa satisfaction et que ses jambes s'allégeaient quelque peu de la fatigue du voyage. Ils devisèrent encore de choses et d'autres. Machinalement, elle jetait de temps à autres un œil par la fenêtre, puis revenait à sa chope d'hydromel. Bientôt, elle

ne répondit plus que par onomatopées, pour finalement quitter complètement le cours de la conversation, qui portait sur les trois clés et la fameuse épée, mais qui ne menait pas bien loin. La nuit tombait maintenant, et la silhouette de Condeezza, qui était bien loin du réverbère, n'allait pas tarder à disparaître dans l'obscurité. Elle se tenait un peu à l'écart des autres, l'abondante ondée dégoulinant sur sa peau brune en ruisseaux glacés, les bras croisés sur sa poitrine, moins pour se dissimuler que pour affirmer le défi qu'elle lançait au monde. Ce qui en l'état des choses, ne manquait pas d'une certaine élégance, mais n'était pas de nature à attirer les faveurs des rares badauds.

« 'vais pisser ! » lança soudain Vertu qui se leva et prit la porte principale, laquelle l'éloignait pourtant des latrines. Dizuiteurtrente ne fit pas deux fois la même erreur et, toujours curieux, suivit sa patronne à quelques secondes de distance.

Profitant du soir qui tombait et du bruit de l'ondée qui noyait celui de ses pas, il se dissimula derrière un tonneau et entendit donc ceci :

— Alors, ça mord ?

— Rien du tout, répondit la pauvre sans même regarder Vertu. D'ailleurs, quand bien même, je n'aurais nulle part où mettre l'argent.

— J'aurais bien une suggestion. Tiens, prends ça.

Un parchemin tomba dans une flaque, devant les orteils transis de Condeezza.

— C'est quoi ?

— Ramasse.

— Comme il plaira à ma noble maîtresse.

Elle lut le rouleau. Mais elle savait déjà ce qu'il y avait dessus.

« J'ai fait une mauvaise affaire. Tu ne me rapporteras jamais le dixième de ce que tu m'as coûté. Prends ça et va te faire pendre ailleurs, nous sommes quittes. »

Un éclair zébra les cieux, dévoilant la face incrédule de Condeezza, étrangement partagée entre surprise, joie et fureur. Les deux femmes se regardèrent un long moment, immobiles.

« Mais fous le camp bordel ! » hurla Vertu en tirant sa gauchère et en prenant une pause menaçante. Condeezza hésita, puis tourna les talons et se retira dans l'obscurité. Vertu resta seule, puis retourna sur ses traces.

— Il va de soi que ceci restera entre nous, dit-elle en s'arrêtant devant le tonneau.

— Hum. Comme il vous plaira, répondit Dizuiteurtrente, vaguement penaud.

— Je sais que j'ai agi sottement, c'est inutile de me le dire.

— Je n'avais pas l'intention de vous juger.

— Bien. Sinon, tu souhaites toujours que je t'apprenne le noble art du combat ?

— C'est en effet mon plus grand désir.

— Bien, dans ce cas, approche, nous allons commencer maintenant.

— On ne rentre pas ? Il fait humide. . .

— Rassure-toi, le cours sera assez bref, et les profanes n'ont pas à être au courant. Bien, tout d'abord, crois-tu être prêt à recevoir cet enseignement ?

— Je. . . je le suis, madame.

— Prends garde, car mon école est rude, elle est impitoyable pour les poltrons et êtres timorés. Ma méthode implique une grande exigence morale et physique, ainsi qu'une totale implication. C'est à une quête mystique que je t'invite, et non pas à de simples leçons d'escrime.

— Je suis votre dévoué disciple.

— Ça risque d'être un pénible chemin, j'espère que tu en es conscient. C'est le genre de route que pour emprunter, il faut parfois payer de sa personne, mettre en danger ce que l'on a de plus précieux. Es-tu toujours résolu ?

— Je le suis, madoooooooooOOOOOUH.

Dizuiteurtrente s'écroula dans la gadoue avant d'avoir eu le temps d'achever sa phrase, consécutivement au fait que Vertu lui avait collé son genou dans les roubillons.

— Bien, la première leçon est terminée. Je te laisse méditer cette nuit sur son sens profond et t'interrogerai demain sur ce que tu en as retiré. Rentrons, maintenant.

— Mooouh...

— Et au passage, ça me fait déjà chier qu'on me suive, mais qu'on le fasse de façon aussi maladroite, pour un compagnon voleur, c'est inexcusable.

I.17 Enter the black queen

Vertu et ses compagnons restèrent à l'auberge la nuit durant, goûtant avec délectation au confort douillet que procurent ventres pleins et literies moelleuses, et pour l'un d'eux, une planchette et du coton. Leurs rêveries les portèrent vers les lointaines terres du nord qu'ils sillonnaient au grand galop, aux ruines d'anciennes cités où ils disputeraient aux fantômes anciens les reliques inestimables du passé, qui leur apporteraient à chacun puissance, gloire et fortune.

Tel n'était pas tout à fait l'état d'esprit de Condeeza Gowan, on s'en doute. Les portes de Baentcher étaient closes, et elle n'avait trouvé d'autre abri que l'issue d'un égout qui avait alimenté la douve, du temps où celle-ci était encore entretenue. Il fallait avoir atteint le dernier degré de la misère pour vivre là, et pourtant, quelques gueux s'y entassaient, s'enivrant de mauvais alcool, se querellant avec lassitude autour d'un feu qu'ils avaient réussi à rendre minable. Quelques mois plus tôt, elle n'aurait pas pu imaginer se retrouver en telle compagnie, et pourtant...

Elle était épuisée, glacée, souffrait de contusions et d'écorchures, elle avait faim, soif, envie de pisser, et un reste d'amour-propre lui criait qu'il serait tout de même bienséant de trouver quelque harde pour se couvrir. Assise en boule contre la paroi de pierre polie par les ans, elle se balançait lentement, se demandant comment elle avait pu en arriver là.

Elle ne comprenait pas. Elle savait valoir largement Vertu, tant en beauté qu'en intelligence. En outre, elle avait été bien mieux éduquée, avait eu plus d'entregent, et sa science des choses de l'amour, elle en était sûre, surclassait de loin tout ce que savait faire sa rivale.

Alors ?

Alors pourquoi l'autre claquait-elle maintenant son or à pleine poignées, tandis qu'elle-même ne possédait pas même une serviette pour se couvrir les fesses ? L'une, chef d'une compagnie d'aventuriers, sortait victorieuse d'un donjon, l'autre, ruinée et esclave, sortait de prison. L'une avait la panse gavée de mets délicats, l'autre n'avait rien mangé depuis deux jours.

Qu'est-ce qui avait foiré ?

Pourquoi ?

Avait-elle offensé quelque dieu ?

Sans doute Condeeza aurait-elle pris à témoin Nyshra, la déesse de la vengeance, si elle avait eu plus de sentiment religieux, et l'aurait-elle fait que le sort du monde eût été singulièrement

différent. Mais elle avait trop de fierté pour s'être jamais prosternée devant l'idole muette et idiote d'aucun dieu.

Elle retomba dans son introspection morbide, songeant aux avanies qu'elle avait eues à subir. Comment Vertu avait-elle osé ? Passait encore qu'elle l'ait contrainte à la prostitution, ce n'était que la dernière d'une assez longue liste. Passait encore qu'elle l'ait exposée de la sorte au regard de la canaille des faubourgs, après les premières minutes, cela lui était devenu presque indifférent. Passaient encore les insultes et les moqueries. Mais Vertu avait fait bien pire. Et Condeeza l'admira presque d'avoir trouvé un si cuisant supplice.

Vertu lui avait fait le don de la liberté.

Une telle injustice la révoltait. L'aurait-elle gardée en servitude, fût-ce dans les plus humiliantes conditions, qu'elle aurait conservé un espoir de racheter un jour sa dette, et de partir alors sans se retourner. Mais en la congédiant ainsi, elle s'était assurée qu'elles ne seraient jamais réellement quittes.

Condeeza avait un sens moral bien arrêté. Elle pensait que les bonnes choses arrivent aux gens qui se donnent de la peine, et que les mauvaises arrivent aux fainéants. Elle croyait que ceux qui sont bons dans leur partie sont récompensés, et que ceux qui sont malhabiles disparaissent. Elle avait viscéralement bouloignée à la charpente même de son être la conviction que chacun avait sa place dans l'univers, son destin, sa valeur – et à cette aune, sa présente situation semblait indiquer qu'elle s'était jusque-là fort méprise sur sa propre qualité. Elle estimait en outre qu'il y avait des règles, qui ne sont pas nécessairement les lois que l'on compile dans les livres juridiques, mais qu'il convient de respecter, sans quoi la vie n'a pas de sens.

En lui rendant sa liberté, Vertu avait transgressé une de ces règles, et pis que tout, elle lui avait dénié à elle la possibilité de s'y conformer. Vertu avait tout simplement aboli la valeur de Condeeza. Elle n'était plus même une putain à deux cents askenis. Sa liberté ne valait rien. Elle n'était plus rien. Comment rembourser Vertu de rien ?

Elle le sentait comme un fer enfoncé dans son cœur, elle en aurait vomi si jamais elle avait eu quelque chose dans l'estomac. La perspective de vivre ainsi lui faisait horreur.

Soudain, apparut dans son champ de vision un bras d'enfant tenant une pomme.

Au sens propre.

« Bonjour, mignonne. C'est pour moi ? »

La gamine avait l'air bien décidée à faire cadeau de son fruit, qui était d'une taille hors du commun, les petits doigts grassouilleux peinaient à la saisir pleinement. C'était une de ces belles pommes à l'épaisse peau cireuse, d'un rouge profond, promesse d'une chair croustillante, juteuse et abondamment sucrée. À cet instant précis, et on la comprendra aisément, Condeeza n'avait d'yeux que pour cette pomme, et négligeait parfaitement de détailler celle qui la lui offrait. Sans trop hésiter, elle s'en empara et s'en nourrit. Elle en dévora jusqu'au trognon, extrayant les pépins hors de leur gangue ligneuse à l'aide de sa langue experte en ce genre d'exercice, avant de les briser sous ses molaires pour en tirer la pulpe fade. Certes, une pomme ne rassasie pas son homme, mais ce modeste fruit était bien ce qui lui était arrivé de mieux depuis des lustres, aussi considéra-t-elle d'emblée la fillette avec la plus grande sympathie.

« Tu es gentille, toi. Comment tu t'appelles ? »

L'enfant la dévisagea de ses grands yeux vides de tout sentiment, sans faire mine d'avoir entendu la question.

— Tu n'as pas de nom ? Eh, vous autres, elle est à qui la gamine ?

— J'en sais rien, moi, répondit une voix avinée avant de se perdre dans une toux tuberculeuse
— N'as-tu pas des parents ici ?

L'enfant n'avait toujours rien à dire. Elle se lova contre Condeezza, qui caressa sans réfléchir ses cheveux emmêlés et crasseux. Bientôt, la petite tête se fit lourde contre la poitrine de notre héroïne, les membres potelés de la petite fille perdirent toute force, et elle sombra dans un sommeil aussi rapide que profond.

« Toi t'es gentille » dit-elle alors en remarquant combien on raconte facilement des conneries quand on est fatigué. Condeezza, à son tour, bascula sur le côté. Elle n'aurait jamais cru pouvoir y parvenir, après la terrible rancœur qui l'avait saisie quelques heures plus tôt, mais elle parvint à s'apaiser, et à son tour, sombra dans l'oubli le temps d'une longue nuit sans rêve.

I.18 La deuxième leçon

Il est d'usage chez les malandrins, lorsqu'on réussit une belle affaire et que l'on doit se rendre chez le fourgue, afin de réaliser son bénéfice, de constituer une équipe de négociation constituée du chef, qui tient le butin entre ses mains, et du dernier entré dans la bande, qui doit rendre compte aux autres argousins des agissements du chef. C'est ainsi que Vertu et Dizuiteurtrente, levés avec les poules, se retrouvèrent à parcourir les rues de Baentcher toute la matinée durant, rendant visite successivement à messieurs Fantagol « Trois Yeux », Gubrys « Douze Doigts », Sullik « Double-Nez », Flanchel « Quatre-Mains » et Burellos « Normal », qui étaient quelques-uns des plus illustres recéleurs de la ville. À chacun elle céda une part de ses bijoux, pour parvenir à la rondelette somme de quatre mille huit cent treize askenis, qui dépassait ses prévisions. En défalquant les dix askenis promis au docteur, payables en tonnelets de gnôle, il restait assez pour faire soixante-trois parts égales de soixante-seize askenis, deux porcreaux et cinq fétoules (plus de la petite monnaie qui servirait à payer un pot à tout le monde).

Véhiculer une telle quantité d'or était hors de question, aussi s'en firent-ils payer le dixième en métal jaune, le reste sous forme d'assignats de dix askenis, une reconnaissance de dette émise par la Guilde des Lames Nocturnes, qu'il était possible de se faire payer au siège et qui avait, partout en ville, valeur de monnaie. Au siège de la Guilde, justement, ils se rendirent afin d'ouvrir un compte indivis sur lequel ils versèrent les assignats, ainsi que l'essentiel de l'or. Ils déclarèrent scrupuleusement leur larcin au secrétariat, versèrent immédiatement le tiers requis au supérieur de Vertu, puis, l'esprit libre et la bourse bien allégée, s'en furent dans les rues de la Cité Rouge afin que de musarder un peu, et éventuellement, dépenser quelque argent.

— Au fait, as-tu médité sur ma première leçon, comme je t'enjoignais de le faire hier soir ?

— Ah mais c'était une vraie leçon ?

— Bien sûr.

— Je croyais que c'était une rossée pour m'apprendre à me mêler de ce qui me regarde.

— Qui diable irait reprocher à un voleur de fouiner dans les affaires des autres ? Bon, alors, quel enseignement as-tu tiré de ma leçon ?

— Eh bien, dans ce cas, il me semble que c'est clair. En tout état de cause, et corrélativement au fait que subséquemment la susdite leçon m'a pu être profitable au titre d'une mémorable expérience que je ne manquerai pas de narrer dans mes vieux jours, lorsque je serai en bonne

compagnie et que, mes cheveux grisonnant sur mes tempes, mes petits-enfants s'assembleront autour de moi pour écouter mes radotages sans queue ni tête, je pourrai dire sans risque d'être démenti par quiconque que le propos de votre leçon, mon estimée maîtresse, était le suivant : un bon combattant se doit de toujours être sur ses gardes. Quelque chose comme ça.

— Ah. Et pourquoi ?

— Pour ne jamais être surpris par l'ennemi, pardi !

— Bien.

On n'entendait guère d'enthousiasme dans la voix de la voleuse. Dizuiteurtrente, qui avait oublié d'être bête, se rappela alors des curieuses méthodes pédagogiques de son aînée, et soupçonnant que celle-ci allait le mettre à l'épreuve, tendit ses nerfs et ses muscles pour anticiper une attaque.

— Et là, je suppose que cette démarche grotesque de drag-queen atteinte d'hémorroïdes signifie que tu es prêt au combat.

— Exactement, madame.

— Bien. Je vais en profiter pour te donner ta seconde leçon. Je vais t'attaquer – note bien que je te préviens – et tu vas tenter de m'arrêter.

Le jeune voleur s'arrêta dans la rue, fit face à sa maîtresse comme on le lui avait appris à l'école, et se mit en garde de son mieux. Vertu attendit une seconde, s'élança le genou en avant, le stagiaire abaissa les bras pour bloquer le coup qu'il redoutait tant. Bien sûr, ce n'était qu'une feinte. Il ne vit même pas arriver le direct du droit qui l'envoya dans les poubelles.

— Alors, qu'as-tu retenu de ta seconde leçon ?

— 'ai mal au pif.

— Certes, mais encore ?

— F'était pas fa ? Fallait pas refter toujours prêt ?

— C'est pas possible d'être toujours prêt, gallinette ! L'esprit humain est incapable de se concentrer plus de cinq minutes sur un même sujet. Enfin, on fait partie de la même espèce, ne me dis pas que tu ne t'en es jamais aperçu. Ne crois pas les histoires qu'on raconte sur les Vieux Maîtres de la Montagne au Dragon d'Or qui ont les sens toujours en alerte, c'est de la connerie, c'est du flan. Et non seulement c'est pas possible, mais en plus, comme tu as pu le remarquer, être tendu comme une corde à piano ne t'empêchera jamais de te faire mettre une pile par un plus fort que toi.

— Ah bonf.

— Tu sais maintenant tout ce qu'il y a à savoir sur la deuxième leçon. Je te laisse encore méditer sur la première, dont tu n'as toujours pas percé le sens profond.

Baentcher était ce matin-là fraîche comme une jeune fille se rendant à son premier bal dans l'espoir d'y croiser le loup. L'ondée nocturne en avait assaini les caniveaux plus efficacement que les cochons municipaux dont c'était le travail, lessivé les façades à colombages apparents, noyé plus d'un cafard et emporté force rats dans les eaux tumultueuses du Xnö. Partout où le regard se posait, mille perles d'eau de pluie renvoyaient les fragments brisés du soleil cru de ces contrées d'altitude, tandis que l'air vif inspirait à tout un chacun une vigueur et une verve plus élevées qu'à l'habitude. Sur le marché aux draps, qu'ils traversèrent incidemment, ils admirèrent les coloris flatteurs et les complexes motifs à la dernière mode, scintillant de l'éclat du neuf, et que des douzaines de marchands réussirent presque à leur vendre. Un peu plus loin, ils croisèrent un groupe d'enfants se rendant à quelque école, deux par deux, dans

leurs petits uniformes gris, la houlette d'un sévère prêtre de Hegan plongé dans son livre de prière, et ils rirent de bon cœur aux facéties des derniers de la classe qui imitaient leur maître avec un sens certain du spectacle. Divers passereaux se poursuivaient en piaillant dans les rues étroites, évoquant irrésistiblement des chasseurs interstellaires occupés dans la tranchée de quelque station de combat. C'était un de ces matins glorieux où tout, en fait, contribuait à la bonne humeur et à la bravoure, ainsi, bien qu'il se fût déjà pris une beigne cinq minutes plus tôt, Dizuiteurtrente s'enhardi à poser une question à Vertu.

— Il y a un truc qui me tracasse.

— Vas-y ?

— C'est à propos de la gamine là.

— Quelle gamine ? Ah oui, elle. J'y fais même plus gaffe. Qu'est-ce qu'elle a ?

— Vous ne trouvez pas ça étonnant, qu'elle nous suive tout le temps ?

— Bof.

— Enfin, je veux dire, c'est tout de même bizarre qu'une enfant de cet âge soit simplement capable de nous filer partout, de nous retrouver où qu'on se cache, d'esquiver les cailloux qu'on lui lance, de se nourrir par elle-même ? Rien que dans la tour, hier, elle s'est quand même tapée toute la traversée du lac à la nage dans une eau glacée, deux plombs de marche nocturne...

— Et ton idée c'est quoi ?

— À mon sens, mais ça vaut ce que ça vaut, ça ne m'étonnerait qu'à moitié qu'elle ne soit pas tout à fait ce qu'elle a l'air d'être.

— Ah. Bien. Quel esprit de déduction. Évidemment qu'elle n'est pas ce qu'elle a l'air d'être. Déjà, elle ne se reflète pas dans les miroirs, elle n'a pas d'ombre... Tiens, on fait un test, décris-la-moi.

— Euh... cheveux tirant sur le roux, yeux marrons, un visage assez quelconque...

— C'est bien ce que je pensais, eh bien moi, je la vois brune, avec les yeux noirs, un visage large et un drôle de petit nez.

— Vraiment ?

— Je t'assure. En fait, c'est toi en petite fille que tu me décris. Et de même, il m'a fallu du temps pour m'en apercevoir, mais ce que je vois en elle, c'est mon reflet, je devais ressembler à ça il y a quelques années. Et je suppose que pour tout le monde c'est pareil.

— Non ? Mais c'est sorcellerie !

— Faut espérer, parce que si c'est pas sorcellerie, on est vraiment dans la merde. En fait, je pense que c'est tout bonnement une de ces créatures qui vous suivent pendant toute une aventure et qui ne révèlent leur véritable nature qu'au dénouement. Les Normes Donjonniques sont bourrées de bestioles polymorphes comme ça, c'est sûrement encore une succube ou un bestiau de ce genre. Note, on est cons, on va lui demander. Eh, Bob, ramène ton cul !

L'enfant s'approcha, sans qu'on put dire si c'était sa trajectoire naturelle ou si elle répondait à l'appel.

« T'es une succube, ou un bestiau de ce genre ? »

Sans ôter le pouce de sa bouche, elle secoua la tête en signe de dénégation. C'était la première fois qu'elle faisait mine de répondre à une question. Nos deux héros en furent étrangement impressionnés.

Ils se retrouvèrent chez Corbin, où ils s'étaient donné rendez-vous. Il vivait dans une spacieuse soupente agencée sans fioriture. Une barre de fer boulonnée au plafond lui servait à faire ses

tractions, divers ustensiles de pierre et de métal fabriqués maison l'alourdissaient au-delà de son poids de corps, des cales de bois taillées par ses soins avaient pour fonction d'augmenter la déclivité lorsqu'il faisait les pompes, afin de reporter le travail sur la partie sternale du grand pectoral, ainsi que sur les faisceaux antérieurs du deltoïde. Dans la cheminée éteinte était pendue une marmite, du genre de celles qui servent habituellement pour les familles, mais qui était bien utile à Corbin pour se confectionner les portions à base de riz, de pâtes, de légumes frais et de poisson qu'il emportait partout avec lui dans de petites boîtes laquées et qu'il mangeait à raison de six repas par jour. Pour un homme faisant primer les choses du corps sur celles de l'esprit, il était étrange de voir chez lui une aussi belle bibliothèque, toutefois, en s'approchant et en piochant au hasard parmi les recueils, on trouvait « Diététique sportive », « La nutrition du culturiste », « L'entraînement de force », « Traité d'anatomie musculaire », « Les exploits de Milon de Sycotum », et bien sûr le « Guide des mouvements de musculation – approche anatomique » de Delavier.

Le maître de maison avait fait visiter ses installations, et commencé à expliquer le pourquoi du comment de chaque appareil, ainsi que sa philosophie en matière de culture physique, mais rapidement, ses camarades s'étaient détournés de cet exposé avec ennui, à l'exception toutefois de la princesse Quenessy, qui resta bientôt son seul auditoire.

— ...à l'aide d'un split adapté et d'une diète rigoureuse. Mais le plus important, c'est bien sûr la qualité de l'exécution. Un mouvement bien mené est toujours utile.

— Vous avez bien raison, monsieur le voleur. Toutefois, je ne souscris pas à votre manière de concevoir le split.

— Ah bon ?

— Je sais que cette méthode d'entraînement est à la mode, mais pour ma part, je suis plutôt adepte du full body, trois fois par semaine, complété par de longues séances de course et de natation. Mais bien sûr, de par mon sexe, je ne peux guère prétendre à la même hypertrophie musculaire que vous, la problématique est donc différente.

— C'est vrai.

— Cela dit, j'aimerais assez vous accompagner un jour à votre palestre, nous pourrions nous entraîner de conserve.

— Je crois que malheureusement, l'accès du lieu est réservé aux hommes. Mais de toute façon, on n'aurait pas pu être des partenaires d'entraînement efficaces l'un pour l'autre, parce qu'on n'est pas du tout de la même force.

— Ce n'est pas grave, ça, je vous aurais aidé à décharger les barres.

Corbin se tut, interloqué, puis tous deux partirent d'un grand éclat de rire.

— Bon, on se concentre là ! intervint Vertu après avoir posé ses affaires.

— Oui chef.

— Alors voilà, j'ai fait un petit état du trésor, on va distribuer l'or et les assignats en fonction des quotes-parts que j'ai données l'autre jour, il y a un peu plus que prévu. Ah, oui, pour vous docteur, j'ai réservé dix askenis afin de vous faire porter quelque breuvage par le cabaretier de votre choix.

— Madame, j'ai changé d'avis.

— Pardon ?

— Ayant dégrisé pour la première fois depuis des mois, je me rends enfin compte du pathétique de ma situation, et révolté par le pauvre ivrogne que je suis devenu, je souhaite rester sobre. Je vous prierais donc de me donner directement les askenis en question.

— Sage décision. Les voici.

— Et je vous jure ce soir, mes amis, que jamais plus une goutte d'alcool ne franchira le seuil de ces lèvres, j'en fais le serment.

— Riche idée. Maintenant, parlons un peu de la suite des événements.

— Je veux bien avoir les entrailles dévorées par un jaguar féroce si jamais j'y laisse couler la moindre liqueur, le moindre vin, la moindre bière!

— On a compris. . .

— Ah, misère de l'alcoolique! Voyez à quel état de déchéance elle conduit des hommes de bien qui jadis faisaient le ciment de leur communauté, la joie de leur famille, l'honneur de leur métier!

— Peut-on continuer?

— Voyez, mes amis, cette bouteille à l'air innocent, voyez son goulot avenant, ses courbes douces, le parfum qui s'en exhale. . . Ne vous y trompez pas, jeunes gens, c'est l'ancre de Satan! Fuyez, fuyez avant que le vice ne s'empare de vous comme il l'a fait de moi. . .

— Bien, on va le laisser se calmer tout seul. Donc, pour en revenir à nos affaires, il nous faut trois clés, et nous n'en avons qu'une.

— Oui, la clé, approuva Quenessy.

— Non, pas la clé, trancha Toudot. Je vous rappelle, si cela vous intéresse encore, que j'ai une mission, moi! Je dois ramener la princesse au roi Iskor de Nordcumberland pour toucher moult picaillons. Et si quelqu'un a un problème avec ça, je suis tout à fait disposé à faire valoir mes arguments.

Pour bien faire saisir aux moins réceptifs ce qu'il entendait par là, il avait porté la main à son épée.

— Eh bien écoute, Toudot, si tu veux, on règle ça ici.

— Allons, allons, du calme, temporisa Dizuiteurtrente en s'interposant entre le mercenaire et sa maîtresse. J'ai réfléchi à la situation, et je pense qu'il y a peut-être une solution.

— Je t'écoute.

— Le royaume de Nordcumberland n'est, d'après mes renseignements, pas plus éloigné d'ici que dix jours de cheval. Toudot y ramène la princesse, prend sa récompense, puis quitte le royaume et va se cacher dans quelque auberge sur la route, ayant accompli sa mission avec honneur sans qu'on puisse rien lui reprocher. Quelques jours plus tard, la princesse s'évade de nouveau, ce qui devrait lui être aisé si elle est réellement la magicienne qu'elle prétend, et rejoint notre ami à son auberge. Puis, tous deux, ils reviennent à Baentcher. C'est l'affaire d'un mois. Les clés attendent qu'on s'en empare depuis des siècles, elles attendront bien quelques semaines de plus.

— Pas sot.

— Oui, bien parlé. Et en attendant, on pourra essayer de trouver tous les renseignements possibles sur ces foutues clés.

— Et dépenser notre or.

— Tout juste.

— Et il faudra trouver un nom pour la compagnie, fit remarquer Ange.

— C'est bien nécessaire?

— Telle est la tradition.

— Merde. Et je suppose que c'est moi qui m'y colle.

— En effet, chef, telle est la coutume.

— Bon, alors de par mon autorité incontestable en ces matières, je décrète que nous serons connus à partir d'aujourd'hui, et jusqu'à la consommation des siècles, depuis l'Hyperborée

jusqu'aux confins du Phtyx, sous le nom de « la Croisade Burnée ». Et ne me demandez pas d'explications.

— Ah bon.

— J'en serai, s'il vous plaît de me faire une place, signala le docteur.

— Mais volontiers, cher praticien. Mais pour quelle raison voulez-vous nous suivre ?

— Je crains de retomber dans mes mauvaises habitudes si l'oisiveté me laissait trop de loisir. Au moins, avec vous, on ne s'ennuie pas, et on n'a pas le temps de penser à autre chose qu'à sauver sa vie. Je suis érudit en bien des domaines, et je pense pouvoir vous être utile dans votre quête.

— Faisons ainsi. On sera donc sept, et probablement huit en comptant l'autre, là. Ça fait une jolie équipe.

— Que Myrna favorise nos entreprises.

— Puisse la fortune nous sourire !

— Faisons le vœu d'être unis dans la victoire comme dans l'adversité.

— Et que les dieux nous épargnent les fléaux des maladies, des bêtes, des morts-vivants et des nains aventureux.

L'affaire étant conclue, on rit et chanta jusqu'au milieu de l'après-midi, après quoi Toudot et la princesse s'aperçurent qu'ils devraient se mettre en route, histoire d'arriver à la première étape avant la nuit. On se donna fraternellement l'accolade, et chacun rentra dans sa chaudière. Il se trouvait que Dizuiteurtrente et Vertu habitaient à peu près dans le même quartier, de sorte qu'ils firent la route à deux.

— Tes dons sont multiples, Dizuiteurtrente. Tu n'es sans doute pas le meilleur combattant du Septentrion, mais ta langue accommodante permet d'arrondir bien des angles. Quel don utile !

— Merci, ma maîtresse. Mais il est vrai que je manque un peu de pratique dans l'art du combat, et c'est pourquoi j'ai beaucoup réfléchi à votre enseignement. Vous savez, la première leçon.

— Oui, la première leçon. Et en as-tu tiré quelque chose d'utile ?

— Eh bien, je dois le confesser, il me faut encore approfondir ma méditation.

Soudain, dans un mouvement fluide qui se coulait parfaitement dans sa démarche, le jeune truand dépassa Vertu, se baissa, et lui colla un direct dans l'abdomen aussi violent qu'il le put. Sous le choc, la voleuse perdit le contrôle de ses membres postérieurs, et s'effondra sur son séant en hoquetant. Il y eut un brouillard douloureux, puis une sensation de pression aiguë et fraîche sur son cou. La dague du jeune malfaiteur était pointée contre sa jugulaire.

— Il me faut approfondir ma méditation, mais je crois que de la première leçon, ce qu'il fallait retenir, c'était « Frappe le premier et vise les couilles », pas vrai ?

— Tu as... parfaitement... saisi...

Ce petit bâtard ira loin, se dit alors notre héroïne, qui pour le coup, ne se trompait pas.

I.19 Tout ça pour deux navets

« Une seconde, j'arrive, j'arrive. Qu'est-ce que tu cours vite pour ton âge ! »

À l'autre bout de Baentcher, Condeeza avait recouvré une partie de sa dignité, et comme à tout le monde, l'éclaircie lui avait quelque peu adouci l'humeur. Cela dit, on ne pouvait pas

vraiment considérer qu'elle menait grand train, elle n'avait pour se vêtir que les nippes qu'elle avait pu subtiliser sur un fil en bordure d'un camp de romanichels, une chemise blanche débordant de tous côtés d'un bustier noir, une jupe noire elle aussi, qu'elle avait toutefois réussi à arranger un peu en les pinçant ici et là, car elle partageait avec Vertu l'art de faire naître un peu d'élégance à partir de n'importe quoi. Enfin, presque n'importe quoi, car pour toutes chaussures, elle devait pour l'instant se contenter de boue et de poussière. Cela dit, entre son accoutrement et sa peau sombre, elle passait sans difficulté pour une bohémienne.

Et donc, elle courait après sa gamine muette dans le quartier du Palantin, situé à l'extrême est de Baentcher, entre la muraille et la Colline du Gibet.

Ce n'était pas un très bon quartier, elle y passait donc inaperçue. Un peu plus tôt, elle avait profité de ce qu'un marchand de fruits et légumes montait son étal pour lui dérober, le cœur battant, trois gros navets. Elle n'avait ni goût ni talent pour ce genre de larcin, aussi lui en avait-il coûté, mais là où elle était réduite, elle n'avait pas vraiment le choix. Au final, elle avait réussi à s'éloigner, puis avait dévoré l'un des fades légumes. Elle aurait eu l'appétit pour faire un sort aux deux autres, mais se ravisa et, avec prudence, se les garda pour plus tard. Elle aurait assurément mieux fait de tout manger de suite, puisque dès que son attention se fut portée ailleurs, la gamine s'empara des précieux tubercules et fit mine de s'échapper avec. Par tous les dieux, qu'elle courait donc vite !

Mais bizarrement, l'enfant semblait ralentir par moments. En fait, dès que Condeeza fatiguait un peu, la gosse faisait mine de l'attendre. Puis elle s'arrêta tout à fait, jeta un regard guère effrayé à sa poursuivante, et s'engouffra dans un bâtiment en ruine. C'avait été jadis une villa cossue, deux étages autour d'une cour carrée semée de feuilles mortes, un large toit de tuiles dont les éléments faisaient le siège depuis des lustres, un grand corps de bâtiment où naguère avaient vécu les maîtres, avant la ruine. L'endroit suscitait tout à la fois méfiance et mélancolie. À la poursuite de l'enfant, Condeeza traversa l'atrium, puis se glissa dans la petite porte qui donnait sur les cuisines. La faim ne l'avait pas privé de toute lucidité, aussi s'étonna-t-elle de ne point trouver les lieux encombrés de miséreux, bien qu'ils fussent encore tout à fait habitables. Néanmoins, cette pensée n'effleura pas son esprit assez longtemps pour y imprimer sa marque. La souris grimpa à l'escalier, un étage, deux, trois, puis enfin, elle gravit les barreaux d'une échelle de bois fort termitieuse, mais qui tenait encore pour l'instant. La soupente était si basse qu'il fallait ramper à plat ventre, puis à quatre pattes. D'ordinaire, les enfants évitent ce genre de recoins sombres, mais celle-ci n'éprouvait visiblement aucune crainte à la perspective de faire son chemin sur le territoire des araignées et des rongeurs domestiques.

L'enfant semblait connaître les lieux. Était-ce son repaire secret ? La demeure avait-elle appartenu à sa famille ?

Une voix basse et étouffée tira Condeeza de ses spéculations. Quelqu'un, d'une voix monocorde, professait un discours. Ce n'était pas dans le grenier, qui était vide de toute occupation humaine, cela venait d'en dessous. Elles n'étaient pas seules, dans cette mystérieuse demeure.

Elle s'approcha de l'endroit d'où provenaient les sons, et s'aperçut que tout un pan du plancher s'était effondré. Elle s'approcha avec prudence de l'orifice, et constata que la chute de ce plancher avait entraîné la ruine du suivant, de telle sorte qu'elle pouvait voir ce qui se passait deux étages au-dessous. Mais que se passait-il donc ? Des choses bien intéressantes, à telle enseigne que d'un seul coup, les histoires de navets s'évanouirent totalement de son esprit.

Six hommes étaient rassemblés autour d'un grand feu. Elle connaissait quatre d'entre eux :

Makart d'Obino, le cadet d'une famille noble mais désargentée de Baentcher, qui lui avait fait l'effet d'une brute vicieuse, Khafir Sheben, un officier mercenaire d'une quarantaine d'années, Molokai Pankoth, un marchand d'épices connu pour sa jovialité et sa force herculéenne, mais dont la réputation était troublée par des « incidents malencontreux » arrivés à certains de ses concurrents, et enfin le noble Pegod d'Arkatia, un célèbre philosophe auteur de nombreux traités pédagogiques, mettant l'accent sur une éducation stricte et physique des jeunes gens afin de leur former un caractère viril. Il approchait la soixantaine, mais son port n'avait rien de sénile ni d'avachi, sans doute pratiquait-il lui-même ce qu'il prônait. Les deux inconnus n'étaient pas plus des mollassons. Tous les six étaient rassemblés autour d'un feu qu'ils avaient fait sur le carrelage, vêtus d'armures de cuir ou de maille, ils avaient tiré l'épée et la tenaient pointée devant le feu. Quelque chose de sombre était répandu par terre, un peu à l'écart. Était-ce de la mousse, ou... Non, c'était bien du sang. La forme qui gisait dans la flaque, était-ce un homme ? Trop petit. Un enfant, alors ? Oh non, cela avait un pelage, quatre pattes grêles. Un mouton, ou un assez gros chien peut-être. On l'avait immolé devant...

Horreur ! Elle comprenait maintenant ce qui avait amené ces hommes en ce lieu. Accrochée au mur, on avait déroulé une hideuse tenture, une vieille chose à moitié effacée, mais qui n'en était que plus effrayante. Encadrée d'une mystérieuse maxime écrite en runes du lointain Occident, brodée de noir et de rouge, celui qui était vénéré observait ses fidèles. Ce dieu pour lequel on avait répandu le sang n'avait pas la forme d'un homme. Son corps se lovait au lieu de se dresser, protégé de ses puissantes écailles, prêt à bondir sur ses ennemis, à les déchiqueter de ses griffes, de ses crocs, prêt à déployer ses ailes immenses pour les emporter dans ses enfers. Ils vénéraient le Dragon Noir, ils vénéraient Naong, dieu de la tyrannie.

Des sentiments contradictoires assaillirent la courtisane. Bien sûr, comme n'importe qui surprenant les manigances des fidèles de Naong, sa réaction instinctive était de s'éloigner en silence en priant pour que personne ne la voie, ni ne trouve jamais trace de son passage. Oui, mais Condeeza n'était pas n'importe qui. Une autre petite voix lui soufflait : « Combien ces braves bourgeois seraient-ils prêts à payer pour que je ne révèle pas au grand public qu'ils adhèrent à un culte maléfique ? » On comprend aisément que dans la fortune qui était la sienne, et qui se montait à même pas deux navets, le deuxième argument avait quelque poids. Elle se savait rusée et imaginative, elle trouverait bien un quelconque moyen d'empocher l'or sans encourir la vengeance des sectateurs. Mais encore fallait-il trouver un élément irréfutable compromettant les six hommes. Il fallait identifier les deux autres, connaître leur fortune. Il fallait découvrir ce qu'ils faisaient exactement ici. Sur ce dernier point, elle avait un moyen de s'informer, elle tendit l'oreille. Pegod d'Arkatia semblait diriger l'office.

« Infatigable fléau du chaos, accueille aujourd'hui au sein de la Griffes Noire un nouveau chevalier. Sire Markart fut un honorable escuyer, qui a servi l'Ordre avec dévouement. Il a fait preuve des qualités requises pour rejoindre les rangs des Compagnons du Sang. Puisse le sang de cet agneau sceller le pacte mieux que ne le feraient les écrits des hommes. »

Pegod s'accroupit devant la flaque de sang, y trempa sa main droite, puis se releva et l'apposa sur le front de Markart.

— Tu es des nôtres, maintenant.

— Hourra ! firent les autres en levant leurs épées.

— Prends place parmi les Compagnons, Markart. Fais preuve de force et d'honneur, telle est la seule voie qui plaise au seigneur Naong.

Le chevalier mit genou en terre, ses mains posées sur la garde de son épée, et Pegod l'adouba comme l'on fait dans tous les ordres de chevalerie. Puis il se releva, et bien qu'il fût loin

et mal éclairé, Condeezza pouvait ressentir son intense satisfaction. Tout cela était des plus habituels.

En revanche, la scène qui suivit ne pouvait guère se voir que chez les fidèles de Naong, tant elle était peu conforme aux canons habituels de la chevalerie, mais je vous en laisse juge.

— Maintenant que me voici chevalier, lieutenant-général Pegod, je suis légitimement en droit de vous défier selon l'usage du Jugement à Outrance.

— Quoi, tu oserais ?

— Les chevaliers Molokai et Thonfa seront mes témoins. Je pense que messires Shenozer et Khafir se feront une joie de vous assister.

— Tout était prévu ! Petit serpent, tu préparais ton coup depuis longtemps. Comment ne l'ai-je pas vu venir ? J'ai été blessé au combat la semaine passée, et tu le sais, et je suis ton aîné de plus d'une génération, je ne puis me battre contre toi.

— Votre temps est passé, lieutenant-général, et le mien approche, c'est aussi simple que cela. Il n'y a rien de personnel là-dedans.

— Quelle scélératesse ! L'un d'entre vous me servira-t-il de champion ? Qui se battra pour ma cause ?

— Ils sont témoins de l'un ou de l'autre, ils ne peuvent être votre champion. Assez d'atermoiements, Pegod, faites face à votre destin.

Eh bien, ce vieux bonhomme s'est mis dans un mauvais cas. Il y avait toutefois de la noblesse dans la manière qu'il avait d'accepter un combat perdu d'avance. Il se prépara au duel, et Condeezza choisit ce moment pour s'esquiver.

La fillette était dans un coin du grenier, pas loin. À ses pieds traînait un objet couvert de poussière. La courtisane s'en approcha, et constata avec un certain plaisir qu'il s'agissait d'une épée. Certes, elle était rouillée par endroits, mais du premier coup d'œil, on reconnaissait une arme de qualité. Bien grattée, elle pourrait en tirer quelques bons askenis, sûrement. C'était inespéré ! La chance lui souriait de nouveau, pouvait-on croire.

Elle soupesa l'arme, qui était bien lourde. C'était une épée bâtarde, pouvant se manier à une ou deux mains. Parfaitement fonctionnelle, très joliment équilibrée. Elle n'avait que des notions d'escrime, mais elle savait reconnaître une belle arme quand elle en croisait une.

Tiens, mais quelle étrange pose prenait la petite fille. Elle s'était reculée dans un coin du grenier, là où elle arrivait à toucher les tuiles du plafond, et avait agrippé une des grosses poutres obliques.

Puis la petite fille souleva le toit.

Très vite.

Correction, c'était le plancher qui s'était effondré sous Condeezza.

Le bois pourri s'écrasa sur le plancher sous-jacent, qui n'était guère mieux constitué, et s'effondra à son tour. Sans doute cette masse de bois devait-elle être bien spongieuse car, en dépit de ces chocs, Condeezza resta consciente tout du long, et se releva aussitôt qu'elle put trouver un sol résistant.

— C'est pas vrai, fit Markart, on ne peut même plus secter tranquille sans être emmerdé par des romanos. Qu'est-ce que c'est que cette clocharde qui fouine dans les affaires du Dieu-Dragon ?

— Peu importe, poursuivit l'un des deux inconnus, elle doit mourir.

— En effet, la curiosité est un vilain défaut.

La seule sortie de la pièce était derrière les chevaliers, qui lui barraient la route. La fuite était exclue, et le combat inégal. Mais la ruse lui permettrait peut-être d'améliorer ses chances ? Le cerveau de notre protagoniste tournait maintenant à vive allure, passant en revue tous les paramètres du problème. Puis elle trouva la seule solution qui ne s'apparentait pas à du suicide.

— À six contre une, voici une étrange conception de l'honneur. Le même genre d'honneur, sans doute, que celui qui consiste à défier un vieillard blessé qui n'a aucun moyen de se défendre. Fi donc, monsieur le pleutre.

— Silence, chienne, tu ne sais pas de quoi tu parles.

— Oh que si, car j'en ai entendu assez pour comprendre qui vous êtes et ce que vous faites. Mais puisque Sire Pegod ici présent réclame un champion, me permettra-t-il d'être ce champion ?

— Tu n'es pas des nôtres, tu ne peux être un champion.

— Silence, Markart, c'est encore moi le lieutenant-général de notre congrégation. Il est tout à fait licite qu'un étranger à notre culte puisse devenir champion, car notre Seigneur favorise qui bon lui semble. Porte mes couleurs, bohémienne, puisque c'est ton souhait. Ta victoire prouvera ta valeur et la faveur que te porte Naong.

— Merci, lieutenant-général.

Elle fit rapidement le tour de la situation. Son cas s'était amélioré. Elle n'avait plus qu'un combattant à défaire, au lieu de six. Elle avait toujours son épée à la main.

Ça c'était le bon côté des choses.

Le mauvais, c'était qu'elle allait affronter un homme plus grand et plus vigoureux qu'elle, revêtu d'une cotte de mailles et qui, contrairement à elle, savait vraisemblablement se servir de son épée.

Néanmoins, quelque chose s'était allumé dans l'âme de Condeezza. Une petite flamme qui ne demandait qu'à grandir pour devenir un brasier triomphant. Car plus elle étudiait l'attitude de Markart, et plus elle était persuadée d'affronter un fat bouffi d'orgueil, qui n'avait pour elle aucune considération, et qui pour cela, la sous-estimait gravement.

De l'instant où elle réalisa cela, Markart ne fut plus pour elle un terrible adversaire voué selon toute vraisemblance à l'occire, mais un ennuyeux obstacle placé par le destin entre elle et de grandes choses. Un obstacle qu'elle ne doutait pas de balayer rapidement.

Livre II

La clé du Tombeau

II.1 TIG

À mille cinq cents kilomètres au sud-est de Baentcher, Maurizio Urbino, Comte de Schizietta, Gonfalonnier de Scanuzzi, Duc de Palimpseste, de Scapone, de Molvanie et de Pirandello, Protecteur de la Marche de Salascuzzo, Prince Électeur de Brimbourg, Légat d'Olida di Monte, Grand Faufréluche Pourpre de l'Ordre du Phénix et Joueur de Luth Passable, se faisait du souci. Il y avait à cela plusieurs raisons.

La première de ses préoccupations concernait Fabrizzio d'Areva, son peintre officiel. C'était un excellent peintre. Il s'était vanté, dans sa lettre d'introduction, de pouvoir faire n'importe quel travail de peinture « aussi bien qu'aucun autre », et de fait, il avait démontré une maîtrise merveilleuse. Le problème, c'est qu'à chaque fois que Maurizio lui rendait visite dans son atelier, et qu'il lui demandait où en était le retable de la cathédrale de Hima, qu'il était censé avoir terminé neuf ans plus tôt et pour lequel il avait été payé, l'artiste répondait quelque chose du genre « Je ne l'ai pas commencé, mais je viens d'inventer une machine astucieuse permettant de griller à la perfection les tranches de pain » ou « Je suis très occupé à disséquer les fleurs de tournesol, savez-vous que leur structure est des plus fascinantes ? » Bien sûr, le comte Maurizio se fichait pas mal du retable de la cathédrale, en revanche, on lui avait rapporté que le chanoine avait juré, s'il mettait la main sur le divin Fabrizzio, d'élargir sa tessiture dans les octaves supérieures. Et le comte Urbino avait quelque affection pour son protégé, que tant qu'à faire, il préférait entier.

Maurizio Urbino avait bien sûr d'autres sujets d'inquiétude, mais rien qui le tracasse autant que ça. Pêle-mêle, citons son cousin Cavaleiro, qui s'était pris de folie mystique sous prétexte qu'il était devenu Hiérarque de Boon, c'est-à-dire chef spirituel de l'église heganite. Du coup, il battait le rappel de ses parents et alliés pour monter une expédition contre les infidèles en Achs ou en Malachie, ça dépendait des mois. Il y avait aussi la fille du comte, Graziella dite « la Cannibale », que l'on avait mariée avec son demi-frère après que sa mère putative – un travesti du nom de Fandagulo – l'eut mise enceinte, et dont la conduite faisait scandale dans toute la ville (elle s'était, en effet, coupé les cheveux). Il y avait en outre les malheurs financiers de la banque Urbino, qui jadis avait étendu son empire sur tout l'Occident, et maintenant perdait des succursales dans le nord, au profit de la Hanse Khnebite. Bien sûr, les Urbino n'en étaient pas à faire la manche, mais il faudrait bien s'en préoccuper, un jour. Et puis, il y avait la peste, à ce qu'on disait, qui s'approchait de Schizietta, le mildiou qui grignotait les vignes familiales dans le sud, et la guerre qu'il menait contre le Comtat Ponteusque, celle contre les Cantons Vétalliques, celle contre le marquis Ludovico de Moraigue, celle qu'il faisait à la Ligue des Bergers de Castrie, celle qui faisait rage dans le Pizzapino, celle qu'il avait par mégarde déclarée au duché de Scapone avant de se souvenir qu'il envahissait ses propres terres (mais une fois qu'une armée est partie, allez donc l'arrêter), celle qu'il avait contre le roi de Panade pour une obscure histoire de rideaux, et quelques autres qu'il avait oubliées.

Mais au moins, pour ce qui est des guerres, c'étaient des problèmes faciles à résoudre : on engage des mercenaires, et puis on les envoie se battre contre les autres mercenaires, et puis ça va bien comme ça.

Justement, à Santanzio de Vica, petite localité à deux lieues de Schizietta, était basée une compagnie de mercenaires, le Tercio de Crotene. Ce n'était pas la troupe franche la plus nombreuse de la péninsule balnaise, puisqu'elle ne comptait qu'un peu plus de deux mille hommes, mais elle avait relativement bonne réputation. Le capitaine Giovani Acuto, qui la commandait, avait été informé par le Comte lui-même de l'imminence d'une nouvelle cam-

pagne de Schizietta contre la cité de Daglioli, de l'autre côté des montagnes Pennines, et avait agi en conséquence en recrutant de nouveaux mercenaires. Ils étaient à l'entraînement, dans les prés ceignant la bourgade.

Corbin, Toudot et Dizuiteurtrente avaient réussi à se faire engager dans la même unité, moyennant quelques pots-de-vin. Ils portaient maintenant l'uniforme grotesque à la mode dans les contrées balnaises, bas à rayures, culotte bouffante, pourpoint à brandebourgs, rubans et nœuds à tous les étages, large chapeau à plume, et pour couronner le tout, des pantoufles du dernier ridicule.

Corbin supportait ce triste accoutrement avec philosophie, ce qui n'était pas le cas de Dizuiteurtrente, être coquet et soigneux de sa mise, qui s'en attristait fort. Toudot, en revanche, semblait ravi de retrouver l'armée, pour des raisons qui échappaient à tout le monde.

« Oui, c'est lui, regarde cette démarche hardie, cette mâchoire carrée, ce regard clair, ces cheveux blanchis par le soleil, cette trogne de bulldog ! À n'en pas douter, c'est lui notre sergent instructeur ! Regarde-le bien et souviens-toi de ce moment, car celui que tu t'apprêtes à rencontrer, c'est lui qui sera ton maître de guerre, c'est lui qui va faire de toi un homme, mon jeune ami ! »

Le personnage en question, il est vrai, avait tout du chien de guerre, y compris le nerf de bœuf dont il se flagellait occasionnellement la cuisse tout en bombant le torse et en toisant les recrues de ses petits yeux réduits à des fentes auxquels, toutefois, rien n'échappait. D'une voix tonitruante, il aboya à l'adresse de la vingtaine d'hommes en rangs sur la place d'armes :

— VOUS êtes des pignoufs ! VOUS êtes des branleurs ! VOUS n'êtes que des SOUS-MERDES ! VOUS n'êtes même pas digne de souiller la SEMELLE de mes rangers, bande de COUILLES DE LOUPS ! Durant les prochaines semaines, JE vais vous faire BOUFFER DU RÈGLEMENT et vous allez me CHIER DES GALONS ! JE vais devenir votre PIRE CAUCHEMAR, vous allez apprendre à me DÉTESTER, vous allez apprendre à me HAÏR, et dites-vous bien que je n'en ai strictement RIEN À FOUTRE ! MON BOULOT c'est de transformer cette vingtaine de SACS À MERDE en soldats, et même si ça va être TRÈS DUR, vous pouvez compter sur moi pour vous donner autant de COUPS DE PIED AU DERCHE que nécessaire !

— Chef oui chef !

— C'est sûrement ce genre de DISCOURS que vous auriez entendu si vous étiez tombés dans un AUTRE PELOTON que le mien, mais moi je ne suis PAS COMME ÇA ! JE NE SUIS PAS un sergent instructeur à l'ANCIENNE MODE, on n'est plus au MOYEN ÂGE, JE crois aux vertus du DIALOGUE, de l'AUTODISCIPLINE et du MANAGEMENT ÉMOTIONNEL ! JE VEUX que vous voyez en moi UN AMI, JE VEUX que vous sachiez que ma porte vous sera TOUJOURS OUVERTE si vous avez besoin de PARLER, si vous avez des PROBLÈMES, si votre famille VOUS MANQUE ! JE NE ME VOIS PAS comme un OFFICIER mais plutôt comme un PÉDAGOGUE qui sera comblé si vous parvenez à vous ÉPANOUIR et à exprimer TOUT VOTRE POTENTIEL dans la vie militaire. ALORS vous allez me faire le plaisir de vous mettre À L'AISE et de m'appeler MAURICE.

— Euh...

— ET MAINTENANT, je voudrais que nous réfléchissions ENSEMBLE aux moyens que nous pourrions trouver pour rendre notre cadre de vie AGRÉABLE ET FONCTIONNEL ! TOUS ASSIS EN ROND, ATELIER BRAINSTORMING !

Maintenant que nous sommes rassurés sur le sort de nos trois camarades, retournons à Schizietta. Après la séparation de la compagnie, il n'avait pas fallu bien longtemps pour retrouver la trace de la clé suivante. Pour être précis, le docteur Venarius s'était rendu fort utile en

allant le lendemain à la bibliothèque municipale, afin de compulser divers ouvrages savants, pour en venir à la conclusion irréfutable que ladite clé avait été enterrée avec le doge Dandinolo, dans sa tombe, située au beau milieu du grand temple de Hima, à Daglioli. Ce qui posait un petit problème technique : la cité de Daglioli était présentement encerclée par les troupes coalisées de Schizietta et de San Stronzo. Vertu avait alors ourdi un plan pour se rapprocher de son but. Elle-même, le docteur, Ange et la princesse tâcheraient de se fondre dans la belle cité de Schizietta, glanant autant de renseignements qu'ils le pourraient, tandis que Toudot, Dizuiteurtrente et Corbin s'engageraient dans l'armée, ce qui leur permettrait d'approcher les défenses de Daglioli, et éventuellement, de trouver un moyen de faire entrer un petit groupe. Quenessy et Toudot revinrent à Baentcher dans les temps, et furent ravis de voir qu'on ne les avait pas attendus pour préparer l'expédition. Le voyage depuis la Cité Rouge jusqu'aux cités balnaïses fut sans grand relief, car les routes étaient bonnes en cette saison, aussi ne vous ai-je pas ennuyé avec ces sept semaines de chevauchée point pressée. Et c'est comme cela qu'ils arrivèrent dans la prestigieuse Schizietta, éminente capitale des arts, du bel esprit et du meurtre par strangulation.

Schizietta était l'une des plus prestigieuses cités de la péninsule balnaïse, forte de soixante-dix mille âmes. Fondée en des temps dont tout le monde avait perdu le souvenir, à l'exception d'un très très vieux dragon endormi, la ville avait été la capitale d'un petit comté agricole sans prétention, jusqu'au jour glorieux de la Révolution, qui avait vu la fondation de la République et le triomphe de la Liberté. C'était ce que l'on pouvait lire au fronton des bâtiments publics, sur les frises des temples et au pied des statues des Grands Hommes. Dans la pratique, il s'était trouvé un hiver où la famine passant, la plèbe s'en prit aux nobles du coin et après leur avoir fait subir toutes les avanies, les avait pendus. Les madrés marchands qui les y avaient poussés en profitèrent pour prendre le pouvoir, et trois siècles plus tard, ils l'avaient toujours. Il faut concéder que ce changement de gouvernement avait bénéficié à la cité. La plupart de ses habitants étaient des ouvriers des manufactures de faïence, des peausseries et des filatures qui avaient fait la fortune de la ville, à défaut de la leur propre. La prospérité attirant la canaille à grands flots, Schizietta avait rapidement débordé des murailles féodales pour se répandre dans les faubourgs, puis on avait abattu les murailles dans le but d'en construire d'autres plus loin, mais au final, des entrepreneurs peu scrupuleux avaient récupéré les pierres pour bâtir des immeubles de rapport où s'entassaient les miséreux dans des conditions d'hygiène déplorables et pour des loyers scandaleux, et on avait en chemin oublié toute ambition de ceindre la ville de fortifications.

Donc, après que la famille Urbino se fut servi la part du lion, quelques dizaines de familles marchandes se partageaient ce gâteau, sur lequel se payaient encore les influents clergés de divers cultes, mais il est dit que même les goinfres les plus voraces ne peuvent manger sans laisser tomber des miettes, lesquelles alimentaient divers parasites. Parmi eux se trouvaient les artistes. Car pour n'être que d'extraction roturière et d'ambition financière, les possédants de Schizietta n'en étaient pas moins fort contrits lorsqu'ils croisaient des aristocrates dont ils enviaient la naissance, les titres et les gloires chevaleresques. Voici pourquoi, afin de se parer d'une noblesse qui leur était inaccessible, nos braves bourgeois affectaient de parrainer tel ou tel bel esprit, dont la gloire et la production artistique feraient parler favorablement de leur clan. Et c'est pour ces raisons qu'en un siècle, Schizietta s'était couverte de colossales statues de bronze et de marbre, de ponts audacieux enjambant le Tallio (une rivière pourtant modeste), de places prestigieuses, de palais aux colonnades échevelées et de multiples chapelles peintes du sol au plafond.

Schizietta était cosmopolite, de sorte que leur arrivée dans cette belle cité ne suscita guère de curiosité. En route, n'ayant pas d'autres occupations, nos coquins avaient appris de Toudot de bons rudiments de balnais, de sorte qu'ils pouvaient converser à peu près intelligiblement avec les gens du cru, sans toutefois pouvoir passer pour des natifs. En revanche, le nécripontissien étant peu en vogue dans les terres méridionales, Vertu, Quenessy, Ange et le docteur Venarius purent converser tout leur saoul en déambulant sur la Piazza Cornada sans craindre d'être compris par des oreilles indiscrètes. Il faut dire que l'on se préparait au jeûne du Prédant, destiné à honorer Hima, déesse protectrice de la ville. C'était annuellement prétexte à un débordement d'activités pinardières et bâfratoires, n'ayant qu'un lointain rapport avec la religion, et que l'on appelait « le Festival ». Du coup, la place bruissait joyeusement d'activité, comme le reste de la ville, tandis que partout des hérauts bariolés donnaient de la corne ou du tambour, et hurlaient dans les oreilles des badauds les nombreuses activités organisées par les divers notables pour les festivités.

— Bon, alors je vous rappelle le mot d'ordre : on passe inaperçus. On se fond dans la masse, on se dissimule, on ne se fait pas remarquer, d'accord ? Nous sommes ici en terre étrangère et ne pouvons compter sur aucun secours extérieur, donc je compte sur vous pour adopter profil bas.

— Oui, chef, approuva Ange.

— C'est toi qui vois, dit Quenessy.

— Vous avez raison, renchérit le docteur, tant de compagnies ont connu l'échec, la mort et l'humiliation parce que l'un de ses membres s'était conduit comme un matamore, je vous en prie, ne les imitons pas.

— . . . , exposa doctement la petite fille en comptant les pigeons qui arpentaient la place.

— Ah tiens, elle est revenue, celle-là. Bon, maintenant que les choses sont au point, je vous. . .

— GRAND CONCOURS D'ARCHERS DU FESTIVAL !

— Euh. . . je disais quoi ?

— La discrétion.

— VENEZ MESURER VOTRE FORCE AUX MEILLEURS ARCHERS BALNAIS ! OUVERT À TOUS !

— Oui, la discrétion. Ne pas nous faire. . .

— NOMBREUX LOTS ! UNE OCCASION UNIQUE !

— Bon, alors pour la discrétion, on va dire qu'on commence demain.

II.2 Le chapitre de Bertrand

C'est ainsi que Vertu remporta un prix prestigieux : une superbe et avantageuse coquille d'épais cuir de buffle, ouvragée de motifs d'argent représentant Sforzello, le petit dieu de l'ardeur virile. La mode balnaise faisait chaque année assaut d'extravagance, et ces accessoires aussi inutiles que vulgaires étaient apparemment à la mode chez les gentlemen fortunés. Selon toute vraisemblance, personne parmi les organisateurs n'avait envisagé qu'une femme pût se classer dans cette compétition. Néanmoins, bien qu'elle n'en eût pas grand usage, ce lot ravit notre héroïne, car d'une part elle aimait gagner, et d'autre part elle trouverait bien une bonne poire qui lui rachèterait ce grotesque ustensile pour du bon or bien jaune. C'est pour cette raison qu'elle était de bonne humeur, de même que ses compagnons, tandis qu'elle se dirigeait vers l'auberge du « Joyoso Babouino », où ils avaient pris leurs quartiers. À cette heure-là, à Baentcher, les honnêtes gens étaient couchés, pour autant qu'il se fût trouvé d'honnêtes gens à Baentcher, mais à Schizietta, toute la population semblait sortie dans la rue pour s'amuser.

Partout les lampions éclairaient des scènes ludiques ou galantes, des musiciens de rue, des jongleurs, des acrobates, ou d'autres sortes de spectacles moins raffinés dont telle n'est pas la matière, n'est-ce pas.

« Madame Caducque, madame Caducque, attendez je vous prie ! »

Vertu n'avait pas perdu tout sens commun au point de s'inscrire sous son vrai nom, aussi avait-elle pris une identité fantaisiste. L'homme qui la hélait ainsi nuitamment dans les ruelles obscures de Schizietta était un personnage à la figure aimable, aux longs cheveux blonds et bouclés, qui devait approcher la quarantaine, sans avoir toutefois perdu en rien la forme altière de ses vingt ans. Il arborait un tablier noir constellé de taches multicolores, ce qui trahissait sa qualité de peintre. Hors d'haleine, il peinait à se frayer un passage parmi la foule des fêtards à divers degrés d'imbibation alcoolique.

— Ah, madame, deux mots, je vous prie !

— Mais bien plus s'il vous plaît, monsieur, lui répondit Vertu d'un air amène. Il se trouve que nous arrivons à notre auberge, vous prendrez bien un verre, vous semblez en avoir grand besoin.

— Volontiers, madame. Ah, je voulais vous aborder tantôt, après vos exploits, mais la foule se pressait tant autour de vous. . .

— Vous êtes amateur d'archerie ?

— Pas du tout, en règle générale. J'avais mes raisons pour me rendre en ces lieux, et je crois avoir trouvé ce que j'étais venu chercher, en votre personne, pour ne rien vous cacher.

— Vraiment ? Ah je vois, sans doute avez-vous besoin d'un garde du corps, ou d'un mercenaire de quelque sorte.

— Pas du tout, je vous rassure, il s'agit. . .

— Attention !

Vertu plongea dans le caniveau en entraînant son peintre avec elle, juste avant qu'un carreau d'arbalète ne fasse exploser le stuc du mur juste derrière eux. Aussitôt, Ange se fondit dans la pénombre complice d'un porche et tira son couteau, prêt à le lancer sur les assaillants, la princesse entama une incantation, et vif comme l'éclair, le docteur resta planté au milieu du passage en demandant « Hein ? C'est quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? » L'ennemi était là, au fond de la ruelle, trois formes encapuchonnées tirèrent la rapière et se portèrent sans crainte au contact. Leurs démarches assurées étaient celles de véritables hommes d'armes, des tueurs. L'endroit était propice à l'embuscade, et comme par magie, la foule avait déguerpi au premier signe de violence. Vertu eut le temps de décocher une flèche sur le plus avancé des assassins, le laissant sur le carreau, mais le second fut sur elle avant qu'elle ne fût en mesure de tirer l'épée. Elle l'esquiva maladroitement, et tomba de nouveau, emportée par la masse de son ennemi. Elle avait donc le dessous, d'autant que son gars faisait mine de sortir une gauchère, mais Ange vint lui prêter main forte prenant la brute par derrière et en lui tranchant sèchement la gorge. Nullement découragé, le dernier sicaire s'approcha des deux voleurs qui n'étaient pas en position avantageuse, mais reçut trois projectiles magiques avant d'avoir eu le temps de faire couler le sang. Il n'avait pas fallu dix secondes pour que trois cadavres jonchent les pavés de la venelle.

— Êtes-vous absolument sûr de n'avoir pas besoin de gardes du corps ?

— Eh bien. . . Pour être totalement franc, non, expliqua le Balnais avec philosophie. Je ne suis qu'un pauvre peintre, qui pourrait vouloir ma mort ? Je crois que ces messieurs étaient plutôt là pour vous.

— Vraiment ?

— Je ne me connais pas d'ennemi. Bien, en tout cas, je vous suggère de presser un peu le pas, la milice de Schizietta n'est pas connue pour sa célérité, mais il serait sans doute politiquement habile de nous éclipser et de faire comme si tout ceci ne nous concernait en rien.

— Bien dit. Allons discuter de tout ceci autour d'une bonne chopine.

Le Babouino était situé en périphérie de la ville ; si elle en avait possédé, il aurait été hors les murs. Dans ces immenses faubourgs peuplés s'entassait la masse des ouvriers des manufactures, des légions de gueux vomis de leurs campagnes reculées et venus à la ville dans l'espoir d'y faire fortune, contre toute logique. L'auberge se flattait d'un certain standing et donnait principalement le gîte à des marchands, mais la canaille industrielle fréquentait assidûment la grande salle pour profiter de la chaleur, de la musique, et dépensait tout son maigre salaire en mauvais vin. Vertu avait choisi cet établissement pour son agitation, au sein de laquelle ils passeraient inaperçus. En ces jours de fête, bien sûr, il était difficile de trouver le sommeil avant trois heures du matin, aussi n'eurent-ils aucun remord à s'attabler pour commander une chope et discuter tout leur saoul.

— Alors, c'est quoi, cette affaire ?

— Madame, c'est un peu particulier. Je souhaiterais que vous preniez bien le temps de réfléchir et de considérer ma proposition.

— J'écoute.

— Eh bien voici : accepteriez-vous de poser pour moi ?

— Pardon ?

— De poser.

— Vous voulez dire... de poser le Sceptre du Pouvoir dans le Cénotaphe de Cristal du Moine Pourpre ?

— Non, de poser en tant que modèle, quoi. Je suis peintre.

— Vous ne voulez pas qu'on vous débarrasse d'un troll ?

— Je crains de n'en avoir jamais rencontré.

— Vous ne recherchez pas l'Anneau Maléfique de Karamol... ?

— Du tout.

— Votre jeune sœur n'a pas été enlevée par un vil nécromant ?

— Eh bien il se trouve que si.

— Ah !

— Mais ils sont mariés maintenant, ils ont trois gamins... ?

— Vous voulez juste que je vous serve de modèle pour un tableau !

— Exactement.

— Écoutez, je vais jouer franc jeu, nous sommes des aventuriers en quête d'or, de gloire et de mauvais coups, pas vraiment des amateurs d'art.

— Ah, je comprends. Mais il faut absolument que vous posiez pour moi, madame. C'est à cause de certaines particularités physiques de votre personne.

— Ah bon ?

— J'ai remarqué votre physionomie particulière alors vous maniez votre arc, tantôt, et j'en ai été sur le coup ébloui. Je me suis dit : « C'est elle ou personne. »

— Ah bon ?

— Je fais actuellement le portrait d'une noble dame de la cour, une dame qui a bien des grâces, mais aussi quelques défauts. Et pour parachever mon tableau, j'aurais besoin de prendre modèle sur vous pour corriger quelques méchancetés que la nature lui a faites.

— Ah, monsieur le peintre, croyez que j'en suis flattée, mais hélas... ?

— Au fait, coupa sèchement Dizuiteurtrente, nous ne connaissons toujours pas votre nom, monsieur.

— Mon Dieu, mais c'est vrai, je suis un butor, j'ai omis de me présenter. Je suis Fabrizio d'Areva, de l'Honorable Société des Artistes de Schizietta

— D'Areva ? Le Premier Peindre Officiel de la Cour ?

— J'ai en effet le grand honneur de servir le duc. C'est d'ailleurs de sa favorite, dame Graziella Piazziflora, dont je fais le portrait. Mais je vois que je ne . . .

— . . . ravie d'accepter votre proposition ! dit Vertu. Ah, je frétille d'avance à l'idée de participer à la renommée culturelle de Schizietta, fût-ce de fort modeste façon. Buvons, mes amis, à l'art !

Vous aurez compris que par le truchement de Fabrizio d'Areva, Vertu comptait s'ouvrir quelques portes à la cour, et éventuellement, approcher le Comte en personne. Elle ne pouvait laisser passer une telle occasion. Après quelques verres, ils se séparèrent, Fabrizio n'étant apparemment pas un noctambule, et ils se couchèrent donc à des heures décentes.

Le lendemain matin, Vertu mangea un peu, puis se rendit seule jusqu'à l'atelier du peintre, où il lui avait donné rendez-vous. Elle refusa toute escorte de ses compagnons (à part celle de la gamine, qui ne lui laissa pas le choix), car elle estimait n'avoir rien à craindre d'une nouvelle embuscade. En effet, elle réfutait l'analyse de l'artiste comme quoi les tueurs de la nuit passée en voulaient à sa personne, puisque à l'évidence, ni elle ni ses amis n'avaient eu le temps de s'attirer la haine de quiconque. Ces hommes avaient fait preuve de trop de bravoure pour que le mobile puisse n'être que le vol, la seule explication logique était donc que quelqu'un en voulait à Fabrizio. Elle avait raisonnablement confiance dans son raisonnement, et marchait donc d'un pas assuré et insouciant dans les rues encore fraîches et désertes des quartiers nord.

Et ce qui devait arriver arriva.

Quelque chose lui mit la puce à l'oreille. Sans doute un subtil changement dans l'air, ou bien les passereaux urbains qui s'étaient tus, ou encore une odeur d'acier huilé portée par le vent. Rien qui ne soit consciemment détectable, mais assez pour rendre nerveuse une combattante habile et expérimentée. Elle sauta en haut d'une charrette et évita deux étoiles de fer qui rebondirent avec un sifflement métallique contre le mur de pierre. Une forme noire tomba du toit derrière elle, un combattant en tous points semblable à celui qu'elle avait défait, quelques semaines plus tôt, dans le théâtre de Baentcher. Il tira un court poignard. Une ombre passa dans son champ de vision, un deuxième combattant semblable au premier sortait d'une ruelle, faisant tournoyer une lourde chaîne de combat, elle était prise entre eux deux. Elle se souvint du mal qu'elle avait eu à se défaire d'un seul de ces lascars, l'affaire était donc loin d'être gagnée. Et l'enfant, au fait ? Vertu se surprit à se faire du souci pour elle, mais la vit se glisser prestement dans un tonneau disposé sous une gouttière. Au moins, elle n'était pas totalement idiote. La voleuse tira sa rapière et sa gauchère. Les livres d'escrime regorgent de conseils sur la manière de défaire deux adversaires à la fois. Mais ces livres ne sont jamais écrits par des combattants ayant pratiqué la chose, car ceux qui ont la sottise habitude de se laisser prendre en aussi mauvaise posture vivent rarement assez longtemps pour écrire des bouquins. Juchée sur sa carriole, tenant ses adversaires en respect de ses deux lames, Vertu avait pour l'instant un léger avantage tactique, qui tiendrait aussi longtemps que la neige d'août, et elle en était consciente. Il lui fallait prendre rapidement l'initiative pour rétablir l'équilibre des forces en sa faveur.

Elle réagit avec une vivacité surhumaine et sauta de toutes ses forces en direction de celui qui maniait une chaîne, car elle savait que même à un bon combattant, il fallait quelques précieuses

fractions de seconde pour amener une arme aussi complexe à une configuration propice à la défense. Ses deux lames visèrent simultanément le cœur et le visage invisible du guerrier noir, mais celui-ci avait apparemment conscience des inconvénients de son équipement, et lorsqu'il vit Vertu venir à lui, il eut la sagesse de reculer d'un bond, ce qui lui donna le temps de se préparer.

Damnation ! Voici qui ne faisait pas les affaires de notre dame qui, sollicitant ses muscles à leur maximum, se détendit de nouveau pour arriver enfin à portée du sicaire, lequel parvint à esquiver un coup et à parer l'autre de sa chaîne. Sa contre-attaque manqua de la terrasser, une serpe effilée comme un rasoir était montée à chaque extrémité de la chaîne, et d'un mouvement habile, il ramena les deux instruments devant lui à toute vitesse, de telle façon qu'ils se croisèrent en sifflant, et qu'ils auraient vraisemblablement accroché bras ou jambes de notre héroïne si celle-ci n'avait eu le réflexe de sauter au-dessus d'un des mortels moulinets tandis qu'elle se roulait en boule pour ne pas se faire décapiter par l'autre. À nouveau, elle pointa son épée vers la tête de son assassin, qu'il esquiva à nouveau. Les dixièmes de secondes s'égrenaient, et elle savait que dans peu de temps, l'autre forban, qu'elle avait laissé dans son dos, lui planterait un pied d'acier entre les côtes. Que ne l'avait-il encore fait, d'ailleurs ? S'il était moitié aussi bon combattant que celui qu'elle avait en face d'elle, il avait eu tout le temps de faire ce qu'il fallait. Elle esquiva un nouveau coup qui visait sa jambe, mais ne put empêcher la chaîne de s'enrouler autour de son bras gauche. Elle l'empoigna, et risqua un œil derrière elle.

Et là, elle constata avec la plus grande stupeur qu'on lui était venu en aide. L'autre assassin, en effet, ne lui avait pas donné le coup de grâce pour l'excellente raison qu'il était lui-même aux prises avec un combattant qui lui ressemblait en tous points, à ceci près qu'il était vêtu de blanc. Sans ce détail, elle aurait été bien en peine de dire qui lui voulait du bien et qui lui voulait du mal. Du coup, les choses tournaient mieux qu'elle ne l'espérait.

Elle retourna donc à son adversaire, qui était plus vigoureux qu'elle, aussi n'avait-elle aucun espoir de rivaliser en terme de force physique. Il la tira violemment à lui, elle résista de toutes ses forces, puis céda brusquement et parcourut la distance qui la séparait du malandrin en décrivant une élégante cabriole qui avait plus sa place dans une troupe de saltimbanques que dans un duel à mort. Elle acheva sa trajectoire par un coup de pied au plexus qui envoya l'homme au tapis. Il se releva aussitôt par une violente contraction des abdominaux, mais Vertu avait pris soin de mettre la main sur la chaîne, quelle tira de toutes ses forces lorsque le gaillard fut en l'air. Du coup, déséquilibré, il chut de nouveau sur le côté. Sans relâcher un instant la pression sur sa proie, elle l'enfourcha, fit un tour de chaîne autour du cou du vil sicaire et serra de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'elle ressente dans ses bras fatigués la dislocation des vertèbres cervicales.

La tension se relâcha alors un peu, et elle prêta enfin attention au fracas de l'autre duel qui se déroulait derrière elle. Les deux combattants se livraient une joute farouche au sabre court, faisant assaut de dextérité et de bravoure, tant et si bien que Vertu se fit la réflexion que finalement, celui qu'elle venait de défaire était peut-être le moins adroit des deux. Elle le fouilla. Comme la première fois, le cadavre s'était évaporé aussitôt la mort survenue, ne laissant que vêtements et armes jonchant le pavé. Ah, mais il avait lui aussi ces étranges étoiles de fer ! Comment cela se lançait-il donc ? Ah, sans doute comme ça. . .

Vertu avait sans doute des dispositions pour les arts ninjas, car elle parvint du premier coup à loger un shuriken dans la cuisse du guerrier noir, qui du coup perdit pas mal de mobilité. Le guerrier blanc ne se le fit pas dire deux fois, et redoubla d'efforts. Malgré l'épuisement,

Vertu vint à son aide de façon peu chevaleresque, et le combat s'acheva conformément à la logique que je vous exposai plus haut.

Tremblante, elle s'assit à même le sol crotté, la sueur coulant de ses membres douloureux. Elle releva la tête vers le guerrier blanc qui, lui, ne laissait filtrer aucun signe de fatigue.

« Merci ! » lui dit-elle.

Sans un mot, il disparut. Comme un rêve.

Vertu se releva, perplexe. Elle s'empara de l'habit d'un des hommes en noir, et en fit un baluchon dans lequel elle rangea les armes. Si ça continuait comme ça, elle ferait fortune comme armurière. La gamine sortit de son trou en s'époussetant, sans accorder un regard au champ de bataille. Vertu la considéra de haut. La petite la considéra d'en bas.

Elles se remirent en route.

II.3 Fabrizzio

En tout cas, cela remettait en cause l'opinion qu'elle s'était faite, selon laquelle on en voulait à Fabrizzio d'Areva, puisque celui-ci n'était pas dans les parages. D'un autre côté, les trois tueurs de la veille n'avaient peut-être rien à voir avec les deux du matin, qui étaient clairement après elle, et personne d'autre.

L'atelier était une grande bâtisse délabrée perchée au bord du Tallio. Sans doute cela avait-il été la demeure d'une famille bourgeoise, mais toutes sortes d'échafaudages biscornus rompaient joyeusement l'harmonie architecturale, on s'était échiné à installer des poutres de bois, des poulies et des arches de métal et des clochetons dans tous les coins, structures dont les plus hautes débordaient de la cour, de telle sorte qu'elles étaient visibles de la rue. Qu'est-ce que c'était que cet endroit ? Quel genre de peintre pouvait vivre ici ?

Lorsqu'elle approcha, elle aperçut Fabrizzio dans la rue, en chemise de nuit, et en grande conversation avec trois prêtres en robes. Son premier sentiment fut naturellement de croire qu'ils étaient venus faire la quête pour leurs œuvres, toutefois, quelque chose dans l'attitude des quatre hommes trahissait une situation plus tendue que ça. Vertu fit signe à sa jeune compagne de se cacher, et se faufila dans l'ombre, usant de cet art remarquable qu'ont les bons filous pour prendre l'air le plus anodin possible. Elle se coinça contre un mur, et s'y fit oublier, mimant quelque pauvre hère prenant son poste de mendicité. Incidemment, elle était à portée de voix.

— Alors, Don Fabrizzio, notre Déesse a-t-elle inspiré en vous quelque élan artistique ?

— Hélas, mes bons pères... répondit-il avant d'être coupé.

— Oh, que devons-nous comprendre ? Vous n'auriez toujours point d'idée ?

— Eh bien en fait, j'en ai de nombreuses !

— À la bonne heure.

— Mais aucune qui soit en rapport, hélas, avec le culte de Hima.

— Oh, quelle tristesse. Mais peu importe, voici neuf ans que la Déesse attend, elle n'est pas à quelques jours près, n'est-ce pas ? La patience est qualité divine.

— Euh... tout à fait...

— Toutefois, je m'étonne que vous ne soyez pas plus inspiré par ce travail que nous vous avons confié. Surtout à voir ce cadre superbe dans lequel vous travaillez, qui est propre à élever l'âme. N'est-ce pas mes frères ?

— Une construction en tous points remarquables, appuya un de ses collègues. Belle ornementation, bonne exposition. . . L'endroit rêvé pour qu'un artiste de votre talent s'épanouisse.

— Pour ma part, nota innocemment le troisième, je m'inquiète quand même un peu de tout ce bois dans la cour. On ne sait jamais, une lanterne qu'on oublie d'éteindre, une nuit, un mauvais coup de vent. . . c'est dangereux.

— Mais vous avez raison, mon frère, reprit le premier, vous avez tout à fait raison. Ce serait vraiment dommage tout ça parte en fumée. Pas vrai, Don Fabrizzio ?

— . . .Gulp. . .

— Nous repasserons la semaine prochaine, Don Fabrizzio. En espérant qu'entre temps, l'Esprit Saint vous ait permis de progresser dans l'achèvement du retable. N'oubliez pas, Don Fabrizzio, la patience est. . .

— . . .qualité divine ?

— Exactement. Contrairement à la bonne-poiritude. Allez en paix sur le chemin de Hima, Don Fabrizzio.

Ils s'éloignèrent, laissant l'artiste blême, les bras ballants, sur le pas de sa porte.

— Des problèmes avec le clergé ?

— Ah ! Oh c'est vous, je ne vous avais pas entendue approcher.

— Merci.

— Oh non, ce n'est qu'une petite affaire.

— Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre malgré moi ce qu'ils vous disaient, ils veulent un retable, je crois ?

— Effectivement. Un travail assommant que j'avais accepté par faiblesse, à une certaine époque. C'est incroyable ce que l'on consent à faire pour de l'argent lorsque l'on est conseillé par la faim.

— J'en sais quelque chose. Et il n'est pas terminé, le retable ?

— Pas tout à fait, non. Déjà, il faudrait qu'ils m'expliquent clairement ce que c'est qu'un retable, au juste.

— Ah oui, d'accord.

— En plus de ça, la religion, je le confesse, n'est pas la chose la plus importante de ma vie, et je serais incapable de reconnaître Hima si je la voyais en face de moi, alors pour que ça m'inspire. . . Et puis je n'ai pas que ça à faire, j'ai d'autres soucis bien plus urgents en tête. Par exemple, ce tableau sur lequel je travaille pour le Comte.

— Et pour lequel je dois poser.

— Et pour lequel vous devez poser. Venez, ma chère, que je vous fasse visiter mon atelier !

L'atelier de Fabrizzio d'Areva occupait tout le bâtiment. C'était incroyable de voir les quantités de matériel qui s'entassait à tous les étages, des roues dentées, des équerres grandes comme des hommes, des maquettes de balsa, des bestioles empaillées, des étagères entières de fioles, des établis, des outils, des sacs remplis de diverses variétés de terre, des bouquins écrits dans toutes les langues de la terre, des kilomètres de parchemins, un astrolabe géant, de grandes machines de laiton et d'acier toussotant gentiment leur vapeur, des cultures de plantes sous serre, des reliefs de menuiserie, un four à tuiles, quatre cercueils de métal, un tableau noir s'ornant d'un schéma de tuyauterie biscornue, et partout, jonchant le sol, les multiples apprentis du maître qui avaient dû veiller tard la nuit dernière, car ils étaient encore endormis. Ils pénétrèrent dans la grande pièce qui lui faisait office de chambre à coucher et de studio.

— Laissons ces chers anges à leurs songes, et commençons. C'est ici que je peins. Attendez, aidez-moi à pousser ce gorille. . . Voilà.

- Bel endroit que vous avez là.
- La générosité du Comte est sans égale, répondit-il en extrayant sa palette d'entre deux armoires.
- C'est ce que je vois. Et cette pièce est remarquablement exposée, vous bénéficiez d'une lumière tout à fait adéquate à votre art.
- Vous l'avez remarqué ? dit-il distraitement en ouvrant les rideaux noirs.
- En revanche, je m'imaginai différemment l'atelier d'un peintre. En quoi toutes ces choses vous aident-elles dans votre métier ?
- Vous avez raison de poser la question, dit-il en préparant ses couleurs. Il est vrai que la pratique de la peinture m'a fait cheminer parmi les sentiers de la connaissance humaine jusqu'à de lointains rivages a priori sans lien aucun avec elle. Toutefois, à y regarder de plus près, il y a d'évidents rapports entre l'art pictural et la philosophie naturelle. En effet, l'œil ne perçoit que l'infime pellicule qui recouvre la surface des choses, n'est-ce pas la plus pauvre ambition du monde que de se borner à la rendre avec fidélité ? Si l'on souhaite peindre avec honnêteté, il convient de s'intéresser non pas seulement à l'aspect extérieur de son sujet, mais aux multiples angles selon lesquels on le peut percevoir, et plus encore, à son intime structure. Prenez une fleur, il est à la portée d'un âne sachant un peu sa technique d'en dessiner la corolle, mais un véritable artiste en pourra évoquer l'évolution depuis le bouton jusqu'au fruit mûr, il dépeindra la sève courant dans les nervures, la... AH ! HORREUR ! UNE FEMME NUE !
- Qu'y a-t-il ?
- Pouah, fit Fabrizzio en se voilant le visage, couvrez-vous, je vous prie !
- Vous ne vouliez pas que je pose pour vous ? s'étonna Vertu en s'exécutant (elle s'était dévêtue tandis que le peintre était occupé à sa tambouille).
- Mais je ne fais pas ce genre de peinture, voyons.
- Jamais ? C'est étrange, il m'est souvent arrivé de me produire de la sorte devant des artistes, il m'avait semblé qu'ils ne se faisaient pas prier pour dessiner jusqu'à la moindre parcelle de peau que j'offrais à leur regard. Certains, du reste, ne faisaient même pas semblant de peindre. Vous êtes bien le premier que je révulse à ce point.
- C'est que pour tout dire, je n'ai pas vraiment le goût des femmes.
- C'est un peu ce que j'avais compris. Vous n'avez donc jamais peint de femme nue ?
- Eh bien, j'en ai déjà dessinées. Mais je les avais disséquées avant.
- Donc, pour ce qui est de passer à la casserole à la fin de la séance de pose, ce qui m'est aussi arrivé plus souvent qu'à mon tour, c'est cramé.
- Comme vous le dites.
- Eh bien, moi qui espérais vous circonvenir grâce à mes charmes, je suis bien attrapée. Mais pourquoi au juste avez-vous donc besoin de moi ?
- Vos mains, madame.
- Mes mains ?
- Tout à fait élégantes, je vous l'assure. Je m'en suis aperçu tantôt alors que vous maniez votre arc avec dextérité.
- Mes mains, c'est vraiment tout ? Eh bien, j'aurais vraiment vécu de tous mes organes. Et que dois-je en faire, de mes mains ?
- Asseyez-vous sur ce tabouret, et prenez ceci ?
- Pouah ! Qu'est-ce que c'est que ce rat ?
- C'est une hermine. C'est un jeu de mot avec le nom de la personne qui est dépeinte sur le tableau. Tenez-la comme ceci...

- Elle ne sent pas très bon, votre hermine.
- Peut-être est-elle malade. Voilà, mettez la main droite comme ceci...
- Mais dites donc, il est peint, ce rongeur !
- Ce n'est pas un rongeur mais un carnivore, de la famille des mustélidés.
- Eh, mais c'est pas du tout une hermine, c'est un vulgaire furet peint en blanc !
- Oui, bon, d'accord... Mais où diable voulez-vous trouver une hermine arborant sa robe blanche en plein été ?
- Ah, c'est vrai... Eh mais... reste là sale... Aïe ! Effectivement c'est un carnivore, il m'a mordu votre mustélide !
- Reviens ici toi... Mettez-vous par là, il faut l'attraper...
- Je l'ai... presque... ah non, il a filé.
- Oh, c'est pas vrai... Bon, c'est pas grave. J'ai une vieille toque en fourrure, on va faire comme si...

L'affaire dura tout le reste de la matinée. Fabrizio fit de nombreux croquis des mains de Vertu dans toutes sortes de positions, mais comme il n'était pas disposé à parler tout en travaillant, elle ne put rien en tirer. Elle se fit payer trois sequins et demi la séance de pose, une somme tout à fait modique, mais elle n'avait pas envisagé de faire fortune de la sorte. Vers midi, il lui donna congé, la prévenant qu'il ferait de nouveau appel à ses services le lendemain « pour les carnations ». Quoique ce puisse être, elle donna vaguement son assentiment, gageant toutefois qu'elle et ses compagnons seraient repartis sur les routes depuis longtemps quand il aurait besoin d'elle.

Pendant ce temps, Ange, la princesse et le docteur avaient réussi à s'extraire de leurs couches respectives et, n'ayant pas d'autre occupation en vue, étaient sortis en ville faire les marchés. Schizietta avait de bien mornes lendemains de cuite, aussi les étals étaient-ils bien mal assortis, et les commerçants, pour une fois, ne jacassaient point tels des pies pour attirer l'attention, sans doute pour s'éviter les douleurs encéphaliques relatives à la gueule de bois. Seuls, les mendiants n'avaient pas été à la fête la veille, et ils redoublaient d'ardeur à soutirer l'obole des honnêtes gens, qui étaient doublement vulnérables par les tourments que leur causaient les restes de leur ivresse, et par la culpabilité qu'ils éprouvaient en se remémorant les agapes de la veille. Ange en concevait du reste quelque humeur.

- Ah, vérole, mais trouve-toi donc un travail, vermine !
- Allons, Ange, ne traitez pas trop rudement ce malheureux, la vie n'a pas été tendre avec lui.
- C'est sa faute, princesse, il n'a eu que ce qu'il mérite, sûrement qu'il a offensé les dieux dans une vie antérieure. Moi, j'aime pas qu'on offense les dieux. C'est quand même pas un blasphémateur qui va me reprocher à moi de travailler honnêtement ? Et puis j'aime pas que les éclopés me regardent de travers comme ça.
- Il ne vous regarde pas, il est aveugle.
- C'est pareil. Faut pas fréquenter les aveugles, on risque d'attraper l'aveuglisme, c'est c'que j'dis. Et lui là, qui rigole bêtement à ce que je raconte, je suis sûr que c'est encore un sourdine.
- Il est vrai que le nombre de hères dans ces rues dépasse de loin ce que j'escomptais trouver dans une si prestigieuse métropole. Passe encore à Baentcher, qui est encore une cité farouche, mais ici, dans ce temple de la raison, ce cénacle de la pensée !
- J'ai l'impression que quelque chose vous étonne, s'enquit le docteur.

— Évidemment que ça m'étonne ! Tenez, voyez ce bourgeois qui passe là-bas en chaise à porteur couvert d'or et de soieries, le mouchoir dans lequel il s'épanche de façon aussi vulgaire a sûrement coûté de quoi nourrir une honnête famille pendant un an. Et avec quoi a-t-il payé ce mouchoir, et tout le luxe dont il s'entoure ? Avec ce que lui a rapporté le travail d'employés qui ne valent pas beaucoup plus que ces mendiants qui nous assaillent. Ah, vraiment, faire tant de lieues pour voir une chose aussi vile, ça me révolte.

— Venant d'une aristocrate féodale, la remarque me semble mal placée.

— Que croyez-vous, que nous vivons dans l'opulence ? Dans mon pays, les nobles vivent au même rythme que leurs gens, à peine mieux. S'il y a abondance, nous la partageons et nous en réjouissons ensemble, s'il y a disette, nous souffrons de faim comme tout le monde. Mais ici, je vois le mal régner partout. Je ne vois que quelques profiteurs satisfaits s'engraisser de la façon la plus abjecte, jouissant en plus leur bonne conscience, tandis que ceux dont ils volent le pain sont réduits à vivre de l'aumône.

— Ce n'est pas Schizietta que vous me décrivez, c'est la civilisation.

— Civilisation ? Où voyez-vous la civilisation là-dedans ? En principe, la civilisation devrait bénéficier à tous. Dites-moi en quoi le sort de ce gueux-là est plus enviable que celui d'un sauvage vivant dans une hutte au fond de la forêt ? J'ai beaucoup lu les écrits des philosophes balnais avant de venir, j'ai tant admiré leur vision des choses, leurs espérances et les voies qu'ils préconisaient pour le progrès de l'humanité. Mais je ne vois ici rien de tel. Je crois qu'en fait, des esprits malins ont perverti l'esprit balnais et en on fait cette horrible caricature que je découvre avec consternation. Probablement y a-t-il quelque part dans cette ville quelque sombre nécromant qui, ourdissant ses complots malsains, entend être l'ultime profiteur de tant de décadence. Ah, si nous pouvions le débuser, le confondre et le traîner sur la place des exécutions, voici qui constituerait une noble quête et un bel accomplissement !

— Il n'y a aucun besoin de sombre nécromant, hélas, pour mener une cité à l'état que vous me décrivez.

— Ah non ?

— Croyez-vous que les puissants de Schizietta soient des monstres assoiffés de richesses ? Pensez-vous vraiment que le Comte soit un exalté désireux de régner d'une poigne de fer sur des légions d'esclaves ? Je vous l'assure, à part quelques malades mentaux fort gravement atteints – et par là même relativement inoffensifs – il n'existe personne qui ait ce genre d'ambition.

— Vraiment ?

— Je suis formel. Ceux qui convoitent le pouvoir le font toujours pour faire le bien. Parce qu'ils sont convaincus d'œuvrer au mieux. Ils pensent en général que s'ils ne s'emparent pas du trône, les pires catastrophes s'abattront sur leur peuple. Untel craindra la mainmise d'un culte rival, un autre redoutera l'abâtardissement de la race. . . D'autres sont simplement mus par le désir de faire prospérer leur famille, leur clan, les intérêts qu'ils servent, peut-on les blâmer pour cela ? Mais au final, le résultat est exactement le même que si une liche démoniaque avait pris le contrôle du royaume. Comme vous l'avez remarqué vous-même, bien des miséreux s'escriment à Schizietta pour le seul profit de quelques-uns, ils ne sont pas plus malheureux, leur sort n'est pas plus enviable que s'ils étaient esclaves de quelque Roi-Dieu du Donjon de la Montagne du Dragon de Feu.

— Ne peut-on pas changer le cours des choses ? N'existe-t-il pas un moyen renverser cet ordre de fer, de rendre le monde plus juste ?

— Vous me rappelez ma regrettée épouse, qui avait elle aussi de telles ambitions. Car vous n'êtes pas la première à vous poser la question. Et pour autant que je sache, personne n'a

jamais trouvé de solution satisfaisante ni durable. Quelle que soit la forme que revêt le pouvoir, il finit toujours par échoir entre les mains de quelques-uns, pour le plus grand malheur de la multitude.

— On m'a parlé de république.

— Voici un intéressant concept. Avez-vous entendu parler de l'empire gorite ?

— Comme tout le monde.

— Avant d'être un empire, ils avaient été une république.

— Je sais cela.

— Je vais vous conter l'histoire de l'avènement de cet empire, vous allez voir, c'est instructif. D'ailleurs, cette histoire a commencé non loin d'ici, dans la cité de Gor, qui n'est plus aujourd'hui qu'un bourg sans importance. Après que ces gens eurent occis l'affreux tyran qu'ils avaient pour roi, les Gorites se fondèrent en république. À l'image des cités bardites d'aujourd'hui, ils considérèrent que tous les hommes étaient égaux par leur naissance, qu'il n'y avait parmi eux ni noble, ni roi, ni roturier, que le paysan valait autant que le négociant, et que chacun avait son mot à dire sur les affaires publiques. Être citoyen de Gor signifiait jouir du droit à la justice, à l'éducation, à l'action politique, et cela se payait par une série de devoirs, notamment militaires. Notez que bien entendu, les femmes étaient d'emblée exclues de tout ceci, de même que les esclaves, les étrangers, diverses catégories de réprouvés... bref, l'égalité était limitée et théorique, mais elle avait le mérite d'être inscrite dans la loi et de servir de référence morale.

— C'est déjà pas mal.

— Ayant évacué de leur vie politique les aléas propres aux monarchies, tels que ceux résultant des histoires de coucherie entre nobliaux, bâtardises, répudiations, usurpations et autres rejets prognathes, exophtalmes et vicieux issus d'unions incestueuses, et ayant pour principe de promouvoir les plus méritants plutôt que les meilleurs nés, Gor devint rapidement une cité prospère et puissante, connue pour être fondée sur le socle solide d'une vertu morale sans faille. Disposant en outre d'une armée puissante, solidement équipée, rudement disciplinée et à la motivation irréprochable, puisqu'il s'agissait de jeunes citoyens soucieux du bien de la Cité, Gor devint la principale puissance militaire de la péninsule balnaise. Puis, les Porphyriens traversèrent la mer pour envahir Gor, qui gênait leur commerce.

— J'en ai entendu parler.

— Vous savez donc que ce fut une longue, très longue guerre, durant laquelle Gor manqua d'être anéantie, et ne dut sa survie qu'à la farouche ténacité de ses citoyens. Au final, ayant bouté l'ennemi hors de son territoire, le Sénat de Gor leva la plus fantastique armée que la cité ait jamais vue. Les pères et les fils, ensemble, chaussèrent le cothurne, quittèrent la ferme, car la plupart vivaient de la terre sur de petites propriétés, et rejoignirent l'immense cohorte qui s'embarqua un beau jour sur une flotte de guerre dont la puissance est aujourd'hui encore légendaire. Et ils combattirent les Porphyriens sur tout le tour de la mer Kaltienne, ils les repoussèrent partout, les délogèrent de la moindre forteresse, rasèrent leurs villes, leurs ports, ils avancèrent des années durant, marchant encore et toujours, jusqu'à la chute finale de Porphyre, qu'ils saccagèrent d'ailleurs abominablement.

— Tout le monde sait cela. Et ainsi, ils fondèrent un empire dont la grandeur fait aujourd'hui encore référence. Mais je ne vois pas en quoi cela va dans le sens de votre propos.

— C'est qu'en général, l'histoire s'arrête ici, il est vrai. On ne raconte pas ce qui s'est produit par la suite, et c'est dommage. Imaginez maintenant ce soldat gorite qui s'en revient chez lui, fatigué, usé par vingt ans de combats incessants. Sa jeunesse, il l'a passée sous une armure, ne connaissant de l'existence que la vie de garnison, il a pris maintes blessures et sa peau est

vérolée par toutes sortes de maladies. Mais le voici victorieux ! Et s'il ne s'est guère enrichi au cours de ses campagnes, il est fier d'avoir utilement servi sa patrie. Tout ce à quoi il aspire maintenant, c'est rentrer chez lui, dans sa ferme, troquer le glaive pour un soc de charrue, se trouver une petite femme et finir ainsi sa vie simplement, en paix. N'est-ce pas l'aspiration la plus raisonnable du monde ?

— Certainement.

— Mais lorsqu'il revient à son village, après son périple, certes, on le fête comme il se doit, mais il s'aperçoit bien vite que la ferme de ses pères n'est plus à lui. Car durant la guerre, pour financer la campagne, le Sénat a levé des impôts très lourds, et ceux à qui il avait confié son bien n'ont pas pu en tirer un revenu suffisant pour le lui conserver. Ah bien sûr, en tant que citoyen, il aurait pu s'opposer à cette spoliation, mais voilà, il était à l'autre bout du monde ! Et tandis qu'il gaspillait sa vie en batailles glorieuses, les patriciens rachetaient à vil prix la terre de ses ancêtres pour se constituer de vastes domaines où, s'il implorait merci, on consentirait peut-être à l'employer comme journalier.

— Quel triste destin.

— Ce fut celui de milliers d'hommes.

— Ils ne se sont pas révoltés ?

— C'est qu'avant de les débarquer, on avait pris bien soin de les désarmer. Ils étaient trop vieux, que pouvaient-ils faire ? La rage au cœur, ils se sont résignés. C'est alors que la République de Gor est morte. Oh, elle a survécu encore quelques générations, mais ce n'était plus qu'une pantalonnade, une cynique parodie dont ni les puissants, ni les miséreux n'étaient dupes. Au final, la mort de la République et l'avènement de l'Empire furent un soulagement pour tous. Les choses redevenaient claires, il y avait un tyran, tous lui obéissaient.

— Voilà une triste histoire.

— Triste en effet. Et toujours renouvelée. Voici pourquoi je vous engage, votre altesse, à ranger promptement vos opinions politiques dans votre besace et à profiter pleinement du fait que votre naissance vous a incidemment conduite du bon côté des meurtrières. Ce n'est pas donné à tout le monde.

La princesse, de cet instant, se tint coite, mais elle n'était pas du genre à se laisser dicter sa conduite par un vieux barbon réactionnaire.

II.4 L'absence cruelle des hérissons

L'heure n'était plus à la rigolade dans le Tercio de Crotene, les rumeurs bruissaient d'une tente à l'autre. Les hommes expérimentés scrutaient dans la démarche des officiers le signe trahissant l'imminence de la mise en route, les jeunes recrues, lassées de l'entraînement, s'impatientaient tout en se demandant si elles seraient à la hauteur dans la bataille. Il s'agissait de presser la manœuvre pour transformer ces presque civils en véritables soldats capables de se faire tuer avec honneur. De nuit et de jour, les exercices s'enchaînaient, impitoyables, les instructeurs aboyaient, les hommes marchaient, couraient, chantaient, alignaient pompes et tractions. Les pelotons des « Infatigables » et des « Éventreurs » étaient partis avant l'aube pour une longue randonnée sac au dos et ne reviendraient sans doute qu'à la nuit tombée, les pieds en sang. Les « Colossaux », torsos nus sur la place d'armes, se flagellaient les uns les autres avec des branches de saule afin de s'endurcir à la douleur, tandis que les « Inflexibles » jouaient à celui qui tiendrait le plus longtemps dans un torrent d'eau glacée. Les « Pirates », les « Sanglants » et les « Pillards » se livraient à une impitoyable course d'endurance autour des lices, bref,

tous dans le régiment versaient leur sueur avec générosité pour ne pas avoir à verser leur sang plus tard.

À part le peloton des « Éveillés à la Joie Martiale », qui cette après-midi-là, avaient cours de Tai-chi.

— Par exemple, imaginez le cas typique d'un tunnel obscur et humide, dans lequel vous progressez en file indienne. Soudain, vous apercevez une catapulte actionnée par douze gobelins qui s'apprêtent à vous lancer un mortel projectile. Comment prévenez-vous vos camarades ?

— Je leur dis de faire attention à la catapulte.

— Non, mais avec les signes.

— Ah oui, eh bien je... euh...

— Voyons, c'est pourtant évident ! Vous portez la main au front avec trois doigts pointés vers l'avant, comme ça, l'autre main tendue gracieusement sur le côté, et vous sautillez d'une jambe sur l'autre en poussant de petits couinements. Comme ceci : coui, coui...

— Ah, d'accord. Mais quel est l'intérêt de faire des signes, au lieu de simplement dire qu'il y a une catapulte ?

— C'est pour surprendre l'ennemi.

— Mais s'il nous vise, c'est qu'il sait déjà qu'on est là.

— Pas nécessairement. Peut-être qu'ils font juste des essais de catapulte.

— En plus, il faudra me dire comment ils ont fait pour monter une catapulte dans un tunnel obscur et humide où l'on est obligés d'avancer en file indienne.

— C'est une catapulte de petit format.

— Ben voyons...

— Et sans doute ce détail est-il révélateur de quelque chose de plus louche encore... Est-ce un sombre secret que recèlent ces gobelins balistères ? Ah mes amis, quelle exaltation...

Le docteur était depuis longtemps reparti dans ses rêveries, tandis que la princesse Quenessy semblait diversement convaincue par le bla-bla d'Ange. Néanmoins, Vertu déboula dans la taverne, ayant conçu quelque humeur.

— Ne me dis pas que tu essaies encore de vendre ta méthode débile pour faire mourir les monstres de rire dans les donjons ?

— Mais je...

— Je t'avais formellement interdit de pourrir la cervelle de mes recrues avec tes sornettes. Bon, quoi qu'il en soit, je suis heureuse de vous voir en vie. L'un d'entre vous a-t-il récemment été l'objet d'un acte de violence ?

— Euh... non...

— Pas d'embuscade ?

— Aucune.

— Pas de malveillance à votre égard ?

— Rien du tout.

— Mais pourquoi il faut tout le temps que ça tombe sur moi ?

Elle fit mine de réfléchir deux secondes, puis embraya :

« Ah mais oui, ça y est, c'est parce qu'il n'y a que moi qui bosse ici ! Bon, princesse, puisque tu prétends être magicienne, peux-tu me dire quelque chose d'intéressant sur ça ? »

Vertu posa sur la table la dague d'un des deux mystérieux assassins qui l'avaient prise à partie tantôt, seul élément de la panoplie qu'elle n'avait pas vendu (notez au passage qu'elle ne s'ouvrait nullement de ce dernier détail à ses compagnons). Quenessy la prit et l'examina

sous toutes ses coutures.

— En première analyse, on peut considérer qu'il s'agit là d'une dague de jet.

— Certes, mais encore ?

— Fer forgé de bonne qualité, mais rien d'exceptionnel, la forme et la facture indiquent une origine orientale, ce que confirme l'étude de ces caractères en pattes de mouche que vous voyez sur l'avert et qui sont le nom du forgeron et du commanditaire, selon l'usage de ces pays. Un détail qui peut présenter un certain intérêt, hélas, il va être difficile de trouver un traducteur de levantin dans les parages.

— Voici une étude des plus instructives, mais moi je voulais savoir si cet objet était magique.

— Évidemment que non, tu vois bien qu'il ne brille pas. Les objets magiques, ça fait chting, là ça fait rien du tout.

— Si je puis me permettre... hasarda le docteur.

— Oui ?

— J'ai quelques notions de levantin, si vous me permettez...

— Non ?

— J'avais étudié ça du temps de ma jeunesse. Alors, qu'est-ce que ça raconte ? Hum... c'est étrange, il n'y a que deux caractères, et c'est deux fois le même. Est-ce à dire que le forgeron aura créé cette arme pour son propre usage ?

— Que signifie ce caractère ?

— C'est le signe qui signifie tout à la fois « origine » et « globalité », c'est un concept philosophique typiquement oriental qui relie ces deux notions.

— Ça nous avance.

— Mais dans quelles circonstances ces armes sont-elles entrées en votre possession, au juste ?

— Eh bien voilà...

Vertu fit ici le récit fidèle de l'embuscade, mettant celle-ci en relation avec le combat qu'elle avait mené à Baentcher, dans le théâtre.

— Attends, l'interrompit la princesse, mais ça colle pas.

— Quoi donc ?

— Tu m'avais déjà parlé de ce combattant mystérieux qui t'avait prise à partie, et à sa manière de disparaître une fois mort, j'en avais déduit qu'il s'agissait d'un Guerrier Fantomatique, un sortilège bien connu qu'emploient certains invocateurs d'assez haut niveau. Mais là, tu me dis que leurs armes sont restées !

— Oui, en effet. La première fois aussi d'ailleurs.

— Mais ça change tout !

— En quoi ?

— Un Guerrier Fantomatique n'est qu'une temporarité, une illusion que l'on impose à l'univers. On fait comme s'il était possible de créer un tel guerrier, il apparaît, il fait son travail, mais dès que l'ordre de l'univers s'aperçoit de la supercherie, l'illusion disparaît.

— Avec ses armes.

— Avec tout ce qu'il avait avec lui au moment où il est apparu. Mais dans ce cas c'est différent. Si cet adversaire a été créé avec de telles armes sur lui et qu'elles sont restées, c'est qu'il s'agit là d'une manipulation de niveau plus élevé. C'est un véritable maître magicien qui a accompli ce prodige.

— Pas forcément, expliqua Ange, le truc, c'est peut-être qu'ils sont apparus entièrement désarmés, et que le magicien lui aura donné des armes à lui.

— Je ne vois pas bien l'utilité, un Guerrier Fantomatique apparaît toujours armé de façon

adéquate. Laisse-moi la dague, je vais l'examiner au calme, j'en apprendrai peut-être davantage.

— Bonne idée, fais fais. Bon, ben sur ce, moi, je vais me coucher.

— Déjà ? Le soleil est encore haut . . .

— J'ai une séance de pose demain matin tôt, et vraisemblablement une ou deux embuscades, en outre, mes bons camarades, votre improductive compagnie commence à me peser quelque peu. Alors donc, bonne soirée, et à demain pour la suite de nos palpitantes aventures.

Et effectivement, elle se leva d'un pas empreint d'une immense lassitude, et remonta dans sa chambre.

— Peut-être n'est-ce qu'une impression, se demanda le docteur, mais j'ai bien l'impression que dame Vertu n'est plus tout à fait dans son assiette. Quel est cet accès de mélancolie ?

— Je l'ai déjà vue dans cet état, conta Ange. Quand elle est de cette humeur, il vaut mieux la laisser seule. Ce qui est ennuyeux, c'est que ça peut durer un petit moment comme ça.

— C'est quoi son problème ? demanda alors la princesse.

— Le sentiment d'incomplétude inhérent à la condition humaine.

— Pardon ?

— C'est ce qu'elle m'a raconté quand je lui ai posé la question. Maintenant, ce que ça veut dire . . . Enfin bon bref, on va pas passer la soirée à ça, et si je vous enseignais plutôt quelque utile technique secrète de la Société des Voleurs pour communiquer discrètement au sein d'une expédition dans les jungles tropicales comptant un nombre impair de membres ?

Le lendemain, comme prévu, Vertu s'habilla de bon matin, se fit faire un potage de légumes à la cuisine de l'auberge, puis, rassasiée, repartit dans les rues de Schizietta, profitant de ce que la fraîcheur nocturne persistait. Elle n'avait pas oublié de prendre tout son petit matériel, y compris ses couteaux de jet, le poignard du genre qu'à la Guilde on appelait un « puant », car on les glissait dans la botte, son arc et ses flèches, le pourpoint matelassé et clouté dont elle avait fait l'acquisition juste avant de quitter Baentcher, et c'est donc armée comme un porte-avions qu'elle arpenta les ruelles encore sombres et vides, accompagnée de son parasite habituel.

— Halte-là, étrangère ! Délace ta bourse, ou bien il t'en cuira ! Nous sommes plus nombreux que toi, et toute résistance est inutile. Donne ton or, ou nous viendrons le prendre sur ton cadavre.

— Tiens, parbleu, ne seriez-vous point des brigands ?

Il s'agissait d'un grand escogriffe un peu trop gras et sans arme, flanqué de trois arsouilles moins imposants, mais qui brandissaient qui un court gourdin de bois noir et poli, qui un coupe-coupe, qui un bâton. Deux étaient disposés devant Vertu, deux derrière elle. Tous quatre étaient fort jeunes, visiblement nerveux et pas très assurés.

— Alors vu que visiblement, c'est votre première embuscade, je crois que je vais devoir vous initier à cet art subtil et délicat en vous donnant quelques conseils dont vous saurez tirer profit. En premier lieu, ça ne sert à rien de perdre votre temps à expliquer ce que vous faites, vu que même le dernier des imbéciles comprend ce genre de situation sans qu'il soit besoin de la lui expliquer, je vous conseille donc, à l'avenir, de ne plus jacasser comme des pies, ou si vous y tenez vraiment, de vous contenter d'un « la bourse ou la vie ».

— Ah bon ?

— Par ailleurs, la prochaine fois que vous choisirez une victime, évitez de sauter sur la première personne qui passe. Par exemple dans mon cas, si vous aviez pris cinq minutes à

m'observer avant de m'importuner de si grossière façon, vous auriez remarqué que je suis armée jusqu'aux dents, ce qui indique que je ne suis pas une proie facile. Cela indique aussi que je suis une mercenaire ou une aventurière solitaire, or cette condition a ses aléas, de telle sorte que nous sommes, la plupart du temps, désargentés. Vous avez donc des chances de vous retrouver à engager un combat hasardeux contre un adversaire qui, en outre, ne vous rapportera pas grand-chose. Est-ce bien intelligent, je vous le demande, quand on sait que dans le même temps, nombre de gras marchands aux poches alourdies d'argent arpentent la ville, sans aucune autre protection que leur béate innocence ?

— Maintenant que vous le dites...

— Enfin, et c'est sans doute le plus important, quand on fait une embuscade, on fait une embuscade, on ne perd pas son temps à écouter les discours dont vous abreuve votre adversaire tandis qu'il porte subrepticement les mains à ses armes de jet.

— C'est logique.

— Il se trouve que je suis aujourd'hui de méchante humeur, et vraisemblablement de force à tous vous étripier avant que vous ayez compris que le combat avait commencé. Je vous suggère donc de vous chercher aujourd'hui une autre victime. Dégagez.

— Ben... oui mais nous, on veut de l'or !

— Bon, vous l'aurez cherché...

Ceci étant réglé de sanglante manière, elle poursuit sa route jusqu'à l'atelier du peintre, où l'artiste l'attendait avec impatience.

— Ah, vous tombez bien ! Figurez-vous qu'hier soir, trois hommes armés sont entrés chez moi, ont molesté mes apprentis, dont un est mort de saisissement, tout ça pour leur faire dire où je me trouvais. Je crois que vous aviez raison, on en veut à ma vie ! Par bonheur, ces braves petits se sont tus – il faut dire que je ne leur avais rien dit de ma sortie.

— Ah ? Vous étiez où ?

— À l'arsenal de la ville. C'est incroyable, qui donc pourrait en vouloir à un honnête homme comme moi, probe et de bonne composition, qui n'a jamais œuvré que pour la beauté et la paix entre les hommes ?

— Je l'ignore. Peut-être un peintre jaloux de votre talent.

— Le fait est qu'il en existe sûrement, mais tout de même pas au point de vouloir m'occire.

— C'est vrai que c'est étrange. Bien, nous posons ?

— Je crains que nous ne devions remettre, hélas, mon amie ! Car comment pourrais-je exercer mon art alors que, voyez, mes mains tremblent encore de peur ?

— Je vous comprends. Mais je crois avoir vu des gardes devant chez vous.

— Oui, le Comte a eu la bonté de me dépêcher quelques soldats pour empêcher que de telles agressions ne se reproduisent.

— Sage décision. Je vais donc prendre congé...

— Attendez, ne partez pas ! Si vous êtes toujours disposée à me venir en aide de quelque façon que ce soit, il se pourrait que j'ai tout de même besoin de vos services.

— Il est vrai que je sais me battre.

— Ah, mais ce n'est pas ça du tout ! Je rougirais de demander la protection armée d'une dame, il y a tout de même des convenances... Non, il se trouve juste que mes apprentis sont trop choqués ou trop blessés pour travailler, ou pour certains, carrément en fuite. Du coup, je me retrouve seul pour procéder à mes travaux. Peut-être pourriez-vous consacrer une journée à faire progresser la connaissance humaine ?

— C'est dangereux ?

— Ça s'apparente à de la petite menuiserie.

— Bien. . . Vu que c'est ça ou ouïr les ineptes babillages de mes compagnons, je pense que je vais vous aider.

— À la bonne heure ! Je vais chercher les chauves-souris et je reviens.

De l'insectivore en question, il ne restait qu'un squelette, très soigneusement assemblé sur des baguettes de bois émanant d'une planche de peuplier, de telle sorte que l'animal semblait avoir été pris sur le vif en train de voler, et subitement dépouillé de sa chair et ses os.

— Remarquable travail, c'est vous qui l'avez fait ?

— Un apprenti, sur mes instructions. Je m'intéresse depuis longtemps à l'art et la manière dont l'homme pourrait s'affranchir de la pesanteur pour s'élever dans les airs, ce qui m'a conduit à étudier avec attention le vol des oiseaux, chauves-souris et insectes.

— Intéressant champ d'étude.

— J'ai donc essayé d'imiter ces merveilleuses créatures, et déjà construit quelques prototypes, tenez, celui-ci que vous voyez accroché au plafond. Notez comme il a la forme d'une aile d'hirondelle.

— N'est-il pas cassé ?

— Hélas, un terrible accident. Pauvre Gandolfino, comme il me manque. . .

— Je vois. Mais je crois qu'il y a des moyens magiques permettant de voler. Et peut-être plus. . . enfin moins. . . soumis aux aléas. . . du vent, ces choses.

— C'est exact, toutefois, quel mérite y a-t-il à voler dans de telles conditions ? On récite une vague formule, on jette une poudre de perlimpinpin, et zou, nous voici soulevés, cela ne doit rien à l'intelligence de l'homme, mais plus à la superstition, à la tradition. . . D'ailleurs, des créatures telles que dragons, pégases et autres hippogriffes volent fort bien par magie sans pour autant être toujours douées de raison, c'est bien la preuve qu'il n'y a là qu'un art bien stupide. En revanche, s'élever par un moyen mécanique, voici une quête digne d'être menée avec profit ! D'autant qu'il y a des circonstances au cours desquelles la magie reste impuissante, comme par exemple en ce moment, le siège de Dagioli. Vous savez sans doute que la ville est protégée par de puissants sorti. . . euh. . .

— Oui ? Continuez, ça devient passionnant.

— Je crois que j'en ai peut-être trop dit.

— Vous pensez que vos inventions pourraient envoyer des hommes volants jusque derrière les murailles ?

— Ah, vous êtes habile à faire parler les hommes. Eh bien en fait l'appareil, pour tout dire, est déjà prêt.

— Non ?

— Parfaitement. Nous avons aménagé un lieu discret, à la campagne, où nous menons nos expériences, nous sommes quasiment prêts maintenant à envoyer un petit groupe d'hommes décidés prendre pied derrière les murailles et ouvrir les portes à nos armées.

— Remarquable plan s'il en est, et si d'aventure vous réussissez, votre réputation sera faite à tout jamais dans les livres d'histoire, comme celle d'un Poupouki, d'un Kalabobulle ou d'un Shanagophon. Toutefois, je ne comprends pas comment ni pourquoi un peintre se retrouve à fabriquer des armes de guerre.

— C'est qu'outre mes attributions, je suis aussi Architecte en Chef des Forteresses et Machines du Comte, ne le saviez-vous pas ? C'est pourtant notoire.

— Ah, bien sûr. Donc, c'est vous qui concevez les armes secrètes de Schizietta.

— C'est dans mes attributions.

- C'est logique. Et donc, ces gens qui cherchent à vous tuer...
- ...
- Ben...
- ... Vous croyez que c'est lié ?
- Il me semble que si j'étais le maître des espions de Daglioli, ma première préoccupation serait en effet de vous assassiner.
- Non ? Il existerait donc de si méchantes gens ?
- Je vous crois aussi au fait des mystères de la nature qu'innocent des sombres mystères de la politique.
- Je le confesse.
- Il n'en reste pas moins que si vous restez en vie, grâce à vous, cette guerre sera bientôt terminée, et la glorieuse cité de Schizietta n'aura plus rien à craindre de ses ennemis.
- Puissiez-vous dire vrai. Hélas, il reste un épineux problème : où diable vais-je pouvoir trouver un groupe de sept hommes d'armes habiles, rusés et décidés, et surtout assez courageux pour prendre place à bord du véhicule que j'ai conçu ?
- Ah ouais, on s'le demande...

II.5 L'abominable complot

À l'instar des autres pelotons du tercio de Crotene, les « Éveillés à la Joie Martiale », que dans le camp on surnommait « ces demoiselles », étaient logés sous une grande tente dont ils étaient, comme le veut la coutume militaire, responsables de la tenue. Tente dont le sergent-chef Maurice arpentait présentement l'allée centrale, entre les recrues au garde-à-vous, et il n'était pas content.

— Alors je crois que j'ai été CONCILIENT, j'ai été PATIENT, j'ai même été à l'extrême limite du COULANT, mais là vous avez clairement DÉPASSÉ LES BORNES ! En vingt ans de carrière je n'ai jamais eu affaire à un troupeau d'AHURIS comme vous, mais À QUOI AVIEZ-VOUS LA TÊTE ? Recrue Bob ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Chef, ce sont des rideaux chef !

— Et ils sont de QUELLE COULEUR ces rideaux BOB ?

— Chef, ils sont fuchsia, chef !

— NON ! CES RIDEAUX ne sont pas du tout FUCHSIA, ce sont des rideaux VIOLET ! Quasiment du VIOLET ÉLECTRIQUE ! Vous étiez RESPONSABLE de la pose des NOUVEAUX RIDEAUX, et je vous avais ORDONNÉ de poser des rideaux FUCHSIA ! Vous vous en souvenez recrue Bob ?

— Chef, oui chef !

— Alors comment se fait-il qu'il n'y ait pas de rideaux FUCHSIA à cette putain de fenêtre RECRUE BOB ?

— Chef... ils n'avaient plus de tissus de cette couleur à l'économat, chef !

— JE NE VEUX PAS LE SAVOIR ! Quand on est militaire ON S'ADAPTE ! Êtes-vous seulement CONSCIENT que ces rideaux seront du PLUS MAUVAIS EFFET avec les PERVENCHES que je vous ai fait planter la semaine dernière autour du QUARTIER ? C'est ça que vous voulez, recrue Bob, c'est ça que vous voulez, un campement MAL ASSORTI ? Mais vous êtes DALTONIEN ou quoi ?

— Chef...

— Ah, c'est sûrement ça, VOUS ÊTES DALTONIEN ! Dans ce cas, c'est VOTRE FAUTE À TOUS car vous auriez dû ÉPAULER VOTRE CAMARADE. C'est pourquoi je me vois dans l'obligation

de PUNIR TOUT LE PELOTON pour cette inexcusable lacune dans votre SENS ESTHÉTIQUE. Et vous savez ce qui arrive quand vous êtes PUNIS ?

— Chef, non, pitié, on le fera plus !

— On peut pas plutôt faire cent pompes dans le trou à boue, comme les autres ?

— Des tractions, pitié !

— Vingt kilomètres au pas de course avec sac à dos ?

— Le fouet ! Le fouet !

— NÉGATIF ! Ce qu'il faut pour mater des FORTES TÊTES comme vous, vous le savez déjà ! Allez, en tenue, et c'est parti pour UNE HEURE DE PILATES ! Tout le monde prend la position de la TOUPIE ANDALOUSE !

Ange Parsimoni n'était ni spécialement fort, ni particulièrement habile. Pour ce qui était de monter sur les toits, de ramper dans les tuyaux d'aération ou de désamorcer des serrures empoisonnées, il fallait demander à quelqu'un d'autre. Il savait se battre un peu, et principalement quand il était question de sauver sa peau. Son caractère ombrageux n'en faisait ni un convive recherché, ni bon baratineur. Depuis le temps qu'il traînait ses guêtres à l'Honorable Société de Baentcher, il était forcément au courant des divers ragots qui agitaient le monde des voleurs, mais il n'était pas dans le secret des dieux, et ne cherchait surtout pas à y être. Ce n'était sûrement pas l'homme le plus intelligent du monde, ni le plus loyal, bref, en dehors du petit talent qui était le sien, il était des plus inutiles.

Ce talent, justement, il l'exerçait à la taverne du « Bonobobino rigoletto », estaminet borgne de Schizietta. La ville comptait quelques exemplaires de ce genre d'établissement, car comme je vous l'ai déjà fait sentir à plusieurs reprises, elle servait hélas de point de passage à toutes sortes de mercenaires, d'assassins, de truands, et de gens qui évoluaient gracieusement entre ces trois catégories au gré des circonstances. Cette violente population avait pour usage d'assidûment fréquenter les estaminets susnommés dans le but officiel d'y rechercher un commanditaire qui leur donnerait quelque emploi, mais l'honnêteté nous commande toutefois de nous demander dans quelle mesure cet atavisme ne tenait pas plutôt à la présence en ces lieux d'alcool, de compagnons de bagarres et de filles de joie, toutes distractions permettant de tuer le temps entre deux épisodes sanglants.

Mais revenons à notre protagoniste. Ne se distinguant pas par sa témérité, on pourrait s'étonner de le voir accoudé au comptoir parmi les rudes gaillards couturés de cicatrices, les musclés, les tatoués, les pirates et autres marauds. Devrait-on craindre pour sa santé, à notre homme ? Point du tout, car il est ici comme chez lui, c'est son élément. Certes, il est étranger à la ville et n'avait jamais mis les pieds dans cet endroit, mais par quelque savante alchimie, par ses manières, la façon dont il est assis ou l'art qu'il a de tenir sa chope, le patron lui-même jurerait que c'est un habitué. Tous ici connaissent son surnom, « le Chien », tous savent, ou croient savoir, que c'est un taiseux, un gars du milieu, un affranchi, on peut parler devant lui. Pourquoi se priver ?

Ah, il en avait entendu, Ange, des conneries, et c'était là qu'intervenait son don le plus remarquable : celui de laisser traîner une oreille. Car s'il est malaisé de suivre une conversation qui ne vous est pas destinée, il est franchement compliqué d'isoler la conversation qui vous intéresse dans le fatras des platitudes météorologico-politiques qui constituent le bruit de fond de tout forum bistrotier. Eh bien Ange, il y arrivait. Et voici sur quelle station il était branché :

— ...payé par une personne pour accomplir une certaine tâche, si une certaine personne

venait à Schizietta.

— Continue. . .

— Eh bien, la personne en question vient d'arriver en ville. C'est quelqu'un qui a des amis mais qui aime bien se promener seul, cela dit, elle sait se défendre, alors je cherche trois personnes pour m'aider à faire le travail.

— Je suppose que c'est le genre de travail définitif.

— Oui, définitif.

— Combien ?

— Une grosse par personne. J'ai déjà trouvé les deux autres gars, j'ai pensé que l'affaire t'intéresserait.

Une grosse, c'était douze piastres d'or, un salaire très correct pour un assassinat.

— C'est quelqu'un qui a des alliés ?

— Non, c'est une étrangère de Baentcher, elle ne connaît personne ici. C'est une autre étrangère qui m'a payé pour ça, ces histoires ne regardent pas notre ville, il n'y a pas de risque de ce côté.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'elle était étrangère ?

— Elle avait un drôle d'accent du nord, la peau très sombre, elle était accompagnée de deux gaillards bien bâtis, qui avaient le type nordique. Je te dis, c'est des histoires qui nous regardent pas.

— Ça me plaît bien, j'en serai. C'est où qu'on fait le coup ?

— Sûrement ce soir, à l'auberge du Babouino. On tâchera de la coincer dans le couloir quand elle ira se coucher.

— On se retrouve là-bas ?

— Au coucher du soleil, dans la grande salle.

Les deux hommes se serrèrent la main gravement.

L'après-midi à la taverne, Vertu réunit sa troupe et leur exposa ses plans.

— Donc, je reviens de l'atelier de Fabrizzio d'Areva, et je. . . Dis donc, Ange, c'est quoi cette fausse moustache ? Pourquoi te grimes-tu de façon aussi grotesque ?

— Fausse moustache ? Ah oui, la fausse moustache. . . c'est parce que je voulais. . . c'était super important. . . j'ai oublié. Mais y'a une bonne raison, c'est sûr.

— Bon, quoi qu'il en soit, pour une fois, on n'aura pas trop à se casser le derche. Grâce à l'invention de Fabrizzio, et à supposer qu'il ne se foute pas trop de ma gueule, nous pourrions bientôt voler jusqu'à Daglioli et y vaquer à nos petites affaires. Oui Ange ?

— J'ai un élément d'information important à rapporter.

— Ah, bien, je t'écoute.

— Eh bien voilà. . . euh, c'était quoi déjà ?

— Je ne peux pas le savoir à ta place.

— C'est ballot ça, je l'avais sur le bout de la langue. . .

— Bon, réveille-nous quand tu auras fini. Pour ce qui est de notre affaire, il ne reste plus qu'à aller sortir nos trois compagnons de leurs classes et nous serons à pied d'œuvre. D'ici une semaine, je l'espère, on pourra partir vers la cité assiégée. Et peut-être même qu'en aidant Schizietta à la prendre, on pourra palper la récompense au passage, mais ça j'y compte pas trop. Je vous rappelle que l'important, c'est la clé. Ange, des précisions à apporter ?

— Oui, c'est à propos de. . . ce truc là. . . important. . .

— Oui ?

— Ah non, je croyais que ça m'était revenu, mais non.

— Dame Vertu, s'alarma le docteur, voler me semble être une manière fort imprudente de voyager. Êtes-vous sûre de votre homme ?

— Pas le moins du monde, évidemment. Mais nous sommes des aventuriers, non ? D'autres questions ? Oui Ange ?

— Ah ça y est, ça me revient. On va tenter de t'assassiner ce soir. Ça me revient parce que l'un des gars en question vient d'arriver.

— Ah bon ?

— Je te le montre discrètement. . .

— Non, montre-le-moi normalement.

— C'est lui.

— Le chauve ?

— Il a engagé un autre type qui n'est pas encore arrivé. J'ai entendu ça alors que j'étais en repérage dans un débit de boisson. . .

— Ben voyons.

— . . . et il a engagé deux autres types, donc ils seront quatre, à ce que je sais. C'est inquiétant.

— C'est très inquiétant, en effet. Ça ne fera que deux embuscades dans la journée, la moyenne baisse. D'autres précisions ?

— Ils vont essayer de t'estourbir quand tu monteras te coucher. Ah oui, et le commanditaire. . . comment dire. . .

— Qu'est-ce qu'il a le commanditaire ?

— Tu promets de ne pas te mettre en rogne ?

— Vas-y, je t'écoute.

— Note, c'est peut-être que je me trompe, hein.

— Accouche.

— Mais j'aimerais que tu relativises certaines choses, que tu songes à notre place dans l'univers, à nous autres, petits singes nus, que sommes-nous face au mystère du cosmos. . .

— Tu sais que tu joues avec ta vie là ?

— Boule-à-zéro a fait une description de celui qui l'a payé, et c'est une femme. Une étrangère, venant de Baentcher. À la peau noire.

— Mpxrlpt. . .

— Pense à un truc sympa et calme, pense à un grand jardin de pierre, sois zen. . .

— Ça va, ça va, je suis la zénitude incarnée. C'est juste que je suis un peu en colère contre moi-même de n'avoir pas crucifié ce sac à merde quand je l'avais sous la main, c'est tout. Du coup, ça change le programme des réjouissances pour ce soir. Il faut attraper razibus vivant pour le faire parler.

La soirée se déroula sans encombre, tentant de donner le change. Ils repérèrent sans mal les quatre malandrins qui, se croyant discrets, ne prenaient pas assez de précautions. C'étaient assurément de belles gueules de truands. La princesse fut la première à s'éclipser, pour aller faire un tour aux cuisines. Vertu, qui avait peut-être un peu bu, sortit pour aller faire un petit tour dans la cour, et revint presque aussitôt. Ange se leva pour aller voir ce qui se passait aux cuisines, et dut sans doute croiser la princesse, qui revint quelques secondes après. Pendant tout ce temps, le docteur mimait un fort état d'ébriété tout en observant les quatre assassins du coin de l'œil. Trois minutes plus tard, la princesse se releva, prit congé de ses camarades ainsi que l'escalier sombre qui menait aux chambres, au deuxième étage, passant sans les regarder devant la table des vils sicares. Vertu et le docteur restèrent seuls un instant, avant

qu'à son tour, la patronne ne se lève et ne s'étire. Le chauve fit alors signe à ses compagnons qu'il était temps. Ils se levèrent tous trois d'un bel ensemble, et se dirigèrent vers l'escalier, ignorant alors que ce serait le dernier qu'ils graviraient jamais. Vertu salua son collègue, passa devant le chauve maintenant attablé seul, puis gravit silencieusement les marches. Le chef des brigands lui emboîta le pas, l'air mauvais et la main portée à son côté, pas loin de son poignard.

Le couloir, haut de plafond, n'était éclairé que de trois vieilles lanternes à huile, bien insuffisantes pour sa longueur. Vers son milieu, deux des arsouilles faisaient semblant de se disputer pour quelque histoire de femme, sans grande conviction ni aucun talent de comédien. Un autre était posté dans l'embrasure de la porte de la chambre qu'il avait louée, et faisait mine d'épousseter des bottes. Notre héroïne le dépassa sans prêter attention au regard torve qu'il lui lança. Le chauve arrivait juste derrière. Il accéléra. L'homme aux bottes se plaça sur son flanc, à eux deux ils barraient tout le couloir. Les deux autres cessèrent leur conversation, vinrent à la rencontre de Vertu et refermèrent la souricière. Les dagues sortirent. Vertu se retourna, l'homme à la botte la poignarda en plein ventre. Un autre l'épingla dans le dos, un troisième tâcha de l'égorger pour qu'elle ne crie pas.

Les trois lames ne fendirent que de l'air. Vertu se volatilisa. Elle ne sauta pas, ni ne s'enfuit, ni n'esquiva en aucune façon, elle cessa tout simplement d'être là. Durant une demi-seconde, les assassins interloqués ne surent trop que faire. Mais une étrange mélopée, jusque-là perdue dans le brouhaha émanant de la salle toute proche, attira leur attention. Une psalmodie qui enflait et se faisait soudain menaçante, qu'était-ce là ? Quelque chose fut lancé sur eux, qui explosa à terre au milieu d'eux en une giclée de filaments collants qui emprisonnèrent leurs membres plus sûrement que le filet du pêcheur capture les poissons.

« Un sortilège ! » s'écria le chauve avec terreur. Soudain, Ange apparut derrière lui comme s'il avait toujours été là, et l'estourbit d'un grand coup de cruche, avant de faire retraite. C'est alors que Vertu, la vraie, fit son apparition au détour de l'escalier, son arc à la main. Les trois hommes, comprenant soudain qu'ils avaient été victimes d'un traquenard, tentèrent par tous les moyens de fuir, de trancher ces filaments collants qui les emprisonnaient. Peut-être Vertu se serait-elle montrée clément si elle avait été seule, mais puisque ses compagnons étaient là, elle devait faire bonne figure. Elle n'eut aucune pitié, et sans colère ni passion, guida ces trois lascars jusqu'au paradis des égorgeurs.

L'affaire avait été rapidement menée. Vertu se retourna pour chercher du regard la princesse qui, par un sortilège de son cru, avait réussi à s'accrocher à quatre pattes au plafond, la tête en bas. Elle en redescendit à la manière d'une araignée.

— Bravo. J'avais des doutes sur tes qualités de magicienne, mais finalement, tu ne manques pas de talent.

— Bah, ce n'est qu'une application habile de quelques sorts élémentaires. Et nous avons l'effet de surprise. Un vrai mage de bataille n'aurait même pas eu à s'exposer pour abattre ces types.

— Quoi qu'il en soit, l'affaire est faite. Peux-tu dissiper les filaments ?

Dès que le piège magique fut conjuré, ils traînèrent les corps dans la chambre de Vertu et épongèrent les taches de sang avec des linges à eux. Entre le combat et le ménage, tout n'avait duré que trois minutes. Ce fut sans doute la partie la plus difficile du plan que d'empêcher les trois cadavres de perdre tout leur sang jusqu'à l'étage du dessous à travers les planches disjointes, mais sans doute n'était-ce pas la première fois que l'auberge du Joyoso Babouino voyait ce genre de scène navrante.

L'homme ne trembla pas, ni ne supplia, ni ne fit rien d'autre du même genre lorsqu'il s'éveilla dans la petite chambre, ficelé sur un lit, en compagnie de quatre sinistres individus et de trois cadavres. Il ne trembla pas, parce qu'il était d'une rude étoffe et qu'il n'en était sûrement pas à son premier sale coup qui tourne mal, mais on sentait quand même qu'il aurait préféré se retrouver ailleurs.

— De deux choses l'une, soit tu es un fanatique de quelque cause, et tu vas parler après une bonne séance de torture, soit tu n'as tenté de me tuer que parce qu'on t'avait payé, et tu vas nous épargner à tous un pénible épisode de supplices en tous genres.

— D'accord, d'accord, je vais vous dire qui m'a payé.

— Ah, bien.

— Mais il n'y a pas grand-chose à raconter, en fait. J'ai été engagé il y a cinq jours par une femme qui ne m'a pas dit son nom, accompagnée de deux hommes d'armes. Je devais guetter votre arrivée en ville, et ensuite, vous faire votre affaire. C'est tout ce que je sais.

— Elle ressemblait à quoi ?

— Une jeune dame un peu plus petite que vous, elle avait le physique de ces voyageurs du Thessol ou de Punt qu'on voit de temps à autres, très élégante, très bien élevée. Tout à fait charmante. Elle n'avait pas l'air de vous apprécier.

— Manifestement, puisqu'elle a engagé des tueurs pour me faire la peau.

— Non, je veux dire, quand elle parlait de vous. . . ah, elle ne vous porte pas dans son cœur.

— Elle a dit comment elle s'appelait ?

— Pas que je me souviene. Elle et ses amis semblaient venir du nord, c'est tout ce que je sais. Ah, ils m'ont payé en or de Baentcher.

— Ouais, y'a pas à tortiller, c'est bien elle. Et où on peut la trouver ?

— Je ne sais pas, elle m'a embauché aux abattoirs, où je suis chef d'équipe. On a fait l'affaire dans une taverne des environs, et depuis, plus de nouvelles.

— C'est vraiment tout ce que tu sais ?

L'homme hésita un instant, un conflit intérieur agitait sa cervelle sous son crâne de brute. Mais il se décida, la cupidité l'emporta sur l'instinct de conservation.

— Non, je sais aussi que je vais bientôt gagner vingt piastres.

— Diable ! Et comment ça ?

— Vous allez me les donner. Parce que j'ai un renseignement qui peut vous intéresser.

— J'ai mal entendu, tu veux vingt piastres ou vingt pouces d'acier entres les côtes ?

— Non, c'est vingt piastres. C'est moins que ce que vous avez récupéré sur les cadavres de ces imbéciles, vous voyez, vous faites encore une bonne affaire.

— Et si on remettait au goût du jour l'histoire de la séance de torture ?

— Je vous laisserai faire un peu, et puis comme je ne suis pas totalement idiot, je vous raconterai absolument n'importe quoi. Franchement, vingt piastres, c'est pas cher pour tout ce temps gagné.

— Fripouille. Gredin. Malhonnête homme. Vous autres, donnez-lui son or.

— Excellente attitude. Eh bien voilà, quand la dame en question m'a quitté, j'ai voulu savoir qui c'était. Alors j'ai payé quelques sous à un apprenti qui traînait dans le coin pour qu'il les suive discrètement. Il les a filés jusqu'à la porte occidentale, et là, ils ont pris leurs chevaux lourdement chargés de matériel, de vivres et d'armes, et sont repartis de Schizietta à bonne allure. Mais mon homme a eu la présence d'esprit de discuter avec le palefrenier, il lui a dit que les cavaliers s'étaient renseignés sur la meilleure route pour rejoindre Daglioli, les relais de poste, l'état des routes, toutes ces choses.

— Daglioli ! Par exemple, mais qu'est-ce que Condeezza irait faire à Daglioli ?

Mais Vertu commençait à en avoir une petite idée.

Ils détachèrent le fripon, lui firent la leçon sur son inconduite, puis lui proposèrent de les accompagner dans leur aventure, mais il déclina, car il avait sa vie à Schizietta. Ils passèrent une bonne partie de la nuit à se débarrasser des corps, en volant une carriole qu'ils garèrent dans la ruelle adjacente, avant d'y faire choir les trois compromettants colis par la fenêtre, puis Ange et Vertu tirèrent le véhicule à quelques pâtés de maison de là, et l'y abandonnèrent, ainsi que les souvenirs de cette pénible boucherie. Enfin, remis de leurs émotions, ils retournèrent discuter dans la chambre.

— Je pense que Condeezza est elle aussi sur la trace des trois clés et de l'épée. Il n'y a pas d'autre explication.

— Mais comment ? s'étonna la princesse.

— Hélas, nous n'avons été ni rapides, ni discrets. À Baentcher, tandis que nous étions séparés, elle a eu tout le temps de nous espionner, et de voir que nous préparions une expédition. Nous n'avons eu aucun mal à localiser la seconde clé, il est probable qu'elle a remonté la piste elle aussi. En outre, elle était présente lorsque nous sommes revenus de notre première expédition, elle a dû se renseigner et comprendre que nous possédions la première clé. Elle nous a devancés, c'est évident. Elle est maintenant sur la route. . . Il faut impérativement la rattraper.

— Elle ne pourra pas rentrer dans la ville, le siège. . .

— Oh, elle trouvera un moyen. On peut lui faire confiance.

II.6 L'accélérotron pyrodynamique cryofluide du génial Fabrizzio d'Areva

Ça changeait tout. Ils pensaient avoir tout le temps du monde, mais maintenant que Condeezza, et quelques alliés non-identifiés, étaient sur la piste de l'épée magique, ils étaient engagés dans une course, et chaque seconde comptait. Par l'entremise de Fabrizzio, Vertu put contacter le général-marquis Pontoscolio, qui dirigeait les opérations militaires de Daglioli (bien à l'abri à Schizietta, vous noterez) afin qu'il les choisisse pour assurer la périlleuse mission. Avec un aplomb invraisemblable, elle jura amour éternel à la cité de Schizietta, loua les mérites civilisateurs de la guerre qu'elle menait contre les pervers Daglioliens et leurs mœurs dépravées, et se fit forte de trouver, parmi les mercenaires à l'entraînement dans la région, les trois gaillards qui manquaient encore à l'expédition. Comme la solde demandée par cette Baentchérienne n'était pas ruineuse, qu'en outre les volontaires ne se bousculaient pas pour remplir l'office, et qu'enfin notre héroïne présenta ses arguments d'agréable façon (mais ceci n'entre pas dans le cadre de notre récit), le général accéda bien volontiers à la requête.

Il est courant, et l'on peut même dire que c'est une loi assez générale, que dans les armées, les jeunes recrues soient livrées à toutes sortes d'avanies de la part des anciens et de leurs supérieurs, sous le prétexte douteux de les endurcir au mal. Il arrivait que les coups, les blessures, pleuvent sur les malheureux réduits à subir en silence ces indignités, et les mots de Winston Churchill, qui professait que dans la marine Anglaise, les trois seules vraies traditions étaient le rhum, le fouet et la sodomie, disent de façon éloquente jusqu'à quelles extrémités de tels bizutages peuvent aller (surtout quand on connaît la médiocre qualité du rhum servi dans la Royal Navy).

Néanmoins, même dans les forces armées les plus sauvages et les plus débauchées, on n'aurait jamais toléré d'humilier des hommes en les faisant se tortiller en justaucorps moulants sur la place d'armes, sous les quolibets de leurs camarades mieux lotis, au cours d'une séance de body-balance. Ah, combien amères étaient leurs larmes, à nos trois pauvres héros ainsi livrés à l'arbitraire d'un sous-officier qui avait visiblement perdu la raison au dernier degré. Ainsi furent-ils ô combien soulagés lorsqu'ils reconnurent Vertu et Ange, encadrés de deux estafettes, qui s'adressait au capitaine Acuto et lui tendirent un pli. L'officier consulta brièvement l'ordre, puis fit signe au chef Maurice de venir. Il lui confia deux mots, plus l'abominable cerbère revint vers ses hommes, et s'écria :

— CORBIN, TOUDOT et DIZUITEURTRENTE, SORTEZ DES RANGS !

— Chef oui chef !

— VOUS avez été désignés volontaires pour une MISSION, alors retournez immédiatement à vos QUARTIERS, faites votre PAQUETAGE et mettez-vous à disposition de CETTE DAME ! Et n'oubliez pas qu'à la guerre, l'essentiel n'est pas la VICTOIRE, ni l'HONNEUR, ni le BUTIN, mais la RÉALISATION PERSONNELLE dans le cadre d'une SAINE ACTIVITÉ COLLECTIVE ÉPANOUISSANTE ! ROMPEZ !

Nos trois protagonistes ne virent décidément pas grand-chose de la merveilleuse Schizietta, car c'est sans le moins du monde repasser par la ville que la diligence militaire les conduisit au galop à travers la campagne en direction du mystérieux Lyceum, lieu où Fabrizio et ses disciples bricolait leurs machines. En route, leur patronne raconta aux trois soldats les divers événements des derniers jours, et les développements condizzoléens qui avaient fait accélérer la manœuvre. Les trois compagnons opinèrent sans mot dire, le regard dans le vide, amorphe. Lorsqu'elle les interrogea, Vertu n'obtint d'eux aucune réponse autre que des grognements. Sans doute est-il dans la vie militaire des choses qu'on ne peut dire aux civils. Elle les laissa à leurs douloureux souvenirs.

— Oh, ça a méchamment brûlé, là ! nota tout de même « le Roi » Percemouche lorsqu'ils dépassèrent un bois que l'incendie avait ravagé voici peu.

— Tiens, c'est vrai, je n'avais jamais remarqué, dit Vertu, dont la curiosité était piquée soudain.

— C'est bizarre, les champs aussi ont brûlé sur une zone assez étendue. Oh mais vous avez vu ce drôle de trou ! On dirait que tout est parti de cette excavation circulaire, et a tout enflammé à des stades à la ronde, et ensuite seulement, ça a ravagé le bois.

— Oui, c'est étrange. Tiens, tu as vu ces drôles de débris métalliques tout autour ?

— Bah, nous ne saurons sans doute jamais la fin de l'histoire.

En effet, une haie bientôt cacha ce spectacle à leurs yeux.

Au bout d'une heure, ils arrivèrent enfin au Lyceum. Qui n'avait rien d'un établissement d'enseignement secondaire. Ou alors un américain, parce qu'il était entouré de hautes palissades, de miradors, d'un profond fossé dans lequel il était recommandé de ne pas courir si l'on tenait à ses pieds, et d'un talus sur lequel patrouillaient en permanence des maîtres-chiens et leurs adorables toutous, de la race appelée « bouffe-couilles de Schizietta ». L'endroit était adossé à une abrupte et haute colline de basalte dont, s'ils avaient eu des notions de géologie, nos compères auraient pu attribuer l'origine à une cheminée volcanique fossilisée. Des bâtiments de bois élevés à la hâte, sans grâce aucune, formaient une sorte de village pataugeant dans la boue. Des douzaines d'artisans, dont beaucoup étaient des nains et des elfes, circulaient en tous sens, visiblement trop occupés à quelque tâche importante pour être troublés par les

problèmes raciaux. Des golems puissants autant que stupides servaient de manœuvres, charriant des quantités de matériels biscornus d'un atelier à l'autre. Partout, on entendait tinter le marteau sur la forge, les cheminées crachaient de lourdes fumées de couleurs et de parfums variés, tandis que d'inquiétantes machines hoquetaient en agitant bras de cuivre et cadrans chamarrés sous l'œil inquiet d'ingénieurs bien trop jeunes pour avoir appris à se foutre de leur boulot.

— Et voilà, on est rendus.

— Pourquoi ils nous regardent comme ça ?

— Hein ? Ah oui, je sais pas, c'est toujours pareil.

Car en effet, dès qu'ils furent descendus de leur véhicule, tout travail cessa, et chacun se tourna vers eux pour les dévisager. Non point avec animosité d'ailleurs, mais avec une sorte d'envie mêlée de fierté. Mais les choses revinrent à la normale lorsque Fabrizzio d'Areva fit son apparition, flanqué de la Princesse, Ange et le Docteur, qui se plaignit en ces termes :

— Sommes-nous réellement obligés de porter ces... tenues ?

— C'est indispensable, tout a été prévu. Voyez comme vous avez toute l'amplitude nécessaire pour vous mouvoir aisément.

— Mais pourquoi cette couleur orange criarde ?

— C'est pour retrouver plus facilement les bouts de cadavres dans les décom... c'est... réglementaire. Voilà, c'est la couleur réglementaire. Ah vous savez, ces militaires, le règlement-ceci... Mais venez, venez contempler l'engin de vos exploits !

— Quoi, s'étonna Vertu, c'est enfin prêt ?

— Mais oui, nous venons de mettre la dernière main à notre machine volante ! Vous allez voir, vous allez être soufflée !

— Y'a intérêt, depuis le temps que vous me faites languir, je commençais à me demander si vous n'étiez pas une sorte de zouave.

— Un zouave ? Moi ? Vous me traitez de zouave ! Ah, vous allez voir si je suis un zouave.

Ils contournèrent la colline en empruntant une route d'une largeur et d'une planéité peu commune, faite de petits cailloux damés, et découvrirent que telle une dent gigantesque, elle avait en guise de carie une caverne à l'entrée gigantesque, une cave naturelle fermée par un rideau qui était sans doute le plus grand jamais tissé sur cette terre. Ils passèrent par une petite ouverture à la mesure d'un homme, et se présentèrent à un poste de garde.

— Tout de même, s'offusqua la Princesse, que cet habit est donc disgracieux. Passe encore la couleur et la coupe, mais expliquez-moi donc pour quelle raison nous devons, à l'instar des nourrissons ou des très vieilles gens, porter des couches ? C'est humiliant !

— Mais c'est fort utile ! Excusez-moi de rentrer dans ces détails triviaux, mais nous sommes tous de chair et de sang, comment ferez-vous si jamais l'appel de la nature se fait pressant tandis que vous serez attachée solidement à votre siège dans votre cabine boulonnée, tout là-haut ?

— Où ça, là-haut ?

— Eh bien, là.

— Oh putain !

Les plus majestueux obélisques des temples les plus cyclopéens des dieux les plus mégalomanes cédaient en taille devant ce gigantesque cylindre de métal, peint de blanc et de noir, dont la surface se striait de tuyaux de tous diamètres tels les muscles congestionnés d'un culturiste à l'approche du concours de Monsieur Univers. Pour parler froidement à la manière d'un

ingénieur, il mesurait 33,74 brasses de haut pour un diamètre de 2,85 brasses, hors ailettes et moteurs d'accélération. Vertu résuma l'opinion générale en ces termes :

— C'est... seigneur, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ceci est mon accélérotron pyrodynamique cryofluide. Alors, c'est qui le zouave ?

— Mais c'est énorme ! Et ça ne ressemble pas du tout à un oiseau.

— Pourquoi diable voudriez-vous que ça ressemble à un oiseau ?

— Mais c'est vous qui m'aviez dit que vous vous inspiriez des oiseaux...

— Ah oui, non mais en fait, j'ai étudié le vol des oiseaux, c'est vrai, la manière dont ils virevoltent dans l'air, dont ils tiennent leurs plumes, et toutes ces choses. Toutefois mes calculs et mes expériences m'ont fait parvenir à la conclusion que cette voie était hélas sans intérêt pour l'homme, qui est bien trop lourd pour tenir en l'air simplement en s'appuyant dessus, à l'instar de ces bêtes. Futilités que ces recherches naïves. J'en avais abandonné mes prétentions à faire voler l'homme, et c'est alors que je suis tombé sur un très ancien ouvrage de Wernher Von Korolev intitulé « De tvrbopvmpi pro cryogenico propergoli », qui m'a ouvert de nouveaux horizons.

— Et vous dites qu'on est censés monter là-dedans ?

— Tout en haut, là-haut, vous voyez, dans l'habitable conique situé sous le petit pylône.

— Euh... oui mais si ça s'écroule, on va tomber de drôlement haut !

— Soyez sans crainte, si ça s'écroule, l'altitude sera le cadet de vos soucis, car l'explosion vous aura tués bien av... euh, soyez sans crainte.

— Et ça marche comment ?

— C'est très simple dans le principe. Tout d'abord, vous devez vous pénétrer de l'idée que contrairement à ce qu'enseignait Anaxagorouphion de Thalados, l'eau n'est point un corps simple. Il est possible, en effet, de la scinder en deux airs, l'un ténu et l'autre grave. Toutefois, ces deux airs ont une forte affinité l'un pour l'autre, ce qui fait qu'il est difficile de les séparer. Inversement, lorsqu'on les met en contact, la moindre étincelle les enflamme et produit une vigoureuse détonation, tandis que se reforme donc l'élément aqueux.

— Eh ?

— Une complexe machinerie d'alambics et de pistons nous permet de pratiquer ici la scission de grandes quantités d'eau, et de fabriquer ainsi d'importants volumes de ces deux airs, qu'ensuite nous refroidissons par, je dois hélas le confesser, un procédé magique, jusqu'à ce qu'ils se liquéfient. Juste avant le lancement, on en charge les cuves superposées qui constituent l'essentiel du corps de l'engin.

— Gu ?

— Lors du vol, de puissantes pompes alimentées par ces mêmes carburants les extraient des cuves et les injectent à une pression de deux cent cinquante atmosphères dans les moteurs, qui sont ces cinq engins en forme de cloche, juste là-dessous. Ils se mélangent dans une chambre de réaction, détonnent pour les raisons que je vous expliquais tout à l'heure, et éjectent vers le bas d'immenses quantités de gaz brûlants à très grande vitesse.

— Ba ?

— Bien sûr, pour résister à de telles pressions et températures, il faut que les moteurs soient faits de matériaux particulièrement résistants, en l'occurrence un alliage mithril/ébène/rubidium, recouvert d'un revêtement de mithrocéramique réfractaire, et refroidis par la circulation de l'air ténu liquéfié. Par une simple application du principe d'action et de réaction, il se produit alors une puissante poussée vers le haut, de quatre-vingts tonnes par moteur.

— Qsdf...

— La navigation est contrôlée par un congrueur différentiel qui commande l'orientation du vecteur de poussée des moteurs par le truchement de vérins. Pour être tout à fait complet, l'appareil compte deux étages, le second, plus léger, étant mû par un seul moteur. Voilà, en gros, c'est tout ce que je peux vous expliquer sans entrer dans les détails techniques.

— C'est... c'est... fit le docteur, béat.

— Je comprendrais tout à fait, approuva Vertu, que vu votre grand âge, vous émettiez quelque réserve à vous joindre à l'entreprise, qui n'est pas sans présenter quelques risques.

— C'est fantastique ! D'Areva, vous êtes un génie !

— C'est ce qu'on dit.

— Votre invention est merveilleuse, fabuleuse, sans égale dans toute l'histoire humaine ! Des millénaires durant, nous avons ambitionné vainement de nous élever dans les cieux, d'abolir l'antique malédiction divine qui visse nos pieds à la fange immonde, et voici que vous êtes sur le point de réussir ! Non, vraiment, s'il est une chance que j'en sois, alors j'en serai, et nul ne m'en empêchera.

— Belle attitude, mon ami ! approuva Fabrizzio.

— Ne craignez-vous pas de subir cruellement les aléas du voyage, s'inquiéta Vertu ? Bien que vigoureux pour votre âge, vous n'êtes plus tout à fait un jeune homme.

— Croyez-vous qu'on vive éternellement ? Puisqu'il me faudra bien mourir un jour, autant le faire pour l'avancement de la science, noble cause s'il en est !

— Bravo, voici un brave !

— D'accord, c'est vous que ça regarde. Mais dites donc, Fabrizzio, votre bidulotron aérostatique là, si j'ai bien compris, vous comptez y mettre le feu par en dessous.

— Mon accélérotron pyrodynamique cryofluide. Oui, c'est ça.

— Et ça va le faire décoller.

— En théo... oui oui, ça va décoller.

— C'est un peu comme une sorte de fusée, quoi.

— Voilà, exactement ! C'est tout à fait ça, vous avez saisi le principe.

— Mais... comment on va piloter ça ?

— Vous n'aurez rien à faire, le congrueur s'occupera de tout.

— C'est quoi le congrueur ?

— Vous n'avez pas besoin de le savoir.

— Et ça ne peut pas tomber en panne, un congrueur ?

— Ah ah ah, c'est vrai que ça tombe tout le temps en rade ces salop... euh... non, ne vous inquiétez pas.

— Mais qui s'inquiète ? Je suppose que vous avez déjà fait des essais.

— Mais bien sûr.

— Des essais concluants ?

— Tout à fait.

— Et des essais concluants qui ont fonctionné, il y en a eu combien ?

— Euh... un.

— Ah, ça me rassure.

La princesse Quenessy considéra l'engin de mort qu'elle avait devant elle. Puis lorsque les autres se furent quelque peu éloignés, glissa à l'oreille de Fabrizzio, trop bas pour que les autres entendent :

— Je suppose que c'est un, en comptant le vol qu'on va faire.

— Ah, on ne vous la fait pas à vous, hein ?

— Mais il y a tout de même une chose qui m'étonne. Comment se fait-il, je vous le demande, qu'on vous ait demandé de fabriquer un truc pareil ? À quoi est-ce donc utile à Schizietta ?

— Ah, vous allez rire, c'est une cocasse méprise !

— Ah bon ?

— On m'avait en effet demandé de concevoir une fusée capable d'envoyer une charge de soixante livres à deux cents emfans de distance, afin par exemple de déposer un engin explosif par-dessus des murailles. Un travail sans aucune difficulté, bien sûr, pour moi. Toutefois, le messenger qui m'a porté l'ordre a fait une chute malencontreuse dans une flaque, et lorsque la missive m'est parvenue, l'encre détrempeée était difficilement lisible, aussi ai-je entamé la conception d'un engin capable d'envoyer soixante tonneaux à deux cents lieues. Lorsque le quiproquo fut expliqué, nous étions trop avancés dans nos études et avons dépensé trop d'or pour arrêter.

— Et vous prétendez que cet engin est vraiment capable d'envoyer soixante tonneaux à deux cents lieues ?

— Euh... à vrai dire, pas tout à fait.

— Vous me rassurez.

— Je confesse que moi et mes ingénieurs avons légèrement surdimensionné les moteurs et les réservoirs afin de remplir le cahier des charges, même si le système propulsif s'avérait moins efficace que prévu. Mais au final, quelques astuces techniques – comme la réinjection des gaz de la turbopompe dans la chambre de combustion – nous ont permis d'améliorer nos moteurs au-delà de nos espérances initiales, de telle sorte qu'aujourd'hui, nous serions capables d'expédier les soixante barriques en question à n'importe quelle distance.

— Comment cela, à n'importe quelle distance ? Il faut pourtant bien que la charge retombe un jour ou l'autre !

— Pas du tout.

— Expliquez-moi ce prodige, je vous prie.

— C'est une notion un peu complexe. La Terre, voyez-vous, est de forme sphérique.

— Oui, ça va, je sais, on n'est plus au moyen-âge.

— Soit. Donc, si vous êtes projetée à une vitesse suffisante parallèlement à sa surface, et à une altitude assez élevée pour que l'air soit trop ténu pour freiner votre mouvement, votre chute sera compensée par la courbure terrestre, de telle sorte que votre altitude sera constante. Et vous allez comme ça tourner indéfiniment.

— Grottesque.

— Pourtant, mes calculs sont formels.

— Et je suppose que sur la foi de vos calculs, vous n'hésiteriez pas à faire l'expérience vous-même.

— Hein ? Ça va pas non, vous êtes malade, je ne suis pas complètement... enfin, je veux dire, je serais ravi d'inscrire ainsi mon nom dans l'histoire et de participer de si éminente façon à la quête séculaire de notre espèce, toutefois, c'est bien à regret que je devrai céder cet honneur à d'autres. En effet, ma présence est absolument requise en salle de contrôle.

— Oui oui. Ça tombe bien.

— Tout à fait. Bon, j'ai encore des trucs à préparer pour ce soir, je dois vous laisser.

— Oui, c'est ça, à tout à l'... Eh, y'a quoi, ce soir ?

— Ben... Votre décollage, non ?

— HEIN ?

— C'est ce soir, vous avez l'air étonnée. Votre amie ne vous l'a pas dit ?

— Bien sûr que non ! Mais on n'est pas préparés ni rien !

— Comme je l’expliquais tout à l’heure, il n’y a rien à préparer. L’appareil est totalement automatique, le congrueur se chargera de tout.

— Ah.

— Normalement.

— Normalement.

— Soyez sans crainte, le système de navigation a quasiment été testé comme il faut, vous n’aurez qu’à vous asseoir, à attendre patiemment la mise à feu, et dix minutes plus tard, vous atterrissez délicatement à Daglioli. N’est-ce pas merveilleux, la technique ?

II.7 On monte

Dès la tombée de la nuit, en effet, l’engin fut hissé sur une immense carriole de bois et de fer garnie de roues immenses et creuses, à l’intérieur desquelles s’activaient de puissants et stupides golems. L’attelage cyclopéen ne risquait sûrement pas de faire des pointes de vitesse, toutefois, il lui fallut moins d’une heure pour sortir de son abri montagneux, au travers des immenses rideaux que l’on avait tirés tels ceux d’une scène baroque après qu’on eut donné les trois coups. L’immense piste de pierre remarquée à l’aller conduisait à une excavation de la taille d’un petit château fort, au-dessus de laquelle on avait érigé une plate-forme métallique d’aspect robuste, munie d’une tour plus haute que n’importe quel beffroi de siège, et deux autres plus petites. Ce furent ces dernières, qui étaient en réalité des grues, qui hissèrent le véhicule de Fabrizio depuis la carriole jusqu’à son logement, à l’aplomb d’un orifice qui s’ajustait parfaitement à ses dimensions. De puissants projecteurs à huile illuminèrent alors abondamment cette scène hallucinante. Puis, les techniciens dont c’était la tâche ô combien délicate s’attelèrent avec d’infinies précautions à remplir les réservoirs.

Tout ceci échappa à nos héros, qui étaient occupés à revêtir leurs combinaisons. On leur exposa brièvement le fonctionnement de l’accélérotron. Puis on leur fit les dernières recommandations, comme ne pas toucher aux boutons, éviter de fumer dans une atmosphère d’oxygène pur, surtout quand on est au sommet d’une fusée pleine de carburant, ne pas cracher par terre, ne pas offenser les dieux un jour de lancement, ne pas prononcer le mot « Houston », ne pas mettre les doigts dans l’écouille, parce qu’on risque de se faire pincer très fort, et de façon générale, éviter de faire quoi que ce soit d’autre qu’être assis et avoir peur en silence.

Puis, il y eut les signes de mauvais augure. On commença par leur faire signer des décharges légales comme quoi ils étaient parfaitement au courant des risques inhérents à l’expérience, que leurs parents ne se retourneraient pas contre l’état de Schizietta en cas de décès, que le dispositif était expérimental et que son fonctionnement n’était en rien garanti.

Ensuite, ils sortirent des bâtiments administratifs, tout d’orange vêtus, leur saladier sous le bras, et là eut lieu le second signe de mauvais augure : les techniciens du Lyceum s’extrairent précipitamment de leur tâche et vinrent considérer le petit groupe de hardis aventuriers partant vers l’inconnu. Beaucoup applaudirent, certains pleurèrent d’émotion, quelques-uns leur serrèrent la main, voire demandèrent des autographes.

On les fit monter dans une sorte de diligence qui, à la réflexion, avait tout d’un corbillard, et c’est dans cet équipage qu’ils parcoururent les quelques hectomètres menant à la plate-forme de lancement, saluant d’une main moyennement assurée tous les enthousiastes qui se pressaient de part et d’autre du chemin. À chaque tour de roue, l’appareil de Fabrizio semblait plus grand, plus menaçant. De grandes volutes blanches dégoulaient maintenant

de toute la surface de l'engin, telles les brumes de quelque forteresse de vampire, pour tout dire, il glaçait les sangs.

— Oui, expliqua d'Areva en les accueillant au bas de la tour, revêtu d'un grand manteau de fourrure, il fait un peu frisquet hein ? C'est à cause de tout ce carburant congelé. Mais ne vous inquiétez pas, d'ici quelques minutes, on va allumer les moteurs et il fera ici une chaleur inf. . . assez chaude.

— J'ai. . . j'ai une petite envie. . . dit Ange.

— Et moi aussi, je le crains, renchérit Toudot.

— Ah, hélas, on n'a pas pensé à aménager des commodités sur le pas de tir. Qu'à cela ne tienne, soulagez-vous sur la tour ! De toute façon, elle va être complètement décapée par la déflagra. . . la femme de ménage qui s'occupe du pas de tir.

Ils se soulagèrent, mais s'ils furent plus légers au niveau de la vessie, ils n'en avaient pas moins le cœur lourd de confier leur vie à un bidule aussi aléatoire.

— Vous. . . vous êtes sûr de vous ? s'enquit Dizuiteurtrente.

— Mais oui voyons, j'ai refait mes calculs et je suis formel, il y a une chance pour que ça marche. Allez, en route, nous avons assez perdu de temps, hop hop hop.

— En avant, mes amis, s'emporta le docteur en entamant l'ascension de l'escalier. L'aventure nous appelle, ah ah ah ! Plus vite, plus vite, on va rater la fenêtre de tir !

Le docteur avait semble-t-il retrouvé ses jambes de vingt ans pour gravir l'interminable escalier, et encore faut-il signaler qu'à vingt ans, ç'avait été un jeune homme plutôt sédentaire et indolent, qui n'avait jamais eu des jambes de vingt ans. Néanmoins, il fut le premier à pénétrer dans la salle blanche, tout en haut de l'immense échafaudage d'acier qui dominait la plaine et la vertigineuse fusée fumante.

— Ouvrez, mais ouvrez donc, exhorta-t-il les techniciens qui peinaient à manœuvrer l'écouille de la capsule sommitale.

— Du calme, du calme, nous avons tout notre temps.

La capsule sommitale était un cône fort exigü. Deux étages avaient été aménagés, de telle sorte que sept hardis explorateurs y puissent prendre place : cinq en dessous, assis dos-à-dos autour d'une colonne centrale, et deux au-dessus, dans le volume le plus petit, côte à côte. Le docteur fut le premier à entrer, et dut donc grimper pour faire de la place aux autres. Vertu le suivit et se mit à son côté. Toudot, la princesse, Dizuiteurtrente, Corbin et Ange prirent les places du dessous, les genoux dans la poitrine, car les places étaient vraiment très exigües. En revanche, grand luxe, le véhicule disposait d'un hublot pour chacun. L'installation prit un peu plus de temps que prévu, car elle s'apparentait plus à de la spéléologie qu'à autre chose, mais au final, ils parvinrent à chausser leurs gants et leurs casques étanches (ou du moins prétendus tels), à brancher leur alimentation en air comprimé et à se sangler correctement, conformément à la longue formation de deux heures trente qu'ils avaient eue.

— Vous êtes bien installés ? demanda Fabrizzio à travers l'écouille. Toudot, blafard, lui répondit en levant un pouce tremblant. Les techniciens du pas de tir refermèrent la trappe. On entendit le crissement désespérant des boulons explosifs qui se vissaient.

Puis Fabrizzio repassa devant le hublot de Toudot et agita une pancarte sur laquelle il y avait écrit :

AH AU FAIT, VOUS VOUS SOUVENEZ DE LA TOUR DE SAUVETAGE DONT JE VOUS AI PARLÉ ?

Puis une seconde pancarte qui précisait :

MAIS SI, LA PETITE FUSÉE AU-DESSUS DE VOTRE TÊTE QUI DOIT ÉJECTER VOTRE CAPSULE EN CAS DE PROBLÈME !

Toudot fit l'air étonné (il n'y avait aucune communication orale possible avec l'extérieur).

EH BIEN, ON M'APPREND QUE LE SYSTÈME N'EST PAS TRÈS FIABLE FINALEMENT, ALORS POUR CE VOL ELLE EST DÉSACTIVÉE.

C'était d'ailleurs une bonne chose que toute communication orale fût coupée avec l'extérieur, même si le sens général du propos de Toudot transparaisait dans sa gestuelle.

ALLEZ, BON VOL !

Après que Toudot se fut calmé, le silence retomba dans la capsule, seulement troublé par le glouglou de circuits hydrauliques qui se purgeaient et les broulibrouli des estomacs de ceux qui espéraient que c'était normal que les circuits hydrauliques se purgent à ce moment du compte à rebours.

— Si je retrouve ce connard de d'Areva, je l'assois autour d'une de ses fusées.

— Allons, mon jeune ami, calmez-vous et savourez l'instant historique que nous vivons ! Dans moins de vingt minutes maintenant, nous nous élèverons avec puissance et majesté dans l'azur éthéré, nous fendrons les cieux, crachant une flamme ardente qui illuminera les nuages. . .

— Épargnez-nous les détails, docteur, demanda Vertu.

— Mais au fait, demanda la princesse, pourquoi attendre vingt minutes ?

— Pour que les techniciens aient le temps d'évacuer le pas de tir et de rejoindre le bunker blindé situé à une demi-lieue d'ici.

— Ah, d'accord. Mais pourquoi diable vont-ils si loin ?

— Mais pourquoi posez-vous des questions dont vous ne souhaitez pas connaître la réponse ?

Un long silence retomba. On n'entendit que quelques discrètes prières marmonnées vite fait à diverses divinités des causes perdues. Puis, un détail chiffonna Vertu.

— Dites-moi, docteur, puisque vous êtes semble-t-il pris d'une soudaine passion pour cette étrange technologie, et qu'en la matière vous disposez d'une expertise bien supérieure à la mienne, pourrais-je vous demander quelques précisions ?

— Mais bien sûr, madame.

— Si j'ai bien compris, nous sommes actuellement dans un habitacle étanche.

— Tout à fait.

— L'écoutille étroite que nous avons empruntée, là, est le seul orifice communicant avec l'extérieur, et elle a été condamnée de façon irrévocable.

— Tout à fait. Vous aurez d'ailleurs noté comme les bords de l'écoutille en question étaient rembourrés en cuir délicat de céphalopode géant, afin de rendre le joint irréprochable.

— Je n'ai pas prêté attention à ce détail. Donc, si comme le prétendait Fabrizzio tout à l'heure, les altitudes élevées se caractérisent par un air si ténu qu'il confine au vide, nous ne risquons pas de voir le moindre souffle d'air s'échapper.

— C'est cela même.

— Et inversement, aucune créature, même infime, ne saurait s'infiltrer dans notre cabine.

— Tout à fait.

— C'est bien ce que j'avais compris. Mais dans ce cas-là, avez-vous une explication rationnelle au fait que cette agaçante gamine me soit montée sur les genoux ?

— Sur. . . Eh mais. . . Qu'est-ce qu'elle fait là ?

— C'est bien ce que je vous demande.

— Et surtout, plus important, où diable s'est-elle procurée un scaphandre à sa taille ?

— Ah oui, en plus. Eh, Bob, d'où tu sors comme ça ?

Pour toute réponse, elle se colla derechef.

— Bon, ben on n'en tirera rien, comme d'habitude.

— Mais il faut interrompre le lancement ! Vite, j'ouvre le canal de communication.

— Ce n'est pas que voler me réjouisse à ce point, mais pourquoi voulez-vous soudain interrompre le lancement ?

— Mais enfin, un enfant ! Un enfant à bord, quels risques !

— On se l'est déjà trimballée dans un donjon, elle s'est très bien débrouillée. . .

Mais le docteur appelait déjà le centre de contrôle à l'aide du dispositif magique censé n'être utilisé qu'une fois en l'air.

— Allo, la tour ? Allo, vous m'entendez ?

— Oui, c'est Fabrizzio. Dépêchez-vous, il n'y a plus que vingt-cinq secondes avant la mise à feu.

— Arrêtez immédiatement le compte à rebours, il y a une urgence !

— La cabine est en feu ?

— Nous avons un passager supplémentaire.

— Eh bien tassez-vous. Quinze, quatorze. . .

— Mais c'est une enfant !

— Tiens, y'a des parasites sur la ligne. . . bling bling (le haut-parleur émit des bruits ressemblant furieusement à ceux que produit une gamelle en fer blanc que l'on cogne contre un micro).

— Arrêtez, c'est. . .

— Huit, sept, début de la séquence d'allumage. . .

Les vociférations du docteur furent alors couvertes par l'assourdissante cacophonie des moteurs remontant le long des parois d'acier de la fusée et résonnant dans la capsule comme à l'intérieur d'une cloche.

« . . . cinq, quatre, trois, tous les moteurs tournent. . . un, zéro. . . et décollage, nous avons un décollage ! »

La fusée sous-chargée en carburant mais nullement sous-motorisée bondit de son pas de tir en écrasant dans leurs sièges les pauvres passagers terrifiés qui du coup, saisirent toute l'utilité des couches-culottes.

— La tour est dégagée !

— Youhoooo ! fit la voix d'un technicien derrière Fabrizzio, suivie d'un tonnerre d'applaudissements.

— Occupez-vous de la fusée au lieu de vous amuser, bande de cons ! hurla Vertu dès qu'elle eut la gorge assez humide pour parler.

— Dix-huit secondes de vol, s'enthousiasma un technicien, c'est mieux que la dernière fois.

— Excellent, mon ami, approuva Fabrizzio. Vous voyez, le principe est bon, à la base. Ohé, la capsule, tout va bien ?

— Toujours vivants. Il y a de violentes secousses.

— Oui, c'est l'effet « pogo ». Ça vient d'un écoulement chaotique du carburant dans les turbopompes, c'est pas grave du tout.

— Ah, bien.

— Lorenzo, baisse un peu le flux dans le moteur, on va encore en griller une.

— Eh ?

— Cinquante-deux secondes, record battu !

— Yihaaa !

— Clap clap clap !

Tout danger étant écarté, les techniciens qui n'étaient pas de service dans la salle de lancement sortirent pour admirer le spectacle de cette lance de feu déchirant le ciel nocturne, s'inclinant lentement vers l'horizon, puis se perdant bientôt au loin, derrière les nuées.

— Eh, Fabrizzio, ça vient de s'arrêter ! On flotte, j'ai l'impression qu'on est en chute libre, c'est... beuah... Ah ! Il y a explosion, il y a explosion !

— C'est parfaitement normal, le premier étage vient de s'arrêter et de se séparer. Le deuxième étage ne va pas tarder à s'allumer.

— Et s'il ne s'allume pas, c'est quoi le plan B ?

— Ouh, je vous entends mal, il y a des parasites... bling bling...

Il devait y avoir quelque part un dieu des astronautes qui était très occupé à faire des miracles, car le moteur du second étage s'alluma, toussa un peu, puis prit sa puissance de croisière. Dans le haut-parleur, les fiers héros de l'espace entendirent clairement des techniciens s'extasier :

— C'est fantastique, ça marche !

— Bon dieu, j'aurais jamais cru voir ça de ma vie.

— C'est incroyable, c'est incroyable !

Tandis qu'au sol, on débouchait les magnums de lambrusquettino gardées au frais depuis trois ans pour célébrer l'improbable succès de cette folle entreprise, le second étage poursuivait son accélération un bon moment sans le moindre à-coup. Puis à son tour, il s'éteignit. Curieux, Fabrizzio trouva la force de s'extraire des cotillons pour demander à Vertu :

— Allez, décrivez-nous ce qui se passe, ce que vous ressentez !

— Je me sens... légère... je ne pèse plus rien. J'ai l'impression... eh mais, il y a un boulon qui vole ! Oui, c'est bien un boulon qui traverse la cabine en flottant !

— La gravité est abolie, c'était ce que nous avions prévu.

— Oui, mais il n'était pas censé aller dans un écrou quelconque, le boulon ?

— Sans doute. Et que voyez-vous au dehors ?

— Hima céleste, c'est plein d'étoiles !

— C'est normal.

— Non, mais c'est vraiment plein... plein d'étoiles. On en voit bien plus que par la plus claire des nuits, mais elles ne scintillent pas, elles se contentent de briller, impavides, posées sur la tenture noire de l'infini. Et maintenant elles tournent. Oh, elles bougent ! Les étoiles bougent, elles se meuvent dans un ballet gracieux qui s'accélère, elles filent de plus en plus vite, on dirait qu'elles tournent tout autour de la capsule ! Ce n'est pas normal ! Fabrizzio, mais qu'est-ce qui se passe ? Fabrizzio, je suis prise dans une tempête d'étoiles, je suis aspirée dans un tourbillon, Fabrizzio, vous écoutez ?

Vertu prit alors conscience que depuis un moment, le dispositif magique qui lui servait de radio était muet. Non pas qu'il émette des crachottis et craquements intermittents, comme ça lui arrivait, mais muet. Elle se tourna vers le docteur. Il ne bougeait pas. La capsule tout entière, elle s'en rendit compte, baignait dans une lueur bleue uniforme, qui nimbaît son compagnon d'une aura irréelle. Tout semblait flou autour d'elle, flou et lent. Elle tendit sa main pour la poser sur l'épaule du vieillard, sa main qui elle aussi se dissolvait dans le brouillard lumineux.

— Quelqu'un m'entend ? Allo ? J'appelle la Terre ! Des phénomènes inexplicables...

— Ils ne t'entendent pas.

— Quoi ?

Vertu baissa les yeux. La petite fille avait enlevé son casque et venait de prononcer ces mots, d'une voix assourdie et multipliée en même temps, comme si on parlait au travers d'un essaim de mouches furieuses.

« Le temps est aboli pour eux. J'ai à te parler de choses importantes. »

II.8 La révélation

Tout devint cotonneux et mou dans la cabine, qui bientôt se réduisit à un gros nid ouaté percé d'un hublot aux contours flous, de plus en plus largement ouvert sur le ballet des étoiles folles. Vertu elle-même se vit désincarnée, ou plus précisément, son corps se fit de plus en plus diaphane, un squelette de lumière, des nerfs d'énergie sur lesquels couraient lentement les rayons de ses pensées. Avec sa chair mortelle, elle avait abandonné toute peur et, grisée par l'absence de toute douleur, de toute pesanteur, se laissait envahir par une joie puissante. Était-ce donc ainsi, la condition divine ? Était-ce ainsi que de n'être qu'une âme ayant gagné le paradis ? Était-elle donc morte ?

Un masque évanescent apparut, petit à petit, devant notre héroïne passablement surprise. Un de ces masques de comédie, à la mode bardite, avec des yeux rieurs afin que même les spectateurs les plus bornés en saisissent l'expression, et une large bouche pour que la voix de l'acteur porte loin. Un deuxième masque, tragique, lui fit écho.

— Ô, divine Vertu, humble fille de la Terre, enfantée parmi les hommes et promise aux hautes destinées, écoute l'adresse qui t'est faite par-delà temps et espace.

— Ô, sage Vertu aux mille malices, audacieuse mère des nations, prête l'oreille à l'ancien messager qui te hèle au-delà de la brume de ces temps troublés.

— Affronte le destin que les dieux t'ont choisi

Semé de vile ronce et pavé d'amertume

Ceux qui dans les nuées partagent l'ambrosie

T'ont fait cadeau, je crois, d'un bien vilain costume

— Du prince au baladin, du marquis au manant,

De l'arbre gigantesque jusqu'à l'animalcule,

Tout ici est mortel, tout est impermanent,

Le monde aussi aura un soir, un crépuscule.

— Et ce soir-là approche, l'entends-tu, héroïne ?

Un mal ancien s'éveille, plus...

— Euh... excusez-moi, y'en a encore longtemps ?

— Pardon ?

— Non parce que vu comme c'est parti, ça va encore durer trois heures et demie, et puis moi la poésie lyrique, ça m'endort, je comprends jamais rien, je vais encore en rater les trois quarts. Pour parler franchement, vous voyez, je suis juste Vertu Lancyent, je suis une pauvre fille sans trop d'éducation. Alors je comprends bien que vous avez un message à me faire passer, mais si on pouvait arrêter les conneries genre prophétie et rester dans le factuel, ça serait un peu moins folklorique mais je pense que du coup, on serait plus efficaces.

— Ah. Bien. On va voir ce qu'on peut faire.

À nouveau le frêle tissu de la réalité se déchira pour se recomposer, fil après fil, en une nouvelle vérité bien différente. Elle était maintenant debout sur une esplanade de dalles dures, sous

l'agréable soleil d'un printemps précoce, bercée par une brise un peu trop forte. D'étranges chariots colorés glissaient en trombe sur une voie courbe, de l'autre côté de laquelle se dressait un temple aux murailles ajourées, dominé par un blanc donjon, rectangle d'albâtre posé à la verticale, haut et puissant, mais serein cependant. Se retournant, elle vit qu'elle était au pied d'un bâtiment lui aussi de belle taille, tout de pierre rouge et de verre, dont les vitres immenses exhibaient fièrement la structure de tubes métalliques. Quelques personnes assemblées devant l'immense édifice devaient de leurs petites affaires, sans lui prêter la moindre attention.

« Vous venez ? »

Quelle que puisse être l'entité qui s'intéressait à elle, et quelles que puissent être ses intentions, elle montrait une singulière liberté dans les formes qu'elle pouvait prendre. Il s'agissait pour l'instant d'un jeune homme blond d'aspect assez quelconque, revêtu d'un costume noir à la coupe stricte et néanmoins complexe, dont la veste s'ouvrait sur une chemise blanche au col de laquelle on avait noué un épais ruban de soie noire brodée d'or. Il portait une petite mallette qui lui était lourde. Vertu voulut le suivre à l'intérieur du bâtiment, et c'est là qu'elle s'aperçut qu'elle était accoutrée de façon bien étrange. Elle qui n'aimait rien tant que de se vêtir à son aise afin d'être libre de ses mouvements, voici qu'elle se retrouvait emprisonnée dans une veste écrue étroitement cousue et d'une jupe de même couleur qui moulait ses hanches sans faire montre d'une grande aptitude à la souplesse. Pire que tout, elle se retrouvait chaussée de ridicules sandales dont le talon proéminent lui déformait le pied, l'empêchant de marcher correctement. Elle tenta de faire trois pas, et manqua de choir par terre, n'évitant pas cependant d'y verser le contenu d'un petit sac qu'elle avait en bandoulière, contenu qui se composait d'un bric-à-brac dont elle ne reconnut rien et dont elle était sûre de n'avoir aucun usage (elle le ramassa néanmoins).

Il en fallait plus, toutefois, pour déstabiliser durablement une équilibriste telle que Vertu, qui au bout de quelques essais, parvint à se composer une démarche efficace et à suivre son homme. Ils traversèrent un atrium baigné de lumière, peuplé de quelques chaises de bois vides, puis s'approchèrent d'une porte de verre qui s'effaça par magie à leur approche, dévoilant un large vestibule ombragé, gardé par un cerbère numide et une vestale au costume rouge derrière un bureau. Aucun d'entre eux ne fit mine de les arrêter. L'homme au costume noir se posta devant une barrière de fer, qui n'offrait du reste qu'un obstacle bien symbolique, sortit de sa poche un petit rectangle blanc d'une taille à tenir dans la paume de la main, orné d'un portrait fort ressemblant de sa personne, de deux lignes écrites dans quelque écriture inconnue et d'une bande rouge. Il passa négligemment ledit rectangle devant un petit dispositif gris muni d'une lumière rouge clignotante. Au deuxième essai, la lumière devint verte et un petit dé clic se fit entendre. Il poussa alors la barrière, qui tourna pour disparaître devant lui, tandis qu'un mécanisme relevait derrière lui une nouvelle barrière tout à fait similaire. Vertu se souvint alors avoir vu dans le contenu de son petit sac un quadrilatère semblable, elle le retrouva bien vite, et imitant son hôte, pénétra dans la zone qui, pour quelque raison qui la dépassait, était interdit à tout mortel ne possédant pas le précieux sésame. Une demi-douzaine de personnes attendaient là, en silence, évitant de se regarder. Ils firent de même. Quelques instants plus tard, une cage de verre suspendue à des câbles d'acier descendit jusqu'au niveau du sol, un léger « ping » se fit entendre, et une double porte de verre s'ouvrit. Un personnage pressé en sortit, une mallette sous le bras, et dès qu'il fut sorti, tout le monde entra dans le réduit.

Quel architecte malade avait-il eu l'idée de faire voyager des gens dans une cage de verre au-dessus d'un atrium vertigineux sur huit étages de haut ? C'était un mystère. Si jamais les câbles lâchaient, ils seraient tous précipités dans le vide, sans aucun espoir de secours. . .

Personne toutefois ne semblait particulièrement effrayé par l'appareil, bien qu'aucun de leurs compagnons ne semblât d'une trempe bien téméraire, ce qui rassura Vertu (qui du reste se souvint que tout ceci n'était vraisemblablement qu'un rêve et qu'elle était en réalité à bord d'un engin autrement plus aléatoire dans son fonctionnement). La porte se referma dans un chuintement mécanique, et l'engin s'ébranla mollement.

L'appareil eut quelques arrêts, quelques-uns descendirent. Finalement, Vertu et son guide se retrouvèrent seuls au dernier étage, sains et saufs. Ils empruntèrent un large couloir baigné de lumière sous les toits, passèrent une porte et découvrirent une vaste salle fort éclairée, où des rangées de personnes d'âges et d'origines diverses s'activaient avec zèle à quelque tâche obscure devant des rectangles lumineux. Notre héroïne, toutefois, n'en était plus à s'étonner, ni à se creuser la cervelle pour savoir à quoi tout ceci pouvait rimer.

L'homme tenta d'ouvrir la porte d'une pièce aux parois de verre, opacifiées par des persiennes légères. Il n'y parvint pas toutefois, et sembla se souvenir d'un détail.

« Une minute. »

Il se dirigea vers un homme qu'il connaissait, brun et de dos, assis à son labeur.

« Dis, c'est quoi déjà le code de la salle de visio ? »

Pour toute réponse, l'homme en question écrivit quelques signes sur un bloc de papier d'un jaune éclatant, en détacha la première feuille et la lui tendit. Il revint alors, appuya sur les touches d'un petit clavier de fer situé devant la serrure de la porte, qui s'ouvrit. Cette salle était bien grande pour deux. Des tables rectangulaires assemblées les unes contre les autres en occupaient le centre, une trentaine de chaises étaient placées en U, en face de deux grands monolithes noirs montés sur roulettes. L'homme les écarta pour dévoiler une surface d'un blanc éclatant qui occupait la moitié de la hauteur du mur. Une fois que ce fut fait, il posa sa mallette sur la table et en sortit une seconde mallette, plus petite et faite de matière dure, ainsi qu'un appareil plus lourd muni d'un gros œil. Il sortit un fil pour les relier l'un à l'autre, puis deux autres fils par lesquels il relia chacun d'entre eux à des trous pratiqués à la base du mur. Par un processus assez long et complexe, il activa son dispositif. Vertu saisit alors la finalité de tout ce cirque lorsqu'un pinceau de lumière sortit alors du gros œil pour frapper la surface blanche, y projetant l'image de quelque chose qui n'avait pas grande signification pour elle, mais qui au moins, était quelque chose.

Quelques instants plus tard, il lança la présentation intitulée :

Combattons le destructeur

Une nécessité vitale pour l'humanité et pour tout ce qui vit dans l'Univers

Et il s'exclama :

— Combattons, le Destructeur, une nécessité vitale pour l'humanité et pour tout ce qui vit dans l'Univers.

— Le Destructeur ?

— Si vous avez des questions, merci de les noter pour la fin de la présentation. Slide suivant : Qu'est-ce que le Destructeur ? Et bien, c'est une entité qui vient d'une autre réalité. On le nomme l'Omega, ou l'Ultime, ou bien encore la Fin de Toute Chose. Ses pouvoirs sont infinis, les dieux eux-mêmes ne sont rien comparés à lui. Ce qui signifie qu'il n'y a rien à attendre de ce côté-là, bien sûr. Il ne sait que détruire car c'est son essence. Inutile donc d'essayer de le raisonner. Enfin, il ne plaisante pas car il a déjà ravagé une infinité d'univers. Pour être plus précis, il ne les a pas seulement ravagés, il les a annulés.

— Diable !

— Je ne vous le fais pas dire. Qu'est-ce qui se passe si on ne l'arrête pas ? Slide suivant. . .

Le slide suivant représentait un paysage de cauchemar, une ville naguère orgueilleuse, aujourd'hui réduite au silence sous les feux d'un soleil mourant.

— Slide suivant, ce qui se passe si le Destructeur n'est pas arrêté, en trois points : nous disparaîtrons tous ! Tout sera effacé comme si ça n'avait jamais existé, plus personne ne se souviendra de nous, et point important, il n'y a nulle part où fuir. Au cas où l'idée vous en serait venue.

— Jamais de la vie.

— Bien. Slide suivant : IL FAUT EMPÊCHER ÇA !

— Évidemment, mais ça nous pend vraiment au nez ?

— C'est le slide suivant. . . ET SI POSSIBLE VITE car le Destructeur arrive, dans quelques mois il sera trop tard, tic tac tic tac, IL SERA LIBRE!!! Et là vous vous demandez, mais comment on en est arrivés là. C'est la suite de la présentation : « Un peu d'histoire ». Alors, il y a cinq millénaires, il y a eu une grande bataille (je vous épargne les détails sans rapport avec ce qui nous concerne). Des nécromants désespérés invoquèrent le Destructeur (c'est parce que leur situation était particulièrement critique, les forces du bien faisaient le siège de leur forteresse). Mais en raison de leur maladresse, ils se retrouvèrent piégés à l'intérieur d'un sortilège inviolable, avec le Destructeur qui y est encore emprisonné. Le problème, c'est que le sortilège faiblit, il fuit si vous voulez, et que donc, le Destructeur commence à se manifester dans notre monde.

— Ah, c'est ennuyeux. Et en quoi ça me concerne, vos histoires ?

— J'y viens, j'y viens. Mais au fait, qui suis-je ? Slide suivant. Eh bien, je me nomme Palimon. Je suis l'innocente victime d'un sacrifice qui a servi aux nécromanciens en question pour créer le sortilège inviolable, justement. Je suis mort, mais mon âme a survécu dans la barrière elle-même. Et tandis que le Destructeur faisait son possible pour sortir, j'ai pu lui soutirer des fragments de son pouvoir. Aujourd'hui, le Destructeur profite des fissures dans le sortilège pour étendre son influence sur le monde. Mais moi aussi, du coup, j'en suis capable, et dans les mêmes proportions. Je m'écarte ici du slide pour vous expliquer que l'équilibre du sortilège est délicat, voyez-vous, et si j'extrais trop de fluide magique du rempart protecteur, ça va l'affaiblir encore plus vite, et mon adversaire aura d'autant plus de puissance à sa disposition pour ourdir ses complots.

— Je me disais aussi.

— Bref, revenons-en à l'objet de votre quête : Avogadro. C'est une arme que le Destructeur a forgée lui-même de ses propres mains, au commencement des temps, probablement par désœuvrement. Il y a enfermé une part importante de sa propre essence, et souhaite la recouvrer, non pas pour le pouvoir qu'elle lui procurerait, mais tout simplement parce que c'est la seule chose au monde capable de l'abattre. Tant qu'elle traînera hors de sa portée, il sera en danger.

— Ah. Je vois.

— D'où l'intérêt de la quête des clés. Slide suivant. Quel est mon plan ? Je vous ai guidés à la recherche des clés sous la forme d'une petite fille. J'ai peu agi et peu parlé pour éviter d'attirer l'attention du Destructeur, mais il a semble-t-il compris mon plan, et m'a imité, jetant son dévolu sur votre ennemie Condeeza.

— La chienne !

— Nous avons toutefois un peu d'avance sur eux, car nous avons une clé, et eux aucune. Nous devons à tout prix conserver cette avance en nous emparant de la clé du Tombeau, à Daglioli.

- C'est l'affaire qui nous préoccupe.
- Tout à fait. Là où ça va être difficile, c'est que d'après mes informations – slide suivant – le Destructeur n'a pas directement lancé Condeezza sur la voie de la clé, il a d'abord mené sa disciple à Naong, le dieu maléfique.
- Horreur !
- Naong, divinité ambitieuse, veut sans doute s'emparer de cet artefact pour étendre son empire sur le monde. Il ne soupçonne pas la véritable nature du Destructeur, il n'a pas compris que face à son pouvoir, même le Dieu-Dragon n'est que poussière dans le vent.
- C'est gai.
- Là où c'est alarmant, c'est que Naong non plus n'a pas agi directement, il s'est contenté de confier à Condeezza et ses sbires un artefact de grande puissance : un artefact magique capable de repérer précisément les trois clés d'Avogadro, où qu'elles se trouvent. Ce qui bien sûr est un inconvénient considérable : Condeezza sait en permanence où nous nous trouvons, puisque nous portons une clé ! D'où l'importance de toujours la prendre de vitesse ! Slide suivant : conclusion. C'est une course dans laquelle il n'y aura pas de médaille pour le second, vaincre ou mourir, mais il faut GARDER LE MORAL... slide suivant... ON VA GAGNER !!! LE MONDE COMPTE SUR NOUS ! Voilà, des questions ?
- Euh... oui, pourquoi me parler de tout ça au pire moment de mon existence ? On n'aurait pas pu en discuter tranquillement autour d'un bon feu ?
- Hors de l'atmosphère, nous sommes loin du champ holomorphique produit par les créatures terrestres, ce qui rend les interventions de ce genre moins coûteuses en énergie. User du verbe est en effet dangereusement épuisant et risque d'endommager prématurément la barrière magique.
- Ah, je comprends. Et pourquoi c'est tombé sur moi, ces histoires ?
- À l'origine, le Destructeur avait jeté son dévolu sur Riton des Mauxfaits pour trouver les clés. Lorsque vous avez commencé à vous intéresser à lui, vous avez par mégarde déclenché l'attaque d'un des esclaves du Destructeur, ce guerrier vêtu de noir que vous avez défait, et qui couvrait les arrières de cet ignoble parløjiste.
- Ah, mais oui !
- Ayant observé la scène, j'ai compris que vous étiez de force à mener la quête à bien. Tout en parlant, l'homme éteignait les appareils et les rangeait dans sa mallette.
- Vous croyez vraiment qu'on est de force contre Condeezza, Naong et toute la clique ?
- Je l'ignore, mais pour reprendre les mots du poète, « vous êtes mon seul espoir. »
- Le poète Leia Organa ?
- Bien, bonne fin de voyage !

II.9 On descend

- Oh, on flotte ! s'extasia Ange.
- C'est merveilleux, je me sens toute légère, renchérit la princesse.
- C'est dû au fait que nous sommes en chute libre, expliqua le docteur. Quelle merveilleuse sensation, n'est-ce pas ?
- Que voyez-vous, que voyez-vous ? crachota Fabrizzio avec impatience.
- C'est fantastique ! clama Corbin avec fierté, penché sur son hublot. La lune éclaire le paysage de façon somptueuse, regardez ! Oh, mais voyez les tours de cette ville perchée sur sa colline ! On dirait un jouet de gamin... Et cette rivière, ce grand lac noir... Et ce serpent

clair plus fin qu'un cheveu, c'est en fait une route. Voici que nous abordons des montagnes, nous allons les franchir comme un berger saute la barrière d'un pré!

— Ce sont les montagnes Pennines, précisa Toudot. Oh, de la neige! Ce sont les cimes les plus élevées des Pennines, en effet, où s'accrochent les neiges éternelles. Que c'est beau, tout ce blanc sous la lune, c'est irréel, magique, féerique. . .

— Comme si les dieux charitables avaient repeint les sommets pour les faire paraître moins terribles aux yeux des hommes.

— Comme si, brûlés par le soleil, apparaissaient les os de la terre.

— Comme si, au matin, tous les moutons du monde s'étaient réunis en quelque secret conclave en ces lieux retirés, broutant flanc contre flanc les prairies d'altitude.

— Comme si Whitney Houston avait éternué!

— Bref, c'est plein de neige. Oh, déjà elle s'en va.

— Eh oui, mes amis, poursuivit le docteur, car si grande est notre vitesse, désormais, que ces effroyables sommets, ces gouffres insondables, ces vallées qui ont englouti tant et tant de voyageurs innocents ne sont pour nous que la péripétie d'une minute. Ah vraiment, quelle belle invention.

— Mais au fait, s'étonna soudain la princesse, j'y songe, cette vitesse si grande, je suppose que quelque chose est prévu pour la diminuer, sans quoi notre arrivée risque d'être tonitruante, non?

— En effet, ma jeune amie, en effet. Ne vous souvenez-vous pas de ce que nous ont expliqué les ingénieurs du centre? La friction de l'air contre le bouclier thermique pourvoira à notre freinage, jusqu'à ce que nous retrouvions une vitesse décente. Il est constitué de couches épaisses d'un papier fort résistant à la chaleur, et nous épargnera la pénible tribulation qui consiste à périr carbonisé durant la rentrée dans l'air dense de la Terre. Puis des dispositifs spéciaux inventés par ce bon Fabrizzio prendront le relais, et nous nous poserons comme une fleur en plein cœur de Daglioli.

— Le bouclier thermique, oui, je m'en souviens. Il est à la base de la capsule, je crois.

— Tout à fait, juste en dessous de nous.

— Et nous, on se dirige tête la première vers Daglioli.

— C'est cela même.

— D'accord. C'est bien ce que je pensais. Et je suppose que le bouclier thermique en question n'a aucun besoin d'être dirigé dans la direction du mouvement pour être efficace, non? Parce que sinon, ce serait alarmant.

— Ce serait. . . alarmant. . . en effet. Euh, attendez que j'en touche deux mots à Fabrizzio. Eh, de la Terre, vous m'entendez?

— Oui, oui, j'ai entendu. Vous ne vous êtes pas retournés?

— Eh bien non. On aurait dû?

— Euh. . . Selon toute vraisemblance. . . Vous êtes bien certain de voyager toujours avec la tête dans le sens du mouvement?

— Positivement.

— Dites-moi, vous avez devant vous une espèce de boîte en métal avec des tas de boutons et des fils, vous la voyez?

— Absolument, je la vois.

— Il y a une minuscule vitre avec un petit texte qui s'affiche en blanc sur fond vert, vous pouvez le lire?

— Ah non, c'est en noir sur fond rouge, et c'est écrit « CONGRUEUR GENERAL ERROR #3F00-C602 : FIELD BUFFER OVERFLOW ».

— Aïe. Ne paniquez pas, vous allez appuyer simultanément sur les trois boutons rouges situés sur les angles de la console, vous les voyez ?

— Je les vois. J'appuie ?

— Appuyez maintenant !

— D'accord. Le texte disparaît. Il y a des petits indicateurs qui clignotent partout. Ah, le texte revient. Il est effectivement blanc sur fond vert, et indique « BOOT PROCESSING ».

— Bien. . .

— Ah non, ça redevient rouge et ça dit encore « CONGRUEUR GENERAL ERROR #3F00-C602 : FIELD BUFFER OVERFLOW ».

— NE PANIQUEZ PAS !

— Mais je ne panique pas. Qu'est-ce qui se passe ? On a un problème ? Hein ?

— Oh putain. . . Oh putain. . . Bon, passez-moi votre patronne.

— Madame Vertu ? Mon amie ? Eh oh. . .

— Excusez-moi ? dit Vertu qui peinait à émerger de son songe. Vous disiez ? Oh. . . je suis un peu vaseuse. . .

On eût dit, en effet, qu'elle venait de se réveiller d'une nuit trop courte après avoir sifflé la veille deux bouteilles de vodka frelatée.

— Je crains qu'elle ne se sente pas bien.

— OK, OK, docteur, vous allez prendre les commandes manuelles.

— Pardon ? Je croyais que. . .

— Arrêtez de croire et faites ce que je vous dis. Vous allez commencer par mettre le congrueur hors circuit. Soulevez la languette rayée de noir et d'orange.

— Celle où il y a marqué « NE JAMAIS SOULEVER » ?

— Exactement. Appuyez sur le bouton.

— Voilà, c'est fait.

— Vous avez maintenant une alarme qui retentit.

— Non.

— Vous êtes sûr ?

— Ou alors c'est une alarme très discrète.

— Que dit la petite fenêtre de texte ?

— Toujours pareil, « CONGRUEUR GENERAL. . . ».

— Appuyez plusieurs fois sur le bouton, jusqu'à ce que ça affiche « CONGRUEUR OFFLINE ».

— Ben. . . vous êtes sûr qu'il marche votre truc ?

— D'accord, plan B, plan B, vous avez un petit boîtier rouge juste au-dessus de vous.

— Je le vois. Mais on dirait du matériel de lutte contre l'incendie.

— Exactement. Essayez de l'ouvrir et prenez l'instrument à l'intérieur.

— D'accord. C'est une sorte de hachette en bronze, on dirait ?

— C'est bien ça, en fait ça s'appelle une tricoise, mais là n'est pas la question. Maintenant, servez-vous en pour démolir cette saloperie de congrueur de merde ! Allez-y, du nerf !

— Hein ? Vous êtes sûr ?

— Ne discutez pas, allez-y de bon cœur ! Han ! Han !

— Han ! Han ! Han ! Y'a des boutons qui volent dans la cabine maintenant. . . Le capot est à moitié ouvert. . . Il y a une grande quantité de mécanismes qui. . .

— Déglinguez-les soigneusement, ça doit donner l'impression d'être complètement mort.

— D'accord.

Perplexe et légèrement alarmé, le docteur s'exécuta et bientôt, les délicats rouages du congrueur

se turent à jamais tandis que les fluides dataporteurs s'épanchaient dans la cabine en gouttelettes iridescentes.

— Il est mort. Et maintenant, on fait quoi ?

— Maintenant vous n'avez plus le choix, vous allez tenter une rentrée dans l'atmosphère en mode manuel. Vous avez en face de vous deux écrans de verre avec des marques, placez-vous de manière à ce que les deux réticules coïncident.

— Ah, mon siège est mal réglé !

— Vous n'avez pas le temps de le régler, vous êtes déjà en train de redescendre dans l'atmosphère. Bien, la manette située à votre main gauche commande le roulis et le tangage de la capsule, la manette de droite commande le lacet. Comme je n'ai pas le temps de vous expliquer de quoi il s'agit, priez votre dieu préféré qu'il vous inspire rapidement.

— Il y a des petites lignes et des chiffres qui s'affichent sur les écrans de verre !

— C'est normal, c'est normal. Vous allez pousser la commande de tangage vers l'avant pour obtenir un léger mouvement de rotation. Allez-y. . .

— J'ai entendu quelque chose faire pouf-pouf !

— Tant mieux. Vous voyez que votre capsule tourne sur elle-même. Maintenant, vous allez observer l'écran de verre et les petites lignes. Vous notez qu'elles sont graduées. Il y a aussi un viseur fixe. Quand le viseur sera positionné aux alentours de zéro, vous tirerez la commande de tangage dans le sens inverse de manière à arrêter la rotation. C'est un peu délicat, alors allez-y doucement. Le but du jeu est de vous arrêter à un angle de rentrée de -23 grades. Vous devez maintenir cet angle à tout prix, sans quoi vous allez. . . expérimenter divers problèmes techniques.

— D'accord, d'accord. . . Ce véhicule est plutôt facile à maîtriser en fait.

— HEIN ? Bon, eh bien si vous êtes à l'aise, vous pouvez aussi faire des fioritures en tentant de corriger le lacet. Pour ça, observez l'indicateur situé en bas de l'écran de verre et stabilisez-le à 200 grades. J'insiste sur le fait que c'est très précis comme réglage.

— Pas de problème, je maîtrise, je maîtrise. Et je fais quoi avec les petits carrés ?

— Les petits carrés. . . Ah oui, l'indicateur de route. C'est normalement ce qui doit vous ramener pile sur Daglioli, mais sans congrueur, c'est quasiment impossible. Dans votre situation, ce sera déjà un bel exploit si vous arrivez à toucher terre vivants.

— Non mais j'aimerais bien essayer quand même.

— Vous êtes sûr ?

— Allez-y, ça va le faire.

— Bon, alors désengagez le mode angulaire du RCS et passez en mode vectoriel. Il y a un interrupteur pour ça près de la manette de gauche. Une fois que c'est fait, et uniquement si vous êtes correctement aligné, utilisez les moteurs fusée pour aligner le viseur pile au milieu de l'enfilade des carrés.

— Ah, c'est bien ce que je pensais. D'accord. . . dans les carrés.

— De temps en temps, il faut revenir en mode angulaire pour réorienter la capsule.

— Ça va sans dire. Mais pourquoi vous n'arrêtez pas de dire que c'est compliqué, il est simple comme bonjour cet engin. Il suffit d'avoir l'esprit tourné correctement. Nous percevons une étrange lueur orange par les hublots, est-ce normal ?

— Comment voulez-vous que je sache, docteur ? Vous avancez hardiment là où nul homme n'est jamais allé auparavant.

— On va donc supposer que c'est normal. On commence à ressentir à nouveau la gravité.

— C'est très bien, l'atmosphère vous freine comme prévu.

- Les paramètres de rentrée sont corrects, trajectoire nominale. J'ai un roulis de quatre grades par seconde, je corrige.
- Pourquoi pas, docteur. . .
- La lueur orange dont je vous parlais devient particulièrement intense et vire au jaune. Nous commençons à être assez rudement tassés sur nos sièges.
- Oui, le freinage risque d'être un peu plus rude que le décollage.
- Comment se fait-il que vous ne nous ayez pas parlé de ce détail au briefing ?
- C'est parce que bling bling frottepapier. . . perdons le contact. . .

Ô, pauvres navigateurs du cosmos, jouets impuissants de capricieux et rudimentaires astronefs, ballottés dans les hautes couches de l'atmosphère portées au rouge par la friction infernale, ficelés à vos trônes d'angoisse, tels sont votre gloire et votre fardeau, hélas, que d'être livrés impuissants aux aléas d'éléments qui vous dépassent, d'un destin trop grand, de sombres puissances que nulle volonté ne saurait maîtriser. Dans les contrées avoisinantes, ravagées par la guerre et les privations, quelques amoureux penchés à la fenêtre se dépêchèrent de faire un vœu, voyant le météore d'une singulière magnitude qui fendait le ciel.

- Je crois, dit enfin la Princesse, que ça faisait bien vingt ans que je n'avais rempli une couche.
- Quel horrible sifflement, dit Dizuiteurtrente, blême, qui s'était tenu coi pendant tout ce bref voyage.
- Il se calme, dirait-on. Je pense que nous sommes enfin freinés, et que maintenant, nous tombons en chute libre. Docteur, où en sommes-nous ?
- Vous avez raison, Princesse, nous sommes à cinq mille brasses d'altitude au-dessus de Dagliari, et nous tombons comme une pierre.
- Ah, voici qui me rassure tout à fait ! Et maintenant, est-il prévu que l'on s'écrase ?
- Selon monsieur d'Areva, un logement situé dans le cône sommital contient un dispositif de son invention qui devrait parachever le freinage, c'est ce qu'il appelle le parachèvechute. Il devrait se déclencher en dessous de deux mille brasses.
- Et si ce n'est pas le cas ?
- Je crois que si la communication avec le centre était encore active, des bruits de gamelle répondraient de façon éloquente à votre question.
- C'était juste histoire de faire la conversation.
- Dieux tout-puissants, l'écran s'éteint ! Tout devient noir, je n'ai plus aucun paramètre de vol.
- C'est sans doute que nous sommes entrés dans la zone anti-magique qui protège Dagliari. Au fait, croyez-vous que le parachèvechute de d'Areva se déclenche par magie ?

Un silence horrifié répondit à la question.

Par bonheur, Fabrizio d'Areva avait eu vent des travaux de Torducello, un de ses éminents confrères qui, ayant étudié la pression des gaz, avait mis au point un dispositif permettant de la mesurer avec précision, et d'en déduire l'altitude. Dès qu'ils eurent franchi la limite programmée, les trappes sommitales s'ouvrirent comme la corolle d'une fleur, et trois immenses pyramides de soie grise se déployèrent, retenues à l'habitable tels des cerfs-volants. Ils descendaient maintenant lentement, très lentement au-dessus de la grande cité de Dagliari, dont les campaniles blancs et carrés se dressaient dans la nuit comme les dents d'un hideux monstre marin.

Au fait, où diable allaient-ils atterrir ? Voilà bien la question que personne n'avait abordée

jusqu'ici, et qui faisait maintenant surface de façon prégnante. Il serait en effet malséant qu'ils se posassent, par exemple, au beau milieu de la caserne de la Légion Pourpre des Égorgeurs Fanatiques de Dagioli.

Il y eut un choc violent, suivi d'une plainte déchirante. L'un des parachèvechutes s'était pris dans les gargouilles d'une grande tour. La capsule oscilla, puis s'immobilisa. Elle pendait maintenant, accrochée au Grand Beffroi du Palazzo Municipale de Dagioli, sur le côté donnant sur la Piazza del Festivo, juste au-dessus du célèbre gros horloge, chef d'œuvre mondialement célèbre de Filippi del Bitonio, bref, si ce n'était pas l'endroit le plus en vue de la ville, c'était dans le peloton de tête.

Oh, les gars, il est presque temps que vous décarriez d'ici vite fait !

II.10 L'ombre de Savanerole

Il est peut-être temps que je vous entretienne un brin du difficile cas de théologie qui faisait s'affronter si rudement les armées de Dagioli et celles de Schizietta. Vous allez rire, c'est trois fois rien. Quinze ans plus tôt, Dagioli était la plus riche cité du nord de la péninsule balnaise. Son port, l'un des plus actifs de la mer Kaltienne, constituait un accès privilégié aux richesses de l'Orient pour les contrées du Nord, autant qu'un débouché pour les productions agricoles et artisanales de l'arrière-pays. Dagioli était alors une république sous la conduite des vingt-trois plus riches familles marchandes coalisées, dites « les vingt-trois égales », étant bien entendu que la plus égale d'entre elles était la famille Monoscotti. Sous la douce férule de ces bons princes, la ville avait bien engraisé, et tout cet or avait été utilement employé à ce que vous imaginez, à savoir faire la guerre, nourrir pléthore d'artistes plus ou moins inspirés et organiser des orgies raffinées où l'on pouvait s'adonner sans entrave à tous les hédonismes. Donc, Dagioli ressemblait à s'y méprendre à Schizietta, cette seconde ayant du reste largement pris modèle sur sa rivale pour son développement.

Et puis un jour, un homme était arrivé. Enfin, il n'était pas vraiment arrivé puisqu'il était né à Dagioli et y avait toujours vécu, mais brusquement, il avait pris beaucoup d'importance, donc beaucoup de gens pensaient qu'il était arrivé. Bref... C'était un religieux, un prêtre de Myrna du nom de Savanerole.

Le culte de Myrna n'est pas très exigeant pour ses prêtres, pas plus que pour ses fidèles d'ailleurs. N'importe qui peut acheter ou aménager une salle de prière selon ses moyens, disposer une statue de la déesse muette et marmonner les quelques prières que tout le monde connaît, ça fait un prêtre de Myrna passable. Myrna ne réclame pas d'ascèse ni de célibat, pas même de se raser le crâne ou les parties génitales. La plupart des prêtres de Myrna sont plutôt du genre commerçant. Ils reçoivent dons et offrandes, en échange de quoi ils vous aspergent d'eau bénite, vous accompagnent d'un petit vœu, vous marient, vous enterrent, servent d'assistante sociale et d'intermédiaire dans les querelles ménagères, et le reste du temps, balayent leur temple et font leurs comptes, comme n'importe quel épicier le fait dans son épicerie.

En ces temps-là, Savanerole tenait donc une petite chapelle dans le nord de la ville, dans un quartier de marchands peu fortunés, et malheureusement, il n'avait pas le caractère d'un épicier. Il avait hérité sa charge de son père, et soucieux d'honorer sa mémoire, accomplissait son sacerdoce avec un zèle tout à fait digne d'éloges. Malheureusement, si le père avait tenu un établissement assez prospère, le fils pour sa part maintenait difficilement ses finances à

flot, peinait à payer le bedeau, la bonne et les deux danseuses sacrées, et il ne voyait pas trop comment faire face aux lourds travaux de réfection de la chapelle qui s'annonçaient impérieusement, le bâtiment prenant de l'âge. Peut-être était-ce à cause de son tempérament emporté et sévère. Peut-être aussi était-ce dû à l'évolution sociologique du quartier, où les ruraux déracinés, qui avaient toujours adressé leurs prières à Myrna, étaient peu à peu devenus des urbains un peu honteux de leurs racines paysannes, et s'étaient par affectation tournés vers des divinités supposées plus sophistiquées que la vieille déesse des bois et des rivières.

Et puis un beau jour, il eut « la révélation ». Un jour pas si beau que ça d'ailleurs puisqu'il avait plu à seaux, et c'est précisément lorsqu'un pan de la fresque se détacha du mur sous l'effet des infiltrations qu'il eut cette fameuse révélation. Il tomba dans ce qu'il appela une transe extatique. La bonne, pour sa part, appela ça une folie furieuse. Maudissant la création entière en des termes peu indiqués pour une homélie, brandissant le poing, pourpre de rage, aux quatre coins cardinaux, il ravagea son propre temple à coups d'encensoir avant de tomber d'apoplexie, les bras en croix, dans un coma qui dura toute une semaine.

À son lever, il avait toute sa santé et toute sa raison, mais il avait compris pourquoi ça n'allait pas chez lui. C'était parce que ça n'allait pas dans la Cité. Et si ça n'allait pas dans la Cité, c'était parce que ses habitants, oublieux des enseignements divins, se livraient à la débauche et à la fornication au lieu de se consacrer à la prière et au travail. À l'office hebdomadaire suivant, il s'en ouvrit à ses ouailles, qui comptaient essentiellement de vieilles gens. Lesquelles vieilles gens l'approuvèrent tout à fait, faisant remarquer qu'à leur époque, les jeunes avaient le respect des anciens, ils ne passaient pas leur temps à forniquer dans les coins et à se goinfrer de sucreries, et que eux à dix ans ils étaient en apprentissage dans un atelier et pas à glander comme des fainéants chez leurs parents en fumant des pétards de drogue et en écoutant de la musique de numides tout en jouant à des jeux vidéo débiles. Tous ces bons dévots tombèrent d'accord avec Savanerole pour considérer que désormais, la société ferait bien de se consacrer à la prière et au travail. Étant bien entendu que ce seraient les vieux qui se chargeraient de la prière, et les jeunes du travail.

Semaine après semaine, les sermons se firent de plus en plus virulents, et l'assistance de plus en plus importante. Un jour, il dénonçait la glotonnerie qui prive de son pain l'honnête homme tandis que le profiteur faisait du lard. Un autre jour, il stigmatisait l'outrance de la mode vestimentaire et les femmes impudiques qui dévoilaient leurs gorges à la concupiscence des hommes. Un autre jour encore, il s'insurgeait contre le goût des arts profanes, qui détournait de la Vraie Foi l'argent des riches mécènes. Il n'eut pourtant bientôt plus matière à se plaindre sur ce chapitre, car son audience crût rapidement. Ce qui est merveilleux avec les vieux barbons réactionnaires, c'est que leur réservoir semble inépuisable, et qu'ils ont souvent plein d'argent. Donc, après avoir refait sa toiture, notre austère abbé s'était-il attaché à prêcher au-dehors de sa paroisse, pour élargir son audience. Il faut croire que la population était mûre pour entendre ce genre de discours, car bien vite il devint un des guides spirituels les plus écoutés, haranguant sur les places des marchés, dénonçant avec véhémence, faisant chaque jour plus d'adeptes.

Fort occupées par leurs petites intrigues de cour, les vingt-trois égales ne prirent pas au sérieux cet énergumène issu de la plèbe, vêtu de bure et qui n'avait pas même un compte à la banque. Que leur importait donc l'avis des masses ? Ces nobles familles qui de toute éternité réglaient leurs affaires et soudaient leurs alliances par voie de mercenaires, coups de mains, assassinats et autres traîtrises n'avaient rien à craindre de la vile canaille. En quoi quelques va-nu-pieds excités par un fanatique religieux pouvaient-ils bien les concerner ?

Il suffit pourtant d'une journée pour que le visage de Daglioli change totalement. Un matin, à l'aurore, une foule d'adeptes de Savanerole plutôt agités avait d'abord convergé devant le Palazzo di Pontafiori. Le différend à l'origine de cet épisode portait sur le fait que les Pontafiori, qui avaient la haute main sur la congrégation des charcutiers, avaient répandu dans leurs échoppes l'usage des paupiettes entourées d'un élastique, sous prétexte que « on gagne du temps, et c'est bien assez bon pour ces cons de clients. » La chose était d'autant plus scandaleuse que pour leur consommation personnelle, les Pontafiori avaient conservé l'usage ancien et très bon du fil à rôti, que des serviteurs spécialisés leur découpaient d'ailleurs avec dextérité avant consommation (on les appelait les Coppaccio di Palpietti). La foule avait donc massacré les gardes et les serviteurs, puis atrocement supplicié tous les membres de la famille Pontafiori avant de les pendre à leurs fenêtres par leurs boyaux – ironique destin pour des charcutiers.

Avant que la garde municipale n'ait eu le temps de réagir, les insurgés se ruèrent sur le Palazzo di Cloportini, de l'autre côté de la rue, qu'ils visitèrent de la même manière. Ils avaient pris l'habitude du pillage, et considérant l'impunité que leur conférait leur force, ne comptaient pas s'arrêter en si bon chemin. C'est alors que conformément à leurs accords d'alliance avec les Pontafiori, les familles Contolambrini et Di Bovese envoyèrent leurs troupes mater la canaille. Mais ils tombèrent sur les mercenaires des Di Stefano, des Di Narutto et des Forfantini, leurs ennemis jurés, venus profiter de l'aubaine et prêter main forte aux rebelles. Les fourbes Di Glocco, alliés aux surnois Pantaloni, prévenus par un espion, lancèrent alors l'assaut sur le riche castel Di Stefano, resté sans défense. La garde municipale fut enfin envoyée sur les lieux pour rétablir l'ordre, mais tomba en route sur les le comte Gelati, qui menait ses troupes et sa famille vers l'arsenal afin de se mettre à l'abri de tant d'agitation. Telle était la tension en cette tragique journée que les deux commandants n'eurent pas le temps de s'expliquer avant que les premiers carreaux d'arbalètes ne traversassent les premières cervelles, et rapidement, ça dégénéra. Les ouvriers, qui s'étaient levés tard ce jour-là – car c'était férié – découvrirent l'ampleur du chaos en arrivant dans les rues, et comprirent spontanément que c'était une excellente occasion pour voler l'or de leurs patrons et en tirer vengeance. Ce n'est qu'à la fin de l'après-midi que le régiment des Seccutore, appelé en urgence pour calmer les esprits, déferla dans la ville et se mit à calmer de façon définitive tous les esprits qui passaient à portée de lance, en s'acharnant particulièrement sur la majorité de citoyens qui s'étaient sagement barricadée chez elle en attendant que ça passe. Mais lorsque la nuit fut tombée, et que les crimes des Seccutore furent connus et amplifiés dans tous les quartiers de Daglioli, la fureur de la populace chauffée à blanc ne connut pas de bornes, à telle enseigne que selon la légende, même les religieuses de Santa Chiara della Fachollina sortirent de leurs couvents, porte-cierge à la main, pour en finir avec ces soudards. Les Seccutore étaient bien entraînés et supérieurement équipés, mais ils avaient eu le grand tort de s'éparpiller dans les ruelles en quête d'or, de vin et de pucelles, et dans ces conditions, la meilleure troupe du monde ne peut rien lorsqu'elle est submergée à vingt contre un.

Les chroniques historiques sont assez confuses sur la suite des événements.

On sait seulement que Maurizio del Bucco profita de la confusion générale pour se faire couronner « Premier Princeps ». Ce qui dura six semaines. Il fut renversé par les maisons alliées Di Gregorini et Scozzino. La monarchie dagliolienne connut pas moins de sept rois successifs, autant que la monarchie romaine. Un bel exploit si l'on garde à l'esprit qu'elle ne dura que soixante-six jours. Elle fut renversée par la « République des Proconsuls », qui fit une grande consommation de proconsuls, avant d'être remplacée par la « République du

Triumvir », qui fonctionnait plus ou moins sur le même principe, mais avec une efficacité triplée du fait qu'il y avait trois dirigeants à assassiner au lieu d'un. Cette éruption de sang s'épanchant à gros bouillon dans les ruelles de la malheureuse cité, loin d'apaiser la soif de pouvoir des familles nobles, semblait au contraire stimuler leur ardeur. Plutôt que de s'arrêter cinq minutes pour souffler et réfléchir un peu à la finalité de tout ceci, cette période les vit développer une frénésie de complots, d'alliances, de coups bas, tant et si bien que le mot « trahison » sortit du vocabulaire dagliolien, tant il constituait maintenant la norme sociale. Les égorgeurs étaient alors à la fête, même les plus médiocres lames trouvaient facilement un emploi à leurs conditions, mais pour d'autres métiers, la vie était plus dure. À l'appel de leur confrérie, les alchimistes avaient ainsi défilé dignement dans les rues pour réclamer une aide de l'état. En effet, les poisons bien élevés mettent plusieurs jours à faire leur effet, et plus personne ne pouvait se payer le luxe d'attendre aussi longtemps pour occire un ennemi.

Le calme revint soudain dans les rues lorsque le spazzore Ponzolini prit les rênes. Le spazzore, c'était le chef de la police, un poste que par souci de neutralité, les Daglioliens confiaient traditionnellement à un condottiere étranger ne sachant rien des petites combines entre familles. Ponzolini était un assez vieil homme, las des honneurs et de l'argent, et dont la sagesse et la tempérance étaient vertus légendaires. À la tête de ses gardes citoyennes, il parvint à rétablir enfin le calme, à éteindre les querelles les plus criantes, à rouvrir les marchés de la ville, à enterrer les monceaux de cadavres, et enfin, durant son règne, les Daglioliens purent à nouveau regarder l'avenir avec confiance.

Las, son règne dura deux semaines. Dès que le vieil officier se fut éteint de mort naturelle (il est assez naturel de mourir, en effet, lorsqu'on vous transperce de vingt-cinq coups de lance), ces satanées familles nobles reprirent leur folle sarabande autour du palais municipal, s'y succédant à une cadence stroboscopique. Le 17 scorlopendre 733, date historique, on établit un record difficile à battre, puisque Daglioli connut pas moins de trois régimes et onze chefs d'état différents, dont plusieurs n'ayant pas même le temps d'être informés de leur infortune avant de passer de vie à trépas. Tant était grande la confusion que dans le jeu des alliances, on voyait les mères épouser leurs fils, les frères épouser les sœurs, et en une occasion, le frère épouser le frère.

Et puis ça se calma pour de bon, pour deux raisons essentielles. La première, c'était que le peuple avait fui la ville, et que sans leurs serviteurs, les nobles gens en étaient réduits à vider eux-mêmes leurs pots de chambres, à faire la cuisine et à balayer leurs appartements, situation intolérable. La seconde, c'était que les familles en question se résumaient maintenant à peu de chose. Si l'on exceptait les enfants en bas âge, les vieilles femmes et les cousins demeurés, on pouvait dire qu'ils s'étaient très efficacement entre-massacrés. Les cousins demeurés, justement, étaient assez abondants chez les Fantocci, ce qui fit paradoxalement la fortune de la famille.

En effet, à mesure que l'élite dagliolienne sombrait dans la folie, il y en avait un qui se frottait les mains. Eh oui, Savanerole ! Vous l'aviez oublié, celui-là, pas vrai ? Lui, en revanche, n'avait pas oublié de prendre soin de ses affaires. Devant un tel chaos, les petites gens sont souvent tentés de se tourner vers la religion, ce qui est bien naturel. Notre prêtre n'eut pas beaucoup à se creuser la cervelle pour décrire les ravages que peuvent causer la licence des mœurs, la fornication et l'abus de substances stupéfiantes sur une élite décadente.

Bref, dès qu'il estima la situation mûre, notre ami Savanerole renversa la vieille baderne sénile qui occupait temporairement le trône (Filippi del N'diolo, pour ceux que ça intéresse) et installa à sa place le bien commode doge Liquidio Fantocci, crétin goitreux et exophtalmique

de quinze ans, parce qu'il fallait bien présenter un nobliau au peuple. Mais il y avait bien longtemps, en vérité, que Savanerole et ses sectateurs avaient profité du vide du pouvoir pour s'établir solidement dans chacun de ses rouages.

Les premières années, tout alla bien à Daglioli, qui se releva rapidement de tout ce tracas. Les affaires reprirent, les boutiques rouvrirent, les navires marchands refirent leur apparition dans le port. Mais il en est des hommes d'église comme des autres, à savoir que le pouvoir les corrompt. Hélas pour Daglioli, elle n'était point gouvernée par un hypocrite, mais par un véritable dévot qui, refusant tout luxe, ne changea rien à son mode de vie, ne prit ni maîtresse ni giton, et tout au contraire, voyant que sa politique faisait merveille, décida de poursuivre.

Bientôt, les interdits se mirent à pleuvoir. On interdit la pratique ancienne et honorable des maisons de prostitution, les combats de gladiateurs qui faisaient la joie des soirées entre amis dans la bonne société, puis ce furent les courses de chevaux et les compétitions sportives, sous prétexte que la chair des athlètes étalée au vu de tous était une invitation à la concupiscence et la pédérasie. On réglementa la tenue des femmes, qui devaient toutes porter la même robe noire sous peine d'être bastonnées par la sévère milice religieuse. Beaucoup d'hommes applaudirent la mesure en appréciant l'économie que ces interdictions allaient apporter à leur ménage, mais ils déchantèrent lorsqu'ils durent eux-mêmes abandonner poulaines, plastrons rembourrés, bas multicolores et coquilles avantageuses qui faisaient la fierté de l'homme élégant pour revêtir quelque obscure chasuble de moine, se raser barbe et moustache et aller à l'église deux fois par jour. Bien sûr, tout autre culte que celui de Myrna fut aboli, et les temples des autres divinités qui ne furent pas convertis, on les livra aux flammes. D'obscurs interdits, jusque-là inconnus des annales myrnéennes, furent édictés. On prohiba le porc certains jours, le poisson d'autres jours, les patates tout le temps, le riz une semaine sur deux, et malheur au commerçant qui enfreignait la loi, que ce fût par malice ou par étourderie, il était promptement mené au pilori. Que dire des merveilles artistiques de Daglioli ? Hélas, elles rejoignirent bientôt les mythes et les légendes des cités perdues. Le burin et la torche eurent vite réduit à néant tout ce qui était frappé de la malédiction de la beauté. Des miliciens pénétrèrent un soir dans les logis des riches, les dépouillèrent de toute ornementation, et après en avoir chassé leurs habitants, y entassèrent des miséreux qui traînaient dans les rues. De ce jour, ceux que l'on prenait à vivre dans le caniveau furent, sans plus de jugement, égorgés sur la grève avant d'être jetés dans le port. Dans le souci de tourner le dos aux pratiques précieuses de jadis, aux madrigaux galants, aux pièces spirituelles et autres mots d'esprit, on alla jusqu'à édicter des règles sur la façon dont on devait parler. Un dictionnaire officiel fut créé, recensant « les trois cents mots qu'on parle », ainsi qu'une grammaire de dix-huit pages, dont deux gravures détaillant les instruments de torture qui seraient utilisés au détriment des contrevenants. Malheur à qui se livrait au gongorisme, en ces temps-là ! L'amphigourisme n'était certes pas de mise, non plus que l'idiotisme, et s'il vous avait pris l'idée d'émettre des circonlocutions, vous eussiez pu réchapper au chevalet, encore eût-il fallu que vous courussiez vite.

On le devine, toutes ces pesanteurs n'arrangèrent pas les affaires de la principauté, qui cessa rapidement d'attirer l'or du monde pour devenir une terre de misère. Toutefois, les dévots de Myrna avaient une autre opinion sur la situation. Bien entendu, ces revers de fortune ne pouvaient en aucun cas être dus à la politique menée par le bon Savanerole, puisqu'il était l'envoyé des dieux. L'explication était tout autre. Peut-être étaient-ce des saboteurs qui complotaient la ruine de l'état ? Sans doute, mais pourquoi ? Mais voyons, c'était bien sûr, ils agissaient pour le compte du parti de l'étranger, ces cités rivales qui entendaient

mettre Daglioli à genoux pour y rétablir leurs cultes impies, leurs mœurs dépravées et leurs plaisanteries qu'on comprend pas ! Ah, les immondes scorpions ! Vite, vite, il fallait trancher dans le vif, écraser les états voisins et apporter en tous lieux Piété, Justice et Vérité.

Par bonheur pour la péninsule balnaise, si Savanerole était un prédicateur doué, il n'avait aucun talent militaire, et s'il parvint à mordre un temps sur les terres du duché de Polente, il ne put guère progresser plus avant.

C'est alors que la noble Schizietta, rivale de Daglioli depuis des lustres, entra en scène. Soucieux de libérer ces malheureux Daglioliens, de rétablir le droit ancien et de faire régner la liberté et la civilisation, le Comte lança vers le couchant ses vaillantes armées. Il faut dire aussi que Savanerole venait d'interdire dans ses états l'usage du prêt à intérêt, ce qui, si de telles idées venaient à se répandre, ne manquerait pas de nuire quelque peu aux affaires de la famille Urbino, qui tenait, je vous le rappelle, une banque. Et après quelques escarmouches et pas mal de redditions spontanées (car disons les choses honnêtement, après des années d'un si morne gouvernement, les troupes daglioliennes n'évoquaient Leonidas qu'en leur mollesse semblable au moelleux d'un chocolat fondant, et point du tout par une quelconque analogie avec le héros des Thermopyles), elles parvinrent sans encombre jusqu'aux murailles.

Or, héritage de l'âge d'or de Daglioli, lesdites murailles étaient fort impressionnantes, à l'épreuve des machines de siège les plus puissantes et protégées contre la magie. Après bien des assauts infructueux, il apparut à l'état-major de Schizietta que seuls des agents agissant de l'intérieur auraient quelque chance de mettre fin au siège avant la survenue de l'hiver, qui rendrait problématique le ravitaillement de l'armée.

Et c'était précisément ce qui avait justifié les coûteuses cabrioles orbitales de nos héros.

II.11 Le Castel Zefiro

Vous vous demandez sans doute par quel astucieux stratagème, par quelle épique échauffourée ou par quel rocambolesque coup du destin nos héros valeureux ont bien pu échapper aux patrouilles des gardes de Daglioli, cité assiégée qui leur était étrangère, alors même qu'ils n'avaient aucun ami dans la place, qu'ils étaient vêtus de la plus voyante façon qui soit, qu'ils ne pouvaient compter sur aucune magie et qu'ils étaient en outre rudement sonnés par un atterrissage relativement violent. Eh bien voilà :

Ben, ils ont pas pu, eh con.

Attirées par le vacarme, deux escouades de gardes municipaux sont immédiatement accourues et, avant même que ne sautent les boulons de l'écoutille, avaient alarmé une centaine de militaires armés jusqu'aux dents, qui se faisaient fort de poinçonner d'importance tout ce qui sortait de ce curieux cône métallique en opposant une résistance. Déjà à moitié sonnés par leur chute, ils furent promptement extirpés de leur habitacle, tels des escargots cuits de leurs coquilles, battus comme plâtre et vivement invités à visiter le Castel Zefiro, merveilleux palais d'architecture pré-znubienne. Les architectes pré-znubiens avaient un sens aigu des proportions, de la rythmique des façades, un talent consommé pour élever des arches et un goût reconnu pour arranger des intérieurs confortables autant que pratiques, toutefois, leur art avait été assez mal compris en son temps du fait de leur a priori assez inexplicable à l'encontre des fenêtres. Le Castel Zefiro ne faisait pas exception à la règle, il en était même le prototype, puisqu'il n'offrait aucune espèce d'ouverture sur l'extérieur, tant et si bien qu'à

l'instar de tous les autres palais pré-znubiens, il avait été reconverti successivement par ses propriétaires en bibliothèque, en entrepôt, en habitation collective à destination des indigents, et finalement, en prison. Sans autre forme de procès, ils furent jetés dans une geôle humide, vaste et parfaitement obscure, avec pour compagnons le père Angoisse et la mère Résignation, ainsi que quelques muridés taquins. Mais au moins purent-ils dormir quelques heures. À la suite de quoi Vertu se résolut à parler.

« Puisque nous avons le temps, je puis maintenant vous révéler la raison pour laquelle nous sommes ici. J'en ai eu l'explication au cours de notre voyage, et je suis aussi étonnée que vous alors inutile de m'interrompre par vos exclamations. »

Sans entrer dans les détails, elle répéta ce que lui avait expliqué Palimon.

— Oh, alors ça !

— Par ma barbe !

— Je ne peux le croire, c'est extraordinaire !

— Qu'est-ce que je vous ai demandé tout à l'heure ?

— Pardon, patronne.

— Excusez-moi de la ramener, fit la voix de la Princesse, mais est-ce qu'on est réellement obligés de croire ça ? C'est quand même un peu gros.

— Quoi donc ?

— Eh bien, arrête-moi si j'ai raté un truc mais s'il existe une si puissante créature qu'elle a réellement détruit tant d'univers, comment se fait-il qu'elle ait sottement laissé derrière elle la seule arme capable de la vaincre ? Il faudrait être idiot au dernier point pour se comporter de la sorte. Enfin, suis-je la seule à trouver l'histoire cousue de fil blanc ?

— Oui, approuva Toudot, et en plus, comme par hasard, c'est pile l'arme qu'on cherche ! Ça ne te paraît pas suspect ?

— Mais non, mais non, ça me semble se tenir et s'enchaîner parfaitement. Au fait, elle est dans les parages, la petite fille ?

— Il y a un moment qu'elle ne s'est pas manifestée. En fait, je ne me souviens pas qu'elle était avec nous quand on est descendus de la capsule. Mais si c'est vraiment Palimon, on peut comprendre qu'il ne souhaite pas spécialement partager notre pauvre quotidien de prisonniers.

— Bien, excellent. Donc effectivement, c'est une version qui m'inspire comme à vous les plus vives préventions, pour ne pas dire que c'est un tissu de sornettes qui ne tient pas debout trois secondes, toutefois la question n'est pas de savoir si on y croit ou pas. La question est de savoir ce qu'on fait avec ça. Car si on analyse la situation froidement, il y a en gros trois hypothèses. Premièrement, c'est effectivement Palimon qui nous guide, et qui cherche à vaincre le Destructeur. Deuxièmement, c'est le Destructeur qui nous guide, et qui cherche à s'approprier son arme pour se mettre à l'abri de Palimon. Troisième hypothèse, tout ça c'est un tissu de conneries, et on est manipulés dans une histoire qui n'a strictement rien à voir avec ces deux connards. Face à ces trois possibilités, nous avons deux plans d'action possibles. Premièrement, on continue la quête et on fait de notre mieux pour mettre la main sur cette foutue épée, et là, ben, on avise. Deuxièmement, on laisse tomber et on rentre à la maison. Toutefois, de mon point de vue, la deuxième attitude a un inconvénient majeur, outre le fait bien sûr qu'on aura fait tout ça sans rien y gagner en retour. L'inconvénient majeur, c'est que la grosse Condeeza est aussi sur le coup, et qu'il n'y a aucune chance qu'elle abandonne, elle. Alors la question que je vous pose, messieurs et dames, est la suivante : est-ce que vous avez envie de vivre dans un monde où la plus puissante arme de l'univers est entre les mains de Condeeza Gowan ?

Rarement motif fut exposé aussi clairement, et il reçut aussitôt l'assentiment des compagnons, soulagés de n'avoir plus à réfléchir à ces épineux sujets. Puis, le docteur mit le doigt sur un point qui le chagrinait un peu.

— Oui, mais au fait, vu qu'on est en prison, il me semble difficile de poursuivre la quête. Avez-vous un quelconque plan pour nous en sortir ?

— Pas le moins du monde, j'ai un peu étudié la question il est vrai, et malheureusement, la bâtisse remplit tout à fait son sinistre office. De fait, notre avenir peut, à moins d'un imprévu de dernière minute, prendre deux tours bien différents. La première hypothèse, sur laquelle je compte fort pour ne rien vous cacher, c'est que quelqu'un va venir nous délivrer, d'une manière ou d'une autre. J'ai quelques raisons de croire que cela va se produire, et si vous avez été attentifs à mon récit, la raison justifiant cette opinion a dû vous frapper aussi. Si tel n'est pas le cas, je me garderai bien de vous éclairer, de peur de renseigner aussi des oreilles indiscretes. La seconde hypothèse, c'est que personne ne va venir nous délivrer, et que nous allons être traités très exactement comme n'importe quel espion en période de guerre.

— Horreur ! Vous pensez qu'ils vont venir nous prendre pour nous supplicier ? Nous navrer d'importance sur leurs chevalets ? Nous infliger le trepalium ? Nous tisonner le corps ? Nous écorcher ? Nous flageller ? Nous énucléer ? Nous mettre la poire d'angoisse dans la bouche ?

— Ce n'est pas là que ça se met, mais n'est pas impossible.

— Je ne parlerai pas, posa Toudot avec une virile assurance. Ils peuvent bien briser mon corps, je me rirai d'eux et de leurs instruments de torture, mais je ne parlerai pas !

— Je vous crois d'autant plus que de toute façon, vous ne savez rien de bien utile à l'ennemi.

— Je ne pense pas pouvoir promettre le silence, bredouilla Dizuiteurtrente, dont on devinait qu'il était blême.

— Moi par contre, dit Ange, je peux vous certifier avec la plus absolue certitude que je parlerai.

— Je n'en attendais pas moins de toi, mon cher compagnon.

— Et même, que je leur chanterai tout ce qu'ils veulent entendre, avec des larmes, des supplications et d'émouvants trémolos. Un vrai rossignol ! La vie de ma mère, la généalogie des souverains de Misène, le plan complet du quartier général de la guilde, le numéro de notre compte en banque, la vérité sur la chute du WTC7, l'âge de Vertu, la composition des formules miracles de Corbin, je dirai tout, TOUT ! Et son contraire s'ils veulent. C'est que je suis un peu douillet.

— Je ne suis pas encore assez vieille pour que mon âge soit un secret. Ce n'est pas vraiment toi qui a le plus à craindre du bourreau de toute façon, mais le docteur.

— Moi ?

— Eh bien oui, vous êtes le seul à savoir comment fonctionne cette espèce d'engin qui nous a amenés dans cette triste situation. Et à ce propos, je crois que je ne vous ai pas félicité pour vos exploits de pilote ! Bravo, bien visé.

— Merci, merci, mais je n'ai rien fait de bien. . .

— Non, mais ce que je voulais dire, pour quelqu'un qui n'avait jamais vu un appareil de ce genre avant y'a deux jours, je trouve que vous avez fait preuve d'une maîtrise tout à fait remarquable. Et on peut savoir d'où ça vous vient ?

— Eh bien. . . en fait je n'en sais rien. Non, sincèrement, les commandes étaient là, tout était logiquement arrangé. Ne vous est-il jamais arrivé d'être soudain confronté à une situation où vous aviez l'impression d'être l'homme adéquat ? D'avoir très exactement les compétences idoines ? Eh bien moi, tantôt, j'eus cette impression. Le sentiment que j'étais enfin à ma place,

occupé à faire ce pour quoi j'étais venu sur cette terre. C'est très singulier.

— Ah bon. Admettons. En tout cas, je vous taquinais tout à l'heure, je ne pense pas qu'ils prévoient de nous torturer.

— Ah, bon !

— Quand on veut interroger des espions, on évite de les mettre dans la même cellule, pour qu'ils ne puissent s'accorder sur une version unique de leur histoire. Non, soyez sans crainte mes amis, ils vont simplement nous exécuter.

— Glück !

— Eh bien quoi, c'est ça, la vie d'aventure ! Hardi, face au danger, hai-di-ho ! Ah ah ah !

Vertu parti d'un long rire nerveux, qui ne fut guère repris en écho. Sans doute avait-elle entendu de sa fine oreille le bruit lointain d'un verrou que l'on défonce, le fil d'une dague sur une vertèbre cervicale, le cliquetis d'hommes en armure se déplaçant avec autant de discrétion qu'il leur était possible. La lueur dansante d'une torche passa sous la porte, une clé tourna dans la serrure. Lorsqu'elle s'ouvrit, la clarté en devint presque aveuglante aux yeux affaiblis de nos héros, qui purent toutefois distinguer une silhouette dans l'encadrement.

— Tiens donc, n'avais-je pas raison ? Mes bons amis, l'exécution est repoussée à une date ultérieure, voici qu'on vient nous chercher.

— Par quel prodige saviez-vous que j'arrivais ?

— C'était évident, puisque je possède encore ce que tu convoites. Et comme tu as en outre bien besoin d'une bande de monte-en-l'air pour t'approprier la deuxième clé dans cette ville ennemie, tu n'avais d'autre choix que de venir nous secourir, si possible avant que l'on se fasse garrotter. Lorsque l'on est dans le besoin, n'est-il pas délectable de pouvoir compter sur l'indéfectible soutien de sa pire ennemie ?

— C'est bien le moment de faire de l'esprit, vomit Condeezza. Sortons et allons donc chercher cette clé.

II.12 Prison casse

Les deux arsouilles de Condeezza lui obéissaient, bien que ce fût avec une visible réticence. C'étaient deux jeunes gens dotés par la nature d'un physique fort carré, qu'ils avaient entretenu avec soin en se livrant des années durant à toutes sortes de sports violents. L'un s'appelait Arcimboldo, il avait un visage rond et large, forme accentuée par sa chevelure coupée à ras. Avec son nez cassé et sa joue recousue, il avait une belle face de brute. Le second, un peu moins robuste, répondait au nom de Gaspard. Il avait l'air plus intelligent que son collègue, mais sans doute était-ce dû uniquement à son visage émacié et à son arcade sourcilière particulièrement proéminente, qui lui faisaient un regard enfoncé et fuyant. Il était tout aussi brun que l'autre, mais portait les cheveux longs. Ils étaient revêtus d'armures de guerre particulièrement imposantes, et armés de glaives et d'épées lourdes. Tous deux avaient l'air francs comme l'or de Pallangie¹, gais comme des pinsons de Khitai² et dotés chacun d'une âme de poète Tupaku³.

Condeezza avait revêtu un harnois d'écaille ayant un peu vécu, garni de belles épaulières. Elle s'était procuré un casque à la mode bardite, très enveloppant et protégeant les joues et

1. Cet or si particulier qui rouille quand on l'humecte et qui brûle en crépitant quand on le jette au feu.

2. Le seul animal qui partage avec l'homme l'aptitude à se suicider.

3. J'aborderai un peu plus tard dans le récit les merveilles de la civilisation Tupaku.

le nez, mais réduisant considérablement le champ de vision et l'audition, c'était sans doute pour ça qu'elle le portait à la ceinture. Elle avait aussi des cnémides de bronze, des gantelets ferrés, le tout par-dessus une combinaison de cuir assez épaisse. Pour toute arme, elle avait une belle épée bâtarde. Vertu estima que tout ça devait peser dans les cinquante livres, ce qui l'impressionna fort. Elle aurait juré être la plus robuste des deux, mais sa rivale était maintenant équipée comme un soldat, tandis qu'elle-même n'avait pas même un cure-pipe pour se défendre.

Ce qui la ramena fort à propos à la situation dans laquelle elle se trouvait. En sortant de la cellule, Vertu avisa les cadavres d'une belle quantité de gardes qui avaient trouvé le repos éternel, et fit mine d'en dépouiller un de son arme.

— Eh bien, que faites-vous là ? l'interrompit soudain Condeeza, sans doute inspirée par la pensée du philosophe Obvius⁴.

— Eh bien tu vois, je récupère une épée.

— Non mais vous vous méprenez, je crois, nous ne sommes pas venus vous délivrer, vous êtes toujours prisonniers, mais de moi.

— Ah pardon, j'avais une autre appréciation de la situation. Je pensais pourtant qu'il pourrait être judicieux que nous nous armions tous promptement.

— Et pourquoi donc devrais-je vous laisser agir de la sorte ? Me prenez-vous pour la dernière des sottes ?

— Pas du tout. Je me disais simplement qu'avec le boucan épouvantable que vous faites à vous trimpler dans une forteresse sous haute surveillance en armure lourde, ce qui est à peine plus discret que courir dans les couloirs en criant à tue-tête et en secouant des clochettes et des grelots, c'est bien le diable si on ne tombe pas sur trois cent cinquante gardes armés dès qu'on franchira cette porte, et dans cette optique, il serait peut-être judicieux que nous prenions par-devers nous quelque moyen de nous défendre. Mais sans doute me fais-je des idées.

— Que nous prissions. Ça ne vous écorcherait pas la figure de faire la concordance des temps. Néanmoins, l'anecdote grammaticale cachait mal le fait que de toute évidence, Vertu avait mis le doigt sur les lacunes tactiques du plan d'évasion de Condeeza, lacunes que l'on pouvait résumer par cette simple formule : y'a pas de plan. À ce qu'il semblait, les trois sicaires s'étaient introduits dans la prison de violente façon, s'y étaient frayé un passage de la même façon en laissant derrière eux moult cadavres qu'ils ne s'étaient pas donné la peine de dissimuler, et n'avaient pas la moindre notion de ce qu'il est souvent plus aisé d'entrer dans une prison que de la quitter.

Ils étaient dans un long couloir garni de portes de cellules des deux côtés, se terminant à une extrémité par la forte porte qu'ils avaient empruntée pour venir, dont les sbires de Condeeza avaient fait sauter les verrous, et qui à l'autre extrémité faisait un coude. Condeeza s'approcha aussi silencieusement que possible de la porte, l'entrouvrit, passa la tête par l'ouverture, et observa assez longuement la salle de garde qui se trouvait de l'autre côté.

— Votre estimation était erronée, madame. Ils ne sont que quatre-vingts, et non pas trois cent cinquante.

— Ah, bon, alors tout va bien, on n'est qu'à un contre huit.

4. Caius Lucius Marcellus Obvius Olybrius, philosophe et moraliste gorite (336-389), disciple de Platiton, auteur de pièces satyriques sans grand intérêt de son propre aveu, et de maximes fameuses, telles que « Si l'homme craint tant la mort, c'est parce qu'il apprécie de vivre. »

— Faire de la pauvre ironie est facile, s'activer utilement l'est moins. Avez-vous quelque chose de constructif à dire ?

— Eh bien oui, il se trouve que par chance, vous avez devant vous une autorité reconnue dans l'art subtil et ancien de s'évader d'une prison, et si personne n'y voit d'inconvénient, je vais prendre les choses en main.

Le prévôt Gustavo Prosciutto, qui dirigeait la prison, avait été tiré de son sommeil et était descendu en chemise de nuit pour prendre la direction des opérations. Devant la dangerosité des insurgés, qu'attestait de façon éloquente l'abondance des cadavres, il avait fait mander de toute urgence le secours de deux sections de milice municipale, à qui il avait donné les plus expresses consignes de prudence. Les gardes connaissaient l'endroit, et savaient donc pertinemment que la porte était le seul endroit par lequel les évadés étaient susceptibles de passer, aussi, bien que ses compétences tactiques fussent minces (pour tout dire, il avait été placé à ce poste pour sa piété et sa vertu morale plus que pour son aptitude à remplir un si délicat office), le prévôt avait-il décidé d'organiser ses troupes de façon tout à fait adéquate dans la grande salle des gardes, à savoir une vingtaine de piquiers agenouillés au premier rang, une quinzaine d'arbalétriers juchés sur les tables derrière, encore une autre quinzaine en derrière, le carreau encoché, prêts à prendre la place des premiers, et le reste en réserve, équipé de glaives courts et de grands boucliers ovales. Tous ces hommes étaient donc des professionnels relativement bien commandés, supérieurement équipés et largement plus nombreux que nos pauvres héros, dont les chances de réchapper de cette situation étaient donc fort modestes, d'autant que les Daglioliens ayant vu le sort de leurs camarades, ils étaient fort désireux d'en découdre et peu disposés à accorder quelque merci à leurs ennemis.

Une voix particulièrement grave et virile leur parvint alors au travers de la porte, qui disait :

— Plus un pas, marauds, ou nous exécutons les otages !

— Lé lachent ! Ils ont prit des otaje ! s'exclama le prévôt, qui maîtrisait parfaitement le « Nouveau Parler Qui Va Bien » édicté par Savanerole.

— Sé super méchant ! lui répondit un de ses lieutenants avec dégoût.

— On peu faire kwa ?

— Tâchons de parlementer pour deviner leurs inten... J'veu dire : parlons avec eux comme sa on sora se kil veules.

— Je vais le fer. Ohé ! Kikoo ! Je suis le prévôt de la prison ! Sé mwa le chef ! LOL ! Keske vou vouler ?

Les mutins restèrent cois quelques instants, puis la même voix que la première fois dit :

— On veut un fiacre avec deux chevaux frais devant l'entrée, et on n'hésitera pas à tuer les otages. Hein les otages ?

— Ah, pitié, faites ce qu'ils disent ! firent des voix éplorées, parmi lesquelles se trouvaient celles de femmes.

— Oreur ! fit le prévôt en aparté, ils ont atrapé des meufs ! Koman sa se fé, y'a pas de nanas ici normalemans ?

— Peut-être ke sé les cantinière, ou alor des filles k'ils ont ramasé expré pour dans la rue !

— On va voir. Eh, vous, on veut être sur que les otajes y sont bien traiter !

— Pitié, messires, ils sont brutaux avec nous, ils... arg...

— Ah, en voici un qui ne se plaindra plus ! Allez, bougez-vous, on va pas y passer la nuit !

— Sé tépouvantable, y z'égorges les otajes !

— Et n'essayez pas de nous embobiner, prévint l'invisible insurgé, ça ne prend pas avec nous,

nous sommes des... Ah, attention, derrière vous, des gardes capturés se sont libérés de leurs liens et ont mis le feu à une vieille pailleasse !

— Horreur, fit une autre voix de mutin, les voilà qui prennent les armes contre nous !

— Bling bling bling, firent alors des épées qui s'entrechoquaient.

— Vous l'aurez voulu, nous liquidons les otages !

— Argh !

— Non, pitié ! Yeahrgl...

— Bling bling.

— Malédiction, nous sommes perdus ! Ces maudits Daglioliens ont le dessus sur nous !

— Fuyons au fond du couloir, c'est notre seul espoir.

Un des matons captifs ouvrit soudain la porte devant le prévôt médusé, et demanda d'une voix puissante :

« De l'aide ! Il y a des blessés ! »

Comme pour appuyer ses dires, deux autres gardiens sortirent, transportant un troisième gardien horriblement blessé. Une autre paire de rudes combattants sortit, portant elle aussi un camarade, et une troisième paire, tout aussi chargée d'un malheureux gémissant. Certains reconnurent les visages de ces pauvres diables comme ceux de leurs compagnons, horriblement déformés par la congestion et la souffrance, et se jurèrent à cette vue de faire subir mille tourments à ces espions sanguinaires. La quasi-totalité des hommes d'armes se ruèrent donc par la porte du couloir donnant sur les cellules, et bientôt, seul resta le prévôt et une demi-douzaine de soldats éberlués.

Qui le furent davantage lorsque les trois blessés déposés sur les tables se relevèrent frais comme des gardons, ôtant de leurs faces les masques sanglants empruntés à des cadavres. L'un des brancardiers, le plus costaud, bloqua la grande porte du couloir à l'aide d'un banc bloqué par une table. Pendant ce temps, ses compagnons, qui avaient eu le temps de se glisser parmi les véritables gardiens dispersés, les avaient saignés jusqu'au dernier, au cours d'une scène silencieuse et mortelle, exécutée avec un calme qui contrastait sinistrement avec la brutalité de l'acte. Seul restait le prévôt, qui ne comprit réellement le tout le sens de l'affaire que lorsque Vertu lui agita son épée sous le nez avant d'ôter son casque.

« LOL ! Et en plus on a un vrai otage, c'est pas merveilleux ? »

II.13 Le temple profané

Le Temple du Globe, consacré à la déesse Hima, était situé dans la partie haute de la ville, sur une colline, bien en vue. Il s'agissait d'un édifice de taille bien plus modeste que le Temple Noir de Baentcher, mais il ne manquait pas de charme. De plan parfaitement circulaire, il dressait devant la ville une première enceinte aveugle haute comme trois hommes, constituée d'une alternance de colonnes torsadées et de soixante et une niches dans chacune desquelles se dressait une statue polychromique, plus haute que nature, d'un grand nom des arts plastiques, musicaux ou littéraires. La plupart de ces augustes artistes avaient toutefois sombré dans l'oubli depuis longtemps, le temple avait quatre siècles. Au-dessus de cette enceinte, on trouvait un jardin suspendu dont, depuis les rues, on ne devinait que les sommets de quelques arbustes mal entretenus, des lierres pendants, des mousses et des lichens qui rongeaient la pierre. On pouvait jadis y flâner, s'y faire admirer et discuter avec les passants en contrebas. À l'intérieur se trouvait la seconde enceinte, aussi haute que la première, mais ajourée de

larges et clairs vitraux, menait à la fameuse Terrasse des Fontaines, au frais dallage parcouru de filets d'eau jaillissant de bouches de faunes, de gargouilles et de chimères avant de se perdre dans des parcours subtils et espiègles, composant des énigmes propres à réjouir l'esprit des érudits. Ils étaient à sec, de nos jours. La troisième enceinte était toute de fer forgé et de verre, supportant la dernière terrasse et l'oisellerie, dont les cages aujourd'hui vides avaient compté une collection des plus somptueux et des plus rares volatiles qui faisait l'admiration des cités rivales et l'orgueil de tout Daglioli. Une verrière en semi-circulaire, courant sur toute la périphérie de l'édifice, achevait d'en abreuver l'intérieur de lumière. En redescendant vers l'intérieur, on traversait encore la terrasse des murmures, où des bouches magiques susurraient inlassablement à qui tendait l'oreille les plus exquis poèmes jamais composés. Mais qui pour tendre l'oreille, en ces temps troublés ? Encore plus bas, tout l'intérieur était occupé par des gradins de marbre en cercle autour d'une scène de dix pas de circonférence, un théâtre à l'excellente acoustique, où s'étaient jouées les liturgies du culte de Hima, mais aussi toutes sortes de pièces profanes.

Depuis la révolution spirituelle de Savanerole, le Temple était clos, et son accès strictement prohibé, sous peine de pilori. De toute façon, les Daglioliens avaient perdu le goût de l'amusement. Il était donc en principe abandonné.

— Comment ça se fait qu'il y ait autant de gardes ? demanda Vertu à mi-voix, depuis la bouche d'égout qui lui servait de poste d'observation. N'était-il pas censé être abandonné ?

— Je l'ignore, lui répondit Condeeza, moi aussi ça m'a étonnée. Ça date d'avant votre arrivée à Daglioli, et d'après ce que j'ai pu apprendre, ça date même d'un peu avant le début du siège.

— Il y a au moins un garde tous les dix mètres, et ils font la ronde sur chacune des terrasses. Et ils ont l'air d'une autre trempe que nos geôliers !

— Sans doute qu'ils gardent quelque chose, suggéra Dizuiteurtrente. Peut-être qu'ils savent pour la clé !

— Ça ne tient pas, s'ils savaient que la clé est là et ce à quoi elle sert, ils l'auraient prise et emportée dans un lieu plus facile à garder que ce temple, qui ne représentait pas un obstacle même pour un voleur cul de jatte.

— Dois-je comprendre que vous vous faites forte de pratiquer ce larcin ?

— Bien sûr. Il suffira d'un peu de ruse et d'esbroufe. Les gens d'ici n'ont pas l'air bien finauds, on les bernera sans difficulté. Mais au fait, tu ne m'as pas raconté comment vous avez fait pour rentrer dans la ville. Car ma formation militaire est sans doute lacunaire, mais il me semble que soutenir un siège consiste précisément à empêcher des gens en armes de pénétrer dans une citadelle, ce que pourtant vous avez réussi à faire.

— Je vous assure que ça n'a présenté aucune difficulté.

— Sans blague, on peut en savoir plus ? Ça m'intéresse de le savoir car ça nous donnerait peut-être une piste pour entrer dans le temple.

— Bah, je peux bien vous le dire, ce n'est pas comme si vous me croyiez pure et innocente. Figurez-vous que dans les sièges, les frontières entre assiégés et assiégeants sont moins étanches que ne le supposent les états-majors des deux camps, en particulier lorsque ladite porosité fait bien les affaires des simples soldats qui ont la charge de monter la garde, et dont la solde est rarement en rapport avec l'importance de leur tâche.

— Tu veux dire que tu as payé les gardes ?

— Pas du tout, voyons, les soldats de Daglioli ont leur honneur pour eux, ce sont des braves. Je dis simplement que les distractions sont rares à Daglioli, et que beaucoup de militaires de ce parti, sans toutefois en rien trahir leur camp, ont pris l'habitude certains soir de quitter

leurs casernements grimés en civils, de franchir l'enceinte par une poterne connue d'eux seuls, et d'aller oublier les horreurs de la guerre en compagnie des soldats d'en face dans le faubourg de Casanabo, là où les suiveurs de l'armée de Schizietta ont planté leurs tentes.

— Les suiveurs ?

— Eh bien oui, les glaneurs, les marchands d'uniformes usagés, les détrousseurs de cadavres, les ressemeleurs de godillots, les voleurs de paquetages, les rebouteux, les tricheurs aux dés et aux cartes. . . Tous ces parasites qui suivent les armées, en somme. Dois-je donc faire votre éducation sur ce chapitre ?

— Contrairement à ma réputation, je ne me suis jamais abaissée à faire la fille à soldat.

— Eh bien vous devriez éviter de les juger si rudement, c'est un utile métier qu'elles font, et ce n'est peut-être pas la pire façon de se vendre, comme j'ai pu m'en rendre compte.

— Je n'ose comprendre, seriez-vous revenue à votre vocation originelle ?

— J'ai fait ce qu'il fallait pour approcher certains de ces soldats Daglioliens. Donc, une fois que j'eus attiré l'attention, puis la bienveillance d'un sergent, il me révéla l'emplacement du passage secret, que nous empruntâmes tous trois. Voici toute l'affaire.

— Quoi, c'est tout ?

— Eh bien oui, qu'attendiez-vous ?

— Si tu savais ce qu'on a dû faire pour entrer dans cette foutue. . . Oui Toudot ?

— Je crois que la princesse est malade.

— Mais non, mais non, ça va.

— Tu es sûre ? Tu es toute pâle ?

— Non, c'est le BEUAHEUAH !

— Belle queue de renard. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'ai un peu mal au cœur depuis qu'on est arrivés dans cette ville, c'est sans doute à cause du vol ou de l'atterrissage. Inutile de vous alarmer pour rien.

— Ben j'espère, parce. . . Ah mais tiens, je viens d'avoir une idée ! C'est une chance que nous ayons conservé par-devers nous nos tenues de cosmatelots, ça va nous être d'une grande utilité. Il nous faudra aussi un sac, et puis des rubans colorés, beaucoup de rubans colorés.

— Hein ?

— Allez, au trot !

La journée s'écoula, studieuse. Par bonheur, Daglioli ne manquait pas de catacombes, dans lesquelles nos compagnons rencontrèrent nombre de malheureux n'ayant aucun autre abri, de telle sorte qu'ils passèrent totalement inaperçus. L'un de ces souterrains passait par le quartier des drapiers, c'est ainsi qu'il fut relativement aisé de visiter l'entrepôt de l'un d'entre eux dans le but de dérober quelques douzaines d'empan d'un ruban de soie rayé noir et jaune, large de deux pouces, parfait pour l'usage que Vertu voulait en faire, quel qu'il fût.

Ils eurent le temps de prendre un peu de repos avant la tombée du soir, et partagèrent un bien chic repas. Enfin, ils reprirent la direction du Temple du Globe et l'observèrent à loisir.

— Tiens, il y a des diligences devant l'entrée, prévint Dizuiteurtrente, qui était de guet.

— Voici qui est singulier, s'alarma Condeeza. J'ai l'impression qu'il se trame de drôles de choses dans ce bâtiment. Peut-être serait-il sage d'en apprendre plus sur ces activités suspectes avant de. . .

— Pouah ! s'écria Vertu. Jamais de la vie, c'est ce soir ou jamais.

— Vous voici bien téméraire, je vous croyais plus sensée.

— Si tu pouvais cesser de me vouvoyer, ça m'arrangerait énormément. C'est d'un agaçant, ce genre que tu te donnes. . .

— On n'a pas gardé les cochons ensemble, mademoiselle Vertu.

— Les cochons, certes non, mais j'ai gardé le souvenir très net d'une certaine soirée où nous nous retrouvâmes ligotées dos-à-dos à subir les assauts répétés d'une douzaine de moines. . .

— Ces pénibles mais heureusement lointaines peccadilles n'ont strictement rien à voir avec le propos de notre larcin !

— Tu as raison, cependant je suis parfaitement logique en voulant presser le pas, car je te rappelle que nous sommes recherchés dans toute la cité, le temps joue contre nous. Ce va-et-vient fait bien nos affaires, nous pourrions déposer le sac plus facilement. Allez, je m'y colle, donnez-le-moi, on fait comme j'ai dit ! Et n'oubliez pas, l'audace est la clé de tout.

Vertu sortit donc, revêtue de sa tenue de vol orange fluo, et depuis la bouche d'égout, ses compagnons ne purent qu'admirer sa remarquable maîtrise de l'art de se fondre dans le décor malgré un costume dont la furtivité évoquait celle d'une camionnette de pompiers tractant une caravane pleine de gitans improvisant un récital de flamenco. Elle se coula dans la rue, évita un poivrot, s'avança en zigzag parmi les tas d'ordures, puis tendit l'oreille à l'approche d'une cavalcade. Un carrosse arrivait dans son dos au triple galop, un grand carrosse noir aux parois lustrées impeccablement. Notre héroïne n'était pas du genre à laisser filer une telle aubaine sans réagir : elle se mit à l'affût le long d'une gouttière, attendit le bon moment, puis sauta hardiment sur un rayon de la roue arrière, qui la propulsa verticalement et l'aida à faire une gracieuse cabriole avant d'atterrir accroupie sur le toit. Elle eut alors la désagréable surprise de se trouver nez à nez avec un laquais à l'air parfaitement idiot qui la dévisageait, interdit. Elle le poussa d'un grand coup de pied dans la figure, et le malheureux factotum roula par terre, avant d'être promptement agrippé par Corbin, qui l'entraîna dans les égouts, où il fut proprement égorgé. Débarrassée de cet indésirable, Vertu redescendit sans un bruit le long de l'arrière du carrosse, telle une grosse araignée orange, jusqu'à disparaître sous les essieux du véhicule. Nul à bord n'avait rien remarqué de cette mortelle sarabande.

Comme prévu, le carrosse s'arrêta juste devant l'entrée du Temple, un large portique encadrant une porte de bronze monumentale, un chef d'œuvre de la sculpture balnaise renommé dans tout le monde civilisé. Un petit homme encapuchonné de noir en sortit, un petit homme voûté et toussant qui aussitôt qu'il fut descendu reçut l'aide de deux gardes du Temple, qui l'escortèrent à l'intérieur. Elle ne put en voir plus, en raison de l'ombre qui s'étendait et de sa position défavorable. Quelle était donc cette étrangeté ?

L'heure n'était pas aux supputations. Vertu fit ce qu'il y avait à faire. Le carrosse repartit se garer quelques rues plus loin, la voleuse toujours accrochée dessous. Les diligences en firent autant.

Seul resta, devant les grandes portes, le grand sac, informe et noir, ainsi que son mystérieux contenu.

Vertu revint dans la ruelle où ses amis, sortis de leur tanière, l'attendaient.

— Vous savez ce que vous avez à faire ! Ange, Dizuiteurtrente, tout repose sur vous.

— Oui patronne.

— Allez, courage, on va le faire.

Néanmoins, le plan de Vertu n'avait pas l'air de soulever un enthousiasme délirant et c'est à contrecœur qu'ils se mirent en marche, droit vers le Temple, sans nullement se cacher. Les deux voleurs ouvraient la marche d'un pas qui se voulait assuré. Après que les véhicules se furent éloignés, un groupe de gardes étaient sortis pour observer le sac de plus près. Ange les héla, employant le pauvre langage en usage désormais à Daglioli :

- Holà, toucher pas, c'est peut-être danjereus !
- De quoi ?
- Chef, chef ! s'agita alors Dizuiteurtrente, c'est une situation d'urgence de type 4, il faut évacué les civil.
- Tu a raison, le bleu, écarter vous, allez allez, circuler, dégager le périmètre.
- Que se passe... fit le garde devant qui le jeune roublard déroulait le ruban jaune et noir.
- Rester pas là, sa peu exploser. Aller, évacuer l'entrer !
- Mais-euh... que faite-vous ? Qui vous êtes ?
- À votre avis ? Vous croyez qu'on est les espions évader de la prison ? Bougre de bouricaux, on est les quipes de déminaje ! On va fer sauté le coli suspet, et si vous vouler garder vos roubiniolles dans votre calbutte, vous avez intérêt à respecter les consignes.

Respecter les consignes ! Voici une perspective qui réjouissait l'âme simple du lieutenant Involtini, qui commandait le détachement de garde cette nuit-là. Parce que dans beaucoup trop de situations, on vous demande d'utiliser votre libre-arbitre, et on sait jamais ce qui est bien ou pas, alors on se goure, les chefs sont pas contents et on se fait engueuler. Quand il y a une consigne, c'est toujours plus facile, il suffit de la suivre et tout va bien, même si après ça tourne mal, il suffit de dire « mais chef, c'était la consigne », et du coup, on ne se fait pas engueuler. Ou alors juste un peu, mais c'est rare qu'on se fasse consigner.

Ces philosophiques considérations se déroulèrent à vitesse réduite dans la cervelle du lieutenant, dont le noble front avait rarement été plissé par l'effort de la réflexion, et qui finit par donner à ses hommes l'ordre d'évacuer les lieux. Il donna bravement l'exemple en se repliant lui-même sur les hauteurs du premier étage, derrière une sculpture faisant merlon. Les démineurs en combinaison orange balisèrent de ruban jaune et noir un vaste périmètre autour de la porte, et commencèrent à déminer le sac. Ah, qu'ils étaient courageux, ces braves démineurs. C'était bien un poste que le lieutenant n'aurait pas voulu exercer. Parce que quand on se trompe au déminage, on ne se fait pas engueuler, et on ne se fait pas consigner. On se retrouve à travailler pour un cirque, dans une roulotte où il y a marqué : « Cinq piastres pour frémir à la vue d'Explosator, l'abominable homme-tronc aveugle. »

Les démineurs firent leur travail sur le gros sac, et apparemment, ils le firent bien, puisqu'aucun démineur ne se retrouva à recrépir le linteau de la porte de ses morceaux collants. Puis, celui qui s'était présenté comme le chef s'écria, de loin :

- Je conte sur vous que personne y s'approche, la bombe elle est encore active ! On va déminé dans l'intérieur !
- OK, bonne chance !

Et c'est ainsi que, hésitant entre ravissement et consternation en découvrant l'étendue prodigieuse de la sottise humaine, Vertu et sa bande firent sans encombre leur entrée dans le Temple.

L'intérieur de la bâtisse était plongé dans l'obscurité, toutefois, lorsque leurs yeux y furent habitués, ils ne purent que se désoler du triste spectacle qui leur était offert. Le Temple du Globe avait été connu pour ses somptueuses collections d'œuvres d'art, des legs de fidèles, des acquisitions, des commandes passées au cours des siècles, des merveilles de toutes sortes qui avaient orné la longue galerie circulaire en un panorama saisissant de l'art occidental. De ce trésor, seuls quelques tableaux mineurs et quelques statues monumentales étaient encore en place. En revanche, un grand nombre de caisses de bois de toutes tailles et de tous formats s'empilaient, éparses, certaines recouvertes de toile grossière, d'autres entourés de cordes.

L'une des caisses était tombée, se fracturant, ce qui permit à Corbin de fouiller à l'intérieur. Il en ressortit la tête finement sculptée d'une petite danseuse de jade, parmi d'autres morceaux brisés.

— Quelle pitié, fit-il, pensif.

— Je ne comprends pas ce manège, dit alors Toudot, ils déménagent le contenu du Temple, mais pour quoi faire ? Ils sont assiégés, n'ont-ils pas des sujets plus urgents à régler ?

— Ils ne déménagent pas, expliqua Corbin, ils volent. Ils pillent le Temple. Un des plus grands vols de toute l'histoire.

— Et accompli sous la protection de la loi, poursuivit Vertu. C'est ingénieux. Et ça dure depuis longtemps, car j'ai entendu parler du Globe, et ces caisses ne peuvent en aucun cas contenir toutes ses richesses. Le pillage touche à sa fin, j'en ai peur. Ah, quelle infamie !

— Vous vous insurgez d'un vol ? N'est-ce pas ce que l'on appelle « l'hôpital qui se fout de la charité » ?

— C'est une chose, chère Condeezza, que de dérober de l'or, car l'or est remplaçable, une pièce équivaut à n'importe quel autre de même poids et titre. Et puis l'argent, c'est fait pour circuler. Sans notre confrérie, combien de richesses ne quitteraient jamais les coffres des barbons et des grigous ? En somme, le vol, c'est bon pour l'économie. Mais ceux qui ont soustrait ces œuvres à leur écrin légitime, ceux qui ont brisé cette petite statue, ne sont que des barbares. Ceux qui dispersent ces merveilles accumulées patiemment au cours des siècles ne valent pas même la corde pour les pendre. Je suppose que tout ceci va partir alimenter les collections de quelques riches nobliaux étrangers et disparaîtra pour longtemps de la vue des hommes. J'aimerais que Savanerole soit un de ces cupides politicards sournois sans scrupules qui alimentent leur cassette personnelle en dérobant ce qui peut l'être sous couvert de leur autorité, mais sachant ce que je sais de lui, je crains que ce forfait n'ait pour effet que d'alimenter les caisses exsangues de Daglioli dans le seul espoir de prolonger cette guerre stupide d'un mois ou deux.

— Je ne pense pas que ce soient des nobliaux étrangers, dit alors la Princesse qui, bien que mal en point (elle en était à saigner du nez) n'en avait pas pour autant laissé ses yeux dans sa poche.

— Eh ?

— Regardez ces signes peints sur chacune des caisses, ce ne sont pas les marques professionnelles de l'honorable confrérie des déménageurs de caisses en bois, ce sont des glyphes personnels de sorciers. J'en reconnais quelques-uns, d'ailleurs, ici vous avez Dongaran l'Énucléateur, un nécromant de sinistre réputation, là c'est Thomar de Gorlenz, un rude mage de bataille, tout à l'heure j'ai vu le sceau de la liche Khadkysha, la louve du Poitou. Ces boîtes ne sont pas destinées à de quelconques collectionneurs, mais à quelques-uns des magiciens les plus impitoyables du monde.

— Peut-être Savanerole veut-il se constituer une armée de sorciers, dit alors le docteur.

— C'est absurde, répondit Vertu, puisque Daglioli est noyée sous un champ d'anti-magie !

— Mais qui l'a dressé, ce champ d'anti-magie, si ce n'est de puissants sorciers à sa solde ? demanda alors Condeezza.

Cette question idiote était une réponse parfaitement sensée.

— Toutefois, ceci n'est pas notre problème, finit par dire Vertu après un instant de silence. Tâchons de ne pas perdre de vue nos valeurs, nous ne sommes pas de vulgaires redresseurs de torts, mais d'honorables voleurs. La clé est dans la tombe du doge Dandinolo, reste donc à localiser cette tombe.

— Elle est dans la crypte, voyons, où voulez-vous qu'elle soit ? Il faut maintenant en trouver une entrée.

— Puisque tu es si intelligente, tu devrais savoir que dans tous les temples de l'univers, l'entrée secrète de la crypte se trouve toujours sous l'autel. En route.

II.14 La crypte

Vertu prouva à nouveau son métier en découvrant un passage secret dissimulé, si l'on pouvait dire, par un simple drap jeté sur la pierre d'autel. On avait voici peu descellé une dalle de marbre déposée sur le côté, et découvert ainsi un orifice carré assez large pour qu'un homme pas trop athlétique puisse l'emprunter. Il débouchait sur des échafaudages que l'on avait aménagés dans une salle exiguë et carrée qui sentait le vieux champignon sec et la poussière d'os. Des cercueils de pierre fracturés s'alignaient sur les quatre côtés de la pièce, fort peu ornementés, ce qui était pour le moins surprenant dans un temple de Hima.

Seul un béjaune singulièrement malvoyant aurait pu rater les multiples traces de pas dans la terre meuble, dont certaines étaient mystérieusement coupées par le bas de l'un des murs, qui du reste jointait mal et laissait siffler un courant d'air de tous les diables. Il fut plus difficile de trouver le levier actionnant cette porte si peu secrète, mais le mécanisme finit par jouer. Ils s'enfoncèrent à la queue-leu-leu dans un couloir en pente assez raide, attentifs aux bruits et indices. Tout ce qu'ils purent déterminer avec certitude, c'est que la décoration des parois était des plus sinistres, quoique tout à fait superbement réalisée : les blocs de pierre étaient taillés de sorte à imiter l'entrelacs complexe d'un massif de ronces, si finement réalisé qu'à certains endroits, le relief en était effectivement piquant. Ils craignirent un instant que des pièges à fléchettes fussent dissimulés parmi ces motifs, mais découvrirent bientôt que si piège il y avait eu, cela faisait longtemps qu'il s'était déclenché ou avait été désactivé par les habitués des lieux.

Ils débouchèrent enfin sur un carrefour marqué par une rotonde surmontée d'un dôme relativement impressionnant, mais moins cependant que ce qu'il recélait : une statue de bronze de la déesse Nyshra, sous sa forme de démon serpent à six bras portant chacun une arme.

— Tiens, ça me rappelle des souvenirs ! s'exclama Vertu.

— Horreur ! s'écria le docteur.

— Pouah ! fit Condeezza. Que c'est laid !

— La dernière fois que j'ai croisé une statue de bronze de Nyshra dans les sous-sols d'un temple de Hima, elle s'est animée et nous a livré une rude bataille. Espérons que celle-ci est d'une autre espèce.

— Vraiment ? s'enquit Toudot. Nous ne sommes guère équipés pour affronter un golem, et nous n'avons pas le secours de la magie, je vous le rappelle.

— Eh, mais au fait, s'il n'y a pas de magie, les golems sont de toute façon inactifs !

— C'est vrai, acquiesça la Princesse.

— Bon, dit Vertu, quoi qu'il en soit, ne prenons pas de risque. À tout hasard, je vais tenter de l'apaiser en lui faisant une offrande de sang.

Nul ne s'y opposa. Même si commercer avec la déesse de la Vengeance ne semblait pas nécessairement une excellente idée, la voleuse avait l'air de savoir ce qu'elle faisait. Cependant, c'est mue par une impulsion aussi irrépessible qu'inexplicable qu'elle sortit son poignard et s'entailla sans tressaillir la paume de la main gauche. Un mince filet de sang tomba alors sur

le socle de la statue, qui n'eut aucune réaction notable. Vertu se banda la main d'un linge, et poursuivit.

— Bon, il y a trois chemins. Que disent les traces ?

— Les trois passages semblent également fréquentés, dit Ange.

— Dizzie, tu as des indications sur la localisation exacte de la tombe ?

— Hélas. . .

— On est beaux. Bon, je répugne généralement à prononcer ce genre de phrase qui n'annonce que des catastrophes, mais on devrait se séparer en trois groupes.

— Holà, minute ! s'insurgea Condeezza. Ne croyez pas que vous allez vous débarrasser de moi avec ce stratagème éculé. Là où vous irez, je vous suivrai.

— Nous serons donc dans le même groupe. J'espère que tu ne m'en voudras pas si je me fais accompagner de. . . euh. . . Tiens, Toudot, mon bon ami Toudot, mon robuste Toudot. On ne sait jamais quels périls sournois peuvent menacer une faible femme comme moi dans ces sombres souterrains.

— Dans ce cas, vous me comprendrez si j'invite monsieur Arcimboldo à nous suivre. Qui peut deviner, en effet, les sombres embûches qui nous attendent ?

— Bien sûr. On prendra la voie de droite. Il faut trois personnes pour la voie centrale, tenez, Ange, Corbin et la Princesse, et les trois autres prendront à gauche. Des objections ?

Il n'y en eut pas, le plan en valait un autre.

Les trois groupes se séparèrent après avoir échangé quelques conseils de bon sens, des munitions et des adieux touchants. Ceux de Vertu s'enfoncèrent donc dans le couloir obscur, qui se mit bientôt à accuser une pente de plus prononcée. Puis, au moment où la progression devenait dangereuse, des marches firent leur apparition et ils purent descendre plus confortablement le long d'un escalier rectiligne.

— Ce qui est chiant avec les pentes, dit Arcimboldo, c'est qu'au retour, ça monte.

— Finement observé, mon ami, répondit Condeezza avec quelque gêne. Dites-moi, Vertu, vous allez bien vite, ne craignez-vous donc pas les pièges ?

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il y a des pièges ?

— Je me suis dit que dans les temples secrets de divinités maléfiques, il peut y en avoir, et que cet escalier serait un lieu tout à fait idoine pour en disposer quelques-uns.

— Foutaise ! répondit Vertu. Car si tu avais été plus attentive, tu auras remarqué que les marches de ce passage sont dépourvues de toute poussière, ce qui prouve qu'il est fréquenté régulièrement. À l'évidence, il serait malavisé de placer des pièges dans un tel lieu, car cela serait particulièrement propice aux accidents. Les gens sont d'une étourderie. . .

— Donc, cette marche-là, un peu plus loin, qui a l'air branlante et pas vraiment raccord avec le reste de l'escalier, ça ne peut pas être un mécanisme déclencheur, selon vous.

— Peut-être que si, c'en est un, je dis seulement que le piège qu'il déclenche a été désactivé depuis longtemps.

— Vous êtes bien affirmative.

— C'est la logique même, voyons. Tenez, pour vous le prouver, je vais faire l'essai, vous voyez, je pose le pied, je marche, je saute, et il ne se AAAAAHHHH. . .

Les marches de l'escalier se replièrent d'un seul coup, et des ruisseaux d'un sable très fin se mirent à cascader depuis des fentes discrètes dans le plafond, transformant le sol en une cataracte sèche où il était particulièrement difficile de se tenir debout. Nos pauvres héros, tout d'abord surpris par leur chute, parvinrent tous à se mettre sur le dos et à adopter

une attitude qui leur permettait d'apprécier la dangereuse vitesse qui était la leur. Il était déjà trop tard pour s'arrêter, et du reste, l'architecte n'avait laissé aucune aspérité digne d'être signalée. Le piège était imparable, aussi se résolurent-ils à choir jusqu'à ce qu'un relief quelconque les arrête, en agrémentant leur descente de hurlements de bon aloi. Mais Vertu, qui avait quelque expérience de ces choses, fut soudain prise d'un horrible pressentiment. Elle jeta devant elle sa torche, qu'elle avait pris soin de garder par-devers elle, et entr'aperçut fugitivement un rectangle de noirceur se dessinant devant elle, parcouru d'éclats métalliques tout à fait sinistres. Elle n'eut que quelques fractions de seconde pour prévenir ses compagnons en ces termes brefs mais éloquents :

« Trappe ! Pieux ! Sautez ! »

Et c'est ainsi que, tels Lara Croft dans le temple de X'ian, nos amis donnèrent vigoureusement, l'un après l'autre, de la fesse et de la cuisse pour franchir un obstacle dont ils ignoraient la largeur et la profondeur, ainsi que ce qu'il y avait derrière.

Mais malgré le caractère hasardeux de la manœuvre, le fait que nos quatre protagonistes fussent des sportifs aguerris, associé avec la puissance de l'instinct de conservation, leur permit de franchir le piège avec succès, si tant est que l'on puisse qualifier de succès leur atterrissage pour le moins cacophonique et douloureux sur le rude sol de marbre d'une vaste chambre de prière.

— Ah, dit Toudot, quelle aventure !

— Heureusement, on s'en tire bien, approuva Arcimboldo sans grande utilité.

— Le sort nous a été propice, constata Condeeza.

— Le sort n'est en rien dans l'heureux dénouement de cette chute, nous fûmes habiles, voilà tout.

— Pas tant que ça, dit Savanerole. Gardes, saisissez-vous d'eux !

Ah oui, j'ai oublié de vous dire, il y avait aussi dans la salle de prière, Savanerole et une dizaine de gros bras. Suis-je distrait, tout de même.

Ce n'était pas par hasard que Vertu avait confié Ange et Corbin à la Princesse Quenessy, qui s'était révélée dotée d'un indéniable bon sens et d'une certaine poigne, qualités qui faisaient défaut aux deux voleurs. En contrepartie, ceux-ci jouissaient dans les matières dérobatoires d'une expérience dont la jeune aristocrate était totalement dépourvue.

— Par ma barbe, fit Corbin (dont le bouc était pourtant sans grand rapport avec les florissantes pilosités faciales des nains), cet escalier ne me dit rien qui vaille !

— Tu as vu, dit ange, ces fentes un peu trop larges pour être dues à de mauvais joints ?

— Je vois le déclencheur d'ici. Si nous ne sommes pas devant un Toboggan Sablonneux de Sacripouille Perce-Tripe, je veux bien être empalé sur les pieux qu'il y a au fond.

— C'est quoi ? demanda Quenessy.

— Un piège bien grossier, seul un très médiocre voleur s'y laisserait prendre. Tu vois la septième dalle, là ? Surtout, il ne faut pas marcher dessus.

Instruite de cet utile conseil, la princesse prit bien garde à sauter la mortelle marche, et ainsi ils parvinrent sans encombre jusqu'au bas de l'escalier. Là, ils s'arrêtèrent, et prêtèrent attention à une sombre mélodie psalmodiée par des gorges humaines en une langue qui ne l'était pas, une atroce prière qui résonnait tel un blasphème en ce lieu pourtant voué au mal. Ils éteignirent leurs torches, car le couloir était éclairé par la lumière filtrant de la pièce qui se trouvait une dizaine de pas devant eux. Ange, en silence, désigna alors un escalier dérobé qui montait de derrière une demi-colonne, un escalier si étroit qu'un homme de corpulence

moyenne devait se mettre de côté pour le gravir, et si raide que les marches étaient deux fois plus hautes que larges. La dague au poing, silencieux comme des greffiers en chasse, ils s'enfoncèrent à tâtons dans le passage.

Ils débouchèrent enfin sur une corniche circulaire qui faisait tout le tour d'une salle plus haute que large, d'où émanaient les incantations. Sur ce balcon depuis lequel, sans doute, de riches notables adeptes de Nyshra avaient jadis assisté aux sacrifices donnés en contrebas par des prêtres maudits de la déesse de la vengeance, patrouillait un garde municipal fort distrait, un malabar qui jetait parfois un œil désapprobateur en contrebas. Nos compères savaient que faire dans une telle situation, Corbin se chargea de la besogne dans la plus grande discrétion. La place était maintenant libre. Ils se glissèrent à quatre pattes jusqu'à l'ombre jetée par une colonne contre le mur, et Ange se releva pour apprécier la situation.

Devant l'effigie de Nyshra, une statue de pierre dont le style archaïque disait l'ancienneté, si grande que sa tête dépassait le niveau de leur balustrade, on avait tracé un complexe cercle d'invocation luisant de magie bleutée, auquel étaient rattaché cinq cercles satellites. Cinq sorciers pratiquaient un rituel abominable, pour lequel on avait sacrifié un enfant, le malheureux gisait dans son sang au milieu de ce révoltant sabbat. À la périphérie de la salle, trois gardes municipaux, impassibles, ne semblaient pas le moins du monde disposés à faire cesser de telles abominations.

— C'est ignoble, s'insurgea Quenessy, tremblante, c'est ignoble ce qu'ils font.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ils évoquent une peste, une peste abominable et démoniaque qui s'abattra sur les nations balnaises. J'avais entendu parler de tels sortilèges, mais je ne pensais pas être un jour témoin de ce genre de vilénie. Voici donc la sinistre besogne pour laquelle ces nécromants ont été stipendiés ! Peu leur importe que meurent des milliers d'innocents, que tombent des cités entières. Tout ce qui les intéresse, c'est la récompense qu'on leur a promise. C'est abject.

— Ne peut-on pas les empêcher ?

— Ils ont l'avantage. Ils ont trois guerriers avec eux, et nous, on n'en a aucun. En outre, ils ont manifestement trouvé un moyen de rompre localement le champ d'anti-magie, ce qui fait qu'ils peuvent employer la sorcellerie contre nous, tandis que moi, qui n'ai de toute façon pas leur niveau, je serai impuissante. Vertu serait là, elle pourrait en dégommer quelques-uns avec son arc, mais nos pauvres ressources. . .

— Nos pauvres ressources ?

Quenessy observa avec attention la configuration des lieux. Puis se tourna vers Corbin :

« Quand tu dis que tu soulèves cent soixante pesons au squat, c'est du flan ou c'est vrai ? »

C'était un curieux équipage que celui formé du vieux docteur Venarius, de Gaspard, l'autre sbire de Condeezza, et de Dizuiteurtrente, l'ex-stagiaire. Certes, on n'aurait pas donné cher de leurs chances dans une telle aventure. Bien qu'ils ignorassent tout des capacités martiales de Gaspard, force fut à nos amis de constater que pour un sbire, il était particulièrement bavard.

— . . . dans l'armée du prince Velisanto, comme écuyer bien sûr, à mon jeune âge, je ne pouvais pas faire grand-chose d'autre que polir les heaumes et bouchonner les chevaux. Au fait, savez-vous seulement pourquoi les heaumes bardites ont une grande crinière sur le dessus ? Eh bien c'est fort simple – oh, attention à la dalle piégée – c'est fort simple, disais-je, c'est parce que les citoyens de ces contrées sont appelés dans l'armée à tous âges, et si certains sont jeunes et robustes, d'autres ont passé l'âge de porter les armes, et ont bien souvent perdu leurs cheveux,

c'est ainsi. Donc, pour éviter que l'ennemi ne devine qui est chevelu et qui cacochyme, tous portent un casque bien poilu.

— Fascinant, dit Venarius en examinant la population des lichens cavernicoles qui colonisaient l'escalier.

— Tout à fait, poursuit Dizuiteurtrente, mais nous serions bien inspirés de faire silence. Je crois ouïr au loin quelque bruissement de machine.

En fait de bruissement, c'était une cacophonie assez considérable, qui expliquait du reste que malgré leur approche peu furtive, ni le garde, ni le sorcier qu'il était censé protéger ne les aient entendus approcher. Le sorcier en question était un grand gaillard qui respirait la robustesse et la santé, ce qui était plutôt rare pour un albinos. Vêtu d'une combinaison de cuir près du corps, à la manière de certains voleurs, recouverte d'une grande cape pourpre qui sentait l'artefact magique de grand prix à cent pas, il faisait l'effet d'un homme d'action et d'un nécromant compétent, et sûrement pas d'un béjaune. Pour le moment, il observait avec inquiétude une machinerie magique des plus singulières, un grand demi-cylindre couché le long d'une pièce à peine assez grande pour le contenir, surmonté de cadrans de cuivre, de manettes et de leviers, ainsi que d'une rangée d'antennes métalliques crépitant d'éclairs. Des tuyaux arrangés en circonvolutions traînaient un peu partout par terre, laissant échapper des bouffées de vapeurs colorées.

— Que Hazam m'illumine, dit alors le docteur, et si c'était là le dispositif antimagique ?

— Quoi, cette chose ? Mais alors, si nous la brisons. . .

— Nous accomplirions sans coup férir la mission qui nous a été confiée par la cité de Schizietta ! À nous l'honneur et les richesses !

— Ils ne sont que deux, dit Gaspard, c'est jouable. J'ai déjà fait ce genre de choses, dans un lieu confiné, il faut s'en prendre au guerrier d'abord, et une fois promptement neutralisé, le mage est sans défense.

— Que de violence, que de violence. . .

— Eh, c'est un peu ça le principe de la guerre, docteur.

II.15 De furieux combats

Physiquement, Savanerole avait la tête de l'emploi, c'était un petit bonhomme voûté et chauve, au nez crochu et aux yeux enfoncés, prématurément vieilli par les contrariétés de la vie, aggravées par son caractère aigre. Il était revêtu d'une simple robe sacerdotale noire brodée de motifs argentés, un habit usé qui datait sans doute de bien avant sa prise de pouvoir. Que fabriquait-il dans cette salle monumentale et sinistre, autour de ce puits sans fond encadré de hautes et larges colonnes figurant des arbres horriblement contournés ? Il valait mieux l'ignorer, sans doute, et nos quatre compères ne cherchèrent pas à le savoir.

— Gardes, tuez-les, et ramenez-les vivants !

— Euh. . . répondit celui qui devait être leur lieutenant.

— Faites au mieux, débrouillez-vous. . .

Nos amis avaient mis à profit le répit pour se remettre sur leurs pieds et dégainer leurs armes, Condeeza, Toudot et Arcimboldo formant sans qu'ils eussent besoin de se concerter un périmètre hémicirculaire autour de Vertu, qui tira son arc, et bientôt sa première flèche. Le gargouillis d'un combattant s'effondrant, une flèche dépassant de sous son casque, rappela soudainement aux municipaux que malgré l'avantage numérique, il ne s'agissait pas d'une

plaisanterie. Ils se mirent rapidement en formation, et constituèrent deux rangs de quatre, à l'abri de leurs boucliers. Le mur de soldats avança alors d'un bon pas, jusqu'à arriver au contact des adversaires, et sans doute eussent-ils été efficaces s'ils avaient pris avec eux des lances pour former une phalange digne de ce nom, mais comme on les avait prévenus qu'ils devraient garder un souterrain, ils n'avaient pris que des glaives courts, impropres à ce genre de combat rangé. Nos amis, pour leur part, étaient bien trop aguerris pour s'arrêter à l'aspect menaçant de la formation et avaient bien saisi sa faiblesse. Lorsque Toudot cria l'hallali, ils se lancèrent à l'assaut comme un seul homme, inspirés par l'ivresse du combat, l'honneur, le courage et le fait que de toute façon, la retraite leur était coupée.

Vertu vit alors de discrets reflets mordorés courir le long de l'arme de Condeezza, et comprit d'où sa rivale tenait sa force : la grande épée bâtarde était enchantée, une arme d'exception qui sans doute lui conférait vigueur et assurance. Pour ce qui était de la rage de vaincre, en revanche, la noire catin ne comptait que sur ses ressources propres, qui étaient bien suffisantes. Arcimboldo, pour sa part, démontra une maîtrise des armes égale à celle de Toudot, assortie d'une force physique herculéenne. C'était un spectacle hypnotisant que de voir cet athlète faucher les bras et les têtes avec l'ardeur d'un bûcheron. Toudot, plus élégant, fit des prodiges de souplesse, sautant et virevoltant autour de ses ennemis qui n'en pouvaient soutenir la cadence, finissant par plonger sa lame dans le corps d'un garde d'une botte hardie et bien huilée. Dès que la formation fut rompue, ce fut Vertu qui entra dans la danse, profitant des ouvertures que lui laissaient ses compagnons pour saper encore la résistance des municipaux, qui bientôt se retrouvèrent exterminés, sans avoir cependant jamais reculé ni cédé à la panique. Exténués par ce brutal assaut, nos compagnons en sueur considéraient maintenant Savanerole, le maître de Dagliari, espérant lire sur son visage la terreur que saisit les hommes mauvais lorsqu'ils s'aperçoivent qu'inéluctable, la justice divine s'apprête à les rattraper.

Tout ce qu'ils virent, c'est qu'un prêtre maléfique leur lançait un sortilège.

Vertu encocha une flèche en catastrophe, Toudot se jeta en avant pour embrocher le vieillard, Arcimboldo pour sa part s'apprêta à jeter sa lourde épée à plus de dix pas à la manière d'un javelot pour faire de même, et Condeezza plongea sa main sous sa cuirasse pour y chercher quelque chose.

Il y eut une explosion silencieuse de lumière, suivie d'une explosion silencieuse de noirceur absolue. Une douleur fulgurante crucifia les quatre aventuriers, une douleur si pure que leurs esprits s'y fermèrent instantanément, les faisant sombrer dans un profond sommeil. Ils s'effondrèrent, blêmes, dans la poussière millénaire du temple de Nyshra, tandis que résonnait le rire fou de Savanerole.

— Nul n'égale la puissance de Myrna, chiens d'infidèles ! Vous avez osé défier sa toute-puissance, maintenant il est temps de périr !

— Qu'est-ce que Myrna, vieil homme ?

— Quoi ?

— Et qu'es-tu, pauvre fou, face à la colère de mon maître ?

Condeezza venait de se relever, titubante. Elle subissait encore les lancinantes fulgurances du sortilège de Savanerole, mais celui-ci s'estompait, et peu à peu, elle reprenait le contrôle de ses nerfs. Elle avança, et brandit devant elle une amulette.

— Vois, imbécile, ceci est le symbole de mon maître, le reconnais-tu ? Reconnais-tu le Noir Serpent ?

— Non, c'est impossible ! Nul ne peut résister à l'Explosion des Tourments !

— Il n'a pas toléré que sa servante soit terrassée par une si vile magie, et m'a protégée de ton influence.

— Naong, geignit le prêtre en reculant, Naong le serpent !

— C'est lui, pauvre fou et tu vas subir sa colère.

— Non !

Il lança un nouveau sortilège contre Condeeza, trois sphères vaporeuses de ténèbres qui convergèrent vers elle. Elle trébucha, toucha la terre du front, puis se releva, s'appuyant sur son épée, le symbole de son dieu toujours présent dans sa main crispée.

— Qui crois-tu avoir en face de toi ? Une pauvre sotte comme cette petite imbécile ? Croyais-tu que j'allais m'avachir dans mon vomit après une si piètre attaque ?

— C'est impossible, hurla Savanerole tout en reculant, les Orbes de Yugh auraient dû te terrasser !

— Naong t'a jugé, et t'a condamné. Que l'ordre soit restauré.

— Non, c'est un blasphème, c'est de la folie. . .

Soudain, Savanerole regarda derrière lui, et vit qu'il avait reculé jusqu'au bord du précipice. Il se retourna, et vit que Condeeza, implacable, s'était approchée jusqu'à pouvoir le toucher.

« J'aurais pas dû dire ça, hein ? »

Un sinistre sourire se peignit sur la face douloureuse de la Reine Noire. Elle eut le bon goût de se garder de tout commentaire quand elle le projeta dans le vide d'un bon coup de pied dans la poitrine.

Corbin n'était pas seulement musclé, il était aussi fort souple, car comme tous les culturistes sachant un peu leur sport, il pratiquait assidûment les assouplissements après la séance, et ce d'autant plus que ça lui était utile dans sa vie professionnelle. C'est ainsi que, sans faire de bruit, il se coula entre la balustrade et la tête de la statue de Nyshra, profitant de ce qu'en bas, l'invocation gagnait en intensité et captivait l'attention des séides de Savanerole. Il cala son dos contre une colonne de pierre, protégé par un linge replié formant coussin, choisit avec soin la position de ses pieds afin d'utiliser au mieux ses mollets, et songea longuement à l'effort qu'il allait fournir. Il se concentra sur ses muscles, sur chacun de leurs faisceaux, sur chaque nerf et sur chaque veine courant à leurs surface, il s'attacha à en ressentir les tressaillements inconscients, les faiblesses muettes, anticipa les blessures qui pourraient l'empêcher de mener à bien la tâche qu'il s'était donnée.

Puis, il sut qu'il était prêt. Il posa ses mains sur ses genoux, prit une grande respiration avant de bloquer ses poumons, de contracter ses lombaires et ses abdominaux, et là, il poussa, réellement, de toutes ses forces. Un léger craquement s'était-il fait entendre ? Ou bien étaient-ce ses vertèbres ? Il ne prêta aucune attention à cette souffrance qui l'envahissait, à cette pression qui l'écrasait, le tassait comme s'il était à l'intérieur d'un œuf. Tout à son effort, il accueillit avec gratitude le feu qui rongea ses cuisses et aurait fait hurler de douleur tout autre que lui, il poussa comme si c'était la dernière chose qu'il devait faire de sa vie, il poussa tant et si bien que la tête monstrueuse bascula d'un pouce vers l'avant.

Mais c'en était trop. En sueur, arrivé aux limites de ses forces, il sentit que ses muscles allaient le trahir, il sentit avec certitude que cette fois, c'était trop pour lui. Au prix d'efforts désespérés, il ne pouvait plus qu'empêcher la tête monstrueuse de revenir. Quoi, c'était donc pour ça qu'il s'était entraîné si durement toutes ces années durant ? C'était pour ça qu'il avait tant souffert dans la moiteur des palestres de Baentcher, c'était pour ça qu'il s'était levé

aux aurores tous les jours depuis plus de jours qu'il ne pouvait compter ? La honte s'abattit brutalement sur Corbin, la honte, la rage, le sentiment d'impuissance et d'injustice.

Mais soudain, alors qu'il se voyait perdu, il sentit un courage nouveau l'envahir. Comment était-ce possible ? Jamais il n'avait connu une telle expérience, jamais au cours de toutes ces années il n'avait senti ses forces lui revenir aussi vite, et pourtant c'était le cas. Était-ce un rêve, ou bien y avait-il auprès de lui une présence, tout à la fois délicate et redoutable, qui insufflait dans son oreille des paroles d'encouragement ? Oui, il fallait les châtier, oui, ils devaient payer pour ce qu'ils avaient osé commettre dans ce sanctuaire. Ils allaient payer, ici et maintenant. Et lui, Corbin, compagnon-voleur de Baentcher, serait l'instrument de cette terrible vengeance.

Il ne sentait plus rien maintenant, si ce n'est que ses jambes s'étaient muées en irrésistibles pistons dont la puissance croissait à chaque seconde. La tête de la statue reprit sa course vers l'avant, un pouce, puis deux... non, ce n'était pas seulement la tête, c'était toute la monumentale statue qui basculait sur son socle ! Des filets de poussières commencèrent à s'écouler le long des multiples bras de la déesse, des pierres se détachèrent et s'écrasèrent devant le pentagramme, attirant l'attention des gardes. Que se passait-il ? Ils virent, éberlués, la statue tressaillir, tanguer. Ceux qui avaient de la religion tombèrent en prière, implorant miséricorde, les autres ne comprirent que trop tard ce qui arrivait. Dans un ultime effort, arrivé au pinacle de sa force physique, Corbin repoussa complètement la statue qui s'effondra de tout son long sur le cercle d'invocation. Les sorciers, que tout ceci n'avait pas réussi à déranger dans leur concentration extrême, n'eurent que le temps de se retourner et de pousser des cris inarticulés tandis que la déesse abattait sur eux ses poings vengeurs.

Puis, le silence retomba, tandis que les volutes de poussière s'apaisaient. La princesse s'approcha de Corbin, blafard et essoufflé, mais plus heureux qu'il ne l'avait jamais été, et le félicita en ces termes :

— Alors là, je dis : chapeau Arnold !

— Allons voir s'il y a des survivants, dit Ange.

Et il joignit le geste à la parole, suivi de la Princesse. Le pentagramme était intact, et Quenessy comprit avec ravissement l'origine de ses maux de tête.

— C'est incroyable, lorsque je suis dans ce cercle, mes pouvoirs magiques sont intacts, mais dès que j'en sors, je suis dans la zone d'anti-magie. C'est pour cette raison que j'étais en si piteux état depuis que nous sommes arrivés ici.

— Fantastique, fantastique. Et qui étaient ces gens ?

— Des sorciers imprudents. Il est des forces avec lesquelles il vaut mieux ne pas jouer, sans quoi on se retrouve... on se re... Tiens, il y en a un qui bouge encore, là !

Effectivement, l'un des cinq sorciers sortit apparemment indemne de sous un poing géant qui s'était abattu sur lui. Il faut dire qu'il était d'assez petite taille et très fluet. Il épousseta sa robe d'invocation, par ailleurs assez négligée, s'ébroua jusqu'à faire apparaître une vilaine chevelure rousse, et toussa bruyamment. Puis, seulement, il s'aperçu de la présence de nos héros, et prit un air vaguement ennuyé.

— Prépare-toi à rejoindre tes amis, nécromant, dit alors Ange en agitant sa dague.

— Mes amis ? Ah, eux ! Non mais en fait, j'ai rien à voir avec ces gens moi.

— Tu ne pratiquais pas quelque sombre rituel avec eux dans le but de répandre quelque peste galopante sur le monde civilisé ? demanda Quenessy, désireuse d'en découdre.

— C'est un peu vrai. Maintenant, il faut voir les choses calmement. Si on se bat, vous allez

probablement me vaincre, mais vu que je suis sorcière, il y en a au moins un d'entre vous qui va finir dans un drôle d'état. Ce serait bête de se chamailler alors que dans le fond, rien ne nous oppose.

— Comment ça, rien ? Tu ne travailles pas pour Savanerole ?

— Techniquement si, mais vous savez, moi, je suis une mercenaire, je fais la magie pour qui me paye. Il se trouve que j'ai été payée pour lancer un sort qui nécessite d'être à cinq. Les quatre autres sont morts, ben, faut voir les choses en face, c'est cramé, je m'estime donc à bon droit dégagée de mes engagements, et j'ai bien l'intention de fuir cette ville maudite aussi vite que possible.

— Quelle vilénie !

— Vous n'êtes pas mercenaires vous ?

— Euh, c'est pas la question.

Les arguments de la sorcière se tenaient. Ils restèrent un petit moment à se toiser.

— Eh ben quoi, file !

— C'est-à-dire que puisque mes regrettés camarades ont trouvé ici leur trépas, j'aurais aimé me recueillir quelques temps sur leurs dépouilles, et leur rendre l'hommage traditionnel des aventuriers.

— Elle veut fouiller leurs cadavres, traduisit Ange.

— Je vois que monsieur est un homme d'expérience.

— Assez pour savoir compter. Il y a quatre cadavres de sorciers, et justement, ça tombe bien, on est quatre !

— Ah, quelle joie de travailler enfin avec des gens un peu dégourdis de la cervelle !

Thomar de Ghorlenz n'avait pas vécu jusque-là sans développer quelque aptitude à la survie. Des aptitudes qu'il avait entraînées avec soin à la manière d'un combattant répétant mille fois la même passe jusqu'à ce qu'elle fût parfaite, rapide et précise. La seule différence était qu'en guise d'armes, il n'avait que ses sortilèges pour se défendre. C'était bien suffisant, de l'avis général. Lorsqu'il entrevit du coin de l'œil les formes furtives de trois voleurs se faufilant dans la pièce, son esprit acéré assembla les runes, les airs mystiques et les symboles de force, et lorsqu'il se retourna, il brandit devant lui sa main droite, pointant son index et son auriculaire, et lança une fulgurante conjuration de pétrification. Ses trois cibles se retrouvèrent immédiatement figées dans leur posture, le docteur brandissant assez inutilement sa torche, Gaspard s'appêtant à frapper de taille, et le garde municipal montant au contact, bouclier en avant.

Tiens, le garde...

Il y avait trois intrus non ?

Mais alors, il en manquait un !

Thomar se retourna aussi vite que s'il avait entendu un crotale jouer de la sonnette devant lui, il se retourna juste assez vite pour déjouer l'attaque sournoise d'un jeune voleur rouquin d'assez petite taille qui s'était faufilé dans son dos. Il invoqua à toute vitesse un simple bouclier matériel pour contrer la dague de son ennemi, un bouclier incomplet qui ne couvrait que son torse et son visage. L'arme de Dizuiteurtrente s'enfonça avec peine dans le sortilège, et y resta coincée bien inutilement. Les deux hommes se dévisagèrent l'espace d'une demi-seconde, ne sachant quel parti prendre.

Puis, se souvenant peut-être des leçons de Vertu, le jeune voleur se jeta à terre et lança son pied dans les génitoires de Thomar, qui du coup perdit sa concentration et se recroquevilla en

arrière en poussant un petit cri pas forcément très viril. Tout sorcier qu'il était, il n'en était pas moins un homme ! Dizuiteurtrente reprit sa dague au vol avant qu'elle ne touche le sol et repartit à l'assaut de la manière la plus frontale. Thomar, qui n'avait plus guère les moyens de se concentrer sur un sortilège de défense, parvint toutefois à se protéger en s'enveloppant dans sa cape magique, qui lui conférait en outre le don d'invisibilité. Il disparut aux yeux de notre héros, qui se retrouva seul dans la pièce.

Il devait agir rapidement, car dans quelques secondes, le redoutable sorcier recouvrerait ses moyens et ne ferait qu'une bouchée de lui. Il était là, quelque part, à attendre en silence d'avoir récupéré. Il pourrait bien sûr fendre l'air en vains moulinets, mais ce serait une perte de temps, et les veines qui battaient à tout rompre dans ses oreilles l'empêchaient de prêter attention aux bruits de pas.

L'idée lui vint d'un seul coup. Pour que le sorcier cesse d'être une menace pour lui, il était inutile de le tuer, il suffisait de s'arranger pour qu'il n'ait plus aucune raison de rester dans les parages. Et que protégeait-il, ce sorcier ?

Dizuiteurtrente se rua sur la lourde torche du docteur Venarius, et l'abattit sur les délicats rouages de la machine infernale qui crépitait derrière lui. Il brisa les antennes, donna de furieux coups de pied dans les tubulures magiques et défonça les panneaux, avant de jeter la torche à l'intérieur de l'engin, qui rendit l'âme. Puis, son saccage accompli, il resta campé au milieu du champ de ruines, haletant, un air de défi sur le visage.

Et au bout d'un moment, il crut entendre de discrets bruits de pas qui s'éloignaient, lourds de regrets.

II.16 Le tombeau

« Réveillez-vous, j'ai gagné, j'ai tué l'ignoble Savanerole, la voie est libre, rév. . . »

Condeezza fut tout d'abord tentée de se délecter de son triomphe face à ses compagnons, et en particulier devant Vertu comme on s'en doute, mais elle se ravisa soudain. Parce qu'elle venait de se souvenir de la raison pour laquelle elle était dans ce donjon. La clé ! Elle avait failli l'oublier, cette foutue clé. Elle avisa une étroite porte surmontée d'une voûte en ogive, de l'autre côté de la pièce. Était-ce par là ? Elle se retourna et sortit de sous son plastron une poche de cuir épais, qui elle-même contenait un curieux petit appareil. De prime abord, on aurait pu le prendre pour un gros chronomètre indiquant, dans un langage d'outre-monde, l'heure qu'il était sur une planète ellipsoïde décrivant des orbites compliquées autour de deux soleils déliquescents.

C'était par là, à n'en pas douter, que se trouvait la seconde clé, et c'était tout près !

Oui, mais celle de Vertu ? Elle se dirigea vers la voleuse encore inconsciente, et la fouilla fébrilement. D'ordinaire, il y en avait pléthore, des dagues, des fioles et des outils de voleurs, dans le pourpoint à malice de Vertu, mais comme elle n'avait pas eu l'occasion de le récupérer dans la prison, il n'y avait pas grand-chose à fouiller. Elle ne trouva rien ! La clé devait pourtant être là, quelque part. . . Il faudrait qu'elle l'interroge, mais dans son état, il faudrait attendre de longues minutes, et elle n'avait pas le temps.

Elle devait d'abord trouver la clé du tombeau, elle se préoccuperait après de son ennemie. Sa religion faite, elle se remit en chasse. Peut-être la perspective de mettre la main sur l'objet de sa convoitise lui avait-elle fait perdre tout sens critique, ou bien les sorts de Savanerole

avaient-ils, finalement, atteint ses facultés de jugement, mais elle n'était plus très apte à la réflexion, notre reine noire, c'est pourquoi elle se mit à courir sans souci aucun des dangers, elle courut à en perdre haleine dans l'étroit couloir qui menait à l'ossuaire des prêtres de Hima.

C'était une jungle. Vertu n'avait jamais vu de jungle, et quand elle y songeait, elle ne se la figurait pas ainsi, aussi fut-elle bien surprise de découvrir cette surprenante exubérance de feuilles à moitié mangées par les insectes, de troncs suintants d'humidité, de mousses corrompues, de lianes et de branchages déchus. Elle sentait avec une singulière acuité la température étouffante, l'humidité malsaine de l'humus grouillant sous son dos nu, elle entendait les insectes bourdonner à ses oreilles. Ce ne pouvait être un rêve, c'était trop réel.

Un souffle de vent se glissa entre les arbres, dans la moite pénombre, et agita la palme d'un buisson, dont les zébrures dansèrent l'espace d'un instant, comme si... Mais non, ce n'était pas un buisson ! Ce n'étaient pas des ombres, mais le pelage d'un grand félin, un redoutable tigre. Il sortit de sa cachette sans hâte, et obliqua en direction de Vertu, qui étrangement, ne parvenait pas à éprouver la légitime terreur qui saisit tout primate dans une telle situation. Elle ne pouvait, de toute façon, pas faire un geste, chacune de ses articulations n'était qu'un atelier à douleur. Qu'il était beau, ce grand prédateur ! Le mufle formidable de l'animal n'était plus qu'à deux pas de sa poitrine.

Il flaira l'air, inquiet, puis s'approcha encore, jusqu'à pouvoir sentir le souffle de la bête contre sa peau. Le silence s'était fait dans la jungle ; pas très loin, sur une branche, un oiseau s'était posé, un simple passereau gris qu'un enfant aurait pu tenir tout entier dans sa main. Le tigre le regarda, nerveux, puis revint à Vertu. Il pressa sa large patte sur son ventre, et la retira presque aussitôt. Le mouvement avait été d'une grande douceur, malgré la force considérable qui émanait de l'animal, et pourtant quelques instants plus tard, une douleur supplémentaire la tourmenta. Elle se pencha pour voir que trois griffes avaient percé sa peau nue. Des filets de sang en perlaient, zébrant son ventre et ses cuisses, en écho à la toison du félin. Une fièvre la prit alors, qui lui fit oublier ses douleurs. Le tigre l'observait, et à son tour, elle plongea son regard dans les yeux dorés de la bête. L'espace d'un instant, une sorte de compréhension s'installa.

Puis, l'ombre vint. Le vent se leva, frais, sinistre. Le tigre tourna vivement la tête en direction de l'oiseau. Il était devenu grand comme une corneille et frissonnait. Le buisson sur lequel il avait pris appui se corrompait, ses feuilles noircissaient et tombaient, ses branches blanchissaient, racornissaient. Lorsque celle qui le soutenait finit par casser, il avait atteint la taille d'un de ces grands corbeaux qui affectionnent la fréquentation des gibets et des abattoirs. Il s'envola dans un grand coassement pour décrire de grands cercles entre les arbres, lesquels rapidement furent frappés du même mal. Et les ailes de l'oiseau se déployèrent, encore et encore, tandis que le grand tigre, effrayé, cherchait refuge derrière Vertu, pourtant bien impuissante. Et l'ombre recouvrit tout.

Vertu s'éveilla en sursaut et se redressa. Elle le regretta aussitôt, tant la contraction de ses abdominaux lui était douloureuse. Elle porta la main à son ventre, du sang suintait de sa tenue de vol débraillée. Pourquoi n'était-elle pas surprise ? Elle se releva avec difficulté, saisie tout à la fois de vertige et de nausée, mais par fierté, elle se força à rester debout. Quelque chose de froid et lourd s'était pris dans sa main gauche, qu'était-ce donc ? Une chaînette de métal terni, au bout de laquelle cliquetait un pendentif de piètre facture. C'était un cercle de fer entourant un serpent allongé, des flancs duquel sortaient six sortes de pattes stylisées.

Où diable avait-elle ramassé un hexagramme honni de Nyshra ?

Bien, Condeeza progressait. Elle avait bien trouvé le sarcophage du doge Dandinolo, il était dans un large couloir grossièrement taillé. Le problème, c'était qu'elle avait aussi trouvé le sarcophage du doge Mortadelli, du doge Carbonaro, du doge Chianti, du doge Pescatore, du doge Calzoni, du doge O'Brien, du doge Chianti, du doge Parmisiano, et de tout un tas d'autres doges aux noms savoureux répartis en une trentaine de sarcophages de marbre ouvragés. Certes, chacun d'entre eux avait eu la vanité de faire graver son nom sur le socle du tombeau, et c'était bien la moindre des choses si l'on considérait combien ça coûtait, un sarcophage ouvragé comme ceux-là. Malheureusement, pour des raisons tenant à la liturgie du culte de Hima à l'époque reculée des doges de Daglioli, à moins que ce ne soit dans le but spécifique de faire chier Condeeza, ces dédicaces étaient inscrites en langue gorite, qui plus est dans l'alphabet dit « diotique contourné balnique, forme IV » par les archéologues. Et si notre pillarde se vantait de posséder quelque culture, ça n'allait quand même pas jusqu'à pouvoir lire couramment ces pattes de mouche.

Donc, elle s'était résolue à tenter d'ouvrir un des tombeaux, au hasard. Ce qui posait un problème, car même si elle était plutôt costaud, soulever un couvercle de marbre de cent cinquante kilos à la force des bras était une tâche relativement ardue quand on est seule, d'autant que lesdits couvercles étaient tous dûment scellés à l'aide d'un robuste mortier. Après qu'elle se fut rendu compte, à sa grande confusion, de ce point d'architecture, elle se mit à chercher du regard – vainement – un madrier ou quelque autre variété d'outil qui pourrait l'aider, puis, voyant qu'elle était dépourvue de tout, sortit son épée dans le but d'y aller à la bourrin.

« Je ne suis pas sûr que ce soit la meilleure solution. »

Elle se retourna, pour voir la figure de Dizuiteurtrente, qui affichait quelque contrariété. Il était accoudé négligemment sur l'un des tombeaux.

— Je comprends votre souhait d'en finir rapidement, mais il faudrait d'abord découvrir lequel de ces tombeaux est celui du doge Dandinolo, ne croyez-vous pas ?

— Toiiii. . .

— Euh. . . Je vous en prie madame, un peu de calme. Je ne suis pas votre ennemi, au contraire !

— Tu es avec Elle, non ?

— Oh moi, je suis surtout avec moi-même.

— Serais-tu. . . un traître ?

— Mais non voyons, qu'allez-vous dire là ? Non, pas du tout voyons. Je suis juste un gars futé qui sait dans quel sens tourne le vent.

— Ah oui, un gars futé. Mais si tu es si futé que ça, tu veux quelque chose de moi, et tu as quelque chose à m'offrir, non ?

— Oh oui, j'ai des choses à offrir. Par exemple, j'ai toujours eu un don pour les langues, et même si cette écriture-là m'est inconnue, je ne doute pas qu'en passant quelques minutes à l'étudier, elle me rappelle quelque alphabet que je connais, ce qui me permettra de déchiffrer le nom que vous cherchez.

— En contrepartie de quoi. . .

— Je n'attends rien d'autre que votre bienveillante considération au moment où il sera question de partager le trésor que vous ne manquerez pas de découvrir. Je n'ai aucune revendication sur l'épée magique, je vous la laisse bien volontiers ! Seul l'or m'intéresse.

— Ummm. . . J'aime bien ce genre de salopard. Marché conclu, voleur.

— Bien, voyons ce que je peux faire avec ce tombeau-ci. Alors, nous avons ici un glyphe sigillaire impérial, ce qui est consistant avec la prétention à la tradition gorite des doges de Daglioli, qui entoure le hiéroglyphe « bêt », qui est soit syllabaire, soit indicateur d’une vocation votive de l’inscription sus-citée. Le second caractère confirme quelque peu la deuxième hypothèse, car c’est un double chevron vertical, qui peut être parfois associé au concept de déplacement, mais dans le cas qui nous intéresse, représente probablement une forme majuscule de la syllabe « khû », ou « kdhû », selon l’époque. Vient ensuite un petit chapeau qui est un signe bien connu, le « bohr », et qui représente en fait un éléphant avalé par un boa. La désinence dative généralement employée dans ce genre de dédicace nous permet de postuler que le hiéroglyphe suivant représente la syllabe « dêt » ou « dêd ». Enfin, les trois joncs entrelacés figurés en terminaison du cartouche sont indéniablement, et de façon univoque, un « nuj ». Nous avons donc affaire au doge Khûbohrdêdnuj, ou quelque chose d’approchant.

— Donc, ce n’est pas notre homme.

— C’est plus compliqué que ça. Car à cette époque, les doges de Daglioli régnaient sous un nom royal, mais leur nom vernaculaire, celui sous lequel ils étaient nés et avaient vécu avant leur élection, était évidemment un nom balnais, comme Dandinolo. Fort heureusement, c’est probablement ce nom qui est rappelé dans cet autre cartouche, que vous voyez ici. Alors, un nain qui repose sur sa tête. . .

Mais les travaux de déchiffrements de Dizuiteurtrente furent brusquement interrompus par un violent choc métallique, précédé d’un râle puissant et suivi d’une gerbe d’étincelles. D’instinct, il se carapata avec une démarche de cafard surpris à la lumière et se glissa à l’abri entre deux tombes.

Vertu semblait s’être tout à fait réveillée, et partageait visiblement les peu charitables inclinations de sa rivale. Sans le moins du monde vouloir entamer la conversation, elle venait d’essayer d’embrocher Condeezza, qui n’avait dû sa survie qu’à une parade surhumaine.

C’est ainsi que le duel s’engagea.

II.17 Duel pour une clé

Vertu avait parfaitement prémédité son attaque, de telle sorte que si Condeezza trouvait à parer le premier coup, elle pourrait toujours l’éventrer d’un bon revers de son glaive. Car au sortir de la prison, n’ayant pas eu la possibilité de récupérer ses armes habituelles, elle avait pris un glaive court sur l’un des nombreux gardes qui avaient eu la mauvaise idée de croiser leur route. Il s’agissait d’une arme courte et robuste, plus conçue pour le maintien de l’ordre et l’intimidation des civils que pour combattre un adversaire bien équipé. Voici pourquoi, en se réveillant, elle avait subtilisé l’épée d’Arcimboldo, une épée longue à la mode nordique, presque trop lourde pour elle. Elle avait néanmoins conservé le glaive, qui lui tenait maintenant lieu de gauche.

Pour modeste que fût cette arme, il s’en fallut de peu qu’elle le parvienne à ses fins, la pointe de la lame glissa sous la pansière de Condeezza, qui si elle avait été un homme, se serait retrouvée bien dépourvue. La Reine Noire esquiva, pas assez vite toutefois, l’acier mordit assez le cuir pour, en quelques endroits, égratigner la chair et faire jaillir le sang. Nullement découragée, Vertu poussa son avantage et frappa d’estoc, poussant son adversaire au déséquilibre. Mais bien qu’elle fût sur le point de choir, elle parvint à repousser l’attaque. Le glaive à nouveau pointa vers elle, visant sa gorge exposée. Condeezza se battait maintenant le dos au sol, tentant

de se donner du champ, mais Vertu n'avait nullement l'intention de lui laisser reprendre son souffle. Elle bloqua un nouveau coup de l'épée longue destiné à lui trancher le cou. Ah, elle s'était par trop avancée ! Le pied gauche de Condeeza se détendit droit vers le genou de Vertu qui tomba à son tour dans un sinistre craquement de ligaments et de cartilages alors qu'elle s'apprêtait à renouveler ses assauts. Enfin, la sombre catin pouvait souffler. Disposant d'une arme supérieure, d'une plus grande force et d'une meilleure armure, elle savait qu'à partir de ce moment, elle reprenait l'avantage, elle ne commit donc pas l'erreur de contre-attaquer dans la foulée, et au contraire se donna du champ et à se mit en garde.

L'esprit de Vertu était trop enfiévré pour qu'elle fasse de subtils calculs, toutefois son instinct de combattante lui souffla d'abandonner le glaive pour s'alléger, et conserver ainsi vitesse et souplesse, ses seuls avantages. Pourquoi ne pas, dans ces conditions, s'en débarrasser utilement ? Elle projeta l'arme aussi vite qu'elle put vers sa Némésis, qui d'un réflexe écarta son arme pour se donner un point d'appui et, ainsi, esquiver le projectile. Ce faisant, elle se retrouva dangereusement dépourvue de garde au moment où usant de sa seule jambe valide, Vertu lui sauta dessus d'un bond, épée en avant, prête à l'embrocher. N'eut-elle été équipée de gantelets de fer que la Reine Noire se fût retrouvée estropiée de la main gauche – et elle était gauchère – mais son armure la sauva, déviant le fil de la lame sur la face antérieure de son avant-bras, sectionnant au passage quelques muscles et tendons. Ce ne fut pas la douleur qui lui fit s'en rendre compte, mais le fait que tout d'un coup, ses doigts se relâchaient sans qu'elle puisse rien y faire. Avec horreur, elle vit la poignée du grand espadon, poisseuse de sang, glisser hors de son contrôle, puis une autre main s'en emparer presque aussitôt. C'était par bonheur la sienne, la droite ! Elle n'eut pas le temps de s'émerveiller devant sa propre habileté, profitant tant bien que mal de l'élan procuré par la chute de l'arme, elle porta à Vertu un coup de taille, plutôt le genre de coups de faux que l'on apprend aux sabreurs, qui lui laissa une vilaine entaille sur le côté gauche du visage, assez profonde pour léser l'os. Au même moment, le talon de Vertu atterrit avec force dans les côtes flottantes de Condeeza, pas loin du cœur, et le choc lui causa une si vive douleur qu'elle resta bouche bée, les yeux écarquillés.

Mais méprisant sa souffrance et sa fatigue, Vertu exhorta à nouveau ses muscles à repartir à l'assaut, toujours plus fort, toujours plus vite. Elle porta un coup vertical, destiné à fendre son ennemie en deux, à la fendre réellement du front à l'entrejambe, pour lui ouvrir le ventre et répandre ses tripes sur le sol. Allez savoir comment, Condeeza para, elle bloqua l'assaut de sa propre arme, émettant une douloureuse vibration évoquant le glas d'une guerrière trop présomptueuse, sans pouvoir toutefois rendre la politesse. Elle recula maladroitement, para un second coup presque aussi puissant que le premier, tomba à nouveau à la renverse. Vertu pissait le sang, elle avait un genou démonté, comment parvenait-elle à prendre le dessus ? Quelle rage l'animait donc ?

Le regard de la Reine Noire glissa alors incidemment le long du flanc du tombeau contre lequel elle s'appuyait maintenant, tandis qu'elle attendait le coup qui, peut-être, mettrait fin à son existence. Et étrangement, bien qu'elle fût traumatisée par les sortilèges de Savanerole, blessée par Vertu et portée à la limite de l'exténuation par un engagement aussi bref que total, son esprit avait gardé assez de fraîcheur pour qu'en une fraction de seconde, elle tire toutes les conséquences de ce qu'elle avait sous les yeux.

Car le naïf bas-relief de marbre qui ceignait le sarcophage, que les siècles avaient rendu gris et rugueux, présentait en un endroit précis un bien singulier motif. On y voyait sculptés quatre hommes, deux devant, deux derrière, courbés sous un fardeau qu'ils transportaient à l'aide

de deux poutres de bois. Ce fardeau était un coffre cerclé de métal, présenté à quelque roi ou évêque assis en majesté sur un trône. Ouvert, il ne contenait qu'une clé, que l'édile semblait accepter avec gratitude. Une clé aussi grande que chacun de ces hommes, une clé géante représentée dans une miniature. Une clé grandeur nature, en somme. Tout juste à portée de sa main, là...

Cette vision lui redonna instantanément espoir, et non contente de parer une nouvelle fois l'épée de Vertu, elle le fit en inclinant sa propre arme, de sorte que la lame partit en oblique pour se retrouver coincée entre l'épée de Condeeza et le tombeau. Elle n'eut qu'à fermer l'angle, faisant levier de tout son poids sur l'épée longue qui fut alors immobilisée, sans que Vertu ne la lâche. Condeeza lui décocha plusieurs coups de tibia circulaires dans le flanc droit, des coups peu en rapport avec les règles orthodoxes de l'escrime, mais efficaces, la catin finit par reculer, non sans avoir toutefois dégagé son arme. Condeeza se releva, prit le temps d'essuyer de sa main blessée la sueur qui coulait sur son front. Ce serait exagéré de dire qu'elle y alla sans peur, mais elle repartit à l'assaut.

Tout d'abord, Vertu ne fit rien pour l'arrêter, semblant en trop mauvais état pour répliquer, puis au dernier moment, elle parut s'effondrer. C'était en fait une esquive dictée, là encore, par un instinct du combat inné. Dans un même mouvement, la Reine Blanche s'élança, épée en avant, à la rencontre de son ennemie. Laquelle, toutefois, avait anticipé la contre-attaque. Le scorpion blessé n'est-il pas le plus dangereux ? Condeeza utilisa sa main gauche pour dévier la lame qu'elle tenait de la main droite, ce qui lui permit, au dernier moment, de l'enrouler contre l'épée de Vertu afin de la détourner de sa trajectoire. Condeeza était plus lourde dans son armure de métal, elle comptait dessus. Elle se servit de son propre corps comme d'une massue, elle rentra dans Vertu comme dans une porte qu'on désire défoncer, et lui plaça un coup de genou dans la poitrine. C'était inélégant et brutal.

Le choc fut si violent que même la Reine Noire en fut étourdie un instant. Elle avait distinctement entendu des craquements, et présumait qu'ils devaient provenir de Vertu, mais elle n'en aurait pas juré. Lorsqu'elle reprit ses esprits, elle chercha son adversaire des yeux. Horreur, elle essayait encore de se redresser ! Elle le faisait à la manière d'une de ces araignées qui ont pris quelques coups de savate dans la figure, mais elle se relevait ! Comment trouvait-elle la force de brandir encore cette foutue épée ?

De rage, Condeeza poussa un grand cri et sans même s'en apercevoir, porta un coup circulaire horizontal.

L'épée tomba à terre, inerte. Vertu ne la brandirait plus, c'était certain. Pas avec cette main, en tout cas. Incrédule, l'aventurière contempla son moignon. Les remarquables capacités de survie de l'être humain étaient déjà à l'œuvre, contractant les artères pour limiter l'hémorragie. Condeeza s'éloigna en titubant. Elle retrouva le tombeau qu'elle avait vu tout à l'heure. D'un coup d'épée imprécis, elle fracassa la gangue de pierre. La clé métallique chut, neuve, comme si on l'avait forgée le matin même. Elle s'en empara, puis revint à Vertu, assise à terre, blafarde.

« Donne l'autre clé ! »

Pour toute réponse, elle cracha, en toussant, quelque chose qui contenait autant de sang que de salive.

« Ne sois pas stupide. »

Vertu leva les yeux et contempla longuement le visage impassible de Condeeza. Puis, elle porta sa main à sa nuque. Par quelque procédé connu d'elle seule, elle avait noué dans sa

noire chevelure la clé de la Tour Sombre. Elle la jeta devant elle. Sans quitter son ennemie des yeux, la Reine Noire s'en saisit.

— Deux. En voici deux. Je crois avoir amplement démontré ma supériorité, n'est-ce pas ?

— Oui, tu l'as fait. Alors je t'en conjure, laisse-moi la vie.

— Pardon ?

— Laisse-moi la vie, Condeezza, je t'en supplie.

— Vous ne me suppliez pas assez bien, madame. Il me semble que quand on supplie, on se met à genoux.

Vertu s'exécuta, avec un dégoût et un abattement visible, qui réjouirent profondément Condeezza.

— J'implore ta clémence, fais-moi grâce, demanda-t-elle en larmes, s'accrochant pitoyablement à la jambe gainée de fer et de cuir de la Reine Noire.

— Plus bas. Rampe, ventre contre terre. Voilà, c'est parfait. Ah ! C'est parfait ! Quel dommage, vraiment, que je doive te tuer.

Elle recula lentement et leva son épée, elle prit le temps de lire l'effroi dans les yeux de son ennemie. Elle prit du temps, et encore du temps. Puis elle baissa son arme. Ce n'était pas que les suppliques et l'humiliation de Vertu l'aient touchée, bien sûr. Elle songeait simplement à ce qu'elle gagnerait à l'épargner. Elle remettait les compteurs à zéro. Elle ne lui devrait plus rien.

La Reine Noire rengaina son épée en silence, puis sortit de sous son armure un parchemin qu'elle descella. Aussitôt qu'elle l'eut déroulé, une rune explosa. Condeezza parut se dissoudre dans un tourbillon de poussière, rejoignant sans doute quelque lointain repaire propre aux séides de Naong.

— Sors de là, cloporte. J'ignore ce qu'il y a de plus éminent en toi, entre la lâcheté et la trahison.

— Oh, vous êtes sévère, dit alors Dizuiteurtrente en sortant de derrière le sarcophage qui lui avait servi de cachette durant tout le combat.

— Je me demandais pourquoi tu te faisais appeler « le roi », maintenant, il est établi que c'est au royaume des pleutres que tu peux à bon droit revendiquer la suzeraineté.

Ce disant, Vertu tentait de panser son bras afin d'éviter l'hémorragie. Elle menait, jusque-là victorieusement, une lutte héroïque pour garder le contrôle d'elle-même malgré la douleur. Le jeune voleur accourut à son aide, un peu tard il est vrai.

— Je ne suis pas un lâche, madame ! J'ai combattu, tantôt, seul contre un fort sorcier que j'ai défait. Mais contre Condeezza, qu'aurais-je pu faire ?

— Je ne sais pas moi, l'attaquer par derrière.

— Vous vous y êtes essayée vous-même, sans succès. Quel espoir aurais-je pu nourrir, moi qui vous suis bien inférieur au combat ?

— Mais au fait, que faisais-tu là ? Tu crois que je ne t'ai pas vu comploter avec elle ?

— N'y voyez pas de malice, je feignais un rapprochement avec elle, afin de gagner du temps.

— Allons bon, quelle fable grotesque vas-tu me servir ?

— Ce n'est pas une fable, mais la vérité ! Ayant triomphé de mon sorcier, je vous en raconterai tantôt les détails, je vins à votre rencontre en revenant sur mes pas et en prenant le chemin que vous aviez emprunté. Je découvris la scène de bataille, et je vis que vous gisiez tous inconscients à terre, à l'exception de Condeezza. Je pris le parti de poursuivre seul l'exploration, et la découvris en train de s'escrimer parmi les tombeaux, sur le point de découvrir la clé, sans

doute! N'ayant guère d'espoir de la vaincre par la force, comme je vous l'expliquais tout à l'heure, je tâchai de la divertir, de lui conter toutes sortes de fadaises le temps que vous recouvriez vos forces. Et ça a parfaitement fonctionné! Las, elle s'est révélée plus forte que je ne l'aurais cru.

— Tu crois vraiment que je vais gober ces balivernes?

— C'est la vérité, je n'en ai pas d'autre à vous servir.

Vertu venait juste de mettre le doigt sur le point qui l'énervait profondément chez Dizuiteurtrente. Ce n'était pas qu'il fût beau parleur, trait utile pour un filou, ni qu'elle ne pût lui faire confiance, car dans la confrérie des voleurs, seul un chef bien naïf peut nourrir quelque illusion sur la fidélité de ses subordonnés. Ce qui l'énervait, c'est que contrairement à Ange et Corbin, qui lui étaient inférieurs et n'avaient nulle ambition de l'égaliser ou de la dépasser en habileté, le jeune novice semblait doté d'un potentiel considérable. Elle pouvait encore le dominer de sa superbe, mais ce n'était dû qu'au privilège de l'âge et de l'expérience. Mais l'expérience, il l'acquerrait à toute vitesse, et un jour prochain, il serait une menace pour elle.

Et puis, il était roux, et depuis quelques années, elle nourrissait une viscérale méfiance envers cette engeance.

— Aide-moi à marcher, il faut que nous retrouvions vite nos compagnons. Savanerole est mort, la cité va devenir dangereuse pour nous, il nous faudra fuir ou nous cacher. La journée n'est pas encore gagnée.

— Gagnée? Qu'avons-nous gagné? Nous sommes diminués en nombre et en force, nous sommes dans un temple grouillant de gardes ennemis, la clé pour laquelle nous étions venus a disparu dans la poche de notre plus mortelle ennemie, qui en a profité pour prendre celle que nous avions déjà!

— Ah, gentil Dizuiteurtrente, brave Dizuiteurtrente... Que tu es bien brave et naïf, mais je te pardonne, c'est la jeunesse qui parle. Au diable ces clés, ce n'était pas ça que j'étais venue chercher.

— Hein?

— Tiens, je vais en profiter pour te donner une nouvelle leçon. Non, sans le coup de pied dans les couilles. La leçon est la suivante : si jamais tu deviens un Seigneur du Mal, ce qui arrive plus vite qu'on ne le croit, et s'il advient que tu es un jour en position de tuer ton ennemi, je te suggère de le tuer, et pas de savourer ta victoire, ni de te lancer dans des diatribes narcissiques, ni rien de ce genre. Tue-le une bonne fois pour toutes, et surtout, ne le laisse pas t'approcher. En particulier si ton ennemi est un voleur avec encore une main valide.

Et Vertu partit d'un rire aussi éclatant qu'il lui était physiquement possible en sortant de son corsage le localisateur de clés de Condeezza.

II.18 Rétribution

Gaspard et Arcimboldo mirent genou en terre. Condeezza à son tour présenta ses hommages au lieutenant-général Pegod, avant de lui tendre les deux clés.

« Dame Gowan, dit le vieillard, c'est là une belle victoire. Ce résultat vous honore, et puisque je n'y ai nullement pris part, c'est à vous seule d'effectuer le rituel de Présentation. »

Condeezza se releva. Elle ne s'y attendait pas. Elle ne connaissait pas le rituel de présentation, mais puisque Pegod s'était effacé, la laissant seule devant l'autel de Naong, elle comprit l'idée générale. Elle s'avança donc, et à chaque pas, son modeste fardeau lui semblait plus lourd.

L'autel n'était pourtant qu'une simple pierre cylindrique, d'après la légende, le tronçon d'une colonne du Premier Temple. Sur le mur, derrière l'autel, était tendu un vieil étendard noir brodé de runes dorées.

Elle s'agenouilla avec une déférence qu'elle aurait voulue totalement feinte, et déposa les deux clés sur l'autel. Deux clés ! Quelle pauvre offrande, quand on y songeait.

« Bien, ma fille ! »

Elle se retourna. Parmi la vingtaine de fidèles assemblés, tous de rudes hommes de guerre, aucun ne fit mine d'avoir entendu la voix terrible qui avait claqué à ses oreilles. Était-il possible qu'il s'adresse ainsi à elle ?

— Tu as donc accompli cette tâche délicate, que te revienne l'honneur véritable, celui qui couronne les victorieux. Ma bienveillance t'est acquise.

— Sire Dragon, pensa-t-elle très fort, je n'ai que faire de ta bienveillance.

— Comment ?

— Le pouvoir me fit défaut au moment de combattre. Je ne dus ma victoire qu'à la qualité de ma lame et à d'heureuses circonstances. Mais mon ennemie ne fera pas deux fois les mêmes erreurs, je la connais bien. Le pouvoir ! Il me faut plus de pouvoir ! Voici ce dont j'ai besoin pour te servir. Si tu as besoin de flatter et de remercier, adresse-toi à d'autres, je n'ai pour ma part ni le goût, ni le temps d'écouter ce genre de belles paroles.

Condeezza se tut. Le dieu-dragon songea. Puis il se dit qu'elle avait quand même une sacrée paire de couilles, cette petite conne.

Les craintes de Vertu étaient largement exagérées. Dès que le sortilège de Thomar fut dissipé, le docteur Venarius put correctement la soigner, ce qui lui laissa enfin le loisir de défaillir tout son saoul.

Lorsqu'elle se réveilla, ce fut sous un édredon d'une épaisseur scandaleuse, dans une chambre coquette d'une demeure aristocratique. Elle y était seule, aussi put-elle détailler les coffrages de bois du plafond, décorés de scènes mythologiques ayant toutes pour point commun de faire intervenir des naïades dénudées. Des bustes de trois grands hommes parfaitement inconnus l'observaient d'un air sévère, et de superbes portraits à l'huile sur bois décoraient les murs, entre de lourdes tentures de velours. Si un jour je suis riche, je veux absolument vivre dans un endroit comme ça, se dit-elle, avant de se souvenir qu'elle l'était sans doute, riche. Car avant d'accepter cette mission, elle avait négocié avec le gouvernement de Schizietta une solde de cinq cents ducats d'or pour chacun en cas d'intervention victorieuse et décisive à Daglioli, assortie d'une petite prime de mille pour sa personne, y'a pas de raison de s'emmerder, après tout, c'était elle le chef. Or, le fait qu'à l'évidence, elle ne croupisse pas dans une geôle semblait indiquer qu'en effet, le statut des partisans de Schizietta s'étaient amélioré, elle pouvait donc supposer les troupes du Comte avaient fait leur entrée en ville, ce qui impliquait qu'elle palperait bientôt un beau paquet d'or. Évidemment, il faudrait qu'elle paye un bon prêtre pour la retaper et lui refaire une main.

La main.

Ah oui, au fait, elle était revenue, la main de Vertu ! Elle vérifia qu'elle ne se trompait pas de côté, mais non, elle en avait bien deux. C'était d'ailleurs singulier, la différence entre les deux extrémités. L'une avait vécu vingt ans de tribulations, de maladies, de carences nutritionnelles et de toutes ces petites blessures qui font le quotidien des gens de modeste extraction, l'autre était neuve. Entièrement formée, parfaitement fonctionnelle, sensible, rapide, plus précise et rapide encore que celle qu'elle avait remplacé.

« En êtes-vous satisfaite ? »

Le docteur Venarius avait fait son apparition. Il avait revêtu une superbe robe de médecin. Propre, peigné et convenablement rasé, il n'avait plus grand chose du pitoyable ivrogne qu'elle avait découvert quelques mois plus tôt, affalé dans son logis laissé à l'abandon.

— Un ouvrage remarquable. En êtes-vous responsable ?

— Non, ou indirectement, car mes pauvres talents ne vont pas jusque-là. Vous avez été soignée par un prêtre de Hanhard qui accompagne l'armée de Schizietta.

— Et ça me coûte combien, sans vouloir faire ma mauvaise tête ?

— Vu vos états de service, il s'est dit honoré de vous soigner pour rien.

— Wakhonas⁵ ! Un prêtre mû par l'amour de son prochain ? C'est le monde à l'envers. . .

— Je suppose que son désintéressement n'allait pas jusqu'à totalement négliger l'avantage qu'il y a à se faire de la publicité.

— En tout état de cause, ce que vous me dites me laissent supposer que Daglioli est vaincue, et que nous avons tiré quelque gloire de cette victoire.

— Et bien en fait, d'après ce qu'on m'en a dit, Daglioli n'est pas réellement vaincue, mais libérée !

— Ah oui, bien sûr, libérée.

— D'ailleurs, c'est un émerveillement de voir comme la population locale a accueilli les Schiziettiens avec force louanges et jets de fleurs. Ils font tout pour nous être agréables, c'est touchant.

— Ils ont oublié d'être bêtes. Je suppose que tous sont prêts à jurer la main sur le cœur qu'ils étaient profondément révoltés par la politique de Savanerole et que c'est uniquement sous la contrainte qu'ils ont dû suivre lui obéir. . .

— Tout à fait. C'est stupéfiant comme un homme seul a pu faire tant de mal sans aucune complicité !

— Oui, ça surprend toujours. Et donc, vous pensez que je serai sur pied bientôt ?

— Oh, bientôt. Justement, j'ai ici un brouet concocté par Corbin spécialement à votre intention, qu'il a appelé un « shake protéiné maxi-gainer amino+ à la forskoline ». Si vous veillez scrupuleusement à ne pas en avaler une seule goutte, je pense que vous serez en état de marcher d'ici une heure ou deux.

— Excellent.

— Néanmoins, avant que je ne prévienne les autres de votre réveil, il faut que je vous entretienne de deux sujets. En effet, l'autre jour, lorsque je vous ai soignée, je n'ai pas pu m'empêcher. . . enfin, vous savez quoi, je suis médecin, je suis parfois bien obligé de. . . d'examiner mes patients.

— Sans doute, sans doute. Je vous rassure, je pense que je survivrai à cet outrage à ma pudeur, dont je ne vous tiendrai nullement rigueur. J'ai été prostituée, vous savez, je ne sors pas précisément du couvent des oiseaux.

— Certes. Néanmoins, j'ai trouvé ceci sur vous. Je suppose que. . . enfin. . . c'est à vous.

— Ah. Oui. Vous savez ce que c'est, bien sûr.

— En effet.

— Enfin, ce n'est pas vraiment à moi, bien sûr. C'est une antiquité que j'ai dérobée dans le temple de Nyshra, et que je comptais bien revendre à bon prix. Ah ah ah ! Après tout, je suis voleuse !

— Ah oui, bien sûr. Une antiquité volée.

5. Démon de la surprise dans le panthéon oriental.

— C'est ça. Mais dites-moi, comment êtes-vous sortis du temple ce soir-là, tandis que...

— Vous ai-je déjà parlé de feu mon épouse ?

— Par allusions. Mais ne changez pas de...

— C'est vous qui essayez de changer de sujet. Isabelle, donc, était une femme d'une grande... enfin, non d'ailleurs, pas d'une grande beauté, mais il lui prenait parfois d'étranges passions pour des sujets qui d'ordinaire laissent les gens indifférents, et il suffisait de l'écouter discourir quelques instants de ces choses pour tomber sous son charme. Je fus sans doute le plus fortuné des hommes de l'avoir pour femme.

— C'est intéressant.

— Elle aimait les animaux, à tel point qu'elle milita pour qu'on en interdise l'exploitation et qu'on cesse de les martyriser. Elle souhaitait qu'on cesse de les chasser, de les élever pour leur peau ou leur viande... Ne sont-ce pas de singulières opinions ? Ah, elle pouvait être véhémement.

— Et donc ?

— Plus tard, elle se prit de pitié pour la cause des esclaves, dont elle souhaita qu'ils fussent tous libres, et que la condition servile fût totalement abolie dans le monde.

— Noble ambition.

— Elle faisait l'aumône aux miséreux, et chapitrait vertement les possédants qui n'en faisaient pas autant, bref, c'était un personnage.

— Sans doute.

— J'ignore toujours qui l'a fait assassiner. Elle avait bien des ennemis à Baentcher, mais qui pouvait lui en vouloir autant ? On l'a empoisonnée. Ça a pris trois jours. Ce fut une bien vilaine mort.

— J'en suis désolée...

— Toujours est-il que, devenu veuf, j'allais mettre de l'ordre parmi ses papiers. Je savais bien sûr qu'elle était fidèle dévote de Hima, et j'avais connaissance d'un groupe d'étude et de prière qu'elle fréquentait certains soirs, mais ce n'est qu'en découvrant ses notes que je compris la véritable nature de ce culte. Je réfléchis plusieurs jours, puis je me décidai à me rendre au Temple Noir, afin de rencontrer un jeune prêtre qu'elle m'avait présenté un jour, le guide spirituel de leur petite confrérie. Il m'avait semblé totalement effacé et sans intérêt la première fois, mais là, je le trouvai transformé, il me fit une très forte impression. Il voulut bien converser avec moi, en privé, et m'avoua sans détour être un prêtre de Nyshra. Il m'expliqua longuement les tenants et les aboutissants de ce culte que j'avais toujours tenu pour maléfique et nihiliste. En fait, il s'agit non pas d'un culte de la destruction pour la destruction, mais de la destruction pour faire place nette, pour permettre le regain, le progrès, le renouveau... Ah, je ne suis pas ecclésiastique, j'explique mal ces choses. Il m'expliqua aussi quel rôle Isabelle avait tenu à ses côtés au sein de leur communauté. Il me proposa, enfin, de le rejoindre pour poursuivre l'œuvre de ma femme et, peut-être, s'il advenait que nous démasquions les auteurs de sa mort, pour la venger. Et je fus très tenté, je l'avoue, de le suivre. Sans doute l'aurais-je fait dans d'autres circonstances, cependant, mon chagrin était tel que j'étais sans force, sans volonté, sans plus d'envie de vivre. Je remerciais ce prêtre pour sa franchise et retournais chez moi, où je me mis en devoir de devenir le plus parfait exemple d'ivrognerie et de déchéance humaine, état dont vous me tirâtes, comme vous le savez.

— C'est une bien triste histoire.

— Je ne vous l'ai pas contée pour m'attirer votre sympathie ou votre pitié. J'ignore ce qui vous a conduit à entrer en possession du symbole sacré de Nyshra, tout comme j'ignore d'où proviennent ces griffures que j'ai constatées sur votre abdomen, mais si ce que je pense est

vrai, vous tirerez sans doute quelque profit de l'information suivante : le prêtre en question avait pour nom Jaffar, et j'ai bien cru le reconnaître dans les rues de Schizietta avant que nous ne quittions la ville.

Ils s'observèrent en silence un bon moment.

— Sinon, j'ai aussi jeté un œil à ce curieux gnomon que, m'a raconté votre ami « le Roi », vous avez subtilisé avec audace à madame Gowan.

— Je vous en prie, respectez un peu les usages. En ma présence, je vous prierai de la qualifier sous le nom de « l'autre salope ».

— Le gnomon qui. . .

— Pardon, « l'autre grosse salope ». Parce qu'elle aurait bien besoin de secouer un peu son gros cul. Oui, le gnomon ?

— . . . qui indique la direction et la distance des clés. Je crois en avoir percé le secret.

— Remarquable.

— Mais dites-moi, comment avez-vous su qu'elle portait cet objet remarquable sur elle ?

— Ah ah, c'est cocasse ! Elle s'est trahie elle-même. À chaque fois que je l'approchais, inmanquablement, quelques secondes plus tard, elle portait la main sous sa cuirasse à un certain endroit bien précis, pour s'assurer qu'elle l'avait toujours sur elle. Elle se croyait discrète, mais ce petit jeu a piqué ma curiosité. Se serait-elle moins méfiée de moi qu'elle l'aurait encore en sa possession. Et donc, vous en avez percé le secret ?

— Oui, alors en fait, c'était assez simple. Il m'a suffi de postuler que. . . Comme-Vous-Dites avait transporté les deux clés à Baentcher, qui semble être sa base d'opération. Je n'ai eu qu'à m'enquérir de la distance entre Baentcher et Daglioli pour étalonner le distancemètre. J'ai pu ainsi calculer la distance à laquelle se trouve la troisième clé, ainsi bien sûr que sa direction.

— Je n'en attendais pas moins de vous.

— La mauvaise nouvelle, c'est que c'est loin. Très loin. Je me suis procuré le meilleur portulan du coin, et j'ai interrogé les géomètres militaires de Schizietta, et j'en suis venu à la conclusion que la troisième clé est tout simplement au fond de l'océan Occidental.

— Ah. Ça va pas être facile d'aller le chercher.

— Et puis je me suis souvenu de vieilles histoires de marin que j'avais lu, parlant d'une terre au-delà de l'océan, un nouveau continent encore inexploré, dont les rivages seraient gardés par les krakens, les lamies et toutes sortes de bestioles que voient les marins lorsqu'on leur a distribué trop de rhum et pas assez de fruits et légumes frais.

— La troisième clé serait là ?

— À n'en pas douter. Et j'ai même songé à un procédé pratique qui, même s'il risque de vous déplaire, nous permettrait de repérer rapidement ce continent, s'il existe, puis de nous y déposer in petto. N'est-ce pas remarquable ?

— Je vois qu'en mon absence, vous n'avez pas perdu votre temps, docteur, et je crains que nos compagnons n'aient guère été pressés de suivre votre exemple. Ne me faites pas languir, quel est donc ce moyen.

— Eh bé. . . euh. . . comment dire. . .

Vertu observa l'embarras du docteur, puis elle crut commencer à comprendre, puis elle s'aperçut qu'elle avait très bien compris. Sa face se décomposa, avant qu'elle n'explose :

« Ah non ! Jamais de la vie vous m'entendez ! »

Livre III

Le continent perdu

III.1 Retour au Lyceum

On se figure généralement que dans les sociétés où la technologie est rudimentaire, les contingences de transport rendent difficiles la réunion d'immenses foules rassemblées pour assister à un événement qui s'annonce mémorable. On se le figure généralement, mais c'est à tort, car dans les sociétés où la technologie est rudimentaire, les gens sont rarement tributaires d'un emploi salarié nécessitant que l'on pose ses congés un mois à l'avance pour partir au diable vauvert. En outre, il faut considérer que nos ancêtres devaient en permanence lutter contre un ennemi redoutable, insidieux et mortel que nous connaissons encore bien, je ne parle pas du féroce barbare, du seigneur tyrannique, des loups mangeurs d'enfants ou de la peste noire, mais de l'ennui. Certes, pour le combattre, ils avaient des armes telles que la veillée, les fêtes folkloriques, la religion et, pour ceux qui savaient, la lecture. Néanmoins, de tout ceci on se lassait, bien plus vite que nous ne le faisons nous-mêmes de la télévision, du cinéma, de la musique, des sites de cul et de tous ces amusements qui ne sont qu'à une portée de clic de nos pointeurs de souris.

Tout ça pour dire qu'en cette fin d'été, dans les pays balnais, on se faisait globalement plutôt chier comme un rat mort dans les chaumières, et que la perspective de voir décoller la plus grande fusée du monde pour emporter de hardis aventuriers faire le tour de la Terre en une heure et demie en avait décidé plus d'un à chausser ses plus beaux sabots, à seller sa mule et à faire la route depuis fort loin pour aller s'agglutiner dans les plaines avoisinant le Lyceum de Fabrizzio d'Areva. D'autant plus que, d'après les rumeurs, l'affaire avait toutes les chances pour se solder par la plus gigantesque, spectaculaire et dramatique explosion que la contrée ait connue depuis l'époque lointaine et reculée où les dieux se faisaient la guerre pour quelque futile histoire de héros humain leur ayant dérobé le divin secret du fil à rôti.

Car une fois Daglioli vaincue, il n'était plus nécessaire de garder le secret sur les avancées considérables de Fabrizzio et de ses ingénieurs en matière d'aéronautique. Le Comte décida donc de rendre public toute l'affaire afin de s'attirer quelque gloire politique, et accessoirement, pour justifier les impôts écrasants levés en temps de guerre. Et il est vrai que les Schiziettiens et leurs alliés faisaient maintenant montre d'une bien légitime fierté d'avoir participé à ce triomphe magistral de l'esprit humain sur la stupide gravité, triomphe qui, plus tard, ouvrirait la porte à bien d'autres découvertes.

Pour l'instant, Vertu et ses amis savouraient leur gloire avec d'autant moins de retenue qu'ils savaient avoir de bonnes chances d'être morts dans quelques minutes. C'est deux par deux dans des calèches découvertes que les héros de la libération de Daglioli, revêtus de leurs combinaisons auxquelles ne manquaient que leurs casques de verre, remontaient le chemin de terre qui conduisait au pas de tir où déjà s'élevait leur vaisseau, le lanceur Colossus Titan Megazorg IV (ainsi rebaptisé car, au grand désespoir de Fabrizzio d'Areva, les services marketing de la cité de Schizietta avaient jugé peu évocateur le terme d'accélérotron pyrodynamique cryofluide), surmonté de sa capsule, appelée pour l'occasion « Vaisseau Spatial de classe Victory ». La journée était splendide, le ciel troublé à peine par quelques blancs moutons vivement emportés vers la mer par le vent, tandis qu'une agréable brise caressait les visages des nombreux admirateurs que la milice peinait grandement à contenir de part et d'autre de la voie. De partout on pouvait lire pancartes et banderoles d'encouragement, des slogans patriotiques et toutes sortes de billevesées rédigées dans une orthographe imaginative. La ferveur des enfants était particulièrement touchante. Combien, parmi ces gamins aux yeux enfiévrés, auraient vendu père et mère pour prendre la place de Vertu ? Combien se dou-

taient qu'à cet instant, elle aurait elle-même donné cher pour la leur laisser. Qu'avaient-ils donc à la dévisager, tous ces gosses avec leurs visages béats ? Croyaient-ils qu'elle s'amusaient ? Et ce grassouillet fils de militaire qui, profitant d'un embouteillage, venait lui demander un autographe, ne devrait-il pas retourner à ses études et à ses exercices physiques plutôt que de bayer aux corneilles devant de pauvres héros sans gloire dont le seul mérite consistait à disposer d'une bêtise surpassant l'instinct de conservation ? Croyait-il donc que c'était une agréable chose que de voguer dans les abysses glaciaux et morts ?

— Punch. James Punch. Vous croyez qu'un jour je pourrai être cosmatelot comme vous ?

— Sûrement, sûrement, lui dit-elle en signant illisible.

— J'ai tellement hâte d'être grand !

— Sois donc pas pressé, bonhomme.

Et voilà, elle avait au moins fait un heureux, en espérant que ce jeune imbécile ait tout le temps d'oublier ses rêves d'enfance pour se consacrer à des activités plus normales, comme courir les filles, boire plus que de raison, jouer aux courses ou éventuellement faire un quelconque métier productif.

Partant du principe qu'en cas d'explosion, la boule de feu ne dépasserait probablement pas cinq cents pas de rayon, on avait interdit aux gens d'approcher à moins de trois cents pas de la plate-forme de tir. Arrivés en lisière du périmètre dit de sécurité, les voitures s'arrêtèrent et ils descendirent, fièrement campés face à la colline dans leurs superbes combinaisons couleur citrouille, le casque sous le bras, et faisant face au soleil déclinant, Vertu, Toudot, Ange, Corbin, la princesse Quenessy, le docteur Venarius et Dizuiteurtrente saluèrent une dernière fois la foule. Il revenait à Vertu, en sa qualité de chef, de dire quelques mots pour donner du cœur aux aventuriers partant pour l'inconnu.

« Mes amis, nous revoici sur le point de perforer la voûte céleste avec la puissance et la célérité d'un violeur belge dans une touriste anglaise. Je ne vous cacherai pas qu'outre les périls que présente toujours l'activité d'aventurier, le moyen de transport est particulièrement aléatoire, et je comprendrais tout à fait qu'il y ait des réticences, voire des défections. Car bien sûr, vous pouvez encore faire demi-tour, c'est une alternative tout à fait acceptable et je tenais à vous rappeler cette possibilité. Notre entreprise est extrêmement dangereuse, et personne ne songera à blâmer celui qui refusera de monter dans cette fusée, à part bien sûr ces trois cent mille personnes juste là qui vous verront vous débiter piteusement comme un perdreau de garenne, et les millions de gens qui vont lire ça dans toutes les gazettes du continent. »

Vertu, on l'aura compris, n'était pas d'excellente humeur. Elle était rarement primesautière lorsqu'on se proposait de l'asseoir sur trois cents tonnes d'explosifs avant d'y mettre le feu.

« Sur ce, prenez vos casques, ajustez vos Pampers et en avant vers la gloire. »

Une nouvelle fois, ils gravirent la large voie qui menait à la tour, engin qui comme la première fois, fumait comme le donjon du château de Dracula par une nuit de Walpurgis, sans paraître toutefois aussi accueillant. Le fait qu'il fit jour n'améliorait en rien, en effet, l'aspect sinistre de la machine de mort, monolithe noir et blanc élevé à la gloire des dieux de la peur. Ils croisèrent nombre de techniciens qui les saluèrent et les encouragèrent vivement mais, notèrent-ils, se dirigeaient assez vivement vers les bunkers les plus éloignés possibles. Contrairement à la première fois, Fabrizzio ne les accompagna pas, mais il est vrai qu'ils connaissaient le chemin. Ils gravirent la tour désertée par le long escalier de fer sans ouïr un traître mot des exclamations enthousiastes du docteur Venarius, et arrivèrent dans la salle d'embarquement, minuscule pièce blanche perchée au sommet de l'échafaudage de fer, où trois stagiaires blafards les

attendaient pour leur prodiguer les dernières attentions, ajuster leurs casques, les installer à leurs sièges, les brancher au système d'alimentation en oxygène, et toutes ces tâches ô combien utiles. Trois stagiaires particulièrement courageux, puisque, cosmatelots exceptés, ils étaient les derniers employés du Lyceum à proximité immédiate de la fusée. Plus le temps passait et plus ils étaient nerveux, c'est avec une certaine précipitation qu'ils refermèrent l'écotille et vissèrent les boulons, et c'est à toutes jambes qu'ils s'enfuirent dès que leur tâche fut accomplie.

— C'est marrant, dit alors Ange, mais j'ai une absence. Vous pouvez me rappeler pour quelle raison on fait ça ?

— On cherche une épée magique, si je me souviens bien, répondit Dizuiteurtrente, ravi de trouver un sujet de bavardage propre à rompre le silence angoissant qui régnait dans la capsule.

— Ah oui, ça me revient. Elle a intérêt à être super magique.

— On essaie surtout de sauver le monde, précisa la Princesse.

— Mais y'a pas des gens dont c'est le métier ? Je sais pas moi, quand y'a le feu, on appelle les pompiers, quand les égouts débordent, on appelle les égoutiers, quand le toit fuit, on appelle le couvreur, mais quand le monde est en danger. . .

— C'est nous qu'on appelle, termina Vertu. Il paraît que ça fait plus ou moins partie du travail d'aventurier.

— Je croyais que le travail d'aventurier, ça consistait à tuer des monstres, à empocher des trésors et tout dépenser en une nuit de débauche avec des putains.

— C'est un point intéressant que tu soulèves, il y a en effet une explication tout à fait rationnelle au fait qu'à chaque fois qu'on part voler le collier de la duchesse Blyndée de Thunes, on finit systématiquement par cavalier contre des liches à l'autre bout de l'univers pour sauver le monde. Et cette explication rationnelle, je ne désespère pas de la découvrir un jour. Ah, ça y est, ils sont tous rentrés bien profond dans leurs terriers, le compte à rebours commence.

Un factotum dont c'était le passionnant sacerdoce récitait en effet son chronomètre d'une voix lasse et molle dans les écouteurs de nos héros, ainsi que dans les bouches magiques qui faisaient office de haut-parleurs dans la plaine environnante.

— Quinze, quatorze, treize, douze. . .

— Merde, j'ai oublié ma brosse à dents, je peux desc. . .

— . . . huit, sept, séquence d'allumage des moteurs. . .

— Bon, tant pis.

— cinq, quatre, trois, moteurs à pleine puissance. . .

— Et c'est parti !

— . . . zéro, décollage. Nous avons un décollage pour la mission Victory 2 et ses sept cosmatelots, en route vers une mission de qualification du vaisseau et de reconnaissance géographique du mystérieux continent occidental.

Les moteurs crachèrent assez de vapeur d'eau pour créer un nuage entier dans la fosse de déflexion des gaz, nuage qui recouvrit bientôt tout le pas de tir à mesure que l'engin s'élevait dans les cieux. Les badauds effarés eurent pour premier réflexe celui de suivre des yeux ce second soleil tremblotant qui s'élevait majestueusement dans un grondement d'apocalypse, cette flamme gigantesque qui éclipsait comme dérisoire celles des dragons des légendes. Puis dans un second temps, ceux qui étaient près s'aperçurent qu'ils étaient trop près, et ceux qui cinq minutes plus tôt se plaignaient d'être trop loin comprirent qu'ils n'étaient pas assez loin. Tous se mirent à courir en une furieuse cavalcade, renversant carrioles, étals de vendeurs de

saucisses, anciens combattants et tout ce qui se trouvait sur leur route.

Mais inconscients des drames qui se jouaient au-dessous d'eux, nos héros n'avaient pour l'instant pas d'autre centre d'intérêt que leur propre malheur. Ils retournaient dans les cieux.

III.2 Flashback

Mais avant de retourner dans les cieux, revenons un peu sur ce qui y avait conduit nos pauvres compères. S'il vous en souvient, ils avaient troqué deux clés contre un dispositif donnant la position exacte de la troisième, un marché que l'on peut qualifier d'honnête. Ladite clé, hélas, s'avéra située de l'autre côté de l'océan, sur un continent dont on ne connaissait rien, et dont l'existence même était sujette à controverse. Après avoir longuement examiné toutes les options, dont la moins déraisonnable était de monter une longue et hasardeuse expédition maritime d'une demi-douzaine de navires à partir des ports de Malachie, Vertu dut se rendre à l'évidence : la proposition la plus logique restait celle du docteur Venarius.

Le problème, c'est que ladite proposition consistait à utiliser l'un des engins de mort de Fabrizzio d'Areva, et que Vertu avait pris en exécution ces grotesques assemblages de métal et d'explosifs. Hélas, les nécessités de la mission commandaient qu'elle fasse contre mauvaise fortune bon cœur, aussi dès qu'elle fut remise de ses blessures, la petite troupe plus riche d'or et de gloire se trouva quelques bons chevaux et refit la route au travers des montagnes jusqu'à Schizietta, une agréable randonnée estivale qui leur prit deux bonnes semaines.

C'est en triomphateurs qu'ils entrèrent à Schizietta, sous les bravos et les acclamations de la foule. Vertu s'arrangea pour que Fabrizzio mette son prochain appareil à la disposition du groupe. Ou pour être précis, elle envoya Dizuiteurtrente faire germer cette bonne idée dans l'esprit de Fabrizzio par quelques paroles habiles glissées à son oreille, puis lorsque ce dernier vint la voir pour lui proposer l'aventure, l'accepta à contrecœur, après une longue négociation et uniquement à condition qu'on les rétribue grassement. Il n'y avait pas de petit profit.

Elle n'avait donc plus qu'un petit détail à régler. Comme notre héroïne n'avait pas grande appétence pour les honneurs qu'on pouvait lui témoigner, elle se garda bien de parader, de se mettre au premier rang ou de revendiquer une part de renommée. Elle avait pris le parti, voici fort longtemps, de fuir la célébrité et de vivre dans l'ombre, une politique adéquate pour qui se destinait au métier de voleur, et qui s'accordait du reste à son caractère. Elle laissa ses compagnons se pavaner dans les bals mondains et raconter leurs souvenirs dans les tavernes, les enjoignant toutefois de respecter son anonymat et le pseudonyme qu'elle s'était pris en arrivant dans les terres balnaises, à savoir, s'il vous en souvient, Malvina Caducque. Elle n'avait d'ailleurs pas de temps à perdre, car il fallait qu'elle se consacre à une tâche d'une tout autre importance.

De prime abord, l'homme ne payait pas de mine. Il n'était guère plus âgé que Vertu, de stature très moyenne et sans être obèse, il était un peu trop gras. Sombre de peau, comme souvent les hommes des bords de la mer Kaltienne, très brun. Il portait sur sa poitrine, avec négligence et discrétion, le symbole sacré de Hima, mais c'était bien le seul indice pouvant trahir sa qualité pastorale, car il était par ailleurs vêtu de la façon la plus ordinaire qui soit. Un observateur l'aurait facilement décrit comme un jeune marchand point trop prospère, plutôt le genre à se faire plumer par des collègues plus malins. Elle avait fini par le localiser après une journée entière de recherche dans les rues de Schizietta, pour se rendre compte qu'il logeait tout simplement au Joyoso Babouino, leur ancienne auberge. Au moins, elle connaissait les lieux.

L'homme dînait seul, assis à une petite table près de la fenêtre qui donnait sur la ruelle arrière. Vertu s'en réjouit car, en cas de rixe inopinée, c'était un excellent endroit d'où s'échapper. Il dînait seul, mais sans doute attendait-il quelqu'un, puisqu'il y avait un autre couvert en face de lui. Fort sagement, elle resta à discuter de futilités avec le patron en attendant que l'autre convive se montre.

— . . .trente-cinq heures on s'en sort plus, et les jeunes de toute façon, ils veulent plus bosser. Moi à leur âge je me levais avec les poules et je faisais vingt kilomètres dans la neige, tous les matins, en galoches et en culotte courte pour aller travailler ! Mais avec les charges et tout ça, alors qu'est-ce que vous voulez, on est bien obligés de se débrouiller, hein, vous me comprenez.

— Vous avez bien raison.

— Eh ouais, mais c'est à cause des socialisses qui font péter leurs bombes dans l'espace, et ça fait des trous dans l'ozone, c'est pour ça que le climat se réchauffe, je dis. Ah dites donc, j'ai l'impression que ce petit monsieur vous fait signe, là.

— Hein ?

— Apparemment, il veut discuter un brin avec vous.

— Diable.

L'hypothèse la plus vraisemblable était qu'il se sentait seul ce soir et qu'il l'avait prise pour une pute (ce en quoi elle se dit qu'elle devrait éviter de se sentir insultée). Au moins, la méprise lui donnait-elle l'occasion d'engager la conversation avec ce bon prêtre amateur d'amours tarifées. Il lui fit signe de s'asseoir.

— Je ne voudrais pas vous déranger, j'ai l'impression que vous attendez quelqu'un.

— Plus maintenant, mademoiselle Lancyent, ou quel que soit votre nom.

Ah. Il était moins bête qu'il en avait l'air. Elle prit place en évitant de montrer que le procédé d'intimidation avait fait son petit effet, et songea que si ça se faisait, le coup de se mettre sous la fenêtre, c'était peut-être fait exprès.

— Vous devez avoir faim à force de me cavalier après toute la journée, non ?

— Un peu.

— Commandez donc quelque chose. Mais ne soyez donc pas étonnée que je vous aie repérée, j'ai des amis en ville qui ont su que vous me recherchiez et qui m'ont mis en garde. J'ai donc fait quelques recherches sur votre compte. Au fait, félicitations pour votre brillante victoire contre Daglioli.

— Merci.

Il avait parlé d'amis. Étaient-ils dans la salle ? Dans quoi s'était-elle fourrée ?

— En revanche, je ne comprends pas vraiment ce qu'une héroïne aussi valeureuse que vous peut bien vouloir à un pauvre prêtre de Hima tel que moi.

— On m'a dit que vous pourriez être de bon conseil au sujet d'une affaire un peu délicate.

— Ah tiens ? Vous ne venez pas m'ouvrir la gorge ?

— Je ne crois pas qu'on se connaisse assez pour ça.

— On aurait pu vous payer. Il est commun que des aventuriers se chargent de ces besognes.

— Je n'accepte pas ce genre de contrats, il faudrait en outre que vos ennemis soient bien riches et très remontés contre vous pour se payer mes services.

— Ils le sont. Mais cessons de parler de moi, vous avez piqué ma curiosité. De quoi s'agit-il ?

— De ceci.

Elle posa une boule de chiffon au milieu de la table, l'autre s'en empara discrètement et la dénoua. Il ne jeta qu'un œil au contenu, avant de refermer.

— Où avez-vous trouvé ça ? demanda-t-il vivement, et visiblement, toute envie de plaisanter l'avait quitté.

— Dans le temple de Hima, à Dagioli.

— Et puis-je savoir dans quelles circonstances ?

— Est-ce important ?

— Ça peut l'être.

— Soit. Suite à quelques avatars dont je vous épargnerai le récit, il se trouve que j'avais perdu connaissance, et j'ai eu un songe. Il y avait un grand tigre. . .

— Vous a-t-il griffée ?

— Euh. . . oui. Au ventre. Et la blessure était toujours là lorsque je me suis éveillée, ce qui a éveillé ma curiosité, vous le comprenez. Et j'avais ce pendentif dans la main.

— Je vois. Et que pensez-vous de cette expérience que vous avez vécue ?

— Ce que j'en pense ? J'étais dans les sous-sols d'un temple de Hima, et on ne pouvait pas faire trois pas sans tomber sur l'effigie de la déesse Nyshra. Puisque le tigre est l'une de ses manifestations habituelles, et puisque ce bijou représente à l'évidence son symbole, il n'y a pas besoin d'être très versée dans la théologie pour comprendre que cette déesse attendait quelque chose de moi. Sans doute voulait-elle que je chasse ses ennemis de son temple, qu'ils profanaient sans vergogne à ce moment-là.

— Et vous l'avez fait.

— Je crois qu'en effet, le culte de Hima a repris dans le temple de Dagioli, on peut supposer que les fidèles de Nyshra ont suivi. Même si pour être totalement franche, rendre justice à la déesse était bien le cadet de mes soucis à ce moment-là.

— Et sans indiscretion, quel était votre souci ?

— Je doute que ça ait grand rapport avec notre affaire, mais il se trouve que j'étais très occupée à tenter d'éviscérer une ennemie à moi. Ah ben tiens, ça va vous faire plaisir, c'est une disciple de Naong.

— Naong ! Vous êtes en lutte contre les disciples du Dieu-Dragon ? Eh bien, vous ne manquez pas de courage. J'aimerais bien savoir comment ça s'est terminé, vous l'avez tuée ?

— Hélas, elle a eu le dessus.

— Ce qui ne m'étonne pas, si elle est vraiment sous la protection du Noir Ennemi.

— Mais j'ai tout de même réussi à prendre sur elle un avantage décisif en lui dérobant. . . quelque chose. La force, c'est bien joli, mais elle vous fait souvent perdre de vue certaines réalités, et la ruse permet parfois de tirer parti de telles distractions. Bref, nous avons fait, en quelque sorte, jeu égal, et je suis en position de reprendre la tête de notre petite course.

— Je vous le souhaite. Toutefois, seule, vous n'avez guère de chances de triompher.

— Je ne suis pas seule, j'ai mes compagnons.

— Oui, oui, bien sûr, mais que peuvent-ils contre les manigances d'un dieu maléfique acharné à vous perdre ? J'ai l'impression que vous prenez Naong un peu à la légère.

— Et qu'y puis-je ? Nous autres mortels ne sommes que des jouets entre les mains des dieux. Nous jouons notre rôle, nous les amusons, et lorsque nous sommes cassés, ils nous jettent. Tel est notre lot. Il ne sert à rien de se cacher, de refuser sa destinée ou d'implorer la clémence de tel ou tel, il faut affronter l'adversité avec dignité, voici la seule manière honorable de conduire sa vie.

— Votre philosophie m'est éminemment sympathique, savez-vous ?

— Sans doute. En tout cas, ce que je vois, c'est que je suis venu chercher des conseils, et que c'est surtout moi qui parle jusqu'à présent. Avez-vous quelque chose à m'apprendre, ou bien vous contentez-vous d'ouïr les histoires des autres en hochant la tête ?

— Ah ah, non, je ne me contente pas d'écouter. Puisque vous êtes venue me voir pour me parler de tout ça, c'est que vous savez qui je suis et ce que je fais.

— Vous êtes le dénommé Jaffar Cœurnoir de Vilfélon, prêtre de Nyshra, à moins que je ne me trompe.

— Vous ne vous trompez pas. Mais savez-vous seulement comment je suis devenu prêtre de Nyshra ?

— L'histoire doit être intéressante.

— Pas tant que ça en fait. D'ailleurs, vous la connaissez, cette histoire, puisque vous venez de m'en conter une semblable. J'avais soif de vengeance, je souhaitais anéantir mes ennemis qui se pavanaient dans les richesses qu'ils avaient volées à ma famille. Je souhaitais les voir morts à mes pieds, voir brûler cette maison dont ils nous avaient chassés, entendre leurs lamentations avant qu'ils ne meurent d'atroce façon. Je le désirais si intensément qu'un soir, la déesse m'a visité en songe. Je me suis alors éveillé, marqué tout comme vous. Elle m'a donné ce souffle qui anime ceux qui accomplissent les choses justes au lieu de se lamenter des injustices dont ils sont victimes. Les rêves de vengeance sont devenus un projet, le projet est devenu un plan, j'ai rassemblé des alliés, des armes, j'ai fait tout ce qui était nécessaire pour ne leur laisser aucune chance. Et il vint un soir où je me suis baigné dans leur sang, à ces porcs. Oui, j'ai obtenu justice, et ce soir-là, la déesse posa sa main sur mon épaule en souriant, et nous nous sommes réjouis de conserve.

— C'est une belle histoire, mais qui ne me dit pas comment vous êtes devenu prêtre de Nyshra.

— La haine est puissante, elle seule permet au faible de se dresser contre le fort. Tel est l'enseignement de Nyshra. Pour qui possède cette haine, nul n'est besoin de séminaires, d'études interminables et de gloses incessantes. Peu nombreux sont ceux qu'elle reconnaît comme représentant sur terre, il y a vous, moi, et quelques autres, mais nous sommes peu nombreux en vérité. Pourtant, malgré notre petit nombre, nous avons toujours su résister à la masse de nos ennemis, au premier rang desquels se trouvent les séides de Naong. Nous cultivons cette haine telle une rose noire lovée dans nos cœurs, nous lui permettons parfois d'éclorre, et là, qu'ils périssent en grand nombre, les apostats, les servants de la tyrannie.

— Je ne sais pas trop d'où sort ce « nous » que vous employez, vous me proposez de devenir prêtresse de Nyshra, ou quelque chose comme ça ?

— Pas tout à fait, je ne vous propose rien. Et vous vous doutez bien qu'il n'y a pas d'école où l'on apprend à devenir prêtre maléfique. Écoutez bien mes paroles, et comprenez-les bien : vous êtes déjà une prêtresse de Nyshra, comme en atteste ce symbole qui est le vôtre, et que d'ailleurs je vous rends.

— C'est absurde ! Je serais au courant.

— Bien entendu, vous n'avez pas encore les connaissances qui vous permettraient d'être une servante efficace de la Déesse. Mais vous possédez déjà les pouvoirs qu'elle confère à ceux qui la servent. Vous les avez en vous, assoupis. Je ne vous demande que de les éveiller.

Jaffar n'avait pas l'air de plaisanter. Son regard d'une étrange fixité était rivé dans les prunelles de Vertu, qui se retrouvait prise à cet instant dans un tourbillon d'émotions contradictoires. Car ce n'était pas rien que d'être prêtresse de Nyshra. En tant qu'aventurière, elle avait souvent entendu des histoires, fantaisistes la plupart du temps, faisant intervenir de tels apôtres de la déesse de la vengeance. Inévitablement, le prêtre de Nyshra faisait pleuvoir sur ses ennemis malédictions, morts-vivants et autres calamités. Bien sûr, un tel engagement ferait d'elle la cible de tous les paladins d'Occident si jamais on venait à apprendre son allégeance, sans compter Naong, l'ennemi juré de Nyshra, dont les alliés terrestres n'étaient pas peu

puissants. D'un autre côté, les disciples de Naong étaient déjà ses ennemis, et le pouvoir de la déesse serait plutôt le bienvenu. Et puis à en croire Jaffar, le mal était déjà fait.

Et puis surtout, il y avait Condeezza, quelque part, en train de tisser des écheveaux de manigances. Condeezza qui, sans doute, ne s'embarrasserait pas de scrupules. Vertu se réjouit à l'avance de la sale surprise qu'elle lui ferait, un de ces jours.

— Décidez-vous vite, madame, car la patience n'est pas la qualité première de Nyshra. Vous me fîtes, tout à l'heure, un très pertinent exposé sur le fait qu'il faut accepter la destinée que les dieux vous réservent, n'est-il pas temps de le mettre en pratique ?

— Peut-être. Mais concrètement, vous me proposez quoi ?

— Dure est la route qui mène à la sagesse de Nyshra, longue et étroite est la voie tortueuse qui gravit la montagne de savoir sur laquelle tant et tant de fidèles ont déposé, humblement, une pierre. Si vous souhaitez maîtriser ces grands pouvoirs que la déesse vous a confiés, vous devrez m'obéir en tout. Vous devrez me faire confiance, devenir mienne, afin que je vous guide. Ce sera dur, très dur, vous devrez désapprendre tout ce que vous avez appris. Je vous enseignerai la haine. Je vous briserai. Je vous détruirai de l'intérieur, jusqu'au plus profond de votre âme, avant de vous reconstruire à l'image d'une prêtresse de Nyshra, et vous deviendrez la plus puissante de toutes, car j'ai vu quel potentiel gît au fond de vous, endormi. Il faudra le réveiller, oui, je vous le dis, la dormeuse doit se réveiller. Lors des trois premières années, vous vivrez nue, recluse et mortifiée dans une grotte, ne vous nourrissant que de pain rassis et d'eau, et vous ne devrez prononcer ni entendre aucune parole. C'est l'épreuve de la tombe, symbolique de la mort du pêcheur. Puis, l'enseignement proprement dit commencera par les bases de...

— Ah... oui mais en fait, je suis désolée de vous interrompre mais il y a un problème, parce que je décolle dans dix jours, moi.

Jaffar béa un instant, puis réfléchit.

« Sinon, je peux toujours vous faire la formation accélérée. »

III.3 Un vol sans histoires

La diaphane virginité du plafond nuageux venait de se fendre sous le coup de boutoir du puissant astronef tel la petite culotte d'une collégienne à couettes entrée par mégarde dans une prison de haute sécurité pour violeurs multirécidivistes. L'équipage prenait soigneusement connaissance des multiples paramètres de vol dispensés généreusement par l'ample provision de cadrans que les ingénieurs avaient disposés à leur usage, ce qui n'était pas d'une grande utilité puisque l'engin était automatique et qu'en cas de dysfonctionnement, ils n'avaient pour la plupart du temps rien de mieux à faire que de mourir avec dignité. Mais au moins, cela les occupait-il, et les empêchait donc de songer aux chambres de combustion de leurs moteurs, qui travaillaient à 98 % de la puissance à partir de laquelle, selon les calculs, elles explosaient.

— Ah tiens, cette fois ci, elle s'est trouvé une combinaison ! s'exclama Vertu avec une nuance d'ennui dans la voix.

— Qui donc, s'enquit le docteur avant de se retourner pour constater qu'elle parlait, à l'évidence, de la petite fille.

— Je suppose que tu vas encore me faire des révélations mystiques de haute volée ?

La gamine hochait la tête.

« Et bien sûr, je vais me retrouver avec un abominable mal de crâne dès que ça sera fini. »

La gamine acquiesça derechef.

« Et allez, c'est parti ! »

Le premier étage s'éteignit dans un soupir, se sépara dans une explosion, et entama la longue parabole qui allait le faire s'échouer dans les pays bardites, dans les monts Thermometron, entre Clitosphère et Orchydia, à l'exact endroit où la Compagnie des Hoplites Joyeux était en train de monter son camp, tuant les six aventuriers, leurs trois mulets, leurs deux porteurs de torches et leur giton avant qu'ils n'aient le temps de comprendre ce qui leur arrivait (au grand soulagement de Dometron l'Impitoyable, ci-devant lycanthrope qu'ils se proposaient d'occire). Le second étage s'alluma de fort virile façon, propulsant l'engin hors de l'atmosphère. Comme au premier voyage, le docteur Venarius était dans la partie supérieure de la capsule, en compagnie de Vertu, tandis que les cinq autres étaient en bas.

— Ah tiens, dit le docteur, il semblerait que madame Vertu se sente mal à nouveau.

— Sans doute a-t-elle une révélation mystique, supposa Toudot. Peu importe, nous ferons sans elle, au travail. Mais dites-moi, docteur, êtes-vous certain que nous avons pris la bonne direction ?

— D'après les instruments, la trajectoire est nominale.

— Mais je croyais que nous allions visiter le Mystérieux Continent Occidental. J'avoue avoir encore quelques hésitations à parler dans votre langue, mais il m'avait toujours semblé que le mot « occidental » désignait la direction de l'ouest. Or, je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que nous filions très exactement dans la direction opposée.

— C'est parfaitement normal, je vous l'assure ! En effet, pour obtenir la vitesse prodigieuse qui nous permettra de nous mettre en giration autour du globe terrestre, nous avons besoin de nous aider de la vitesse de rotation propre à la terre. Ce mouvement, qui nous fait percevoir l'alternance des jours et des nuits, est dirigé d'ouest en est, voici pourquoi nous prenons cette direction. Mais de par la rotondité même de l'astre en question, nous allons nécessairement survoler les antipodes, et donc le continent que nous visons.

— Vous me rassurez. Mais nous entrons dans la nuit, il me semble.

— En effet, mais il ne fait pas nuit simultanément en tous les endroits de la Terre, voici pourquoi lorsque nous serons au-dessus de notre cible, il fera jour. Tranquillisez-vous, tout ceci a été soigneusement calculé.

— Vous êtes sûr ?

— J'y ai veillé personnellement.

— Ah, ça va alors.

Et rassérénés par le fait que le très incompetent personnel du Lyceum n'avait été nullement impliqué dans ces études délicates, ils s'enfoncèrent dans l'ombre de la Terre, dont ils ne pouvaient que deviner la masse colossale et obscure par le fait qu'elle obstruait la vue des étoiles. La situation était paradoxale, car si l'on y songeait, ils évoluaient à des altitudes vertigineuses, bien au-dessus des sommets les plus élevés des montagnes les plus imposantes, et se déplaçaient incomparablement plus vite que les flèches les plus rapides. Pourtant, dans la capsule, tout n'était que calme et saine tension professionnelle. Chacun s'appliquait à lire son petit cadran, à appuyer sur ses petits boutons et à remplir son petit sac à vomir, mais hormis quelques chuintements sporadiques lorsque le système de recyclage d'air s'éveillait, aucun bruit, aucune trépidation ne trahissait la prodigieuse locomotion qui était la leur. Ils se contentaient de flotter, portés par les lois de la chute des corps, lesquelles n'étaient pas connues pour être particulièrement imaginatives.

Au bout de trois quarts d'heure, comme d'ailleurs l'avaient prévu les calculs faits au Lyceum, ils aperçurent au loin un croissant pourpre et bleuté, les premiers reflets d'une aube que, s'ils s'étaient contentés du lot commun des pauvres mortels plutôt que de violer le domaine des dieux, ils n'auraient pas dû voir avant des heures.

« Mes amis, dit alors le docteur, si tout va bien, nous allons bientôt découvrir le mystérieux Continent Occidental! Profitons de la chance que nous avons de le voir de haut pour en dessiner les cartes. Tous à vos parchemins, à vos mines et à vos hublots! N'oubliez pas que nous n'aurons qu'un passage, car au prochain, nous descendons voir tout ceci de près. »

Ils approchèrent rapidement de la lisière de la zone éclairée par l'astre du jour, et s'émerveillèrent un temps des dentelles délicates tracées par les volutes de nuages blancs. Ils en suivirent les ombres, qui sans doute s'étendaient sur des lieues, et notèrent qu'ils survolaient en fait le miroir argenté d'un gigantesque océan.

— Que d'eau! observa la princesse. Ne devait-il pas y avoir un continent?

— Sans doute est-il un peu plus loin. Soyons patients.

L'océan était réellement d'une dimension considérable, la mer Kaltienne tout entière n'était à côté qu'une flaque malpropre et dérisoire. Ils en arpentaient des lieues et des lieues à chaque seconde, et pourtant, il leur fallut dix bonnes minutes avant qu'ils ne notent, à l'horizon, la surrection d'une chaîne de montagnes couronnée de blancs glaciers. Ils firent de leur mieux pour dessiner les traits de côte, pour repérer les reliefs et les cours d'eau, les forêts, et tout ce qu'ils pouvaient reconnaître à cette altitude. L'exercice était ardu, car aucun de nos aventuriers n'était un fort dessinateur, et en outre, ils n'avaient qu'un instant pour coucher sur papier ce qu'ils voyaient. En l'occurrence, une mince bande littorale à l'aspect aride faisait la jonction entre la mer et la chaîne montagneuse déjà citée, qui même à cette distance, semblait parfaitement impraticable. Un peu plus loin, ils découvrirent un grand plateau désolé, qui petit à petit verdissait pour se muer en une forêt si vaste qu'elle aurait pu recouvrir tout le continent Klisto, dont nos amis étaient issus. La main de l'homme ne semblait avoir produit aucune structure visible de là-haut, mais il est vrai que cela ne voulait pas dire grand-chose. Enfin, ils arrivèrent à la mer, où la forêt se transformait en un gigantesque marécage.

« Plus que treize minutes avant la fin de la giration, et nous survolerons nos foyers, annonça le docteur, qui avait gardé un œil sur le chronomètre de bord. Je crois que c'est ni plus ni moins que notre cher Océan Occidental que nous voyons s'avancer devant nous. »

L'Océan Occidental, que bien des campagnards considéraient comme le bord du monde, le royaume des krakens, des lamies, des sirènes et des pirates morts-vivants, le siège des enfers pour beaucoup, la scène de bien des légendes horribles pour d'autres, une étendue d'eau que parmi nos compagnons, aucun n'avait sans doute vue de sa vie, cet océan-là leur sembla soudain aussi familier que le pas de leur porte, un vieil ami dont au moins, ils avaient entendu parler. Ils en étaient alors à l'autre extrémité, mais il ne leur faudrait que treize minutes pour le franchir. Encore une fois, ceux qui étaient sensibles furent fort impressionnés par la puissance de leur véhicule, et en profitèrent pour remplir d'autres sacs. Quelques minutes passèrent, puis :

« Voyez, fit enfin l'enthousiaste praticien, j'aperçois le rivage! Tout concorde, c'est la Malachie, ou bien le Shegann! Non, la Malachie plutôt, car je vois au loin ce qui me semble bien être les montagnes Barkouch. Et bientôt nous allons derechef entrer dans la nuit! Voyez comme le front du crépuscule a progressé vers l'ouest en une heure et demie, le pas de tir doit maintenant être dans l'obscurité. Bien, mes amis, préparons-nous, car d'ici une heure, nous

allons descendre vers ce continent inexploré, dont nous avons maintenant la certitude qu'il existe. Hardi ! Horrido ! Haï di ho ! »

« Alors tout d'abord, je voulais vous remercier pour votre présence à notre nouvelle réunion à propos du Destructeur. »

Vertu se retourna. À part elle et le conférencier, les chaises de la salle de réunion n'étaient occupées que par des ombres indistinctes, qui, parfois, se manifestaient par un bref soupir. C'était le même endroit, ou illusion d'endroit, que la dernière fois. C'était aussi le même intervenant, la différence principale, c'était qu'au lieu d'un barco, il comptait aujourd'hui appuyer son exposé par une sorte de chevalet sur lequel étaient disposées de grandes feuilles de papier glacé.

— Donc, concernant le projet « Destructeur », tout ne s'est pas déroulé selon le planning initial. Je crois qu'en ce qui concerne les jalons de développement, nous avons non seulement raté la seconde clé, mais nous avons en outre perdu la première, et ceci au profit de l'ennemi. Ceci compromet grandement la suite des opérations. Des commentaires, mademoiselle Lancyent ?

— Moi ? Ah, oui, j'ai perdu les clés, mais j'ai récupéré l'engin permettant de localiser la troisième, ce qui est à mon sens bien plus utile. Grâce à ça, nous allons pouvoir devancer Condeeza. Et nous lui reprendrons les deux autres clés en temps utile, de toute façon, si on ne la retrouve pas, elle nous retrouvera. La confrontation est inévitable.

— Bien, ce n'est pas tout à fait ce que nous avons espéré, mais c'est encourageant. D'après ce que j'ai pu comprendre, vous avez localisé la clé sur le continent occidental.

— C'est exact. Nous avons les coordonnées à peu près précises. À quelques dizaines de lieues près, à première vue.

— Excellent. Pour notre part, nous avons pu croiser les renseignements que vous avez glanés avec notre propre histoire, et nous croyons avoir deviné comment la clé est arrivée là. Comme vous le voyez sur ce graphe de flux, cela remonte à l'époque lointaine où le Destructeur et moi-même fumes emprisonnés. Si vous vous en souvenez, des nécromants fous avaient invoqué la toute-puissance de cette mystérieuse entité pour triompher de leurs ennemis qui étaient sur le point de les écraser. Or, à la tête de ces ennemis se trouvait un dragon, parmi les plus sages et les plus rusés qui vécurent jamais sur cette terre. C'est ce dragon qui, conscient des dangers que ferait peser le Destructeur sur le monde lorsque le sortilège d'emprisonnement faiblirait, eut l'idée de dissimuler la lame Avogadro dans quelque secrète cache dont la localisation m'est encore inconnue. C'est toujours ce dragon qui ferma la cache en question et dispersa les trois clés, supposant sans doute que si le mal menaçait un jour le monde, seuls des héros suffisamment déterminés, preux et dignes de confiance pourraient mener à bien la quête qui vous occupe présentement, et de ce fait, n'utiliseraient point à des fins condamnables la puissance de l'épée magique.

— Voici qui me semble être un plan hasardeux.

— En effet. Toujours est-il que le mal menace, et que de par le fait, vous êtes bien sur la trace de l'épée.

— Oui, mais de là à dire qu'on est preux et dignes de confiance... Bref, ce dragon ?

— Eh bien, il se trouve tout simplement que son antre secret était précisément enfoui profondément dans les tréfonds les plus inaccessibles du continent occidental. Voici pourquoi, selon toute logique, il a dû y ranger sa clé parmi tous ses autres trésors. L'endroit en question s'appelait « le Pic du Diable », il se trouverait au milieu de la Mer de Feu, par-delà les Jungles Noires du Plateau Maudit, juste après les Falaises des Dieux Morts. Nombreux seront les périls que vous aurez à surmonter avant de parvenir à la salle du trésor, nombreuses les

embûches, les chausse-trappes et les cruelles illusions laissées par le Grand Ver.

— Sans blague ? Vous êtes sûr que l'ancre de votre dragon n'est pas plutôt dans le Pré Gentil, à côté du Bois Mignon des Brises Champêtres, au bord d'une route carrossable et fréquentée, à deux pas d'une grande ville accueillante, et sous la garde d'un petit vieux à moitié aveugle ?

— Positivement.

— Comme c'est étrange. . .

— Je vous ai d'ailleurs photocopié un plan de la zone. Je suis désolé, c'est du noir et blanc, on n'a plus de cartouche bleue.

— C'est pas grave.

— Bon, c'est tout. Des questions ? Non ? Ben ça a été plus rapide que prévu. Je vous paye un café ?

Vertu ouvrit un œil, puis un autre. Dire qu'elle était vaseuse serait injuste pour la vase, dont les propriétés d'opacités et de gluance étaient bien inférieures à l'état d'esprit de notre héroïne. Elle donna du coude dans les côtes du docteur, et demanda :

— Tout se passe bien ?

— Vous sentez qu'on tourne sur nous-mêmes à toute allure ?

— Pas vraiment.

— Et vous entendez la sirène qui fait « oink oink » ?

— Maintenant que vous le dites.

— Et cette odeur de brûlé, vous la sentez ?

— Ah oui. . . Vous faites la cuisine ?

— Non, la capsule est en perdition.

— Super, c'est bien. Continuez comme ça.

L'éclairage de bord s'était éteint, hormis les voyants orange qui clignotaient partout et les boules de plasma tout aussi orange qui giclaient à gros bouillon devant les hublots. Au moment de décélérer pour rentrer dans l'atmosphère, un des moteurs d'attitude s'était semble-t-il coincé en position ouverte, infligeant à la cabine un violent mouvement de lacet, que Corbin n'avait pu maîtriser qu'en serrant le conduit d'alimentation en carburant dudit moteur avec une pince, jusqu'à le rendre quasiment hermétique. Mais du coup, ils étaient partis en vrille, et pour ne rien arranger, quelques gouttes de carburant hypergolique avaient jailli du tuyau maltraité, ce qui avait provoqué un début d'incendie. Bien entendu, les extincteurs s'étaient révélés parfaitement inefficaces, mais ils avaient néanmoins réussi à contrôler la situation en appliquant promptement sur le foyer plusieurs couches culottes humides que la providence avait mises à portée de leurs mains. Soudain, la voix angoissée du docteur retentit :

— Oh non, ça reprend ici ! Aidez-nous, on va brûler !

— Docteur, calmez-vous, dit Toudot. Où est le foyer ?

— Sous le siège de mademoiselle Vertu. Oh mon dieu oh mon dieu, ça ronge les câbles. . .

— Détachez-vous, et essayez de l'éteindre avec ce que vous avez sous la main.

— Mais je n'ai rien sous la main ! Attendez, je vais m'allonger dessous et donner des coups de botte pour l'éteuffer. Ah, saleté, ça a pris du côté de cette espèce de poignée jaune et noire sous le siège. . . Attendez, je vais l'enlever pour la mettre de côté et. . .

Une détonation assourdissante ébranla soudain la capsule entière, suivie d'un ronflement bref mais puissant, puis d'un bruit venteux accompagné de balancements violents. Le système de communication émit un silence angoissant, puis au bout d'un moment, on entendit de nouveau le docteur.

— Euh... messire Toudot... Je crois que madame Vertu a quitté le bord.

— Comment ça ?

— Ben... j'en ai aucune idée. Le haut de la capsule a comme explosé...

Sans doute Fabrizzio, distrait, avait-il omis d'expliquer à nos amis qu'il avait équipé sa capsule de sièges éjectables. Ah, ces scientifiques, tout de même, des fois on se demande comment ils font pour ne pas oublier leur tête.

Et pendant que la capsule poursuivait sa décélération dans les hautes couches de l'atmosphère, plutôt contente de son sort en raison du fait qu'elle était aux trois quarts dans les pommes, Vertu chutait en tournoyant vers...

III.4 Un nouveau continent riche de promesses

L'éjection d'un des sièges avait arraché les commandes manuelles de la capsule, ainsi que l'un des parachèvecchutes installés pour que celle-ci atterrisse sans trop de peine. Nos amis ne furent toutefois pas au courant de ce détail, ce qui leur épargna d'inutiles angoisses. Ainsi, la capsule poursuivit sa course folle durant ce qui leur sembla être une éternité, freinant dans les couches basses de l'atmosphère jusqu'à ce que sa trajectoire, jusque-là presque horizontale, fût devenue celle d'une chute. C'est alors que, la pression augmentant, le dispositif dynamobare se déclencha, provoquant l'extraction des deux parachèvecchutes restant. Le docteur, qui était juste en dessous, nota avec satisfaction qu'ils se déployèrent parfaitement, formant deux beaux carrés de toile et de bois se détachant sur le ciel azuré. C'était un spectacle fascinant, mais pas autant que de voir tout le plafond de la cabine s'envoler dans un claquement soudain. Plafond auquel étaient rattachés, hélas, les dispositifs susnommés.

— Docteur, tout se passe bien ? demanda Toudot. J'ai entendu comme un bruit, qu'est-ce que vous faites ?

— Je prie Hazam le très sage afin qu'il m'accorde asile en son paradis de miséricorde.

— Votre piété est admirable, mais est-ce que ça se passe bien ?

— Perdrais-je mon temps à prier si tout se passait bien ? On va s'écraser.

— Quoi ? Comment ça ?

— Comme un baril de saucisses crues jeté par-dessus le pont du gouffre de Chaudeyrac. Splaff. C'est donc le moment d'avoir de la religion.

— Aaaahh !

Mais nos vaillants héros de la conquête spatiale n'eurent pas le temps de savourer la terreur glaciale qui leur prit les tripes, car à cet instant précis, l'un des derniers congrueurs de bord qui soit encore en état de fonctionner considéra qu'il était anormal que la cabine fût encore en chute libre à la modeste altitude de mille brasses, en déduisit que les parachèvecchutes ne s'étaient pas ouverts proprement, et en tira tout seul la conclusion qu'il était grand temps d'activer les sièges éjectables, puisque l'équipage ne semblait pas disposés à le faire manuellement. Nos pauvres compères virent donc avec terreur ce qui restait de leur engin se désagréger tout seul en une séquence qui, contrairement aux apparences, ne tenait pas au hasard, mais à la programmation soigneuse d'une série de boulons explosifs, avant d'être très rudement catapultés hors du moyennement protecteur cocon de leur pauvre astronef par une sorte de magistral coup de pied au cul. Lorsque le vacarme se fut tu, que chacun eut fait diverses cabrioles aériennes et que leurs parachèvecchutes personnels se furent ouverts, ils s'aperçurent qu'ils se balançaient mollement au gré d'une brise agréable, à quelques centaines

de pas au-dessus du vert tapis formé par une forêt d'autant plus impressionnante qu'elle semblait totalement ignorer la notion de clairière. Ils observèrent ce qui restait de la capsule finir sa course avec fracas, se frayant un passage dans la canopée qui se referma juste après. Portés par le vent, ils dérivèrent quelque peu, et malgré l'état de choc fort légitime dans lequel il se trouvait, Toudot eut le réflexe de noter dans quelle direction ils se dirigeaient. Ah, merveille d'esprit pratique que confère la formation militaire.

Il y a une altitude très précise avec ces engins, au-dessus de laquelle vous vous désespérez de ne pas descendre assez vite, et au-dessous de laquelle vous vous rendez compte qu'en fait, vous tombez à toute vitesse. L'un après l'autre, les compagnons churent au travers des arbres, s'écorchant à toutes les branches, puis finirent tous par traverser les plus hautes frondaisons, auxquelles restèrent accrochées les toiles de leurs appareils à tomber. Ils restèrent donc coincés, qui sous une branche, qui contre un tronc, qui à califourchon sur une liane, et mus par leur seul instinct de survie, s'accrochèrent à tout ce qu'ils purent de la manière qui leur parut sur le coup la plus appropriée.

Il leur fallut deux bonnes heures pour que les plus dégourdis se libèrent, puis viennent au secours des autres. L'affaire ne fut pas aisée, car les arbres de cette jungle étaient d'une hauteur peu commune, néanmoins, ils s'aperçurent que les suspentes de soie de leurs parachèvements pouvaient former des cordages tout à fait dignes de confiance, ce qui facilita grandement le sauvetage. D'autres éléments pouvaient être de quelque secours, comme Toudot s'en aperçut rapidement.

« Laissez les sièges auxquels nous étions assujettis, ils ne contiennent rien d'utile. Par contre, récupérez les toiles de nos parachèvements, ils nous serviront à mille usages. Et aussi les sacs, dans lesquels ils étaient pliés, regardez, avec quelques modifications, ils feront des sacs à dos convenables. Il faudrait aussi que nos coupions quelques-unes de ces armatures pour en faire des gaffes et des bâtons, des lances peut-être. Vite, la nuit va tomber, il faut nous préparer un campement avant que l'obscurité nous empêche de travailler. »

C'était tout naturellement que le mercenaire avait pris le commandement de la petite troupe, et du reste, c'était le seul à avoir quelques rudiments de survie en milieu naturel. Grâce à ses connaissances, ils purent se constituer une tanière entre les racines d'un grand figuier, protégé sur trois côtés par le rempart ligneux du végétal, et dissimulés aux prédateurs par un rideau de branches coupées et disposées à l'oblique, derrière lequel ils avaient disposé une toile en guise de tente et de moustiquaire. Toudot prétendit pouvoir allumer un feu en frottant des bouts de bois, mais la princesse Quenessy lui épargna le ridicule en utilisant un sortilège idoine. Ainsi, et malgré l'humidité des combustibles, ils parvinrent à s'allumer un grand foyer, dont la présence les réconforta grandement.

Voyant alors que leur situation était plus ou moins établie, tristement, ils songèrent à Vertu. Chacun à son tour trouva quelques paroles pour leur chef, quelques anecdotes émouvantes à raconter, quelques bons mots, quelques accès de colère, et bien sûr, ses batailles les plus glorieuses. Puis, Corbin se leva, le visage grave. Il loua les dieux de lui avoir donné l'occasion de croiser la route de dame Lancyent, rappela quelques paroles sacrées qu'il savait par cœur, citées d'après les livres saints de Miaris, de Hegan et de Hanhard. Pour autant que ses amis puissent en juger, il les savait correctement. Il parla fort bien et longtemps, et lorsqu'il eut terminé, il entama le chant d'un psaume du Livre des Trois Chemins. Cette cérémonie, toute modeste qu'elle fût, parut très appropriée à ses compagnons, qui le félicitèrent vivement de sa piété, une qualité toujours appréciée lorsque l'on est soi-même dans une situation périlleuse. Ainsi faisait-on ses adieux à un compagnon mort, chez les aventuriers.

La jungle, la nuit, n'est pas un lieu sûr, aussi fallait-il qu'un homme fût de faction en permanence, l'épieu à la main, ne serait-ce que pour entretenir le feu et y jeter de temps à autre des morceaux de fourmière, car paraît-il, l'odeur éloigne les moustiques. Ils organisèrent donc un tour de garde, qu'ils tirèrent aux dés – car Ange avait gardé sur lui une paire de dés, qu'il estimait sans doute plus utiles à sa survie que tout autre ustensile. Toudot fut le premier, suivi de Corbin, du docteur Venarius, de Dizuiteurtrente et d'Ange. En sa qualité de magicienne, la Princesse avait des besoins particuliers en sommeil, et comme le voulait l'usage si tant millénaire qu'il en était connu jusque chez les derniers des béjaunes, elle fut donc dispensée de tour de garde. Ce qui, hélas, ne la dispensait pas d'être sujette à des insomnies. Ainsi, lorsqu'elle s'éveilla pour la énième fois, en sueur et en proie à des angoisses, elle sortit de la moite promiscuité de l'abri improvisé pour s'aérer un peu, et nota que c'était au tour de Corbin de veiller au grain. L'endroit manquant singulièrement de FNAC et de boîtes de nuit, elle alla lui tenir compagnie.

— C'était bien, ce que tu as dit tout à l'heure.

— Ça m'est venu comme ça.

— J'ai peu connu Vertu, finalement, sais-tu si elle avait de la religion ?

— Pas que je sache. Mais c'était quelqu'un d'assez secret. Si elle avait été du genre à s'agenouiller six fois par jour devant l'idole de Guld, je crois que personne n'en aurait rien su. Nous autres aventuriers, nous ne sommes pas très bavards sur ces sujets.

— C'est vrai. Toi par exemple, j'ignorais que tu étais si pieux.

— Je le suis, c'est vrai. Je remercie chaque jour les dieux de m'avoir donné cette belle vie que je mène, riche de toutes sortes de bonnes choses.

— N'as-tu jamais songé à te faire prêtre ? Tu en as déjà la coiffure.

— Moi, un prêtre ? Ah, non ! Ce n'est pas pour moi. Car vois-tu, je ne suis ni bien sage, ni bien instruit, je n'ai pas les mots qui font réfléchir les fidèles. Je n'ai pas la patience d'un moine, j'aime trop les plaisirs de la vie pour me retirer du monde dans quelque trappe. Je ne suis pas non plus un homme riche, je sais que je ne pourrais jamais élever un temple, ni même une chapelle pour dire au monde quelle est ma foi. Mais pourtant, j'ai trouvé le moyen d'honorer les dieux. Vois ceci !

— Superbe biceps, en effet, belle définition. Joli peak, il y a même la ligne médiane. Mais que veux-tu dire ?

— Tous les jours, je me donne de la peine, j'entraîne mon corps. Il n'est pas parfait, nous sommes d'accord, ce n'est pas le plus beau du monde, mais pourtant il me convient. Je loue les dieux de me l'avoir donné. Et si je travaille si dur à l'entretenir, c'est pour l'ennoblir, car il est la création des dieux, et c'est mon devoir de fidèle que de l'honorer, de l'améliorer, de le porter à son plus haut degré d'efficacité. Bref, mon temple, c'est moi-même.

— Je comprends maintenant. Mais je vois que tu m'as menti.

— Moi ? En quoi ?

— En me disant que tu n'étais pas un homme sage.

— Oh non, je ne suis qu'un vaurien, je t'assure. Mon ambition, c'est d'arriver un jour, peut-être, à comprendre la parole d'un homme sage. En attendant, je cultive ce que je sais être bon en moi, et je sais que cela plaît aux dieux. Mais toi, quel dieu pries-tu ?

— Je prie Hegan, car sa loi s'étend sur le Nordcumberland. Enfin, je prie, je prie... Je vais aux offices. Je suis fille de roi, c'est bien la moindre des choses, mais de là à dire que je suis religieuse.

— Ce n'est donc pas pour les mêmes raisons que moi que tu exerces ton corps ?

— Non, pas vraiment. Au début, c'était parce que mon père m'y poussait. Une fille vigoureuse à la croupe musclée a plus de valeur sur le marché des mariages qu'une asthénique qui va mourir dans ses premières couches.

— C'est bizarre, je me faisais une autre idée de la condition de princesse.

— Et pourtant... Ah, combien de fois n'ai-je rêvé que j'étais en fait la fille d'un gentil couple de fermiers qui m'avaient abandonnée pour quelque raison de vengeance familiale et que j'avais été adoptée par des rois. Et j'espérais qu'un jour, ils me retrouveraient et m'emmèneraient vivre une vie paisible de fille de ferme dans une petite chaumière, à traire les veaux, à tondre les cochons, à me faire culbuter dans les foin, tout ça... Enfin, je suppose que toutes les petites filles ont ce genre d'idée en tête. Bref, c'est dit un peu crûment, mais au fond, c'est toujours ainsi que ça se passe chez les nobles, épouser quelqu'un qui vous plaît reste un luxe de manant. Accessoirement, il n'appréciait pas trop que je m'intéresse à la sorcellerie, alors il m'a fait galoper dans toute la contrée, courir autour du château, me battre avec ses chevaliers. Et puis ça a fini par me plaire, de me mesurer aux garçons. Bien sûr, ma force n'a jamais dépassé celle d'aucun homme d'armes, mais c'était tout de même bien agréable de voir mes épaules s'élargir, mes cuisses prendre du volume, mon ventre dessiner de belles bosses. Enfin, tu connais tout ça, je ne vais pas te faire l'article.

— Et puis ça au moins, c'était un élément de ton destin que tu maîtrisais.

— Oui, c'est ça. C'est tout à fait ça.

— Et le jour où s'est présentée la première promesse d'aventure, la première occasion de quitter ton monde, tu l'as saisie.

— Décidément, tu es vraiment le pire menteur de Baentcher.

C'est le froid vif sur sa figure qui éveilla Vertu. Elle ouvrit les yeux. Un seul œil en fait, l'autre resta obstinément clos. Allons bon, était-elle borgne ? Elle porta la main à son visage. Elle ne se souvenait pas d'avoir autant d'articulations dans le bras. Chacune d'entre elles semblait avoir été fraîchement passée à la sableuse par un ouvrier qui avait toutefois oublié d'enlever le sable. Donc, elle porta la main à son visage. Elle y parvint, ce qui l'informa que son casque de verre avait été brisé sous le choc. Elle repéra une coulée de sang séché sur toute la partie droite de son visage. Elle passa un doigt pétri d'appréhension sur sa paupière, et constata avec soulagement qu'elle était intacte, souple et bombée. Elle était juste collée par le sang coagulé. Elle s'en préoccuperait donc plus tard. Elle poursuivit ainsi le dénombrement de ses organes. L'autre bras était coincé sous ses fesses, aussi dut-elle jouer des lombaires pour le libérer. Les pauvres lombaires. Mais au moins, le bras était encore au bout de l'épaule, et pas à vingt mètres de là traînant dans la poussière. Il faisait nuit, mais les étoiles étaient clairement visibles au-dessus d'elle. Le sol était dur, mais plat. L'option la plus séduisante consistait à rester couchée là et à faire sa nuit, en espérant qu'aucun prédateur ne rôde dans les parages. Toutefois une cruciale question la taraudait : avait-elle encore ses jambes ? À ce qu'il semblait, oui. Vertu savait cependant que les amputés éprouvent couramment des douleurs fantômes dans leurs membres perdus, aussi ne devait-elle pas tenir compte de ce qu'elle ressentait à ce niveau-là. Oui, mais pour en avoir le cœur net, il fallait se redresser. Ce qui, dans son état, demandait pas mal d'abnégation.

C'est à cette aune que l'on distingue les vrais héros des authentiques poltrons. Le pleutre, dans cette situation, gésira tout son content dans sa molle douleur, bien heureux du petit îlot de confort qu'il s'est trouvé au cœur des aléas de la vie, tandis qu'un homme d'action prendra son destin en main et, fièrement, serrant les dents pour ne pas crier, parviendra à se mettre assis sur son cul pour contempler sans tressaillir l'étendue des dégâts. En l'occurrence, Vertu

disposait encore de ses membres inférieurs. C'était déjà ça. Elle en profita pour observer son environnement.

Wow !

Ben tiens, en parlant de WOW, vous connaissez les Salines ?

Il n'y avait aucun prédateur autour de Vertu. À au moins dix lieues à la ronde. Elle en était absolument certaine, car il n'y avait rien autour de Vertu à dix lieues à la ronde. Rien du tout. Rien de rien. Pas un arbre, pas un arbuste, pas un rocher, pas un chameau, rien. Une surface blanche, unie et glacée qui semblait s'étendre jusqu'à l'infini dans un sens, et jusqu'à de hautes et lointaines montagnes dans l'autre. Certes, il faisait nuit, mais la lumière de la lune, des étoiles et de la voie lactée suffisait amplement à lui donner une vision parfaitement nette de la situation.

Elle était au Tartare. Aux enfers. Elle était morte, en somme. C'était la seule explication. Dans un tel panorama, elle n'aurait pas le moins du monde été surprise de voir surgir une douzaine de démons tripodes et cyclopes gros comme des éléphants à la queue leu leu, ou un palmiémipède sautillant, ou toute autre variété de shadok à poil dur. Eût-elle été adossée contre un arbre à montres molles, ou tout autre ustensile sorti de l'imagination démente d'un peintre surréaliste amateur d'absinthe, qu'elle ne se serait pas sentie spécialement dépaylée. Elle tenta de reconnaître les constellations dans le ciel, crut discerner le Bezoar Liquide et la Couronne du Licteur, mais sans pouvoir en être sûre. On avait bien organisé des cours d'astronomie au Lyceum, mais elle les avait séchés pour se concentrer sur l'enseignement de Jaffar, et maintenant, elle s'en mordait les doigts. Puis se tourna vers le seul élément familier de cette hallucinante vacuité : son siège, auquel était toujours attaché le parachèvechute brisé, que le vent agitait par endroits. Elle rampa avec peine sur la dizaine de pas qui l'en séparait, agrippa la toile de soie, et se roula à l'intérieur telle une chenille dans son cocon, retrouvant d'ailleurs ainsi la destination initiale de ces fils de soie. C'est enrobée de la sorte qu'elle finit sa nuit.

III.5 Considérations matérielles

En dormant par épisodes de durées difficilement estimables, elle parvint à faire une sorte de nuit. Lorsqu'elle s'éveilla tout à fait, il faisait grand jour, et hélas, elle avait beau scruter le ciel, il n'y avait pas la moindre trace du plus petit cirrostratus à l'horizon. L'air était vif, le ciel sombre, la visibilité parfaite jusqu'à des distances impressionnantes, sans doute était-elle en altitude. Le soleil était encore bas sur l'horizon. Y avait-il un soleil aux enfers ? Sans doute pas. Elle était donc vivante, et elle se trouvait selon toute vraisemblance dans une quelconque zone désertique du continent occidental. Elle comprit alors que la chaîne de montagnes qui s'étendait en direction du levant devait être cette immense cordillère qu'elle avait survolée à l'aller. Donc, elle savait où elle se trouvait, à quelques milliers de kilomètres près. Bizarrement, ça la rasséra un peu. Elle ignorait en revanche totalement par quel coup du sort elle s'était retrouvée seule en compagnie de son siège et de divers débris, et n'avait pas plus de lumières sur le devenir de ses compagnons. En toute logique ils avaient péri, mais en matière de survie, l'aventurier défie toute logique.

C'est seulement à ce moment qu'elle commença à s'inquiéter de la sienne, de survie. Le sol sous ses pas était constitué de polygones de sel terreux et desséchés. Il ne devait pas pleuvoir tous les jours dans la région. Peut-être même pas tous les ans. Et si l'air était encore frais, il

n'était pas besoin d'être un génie de la météorologie pour prévoir un grand beau temps très très chaud sur l'ensemble de la région d'ici quelques heures. Très intelligemment, elle s'était retenue de boire avant de monter dans la fusée, afin d'éviter les inondations embarrassantes. Du coup, bien que la soif ne la tenaille pas encore, elle savait que ça n'allait pas tarder à commencer. Il fallait trouver de l'eau, et en vitesse.

Il lui fallait donc faire vite. Elle se débarrassa de sa combinaison de vol, sous laquelle elle portait ses vêtements de voleuse. Elle n'avait pas réitéré la sottise de la première fois, et avait au moins emporté sur elle un minimum de matériel d'aventurière. Elle vérifia qu'elle possédait encore le localisateur de clés. Elle l'avait enveloppé dans une blague de cuir emplie d'étope, de telle sorte que, quels que fussent les mésaventures qui pouvaient lui survenir, l'engin avait de bonnes chances de rester opérationnel. Elle trouva aussi, serré contre son cœur, un paquet de feuilles de papier pliées en quatre. Plutôt étonnée de trouver en un lieu si intime un objet qu'elle ne se souvenait pas y avoir placé, elle l'ouvrit en constata qu'il s'agissait des cartes du continent occidental dont Palimon lui avait parlé tantôt. Ah oui, la mission. . . Comme si elle n'avait pas d'autres soucis en tête. Sa tenue de cuir noir n'est sûrement pas la meilleure des protections contre les feux du soleil, aussi découpa-t-elle un grand pan de tissu de soie pour s'en faire une sorte de gandoura blanche dont, bientôt, ne dépassait que le bout du nez. Elle se fit aussi un bâton de marche qu'elle tailla en pointe avec son poignard, afin d'en faire un épieu, et tout comme ses camarades perdus dans la jungle, trouva une utilité au sac du parachèvechute.

Elle étudia alors ses cartes, et consulta le localisateur. Après de sommaires calculs, elle vint à la conclusion que la clé était dans la direction est nord-est, droit vers les montagnes, qu'il lui faudrait traverser. Près de trois cents lieues ! C'était déjà un bon voyage dans une contrée civilisée, ayant des routes et des relais de poste, mais seule, à pied dans un pays étranger et sans doute hostile, ça devenait de la folie furieuse.

D'un autre côté, dans sa situation, toutes les directions se valaient, et en outre, ces montagnes devaient bien émettre quelque torrent, ce qui lui permettrait, si elle les atteignait, de se désaltérer.

Péniblement, elle se mit alors en marche.

Toudot et son groupe consacreront la journée du lendemain à rechercher les restes de leur capsule pour la bonne raison que c'était à l'intérieur que se trouvaient les vivres et les armes. L'entreprise fut facilitée par la topographie particulière de la jungle : la canopée était si touffue qu'aucun rayon de soleil ne parvenait jusqu'au sol, de sorte que rien n'y poussait, hormis des champignons dont certains atteignaient quasiment la hauteur du genou. Toujours est-il qu'un tapis spongieux de feuilles mortes recouvrait les endroits qui n'étaient pas bosselés par les racines et les troncs, ce qui permettait une progression assez aisée. Un autre indice les mit sur la voie : en perforant le plafond végétal, la capsule avait brisé de nombreuses branches et le trou ainsi formé – qui sans doute ne mettrait que quelques semaines à se refermer – laissait filtrer un beau rayon de soleil oblique, visible à bonne distance.

Après sa chute libre et l'incendie dont elle avait été victime, il ne restait pas grand-chose d'identifiable de la pauvre capsule, néanmoins ils ramassèrent diverses affaires utilisables parmi les débris. L'arc et les flèches de Vertu avaient survécu, ainsi que leurs épées et leurs armures, qu'ils revêtirent. La plupart des rations avaient brûlé ou pris l'eau et à l'exception de deux gourdes de petite contenance, les contenants à liquide étaient percés. Mais ce n'était pas le plus grave.

Hélas, ce qu'ils craignaient venait de se produire : ils avaient compté, pour revenir à Schizietta, sur sept potions de rappel, de puissants élixirs concoctés par les meilleurs mages de la ville. Hélas, les fragiles fioles avaient été les premiers objets à se briser lors du choc. Nul ne commenta ce spectacle désolant, il n'y en avait aucun besoin.

Ceci étant, on s'approchait de midi, pour autant qu'on puisse se fier à une heure dans la jungle, et nos amis décidèrent de faire une pause pour se restaurer et faire le point. Toudot, le docteur, la Princesse et Dizuiteurtrente conversèrent longuement et doctement au sujet des étoiles et des planètes, de l'orientation de la lune, de la mousse des arbres, des vents dominants et des divers éléments qu'ils avaient pu observer lors de leur descente. Chacun avait un avis, des arguments et des compétences techniques à faire valoir à l'appui de ses thèses, et en tirait de complexes philosophies sur la direction à prendre. Ange et Corbin, pour leur part, écoutèrent poliment, puis, voyant que ça allait s'éterniser, s'éclipsèrent discrètement, car ils ne comprenaient rien et ces bavardages les emmerdaient.

Ils firent quelques pas et débouchèrent sur un minuscule vallon au fond duquel coulait un filet d'eau gros comme deux doigts. Le liquide semblait tout à fait clair et potable, aussi se mirent-ils en devoir de remplir leurs deux gourdes. L'opération était plus complexe qu'il y paraissait, car s'ils se contentaient de planter la gourde en travers du flux, nul doute qu'ils allaient ramasser plus de boue et de sable qu'autre chose. Après plusieurs essais, ils mirent au point un ingénieux système de barrage, constitué de branches souples recouvertes de feuilles déliquescentes, ce qui leur permit de constituer une mare suffisamment profonde pour qu'ils puissent y faire proprement leur petite affaire. L'eau était si fraîche qu'ils en profitèrent pour s'en remplir la panse, puis, voyant que la conférence ne se dirigeait pas vers une issue rapide, se déchaussèrent et trempèrent leurs pieds.

— Ah, dit alors Ange en s'allongeant à même le sol, voilà une petite aventure comme je les aime. Du calme, du repos, une nature plaisante.

— Tout de même, nous avons perdu Vertu.

— Perdu? Égaré tout au plus. Je ne pense pas qu'elle soit morte.

— Ah, toi aussi tu as ce sentiment? C'est vrai que quelque chose, au fond de moi, me dit qu'elle est quelque part, bien vivante.

— Oui, il y a ça. Et puis je ne sais pas si tu as remarqué, mais l'histoire s'appelle « la catin de Baentcher », donc du coup, y'a peu de chances qu'elle meure avant la fin.

— Y'a ça aussi, c'est vrai.

— Néanmoins, il y a tout de même quelque chose qui m'inquiète dans cette affaire. Parce que faut être honnête, depuis un moment, j'ai quand même l'impression que le père Asp, il tire à la ligne.

— Hein?

— Ben oui. Attends, ça fait combien de temps qu'on bavarde et qu'on a pas vu un combat? Tu trouves pas que ça ralentit, là?

— Non, pas du tout.

— Ah. Bon, je me fais peut-être une idée.

Ils restèrent ainsi allongés de longues minutes, soulageant leurs corps fatigués, contemplant le kaléidoscope mouvant des ombres du feuillage jouant avec les nervures ramifiées des grands arbres et les lianes soufflées doucement par le vent. Ils détaillèrent à loisir les étagements de grands champignons tabulaires stratifiés le long des troncs, la surprenante variété de leurs formes et de leurs coloris, et les mille manières différentes dont vers, insectes et oiseaux les avaient piquetés. Les oiseaux, justement, étaient nombreux à voler joyeusement au-dessus

d'eux, pépianant de contentement à la vue de quelque lourde grappe de fruits, ou prévenant leurs congénères de l'approche d'un colobe ou d'un boa arboricole. Bientôt, de timides dendrobates qu'ils avaient dérangés en perturbant le cours du ruisseau refirent leur apparition, constellant les feuilles avoisinantes d'une symphonie de couleurs incroyablement vives, avant de coasser en un continuum d'incessantes stridulations.

— Ouais, finalement t'avais raison, il tire à la ligne.

— Ah ! Tu vois.

— Mais pourquoi c'est inquiétant ?

— Ben, tu sais, quand il est pas inspiré, d'habitude, il va fouiller dans sa bibliothèque, il sort son monster manual, et il va nous balancer dans les pattes une quelconque saloperie dont t'as même jamais cauchemardé.

— Oh merde. Bah, y ferait pas un truc pareil.

Soudain, les grenouilles se turent à nouveau. Les oiseaux s'en furent, les colobes allèrent hurler plus loin, et les boas se lovèrent, immobiles et terrifiés. Dans les noirs fourrés, quelque chose s'avavançait sans ménagement, brisant les branches avec fracas, retournant branches et rocs, quelque chose qui soudain émit un mugissement furieux.

« Putain, moi et ma grande gueule... »

III.6 Fight to survive

Inutile de dire qu'ils ne perdirent pas de temps à se rechausser, et filèrent retrouver leurs compères et leurs armes sans demander leur reste. Ceux-ci, alarmés par les craquements et hurlements de la bête furieuse, avaient déjà pris des dispositions, la Princesse en arrière, l'esprit en alerte et la dague pas très loin de la main, le docteur à ses côtés pour former une dernière ligne de défense à l'aide d'un gros bâton, Toudot en première ligne, équipé de sa longue épée, d'un bouclier rond et d'un casque bardite, et Dizuiteurtrente s'esquivant parmi les ombres, prêt à prendre l'ennemi en traître. La princesse lança son glaive et sa gauchère à Corbin, qui les saisit au vol avant de flanquer Toudot, Ange le dépassa et, en deuxième ligne, s'empara de l'arc de Vertu, bien qu'il n'eût jamais fait montre d'une grande compétence avec ce type d'arme.

De peu engageantes volutes de vapeur s'insinuèrent entre les lianes basses, un écran de fumée dissimulait l'approche de l'ennemi. Une odeur infecte frappa alors les narines de nos héros tandis que le bruit se rapprochait inexorablement, mêlant les sons d'une reptation chaotique à une bruyante et profonde respiration. Hélas, par instants, des fragments de la chose étaient discernables derrière le brumeux paravent. Un amas abominable de chair rose et mouvante, à la surface sans cesse renouvelée, un ennemi informe. Parfois, un œil pervers scrutait ses ennemis, l'œil rond, dément, d'une chimère insane.

La lente approche de la bête était éprouvante pour les nerfs, et bientôt, Ange n'y tint plus. Une flèche plus puissante qu'il ne l'aurait voulu partit en sifflant vers l'horreur rampante et se ficha dans la chair tremblotante avec un bruit mou, suivi d'un horrible hurlement. Avant qu'il n'ait eu le temps d'encoche une seconde flèche, le monstre lança son attaque. Sortant un pseudopode de ses volutes protectrices, il transféra prestement sa masse à l'extérieur, tout en se constituant deux tentacules massifs qui claquèrent dans l'air avant de partir à l'assaut de ses proies. Ses deux yeux roulant dans leurs orbites, d'une manière presque comique, et sa grande bouche édentée évoquant un sphincter étaient les seuls éléments fixes de sa physiologie.

Les deux fouets se détendirent en direction de Toudot et Corbin, ce dernier esquiva de justesse, portant au passage une estafilade à la chair répugnante. Toudot, pour sa part, se protégea derrière son bouclier, dégagea rudement le tentacule musculeux et frappa de toutes ses forces pour le trancher, mais c'était sans compter sur la rapidité du monstre qui avait habilement incurvé son membre pour que le coup l'évite. Il repoussa à son tour le bouclier de Toudot ainsi que celui qui le portait, le faisant rouler à terre. Une flèche d'Ange visant – sans les atteindre – les yeux du monstre vint cependant troubler son attaque, ce qui permit au guerrier de se dégager. Le tentacule s'était rétracté, puis il se détendit à nouveau pour former une boucle, un lasso destiné à circonvenir le guerrier de Pthath. Pendant ce temps, Corbin parvenait tant bien que mal à éviter les étreintes de son tentacule, lui infligeant des dégâts mineurs. Hélas, il nota que les plaies se refermaient aussitôt qu'elles étaient ouvertes. Observant ce phénomène, la Princesse eut une idée : elle arrêta le geste d'Ange qui s'apprêtait à lancer une nouvelle flèche, et prodigua à celle-ci un sortilège de sa connaissance. C'était chose malaisée que de lancer une incantation au milieu d'un tel combat, à proximité immédiate d'un monstre hideux dont on entendait le vacarme derrière soi, mais en aventurière quelque peu expérimentée, elle parvint à accomplir sa tâche. La flèche, jusque-là parfaitement ordinaire, se teinta de noir et de filets rouges dansant sur toute sa longueur. Lorsque le voleur put reprendre son tir, il visa soigneusement, attendit que la masse de l'ennemi fut à peu près immobilisée, et lâcha enfin son projectile avec douceur, comme dans un rêve. Dès qu'elle eut dépassé le bois de l'arc, elle s'enflamma et fila en un ronflement d'apocalypse, laissant derrière elle un sillage incandescent de flammèches blanches. Elle frappa l'horreur en dessous de la bouche, là où les humains ont un cou, et explosa en enflammant tout l'avant de son corps frémissant. Il poussa un hoquet, se redressa jusqu'à porter sa hauteur à celle de deux hommes, puis s'abattit avec violence sur le sol. Nos compères n'eurent toutefois pas le temps de fêter leur victoire : loin de périr brûlé, l'affreuse bête se roulait dans l'humus frais afin d'éteindre le feu qui le rongea. Afin d'éviter toute attaque par derrière, il émit un énorme bourrelet de chair par la partie arrière de sa personne, qui se transforma en une sorte de lourd marteau au bout d'un tentacule haut de deux pas, qui balayait l'air autour de lui en moulinets menaçants.

Quenessy ne perdit pas son temps à admirer le résultat de son sortilège, elle entama aussitôt l'enchantement d'une deuxième flèche, blanche celle-là. Lorsqu'elle quitta l'arc d'Ange, elle se mit à crépiter d'énergie, puis fit beaucoup d'effet au monstre qui se redressait pour attaquer : une violente décharge électrique se propagea depuis le point d'impact, provoquant des spasmes incontrôlables et vraisemblablement douloureux chez le métamorphe, qui se mit alors à prendre les formes les plus diverses et les plus saugrenues. Il recula enfin, comprenant qu'il avait sous-estimé la résistance de ses proies. Voulait-il fuir, ou bien gagner du temps pour panser ses blessures ? Toujours est-il qu'après avoir reculé de quelques longueurs de son corps mouvant, perdant au passage quelques gros bubons de sa substance infecte, il y eut un sinistre craquement, des feuilles et des brindilles se mirent à pleuvoir, suivies d'une ombre énorme. Il releva la « tête ». Il n'eut que le temps d'apercevoir une branche énorme lui tombant dessus depuis les frondaisons, une branche pourrie que Dizuiteurtrente avait délogée à son passage. Écrasé sous la masse végétale, presque coupé en deux, l'horreur protéiforme tenta de se dégager par une débauche de contorsions puissantes, mais ses efforts furent réduits à néant par la prompt arrivée de la princesse Quenessy qui, voyant les effets de l'électricité sur la bête, toucha de ses mains entourées d'un puissant sortilège la surface répugnante du monstre, y imprimant une puissante décharge d'énergie. À nouveau, des spasmes horribles parcoururent la bête agonisante, que Toudot, Dizuiteurtrente et Corbin achevèrent avec dégoût en bûche-

ronnant le titan amorphe jusqu'à ce qu'il n'en reste aucun bout qui fût plus gros qu'une tête humaine.

— Ah, s'exclama le docteur, que Hazam me foudroie si j'ai jamais vu bête aussi répugnante. Qu'est-ce que c'était ?

— On comptait un peu sur votre science pour nous éclairer, docteur, répondit Dizuiteurtrente.

— J'ai beau me creuser la cervelle, dit Toudot, je n'ai jamais rien vu de tel, ni jamais entendu parler.

— Regardez ça ! s'exclama soudain Ange (qui fidèle à son habitude, profitait de ce que ses compagnons discutaient stérilement pour détrousser les cadavres). Voyez, j'ai trouvé ça dans les restes du monstre.

Ça, c'était un grand couteau au manche de cuivre et à la lame d'obsidienne, une arme ornée de glyphes hideux autant qu'abscons, dont aucun de nos héros n'avait jamais vu d'exemplaire.

— C'est très intéressant, nota le docteur, ceci témoigne du fait qu'il y a des êtres humains sur ce continent. N'est-ce pas réconfortant de savoir que nous avons des frères dans les parages ?

— Je préférerais qu'ils soient un peu moins dans les parages et un peu moins nombreux, dit alors Toudot en tirant son épée.

Car une vingtaine d'hommes venaient de sortir des bois dans le plus grand silence, formant un grand arc de cercle. Ils avaient la peau cuivrée, pour autant qu'on puisse en juger dans la pénombre de la jungle, et n'étaient vêtus chacun que d'un pagne tressé, de bandes d'étoffe rouge serrées autour des cuisses et des biceps, de bracelets cliquetants de pierreries et de lourds colliers formant quasiment un pectoral. L'un d'eux, sans doute le chef, se singularisait par une coiffe extravagante à cinq grandes plumes bariolées. Tous étaient tatoués de motifs géométriques complexes et avançaient sans montrer de peur, armés d'une lance, d'un bouclier de paille ovale et d'un coutelas semblable à celui qu'ils venaient de découvrir.

Toudot examina froidement les options qui se présentaient. Il y avait la fuite, mais ces hommes les rattraperaient facilement, ils étaient sur leur terrain. Il était aussi possible de se battre, avec d'ailleurs quelques chances de réussir car ils disposaient d'un armement supérieur et d'une magicienne, mais c'est fort hasardeux.

« Je pense que la meilleure chose à faire, c'est de nous rendre. Nous ne savons de toute façon pas où aller, ces gens vont sans doute nous conduire à un quelconque village, nous en apprendrons plus à ce moment-là. »

La silhouette blanche s'effondra enfin dans la poussière, au pied des collines pelées qui annonçaient les premiers contreforts de la grande cordillère. Comme tant d'autres créatures avant elle, la bête venait de découvrir qu'au-delà du désert de la soif, il n'y a point d'eau. Comme tant d'autres créatures, elle venait de s'effondrer, sa volonté brisée par le désespoir. Le grand condor, qui suivait depuis des heures la démarche titubante de ce malheureux bipède, observa la scène avec satisfaction, mais sans haine. Un bon repas en perspective. Par sécurité, il allait attendre un peu, conservant son altitude en jouant habilement des puissants tourbillons ascendants qui remontaient de la plaine surchauffée. Ah, mais le soleil déclinait déjà ! Bientôt, les bêtes terrestres allaient sortir de leurs terriers, les chacals, les pumas, toutes ces créatures qui, à n'en pas douter, n'allaient sûrement pas lui laisser les beaux morceaux sous prétexte qu'il avait vu la proie le premier.

Sa religion faite, le grand condor fondit sur sa proie, et se posa à proximité. Il aimait bien ce genre de situation, car le terrain étant parfaitement dégagé, il ne craignait pas l'attaque d'un prédateur. Il se posa à quelques mètres et observa le petit tas de chair enveloppé dans

une étrange peau agitée par le vent. Ça ne bougeait pas. Ça sentait bon la sueur et la peur. Il se rapprocha en se dandinant, jetant des coups d'œil à droite et à gauche. Il se pencha au-dessus de l'animal et en estima la taille. Il s'approcha encore un peu, poussa du bec un membre qui traînait par terre, inerte. Il considéra le tronc affalé sur le sol desséché, qu'une faible respiration soulevait encore. Il picora un peu en divers endroits, faisant perler ici et là de minuscules fleurs de sang. Tout ceci était bien appétissant.

Soudain, la créature se retourna, saisit le cou du grand condor et le plaqua au sol. L'oiseau comprit alors qu'il avait été piégé, et que dans le grand jeu de la chaîne alimentaire, il avait mal estimé la place qu'il occupait par rapport à cette créature. Il se débattit, avec toute l'énergie que mettent les bêtes sauvages lorsqu'il est question pour elles de survivre, mais bien qu'épuisé et blessé de maintes façons, le bipède fut le plus fort.

Et alors, le grand condor comprit que ce n'était pas à sa chair que l'autre en voulait, ce n'était pas aussi simple. Il sentit ses forces l'abandonner, ou plutôt, lui être arrachées. Un désespoir sans fond saisit le volatile lorsqu'il comprit que, par quelque procédé qu'il ne comprenait pas, on buvait sa vie, on absorbait son essence vitale, la substance même de son être.

Un hurlement déchirant résonna dans la plaine désertique.

Encore troublée par l'ivresse que confère la noire sorcellerie de la Déesse Noire, Vertu se redressa. Elle avait recouvré quelques forces, pas assez à son goût. Le maléfique enseignement de Jaffar avait enfin trouvé quelque utilité dans cet endroit maudit. Elle se retint toutefois de triompher. Sa soif et sa faim étaient en partie étanchées maintenant, mais elle savait qu'elles reviendraient, ces sinistres compagnes des expéditions désastreuses. Ce n'était qu'une question de temps, il lui fallait de l'eau.

De l'eau, il y en avait forcément. Ce grand oiseau devait bien boire quelque chose pour rester en vie. Ses proies aussi. Une idée lui vint alors, l'enseignement de Jaffar allait encore être utile. Car le jour où elle avait appris le Drain de Vie, son mentor lui avait inculqué un autre sortilège qui, sur le coup, ne lui avait pas semblé bien intéressant. Ah, si seulement elle avait prêté plus d'attention à ce qu'il avait raconté... Elle essaya tout de même, priant pour que Nyshra se montre clémente avec sa distraite servante.

Elle ramassa le cadavre desséché du pauvre oiseau, se mit à l'abri derrière un rocher saillant, et porta contre son cœur la frêle dépouille. Puis, elle chanta, sans grand talent mais avec conviction, l'Injonction de Rappel Animal.

Ah, quel doux sentiment de puissance l'envahit lorsqu'elle sentit son esprit quitter son corps pour s'insinuer avec force dans l'enveloppe vide. Ça marchait ! Bientôt, elle ressentit le vent s'engouffrer sous ses plumes, la vigueur gagner ses ailes mortes, quelque substitut de sang glisser en silence dans ses veines. Et tandis que son corps humain s'affalait contre la pierre, elle prit son envol, lentement, majestueusement, au-dessus des collines, au-dessus des vallées, jusqu'à ce que d'un regard de ses yeux pourrissants, elle put embrasser tout le labyrinthe des cañons où, à n'en pas douter, elle débusquerait l'eau qui lui faisait tant défaut.

III.7 On peut pas dire que ça s'arrange franchement

Il y a quelques années, un homme s'était perdu dans le désert américain. Il avait fait toutes les conneries possibles et imaginables. Il s'était éloigné de son véhicule, il n'avait pas pris d'eau, il avait marché en plein jour, c'était comme s'il avait pris le manuel « la survie en milieu hostile pour les nuls » et s'était acharné à en prendre l'exact contrepied pour voir ce

que ça faisait. On l'avait retrouvé, inexplicablement vivant au bout d'une semaine. Après qu'il se fut requinqué et qu'il eut raconté aux sauveteurs consternés les « techniques » qu'il avait employées, il devint évident que s'il était encore vivant, c'était uniquement en raison d'une farouche et surhumaine volonté de survie. Mais d'où venait-elle, cette envie de vivre ?

« Je suis en instance de divorce, et ça me faisait trop chier que ma femme hérite de tout », expliqua-t-il.

Cette histoire, probablement du registre de la légende urbaine, illustre néanmoins combien il est primordial d'avoir une bonne raison de vivre pour se tirer des pièges que vous tend, imperméable à votre bonne volonté, la stupide nature.

Vertu, par exemple, avait fini par repérer un petit trou d'eau entouré de végétation pas trop éloigné, et une fois rentrée dans son corps, elle s'était aussitôt remise en route. Elle s'était alors rendue cruellement compte du sens profond de l'expression « à vol d'oiseau » et de la différence que ça fait avec « à vol de pied ». La nuit tomba, mais comme la précédente, elle fut très claire, de telle manière qu'elle pouvait encore se déplacer assez efficacement, bien que le sol fût devenu rocailleux, pentu et très accidenté. Elle tomba plusieurs fois, s'écorcha en divers endroits, mais poursuivit sa progression. Elle commençait à être exténuée, la soif et la fatigue venaient de recevoir le renfort d'un troisième larron, la faim, et ses pas se faisaient hésitants. Il lui fallait faire des détours au fond du lit d'un torrent asséché qui montait en assez forte pente, et ses cuisses étaient en feu. Néanmoins, elle avançait, songeant au reflet de cette eau fraîche qu'elle avait vue depuis là-haut. Ah, comme ça semblait facile, quand on volait...

Il faut donc, comme je vous l'expliquais tantôt, de solides raisons de s'accrocher à la vie pour endurer les souffrances d'une longue et aléatoire misère au lieu de se laisser aller paisiblement sur le chemin qui mène à la mort. Il faut avoir en tête un objectif précis et important pour ne pas s'effondrer et accepter l'inéluctable fin. Il faut des motivations bien ancrées à l'âme, comme par exemple l'envie furieuse de voir un jour Condeeza Gowan crucifiée tête en bas, pour surmonter le désespoir qui vous saisit lorsque vous découvrez, lové à proximité du point d'eau qui va vous sauver la vie, un putain de gros basilic de merde !

Je vous prierais ici de croire qu'en cet instant, Vertu supporta stoïquement l'immense déception que lui causait cette vision d'horreur, fit une plaisanterie laconique du genre « Un basilic ? Voici qui me laisse de marbre ! » Je sais que vous avez tous une haute opinion de notre héroïne, et qu'il ne vous plairait pas de la voir s'agenouiller en pleurant de rage, taper du poing contre un rocher et maudire les dieux comme le feraient les gens du commun. On va donc faire comme si.

Il n'en demeure pas moins qu'après quelques minutes, elle se mit à chercher un moyen de circonvenir la sale bête, une attitude que l'on est en droit d'attendre d'une héroïne digne de ce nom.

Ils marchèrent jusqu'à ce que la nuit fut tombée, puis campèrent à même la jungle en compagnie des hommes armés. Un point n'était pas très clair, c'était leur statut. Ces hommes les avaient-ils capturés, ou bien les avaient-ils invités à les suivre ? Étaient-ils géoliers, guides ou escortes ? D'un certain point de vue, ils n'avaient pas insisté pour leur enlever leurs armes. D'un autre, ils étaient plutôt rudes dans leurs manières, et à les voir agir, on n'avait guère envie de faire des expériences pour voir ce que ça donnerait si l'on essayait de partir dans une autre direction. En outre, les difficultés de langue rendaient impossible toute communication plus élaborée que celle qui consiste à porter la main à sa bouche pour mimer l'action de

manger ou de boire. Les guerriers parlaient en effet un sabir guttural et particulièrement laid, composé de syllabes courtes et hachées, avec beaucoup trop de consonnes, et qui semblait plus adapté à donner des ordres dans le fracas des champs de bataille qu'à conter fleurette et madrigaux aux jolies dames. Par bonheur, ils étaient peu bavards, de telle sorte que leurs affreux grognements étaient rares.

Néanmoins, quelque rugueuse que fût cette compagnie, elle n'en était pas moins appréciable. S'il arrive parfois que quelques espèces de bêtes féroces attaquent des groupes de six hommes, il est rare qu'elles s'en prennent à une troupe approchant la trentaine. En outre, ces gens connaissaient la jungle, savaient faire la différence entre les bons et les mauvais fruits, les champignons comestibles et les mortels, l'eau qui désaltère et l'eau qui donne la diarrhée, ils savaient lire dans le terrain des chemins praticables là où l'œil non-exercé ne voyait qu'un fouillis sans rime ni raison, bref, ils étaient chez eux. C'était réconfortant de se sentir chez quelqu'un.

Le lendemain, ils se remirent en route, et bientôt, totalement par surprise, ils sortirent de la jungle. On avait coupé les arbres sur une bande large d'une centaine de pas, sans doute pour dégager un terrain impropre à l'avancée de certaines bêtes. Un peu plus loin s'étendait une prairie où paissaient de drôles de bêtes évoquant des chèvres géantes à long cou, des créatures laineuses à l'aspect particulièrement stupide, mais il arrivait parfois que la nature joue des tours en conférant une assez forte intelligence aux bêtes les plus ingrates (en l'occurrence toutefois, ce n'était pas le cas). De jeunes pâtres fort crasseux et à moitié nus s'occupaient de ces troupeaux, trompant leur ennui en jouant d'une sorte de flûte à multiples tuyaux. Ils semblaient aussi se livrer à une compétition pour déterminer une bonne fois pour toutes qui avait les cheveux les plus gras et les plus collés. C'est à ce niveau qu'ils rejoignirent enfin un sentier digne de ce nom, qui se fit bientôt chemin, jusqu'à s'ornier d'une sorte de pavage. Un chemin dépourvu d'ornières, ce que le docteur nota avec attention, faisant remarquer que les gens d'ici ignoraient peut-être l'usage de la roue. Pourtant, l'artère était fréquentée, car ils croisèrent bientôt des cohortes de paysans à la limite de la famine croulant sous leurs fardeaux, et de soldats qui ne semblaient pas avoir ces problèmes.

Les pâtures cédèrent le pas aux champs, curieusement aménagés sur des terrasses à flanc de collines et séparés par des murets. Un grand nombre de pauvres bougres y peinaient sous le regard de contremaîtres impitoyables, qui à l'occasion faisaient usage du fouet ou du bâton (chacun avait sa méthode pour améliorer les rendements à l'hectare). Ces malheureux, vêtus de nippes et de ridicules petits chapeaux ronds semblaient trimmer sans répit, ne s'arrêtant que pour cracher le jus infect d'une énorme chique qu'ils mâchonnaient tous autant qu'ils étaient, hommes, femmes ou enfants. Une chique qui ne semblait pas avoir pour principale vertu de protéger des caries, puisqu'ils étaient tous édentés.

Puis ils découvrirent enfin leur destination, perchée contre les flancs d'une montagne trop escarpée pour qu'on la mette en culture, une cité fortifiée, aux immenses temples et aux vastes palais, assez grande pour accueillir dix à vingt mille âmes. D'où ils se trouvaient, ils pouvaient distinctement admirer à quel point tous les bâtiments étaient peints de vives couleurs et de motifs en zig-zag qui leur donnaient une allure très gaie. Dans l'air sec de la vallée, les fumées des multiples foyers se dispersaient en volutes multiples, synonymes de victuailles et de chaleureux repas.

« Ah, enfin, la civilisation ! » s'enthousiasma le docteur.

Dans le champ qu'ils traversaient toutefois, ils furent témoins d'une scène curieuse. Un vieux paysan recru de fatigue, que dans toute autre contrée on aurait invité à reposer ses vieux os

au coin d'un bon feu avec un bol de soupe, venait de trébucher au bord du chemin, laissant choir le contenu du lourd panier qu'il portait sur son dos. Ce n'était pas grand-chose de bien précieux, des bottes de longues herbes destinées à quelque travail de vannerie, toutefois l'un des hommes robustes qui surveillaient le travail accourut. Il aboya un ordre incompréhensible. Le vieil homme le regarda, et commença à répondre, mais l'autre répéta son commandement. Alors, le vieux s'agenouilla humblement et courba la tête. Le grand gaillard saisit alors sa lourde massue de bois incrustée d'éclats de pierre, et d'un coup précis autant que violent à l'occiput, expédia le malheureux au paradis des traîne-misères. Les autres paysans observèrent la scène avec détachement, puis reprirent leur labeur, sans plus de cérémonie, laissant le cadavre au bord du chemin.

« Quand je parlais de civilisation, vous aviez compris que c'était dans l'acception la plus large du terme. »

Elle s'écarta en sang du cadavre du basilic, dont la tête n'était plus qu'une masse immonde écrasée sous un gros rocher. Vertu avait finalement triomphé, contre toute attente, de la créature reptilienne au mortel regard. Elle avait dû sa victoire à une approche furtive, à de douloureuses acrobaties à flanc de rocher, au son sang froid dont elle avait fait preuve lorsque l'abominable saurien verdâtre avait bougé, humant l'air de son groin, inquiet. Elle n'avait pas tremblé, malgré la fatigue et la peur. Puis, très lentement, pouce par pouce, elle avait repris sa progression jusqu'au rocher qui surplombait la mare. De là, elle s'était préparée à un affrontement qui serait fatalement bref. Il avait fallu battre au jeu de l'immobilité un être réputé pour y être passé maître. Elle avait songé cent fois au moindre de ses gestes. Puis, lorsqu'elle avait été sûre que rien ne pourrait mieux la préparer, elle avait empoigné son épieu, et brusquement, se détendant comme un ressort, avait jailli dans les airs avant de fondre de quatre pieds de haut sur la bête écailleuse. Mais l'armure de la bête était plus épaisse qu'elle ne l'avait escompté. L'épieu avait ripé. Se retournant vivement sur ses trois paires de pattes, elle avait riposté d'une morsure cruelle au flanc, qu'elle n'avait toutefois pas eu le temps d'assurer avant que Vertu ne s'en défasse. Terrorisée, mais conservant les idées claires, elle avait alors bondi derrière le rocher qui lui avait servi de promontoire, avant que l'ignoble reptile ne la pétrifie de son mortel regard. Elle avait ramassé la grosse pierre, celle qui lui avait semblé la plus lourde qu'elle puisse soulever de ses muscles affaiblis par les blessures et les privations. Elle avait alors dû se fier à sa seule ouïe pour repérer son ennemi, allait-il passer à gauche ou à droite ? Qui serait le plus rapide ?

La dépouille écailleuse en témoignait maintenant. Tenant d'une main son flanc déchiré, Vertu s'était dirigée en chancelant vers le point d'eau, où elle s'était écroulée sans retenue. Elle avait absorbé goulûment tout ce que son estomac avait pu accepter, jusqu'à s'en donner envie de vomir.

Puis, elle avait examiné sa blessure. On disait la morsure du basilic empoisonnée. Était-ce vrai ? Elle en aurait bientôt le cœur net. Elle s'assit au bord de l'eau, le cul dans la boue, et réfléchit à sa situation, qui n'était guère brillante. Même s'il n'avait aucun venin, ce carnivore puant avait dans sa gueule assez de germes pour vous donner dix maladies mortelles. Elle était perdue sans le secours d'un prêtre. . .

Ah oui, au fait. . .

Un mouvement attira son attention à la lisière de son champ de vision. À quelques pas de là, près de la charogne, deux masses noires indistinctes bougeaient vivement. Il y eut un petit couinement particulièrement désagréable. Des hyènes ou des chacals, qui se chamaillaient déjà

autour de la dépouille. On ne perdait pas de temps, dans ce désert. Peut-être était-ce aussi un peu pour elle qu'ils traînaient dans les parages ? Elle se mit à quatre pattes et avança vers la source de l'agitation. Elle n'eut pas trop de peine à simuler un animal blessé se traînant misérablement. Les deux canidés glapissant cessèrent bientôt leurs disputes, et voyant que la nourriture venait à eux, se séparèrent, un à droite, un à gauche. Puis, la prenant en tenaille, ils s'approchèrent un peu, un peu plus, un peu trop. . .

Elle se détendit soudain, tout comme pour le condor qu'elle avait occis tantôt, elle se lança à corps perdu contre l'un des charognards, chez qui la surprise se mua soudain en abominable terreur. Comme elle l'avait escompté, son frère, subodorant quelque diablerie, prit la tangente au triple galop sans demander son reste, tandis qu'elle restait seule, intimement liée à sa victime mourante.

Lorsque tout fut consommé, elle tomba à terre, les bras en croix, apaisée. Elle partit d'un petit rire nerveux, puis acheva sa reptation vers le corps du basilic. Elle le retourna sur le dos, ouvrit son abdomen d'un coup de lame, écarta les côtes avec fureur, puis plongea sa tête tout entière parmi les entrailles tièdes de la bête pour se repaître de ses chairs crues à même les os.

Un hurlement déchirant retentit sur toute l'esplanade des temples au moment précis où, leur longue escalade achevée, nos amis y arrivèrent. En haut de la pyramide de Tlotlecloptepec, dieu de la guerre, le prêtre venait d'immoler un jeune enfant sur l'autel noir.

Ceci signifiait pour les habitants de la cité qu'il était cinq heures du soir.

L'esplanade offrait des alignements d'idoles hideuses et bariolées, des champs cérémoniels bornés par d'horribles sculptures de têtes humaines déformées jusqu'à leur donner une forme cubique, et de hauts mats aux pieds desquels on avait déposé des colliers de fleurs et des corbeilles de fruits. Trois grandes pyramides à degrés, ainsi qu'une profusion d'autres bâtiments moins élevés, en formaient le périmètre. Des fidèles pénitents et des prêtres hautains la sillonnaient en tous sens, vaquant à leurs mystérieuses affaires. Le jour bientôt déclinait, et on allait allumer les torches sacrées de Xlutloplthli, le dieu combattant, tandis que dans le secret de son sanctuaire, on immolerait comme chaque soir sept chatons à Itchlipotchcahua, dieu de la fureur martiale.

Mais nos héros, ignorant tout de la langue et des coutumes, n'avaient guère le moyen de s'imaginer tout cela. On les conduisit par l'allée cérémonielle, dédiée à Tchitchenapanca, le dieu des blessures, jusqu'à un bâtiment plus bas, mais plus vaste encore que les pyramides, un palais aux allures de forteresse. Ils ne purent qu'apercevoir toute la vie de la cité qui bourdonnait de part et d'autre de la voie sacrée, les marchés, les colporteurs, les petits artisans. Ces gens ordinaires que l'on trouve dans les villes, et qui semblaient tout juste un peu mieux nourris et traités que les pauvres diables qui trimaient dans les champs.

Ils entrèrent donc, et furent tout de suite frappés par l'atmosphère du palais, fraîche et humide, qui contrastait avec l'air sec du dehors. En étaient responsables des rigoles ménagées à hauteur de regard le long des murs de pierre massive, et qui à intervalle régulier déversaient par de petits canaux de minuscules cascades qui suintaient le long des parois en cascades moussues. À ceci s'ajoutait le fait que, dans tout l'édifice, il n'y avait pas la moindre fenêtre, et fort peu de portes, lesquelles ne donnaient que sur des murs qu'il fallait contourner et contourner encore pour pénétrer dans le cœur de l'ouvrage. De la sorte, pas un rayon de soleil ne pénétrait jamais dans l'étrange manoir, chichement éclairé par les mèches de très rares lampes à huile.

Les soldats qui les avaient conduits jusque-là leur barrèrent alors le chemin d'une assez vive

autorité, et désignèrent un coffre où s'entassaient des armes en grandes quantités. Ils hésitèrent un instant, puis voyant le nombre de leurs adversaires, ils se dirent qu'il valait sans doute mieux éviter tout affrontement, et se défirent de tout leur équipement pointu. Le chef des gardes aboya son contentement, puis désigna une porte obscure, surmontée d'un linteau figurant quelque hideux entrelacs de ronces, ou d'autres choses.

Ils entrèrent, seuls. Les gardes refermèrent la porte derrière eux, sans entrer eux-mêmes. Ils se tenaient maintenant dans quelque vaste sanctuaire baigné dans une odeur douceuse de sang corrompu, pris d'une bien légitime appréhension. Quel étrange enchaînement d'événements les avait-il conduits à se jeter ainsi de leur plein gré dans ce piège, sans arme d'aucune sorte ? Il vint soudain à l'idée de la Princesse que jamais, du temps de Vertu, ils ne se seraient retrouvés dans une aussi mauvaise situation, et que tout compte fait, remettre l'autorité entre les mains de Toudot sans en discuter, sous prétexte qu'il était baraqué, couturé de cicatrices et plus vieux que la moyenne n'avait peut-être pas été la chose la plus intelligente qu'ils aient faite.

La pièce était encore plus sombre que la précédente, toutefois, avec un peu d'habitude, il était possible d'en distinguer des détails. À n'en pas douter, c'étaient bien des idoles, des totems, des pièces de mobilier et des divers ustensiles d'or qu'éclairaient les maigres flammèches, et tout ceci jonchait le sol dans le plus grand désordre. On avait de-ci de-là placé des tentures entre les colonnes, de telle sorte qu'il était impossible d'embrasser l'étendue du lieu, aussi était-il difficile de se placer de façon à s'y défendre efficacement. Mais était-ce seulement bien utile de se défendre ? Car il apparut que l'endroit n'était pas si effrayant qu'il en avait l'air au premier abord. En vérité, c'est même avec une certaine quiétude qu'ils poursuivirent leur progression, écartant sans appréhension les tissages pourrissants pour arriver devant le trône. Joie ! Une bienveillante créature siégeait là, débonnaire et magnifique, un être humanoïde de grande taille revêtu d'une robe somptueuse, dont la face violacée et squameuse aux immenses yeux blancs s'ornait, non pas d'une bouche vulgaire ou de quelque pilosité mal venue, mais d'un agréable fouillis de tentacules mutins agités de mouvements lents et harmonieux. Leur ami céphalopodien se leva alors lentement pour les accueillir, ses grandes mains à trois doigts largement ouvertes en signe de bienvenue. Comme il était beau ! C'était un ravissement pour les yeux, et un grand honneur que d'être en présence d'une sainte créature comme celle-ci. Pris d'une même inspiration, nos amis courbèrent humblement la tête pour présenter leurs crânes à la créature qui approchait.

Quelle extase.

C'était un peu moins l'extase pour Vertu, qui pour sa part en chiait comme un Russe, mais au moins, elle se battait pour survivre. Après une nuit éprouvante, elle se remit en route en direction de la montagne qui se dressait à l'est. Elle trouverait bien un col quelconque où traverser. Elle traverserait. Même si c'était la dernière chose qu'elle faisait de sa vie, elle traverserait ces putains de montagnes. Elle avait oublié ses compagnons, l'épée à la con et même cette pétasse de Condeezza. Là, ça se jouait entre elle et le reste de l'univers. Même si sa cheville la faisait souffrir, si sa morsure au ventre suppurait, si ses mains et ses genoux saignaient à force de tomber tous les vingt mètres sur des rochers pointus, elle avancerait jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de montagnes sous ses pieds. Elle pouvait user ses membres jusqu'à n'avoir plus ni moignon de bras, ni moignon de jambe, elle ramperait jusqu'à son dernier souffle, à la force des mâchoires s'il le fallait.

III.8 Aristide

Peut-être la Princesse était-elle la plus impressionnable, ou bien était-elle particulièrement sensible au magnétisme viril qui émanait de cet étranger à la si belle prestance, toujours est-il qu'elle était la plus enthousiaste des adorateurs du Grand Poulpique, et tout en se dépoitraillant pour offrir sa poitrine assez anecdotique, s'écria, prise dans une transe mystique :

« Prends-moi, prends-moi toute, je suis à toi ! »

L'être se retourna vers la sorcière énamourée, au comble de l'adoration, et s'il avait eu des paupières, il eût ouvert les yeux en grand. Il bafouilla alors entre ses tentacules :

— Du. . . du nécripontissien ! Mais alors, vous venez du continent Klisto !

— Oui, mon maître, mais s'il vous plaît que nous venions d'ailleurs, c'est avec joie que nous viendrons d'ailleurs !

— Ça alors, des pays ! Après tout ce temps, je n'osais plus l'espérer ! Et moi qui allais vous bouffer la cervelle ! Mais venez, venez, discutons, je vous en prie.

L'étreinte mentale de l'humanoïde se desserra soudain, et nos héros reprirent leurs esprits. Pour les reperdre dans la foulée, lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils étaient à peu de distance d'un illithid particulière agité qui écartait les bras et venait dans leur direction. Ils se rentrèrent alors dedans les uns les autres, se marchèrent dessus dans la plus grande confusion, se donnèrent des coups de coude, s'insultèrent, s'armèrent de tout ce passait à portée de main, cruche en or, rouleau de tentures moisis, crânes pourrissants et autres ustensiles aussi appropriés à la défense qu'une barre Mars peut l'être pour un régime, tout en babillant d'inutiles vociférations.

— Nous sommes perdus ! C'est la fin !

— À moi, ma flamberge !

— Par Hizam et Nyshrong !

— Maman !

— Quel insane aéropage de pseudopodes fuligineux dégouttant d'humeurs ichoreuses aux reflets coruscants !

— Les femmes et les enfants d'abord !

— Horreur, une ventouse tentaculée !

— Malédiction, un contrepet !

— Soyez sans crainte, mes amis, je ne vous veux aucun mal ! Je sais que les apparences parlent contre moi, mais je vous en supplie, laissez-moi une chance de vous convaincre de la pureté de mes intentions !

Ce discours avait tout de même du mal à passer, tant il était communément admis que les illithids sont parmi les créatures les plus abjectes, les plus sournoises et les plus dangereuses que les aventuriers étaient susceptibles de rencontrer dans leurs pérégrinations. Nul en effet ne songeait à blâmer celui qui tournait talon à l'évocation d'une de ces démoniaques entités dévoreuses de cerveaux, et parmi ceux qui affrontaient vampires, dragons et golems sans sourciller, il en était plus d'un qui frémissait de terreur à entendre les horribles légendes qui se rattachaient à ce peuple d'abominables lâches. Sans doute cette réputation était-elle due au fait que, contrairement à la plupart des races de monstres qui vous assaillent honnêtement à coups de griffes, de crocs ou d'autres armes aisément identifiables, l'illithid, faible de constitution, usait de ses pouvoirs mentaux pour paralyser ses ennemis, annihiler leur volonté et se repaître d'eux goulûment. Que peut-on faire contre une arme qui ne connaît aucune parade ? Rares étaient les talismans susceptibles de vous protéger contre de telles diableries, plus rares

encore étaient les individus d'exception dotés d'assez de fortitude pour leur résister. Bien des vantards, à la taverne, évoquent à leur aise les affres de la peur, mais seuls peuvent en parler à bon droit ceux qui ont exploré les obscures cités des illithids, ceux qui ont arpenté les cruels labyrinthes tissés par ces esprits pervers pour se jouer des humains, ceux qui ont vu devant eux leurs compagnons tomber, l'un après l'autre, sans avoir eu l'occasion de lutter, sous le joug de la plus abominable des servitude, ou bien ceux qui ont joué à Baldur's Gate.

Néanmoins, nos compères considérèrent bientôt que s'il avait voulu les tuer, l'humanoïde violacé n'aurait eu aucune difficulté à le faire, et le laissèrent donc parler.

— Venez, venez, vous devez avoir faim et soif, car je suppose que les soldats ne vous ont pas traités de façon particulièrement polie. Soyez sans crainte, je n'en veux pas à vos cerveaux, j'en suis repu. Prenez donc des sièges, c'est pas ce qui manque.

— Vous parlez ? dit Toudot avec circonspection. Je croyais que votre race ne s'exprimait que par la pensée.

— Fariboles que tout ça. L'art oratoire, je vous l'assure, n'a aucun secret pour nous autres. Mais dites-moi, vous venez bien du Klisto ?

— En effet.

— Parbleu, c'est merveilleux !

— Vous connaissez notre monde ?

— Mais bien sûr, puisque j'en viens moi-même ! Mais j'oubliai de me présenter, je suis confus. Je m'appelle Aristide, et je suis né dans le royaume de Ksh'pült, dans la cité de Bsz'lieh, XIII^e arrondissement. Ça se trouve sous vos cités Khnébites, pour vous situer.

— Aristide ? s'étonna Corbin. Quel drôle de nom.

— À vrai dire, c'est celui que j'utilise pour faire affaire avec les humains. Aristide l'illithid, c'est facile à retenir, vous voyez. Sinon mon état-civil, c'est Kxwxly'shlgo Brnbrth O'Cthulhu. En fait, j'ai pas mal vécu parmi les vôtres, j'ai commercé avec des nécromants, j'ai négocié des accords, des échanges, c'est grâce à ça que j'ai eu la joie de fréquenter le peuple humain. Mais voici près de deux siècles que, suite à une expérience de sorcellerie dont je fus la malheureuse et innocente victime, je me retrouve coincé dans ce pays de sauvages !

— Deux siècles !

— Eh oui, et le temps est long par ici.

— Mais pourquoi donc ces gens vous retiennent-ils prisonnier ?

— Ah mais pas du tout, je ne suis pas prisonnier, je suis le dieu du patelin. Vous allez rire, ils m'appellent « Xlixlchilopec le dieu de la Tyrannie ». Vraiment, c'est n'importe quoi.

— Et vous les avez réduits en esclavage ?

— Pas le moins du monde. Bon, j'avoue que j'ai un peu abusé de la supériorité que me confère mon pouvoir mental pour me faire servir, mais c'est tout. Non, mais je vois ce que vous voulez dire, vous vous dites « c'est un illithid, il a débarqué un jour dans une contrée riante et heureuse et il en a fait cet enfer ubuesque où l'on vous arrache le cœur pour un pet de travers ou une parole déplacée, car ainsi sont ces créatures malfaisantes. » Si si, je vois bien ce que vous vous dites. Ça ne m'étonne pas que vous pensiez ça d'ailleurs, c'est bien naturel, mais en fait, c'était déjà comme ça quand je suis arrivé. Ces mecs sont complètement malades ! Ce sont des tarés, des crétins, des bœufs de chez bœuf ! Ils ont toujours été comme ça, et j'ai eu beau essayer de gratter, ils sont restés indérotttables.

— Vous voulez dire que ces gens sont maléfiques par nature ?

— Maléfiques, c'est un bien grand mot, mais cons comme des bites, ça correspondrait plus à la réalité. Ils s'appellent les Tupaku, et j'ai appris à les connaître, puisque je suis resté deux

siècles parmi eux, vous vous rendez compte, DEUX SIÈCLES ! Je n'en ai jamais vu un seul faire preuve d'un tant soit peu de compassion envers un de ses semblables.

— Mais en quoi ça vous intéresserait qu'ils fassent preuve de compassion ?

— C'est vrai que c'est difficile à comprendre mais... bon, au début, c'est vrai, j'ai fait mon illithid, là, genre seigneur des ténèbres, tout ça... Et puis, au bout d'un moment... Bon, je vais pas vous mentir, dans notre peuple, on a une réputation à tenir, on se la joue un peu impitoyable pour qu'on nous foute la paix, pour tenir les aventuriers à distance, tout ça, mais enfin dans la pratique, on est comme tout le monde, on a besoin de se détendre un peu de temps en temps, de s'aérer l'esprit, de sortir, voir du monde, discuter, boire un pot, voir une expo au musée... Bref, comme j'étais coincé au milieu de ces tarés et que j'avais du temps libre, je me suis dit que je pourrais enseigner à ces brebis égarées la voie de la civilisation. Parce que je ne sais pas vous, mais rester des siècles au milieu d'un asile pour agités dangereux, c'est pas vraiment ma conception d'une vie réussie.

— Et vous leur avez donc donné des dieux à adorer, des... .

— Des rien du tout. Ah, des dieux à la con, ils en avaient déjà à plus savoir qu'en foutre avant que j'arrive. C'est ce que je vous disais, j'ai eu beau essayer par tous les moyens, j'ai jamais réussi à rien leur faire entrer dans la cervelle, à part un tentacule ou deux de temps en temps quand ils m'énervaient vraiment trop. Vous ne me croyez pas ? Ben tiens, regardez l'idole de ce gnome répugnant là, c'est Axolotlopet, le dieu du sang, et ça, cette affreuse bestiole ailée sur la tenture, qui déchire les cadavres des ennemis, c'est Xultcocancon, le dieu de la souffrance. Vous noterez toutefois que ces artefacts ont bien plus de deux siècles. Je ne sais pas depuis quand ces couillons vivent comme ça, mais à mon avis ça date d'un bon moment.

— Et ce dieu, là ? Il a l'air plus sympathique.

— Ça ? Ah ça, c'est Xilxixlantl, la Grande Déesse de la Montagne. Mais c'est un peu particulier, parce que je crois que c'est vraiment une déesse. Je veux dire, c'est pas comme ces affreuses idoles qu'ils adorent et qu'ils ont vraisemblablement inventées de toutes pièces pour justifier leur goût des massacres.

— On dirait un dragon, non ?

— C'est ça, un dragon. On dirait que ça vous intéresse ?

— Eh bien, précisément, nous recherchons la tanière d'un très ancien dragon, alors ça a attiré mon œil. Vous pourriez nous en dire plus ?

— Si vous voulez. J'ai pas mal étudié les mythes et légendes des Tupaku, essentiellement parce que je n'avais rien de mieux à faire. C'est du reste relativement ennuyeux. C'est un peu toujours des histoires, du genre Popoxlixtepeth, le dieu des armes tranchantes à une main, qui tombe par hasard sur Xolquacohuacu, déesse du poison à action lente, qui se baigne du côté de la Voie Lactée, alors il la viole, et de sa semence jaillit telle ou telle étoile, alors Koxlolcahuatl, dieu de la douleur et époux de Xolquacohuacu, va frapper Popoxlixtepeth par surprise de sa masse cosmique, et des éclaboussures de sang et de cervelle jaillissent telles autres étoiles. C'est que des conneries comme ça.

— C'est pas Xultcocancon, le dieu de la douleur ? intervint Dizuiteurtrente, qui avait une bonne mémoire des noms.

— Non, Xultcocancon, c'est le dieu de la souffrance. La traduction est un peu approximative, parce que les Tupaku ont quarante-trois mots différents pour désigner la douleur selon qu'elle est brève, lancinante, crucifiante, la localisation, l'origine... Bref, pour en revenir à notre déesse dragon, elle a attiré mon attention en ce que c'est la seule dont les Tupaku semblent avoir réellement peur. Ils ne se chuchotent sa légende qu'à voix basse, en petits groupes, quand ils croient que je ne les écoute pas – et du reste, si je ne lisais pas dans les esprits, je n'en

aurais jamais entendu parler. C'est aussi la seule déesse qui ait une demeure bien précise et localisée, et non pas « sur la quatrième étoile des Pléiades » ou « Derrière l'Arbre Céleste qui est dans la Grande Ourse ».

— Et ça dit quoi, cette légende ?

— Pas grand-chose. D'après les éléments que j'ai pu rassembler, un jour, la déesse est apparue au-dessus d'un village des environs en poussant un hurlement de tous les diables, puis a mangé trois vigognes. Puis, elle a dit aux gens du coin que la montagne connue sous le nom de « Pic du Diable » était désormais son domaine, et qu'il était défendu à quiconque de s'y aventurer. Ce qui n'était pas une bien grande perte, vu que la région en question était vide d'hommes et infestée de sales bêtes. Elle est revenue de temps en temps, quand bon lui chantait, au grand désespoir des astrologues qui n'ont jamais pu relier ses apparitions à des événements du ciel. Toujours pour bouffer des vigognes, pour mettre en garde les gens, et de temps en temps, pour dire aux Tupaku qu'ils devaient s'aimer les uns les autres et arrêter de se faire la guerre, de se sacrifier ou de se tenir en esclavage. Un sage enseignement qui semble avoir frappé ces raclures de bidet d'une perplexité sans nom.

— Et c'est tout ?

— À peu près. On dit aussi qu'un héros du nom de Peptoptepetl a un jour bravé l'interdit, qu'il est allé jusqu'à la montagne, et qu'il en est revenu avec des récits de cité souterraine, d'or et de bijoux, de fontaine de jouvence, bref, tous ces trucs qu'on invente en général quand on s'est planqué trois mois dans une grotte et qu'on ne sait pas quoi raconter à son retour pour justifier sa couardise. Si je pense que Peptoptepetl a menti, c'est parce que depuis l'arrivée de Xilxlantl, la jungle est infestée de monstres étranges qu'elle a probablement amenés avec elle pour garder son domaine, et que du coup, un homme seul n'a aucune chance d'y aller et d'en revenir. D'après ce que je sais des dragons, ils semblent apprécier modérément qu'on vienne fouiller dans leurs affaires, et que du coup, si elle a installé son antre dans le Pic du Diable, il y a gros à parier qu'il est piégé avec un soin maniaque. Mais je suppose que ça ne vous arrêtera pas, n'est-ce pas ?

— Ça ne nous arrêtera pas, en effet.

— Je m'en doutais un peu. Chasseurs de trésor, hein ? Sachez que moi-même, cette montagne m'intrigue depuis bien longtemps. Si vous acceptez mon aide, je me ferai fort de favoriser votre entreprise. Je suis roi, ici, et même si les armes des Tupaku ne valent pas grand-chose au combat, vous aurez besoin de matériel pour monter une expédition digne de ce nom. Je peux vous fournir tout ça. Je connais aussi le terrain, les meilleures routes et les animaux dangereux.

— En contrepartie de quoi ?

— En contrepartie du fait que vous me preniez avec vous. Je suppose que vous avez un quelconque moyen de rentrer au pays après votre mission, non ?

— Hélas, je dois vous décevoir, nous avons bien des potions, mais elles se sont brisées.

— Ah, quelle déveine ! Mais ça ne change rien. Je préfère mille fois partir à l'aventure avec vous plutôt que de croupir encore ici une seule seconde. Alors, m'acceptez-vous dans votre groupe ? Je sais cuisiner le cerveau de cent excellentes façons, et je joue de la flûte de façon pas trop maladroite, je crois pouvoir le dire.

C'était probablement sans précédent, dans la longue et baroque histoire des compagnies d'aventure klistiennes, que l'on embauchât un compagnon illithid. À la question « qu'aurait fait Vertu à ma place », Toudot dut concéder que la réponse la plus probable était « liquider cette sale bête au plus vite », toutefois, il n'était pas Vertu, et là où la voleuse s'en remettait

invariablement à la logique et au bon sens, en homme du sud, pétri de superstitions, il avait l'habitude de faire confiance au destin, ce qui était une autre manière de dire qu'il se fiait à son intuition. Voici pourquoi, après avoir interrogé du regard ses compagnons, qui étaient bien contents de ne pas avoir à prendre ce genre de décision, il acquiesça.

« À la bonne heure ! Ah, quelle joie, enfin, de retrouver une compagnie digne de ce nom. Alors, racontez-moi, quelles nouvelles ? Qui est roi de Pashkent ? Quid de la Malachie ? Les Bardites ont-ils encore ces mœurs bizarres ? Ah, dites-moi tout, je veux tout savoir ! »

III.9 Chocacaotl

Aussi curieux que cela puisse paraître, ils passèrent une agréable soirée dans le palais de leur nouveau compagnon, se racontant mille aventures fantaisistes tandis que de craintives servantes Tupaku leur apportaient un assortiment de plats aussi raffinés que le permettait l'art culinaire local, lequel consistait à composer une sauce épaisse à partir de n'importe quoi et beaucoup de piments, puis à fourrer ça dans une galette de maïs. Des mets ananatotripodoclastes en tout état de cause, mais quand on a faim, on prend ce qu'on trouve.

Le lendemain, Aristide convoqua les édiles de la Chocacaotl – c'était le nom de la cité – et leur expliqua que les étrangers étaient les émissaires de Chilxolcotltcocoa, dieu des supplices (celui qui apportait des cadeaux aux enfants le soir du premier de l'an), descendus sur terre mander l'aide de notre ami à tentacules, et qu'il devrait répondre à cet appel à la nouvelle lune, sous peine de voir l'univers sombrer dans le chaos. Les prêtres, un peu surpris, approuvèrent toutefois, et prirent sur eux d'entamer sur-le-champ les préparatifs de l'expédition.

On fit donc venir les dix meilleurs guerriers de la capitale, des hommes robustes, droits et habiles, qui ignoraient la peur. On leur arracha les entrailles sur la pyramide de Kukluxpanpan, la déesse des hurlements, histoire de se porter chance, puis on prit dix guerriers un peu moins bons que l'on affecta à l'escorte. On désigna une vingtaine de paysans pour être les volontaires bénévoles qui auraient la joie de porter le matériel et les vivres.

Le jour suivant, on organisa une interminable partie d'un jeu de balle assez violent. Pour tromper son ennui, Corbin manifesta son désir de prendre part au jeu, mais Aristide l'en dissuada. Notre voleur au gros biceps comprit du reste pourquoi lorsque à la fin de la partie, des soldats vinrent fendre les crânes des perdants pour traîner leurs dépouilles jusqu'à la Fosse Sacrée de Chalquicopampa, dieu des charniers, tandis que l'équipe gagnante était portée en triomphe à la Place Cérémonielle de Chocacachochochocolatl, dieu de la victoire, où ils offrirent leurs cous à la hache du bourreau avec une réjouissante bonne humeur.

Un bref cri d'agonie résonna dans la cité.

— Cinq heures, si on retournait au palais casser la graine ?

— Pouah, fit la princesse, quelle abomination ! Et c'est tout le temps comme ça ?

— Ah non, d'habitude c'est plus calme, là c'est fête.

— Mais comment peuvent-ils maintenir leur population s'ils pratiquent en permanence ces massacres insensés ?

— C'est un mystère pour moi. Je sais pas, ils doivent avoir une usine quelque part, ils font des œufs, je ne sais pas. Mais le pire c'est qu'entre deux séances d'étripage, ils en profitent pour faire la guerre à leurs voisins, sans même se donner la peine de s'inventer un prétexte. Et vous pouvez m'en croire, c'est pas vraiment la guerre en dentelles. Qu'est-ce qu'ils sont cons quand même, c'est confondant. Et tous ces dieux débiles, non mais vous avez vu la tronche

de celui-là ? On dirait qu'il s'est pris un coup de pelle sur le nez ! C'est Klapotchli, la déesse des luthiers.

— Ah, quand même, une divinité sympathique !

— Oui, enfin si vous aviez fait plus attention, vous auriez remarqué qu'ils fabriquent tous leurs instruments de musique avec des boyaux et des ossements humains. Et ne vous étonnez pas trop de reconnaître un nez ou une oreille la prochaine fois que vous examinerez une peau de tambour.

— Beuarghl. . .

— Exactement. Un panthéon entier d'abominations pour un peuple de dégénérés du bulbe.

— Vous jugez bien sévèrement les croyances de ces gens, intervint Corbin. Peut-être leurs vertus morales sont-elles différentes des nôtres, mais tout aussi honorables. Tenez, vous autres illithids, vous mangez des cerveaux.

— Ça n'a rien à voir avec la morale, c'est de la gastronomie.

— Oui, mais je suppose que vous avez des dieux ?

— Oh mais oui, nous en avons un. Nous prions Lamonku. Vous savez, le Dieu-Cerveau. Vous le connaissez sûrement.

— Je ne crois pas, non.

— Pourtant, il est célèbre même chez les humains. Vous l'invoquez pour soigner les migraines, je crois.

— C'est la première fois que j'en entends parler.

— Pourtant, ne dites-vous pas « Par Lamonku, ma tête est malade » ? Ah ! Hein ? Ah ah ah ! Lamonku ! Aaaaah aha ah ah ah. . .

Apparemment, l'illithid était plutôt de bonne humeur à l'idée de quitter la cité. Et de n'y plus jamais remettre la ventouse. Il était surtout content qu'on ait trouvé une solution à un vieux problème qu'il avait. En effet, comme tous ceux de sa race, Aristide souffrait d'une hypersensibilité à la lumière, ce qui l'avait toujours empêché de sortir dans les rues de Chocacaotl en plein jour. S'ouvrant de cette difficulté à ses compagnons, il préconisa de marcher de nuit, toutefois, ceux-ci lui expliquèrent que partir à l'aventure dans une jungle inconnue était une entreprise assez périlleuse comme ça sans en plus y partir à l'aveugle. Néanmoins, Corbin trouva une solution au dilemme en se souvenant que dans sa les restes de la capsule, il avait retrouvé intact un plein flacon de « Corbin's Ironman Olympic Tan », un autobronzant de sa composition qu'il proposait ordinairement à ses clients souhaitant participer à des compétitions de culturisme, et qui avait le léger inconvénient de pénétrer dans la peau et de la rendre parfaitement noire et opaque pendant trois bons mois (après quoi elle tombait par grosses pelures). Après un essai, il s'avéra que cette infecte mixture permettait au camarade squameux de supporter sans problème les feux les plus intenses du soleil. Pour ce qui est des yeux, on résolut le problème en faisant confectionner par des orfèvres locaux une paire de lunettes couvrantes en or pur nanties, en guise de verres, d'épais rubis polis filtrant les couleurs les plus agressives. À l'usage, il s'avéra que c'était très efficace.

En plus, ça lui faisait un look mortel.

Les jours paisibles passèrent ainsi dans le pays tupaku, au cœur de la cité de Chocacaotl, qui s'avéra bien douce aux étrangers, surtout quand ils étaient super potes avec le roi qui mange les cerveaux. Contrairement à leurs compagnons qui préférèrent se reposer, flâner et profiter de la vie, Dizuiteurtrente et Toudot utilisèrent utilement leur temps libre à mettre leur grain de sel dans les préparatifs de l'expédition, à vérifier avec soin le matériel et les armes, et à s'informer de tout ce qui pouvait les attendre au dehors. Ils étaient tous deux

également doués pour les langues, aussi parvinrent-ils rapidement à se faire comprendre par monosyllabes, puis en faisant des phrases à peu près cohérentes. Les Tupaku leur apparurent être un peuple fataliste et laconique, peu disert – ce qui était assez compréhensible si l'on considérait qu'une parole de travers pouvait vous valoir d'être dépecé vivant sur l'autel de Coxloxcahua, dieu de la mutilation – mais une fois que l'un d'eux vous donnait sa parole, il s'y tenait, dût-il en périr. Les dix soldats formant escorte étaient de remarquables spécimens d'humanité, une phalange implacable, parfaitement hermétique à la notion de retraite ou de reddition.

Les porteurs, quant à eux, baissaient les yeux et ne répondaient que par monosyllabes, uniquement quand on leur adressait la parole, toutefois, ils les surprirent à plusieurs reprises se relâcher joyeusement dès que les représentants de la caste militaire avaient le dos tourné. Sans doute ces gens humbles s'arrangeaient-ils pour avoir tout de même une petite vie joyeuse, à défaut d'être bien longue, à l'écart des tracas que leur causaient leurs dirigeants.

Vertu avait perdu tout espoir. C'était probablement pour cette raison qu'elle avait survécu. Elle avait pris les embûches comme elles se présentaient, les surmontant l'une après l'autre, sans jamais se figurer que, sous prétexte qu'elle avait traversé un précipice vertigineux, il n'y avait pas une araignée géante qui l'attendait de l'autre côté. De toute façon, elle n'avait pas le temps pour avoir de l'espoir, ça ne servait à rien, ça encombraient l'esprit. L'esprit, c'était un muscle comme un autre, ça devait se concentrer sur les choses utiles. Trouver à manger, trouver à boire, éviter de se faire manger et boire, éviter les tanières des ours sodomites, ne pas se casser un membre quelconque sur un rocher – car dans ce cas, elle resterait congelée là, à flanc de montagne, pour l'éternité.

C'est fou ce qu'on apprend vite quand on est dans la nécessité. Par exemple, on apprend que quand on tombe sur une charogne, il ne faut pas manger la viande putréfiée, car elle ne vous profitera pas, vu qu'elle va ressortir directement de l'autre côté sous forme de diarrhée douloureuse. En revanche, on peut manger les petits asticots, qui sont savoureux et pleins de protéines. Elle s'était aussi découvert un goût singulier pour les insectes, qu'elle s'était mise à rechercher avec gourmandise. Lorsqu'elle fut parvenue au niveau où la neige ne fondait plus, elle s'était au moins débarrassée de la question de l'eau, puisqu'il y en avait partout, en grandes quantités, et très pure. Col après col, elle avait poursuivi son chemin, mangeant tout ce qui était assez fou pour s'approcher d'elle. Mais c'était de plus en plus rare à mesure qu'elle montait en altitude. Elle avait progressé. C'est fou ce qu'on brûle comme calories quand il fait froid, lorsqu'elle redescendit de l'autre côté de la cordillère, elle avait perdu dans les quinze livres, et sans doute gagné pas mal de force morale.

Revenue dans des contrées vaguement praticables et pas totalement dénuées de vie, elle avait dévoré encore vivantes les musaraignes qu'elle avait pu piéger, s'était gavé de racines et de sortes de figues qui poussaient sur les premiers buissons épineux, puis avait suivi un espiègle ruisselet qui la menait jusqu'aux vallées boisées en contrebas. Le ruisselet avait rejoint un ruisseau, qui se jetait dans un clair lac de montagne, en compagnie d'autres ruisseaux. Elle y bivouaqua une nuit, avant de reprendre sa route. Une sorte de torrent en sortait, dont elle suivit encore le cours jusqu'à parvenir à une vallée digne de ce nom. La rivière, maintenant, faisait mine de la conduire en direction de la troisième clé.

Alors que la promenade commençait presque à devenir agréable, elle avisa soudain, un peu plus loin sur la large rive semée de galets qu'elle empruntait, un bois touffu. Il y a toujours des animaux dans les bois, se dit-elle par pur automatisme. Puis son oreille rendue encore plus

fine qu'à l'accoutumée lui rapporta des bruits de choc réguliers. Qu'était-ce donc ? Quelque monstrueux pic-vert ? Il lui fallut un instant pour comprendre – car elle n'avait plus l'habitude de ce genre de situation – qu'il s'agissait sans doute d'une industrie humaine, un ouvrier qui s'échinait à une besogne quelconque. Elle courut alors à sa rencontre, oublieuse de toute prudence, contourna les quelques troncs qui dissimulaient l'homme à sa vue, et déboucha sur la grève où, effectivement, quelqu'un s'activait. Une pauvre, en fait, en haillons et particulièrement sale, qui s'échinait à entailler un tronc bien trop épais pour elle à l'aide d'un galet très approximativement taillé pour tenir lieu de hache primitive.

Entendant la cavalcade, la souillon se retourna.

Quand s'accumulent les contrariétés, il arrive un moment où le plus stoïque des hommes est pris d'une bien compréhensible humeur. Puis, si les tracasseries continuent à pleuvoir, on débouche brusquement sur un étrange état mental où, au fond, rien ne peut plus vous toucher, où vous prenez les choses avec légèreté, avec curiosité. Il était heureux pour Vertu comme pour Condeeza que toutes deux eussent depuis longtemps atteint cet état, sans quoi elles eussent été toutes deux terrassées par une irrépressible crise de nerfs.

III.10 Le voyage de la Reine Noire

Condeeza resta accroupie, estimant à quelle distance elle avait le plus de chance de fendre le crâne de Vertu en lui lançant son gros caillou. Vertu ne bougea pas plus, tentant de deviner s'il valait mieux se battre à l'épieu ou en tirant sa dague. Puis, elle observa le chantier autour de son ennemie. Elle avait assemblé un paquet de lianes au bord de la rivière, et abattu un petit arbre. Elle s'attaquait maintenant à un beaucoup plus gros. Son intention était visiblement de se constituer un radeau. Elle était seule, sans arme, sans armure, donnait un spectacle si misérable qu'on l'eût chassée à coup de pierres du campement de romanichels le plus mal tenu. D'un autre côté, notre héroïne se souvint qu'elle évitait depuis un bon moment de se mirer dans l'onde, et qu'elle ne devait pas paraître particulièrement en beauté.

— Tiens, Condeeza, quelle bonne surprise, fit-elle d'une voix qui disait tout le contraire.

— Mais c'est mademoiselle Lancyent. Quel plaisir. Le monde est petit. Vous visitez la contrée par agrément ou par obligation professionnelle ?

— Tourisme, sans plus. Un bon trekking en montagne, il n'y a rien de tel pour se refaire une santé. J'étais un peu asthénique. Et toi ?

— Je fais des repérages pour un film. Certains de ces paysages sont très spectaculaires. Mais dites-moi, j'ai l'impression que vous avez récupéré de la légère égratignure que je vous avais faite il y a quelques temps, bien malgré moi.

— En effet. Mais j'y songe, après votre départ un peu précipité, je n'ai pas eu l'occasion de vous rendre un certain objet qui était je crois à vous, et qui a dû tomber de votre poche. Ah, que c'est dommage, je ne l'ai pas sur moi. . .

— Oui. Bon. Plaisanteries mises à part, on fait quoi là ?

— Ben, on arrête de martyriser ce végétal qui ne t'a rien fait, déjà, parce que c'est pas comme ça que tu vas construire un radeau.

— Ah oui ? Parce que madame l'architecte naval a des lumières sur la manière de s'y prendre ?

— Eh bien visiblement, plus que toi. Il se trouve que moi, si je voulais construire une embarcation, je ne prendrais pas ce bois-là. C'est du bois-de-fer.

— Et alors ? Il n'est pas bon ?

— Il est excellent pour faire des charpentes qui te dureront trois siècles, mais ça va te prendre des jours à couper, et en plus, c'est tellement lourd que ça coule presque, ce qui n'est pas l'idéal pour faire un bateau. D'autant que derrière toi, il y a un sympathique balsa tout mou qui à lui tout seul peut nous faire une embarcation bien pratique et à peu près sûre.

— D'où il sort ce « nous » que j'ai entendu ?

— Eh bien, je ne te cacherai pas que j'ai une furieuse envie de t'empaler sur ce pieu que tu viens d'abattre fort diligemment, et je ne doute pas une seconde que c'est réciproque, néanmoins, si on analyse froidement la situation, on va dans la même direction, et séparément, on ne risque pas d'aller bien loin. Et puis surtout si on se met à se battre, comme je vois les choses, il y a une de nous qui va mourir, et l'autre qui va rester grièvement blessée et qui va mourir un peu plus tard. Ça me fait aussi mal au cul qu'à toi, mais on est plus ou moins condamnées à s'entendre.

Ah, qu'elles eussent été bien douces en comparaison, les étreintes tarifées et brutales des paysans nordiques, si Vertu n'avait pas eu la fâcheuse idée de racheter sa liberté, ce fameux soir, dans les faubourgs de Baentcher. S'allier avec elle répugnait tant à Condeezza que, bien qu'elle ne fût pas des plus émotives, les larmes lui en virent presque aux yeux. Mais hélas, elle devait bien se rendre à la raison, et accepter une nouvelle fois cette alliance contre-nature.

Le jour du grand départ arriva. Nul dans la cité n'était assez vieux pour se souvenir de la dernière fois où le dieu aux noirs tentacules avait franchi les remparts, aussi l'événement était-il d'importance. Alors que l'étoile Yupanqi Cahualtepec – ce qui en Tupaku signifie « Gros Testicule Enflé de Chiqlicolcahua le dieu des massues sans clous » – disparaissait derrière l'horizon déchiqueté par les dents acérés de la grande cordillère, tout le peuple de Chocacaotl s'était rassemblé en deux rangs le long de la route sinueuse, au son des sistres, des fifres, des tambourins et des claves en tibias d'ennemis. C'était, selon les critères tupaku, une fête bon enfant, où l'on jeta joyeusement une vierge par-dessus le précipice afin d'honorer Itchlipoxchluxlixcahuactotepec, le dieu des expéditions militaires. C'est par des moyens similaires que l'on s'assura le soutien de Kexloculcan, le dieu des épidémies, Ocalcocacan, le dieu des morts accidentelles, et Pi-Amon Merenptah, le dieu qu'est pas du coin. Puis, le groupe se mit en marche au son des flûtes de roseaux maintenues par des tendons séchés de Teltochtitlans – un peuple voisin.

Comme il était exaltant, le spectacle des hautes collines couvertes de végétation, déjà escarpées, mais qui n'étaient que le prélude aux rudes montagnes enneigées qui leur succédaient, là-bas. Ce saisissant panorama, éclairé par les premiers feux rougeoyants d'une journée sans nuage, avait quelque chose de l'ordre du divin. Au début. Parce qu'évidemment, à mesure que les heures passent, on est de moins en moins attentif aux beautés sauvages du paysage et de plus en plus aux revendications prosaïques de ses pieds. Car il faut bien le dire, si les Tupaku maîtrisaient à merveille l'art de tailler l'obsidienne, de sertir les pierres fines dans l'or et de calculer les phases de la lune avec une précision d'un jour tous les 104 766 ans, ils n'avaient semblait-il aucune idée de ce que pouvait être une bête de monte, ni de l'usage pourtant bien pratique que l'on pouvait trouver à deux rondelles de bois fichées sur un moyeu, et du coup, pour se déplacer, ils ne comptaient sur rien d'autre que leurs jarrets.

Durant la première heure et demie, ils empruntèrent dans l'autre sens la route qu'ils avaient prise à l'aller, puis ils obliquèrent pour s'engouffrer dans une vallée aux reliefs relativement peu prononcés, que s'échinaient à cultiver des villageois du dernier misérable. Un peu plus loin, ils longèrent une mine d'or. Avides de ce métal, comme tous les Klistiens, nos amis avaient constaté que le pays en regorgeait, et avaient profité de leur séjour à Chocacaotl

pour apprendre tout ce qu'il y avait à savoir à ce sujet. Ils avaient ainsi découvert que les Tupaku ignoraient l'usage de la monnaie, lui préférant le troc, aussi l'or ne servait-il qu'à orner parures et bâtiments, il était du reste à l'usage exclusif des nobles et des prêtres. Les montagnes alentours en étaient prodigues, et les paysans étaient ravis de prêter une main aussi énergique que bénévole à son extraction, d'autant plus que l'alternative à cette bonne volonté était le plus souvent de se faire ouvrir la poitrine par un prêtre emplumé.

Un peu plus loin se trouvait un village fortifié où ils firent halte, découvrant au passage un nouveau délice culinaire, la platée de haricots aux piments et à la viande de singe. Ils se remirent bien vite en route, et poursuivirent leur périple jusqu'à se retrouver à l'orée d'une forêt. Pour tout dire, ils se sentaient encore assez de force pour marcher encore une heure ou deux sans entamer leur capital de santé, mais déjà, l'astre du jour déclinait pour s'échouer sur la dent de scie des sombres montagnes. L'officier commandant l'escorte, un taciturne gaillard qui ne semblait pas avoir inventé la chromodynamique quantique, émit l'avis a priori plutôt sensé qu'il serait plus prudent de camper là, au lieu de passer la nuit dans la jungle. Tout le monde en convint, et ainsi fut fait.

Nos compagnons purent alors goûter au privilège particulièrement rare de passer une nuit en expédition aventurière tout en étant servis par une abondante domesticité. Les porteurs de colis, en effet, se montrèrent tout à fait empressés à contenter chacun et chacune, sans grande compétence bien sûr, mais avec bonne volonté. Le repas fini, les factotums se mirent en devoir de faire la vaisselle et de préparer les couchages, ce qui permit à Aristide, d'un ton badin, de faire un peu la conversation.

— Dites-moi, je ne vous ai jamais demandé, mais à la bagarre, vous êtes de quel niveau ?

— Dans l'absolu, répondit le docteur, c'est difficile à évaluer.

— Par exemple, si vous tombiez sur... je ne sais pas moi, une dizaine de guerriers de même force que nos chers camarades Tupaku, ici présents, vous pensez que vous pourriez les vaincre ?

— Messire Toudot, vous êtes plus versé que moi dans ces matières.

— Je crains que nous ne soyons pas de taille à vaincre, ou en tout cas, pas de façon écrasante. Si l'on excepte votre personne, mon cher Aristide, je dois constater que moi-même et Corbin sommes les deux seuls combattants de premier rang. Dizuiteurtrente peut aussi occuper un tel poste, mais au vu de sa corpulence et de ses compétences, il serait mieux avisé de tenter de prendre un ennemi à revers. La Princesse est notre atout maître, bien sûr, l'ami Ange a prouvé qu'il se débrouillait correctement à l'arc, quant au docteur, je crains, sauf votre respect docteur, que son rôle soit plus de panser les blessés que de croiser le fer. En tout état de cause, cinq combattants contre dix soldats professionnels, c'est une partie difficile. Ces hommes sont très solides, compétents et disciplinés. De tels hommes, je pense, peuvent venir à bout d'un parti tel que le nôtre.

— C'est bien ce que je craignais. Il faudra donc ruser.

— Ruser ? Vous craignez quelque chose ?

— Oh, trois fois rien, vous allez rire, j'ai surpris les pensées superficielles de nos braves gardes. Dès que nous serons suffisamment éloignés du territoire Tupaku pour que personne ne vienne nous chercher, ils ont reçu l'ordre de nous saigner dans notre sommeil.

— Comment ? Mais n'êtes-vous pas leur roi ?

— Si, bien sûr, mais depuis toujours, des prêtres et la noblesse fomentent contre moi des machinations plus simplistes et niaises les unes que les autres. Si on m'avait donné cent sous à chaque complot qu'on m'a monté, mon palais serait trop petit pour contenir tant de richesses. Ce n'est donc que le dernier en date.

— Ça n'a pas l'air de vous mettre particulièrement en rage.

— Je vous rappelle que je suis un animal à sang froid. Par ailleurs, n'ayant aucune intention de retourner à Chocacaotl ni de côtoyer encore ses brillantes élites, je n'ai nulle intention de me venger de ces canailles, toutes fourbes qu'elles soient. Il n'en reste pas moins qu'il faut nous débarrasser de leurs laquais, ces brutes officiellement chargées de nous escorter, et si possible sans craindre pour nous.

— Mais vous-même, ne pouvez-vous pas les circonvenir par vos pouvoirs mentaux ?

— Ils sont hélas bien limités. Dans mon palais, j'ai pu tous vous tenir en mon pouvoir car ces bâtiments s'étaient, au cours des années, imprégnés de ma force mentale, mais ici, dans ces contrées sauvages, je ne pourrai guère en retenir que deux ou trois à la fois.

— Oui, dans ce cas-là, vous avez raison, il faudra ruser.

Vertu et Condeezza y passèrent une partie de la journée. Combinant leurs maigres connaissances et le peu de matériel dont elles disposaient, elles obtinrent finalement une embarcation dont l'étanchéité n'était pas la qualité première, mais qui supporterait leurs maigres poids et celui de leur étique bagage avec une marge d'erreur décente. En fait, le plus dur fut encore de confectionner des rames. Toujours est-il que le soir approchant, avec son cortège d'angoisses nocturnes et de profond ennui, elles furent bien obligées d'en venir à cette triste extrémité : faire la conversation.

Après que Vertu eut exposé dans ses grandes lignes le procédé qui l'avait conduite en ces lieux et la catastrophe qui l'avait séparée de ses compagnons, ce fut à Condeezza de conter son histoire.

« Ce ne fut pas non plus une partie de plaisir. Nous envisageâmes tout d'abord la traversée des océans à l'aide d'un navire, cependant, cela aurait pris des mois, et une telle navigation était des plus hasardeuses. Bien sûr, il était inconcevable d'utiliser un tapis volant, un pégase ou tout autre moyen magique pour franchir de telles distances, car même en chevauchant à la vitesse du vent, il aurait fallu des jours et des jours, et nous serions morts de soif, ou bien nous aurions été jetés dans les flots par quelque tempête. Il nous fallait un moyen de transport à la fois sûr, rapide, robuste et susceptible d'emporter de grandes quantités de ravitaillement et de matériel.

C'est alors que le maître de notre cercle, le seigneur Pegod, nous révéla l'existence d'une nouvelle puissance qui rassemblait lentement ses forces, à l'est, une puissance menée par un jeune seigneur du mal épris de mécanique et de sorcellerie. D'après le seigneur Pegod, ce personnage, qui se faisait appeler « l'Empereur Secret » et avec qui il entretenait correspondance, ambitionnait depuis quelques années de s'affranchir de la gravité dans le but de concevoir des nefs volantes. Peut-être avait-il réussi dans son entreprise ? Et dans ce cas, serait-il assez bien disposé à notre égard pour mettre à notre disposition l'une de ses embarcations ? Nous partîmes en ambassade, moi, Gaspard et Arcimboldo, pour voir de quoi il retournait.

Nous chevauchâmes à diable vers le sud jusqu'au port bardite de Thalassocrateion, embarquâmes sur un navire contrebandier que nous stipendiâmes en conséquence, puis mîmes les voiles vers l'est, en direction des contrées orientales. Nous débarquâmes sur la grève, dans un endroit discret, puis marchâmes quelques lieues jusqu'à une cité parfaitement sans intérêt du nom de Babaldak, où nous fûmes accueillis par un détachement d'hommes de main de l'Empereur Secret, que maître Pegod avait fait prévenir de notre arrivée. Ils nous conduisirent jusqu'à leur repaire et à leur maître. Celui-ci nous reçut fort bien, nous fit visiter ses installations, qui étaient des plus impressionnantes. Mais bientôt, nous comprîmes que nous avions

affaire à ce genre de nécromant auto-satisfait et paranoïaque qui jamais ne nous laisserait quitter sa forteresse vivants après ce que nous y avons vu. Nous décidâmes donc d'agir avec hardiesse avant de devenir les jouets impuissants de ce dément et de son parti de fanatiques.

Donc, profitant de la nuit, nous faussâmes compagnie à nos gardes, nous faufileâmes dans les couloirs, déjouant les patrouilles et les pièges, et débouchâmes finalement dans le hangar où l'on procédait à l'entretien d'un prototype de navire volant que nous avons eu l'occasion d'admirer la veille. Nous le déroboâmes d'épique façon, le manœuvrant tout d'abord avec maladresse, puis avec plus d'assurance. Une assurance qui nous fut bien utile, car dès que nous nous fûmes éloignés de la montagne, un cor d'alarme retentit, et des cavaliers montés sur des griffons nous assaillirent. Par bonheur, et grâce au pouvoir du seigneur Naong, nous parvînmes à les repousser au terme d'un combat particulièrement rude. C'est ainsi que nous mîmes le cap vers l'ouest, faisant quelque ravitaillement dans les faubourgs de Sembaris avant de filer vers le continent occidental.

Nous voyageâmes ainsi au gré des vents, au-dessus de cette mer infinie, modulant notre altitude en fonction des courants que nous rencontrions pour toujours nous rapprocher de notre but. Nous nous aidions parfois d'une grande hélice mue par un grand chaudron à vapeur, mais nous devions économiser son emploi, car il utilisait pour son fonctionnement une huile noire et nauséabonde dont hélas, la provision n'était pas infinie. J'en ai d'ailleurs encore une petite flasque dans ce sac, ainsi qu'une lampe, au cas où. Quoi qu'il en soit, après trois semaines de navigation, nous arrivâmes au-dessus de ce vert continent. Nous poursuivîmes sur de longues distances, survolant forêts, pampas et prairies s'étendant jusqu'à l'horizon, avant d'apercevoir enfin la cordillère supposée abriter... enfin, la cordillère qui était le but de notre voyage.

Néanmoins, durant tout ce temps, j'avais appris à mieux connaître mes compagnons de voyage, Arcimboldo et Gaspard. Bien qu'ils fussent sous mes ordres, j'avais bien compris qu'ils ne m'aimaient pas et ne m'obéissaient qu'avec réticence. Cependant, à mesure que nous approchions du but, ils se faisaient plus joyeux, plus détendus, parfois même obséquieux. Je suis par bonheur d'un naturel soupçonneux, aussi flairai-je quelque entourloupe. Et j'avais raison ! En écoutant leur conversation tandis qu'ils me croyaient endormie, je les entendis clairement comploter mon assassinat, ma mise à mort devant intervenir lorsque nous serions devant l'entrée du donjon, afin que je ne risque pas de m'emparer... d'une certaine chose. Ils ne faisaient en ceci qu'obéir aux ordres de Pegod, ce chien, qui souhaitait se débarrasser de moi.

Entendant ceci, je ne dormis pas de la nuit. Je préparais les quelques affaires essentielles que vous voyez ici, et profitant que mes indignes compagnons fomentaient leur complot dans leur coin, je pris la barre de l'esquif, lui fit perdre de l'altitude et le fit s'échouer assez rudement contre le flanc d'une colline. Pour ma part, je m'étais pelotonnée dans un recoin de la cabine juste avant l'impact, espérant que celui-ci les prendrait par surprise et les tuerait, ou au moins les estropierait assez pour qu'ils ne constituent plus une menace. Hélas, si je parvins à survivre au choc avec seulement quelques contusions, ces félons furent aussi chanceux que moi, à moins que je n'aie sous-estimé la robustesse de la coque, et dès que je parvins à m'extraire de la carcasse, je vis que les deux arsouilles étaient en train d'en faire autant. Je ne fis alors ni une ni deux : abandonnant mon armure et mes armes, bien trop lourdes pour que je cavale avec dans ces régions accidentées, je m'échappai à toutes jambes, poursuivie par ces abominables traîtres. J'eus bien du mal à les semer, toutefois j'y parvins. Je finis par atteindre cette rivière providentielle, que je me proposais de descendre lorsque j'eus l'agréable surprise de vous retrouver. Voici toute l'affaire. »

Vertu, tout en donnant l'impression de s'en foutre à moitié, avait noté scrupuleusement chaque

détail du récit, essayant d'en deviner les zones d'ombre, les non-dits et leurs significations. Pour autant qu'elle puisse en juger, son ennemie lui avait sorti une histoire vraisemblable, dont elle dut se contenter. Elle la médita néanmoins, avant d'être interrompue par une question.

— Tout ça ne me dit pas pourquoi vous faites tout ça.

— Tout ça quoi ?

— La quête des clés. À quoi ça vous sert, au juste, de poursuivre cette chimère ?

— Eh bien, ça me sert à retrouver une certaine épée. Pas vous ?

— Si, bien sûr. Mais... enfin, vous ne vous êtes pas lancée là-dedans toute seule, sur un coup de tête.

— Non, bien sûr. C'est une petite fille qui m'a guidée.

— Ah ? Vous aussi ? Et que vous a-t-elle raconté au juste ?

— Qu'elle était l'émanation d'un dénommé Palimon, qui souhaitait empêcher que tu ne mettes la main dessus, ce qui précipiterait l'avènement du Destructeur et la fin du monde, un truc dans ce goût.

— Ah. Ça correspond tout à fait à ce que j'ai entendu, moi aussi.

— Donc, tu comprends pourquoi j'agis. Je cherche à sauver le monde. Mais toi, pourquoi cherches-tu donc tant à l'asservir et à libérer le Destructeur ? J'avoue que ton nihilisme m'étonne beaucoup.

— Quand je dis que ça correspond à ce que j'ai entendu, ça veut dire que ma fillette à moi m'a servi très exactement la même histoire, à savoir qu'elle était Palimon, et qu'il fallait t'empêcher de réveiller le Destructeur, ceci-cela. J'avoue que maintenant, je comprends mieux tes motivations. En fait, nous poursuivons le même objectif.

— Mais il y a une de nous deux qui s'est fait raconter des bobards.

— Au moins.

— Et pour ne rien te cacher, je commence à soupçonner fortement que c'est moi.

Et sans en dire plus, Vertu s'endormit.

III.11 Romance et danger

C'est donc le lendemain matin que les deux femmes firent un brin de toilette, chargèrent l'embarcation de bric et de broc d'un bric-à-brac baroque, puis la mirent à l'eau. Le courant était plutôt rapide, aussi durent-elles manœuvrer avec vigueur pour rester dans l'axe du cours d'eau. Néanmoins, à mesure qu'elles dévalaient la rivière, elle se grossissait d'affluents nombreux et se faisait plus sage autant que plus boueuse. Avisant une plage dépourvue d'alligators, elles accostèrent alors que le soleil sonnait midi, et se mirent alors en chasse. Elles n'eurent aucune difficulté à ramener une belle tortue qu'elles firent cuire au bord de l'eau et mangèrent à s'en faire péter la panse, gardant quelques morceaux dans un torchon pour le cas où, le soir, elles seraient moins chanceuses.

Puis, elles retournèrent à leur voyage. La progression était lente dans les méandres de la rivière, mais c'était tout de même bien plus rapide que de marcher dans les forêts avoisinantes, qui formaient un labyrinthe parfaitement impraticable de racines aériennes et de troncs déliquescents. Du coup, elles avaient du temps pour discuter entre filles.

— En fait, je crois que c'est ça, la grosse différence entre nous. Vous manquez singulièrement de persévérance.

— Pardon ?

— Vous êtes toujours dans la recherche du plaisir. Voilà, c'est ça, vous voulez faire les choses qui vous font plaisir. Vous avez fait voleuse parce que ça vous plaisait. Ensuite vous avez couru les donjons parce que ça vous plaisait. Vous suivez votre chemin comme ça.

— Eh bien oui, c'est ce que fait tout le monde.

— Pas du tout. La plupart des gens, comme moi par exemple, cherchent à se projeter dans ce qu'ils font pour y trouver de l'intérêt. Je vous avais observée naguère, du temps où nous gagnions nos vies toutes deux dans le métier galant, et il m'avait tout de suite frappé que vous ne vous investissiez pas.

— Si ce que tu appelles joliment « le métier galant », ça consiste à écarter les cuisses en poussant des « han han vas-y mon gros loup j'la sens bien », je suis désolée, mais je ne vois pas comment quelqu'un de sensé pourrait s'épanouir là-dedans.

— Ah ! Voilà ! C'est exactement ça. Vous voyez, moi aussi, au début, ça me répugnait de me prostituer pour gagner ma vie, parce qu'entre nous, lorsque j'étais petite, je me destinais à bien d'autres choses. Mais voilà, le destin en ayant décidé autrement, j'ai fait contre mauvaise fortune bon cœur, et quitte à faire la pute, je me suis dit que je devais m'appliquer à devenir la meilleure.

— Quelle gloire !

— Et j'ai découvert bien des choses surprenantes comme cela, dont vous n'avez sans doute pas idée. Bon, bien sûr, il y a le côté strictement sexuel de l'affaire, qui n'est pas dénué d'intérêt, même si chacun en ces matières a ses préférences et ses petites manies. Mais il y a surtout toute la technique périphérique, les parfums les plus efficaces pour séduire tel type d'homme, la manière de se voiler ou de se dévoiler la plus propice pour susciter ses ardeurs, quelle démarche il faut adopter pour attirer leur regard, et puis il y a l'art de la négociation, tout le côté commercial de l'affaire qui, je pense, vous aura échappé.

— Pas complètement.

— Bref, si je ne m'étais pas sottement laissée embringer dans des histoires politiques louches et hasardeuses, je serais aujourd'hui la courtisane la mieux pourvue de Baentcher, au lieu de m'user la santé dans une jungle pleine de moustiques. Alors que vous, si vous aviez poursuivi votre carrière, à quoi vous aurait-elle menée ?

— À pas grand-chose, c'est bien pourquoi j'ai quitté le putanat.

— Tout à fait. Alors qu'à la base, vous aviez sans doute les mêmes capacités que moi pour y réussir. En fait votre problème, c'est que vous vous laissez décourager par la difficulté. Mais si vous voulez arriver à quelque chose dans la vie, mon amie, il faudra vous habituer à prendre un peu sur vous et ne pas céder systématiquement à la facilité.

— Donc, pour toi, il vaut mieux être besogneux que rechercher ce pour quoi vous êtes réellement fait. C'est une étrange philosophie. Beaucoup de gens, c'est vrai, ont tendance à confondre la valeur d'une chose avec le prix qu'il faut payer pour l'obtenir. Eh bien moi, c'est vrai, je ne suis pas comme ça, mais le fait que je sois ici avec toi prouve bien que je ne choisis pas la facilité. Oui, je peux mettre un terme à une entreprise quand j'estime que les risques encourus ou la somme de travail à fournir se mettent à en surpasser les gains attendus, mais ce n'est pas là de la lâcheté ou du dilettantisme, c'est de l'intelligence. Il faut se remettre en question de temps en temps, et ne pas rester sottement accrochée à des idées qui ont pu passer pour bonnes à un certain moment, mais que les circonstances auront rendues caduques. Et pour en revenir au « métier galant », à quoi bon faire des plans de carrière cinquante ans à l'avance, alors que, tu le sais mieux que moi, un sort contraire peut les réduire à néant en une seconde ? Je saisis les opportunités, c'est un fait. J'explore, j'avance, je progresse. Je ne sais peut-être pas très bien où je vais, mais je sais où je suis, et que j'y suis bien. Voici ma

philosophie de la vie.

— Très intéressante perspective. Néanmoins, je pense que votre approche peut assez facilement être battue en brèche par certaines réalités du monde. Par exemple, s'il y a cinq minutes, vous vous étiez un peu attelée à planifier l'avenir au lieu de me casser les oreilles de votre philosophie de comptoir, vous nous auriez conduites à souquer ferme vers la rive avant que nous n'arrivions à ces rapides qui maintenant nous happent vers cette gorge particulièrement sombre, encaissée et peu engageante. Mais je suppose qu'ici et maintenant, vous savez où vous êtes, et que vous y êtes bien.

— Ferme ta gueule et rame.

— Mais j'y songe, demanda l'illithid, ce titre de princesse qu'on vous donne, c'est un surnom ou vous êtes vraiment de noble lignage ?

— Y'a pas plus noble ! Je suis en effet Princesse de Nordcumberland. Non, vous ne connaissez pas, c'est dans les terres septentrionales.

— Et c'est grand, votre royaume ?

— Oh oui, immense ! Le Nordcumberland dépasse en superficie l'ombre projetée par la plupart de ces arbres, là. Et ça regorge de richesses à foison. À ce qu'il paraît. Sûrement que quelqu'un les trouvera un jour. Pourquoi cette question ?

— Non, mais je me demandais juste, à propos de l'ami Corbin, là.

— Corbin ?

— Eh bien oui, je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer l'intérêt qu'il vous portait.

— Intérêt purement musculaire. Nous partageons la passion de l'exercice physique.

— Je suis télépathe, madame, et même si je ne passe pas mon temps à espionner les pensées des gens, il y a certaines effusions que l'on ne peut s'empêcher d'entendre. Du reste, il n'y a pas besoin de pouvoirs mentaux particulièrement aigus pour remarquer que vous allez souvent quérir du bois tous les deux, très loin et très longtemps, dans des endroits où peu de bois semble pousser car vous ne ramenez jamais que quelques brindilles.

— Ah bon.

— Et n'allez pas me dire que c'est pour faire du développé-couché dans les sous-bois. C'est du reste plus ou moins devenu un sujet de plaisanterie au sein de la compagnie. Bref, tout ça pour dire que c'est votre affaire, hein, c'est votre vie, à la limite ça ne me regarde pas. Mais à titre purement anthropologique, je me demandais comment vous alliez gérer ça une fois l'aventure finie.

— À quel niveau ?

— Eh bien, comme vous le disiez tout à l'heure, vous êtes de haute naissance, alors que lui, de toute évidence, sort du ruisseau. À moins que les affaires humaines n'aillent bien différemment de celles de mon peuple, vous allez au devant de singuliers écueils.

— Vous avez tout à fait raison sur un point. Ça ne vous regarde pas. Mais pour votre gouverne, monsieur, sachez que nous comptons aborder ces sujets lorsque nous serons retournés à la civilisation, si toutefois nous y retournons jamais. Car nous sommes tous actuellement dans une situation particulièrement périlleuse, et je crois qu'il est des circonstances mieux adaptées pour choisir les prénoms de nos enfants et la couleur des rideaux du salon. Bref, pour résumer en trois mots, on verra bien.

Néanmoins, la confusion de la princesse Quenessy était visible, sans pour cela qu'il fût nécessaire de lire dans les pensées. Cela faisait en effet quatre jours qu'ils marchaient dans la jungle, et les deux larrons avaient visiblement trouvé à occuper le temps libre lors des bivouacs. Du reste, il n'était pas seul à faire preuve de galanterie, car Toudot ne manquait jamais une

occasion de se mêler aux porteurs Tupaku afin de discuter avec eux, et en particulier avec une certaine demoiselle qui, en faisant attention, était en effet assez jolie. Dizuiteurtrente, pour sa part, tâchait de se lier avec les autres porteurs, discutant longuement avec eux, à telle enseigne qu'il sut bientôt leur langue de façon à peu près correcte.

Autant les relations avec les porteurs s'étaient considérablement améliorées, autant leurs gardes étaient devenus de plus en plus nerveux à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la jungle. Ils n'avaient pourtant affronté aucun péril plus spectaculaire que les moustiques porteurs de fièvres, qu'ils chassaient en faisant des feux de termitière, mais en les interrogeant, il apparut bien vite qu'ils craignaient la survenue de divers démons rôdant dans la forêt, un danger que bien sûr, ils se faisaient fort d'affronter virilement, les armes à la main, mais on sentait tout de même que dans ces affirmations de supériorité, il y avait beaucoup d'autosuggestion.

— Oh, mais regardez ça ! fit alors le docteur. C'est incroyable, une construction !

— Ah c'est dingue, répondit Ange, regardez ça... j'allais dire que c'étaient des ruines, mais c'est encore en bon état.

— On a failli passer à dix pas sans la voir, tant elle est recouverte de végétation, nota la Princesse. Mais quelle étrange architecture !

— C'est vrai, renchérit le docteur, voyez cet amoncellement de formes grises et arrondies, il n'y a pas un plan, pas une ligne droite, on dirait cet édifice construit par quelque race d'insecte géant, des termites ou bien des guêpes !

— Prudence ! prévint Toudot. C'est peut-être tout simplement le cas.

— C'est peu probable, reprit le docteur, car regardez, il y a un orifice par alvéole. Les insectes sociaux se gardent bien de creuser tant de trous dans leurs terriers. Ah, vraiment, quelle étrange bâtisse. J'ignore non seulement qui a pu la construire, mais encore quel procédé ils ont employé. Oh, mais voyez la végétation alentour ! Avez-vous noté ces couleurs !

— Vous avez raison, c'est stupéfiant ! Regardez, ce buisson est entièrement rouge, comme s'il avait été peint du haut jusqu'en bas.

— Et ce grand arbre, s'extasia Dizuiteurtrente, il est noir comme la suie ! Quel est ce mystère ?

— Voyez en tout cas comme ces bizarreries semblent mettre emplir de terreur nos amis Tupaku. Allons, vous autres, soyez sans crainte, voyons, vous voyez bien que l'endroit est désert !

— Ah, ils font moins les malins maintenant, dit Ange. Regardez ça, pour sacrifier des victimes sans défense, ils sont forts, mais dès qu'on doit affronter l'inconnu, y'a plus personne !

— Tu as tout à fait raison, dit Toudot. Eh puisque tu tiens tant à leur montrer l'exemple du courage, vas donc visiter ce bâtiment, on ne sait jamais, on pourrait y trouver quelque chose d'utile.

— Hein ? Mais pourquoi moi ?

— Eh bien il me semble que c'est le boulot d'un voleur non ? Si tu veux je peux te retrouver les conventions collectives.

Ange, pour une fois, ne trouva rien de bien intelligent à répondre, et c'est donc à contrecœur qu'il s'approcha de l'entrée la plus praticable de l'étrange demeure, à la grande surprise des Tupaku qui faisaient de grands gestes, invoquaient leurs dieux et chantaient la mélodie des morts. Il donna un coup de dague furtif dans l'ouverture, puis s'arma d'un long bâton et en ramona vigoureusement l'orifice comme on le fait avec un écouvillon. Puis, voyant qu'il n'avait touché aucune grosse masse de muscle prête à lui sauter dessus, il se résolut à entrer dans le bâtiment tête la première.

Il en ressortit trois minutes plus tard, dépité.

« C'est dégueulasse ! C'est plein de saloperies pourries, d'os moisis, de trucs comme ça. Un vrai égout, infect. Et rien d'utilisable.

— Ah, tant pis, allons-nous-en, dans ce cas. Allez, en avant. Eh, vous autres, que faites-vous ? »

Trois Tupakus piquaient de leurs lances une sorte de protubérance, une calotte molle et bleu pâle émergeant de la terre. On eût dit la pousse d'un jeune champignon, mais d'une taille singulière. La chose semblait un peu molle. Soudain, l'un d'eux dut crever quelque réservoir à spores, car un gaz gris, lourd et nauséabond émana du champignon, qui se mit alors à frémir, puis à grandir à vue d'œil. Une terreur familière s'empara de nos héros qui, ayant déjà humé une comparable puanteur, commençaient à deviner l'horrible vérité.

Soudain, ce fut toute la forêt qui sembla se mouvoir. Les branches des grands arbres, les troncs, les arbustes chamarrés qui une seconde encore se drapaient d'une végétale immobilité semblaient maintenant couler comme de la glaise, de plus en plus vivement, quitter leurs déguisements pour prendre des formes plus pleines, puis ondoyer, se distendre, s'allonger en excroissances mouvantes. Quelle race déchue d'anciens maîtres, jadis sages et puissants, et aujourd'hui réduits à la déchéance, était-ce donc que ces créatures fongoïdes et sottes aux yeux fous tourmentés par des ambitions criminelles ? Combien étaient-ils, ces abominables polypes suppurant d'ichor vénéneux, se trémoussant en écœurantes reptations, se contournant en inflorescences impies et bourgeonnements contre-nature ?

— C'est ignoble, hurla la princesse, voyez, ils se transforment à volonté. . .

— Courts, longs, carrés. . . renchérit Toudot, révolté.

— Mince, gros, courts, ronds. . . observa Corbin avant de se voiler la face, frémissant de saisissement.

Ils s'avançaient maintenant, psalmodiant quelque appel surgi du fond des temps à un dieu fantomatique et mystérieux : « Hüp Hüp Hüp, Hüp Hüp Hüp. »

III.12 Re-danger et re-romance

Il leur fallut toute l'habileté, l'endurance et la détermination dont on peut être capable lorsque l'on est confronté à l'imminence de sa propre mort pour conserver l'embarcation à flot, pagayant du mieux qu'elles le pouvaient pour éviter les berges à pic, les rochers, les tourbillons et les remous. Un exercice pour le moins difficile tant le torrent, à cet endroit, ne semblait constitué que de remous, de tourbillons, de rochers et de berges à pic.

Puis, sans prévenir, le cours d'eau accéléra encore et se mua en cascade. Ce n'était pas de ces cascades sympathiques, spectaculaires et bien élevées que l'on fait visiter aux touristes en mal de sites romantiques pour leur lune de miel, ces grandes tentures d'eau tombant tout droit jusqu'à un gentil lac d'où un plongeur pouvait émerger en s'écriant « mon dieu, j'ai cru que mes poumons allaient éclater. » C'était le genre de cascade prolétarienne, le genre qui cascadaient vraiment, qui dégringolait salement de terrasse rocheuse en terrasse rocheuse, bien décidée à vous briser tous les membres, puis à re-briser les bouts de membres brisés, et ainsi de suite, avant de vous coincer la tête en bas entre deux rochers pointus.

Inutile de dire que le pauvre radeau fut promptement brisé dans cette épreuve, ce qui épargna peut-être à nos héroïnes de voir leurs propres échinés de subir le même sort. Condeeza n'eut que le temps d'empoigner l'un des sacs avant d'être happée par un courant violent. Elle aperçut alors Vertu qui, inconsciente et la tête dans l'eau, avait tout à fait l'air décidée à se

noyer. Elle la rattrapa d'une brasse vigoureuse, sans lâcher son sac, puis tâcha de nager de façon à lui garder la tête hors de l'eau. La situation ne se prêtait certes pas à l'application des premiers secours, toutefois, la robuste constitution de notre héroïne lui sauva encore la vie, lui faisant cracher une bonne partie de l'eau qu'elle avait avalée. La vive douleur consécutive à cette opération finit de la ramener à elle.

— iel, ai cru mes oumons éclater !

— Allez, nage, aide-moi au lieu de bavarder.

Le courant finit par se calmer avant qu'elles ne fussent tout à fait mouluées. Le soleil se couchait tôt dans cette vallée étroite, que sa topographie particulièrement impropre exposait en outre à des rafales de vent à décorner les bœufs. En outre, pour ne rien arranger, il s'était mis à pleuvoir à verse. Transies de froid, plus mortes que vives après avoir tant lutté contre les éléments, elles échouèrent sur une grève à peine moins accidentée que le reste des berges. Il leur fallait maintenant trouver un abri. Mais n'était-ce pas une caverne qu'elles apercevaient maintenant ? Leurs jambes cent fois mortifiées par les rochers de la rivière ne les portaient plus, aussi durent-elles ramper jusqu'à cette providentielle anfractuosité.

Les deux femmes se fauflèrent dans la grotte, qui n'était en fait qu'un court pertuis triangulaire entre deux rochers, pas assez large pour qu'on y rampe à deux de front, pas assez haut pour qu'on puisse s'y redresser. Bien qu'affaibli, le vent s'y engouffrait néanmoins, mais au moins on était au sec, en tout cas tant qu'une rafale ne rabattait pas un mur d'eau sur les deux occupantes. Elles constatèrent avec dépit la précarité de leur abri, mais comme il était peu probable qu'elles trouvassent mieux avant que l'obscurité ne les enveloppe tout à fait, elles décidèrent de l'aménager du mieux que le leur permettait leurs faibles moyens matériels et leurs forces déclinantes. Elles empilèrent des rochers devant l'entrée au vent, pour former un mur certes médiocrement étanche, mais qui leur donnerait l'impression qu'elles ne couchaient pas dehors. Elles finirent cette tâche à tâtons, puis rentrèrent dans leur très modeste foyer. Il était illusoire de chercher un quelconque bois sec dans les environs, aussi Vertu dut-elle se résoudre à allumer la lampe à huile que Condeezza avait sauvée du naufrage, et dont la provision ne durerait sans doute pas une heure.

Ce ne fut que lorsqu'elles s'immobilisèrent toutes deux contre le mur de pierre, les genoux serrés contre la poitrine, qu'elles s'aperçurent d'un fait gênant : leurs vêtements trempés, loin de les protéger, étaient une menace pour leur vie. Elles se dévêtirent et suspendirent leurs pauvres nippes au mur qu'elles venaient de construire, dans le but optimiste de l'imperméabiliser un peu. Si les dieux leur étaient cléments – mais pourquoi s'y mettraient-ils soudain ? – elles auraient demain des vêtements secs.

Curieusement, elles se sentirent gênées de se voir nues l'une devant l'autre. Elles ne se connaissaient ce genre de pudeur. Sans doute étaient-ce les circonstances qui rendaient la tenue embarrassante, alors que si elles s'étaient croisées dans les couloirs d'une maison close, l'idée ne leur serait pas venue une seconde de se couvrir. La minuscule flamme de cette lampe émettait bien trop de lumière et pas assez de chaleur.

Bien que Vertu fût la plus longiligne des deux, elle était d'ascendance montagnarde, fille de paysans qui, sur d'innombrables générations, avaient survécu aux privations et aux tempêtes de neige du Portolan. Elle n'avait pas grande estime pour cette lignée dont elle était issue, mais au moins pouvait-elle compter sur la robuste constitution qu'elle lui avait léguée – d'ailleurs son seul héritage – pour passer la nuit. Son organisme savait d'instinct comment se mettre au ralenti pour perdre moins de chaleur, tout en conservant intacte l'étincelle vitale. Condeezza, dont les ancêtres avaient arpenté les savanes perpétuellement écrasées

de soleil du continent méridional, n'avait pas les mêmes défenses. Tandis que les minutes passaient, ses tremblements se muèrent lentement en incontrôlables convulsions. Vertu le vit assez rapidement, et Condeezza elle-même en prit conscience, elle comprit ce qui l'attendait, et ses grands yeux noirs s'emplirent de larmes. Mais même réduite à cette extrémité, elle était trop fière pour demander de l'aide, surtout à Vertu. Ce n'est pas la pire des morts que celle que procure le froid, se dit-elle, et elle se prépara à entrer dans la nuit.

« Et merde. »

Elle entendit à peine l'exclamation de Vertu, et bientôt sentit une douce chaleur entrer en contact avec ses bras glacés. Elle entrouvrit les yeux, et vit le visage de son ennemie, tout près d'elle. La voleuse enroula lentement ses membres en une étreinte solide, collant ventre et poitrine contre ceux de la guerrière qui à son tour, s'agrippa de toutes les forces qu'il lui restait à cet ultime espoir de vie.

De telles choses sont bien naturelles en de telles circonstances, en agissant de la sorte, Vertu savait diminuer leur surface corporelle commune, et ainsi augmentait leurs chances de survie mutuelles. Tous les animaux font ainsi par grand froid, ainsi que tous les hommes qui tiennent à leur vie plus qu'à leur réputation de stricte hétérosexualité.

Et puis, une chose en entraînant une autre, quelques mains s'égarèrent, et les événements prirent bientôt une tournure qui ne trouvait qu'une fort lointaine justification dans les stratégies de conservation de la chaleur. Tout ceci n'est pas dénué de rapport avec la matière de notre récit, toutefois, je pense que je vais quand même vous narrer la geste de Paléomon le Banni.

Fruit du viol d'un démon par une pucelle, Paléomon le Banni naquit un soir d'orage et, ô tragédie, son corps juvénile de nourrisson était ocellé de taches purpurines. Jeté hors le village par les anciens, qui voyaient en lui un envoyé du Malin, il fut recueilli par les elfes chantants du Bois Joli, qui lui inculquèrent tout de l'art vocal. Il n'y montra toutefois aucune disposition, car tout petit déjà, il advint que sa voix était éraillée et désagréable. C'était un si grand handicap parmi les elfes chantants qu'il dut bientôt s'exiler et, âgé de dix années seulement, se retrouva à marcher sur les routes, vivant de mendicité, de rapine et de divers petits métiers. Comme il était débrouillard, il attira vite l'attention d'un prêtre de Gullangung, le dieu des vauriens dans son genre, qui le prit sous son aile et lui inculqua les secrets de son art. Las, de tempérament querelleur, Paléomon en vint bientôt aux mains avec son nouveau maître pour quelque histoire de cire à bougie, et fut prestement chassé du logis.

De nouveau dans le ruisseau, il allait perdre toute raison de vivre lorsqu'il reçut en songe la visite de la Dame de Pancre, la messagère de Gullangung, qui lui prodigua ces paroles de réconfort :

« Sache, ô, Paléomon, que ces tracasseries qui t'assaillent ne sont que les épreuves envoyées par les dieux pour jauger ta force d'âme et tremper ta volonté. Ne perds pas espoir, toi qui es destiné à accomplir de grandes choses, car il est dit qu'un jour, un héros se lèvera pour brandir l'Épée de Justice, ceindre la Couronne d'Émeraude de Dunkun et renverser la tyrannie des seigneurs de Zar'hamon. Et cet élu, c'est toi, Paléomon, toi qui es né pour régner sur les multitudes. »

Ces paroles éveillèrent chez le jeune homme une vigueur nouvelle. Bravant les éléments, il sortit de la cache qui lui servait de demeure, et marcha bravement au devant de sa glorieuse destinée.

Puis, Paléomon attrapa la tuberculose, et mourut deux mois plus tard. On dit que lorsqu'on le mit en terre, la Dame de Pancre apparut au-dessus du sépulcre, et s'écria : « Ah ben merde,

c'était pas lui. »

Elles s'éveillèrent, et sans un mot, se rhabillèrent de leurs pauvres nippes. Le matin s'était levé, le vent s'était calmé et toute trace d'un nuage de pluie avait disparu du ciel. Il faisait frisquet, certes, mais c'était le matin, et elles étaient en altitude.

Toujours sans rien dire, elles se mirent à chercher sur la plage de galets quelque matériel pouvant leur être utile, comme par exemple du bois pour faire du feu, mais tout ce qu'elles trouvèrent était trempé.

— On va devoir continuer à pied, constata Condeeza d'une voix terne tout en se constituant une manière de bâton de marche.

— Ouais.

— On continue à descendre ?

— On a pas le choix.

— Sinon, pour le reste, est-ce qu'on...

Vertu se retourna vivement.

— Il n'y a pas de reste ! Je ne veux plus jamais entendre parler de cette nuit tu m'entends, JAMAIS !

— Dis tout de suite que je te dégoûte.

— Tu me dégoûtes.

— Ah ben merci !

— Attends, j'ai pas fini. Tu me révulses au plus haut point, tu es pour moi le pinacle de l'exécrable, l'expression vivante de l'abomination, la somme de tous les cauchemars qui ont troublé mes nuits depuis ma naissance n'égalent pas en horreur chacune des secondes que je passe en ta compagnie. Quand je pense à la nuit dernière je me sens dégradée, souillée et humiliée, et les dieux me sont témoin que j'ai subi pas mal de saloperies dans ma vie. Rien que d'en parler j'ai envie de vomir.

Debout sur les galets, Condeeza ouvrit de grands yeux et encaissa en silence, elle ne dut qu'à sa sombre carnation de ne blêmir jusqu'à l'évanescence. Elle détourna le regard et suivit un instant un débris flottant qui descendait le torrent. Puis elle se reprit, et proposa, impromptu :

— On baise ?

— Vite fait, alors.

III.13 Deux haltes

Frappés d'horreur par les protéiformes et bariolées créatures qui s'avançaient vers eux, nos amis n'en conservèrent pas moins le sens commun, en particulier Toudot qui, jaugeant immédiatement la configuration tactique, les périls qu'elle présentait et les avantages qu'il pourrait en obtenir, tira Aristide par la manche et lui souffla à l'oreille une bien vilaine idée. Le céphalopode approuva sans faire aucun commentaire moralisateur – et du reste, s'il l'avait fait et compte tenu de ses origines, on lui aurait rappelé de balayer devant sa porte. Il se concentra sur le chef des gardes Tupaku, lequel, tout d'abord pris de stupeur, se retourna bientôt vers ses compagnons et baragouina quelque chose qui devait signifier plus ou moins :

« Ce soir, nous dînons en enfer ! »

Devant cette virile profession de foi, ses hommes braillèrent fièrement et se mirent en formation pour accueillir la charge du parti de monstres qui fondait sur eux. Dans de telles circonstances,

un guerrier Tupaku qui se respecte ne pouvait rien envisager d'autre que la victoire ou la mort. Il fallait vraiment être dépourvu d'honneur comme un Klistien pour prendre ses jambes à son cou.

Car pendant ce temps, vaillants tels le légendaire Sir Robin, nos héros s'en allaient fièrement, sans peur et dans la plus grande discipline, courir dans la direction opposée, laissant leurs gardes se faire massacrer en espérant que cela prendrait assez de temps pour qu'ils soient eux-mêmes débarrassés des abominations forestières.

— Ah, ah, ah... Attendez-moi... eh... une petite pause...

— Eh bien, monsieur l'illithid, un peu de nerf que diable ! encouragea Toudot. L'ennemi nous talonne peut-être !

— C'est que... je ne suis pas un grand coureur... je crois.

— Prenons donc quelques secondes de repos si vous ne pouvez vraiment pas continuer. Mais je vous ferai remarquer que même le docteur Venarius, malgré son grand âge, galope comme un cabri lorsque la situation l'exige.

— Sans doute, sans doute. Mais je n'ai jamais été très sportif. Et des années de réclusion à Chocacaotl n'ont pas amélioré ma forme physique, j'en ai peur.

— Voilà qui est bien attristant. Sauriez-vous dire au moins si ces ignobles bêtes nous ont suivis ?

— Leurs pensées sont trop rudimentaires pour que je puisse les localiser, hélas. Tout ce que je puis dire, c'est que nos estimés gardes ont quitté cette vallée de larmes, avec un certain courage je dois le souligner. Cela dit, il est peu probable que ces métamorphes nous poursuivent, les bribes de conscience que j'ai pu capter m'en ont donné une image d'esprits très primitifs, et sans doute ont-ils oublié notre existence dès que nous avons quitté leur portée de vue.

— Puissiez-vous avoir raison. Mais j'y songe, qui sont-ils ? Avez-vous entendu parler de ces bêtes ?

— Je crois bien que ça me rappelle un passage des dits de Peptoptepetl. Vous savez, ce héros intrépide qui avait bravé l'interdit et qui était monté jusqu'au Pic du Diable. À son retour, il avait couché sur un parchemin le récit de son voyage, et il avait, si mes souvenirs sont bons, séjourné dans la demeure de dieux aux milles formes. Bon sang, mais j'y songe, c'est tout à fait ça ! Il décrivait un séjour fait à la manière d'outres de lokotcholec, une sorte de calebasse bossue qui pousse au pied des montagnes, et c'est exactement ce que nous venons de voir. Nous suivons la route de Peptoptepetl ! C'est cette demeure que nous venons d'apercevoir.

— Donc, ce Pto... truc là, disait vrai ? Vous nous aviez dit qu'il affabulait.

— Jusque-là, je pense qu'il a dit vrai. À ceci près que dans son parchemin, les dieux aux mille formes étaient affables, doux et prévenants, tout le contraire de ces brutes que nous venons de croiser. Ils étaient de mœurs raffinées et doués de la parole.

— Que leur est-il donc arrivé ?

— Mystère. Quelle néfaste influence a bien pu corrompre des dieux bénéfiques ? Nous en apprendrons peut-être plus en poursuivant notre chemin car à en croire Peptoptepetl, nous devrions bientôt trouver le havre propice d'un village accueillant.

— Tout ça ne me dit rien qui vaille.

Vertu et Condeezza sortirent enfin de la vallée désolée, pour déboucher sur un panorama à couper le souffle. À leurs pieds, la rivière se jetait dans le vide en une cascade tout à fait impressionnante, jusqu'à un lac noir aux formes serpentineuses. Sur leur droite s'étalaient, jusqu'à un cercle de vertigineuses falaises, les ramures pourpres et tourmentées d'une étrange forêt d'où émanaient des lambeaux d'une brume diffuse, tandis qu'à leur gauche se dressaient, tels

un barrage gigantesque à l'invasion végétale, les pentes déchiquetées et les sommets enneigés de la grande cordillère. Mais en matière de majesté, mêmes ces fières montagnes devaient céder devant le cône puissant qui matérialisait le centre de ce cirque à l'échelle des titans des légendes archaïques. On l'aurait dit tout droit sorti d'un rêve halluciné, avec sa forme parfaite, ses pentes noirâtres parsemées de ravins et son sommet aplati, recouvert de neige dont émanaient d'abondantes fumerolles.

— Le pic du Diable ! Enfin ! s'exclama Condeezza.

— Oh, c'est splendide ! lui répondit Vertu, pas moins impressionnée. On le dirait tout droit sorti d'un rêve halluciné, avec sa forme parfaite, ses pentes noirâtres parsemées de ravins et son sommet aplati, recouvert de neige dont émanaient d'abondantes fumerolles.

— Oui, c'est exactement ce que j'allais dire.

— Je ne peux y croire, et c'est pourtant vrai, nous contemplons le mythique but de notre voyage ! Qui eût cru que nous arriverions jusque-là, après tant d'embûches et de mortels périls ? Ah, splendeur toujours renouvelée de la nature, livreras-tu un jour tous tes secrets à ceux qui t'explorent ? Te rends-tu compte, Dizzie, que nous sommes sans doute les premiers hommes blancs à contempler ce spectacle merveilleux ?

— Hum. . .

— Oh, pardon. Enfin bref, ça réchauffe le cœur.

— D'après le plan que t'a confié ton Palimon, on ne peut s'y tromper, ce doivent être les Falaises des Dieux Morts, surmontées du Plateau Maudit couronné des Jungles Noires. Par bonheur, voici une embûche que nous avons incidemment contournée. J'avais eu peur que la Mer de Feu fût un lac de lave ou quelque chose du même goût, mais apparemment, ce n'est que cette surprenante forêt à la rousse parure.

— Oui, c'est une bonne nouvelle. Mais ça ne résout pas la question qui se pose.

— Question qui est ?

— Eh bien. . . qu'est-ce qu'on fait, quoi ? Enfin, nous deux. On continue comme ça jusqu'à quand, dans ton esprit ? Je te rappelle que nous sommes censées être ennemies, ce qui d'une part implique qu'on devrait passer moins de temps à jouer à touffi-touffa dans les bois, et d'autre part suppose une certaine idée de concurrence entre nous.

Condeezza s'assit pensivement sur un rocher.

— C'est vrai, on devrait faire ci, on devrait faire ça. Notre devoir. Je dois allégeance à Naong, qui est à l'autre bout du monde, et à ce Pegod qui a tenté de me faire tuer sans probablement avoir de meilleure motivation que le fait qu'il n'aime pas voir une femme porter une épée. À propos de prétexte futile, tu te souviens de la raison pour laquelle on se déteste ?

— Pas vraiment. Attends, ce n'était pas cette histoire d'élastique à paupiette que tu m'as forcée à. . . Ah non, je confonds. Je suppose que tu m'as. . . non, j'en sais rien.

— Il n'y a pas vraiment de raison objective, Vertu. J'ai cherché dans ma mémoire l'incident qui aurait pu être le prétexte à notre querelle, je ne l'ai pas trouvé. C'est étrange, non ?

— Oui, c'est très étrange. C'est comme si nous étions destinées à. . . entrer en conflit. De toute éternité. Comme si les dieux nous avaient mises sur la route l'une de l'autre, comme deux diligences lancées au galop sur la même route mais en sens inverse, rien que pour voir voler du bois mort et des pattes de chevaux dans tous les sens. Crois-tu que nous sommes maudites, marquées par le destin ? Crois-tu qu'il n'y ait pas d'autre choix pour nous que de nous affronter encore et encore jusqu'à l'anéantissement mutuel ? Ah, qu'elle est cruelle et mauvaise, cette farce que les dieux nous jouent.

— Je crois que j'ai une autre explication. J'y ai beaucoup songé ces derniers temps. Je t'ai

beaucoup regardée faire, je t'ai écoutée parler. J'étais fascinée par toi, je l'avoue, mais je ne comprenais pas pourquoi. Et au bout d'un moment, une chose m'a frappée, c'est à quel point nous sommes semblables. C'était ça qui me dérangeait, cette familiarité que je ressentais à ton contact venait de là, toi et moi, nous sommes faites de la même façon. Nous réagissons aux mêmes choses au même moment, nous ressentons les mêmes choses, nous parcourons la vie du même pas. Bien sûr, extérieurement, nous sommes différentes, par exemple moi, je suis belle et bien éduquée. Ces différences proviennent sans doute de ce que nous n'avons pas vécu les mêmes expériences ni ne sommes issues du même milieu. Mais si on gratte un peu, c'est bien la même substance humaine que l'on retrouve. Un peu comme deux sœurs qui seraient de parents différents.

— Ce qui n'explique pas pourquoi on se hait.

— La seule explication logique dans cette perspective, c'est que nous nous haïssons mutuellement parce que nous ne pouvons pas nous haïr nous-mêmes.

Vertu s'assit à son tour et songea aux paroles de Condeezza. Elle manqua de s'effondrer en larmes lorsqu'elle s'aperçut que, dut-elle vivre mille ans, prendre mille amants, arpenter toutes les routes de tous les pays de la terre et visiter chacune de ses cités, elle ne trouverait jamais personne au monde qui soit plus proche d'elle que Condeezza Gowan, sa pire ennemie.

— Ton hypothèse se tient, finit-elle par répondre. Néanmoins, je crois que je préfère ma version, celle avec les dieux et la destinée.

— Oui, moi aussi, tout compte fait.

— Pour en revenir à nos moutons, j'ai un plan d'action qui vaut ce qu'il vaut. Ce serait dommage qu'on s'entre-tue pour une breloque dont on ne sait même pas si elle existe réellement ou qui a peut-être été réduite en poussière bien avant la naissance de nos arrière-grands-parents. Je te suggère donc qu'on s'épaule pour arriver en vue de la troisième clé, et là, eh bien. . .

— On avise.

— Voilà, on avise.

— Ou alors c'est nous qui avise.

C'était Gaspard qui venait de faire son apparition, tirant son épée. Son comparse Arcimboldo le suivit non loin derrière avec une grande arbalète.

III.14 Pikrokol

L'odeur d'urine rance et d'excrément déliquescents parvenait difficilement à masquer la puanteur phongique dégagée par le champ de grands champignons malsains qui s'étalait dans le vallon, parmi les troncs moussus d'arbres noircis par la moisissure. Entre les mares stagnantes cachant dans leurs eaux noires les traîtres entrelacs de racines et de feuilles servant de tanière à mille espèces de batraciens gluants, ces horribles champignons avaient déployé leurs blancs rhizomes sur de telles distances que, digérant lentement toute matière tels une tumeur végétale, ils avaient cru et multiplié jusqu'à dresser des pédoncules bruns et rouges à une hauteur à peine inférieure à celle d'un homme. Si grands étaient ces ignobles champignons que des bêtes de belle taille y avaient semblait-il creusé leurs terriers pourrissants, des bêtes qui au passage de nos compagnons se terraient au fond de leurs trous, ne se manifestant que par de furtifs mouvements et de hideuses stridulations.

— Les champignons ! dit alors Aristide. Je me souviens maintenant, dans le parchemin, Peptoptetl décrivait une aimable peuplade de gnomes vivant dans des champignons ! J'avais

pris ça pour des fariboles, mais à voir la taille de ces spécimens, je me dis qu'ils pourraient tout à fait convenir pour abriter des êtres de petite taille.

— Quoi, vivre là-dedans ? s'insurgea Ange. Quelle espèce de sale bête dégénérée peut habiter dans un champignon ? Ça pue, regardez, ça pourrit sur pied en une semaine, sans doute. . .

— C'est vrai, d'autant que d'après le parchemin, les demeures de ces créatures étaient arrangées de façon exquise, avec soin et goût. De toute évidence, nous ne trouverons rien ici. Oh mais. . . Attendez, on vient !

On entendait en effet distinctement le pas lourd d'une créature pataugeant avec maladresse derrière un rocher à la forme étrange. Ils virent l'espace d'un instant le bois de quelque cervidé en dépasser, puis disparaître. Ce fut ensuite une bosse de fourrure noirâtre, suivie d'une patte raide tendue vers le ciel. Mais non, c'était un bâton ! C'était la forme d'un homme qui se profilait maintenant, un homme d'âge moyen revêtu d'une pelisse crasseuse et d'un casque cornu, qui approchait. Ce n'était pas un Tupaku, comme en témoignait sa carnation plus pâle, son long nez busqué et sa mâchoire légèrement prognathe. Sans doute le représentant de quelque peuple étranger égaré dans ces terres désolées. De ses yeux sombres et enfoncés sous ses orbites proéminentes, il avait clairement vu la compagnie, mais approchait néanmoins sans manifester de crainte. Voyant les porteurs Tupaku, il s'écria dans leur langue, avec toutefois un accent assez fort pour être discernable même par un faible locuteur :

« Amis ou ennemis ? Attention, je sais me défendre ! »

Toudot, fort des quelques mots qu'il savait de tupaku, s'approcha en se désignant comme porte-parole, et répondit :

— Amis. Nous sommes voyageurs.

— Pas souvent, des voyageurs. Vous allez où ?

— Le Pic du Diable.

L'homme, qui semblait bien taciturne, ne manifesta aucune émotion particulière.

— Une destination comme une autre.

— Sais-tu où c'est ?

— Je vous montrerai le chemin.

— Excellent.

— Mais avant, vous allez manger chez moi.

Il vivait seul à quelques jets de pierre de là, dans une cabane dont il était douteux qu'il l'eût montée tout seul dans un arbre. C'était du reste plus une maison qu'une cabane, c'était même très grand pour le logis d'un seul homme. Mais cela ne servait pas que de logis. Notre protagoniste, en effet, collectionnait dans son domaine des dizaines et des dizaines de jarres de terre cuite contenant des épices, des herbes et des ingrédients divers en très grandes quantités, des peaux et griffes de toutes sortes d'animaux, des ustensiles crochus et piquetés, et plusieurs chaudrons de métal emplis de brouets non-identifiables bloblotaient au-dessus du foyer. L'homme semblait combattre l'odeur rance et renfermée de son humide tanière en brûlant quelque rustique encens dans une vasque de cuivre aux reliefs cryptiques.

Il se présenta comme étant Pikrokol, et déclara qu'il faisait profession de shaman, révélation qui ne choqua personne tant elle tombait sous le coup de l'évidence. Il apparut bientôt qu'à l'insu des chefs des villages Tupaku de la région, il parvenait à commercer directement avec les gens du peuple, échangeant ses soins, ses remèdes et ses menus sortilèges contre tout ce qui lui faisait défaut dans ces jungles reculées. Après avoir partagé quelques dattes et autres

fruits secs, de succulentes brochettes de quelque petite volaille locale ainsi que de la bière de sa cuvée, il se montra beaucoup plus disert lorsque Aristide l'interrogea.

— Mais d'où venez-vous ? Vous n'êtes pas Tupaku ?

— Les dieux m'en préservent ! Je suis un Thabras de Niggoner, de la tribu du Plösk, mais ma mère était une authentique Shibri Zimmuri, une perogamme de haute lignée. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai dû quitter Gh'nobxka et le Kuldur à jamais, mon clan Powindah était devenu Orri'na'otchic. Vous comprenez que je ne pouvais rester dans ces conditions.

— Euh... ui... Et donc vous vivez ici depuis cette époque.

— Un endroit qui en vaut un autre, pour autant qu'on connaisse l'onguent qui chasse les moustiques et celui qui guérit les infections avant qu'elles ne deviennent gangrènes.

— Et les bêtes plus grosses ne vous causent pas de souci ?

— Non. À part quelques jaguars isolés, ces jungles sont sans danger.

— Nous avons croisé aussi de grosses créatures élastiques particulièrement hostiles.

— Ah, oui, j'allais les oublier, les siffleurs du vent.

— Siffleurs du vent ?

— Oui, pauvres créatures. Parfaitement inoffensives si on connaît le truc.

— Le truc ?

— Oui, ces malheureuses bêtes ont terriblement peur dès qu'on se met à siffler. Le seul danger, c'est si on s'aventure sur leur territoire quand on a les lèvres gercées, mais sinon elles sont sans malice.

— Sans malice ? Elles ont décimé notre escorte !

— Ah bon ? C'étaient des étrangers comme vous ?

— Non, des Tupaku.

— Pourtant, tous les Tupaku que je connais sont au courant pour les sifflets. Sans doute que les villageois se sont bien gardés de mettre leurs nobles dans la confiance.

— Oui, ça doit être ça. Ils n'ont pas l'air d'apprécier particulièrement leurs gouvernants.

— On ne peut pas vraiment les blâmer pour ça.

— Non, c'est vrai. La vie de ces pauvres gens est bien dure. Et vous êtes un bien brave homme, vous qui adoucissez quelque peu le quotidien de ces malheureux.

Ému du compliment qu'on lui faisait, Pikrokol cacha son embarras en reprenant une gorgée de bière, puis en ramenant la conversation sur un autre sujet.

— On dit que les siffleurs du vent n'ont pas toujours été ces créatures sans cervelle que vous avez vues.

— Oui, nous avons eu vent d'histoires de ce genre, en sauriez-vous plus ?

— D'après les légendes des Tupaku, je parle des légendes qui courent parmi les gens du peuple, et non pas les mythologies officielles, qui ne sont que sottises, d'après ces légendes donc, c'est la déesse Xlixlxlantl qui a dépêché ces placides messagers parmi les Tupaku afin de leur enseigner les vertus de la paix et de la compassion. Comme vous vous en doutez, ces malheureuses bêtes se sont fait tailler en tranches, et les survivants, hagards et traqués, ont trouvé refuge dans ces forêts reculées. Ils étaient si bons et pétris d'amour que le mal leur était étranger, et lorsqu'ils se virent confrontés à la cruauté sans borne des prêtres de ces dieux monstrueux, ils devinrent fous, peu à peu. Au départ, ils commencèrent à regagner quelque vigueur, à se reproduire, à bâtir des logis propres à leur espèce, mais bien vite, ils sombrèrent dans l'idiotie, la barbarie et la fange.

— Quelle tragédie.

— C'est aussi, dit-on, ce qui arriva à ce petit peuple qui habitait dans les champignons géants,

là même où nous nous sommes rencontrés tout à l'heure.

— Il y avait vraiment des gens qui vivaient là ?

— Oui, une race de petites gens que l'on appelait les balbutiants, pas très malins, mais espiègles. Toujours d'après les légendes, la déesse Xlilixlantl leur avait confié la mission d'être ses observateurs et ses messagers parmi les Tupaku. Hélas, les observateurs virent tant d'horreurs, et les messagers furent tant ignorés, voire persécutés, qu'ils finirent tout comme les siffleurs du vent, pris de folie et contaminés par la corruption.

— Ont-ils disparu ?

— Non, mais ils sont retournés à l'état de vils petits singes craintifs et malpropres, une véritable infection. Ils ne sont plus guère que des animaux que je piège pour la viande, ce que d'ailleurs je faisais quand je vous ai trouvés.

— La viande ? Vous mangez ces gnomes ?

— Il n'y a pas beaucoup d'autre source de viande dans les parages, hélas. Et ils sont succulents. D'ailleurs, vous en savez autant que moi sur ce sujet, puisque vous avez apprécié mes brochettes.

Toudot manqua de s'étouffer, et ni lui, ni Dizuiteurtrente ne jugèrent utile de traduire les derniers propos de leur hôte à destination des compagnons peu portés sur les langues.

— Bref, intervint le mercenaire, tout ça pour dire que nous vous remercions de votre hospitalité, qui était inespérée en ces lieux reculés. Pouvez-vous nous en dire plus sur le moyen d'accéder au Pic du Diable ?

— Le Pic se trouve dans une cuvette difficile d'accès, car protégé par de vertigineuses falaises qu'il est dangereux de descendre. Mais moi, je connais un passage plus rapide. Il s'agit de l'entrée d'un labyrinthe de cavernes cheminant sous les falaises, et débouchant sur une île au beau milieu d'un lac, dans la cuvette. De là, vous n'aurez plus qu'à traverser le lac, puis une forêt. Vous ne pourrez pas vous perdre, la montagne sera en vue. Toutefois, je dois vous prévenir que l'unique fois où j'ai emprunté ce chemin, j'ai vite fait demi-tour. Car l'île dont je vous parle était semée de ruines anciennes et contournées, luisant à la lune d'une hideuse radiance marmoréenne. Et tandis que j'approchais du rivage noir du lac au clapotis évoquant d'abominables bruits de succion, j'entendis des gémissements, des plaintes sourdes, et soudain, devant la voûte céleste, tandis que se levaient Celaeno et Arcturus, je vis se dresser une silhouette mouvante, titanesque, surgie du fond des temps, la silhouette d'un être qui n'était qu'en partie de notre réalité et dont le hurlement strident, vingt années plus tard, peuple encore mes nuits de cauchemar.

— Ben c'est gai.

— Ah, mais voici mon animal de compagnie, entre, Azraël, n'aie pas peur ! Non, soyez sans crainte, cet animal est apprivoisé ! C'est ma compagne depuis bien longtemps déjà. Elle était partie seule en chasse, la coquine, elle aime la chair des balbutiants autant que moi ! Oh, mais montre à nos amis ce que tu as ramené ! Regardez, comme elle se débrouille bien sans moi. Ah vraiment, cet animal m'a causé bien des joies.

Car devant la porte de la cabane, un monumental puma tout entier gainé d'une musculature titanesque avait fait son apparition dans le plus total silence, avait ouvert sa gueule garnie de crocs à broyer du granite et déposé en offrande à son maître les dépouilles de trois balbutiants, ces créatures qu'elle avait attrapées dans le marais aux champignons géants, les cadavres inertes de trois petits singes potelés, pelucheux et bleus comme l'azur d'un ciel d'été. . .

III.15 Le royaume obscur

Ils bénéficièrent donc de l'hospitalité chaleureuse de Pikrokol, le brave shaman de la jungle, et après l'avoir longuement interrogé sur sa traversée du monde souterrain, ils purent passer une nuit reposante sans rien craindre des bêtes féroces et autres horreurs de ces contrées. Le lendemain, il les accompagna bien volontiers jusqu'à l'entrée de la caverne, une promenade d'une demi-journée, mais ne voulut pas poursuivre plus avant, arguant du danger qu'il avait évoqué la veille. Nos compagnons le remercièrent alors, ainsi que leurs porteurs Tupaku, les assurant de leur sympathie. Car les périls s'annonçant en nombre, et la présence d'une domesticité n'était plus très utile, il était vain autant que criminel d'envoyer au combat des hommes qui n'en avaient aucune expérience.

L'entrée de la grotte se trouvait entre les racines d'un figuier monumental, qui avait quelque peu poussé depuis que leur ami était venu bien des années plus tôt, de telle sorte qu'il fallut élaguer l'envahissant végétal pour y pratiquer une entrée. Après s'être assurés qu'ils disposaient d'une provision suffisante de torches, ils se glissèrent l'un après l'autre dans la caverne, où ils ne débusquèrent pas de pire monstre qu'un gros blaireau qui vivait là, dans une tanière bien trop grande pour lui.

La progression était difficile, car de toute évidence, ce souterrain était une grotte naturelle, qui n'avait jamais été aménagée par les hommes. Au moins, cela garantissait-il que cette partie du labyrinthe était sans autre danger que ceux que tend mère nature aux cœurs intrépides qui tentent de dévoiler ses secrets. Tantôt à quatre pattes, tantôt rampant sur le ventre, trouvant rarement à se tenir debout, ils durent bientôt s'encorder pour éviter les glissades. Si au début, la grotte avait été sèche, les pierres qui en constituaient les parois devinrent bien vite froides et gluantes, recouvertes d'une fine couche de boue rougeâtre. Puis, l'humidité se mua en ruisselets suintants, et enfin en véritables petites rivières souterraines dégringolant le long de la forte pente, ce qui ne facilitait guère le voyage. Les torches devenant inutiles, Quenessy se dévoua pour jeter un sortilège de lumière sur une pierre qu'elle tint à bout de bras, ouvrant ainsi la marche aux autres. Toutefois, ce menu enchantement était de faible durée, et elle devait le réitérer assez souvent, ce qui nécessitait qu'ils s'arrêtent. De plus, au bout d'un moment, et bien qu'elle fût trop fière pour l'admettre, il devint évident que l'exercice épuisait les forces de la magicienne, ce qui mettait en péril les capacités de combat de l'équipe. Aussi, Toudot prit la mesure qui s'imposait : l'extinction des feux. Aristide passa en tête de cordée et ôta ses lunettes de rubis, donnant libre cours à son extraordinaire vision nocturne. De la sorte, il put commenter le chemin à suivre, et au bout d'un moment, ils prirent leurs marques et se mirent à avancer à une allure assez convenable.

Cela ne dura hélas que quelques heures, avant que les flots ne devinssent véritablement torrentiels, emplissant la caverne d'un lugubre et engourdissant vacarme. C'était maintenant une véritable rivière souterraine qu'ils longeaient, et dont parfois il leur fallait traverser le cours impétueux, s'aidant de leurs cordes auxquelles ils s'accrochaient de toute la force de leurs mains transies aux phalanges blanches. Comment Pikrokol avait-il emprunté, seul, ce chemin impraticable ? Les avait-il trompés et envoyés sciemment à la mort pour quelque motif propre inconnu d'eux, ou bien avait-il tout simplement parcouru les grottes lors d'une période de sécheresse ? Ces questions traversèrent parfois les esprits de nos héros fourbus et courbatus par les assauts de l'eau glacée, mais résolus à en finir avec cette expédition, et conscients qu'il leur faudrait de toute façon déployer dix fois plus d'efforts pour faire demi-tour et retourner à la surface, ils poursuivirent sans relâche leur quête aveugle parmi les boyaux tortueux.

C'est sans prévenir que l'étreinte glacée du labyrinthe chthonien se desserra, tandis que le torrent, las de serpenter en de violentes convulsions, se décida enfin à déverser son aqueuse vomissure au sein d'une gigantesque caverne, une cathédrale inversée, creusée au sein de la terre et non bâtie à sa surface. Un rivage en pente forte, mais néanmoins praticable avec un peu d'attention, longeait un lac aux eaux d'un calme surnaturel, peuplé d'une galaxie de petits poissons, crevettes et puces d'eau que quelque phénomène étrange rendait luminescents. Des filaments de moisissure, irradiant eux aussi d'une lueur discrète, soulignaient les contours des immenses colonnes de concrétions qui supportaient la voûte aiguë, qui semblait culminer à cinquante ou cent pieds. Ils reconnurent sans peine en ce lieu spectaculaire les descriptions imagées que Pikrokol, dans son langage d'homme simple, leur avait faites du Temple des Eaux Noires, un lieu qui de toute évidence l'avait grandement impressionné. Ils savaient donc à quoi s'attendre en progressant le long des rochers gluants de lichen agacés par le clapotis des vaguelettes.

Ils ne furent donc nullement surpris en découvrant la première des cinq jarres monumentales qu'on leur avait décrites. Taillée de façon assez grossière dans un bloc de basalte monumental, elle était haute comme deux hommes debout l'un sur l'autre, et sa surface s'ornait de glyphes hideux gravés en bas-reliefs, empilés les uns sur les autres sans laisser guère d'espace libre. Comme ces caractères saillaient largement, et vu le caractère rêche de la pierre, il aurait été facile à un grimpeur moyen de les escalader, toutefois si l'idée en vint à certains, personne ne fut assez curieux pour formuler à haute voix cette proposition, ni pour vérifier par lui-même ce que pouvait receler ce monumental contenant. Un peu plus loin sur le rivage, ils découvrirent quatre autres jarres semblables. Ils notèrent alors que certaines des stalagmites qu'ils croisaient affichaient des formes peu naturelles. En s'approchant, ils constatèrent qu'en effet, en des temps lointains, on les avait sculptées pour afficher des glyphes semblables à ceux des jarres, ou bien des guirlandes géométriques de triangles et de losanges. Mais il y avait sans doute des siècles que ces concrétions avaient été rendues aux forces aveugles de la terre, qui avait commencé à les recouvrir d'une gangue solide de lèpre calcaire.

Le crâne était là, lui aussi, tel qu'ils l'avaient imaginé. Un crâne grimaçant, haut de plus de trois pas, taillé dans les mêmes grands blocs de pierre volcanique que les jarres – mais comment les avaient-on descendus ici ? Des tesselles polyédriques d'obsidienne polie, dont certaines dépassaient la taille d'une paume humaine, avaient été serties à la surface de la gigantesque vanité aux yeux fous, qui la faisaient luire d'un feu maléfique à l'approche des torches que nos amis avaient finalement réussi à allumer. Avec appréhension, Dizuiteurtrente se baissa pour se glisser dans la bouche grande ouverte de l'idole, entre ses larges dents de calcaire blanc. Il explora l'endroit, puis fit signe à ses compagnons de le suivre. S'il y avait eu piège, il y avait longtemps que l'humidité en avait rongé le mécanisme.

La gorge de la terrifiante statue était un assez large tunnel aux murs nus, mais ouvragés avec soin, qui serpenta sur quelques douzaines de pas selon une logique inconnue, avant de déboucher sur un escalier montant en parfait état. Ils l'empruntèrent à la queue leu leu, gagnés marche après marche par une nervosité aussi irrépressible qu'irraisonnée. Peut-être le courage des hommes, au lieu de se fortifier avec les épreuves comme le prétend la sagesse populaire, s'étiolo-t-il en fait à mesure que s'accumulent les expériences terrifiantes, amoindrissant à chaque embûche ce capital de fortitude jusqu'à ce que ne reste plus que le voile arachnéen de la convenance sociale pour draper l'instinct de conservation des petits singes craintifs qu'à notre grande honte, nous sommes encore.

Mais tandis qu'ils débouchaient finalement dans la travée dévastée d'un temple antique, qui

bien que sombre, leur parut baigné d'une éclatante clarté tant leurs yeux avaient perdu l'habitude du jour, ils ne rencontrèrent aucun des périls que leurs imaginations avaient vu naître de la terre, surgir de derrière les rochers ou se matérialiser dans les ombres complices. Rien de tout ceci n'advint, et ils durent bientôt se rendre à l'évidence que durant toute cette traversée, si l'on exceptait le caractère escarpé du relief, ils n'avaient rencontré aucune opposition. Pourtant, chacun d'entre eux en garderait toute sa vie durant le pénible souvenir d'une désagréable épreuve, d'autant plus éprouvante que rien de concret, en fait, n'avait justifié leurs appréhensions. C'était comme si une force hostile, muette et maintenant vaincue, les avait combattus de toutes ses forces déliquescents avant de rendre les armes et de s'évanouir au petit matin.

Ils se préparèrent alors à sortir du temple.

Les femmes ont souvent inspiré les hommes en matière d'aphorismes. Souvenons-nous de Sacha Guitry, de... Sacha Guitry... et du grand Sacha Guitry. En tout cas, Arcimboldo, celui des deux arsouilles qui avait le moins de dispositions pour les mots d'esprit, ou tout ce qu'on pouvait faire avec un esprit d'ailleurs, s'essaya tout de même à l'exercice, en ces termes :

« Les gonzesses, c'est déjà chiant à te tchatcher la tête avec leurs trucs sentimentaux quand y'en a une dans le couple, mais quand y'en a deux, c'est terrible, ça fait Larsen. »

Ce en quoi Gaspard reprit les choses sérieuses en brandissant son épée :

— Bien, mesdames, vous pouvez constater que vous êtes seules et sans armes contre nous, et que vous êtes acculées. Rendez-vous à nous, et nous ne vous ferons aucun mal.

— Pourquoi ne nous veux-tu aucun mal ? demanda Condeeza, qui ne chercha pas à cacher le mépris qu'elle avait de ses anciens compagnons. C'est étrange ça, tu veux nous épargner ? Qu'y gagnes-tu ?

— Avez-vous vu cette montagne ? De toute évidence, le donjon qu'elle recèle n'est pas pour les mauviettes, et nous ne serons pas trop de quatre pour triompher des embûches qui nous y attendent. J'ai besoin de vous deux, voilà tout. Laissez-vous faire et vous aurez la vie sauve.

Vertu comprit sans avoir besoin de trop y réfléchir que les paroles de Gaspard étaient un bobard qui ne tenait pas debout une seconde. Essentiellement parce que pour être utile dans un donjon, il faut être armé, et que jamais ces deux brutes ne seraient assez stupides pour leur fournir de quoi se défendre. Du reste, il suffisait du reste de croiser le regard du mercenaire pour lire ses intentions criminelles : il les égorgerait toutes deux dès qu'elles seraient à sa merci. Le ricanement idiot d'Arcimboldo, crispé sur son arbalète, lui confirma cette impression. Il anticipait une issue sanglante, bien à son goût de malade. Mais ça n'expliquait pas ce besoin de Gaspard de les tromper. Elles étaient acculées, c'était un fait, et ils n'avaient pas besoin de leur raconter des salades pour en finir avec elles. À moins que les deux femmes ne disposassent d'un atout qu'elles ignoraient, d'une porte de sortie qui leur avait échappé, mais que ces deux brigands avaient su déceler.

Oh non, quand même pas ce vieux truc.

Eh si.

À la rigueur, c'était jouable. Il fallait vraiment n'avoir rien à perdre, mais c'était jouable. Il leur faudrait juste gagner un peu de temps.

— Pouah, dit alors Vertu avec dédain, je ne me prosternerai pas devant votre divinité criminelle, je ne serai jamais votre esclave, en ne porterai jamais vos fers. J'ignore quel sera le

choix de ma camarade, mais pour ma part, je préfère vous combattre, fût-ce avec la certitude d'y périr.

— Noble attitude, madame. Nous honorerons votre mémoire comme celle d'une valeureuse ennemie.

— M'accorderez-vous, avant que nous n'en venions là, une faveur ? Je souhaiterai dire une prière, avant de rejoindre l'au-delà, afin de laver mon âme ici-bas.

— Pourquoi pas. Et vous, Condeezza, serez-vous plus docile que votre bonne amie, ou bien nous affronterez-vous ?

— Votre proposition me tente, Gaspard, mais puisque même elle a eu ce courage, je ne peux pas déceimment la laisser seule se couvrir de gloire posthume. Mais dites-moi, avant que nous n'en venions à de pénibles extrémités, je serai assez curieuse de savoir comment vous nous avez retrouvées, et surtout comment vous nous avez filées jusque-là.

— Vous n'êtes pas parmi nous depuis assez de temps pour avoir appris tous les secrets de notre ordre. Vous avez reçu, il est vrai, la grâce du Seigneur Naong, mais ce n'est pas suffisant pour rejoindre les rangs de la Griffes Noire. Il est des connaissances secrètes que nous nous transmettons de maître à disciple depuis des générations, et dont maître Pegod a eu la sagesse de ne pas vous toucher un mot. L'une d'elle, le Miroir de Naong, nous a renseignés sur vos déplacements, et une autre, le Chemin de la Panthère, nous a permis de nous fondre dans l'ombre et de vous suivre à peu de distance, vous qui pensiez nous avoir distancés.

— Voici qui explique tout. À part l'animosité de maître Pegod à mon égard, moi qui l'ai servi fidèlement en toutes choses. Aurait-il oublié qu'il me doit la vie ?

— Peut-être est-ce le fait d'avoir cette dette qui précisément le tracasse. Peut-être est-ce le fait de voir le seigneur Naong s'adresser à vous directement qui le chagrine ? Ou plus probablement est-ce le fait que vous ayez déniché cette belle épée que notre maître a vainement cherchée toute sa vie durant.

Condeezza s'aperçut alors que Gaspard avait au côté un deuxième fourreau, dans lequel était glissée l'épée bâtarde qu'elle avait trouvée dans la villa abandonnée de Baentcher, ce soir maudit où sa route avait pour la première fois croisé celle des séides de Naong.

— Cette épée ? Qu'a-t-elle donc de particulier ?

— Vous l'ignorez ? Ah, c'est trop drôle ! Eh bien, vous mourrez ignorante. Alors, madame Vertu, en avez-vous fini de vos oraisons ? Madame ?

Durant tout ce discours, Vertu avait entamé une danse complexe, serpentine, décrivant des courbes douces comme les pétales du mortel Lotus Noir de ses doigts pourtant plus accoutumés à manier l'arc ou la dague que le voile des danseuses. Elle murmurait entre ses lèvres mi-closes une entêtante ritournelle, une petite chanson répétitive ressemblant plus à une comptine qu'à une prière. Mais une comptine pour les enfants de quel peuple, de quel temps ?

Et insensiblement, des volutes de brume s'étaient élevées des flots furieux du torrent, une brume étrangement insensible au fort vent qui balayait la gorge.

— Nyshra ! s'écria soudain Gaspard, comprenant qu'ils étaient l'objet d'un maléfice.

— Cours ! dit Vertu à Condeezza, qui resta un instant interdite. Mais voyant la tournure de la situation, et considérant que Vertu à son tour abandonnait sa prière pour courir vers la cascade, elle ne chercha pas plus que ça à comprendre et l'imita.

— Tire ! ordonna Gaspard.

— ... peux... pas... répondit Arcimboldo, empêtré dans les filaments d'un sournois sortilège qui rendait infiniment pénible le moindre de ses mouvements.

— Maudite sorcière, j'aurais dû m'en méfier. Que le Fer Brûlant du Serpent disperse ce

sortilège et l'emporte au loin, comme le vent balaie les sables du désert.

L'épée du guerrier flamboya un instant tandis qu'il la levait et invoquait la puissance de son dieu, puis il l'abaissa comme pour trancher la tête de son compagnon. Mais la lame maudite passa à quelques pouces de la brute, dissipant immédiatement le piège de Vertu. Aussitôt, l'homme recouvra toute sa mobilité et son habileté qui, à l'arbalète, était tout à fait honorable. Il ajusta son tir, et à l'instant où les deux femmes se jetaient par-dessus l'horizon de la cascade, le carreau partit.

III.16 L'île des brumes

Il régnait sur l'île une ambiance fantasmagorique, entretenue par le silence sépulcral qui baignait les lieux. Lorsque les compagnons sortirent du temple outragé par les siècles, ils se retrouvèrent au milieu d'une scène semblable à ces rêves dont on a clair souvenir au réveil, et qui presque aussitôt s'effacent de la mémoire, n'y laissant qu'une impression énigmatique de béatitude, d'effroi ou d'étrangeté. Était-ce réellement une ville qui s'était tenue là, ou bien la scène de quelque théâtre bâtie en pierre pour complaire à la monomanie d'un souverain aux passions exotiques ? Les bâtiments étaient soit trop grands, soit trop petits pour l'usage qu'on leur devinait, ici, une allée de pierre serpentait entre des obstacles brillants par leur inexistence, là on avait sculpté avec soin un gigantesque bloc d'une pierre à la résistance inconnue pour lui donner l'apparence d'un arbre, un peu plus loin trônait la statue de quelque centaure n'ayant, pour tête, qu'un anneau. Des statues mutilées formaient une farandole autour d'une colonne isolée. Au centre de ce panorama ô combien insolite, voilé par endroits d'une brume mouvante, se dressait un édifice de taille modeste, mais parfaitement conservé, évoquant à s'y méprendre un kiosque à musique. Mais quel orchestre aurait pu s'y représenter, sous ce belvédère où avec peine, deux musiciens auraient eu de la peine à jouer de conserve ?

Et quelles étaient ces deux maigres silhouettes aux mouvements saccadés que l'on distinguait maintenant, dialoguant sous le menu chapiteau de ce grotesque abri ? À pas de loup au bord de la sente tortueuse, marchant sur l'herbe rase, malade et détrempée, l'œil et l'oreille aux aguets, nos compagnons s'approchèrent pour en avoir le cœur net. Ces lieux de toute évidence maudits avaient-ils donc des habitants ? Un vent changeant au souffle indolent jouait avec les rideaux de brume, dérobaient parfois la scène à la vue des aventuriers, dévoilant quelques secondes plus tard des hectomètres de paysage. Ce n'est que lorsqu'ils furent rendus à une vingtaine de pas qu'ils purent entendre les voix monotones des deux interlocuteurs et saisir leur discours. Et ce n'était pas une conversation. Car si chacun des deux protagonistes alignait des phrases, contrairement à l'usage civil répandu un peu partout, l'autre n'attendait guère que son compagnon ait fini de parler avant de lui répondre.

— Comme il fait beau temps aujourd'hui.

— Oh oui, c'est le début du printemps.

— Les oiseaux chantent, c'est merveilleux.

Ce verbiage sans queue ni tête était prononcé par deux voix monocordes s'entrecroisant, toutes deux grises et usées jusqu'à la trame par la poussière des siècles, néanmoins, on parvenait encore à distinguer dans l'une des inflexions masculines, et dans l'autre des accents féminins. S'approchant enfin jusqu'à être à moins d'un jet de pierre, ils virent que les deux êtres se vêtaient de hardes pourrissantes auxquelles s'accrochaient des restes de polychromie. Soudain, l'une des deux silhouette se retourna, et la compagnie se figea, glacée, tandis que les yeux

morts la balayaient, sans toutefois s'arrêter pour les considérer plus avant. Oui, morts, tout comme l'était ce pauvre diable, cette malheureuse parodie d'être humain, ce cadavre animé au visage rongé par les vers, desséché par le vent, creusé par la putréfaction, que toute vie avait quitté mais qui restait figé toutefois dans une étrange obsession, accroché à un semblant d'existence par un souvenir sans queue ni tête, une mission oubliée et futile, une chimère grotesque.

— Allez les enfants, chantons une chanson.

— Regarde les jolies fleurs que j'ai cueillies pour toi, Julie ! Ce sont des myosotis . . .

— Oh, François, c'est merveilleux.

— As-tu vu notre ami le facteur ?

— Il repeignait sa maison avec Léonard.

— Ah, sacré Léonard.

Entendant cela, une horrible pensée frappa soudain Ange, qui prit Toudot par le bras et, le visage blême, le menton tremblant, articula :

— François, Julie, le facteur . . . C'est horrible !

— Qu'y a-t-il ?

— Tu es trop jeune pour avoir connu ça, mais . . . une . . . une horreur issue du fond des temps, une abominable fantasmagorie vomie des tréfonds de mes souvenirs . . . Non, ça ne peut être, ce serait trop . . .

Soudain, il y eut un bruit sourd, suivi d'un frisson de la terre, comme si l'on venait d'abattre un grand chêne.

— Il arrive, il vient . . . Ayeeee . . . Non !

— Qui donc ? Mais parle ! Relève-toi !

Un nouveau bruit sourd se fit entendre, plus fort, plus proche, suivi d'un autre. On aurait dit un colossal martèlement dont les coups s'accéléraient, se rapprochaient. Était-ce . . . Mais oui, c'était un bruit de pas. Le pas d'un titan, d'un colosse. Bien vainement, nos amis tirèrent leurs armes, scrutant la brume opaque. Mais dans quelle direction regarder ? Ce qui était devenu une cavalcade semblait provenir de toute part, les entourer, fuir, tromper l'oreille.

Puis il y eut une ombre. Et l'ombre devint une forme indistincte. Était-ce un bâtiment cyclopéen ? Cela bougeait, pourtant, c'était bien trop grand pour bouger. Et pourtant non, c'était bien de la silhouette monumentale que provenait le pas colossal qui les emplissait maintenant d'une terreur abjecte, une couleur brûlante transperçant le gris et morne brouillard, une couleur emplissant le ciel . . . Leurs mains se crispèrent sur leurs armes, bien futiles.

Hélas, la brume s'entrouvrit un instant, dévoilant dans son obscène nudité la forme de leur monstrueux ennemi. C'était un gigantesque reptile, mais pas de ces lourds lézards ou de ces indolents crocodiles qui s'en vont, vautreés sur leurs abdomens. C'était une créature haute sur ses deux pattes monumentales, épaisses comme des troncs d'arbres centenaires. Son corps étroit et musculeux incliné vers l'avant, sa longue queue mobile fouettant l'air, balançant de droite et de gauche en guise de balancier, et surtout sa tête, son énorme tête osseuse d'impitoyable prédateur, oui, ils virent tout cela comme dans un cauchemar, et ils comprirent alors que ce n'était pas la poltronnerie qui avait chassé Pikrokol de ces terres, vingt ans auparavant, mais la légitime terreur qu'inspirait à quiconque la croisait cette épouvantable et titanesque chimère, ce répugnant carnassier issu du fond des âges, cette horreur qui maintenant humait l'air en quête de ses proies. Il pouvait sentir la peur, il pouvait deviner la panique. Il braqua alors son regard rouge et inhumain sur les petites créatures pétrifiées sur place sous le

poids d'un saisissement au-delà de toute compréhension. Puis, il ouvrit sa gueule démesurée, armée de cent crocs jaunis et barbelés, longs chacun comme un cimenterre, et poussa un hurlement qui résonna et roula contre le flanc des montagnes proches. Il cria comme avaient dû crier ses congénères dans les jungles étranges et cruelles qui recouvraient la terre, des millions d'années plus tôt, bien avant que les premiers hommes ne se fussent dressés sur leurs deux jambes. Il poussa son brame insane et blasphématoire, proclamant à la face des dieux que sa race n'était pas éteinte, présentant à ses ennemis son flanc large et puissant, son cuir squameux incrusté de larges écailles ternes et d'une étrange couleur orange, semé par endroits de larges tâches rouges ou jaunes.

« Horreur ! Casimir ! Fuyez ! »

Qu'est-ce que je peux être idiot, se dit Vertu tandis que sa trajectoire s'incurvait sous l'effet de la gravité. Elle avait encore l'impression de voler. Dans quelques fractions de seconde, elle aurait l'impression nettement plus justifiée qu'elle tombait. Elle évita de regarder sous elle. Il n'était pas nécessaire, en effet, qu'elle rende encore plus horribles ses derniers instants.

Puis elle entrevit sur sa gauche une forme qui se déplaçait à deux mètres d'elle, selon la même trajectoire. Elle tourna la tête, et vit avec surprise que ce n'était pas Condeezza. C'était encore cette agaçante gamine.

Et c'était reparti.

Elle suivait son hôte habituel en tête d'une file de gens, ou plutôt des ombres indistinctes en formes de gens, qui avançaient très lentement. Comme tout le monde, elle portait un plateau de bois garni de couverts, d'une petite miche de pain et d'assiettes de menues victuailles. Le tout se déroulait dans une grande salle tout en longueur, apparemment en sous-sol. Se tenant coite, elle se contenta d'observer celui qui se faisait appeler Palimon. Lorsqu'il fut enfin arrivé devant une ombre un peu moins indistincte que les autres, qui se tenait derrière un comptoir, il lui tendit le sésame rectangulaire portant son effigie et s'écria, cryptique :

« Je vais prendre la cuisse de dinde sauce curry. »

L'ombre, sans un mot, saisit l'objet, le passa sur un petit appareil carré et clignotant, puis le lui rendit aussitôt, assorti d'un minuscule parchemin que l'appareil avait confectionné en crachotant. Puis, alors que l'homme se faisait servir sa viande (accompagné de riz et sa sauce) par un évanescent factotum, Vertu l'imita, commandant impérieusement :

« Même chose. »

Plus rien ne pouvait l'étonner.

Ils s'installèrent un peu plus loin dans la salle bourdonnante de conversations chuchotées, des conversations qui s'avéraient être, si l'on tendait l'oreille, une suite de mots sans lien ni aucune signification, un simulacre, une parodie. Ils prirent un bout de table et s'installèrent en vis-à-vis.

— Alors, demanda-t-il en coupant sa miche pour y tartiner son pâté, ça avance ?

— Quoi donc ? Ah oui, notre affaire ! Eh bien, on ne peut pas dire que nous soyons présentement en excellente posture, mais je suppose que ça va s'arranger. Ça finit toujours par s'arranger.

— Oui, enfin, méfiez-vous. Je ne doute pas de vos talents pour la survie, ça m'ennuierait que vous périssiez.

— ...avant d'avoir accompli ma mission.

— Oh, quel cynisme. C'est étrange, j'ai l'impression que vous n'êtes plus aussi enthousiaste que lors de nos précédentes rencontres.

— Vous vous faites des idées. Je suis ravie de courir la campagne dans des conditions qui feraient horreur à un vagabond, torturée par la faim, la soif, la maladie, les blessures de toutes sortes, les bêtes les plus répugnantes et les ennemis les plus acharnés pour défendre une cause que je persiste à considérer comme nébuleuse.

— Sauver le monde, une cause nébuleuse ?

— Votre belle histoire, mon cher Palimon, me semble en effet peu claire.

— Ah ben merci ! Alors on se crève le fion pendant des millénaires pour éviter l'apocalypse, et voici comment on est récompensé ! Vraiment, j'aurais mieux fait de m'en foutre et de vous laisser dans votre merde.

— Oh, du calme !

— Et est-ce que je vous fais des reproches, moi, alors que j'ai très bien vu que vous étiez alliée avec notre ennemie Condeezza ? Je vous rappelle qu'elle lutte aux côtés de Naong, le Grand Ver !

— Oui, eh bien parlons-en, avec vos histoires, je me retrouve prêtresse de Nyshra. Vous croyez peut-être que ça m'amuse de me faire courser par tous les paladins du continent ?

— C'est pas si mal, Nyshra. Et puis je vous rappelle surtout, et c'est le plus important, que votre amie là, elle combat pour étendre l'empire du Destructeur sur le monde. Vous l'avez oublié, ça, ou quoi ?

— Ah oui, c'est vrai, le Destructeur. Le problème, c'est qu'en discutant un peu avec elle, je me suis aperçue – et ça n'a pas été une surprise pour moi – qu'elle aussi croyait lutter pour Palimon et contre les visées du Destructeur, que selon elle, je servais.

— N'importe quoi ! Elle ment. Ou plus probablement, elle aura été trompée.

— C'est la parole de sa petite fille contre la parole de la mienne. Vous êtes, en toute objectivité, à égalité de crédibilité dans cette affaire. C'est en tout cas ce que je pensais au début. Mais en y réfléchissant plus avant, je me suis aperçue que vous aviez un peu trop parlé.

— Pardon ?

— Vous êtes du genre bavard, et c'est un défaut qui peut perdre les entités les plus redoutables. J'ai repensé à ce que vous m'aviez dit sur la troisième clé. Il m'est bien vite apparu avec acuité que si sa petite fille avait guidé Dizzie sur la piste de Naong, c'était pour une seule et unique raison : celui-ci, ou ses serviteurs, avaient en leur possession cet étrange astrolabe que je lui ai d'ailleurs dérobé. Pourquoi ? Mais parce que celui qui inspire Condeezza ignorait tout de la cachette de cette troisième clé. Contrairement à vous, qui non seulement la connaissiez, mais en plus, m'aviez confié un plan parfaitement détaillé. Le plan d'accès à la tanière d'un puissant dragon, le plan pour accéder à son trésor ! Si Palimon, comme vous le dites, n'était que la pauvre et innocente victime livrée en sacrifice à un démon, par quel mystère a-t-il pu connaître quelque chose d'aussi intime et secret ? Je ne crois pas que les dragons de l'époque étaient beaucoup plus ouverts sur le sujet que ceux de maintenant. Non, seuls les dieux peuvent savoir ce genre de chose. Voici pourquoi je pense que vous n'êtes pas Palimon, vous êtes le Destructeur. Vous me mentez depuis le début.

Après l'emportement dont il avait fait montre peu avant, Vertu s'attendait à des dénégations plus ou moins offusquées. Il n'en fut rien.

— Je parle trop, il est vrai. Tu as deviné juste, je suis le Destructeur. Mais est-ce si important ? Cela ne change rien à notre affaire.

— Je crois que si ! Pourquoi t'aiderais-je maintenant ?

— Mais la raison n'a pas changé : pour empêcher que le monde ne soit détruit.

— Je ne comprends pas.

— Je suis d'accord pour concéder que le nom sous lequel tu me connais n'est pas très flatteur, du reste j'en ai d'autres plus à mon goût. Car je ne suis pas nihiliste, je cherche au contraire à préserver la création, et elle est en danger. Je ne t'ai pas menti lorsque je t'ai conté le lien qui nous unit, Palimon et moi, nous sommes connectés intimement, car il a été le véhicule par lequel le sortilège de mon emprisonnement avait été lancé. Lorsque je suis apparu en ce monde, nos essences se sont intimement mêlées.

— Tu m'as déjà dit cela.

— Certes, mais là où nos destins ont divergé, c'est que moi, je suis un dieu. Qu'est-ce qu'une réclusion de quelques millénaires pour moi ? Un contretemps, une péripétie sans importance, vite oubliée. Palimon, en revanche, était un mortel à l'esprit faible, qui a subi des agonies effroyables durant notre captivité commune. Quelques années durant, il a enduré la perte de son corps, la perte de ses sens, puis j'ai senti son esprit sombrer dans la folie. Aujourd'hui, ce n'est qu'une bête, un esprit malin et dévoyé. Il est persuadé de vivre dans un cauchemar qu'il ne peut quitter, et il est convaincu qu'en détruisant la substance de ce cauchemar, il accèdera enfin à l'éveil. Telle est la raison de sa haine du monde.

— Et il souhaite s'approprier Avogadro pour cela ? Cette épée est donc si puissante ?

— Assez pour déchirer la tenture des cieux, pour ravager les étoiles, vaporiser les planètes, disperser les nébuleuses aux quatre vents. Voici pourquoi je t'enjoins de poursuivre ta quête. Je ne fais pas ceci par vanité ou par soif de pouvoir, mais pour préserver ce qui est, pour autant que cela soit encore possible. Ma destinée dans cette affaire importe peu, seul importe que tu sois la première à mettre la main sur cette épée. Si Condeezza te précède, son triomphe sera l'ultime acte de gloire dont l'Univers sera le théâtre.

— Mais pourquoi m'avoir menti ? Pourquoi t'être fait passer pour Palimon ?

— Je me suis refusé à inventer une histoire de toute pièce, car la légende des clés était bien connue des lettrés, tu n'aurais eu aucun problème à découvrir le cours réel des événements. J'ai prétendu être Palimon car si je m'étais présenté sous mon vrai jour, tu aurais simplement refusé de m'écouter. Voilà tout.

— C'est logique. Je suis donc forcée de poursuivre, en espérant que tu ne continues pas à me mentir.

— Oui, c'est ce que je disais, ça ne change rien à la situation.

Vertu médita un moment sur ces questions, puis avec soin, détacha la peau de la cuisse de dinde et se mit en quête des morceaux de viande.

Et puis elle frappa la surface de l'eau. Elle y sombra assez profondément. C'était très froid et plutôt calme. Elle sentit vaguement que quelque chose de lourd entra dans l'eau peu après elle. Que pouvait-ce être ? Ah oui, Condeezza.

C'est bien l'eau, c'est sombre, c'est silencieux, personne ne vient vous y emmerder avec des histoires d'épées et de sortilèges. Évidemment, ça a ses mauvais côtés, mais sur le moment, elle ne se souvenait pas vraiment de quoi il s'agissait.

Respirer. Oui, c'était ça, on ne pouvait pas respirer sous l'eau. Il fallait remonter. Elle était particulièrement lasse et se sentait propre à rien, comme à chaque fois qu'elle entraînait en contact avec cette créature d'outre-réalité qui persistait à la tirer de sa petite existence douillette de voleuse des grandes villes. Elle était tellement lasse qu'elle n'avait même pas le courage d'avoir la flemme. Fallait-il vraiment qu'elle eût l'instinct de survie chevillé au corps pour remonter à la surface. Elle y parvint toutefois. Sa vision trouble ne lui permettait toutefois que de

percevoir des taches très floues et cotonneuses.

— Ciel, j'ai cru que mes poumons allaient éclater. Dizzie. Dizzie ? Tu es là ?

— Ici.

— Je crains de ne pas être dans mon état normal. Tu pourrais me pousser gentiment jusqu'à la rive ? Tu serais mignonne.

— En fait, je comptais un peu sur toi pour m'aider.

— Tu ne sais pas nager ?

— Pas avec un carreau d'arbalète dans l'omoplate.

— Ah oui, ça gêne un peu. Eh bien, nous voici belles. J'espère que tes deux amis ne vont pas nous suivre, on n'est pas en mesure de les affronter.

— Ça m'étonnerait qu'ils soient assez bêtes pour sauter dans l'eau de cette hauteur, surtout qu'ils sont en armure. On a donc un peu d'avance. Il y a une sorte d'île qui émerge de la brume, un peu plus loin, allons dans cette direction.

— Je te fais confiance.

— Es-tu donc désespérée à ce point-là ?

III.17 L'horrificante charge du lézard-tonnerre

Elles nagèrent donc d'assez pitoyable façon, transies jusqu'aux os, en se tenant l'une à l'autre. Elles finirent par se glisser sous le manteau de brume qui les dissimula aux yeux de leurs poursuivants. Le rivage de l'île était boueux, hérissé de minces racines aériennes dressées au ciel comme une forêt de petits doigts. Elles furent accueillies par un silence surnaturel, troublé uniquement par les obscènes gargouillis de leurs pieds s'extrayant de la vase.

Le carreau d'Arcimbardo s'était planté à l'oblique dans le dos de Condeeza, lui fracassant l'omoplate avant de se ficher dans la clavicule. Son bras pendait, parfaitement inutile, quelques muscles et nerfs ayant été sectionnés au passage. Bien sûr, elle souffrait horriblement, mais par fierté, elle parvenait à se composer un masque impassible, le laissant que rarement paraître l'intensité de son martyre. Vertu, de son côté, marchait difficilement, mais son état s'améliorait de minute en minute, poussée qu'elle était par la nécessité.

Elles avisèrent alors un tas de pierres qu'elles crurent tout d'abord issu d'un caprice de la géologie, mais dans lesquelles elles reconnurent finalement les ruines écroulées d'un bâtiment de taille moyenne, adossé au flanc d'une colline. Entre les grands blocs de pierre persistaient des interstices assez larges pour qu'un être humain s'y glisse, et qui leur fournirent donc un abri pratique où elles purent souffler quelques temps. Vertu ôta alors la tunique de sa compagne, pour examiner la blessure. Le sang ruisselait sur le dos musclé de Condeeza, à une telle vitesse que selon toute vraisemblance, la jeune femme avait peu de chances d'y survivre.

— Ça ressemble à quoi ? demanda-t-elle avec une légitime anxiété.

— Bah, ce n'est qu'une égratignure, ce que tu peux être douillette. Tu veux que j'enlève le carreau ?

— S'il te plaît.

— Ça risque de picoter un peu.

— Dans ce cas, il serait sans doute approprié que tu me bâillonnes, afin que je ne morde pas ma langue. Par ailleurs, comme il est toujours possible que je laisse échapper un ou deux gémissements, ça éviterait que je donne notre position à nos ennemis.

— Je vais faire ça.

Vertu s'exécuta, lui fourrant un torchon sale dans la bouche. Puis elle passa son bras gauche devant la poitrine de Condeezza, jusqu'à attraper fermement son épaule droite. La guerrière se raidit un instant, puis se détendit. Vertu prit à pleine main l'extrémité du carreau qui dépassait de la plaie, poisseuse de sang encore tiède. Notre voleuse était sans doute plus experte à poignarder ses contemporains qu'à en extraire l'acier meurtrier, d'autant que le projectile était coincé dans le délicat entrelacs d'os et de tendons du système musculaire dorsal. À défaut de se montrer habile, elle fit au moins la grâce à sa compagne d'être rapide. Par bonheur, Arcimboldo avait utilisé un projectile perce-armure, une pointe simple dépourvue de barbelures. Pantelante et en sueur, ne pouvant plus réprimer les hoquets convulsifs qui secouaient son corps, Condeezza s'effondra en pleurs. Vertu la prit contre elle et tenta de l'apaiser comme elle le pouvait. L'opération avait ravivé le flot de sang, qui giclait maintenant d'alarmante façon.

Vertu ne connaissait pas vraiment de sortilège adapté à ce genre de situation, elle était épuisée, son esprit était troublé par l'effort, la peur et le froid. Alors, elle improvisa. Elle n'avait aucun goût pour ces effusions mystiques et, sous la houlette de Jaffar, elle ne s'était pas montrée particulièrement adroite, mais nécessité fait loi, et sur le moment, il lui sembla que sauver la vie de Condeezza était la chose la plus importante du monde. Son esprit sombra dans les méandres des vaisseaux, entre les ramifications nerveuses, parmi les fragments osseux suintant douloureusement de sang et de lymphe. Et soudain, tout fut clair, ce qui était là, ce qui n'y était pas, ce qui y manquait, ce qu'il fallait faire. Et de la chair, lentement, bourgeonna un tissu sain, vigoureux et résistant, autant, sinon plus, que ce qu'il remplaçait.

— Est-ce encore sensible ? demanda-t-elle en passant sa main sur la peau souple et sombre.

— Non, répondit Condeezza. Je ne sens plus rien, c'est un miracle.

— Probablement.

— Comment as-tu fait ? Tu es une voleuse, pas une guérisseuse ! Et ce sortilège que tu as lancé tout à l'heure, en haut de la cascade, d'où sortais-tu ça ?

— Je suis vaguement prêtresse à mes heures perdues.

— Prêtresse ? Depuis quand ?

— Depuis que Nyshra m'a choisie.

Le silence retomba. Il y a des noms qui lâchés comme ça, dans la conversation, vous plombent une ambiance.

— En tout cas merci.

— Y'a pas d'mal. Mais dis-moi, Arcimboldo et machin, là, ils ont eux aussi des pouvoirs particuliers. Est-ce que ce sont des prêtres de Naong ?

— Non, bien sûr. Un prêtre de Naong ne s'abaisserait pas à user de l'épée comme ça. Ce sont des Sombres Initiés dans les Rites Séculaires de l'Ordre Écarlate, ayant communiqué par le Rite du Sang dans l'œcuménisme Hédonite Réformé Polyptique...

— Eh ?

— Ce sont des anti-paladins.

— De Naong ?

— Évidemment, de Naong.

— On est dans la merde.

Elle réfléchit deux secondes, puis demanda ingénument.

— Mais toi alors, tu es aussi une Déformée Polyédrique ?

— Oui. Mais je suis loin d'être au niveau de ces deux brutes.

— C'est de mieux en mieux. Et comme si on n'était pas assez dans la mouise, je me sers de mes pouvoirs de guérison pour soigner un anti-pal de Naong. Je vais me faire pourrir par ma déesse moi, ça va être quelque chose de grave.

— Désolée.

— Note, ça a un avantage, c'est que les anti-paladins, je peux les tourner. Enfin, je pourrais si j'avais le niveau et dix ans d'expérience.

— Et le plus ennuyeux, c'est que maintenant que tu as utilisé tes pouvoirs, ils t'ont sûrement détectée.

— On a une chance de les vaincre ?

— Sans arme, aucune.

— Et avec nos armes ?

— Aucune.

— On ferait bien de décarrer d'ici dans ce cas.

Un barrissement apocalyptique se fit alors entendre, évoquant irrésistiblement les trompes que dans certaines religions, les anges sont censés sonner à la fin des temps pour ouvrir les portes du royaume des cieux et précipiter la fin du monde.

« Ou pas. »

C'est hors d'haleine et le cœur au bord des lèvres que nos héros fourbus couraient maintenant, dispersés en un éventail qui se distendait de plus en plus à mesure que l'instinct de conservation prenait le pas sur la solidarité du groupe. Une arithmétique vieille comme le monde faisait comprendre à chacun que, quelles que soient ses qualités de chasseur, le titanesque saurien ne pouvait guère courir qu'un lièvre à la fois, et en tout état de cause, chacun espérait que ce serait en définitive le voisin qui finirait en civet.

Ils s'égayèrent donc en petits groupes parmi les tumuli, les sculptures baroques et les ruines étranges, semant la perplexité dans l'esprit fort simple du grand reptile, qui s'arrêta un instant pour déterminer quel parti prendre. Mais le dinosaure n'est pas connu pour son agilité mentale, et le temps qu'il réfléchisse, les menues cibles avaient disparu de sa vue. Ces drôles de bestioles s'étaient-elles tapies dans quelque terrier ?

Pour ce qui était de Toudot, du docteur Venarius et d'Aristide, en tout cas, c'était le cas. Ils se glissèrent avec une prestance que ne laissait guère présager leurs carrures, âges et races respectifs, sous un éboulis de grandes pierres noires, et y trouvèrent un recoin assez grand pour s'y tenir à peu près à l'aise.

— Faisons silence, proposa le docteur entre deux souffles rauques, nous ignorons tout de son ouïe !

— Espérons toutefois que cette ouïe est meilleure que son odorat, répondit Toudot, car autant il est possible de faire silence, autant nous ne pouvons pas dissimuler l'odeur que nous émettons.

— Hélas, dit Aristide, je crains qu'il n'ait précisément un flair excellent.

— Vraiment ?

— Tandis que nous courrions, je suis parvenu à saisir quelques bribes de pensée. Je pense que cet abominable carnassier est capable de humer une proie à dix lieues.

— Voici qui en fait pas notre... Oh mais, prenez garde, compagnons, nous ne sommes pas seuls !

En effet, dans le réduit, se terraient avec eux deux sauvages apeurés, deux êtres primitifs,

parmi les plus sales et repoussants que Toudot eût jamais rencontré. Il émanait de ces pauvres diables aux longs cheveux collés par la crasse une odeur difficilement soutenable, qui sans doute ne tarderait pas à les signaler à leur colossal poursuivant. Peut-être s'agissait-il de ces hommes-singes légendaires, ces êtres un peu moins qu'humains qui avaient peuplé la terre avant que la conscience n'illumine les cerveaux des premiers hommes véritables. Bien qu'il fût pris de dégoût et d'une certaine appréhension, Toudot prit le parti d'engager un semblant de conversation avec le plus éveillé des deux, qui le considérait avec de grands yeux à demi fous, usant pour ce faire des mots les plus simples qu'il connaissait de tupaku.

— Moi ami ! Moi ami ! Pas peur ! Grand lézard-tonnerre dehors. Caché ici. Toi compris ?

— Utiliser article, dugland ! Eh, c'est moi, connard ! Vertu !

— Vertu ?

— Oui, Vertu ! Tu te souviens, de moi ?

— Mais... tu n'es pas morte ?

— Non. Et toi ça va ?

— Oui, ça va.

— Bien.

— Et... euh... (il se pencha en avant et baissa la voix d'un ton) la fille là, avec les seins à l'air, c'est Condeeza ?

— En effet. Si ça t'intéresse tant, je peux t'arranger un plan.

— Je veux dire, tu crois que c'est bien prudent de la garder comme ça près de toi ? Aux dernières nouvelles, vous étiez les pires ennemies... .

— Je trouve les conseils de prudence déplacés provenant d'un gars qui a la cervelle à vingt centimètres des tentacules d'un illithid et qui trouve ça parfaitement normal.

— Ah, c'est vrai, je suis confus. Vertu, je te présente monsieur Aristide, notre nouveau compagnon. Aristide, voici dame Vertu Lancyent, dont nous vous avons abondamment parlé, et que nous pensions morte. Mais il semble qu'il n'en soit rien.

— Madame.

— Monsieur. Et où sont les autres ?

— Euh... ici et là, dans les parages. Nous avons dû nous disperser.

— Je suppose que ça a quelque rapport avec cette histoire de lézard-tonnerre dont tu me parlais tout à l'heure.

— Précisément.

— Celui qui poussait ces braiements incongrus pas plus tard que tout à l'heure ?

— Celui-là même.

— Et qui courait partout en faisant trembler la terre ?

— C'est ça.

— Quinze mètres, orange, sale gueule... .

— Tout à fait lui.

— Et qui colle présentement son gros œil contre le trou des rochers pour voir ce qu'on fabrique là-dessous ?

— Szsch... .

Lorsqu'on pratique un peu le sport et que l'on devient familier avec les limites de son propre corps, on est rapidement convaincu qu'il existe des barrières intangibles que l'on ne peut franchir sans risquer l'épuisement physique et l'effondrement total. Ce qui est vrai. Toutefois, nos sens ont tendance à nous tromper sur la proximité desdites limites, et sur l'étendue des réserves de souffle et de puissance qui nous en séparent. On a beau avoir une volonté de

fer, on ne s'entraîne jamais jusqu'à ses limites, on rend les armes bien avant, jugeant que « c'est plus prudent », que « je me sens mal », que « c'est pas un problème articulaire là ? », bref, s'inventant toutes sortes de prétextes pour arrêter les frais et prendre sa douche. Il est toutefois des circonstances au cours desquelles ces calculs n'ont pas cours.

Là, par exemple, après avoir dévalé cinquante mètres de falaise pour rattraper les deux femmes, couru comme des dératés le long de la rive et nagé pendant cinq cents mètres, Gaspard et Arcimboldo étaient à peu près sûrs d'avoir bien entamé leur capital d'endurance. Lorsqu'ils virent cinq silhouettes affolées courir hors de la brume dans leur direction, ils se dirent qu'ils allaient avoir un rude combat à mener, mais que ce n'était pas ce genre de défi qui pouvait effrayer un anti-paladin de Naong. En revanche, lorsqu'ils virent émerger des nues grises la forme grotesque et colossale d'un tyrannosaure géant orange, d'un seul coup, ils sentirent une vigueur étrange emplir leurs membres, comme si toute lassitude les avait brutalement quittés. Ils se sentaient tout à fait prêts à piquer un sprint suivi d'une vigoureuse séance de natation. Ce qu'ils firent du reste sans se concerter, dans une débauche de hurlements et de gesticulations qui attirèrent l'attention du monstre.

Aristide, qui en toutes circonstances savait garder la tête froide, en profita pour faire un effort mental considérable et, bien que l'esprit du saurien lui fût totalement étranger, parvint à orienter quelque peu son cerveau primitif, lui faisant oublier pour un temps les cinq bestioles bipèdes qu'il avait débusquées pour se concentrer sur les deux autres, au loin, qui semblaient plus dodues. Il se lança avec enthousiasme dans la chasse aux deux sicaires, plongeant à leur suite dans les eaux noires du lac glacé. Tous trois disparurent alors dans la brume.

Le groupe finit donc par se reformer assez vite, dans un petit bois du nord de l'île où les autres fuyards avaient trouvé un havre qui semblait, à première vue, propice à la dissimulation. Alors qu'ils se livraient à quelques effusions et de brèves explications, Corbin revint de ses explorations du littoral avec de bonnes nouvelles : il avait découvert une embarcation.

— Nous devrions nous reposer proposa alors Vertu, qui était exténuée.

— Non, cracha Ange avec une énergie qui lui était peu commune, il faut quitter au plus vite cet endroit maudit.

— Mais pourquoi, que crains-tu encore ? Ce monstre s'est éloigné, on peut souffler un peu non ?

— Tu ne comprends pas, il est des malédictions ancestrales qui encore résonnent dans les âmes des mortels dérisoires que nous sommes, des terreurs sans nom qui s'éveillent parfois, tandis que nous rêvons à des contrées perdues aux luxuriances abolies. Il est dans les déserts sauvages de l'Orient lointain des lieux maudits que les caravanes esclavagistes du pays de Mardouk évitent d'approcher, de peur que les vents ne leur portent les murmures révoltants d'esprits abjects sacrifiés en ces lieux, de peur de lire par mégarde les obélisques abattus des temples de Set aux faces couvertes de glyphes abstrus et blasphématoires contant les noirs secrets d'une sorcellerie corrompue. Il est des horreurs que l'on croit mortes, mais qui pourtant s'éveillent parfois, et tel qu'il est dit dans les tab. . .

— Mais qu'est-ce que tu racontes, là ?

— Hippolyte.

— OK, on se casse.

III.18 Vers en grands nombres, décochés comme des flèches dans la Mer de Feu

Malgré son nom, la Mer de Feu se révéla ne receler rien de plus redoutable que la mélancolie qu'elle pouvait susciter chez ceux qui la traversaient. Après qu'ils eurent abordé la rive du lac et sabordé l'embarcation pourrissante qui les y avait transportés, ils s'étaient enfoncés sous les ramures basses et mouvantes de cette étrange forêt d'arbres tourmentés aux feuilles pourpres agitées par le zéphir de frémissements nostalgiques. Le jour était déjà bien avancé, aussi se trouvèrent-ils un coin de bois suffisamment touffu pour que nul animal plus gros qu'un renard ne puisse s'y faufiler sans faire un raffut du diable, puis se mirent en devoir d'y ménager un espace propice au repos. Sans qu'un mot à ce sujet n'ait été échangé, Toudot avait cédé à Vertu ses prérogatives, et c'est donc sous la direction de la jeune voleuse, maintenant experte en matière de survie en milieu hostile, qu'ils empilèrent des fagots de petit bois contre les racines largement ouvertes d'un arbre afin d'obtenir un épais matelas isolé de la terre, où toutes sortes d'insectes régnaient en maîtres. Après avoir largement déblayé la zone sur plusieurs pas, jusqu'à mettre la terre à nu, ils recouvrirent leur refuge d'un toit de branchages posés en oblique, surmontés d'une bâche faisant écran aux moustiques et aux araignées. Ils firent ensuite un bon feu, dans lequel ils cuisinèrent leurs provisions (essentiellement à base de haricots) et se racontèrent leurs aventures respectives. Puis, pour passer le temps et oublier l'appréhension qui les saisissait lorsqu'ils songeaient aux épreuves à venir, ils décidèrent, sous l'impulsion du docteur Venarius, de se lancer dans un concours de haïkus. Ce divertissement sans malice reçut l'assentiment général, et Toudot, fort spirituellement, ouvrit ainsi les hostilités :

*« Je me rappelle plus,
C'est cinq pieds, sept et puis cinq,
Les haïkus, je crois ? »*

Ce à quoi Corbin, après quelques instants de réflexion, poursuivit sur un thème qui lui était cher :

*« Tu as beau suer
Sans bonne diète, tu prendras pas
Un gramme de biceps. »*

Cette sage maxime reçut l'approbation de la Princesse Quenessy, qui avait sans doute plus fréquenté les maîtres d'armes que les ménestrels dans son lointain château, car en guise de contribution au débat, elle ne trouva que ces mystérieux vers :

*« Cessez de bloquer,
Ce train ne peut partir que
Les portes fermées ! »*

Dizuiteurtrente avait, pour sa part, eu le temps de composer la très passe-partout saillie suivante :

*« Il peut bien faire nuit
J'échappe à la peur parmi
Tous mes bons amis. »*

Fort spirituellement, Ange lui répondit du tac au tac :

*« Ah, le jeune nigaud !
Voilà les mots d'un gars qui
Va s'faire détrousser ! »*

Aristide, pour sa part, n'était pas en reste, évoquant alors quelque coutume bizarre des combattants du feu de son pays mystérieux :

« *Ulysse, tend l'oreille,
Premier mercredi du mois,
Le chant des sirènes.* »

Le docteur à son tour, qui jusqu'à présent faisait preuve d'un grand courage physique pour un homme de son âge, profita de ce qu'on croisait le verbe pour se plaindre en ces termes :

« *Ah, mes pauvres pieds!
Honte à vous de supplicier
Un pauvre vieillard!* »

Même Condeeza fit un peu d'esprit, et parvint à surprendre son monde en répondant au docteur par une intervention romantique :

« *Au diable fatigue,
Si je chemine et festoie
Après de qui j'aime.* »

Ce à quoi Vertu fit vivement écho en ces termes :

« *Fermez donc vos gueules,
Ça commence à me gonfler
Ces haïkus débiles.* »

Bien qu'elle fût ravie d'avoir retrouvé ses compagnons et de plaisanter avec eux, Vertu n'en feignait pas moins quelque acrimonie, car elle avait une réputation à tenir. Elle poursuivit en prose :

— Ce qui m'a consolé durant toutes ces semaines, pendant que je me crevais le cul dans les montagnes à subir mille morts, à combattre la faim, la soif, le froid et les bêtes les plus hideuses, c'était que peut-être, quelque part, au loin, mes chers compagnons se prélassaient, le ventre bien rempli, dans quelque palais recouvert d'or et de pierreries, ne se souciant pas plus de moi que de leurs premières culottes. Ah, que cette pensée me rassérénait pendant que je grelottais, toute seule, parmi ces pics hostiles, sans savoir si le lendemain, je verrais le soleil se lever.

— Mais madame, s'insurgea le docteur, nous vous pensions morte ! Eussions-nous soupçonné une seule seconde que vous aviez survécu à ce singulier cataclysme que nous. . .

— Ouais, ouais. . . Bon, il est temps d'organiser les tours de garde, je crois. La Princesse étant exemptée comme le veut la coutume. . .

— . . . et mon pauvre père qui pensait qu'étudier la magie ne servait à rien.

— . . . cela fait que nous sommes huit, ce qui fait quatre quarts de deux personnes. Je vais prendre le premier, avec Dizzie, car je préfère l'avoir à l'œil.

— Ah ben merci !

— Messire le Roi et Toudot voudront bien nous relever, puis céder leur place au docteur et à Aristide, et enfin, Ange et Corbin fermeront la marche. Si ça ne vous plaît pas, jouez les tours aux dés comme il vous convient. Mais vite, vos babillages m'agacent les oreilles.

Puis, elle se leva et s'éloigna du foyer, cherchant un endroit d'où elle pourrait apercevoir les étoiles. Ses compagnons avaient appris à respecter ces moments où elle cherchait à être un peu seule. Mais Ange arriva.

— J'avais espéré que ces épreuves t'auraient un peu adouci le caractère, mais malheureusement, c'est pas le cas.

— Pas vraiment, non. Tu viens te plaindre de ton tour de garde? Pourtant tu passes en dernier, c'est ce qu'il y a de mieux.

— Non, je viens discuter un peu avec toi. Ça fait longtemps, mine de rien.

— Oui c'est vrai.

— En fait, je me disais, ton histoire avec Condeezza, tu trouves que c'est vraiment prudent?

— Mon histoire... fit-elle d'une petite voix qui dérailla insensiblement dans les aigus. Ah, mais nous avons passé une alliance de circonstance. La troisième clé appartiendra à celle qui... enfin, tout est bien clair entre nous.

— Ça fait combien de temps qu'on se connaît, Vertu? Dix ans? Un peu plus...

— Quelque chose comme ça.

— Tu étais toute gamine à l'époque, mais tu avais déjà des idées bien arrêtées et tu étais têtue comme une mule. Ah, je me souviens de cette petite fille crasseuse qui piquait les quignons de pain dans les platées des clients à la terrasse des auberges, en se disant que c'était toujours ça de gagné. Tu étais dans le ruisseau, mais il suffisait de discuter cinq minutes avec toi pour comprendre que tu n'y resterais pas toute ta vie. Tu avais décidé de devenir quelqu'un, et c'est ce que tu as fait, peu important les moyens. Il y a une chose que j'ai toujours admirée chez toi, c'est que tu n'es pas une rêveuse ou une idéaliste. Tu as toujours fait avec les moyens du bord, avec ce que tu avais sous la main, pour aller un peu plus loin, toujours un peu plus loin. Sans perdre de vue l'objectif, mais en restant les deux pieds sur terre.

— Merci, ces compliments me vont droit au cœur.

— Tout ça, c'est pour dire que je te connais mieux que personne, alors arrête de me raconter des conneries comme si j'étais un étranger. Tu mènes tes affaires comme tu veux, ma grande, loin de moi l'idée de me mêler de ta vie privée, mais vu que tu n'es pas toute seule dans cette aventure, permets-moi au moins de t'avertir, ou plutôt de te rappeler, que cette fille est un poison, et si ça continue elle finira par te plonger sa lame dans le dos. Ça m'emmerderait que tu te fasses tuer, tu sais? Et ça m'emmerderait encore plus qu'on se fasse tous buter par le premier dragon venu parce que mademoiselle Lancyent s'est mis des idées romantiques dans la tête. T'es pas Xena et elle n'a rien de Gabrielle.

— Mais je...

— Fais gaffe, c'est tout ce que je te dis. Je sais que tu as l'âge des conneries amoureuses, mais tu as aussi des responsabilités dans cette équipe, ne l'oublie pas.

Vertu resta coite un instant, ce qui était assez rare pour être signalé, puis d'une voix presque inaudible, demanda :

— C'est si visible que ça?

— Juste pour les gens qui s'intéressent à toi.

— Je savais que tu avais de la sympathie pour moi, mais j'ignorais que tu m'avais à ce point prise en affection.

— Évidemment que je tiens à toi, connasse, tu crois vraiment qu'à mon âge, je me coltinerai toutes ces lieues et ces monstres gluants rien que par amour de l'aventure?

— Ah.

Rien de plus ne fut dit sur ce sujet ce soir-là. Il n'y avait de toute façon rien à en dire, puisqu'il n'y a pas d'amitié chez les voleurs, tout le monde sait ça.

La nuit fut sans histoires. Au petit matin, ils se levèrent assez paresseusement et sans se presser, se mirent en route vers la montagne fumante dont les grondements sourds commençaient à se faire entendre. La marche était rapide, car la forêt était plutôt clairsemée, et le climat relativement clément de ces contrées d'altitude rendaient la balade agréable. Bientôt, cepen-

dant, la configuration des lieux se modifia subtilement. Le sol devenait plus accidenté, et la maigre couche d'humus ne recouvrait plus une terre battue et sablonneuse, mais des pierres humides. Puis brusquement, ils comprirent, voyant émerger de la végétation la haute forme d'un totem minéral, une colonne brisée plus haute qu'un homme, que ces pierres n'étaient pas là par hasard : elles dessinaient de subtils motifs qui ne se révélaient qu'à l'examen attentif, des angles trop précis pour être le fait de la nature, des élévations trop escarpées pour provenir de l'érosion. Sans en avoir eu conscience, les héros du vieux continent avaient pénétré dans les rues d'une ancienne cité dont, depuis longtemps, plus personne ne foulait les pavés ensevelis sous la mousse pourrissante et les feuilles cramoisies. Tout était étrangement serein dans ce tableau, rien ne troublait le bronzinement entêtant des insectes ni les stridulations des passereaux, cette ville semblait avoir simplement trouvé un jour le sommeil, et s'être alanguie dans un rêve exempt de tout maléfice.

À mesure qu'ils avançaient vers le cône volcanique, par moments visible au travers de la canopée, les vestiges de l'antique cité se dévoilèrent peu à peu. Les bâtiments, en effet, semblaient avoir été d'autant plus vastes et solidement bâtis qu'ils étaient proches du pied de la montagne. Des monticules de débris gênaient maintenant leur progression, jusqu'à ce qu'ils découvrent une avenue assez large pour que six chars puissent y rouler de front. Bordée de grands édifices aux façades encore empreintes de noblesse, ç'avait sans doute été une allée monumentale, une voie processionnaire menant, si l'on respectait la logique habituelle des bâtisseurs de cités, vers le centre de l'autorité. Là où les racines des figuiers n'avaient pas disjoint les grands blocs de calcaire, on pouvait encore lire aux murs des bâtiments d'interminables rangées de glyphes qui n'évoquaient aux occidentaux aucun alphabet connu mais qui, d'après Aristide, avaient quelque parentée avec l'écriture des Tupaku et des peuples voisins.

Alors, ils débouchèrent sur l'esplanade. Il s'agissait d'une place carrée de dimensions cyclopéennes, qui devait mesurer près d'une lieue de côté, entourée de majestueux bâtiments dont certaines hautes tours s'élançaient encore vers le ciel, mutilées à des degrés divers par le temps et polluées par l'envahissante verdure. Une telle débauche de merveilles architecturales, susceptible d'occuper à plein temps des générations d'archéologues, aurait sans doute durablement impressionné nos amis s'ils n'avaient été préalablement frappés d'ébahissement par le colosse.

Que ce soit dans le turbulent Occident, dans les prodigieuses cités pthaths du Midi ou dans les légendes évoquant le Zind et le Shedung, ils n'avaient jamais vu ni entendu parler d'un prodige pareil. Le socle à lui seul, rectangle de marbre blanc uni, se dressait à plus de quarante pas de hauteur, une masse écrasante. Par comparaison, la statue de bronze noir qu'il supportait semblait presque aérienne, une statue de femme enveloppée dans une robe au drapé rendu avec un talent consommé. L'artiste avait donné l'effet d'un vent venu de trois-quarts face qui plaquait le tissu contre les longues et voluptueuses jambes de l'idole, contre ses reins à la sensualité presque obscène, le plissé s'enroulant intimement autour du ventre jusqu'à en épouser les moindres reliefs, figurés avec un réalisme aussi parfait qu'il soit possible.

Hélas, le reste n'était que chaos. Au-dessus de la ligne des premières côtes, il ne restait qu'un amas de tôles et de poutres tordues, donnant le gîte aux oiseaux et aux chauves-souris. Car la partie supérieure de la merveilleuse déesse, abattue par quelque cataclysme, gisait dans la végétation, face contre terre, grotesque. On ne pouvait que deviner l'harmonie qui s'était dégagée de l'ensemble du temps de sa splendeur, on ne pouvait qu'imaginer le geste de paix qui avait été le sien, dispensant ses bienfaits sur la cité et sur ses sujets prosternés en adoration, qu'elle dominait d'une centaine de pas de haut. Ce spectacle hallucinant autant que pitoyable

tira des larmes aux plus impressionnables de nos protagonistes, et noua les gorges des plus endurcis.

Ils finirent par se remettre en route, car le soleil déjà déclinait, et leur but était enfin en vue. Jouant de la machette pour circonvenir la végétation vivace, ils contournèrent le colosse brisé et remontèrent la pente douce de l'esplanade jusqu'à son extrémité, qui bordait la lisière du cône volcanique. Une autre sculpture titanesque les y attendait, bien moins engageante. On avait, à une époque reculée, excavée le tuf et le basalte vomis naguère par le Pic du Diable sur une échelle en rapport avec le reste du panorama, puis transporté jusque-là des blocs de calcaire venus sans doute de la plaine, des blocs choisis pour leur blancheur, et taillés à des dimensions qui dépassaient l'entendement. Comment les avait-on portés jusque-là ? C'était bien la dernière préoccupation de nos héros, qui ne pouvaient que voir le résultat de tant d'efforts. Car après les avoir assemblés, on les avait taillés, jusqu'à leur donner la forme d'un escalier assez large et assez long pour servir de champ de bataille à deux armées de belle taille, un escalier qui ne semblait pas construit à l'échelle d'hommes, mais de géants mythologiques. Au sommet, une seconde esplanade dominant la première d'une trentaine de pas, assez vaste pour qu'on y pût construire une petite cathédrale.

S'ils avaient craint jamais d'avoir des difficultés à localiser l'entrée du donjon, ils furent immédiatement rassurés, car dans les mêmes blocs de calcaire, recouverts de pierres multicolores dont l'éclat n'avait point encore terni, on avait sculpté contre la pente du grand volcan l'image belle et terrifiante d'un dragon lovant ses anneaux en replis ondoyants autour de sa tête, posée à plat sur le sol, une tête aussi grande qu'un navire de guerre, une gueule grande ouverte sur des crocs à faire dresser les cheveux sur la tête, impressionnant écrin pour l'entrée d'un tunnel large et haut.

Confronté à un tel spectacle, il fallait une force d'âme singulière pour ne pas faire demi-tour et rentrer dans son pays vaquer paisiblement à ses petites affaires, mais nos amis étaient d'une trempe solide.

« Euh, dit alors Vertu d'une voix blanche, rappelez-moi, cette campagne, elle était niveau combien ? »

Livre IV

La fin du monde

IV.1 La boîte énigmatique

Cela ne faisait aucun doute que rien ni personne n'avait pénétré en ces lieux depuis des temps immémoriaux. Dans la pénombre, on distinguait à peine sous la poussière et les infiltrations d'eau la forme de la pièce, du temple devrait-on dire, car ce lieu abandonné était dominé par une grande idole. Une idole affreuse, un ventre d'obsidienne boursoufflée étalé à même le sol, de gros yeux exorbités perdus de part et d'autres d'une face de crapaud à la gueule entrouverte, bavant, vomissant, et surtout ces deux longs bras musculeux, presque humains, terminés par de grandes mains palmées en forme de pelles.

La statue haute comme trois hommes aurait paru terriblement menaçante n'eût été l'état d'abandon tragique dans lequel se trouvaient les lieux. Tout autour, ce n'était qu'un capharnaüm de débris épars. On avait disposé contre un mur une demi-douzaine de Calebasses, d'un modèle que les Tupaku utilisaient pour contenir la bière, ainsi que trois paniers pleins de grain, dont l'une, éventrée, laissait échapper son contenu au profit d'un menu rongeur si peu farouche qu'à l'arrivée de nos compères, il ne tenta pas même de s'enfuir. On avait lâché sur le sol un coffre délicatement ouvragé, dont le couvercle laissait voir quatre vases canopes d'albâtre rubané figurant des dieux de la région. Il reposait de guingois sur un tas de cordages noircis épais comme le pouce, auxquels personne n'aurait confié son poids pour une escalade périlleuse. Ils trouvèrent un curieux mécanisme de bronze cylindrique, orné d'un cadran et d'aiguilles de cuivre, assez lourd pour qu'on doive utiliser les deux mains pour le soulever. L'objet souleva tout d'abord un vif intérêt, puis voyant qu'il ne servait à rien de plus utile qu'à prédire les phases de la lune, ils le laissèrent s'oxyder. Un tas d'offrande semblait plus intéressant : on avait disposé en pyramide des platées de divers ingrédients, carottes, tomates, endives, pois, radis, asperges, et une grande variété d'autres légumes. Tous ces végétaux semblaient de la meilleure qualité. Or, et c'était là le point singulier, ils étaient aussi frais que si on les avait cueillis le matin ! Quelque zélateur venait-il encore en ces lieux honorer de ses prières ce dieu à la face épouvantable ? Pourtant, en entrant dans la pièce, ils avaient soigneusement noté que la poussière recouvrait tout d'un manteau uniforme, pas trace de pas au sol ni ailleurs. Et à y regarder de plus près, même ces fruits et légumes en étaient recouverts ! Par quel prodige avaient-ils été conservés de la sorte durant toutes ces années ? Toudot, voulant en avoir le cœur net, prit une tomate, qui était d'une variété fort petite et très noire. Il l'écrasa sans peine entre ses doigts, et s'il n'osa la goûter, l'odeur qui en émanait était assez éloquente : elle semblait tout à fait consommable.

— Voilà qui est des plus singulier, s'étonna Toudot. Princesse, une idée ?

— Cet endroit ne me dit rien qui vaille. Ce n'est pas naturel tout ça. . .

— On dirait que l'on a entreposé là des siècles empilés, desséchés, lâcha Dizuiteurtrente, d'humeur surréaliste.

— Moi ce qui m'inquiète plus, dit Vertu, c'est qu'il n'y a aucune sortie, hormis celle que nous venons d'emprunter.

— Sans doute ces murs recèlent-ils quelque énigme, soupçonna Condeeza.

— Tiens, dit Corbin, c'est marrant cette boîte, c'est quoi ?

— Une boîte ?

Condeeza s'approcha vivement. Le voleur venait de découvrir, devant la bedaine de l'idole blasphématoire, une petite boîte posée par terre. Qu'elle eût échappé à toute la compagnie durant leur premier examen de la pièce témoignait d'une distraction ahurissante, car l'ustensile, quoique menu, était parfaitement visible, et de surcroît, intégralement peint d'un bleu

électrique assez voisin du bleu Klein, une couleur si vive qu'elle faisait presque mal aux yeux. On ne pouvait rien dire de bien pertinent à propos de cette boîte, si ce n'était qu'elle était presque cubique, bleue donc, et qu'elle tenait sans peine dans une main. Une serrure triangulaire était ménagée sur sa face supérieure, dans laquelle était engagée une toute petite clé, de la même couleur.

— Cette boîte contient sans doute un indice quelconque qui nous permettra de résoudre cette énigme, proposa Condeezza. J'ai bien envie de tourner la clé.

— Minute, dit Vertu en l'arrêtant dans son geste. Ce n'est pas que je n'aie pas confiance en toi, mais j'aimerais assez rester à tes côtés en toutes circonstances.

— J'en ai autant à ton service. Cela dit, c'est peut-être un piège subtil que nous tend le maître de ces lieux.

— Un piège, je veux bien, mais subtil, c'est beaucoup dire. Je pencherais plutôt pour l'indice.

— Tu es sûre de toi ?

— Quand on veut être sûr de soi, on plante des navets, on fait pas les donjons. On tourne ensemble ?

— J'allais te le proposer.

Elles se campèrent l'une en face de l'autre, se regardant bien dans les yeux avec un petit sourire entendu, prirent chacune la boîte par un côté, et posèrent l'autre main sur la clé.

« Je ne suis quand même pas sûr que ce soit bien pru... » dit Dizuiteurtrente, avant d'être interrompu par un éclair silencieux. Puis, les corps des deux femmes tombèrent inanimés comme deux grotesques poupées de chiffon.

— Mais c'est quoi cette perruque ?

— Je ne sais pas, répondit Condeezza. On est où ?

— Dans un fiacre, on dirait. Ça te va pas du tout, en blonde.

— Je ne crois pas que ça ait la moindre importance. Fiacre ? Fiacre ! Eh, vous m'entendez ?

Passant la tête par la fenêtre, Condeezza vit que la voiture noire tirée par deux chevaux bondissait à vive allure sur une route pavée, qui n'était éclairée que par la lumière fantomatique de deux lanternes. La nuit était tiède et entièrement noire, rien du paysage n'était visible, hormis les silhouettes moutonneuses d'éphémères buissons qui défilaient au bord du chemin.

« Holà, mon brave, vous m'écoutez ? »

L'homme se retourna, un visage en lame de couteau, un personnage entre deux âges, inexpressif, un regard gris qui avait vu passer tant de gens pressés. Il considéra Condeezza un instant, puis reprit le cours de son activité.

— Où est-ce que vous nous amenez comme ça ?

— Là où vous m'avez demandé, madame.

— C'est-à-dire ?

— 51 201, Route de l'Éléphant.

— Et il y a quoi, là-bas ?

— Mais comment je le saurais ? C'est vous qui voulez aller là-bas, pas moi.

Il se mura alors dans un silence obstiné.

— Tu as déjà entendu parler d'une route de l'Éléphant ?

— Pas du tout.

— Mais à quoi ça rime, tout ça ?

Une étrange langueur s'empara de Condeezza, tandis qu'elle s'enfonçait dans les confortables coussins de velours bleu. Bien que la situation fût pour le moins intrigante, elle n'éprouvait

aucune peur, tout juste une curiosité qu'atténuait la fatigue. Vertu se pencha alors vers elle, souriant avec douceur. Les deux femmes échangèrent un long baiser. La cavalcade ralentit alors, de même que les trépidations des roues sur les pavés, et bientôt le fiacre fut tout à fait arrêté. Sans plus attendre, elles descendirent, l'une après l'autre. Elles considérèrent la colline qui les surplombait, escarpée et couverte d'une végétation aride. À son sommet, elles aperçurent des fenêtres éclairées. Sans que quiconque s'en soucie, le fiacre repartit dans la nuit, tandis qu'elles empruntaient un raidillon fait de rondins de bois formant une longue rangée de marches. Ce fut seulement alors que Vertu se rendit compte de sa tenue : une robe de soie sobre et très ajustée, et des escarpins brodés assortis, certes pas faits pour l'aventure. Condeeza était habillée à la même mode, dans des tons bruns et blancs plus assortis à sa carnation. Se tenant par la main comme deux sœurs partant pour l'école, elles gravirent l'escarpement. Elles découvrirent au sommet une cour de ferme, entourée en U d'une grande écurie d'aspect parfaitement sinistre, d'une grange et d'un corps d'habitation principal. Elles se dirigèrent vers ce dernier, car c'était de là que provenaient les lumières, et poussèrent la porte avec précautions.

L'intérieur ne ressemblait en rien à ce qu'elles attendaient. Ce n'était pas une ferme, mais un théâtre, une petite salle de théâtre aux fauteuils et au rideau d'un rouge intense. Il n'y avait pas âme qui vive, mais pourtant, le grand lustre et les lanternes étaient allumés, comme dans l'attente du début du spectacle. Se tenant par la main, elles progressèrent dans l'allée, puis se choisirent deux places.

— Tiens, dit Condeeza, tu as aussi une perruque maintenant.

— Vraiment ?

— On dirait une danseuse du Crazy. Oh, on vient !

Un personnage très élégant, jusqu'à l'ostentation, se présenta en effet devant le grand rideau rouge. Il avait la cinquantaine, un visage rendu avenant par un sourire très commercial, des cheveux grisonnants coiffés en brosse.

« Bienvenue ! Bienvenue au théâtre des illusions, bienvenue à notre grand récital. Rien de ce que vous allez voir n'est réel, tout n'est que fantasme, rêve, tétine. Ouvrez le grand rideau rouge, et voyez ! »

Le grand rideau rouge s'ouvrit. D'un mètre environ. Avant de rester coincé.

« Ouvrez le grand rideau rouge ! »

Des bruits de martèlement se firent entendre dans les hauteurs de la scène, suivis d'un juron étouffé. Deux mains saisirent l'un des pans du rideau par derrière et tentèrent de le tirer avec rage, ce que le présentateur tenta de cacher avec un air du dernier gêné.

« Mesdames et messieurs, dans un instant, notre grand spectacle va commencer, dès que nous aurons réglé un petit incident technique. »

Puis il se retourna, et en tendant l'oreille, on put entendre ceci :

— Putain, Maurice, tu crois que c'est le moment de faire chier le monde ? Ça fait des siècles qu'on les attend, elles sont enfin là et...

— Ben justement, répondit Maurice, ça fait des siècles, alors ces saloperies de poulies de mes deux ont grippé. J'ai dit cent fois au régisseur de rappeler les connards de la SOFLEXO, mais non...

— Bon, attends, on va le faire à la main.

Les deux employés se répartirent alors les pans de rideau, et les tirèrent avec autant d'élégance qu'ils le purent jusqu'aux coulisses, où ils les attachèrent avec les moyens du bord. Puis, le

présentateur revint.

« Donc, tout n'est qu'illusion, blablabla. Et maintenant, veuillez accueillir le grand Moz-zingo ! »

Arriva alors sur scène, tandis que s'effaçait Monsieur Loyal, un nain boitillant, appuyé sur une canne. Un vrai nain. En armure de guerre. Avec la barbe, la hache, la chope de bière et tout. Et un accordéon. Dont il se mit à jouer tout en chantant.

« O Dante scuzi, voglio morire, soledad e Castafiore. . . »

Il chantait fort bien, malgré le fait que les paroles fussent parfaitement dénuées de sens. En mezzo-soprano. Ce qui est une voix de femme. C'était un véritable déchirement que d'entendre ce nain accordéoniste emplir la salle d'un chant déchirant et nostalgique, il émanait de ce corps grotesque une telle émotion que nos deux protagonistes se surprirent à lâcher une larme.

Puis, le nain tomba inexplicablement dans les pommes, les bras en croix, dans un vacarme casserolésque, son instrument couinant de façon pathétique. Mais, fait surprenant, la musique continua, toujours accompagnée par ce chant à fendre l'âme. Monsieur Loyal, pas plus perturbé que ça, revint sur scène et, saisissant le nain par les bottes, le tira hors de vue des spectateurs.

Vertu fut apparemment très choquée par ce spectacle, car elle fut soudainement prise d'une crise de tétanie assortie de spasmes assez violents, qui alarmèrent Condeeza.

« Viens, sortons, sortons ! »

Elles s'enfuirent hors de la salle de spectacle, et revinrent dans la cour. Vertu semblait avoir repris ses esprits. Elle fut alors saisie d'une envie subite de fouiller dans son sac à main, et trouva, tout au fond, une boîte, une petite boîte bleue. Les deux femmes se regardèrent à nouveau, puis de conserve, tournèrent la clé.

IV.2 Le monde du rêve

Condeeza avait disparu, Vertu se retrouvait seule. Elle avait espéré qu'activer la boîte, ou quel que soit le nom qu'on pouvait donner à cette action, allait les ramener toutes deux auprès de leurs amis, mais ce n'était visiblement pas le cas. Elle se trouvait dans un grand séjour assez spacieux, tout décoré dans des tons ocres. Son attention fut tout d'abord attirée par quelques pièces d'argent et de cuivre s'échappant d'une petite bourse de cuir marron renversée sur un guéridon. Par pure habitude, elle barbota le tout et rangea ça dans son pourpoint. Un vieux pourpoint noir à elle, qu'elle avait souvenir d'avoir laissé à Baentcher. Elle s'aperçut d'ailleurs qu'elle portait l'habit qui était habituellement le sien lors de ses expéditions nocturnes, des chausses de velours, des bottines très amollies, ses gants aux paumes discrètement renforcées pour l'escalade, son petit chapeau, et dissimulé au milieu de tout ça, assez de lames de longueurs diverses pour parer à toutes les situations d'urgence. Le contact de ces outils domestiques la rasséra grandement, elle se sentait parfois si loin de son petit univers familial. . .

Mais des bruits émanaient de la pièce voisine, des bruits d'eau. Elle s'approcha de la porte entrouverte et la poussa. Derrière un linge blanc détrempé, on pouvait lire en ombre chinoise la silhouette longiligne d'une femme occupée à se doucher. Vertu apprécia le spectacle une seconde, puis signala sa présence en se raclant la gorge. La baigneuse s'immobilisa.

« Excusez-moi, sauriez-vous me dire où je me trouve ? »

Une main livide aux longs ongles noirs écarta le rideau, assez pour que son interlocutrice dévoile une épaule et son visage. Le plus beau que Vertu eût jamais vu. Plus beau encore que tout ce qu'elle avait pu concevoir. Une harmonie au-delà de toute description, un ovale d'ivoire encadré de longs cheveux noirs bouclés, des yeux tels des puits de ténèbres, des yeux... trois yeux...

— Peux-tu me passer une serviette ?

— Tout de suite...

Vertu lui tendit le linge qu'elle réclamait. Tout en sortant de la douche, elle s'en ceignit la chevelure, sans chercher à rien couvrir d'autre. Le corps de cette femme était la perfection même. On aurait eu beau chercher des semaines entières, on n'aurait pas trouvé le plus infime défaut, la moindre tache, la plus discrète cicatrice. Et cette perfection même était sa plus grande étrangeté, car tout en elle suggérait qu'elle ne pouvait être de chair vulgaire, qu'elle ne pouvait avoir été enfantée par l'étreinte d'un homme et d'une femme. Elle était pure de toute humanité.

— Parlons, le temps presse.

— Vous...

— C'est ici que ça se passe. Plus haut. Bien, passons à côté, nous serons plus à l'aise.

Elles revinrent dans le salon. Vertu nota avec effroi qu'un coin de la pièce était maintenant plongé dans les ténèbres, des ténèbres floues qui s'étendaient, pouce par pouce, le long des murs.

— Oui, le temps presse.

— Mais qui êtes-vous ?

— Ne l'as-tu pas deviné ?

Cela ne dura qu'une seconde. La réalité se dilata, s'embrasa, se brisa comme un miroir. Mais était-ce la réalité, ou bien la conscience de Vertu qui s'éparpillait ainsi ? Car l'espace d'un instant, sa vision s'élargit, se démultiplia. Elle voyait ce qui était devant elle, et ce qui était caché, ce qui était à l'intérieur, ce qui était avant et ce qui était après, elle voyait...

Elle voyait selon un angle l'infinie harmonie de la douce Melki, assise sur son trône d'extase, attentive à toutes les beautés du monde.

Elle voyait aussi, tout en même temps, l'abominable Nyshra au sourire ensanglanté écrasant ses ennemis sous la masse de ses anneaux noirs.

Elle voyait la capricieuse Hima, au visage changeant à un rythme stroboscopique à mesure que ses humeurs l'agitaient tel un drapeau flottant au milieu d'un ouragan.

Elle voyait des dizaines d'autres manifestations du principe divin, quelques-unes familières, la plupart inconnues, certaines si étranges que son esprit refusait simplement de les prendre en considération.

Lorsque les choses revinrent en ordre, Vertu s'aperçut qu'elle était agenouillée aux pieds de la jeune femme aux trois yeux. Malgré la nature farouche de son caractère, elle n'en éprouvait ni honte ni humiliation. N'était-ce pas la chose la plus naturelle du monde lors d'une transe mystique ? Et puis, c'est toujours bien d'avoir l'air impressionné avec les dieux.

— J'ai reconnu ton Vishvarupa, déesse... Parle, je t'écoute ! Que ta sagesse m'inonde. Révèle-moi les secrets de l'univers, le sens de la vie, la destinée du monde.

— En d'autres circonstances, je te chanterais volontiers la Bhagavad Gita, mais on n'a pas vraiment le temps. Si je puis te contacter, c'est uniquement parce que tu es dans le monde

du rêve. Même ainsi, mon pouvoir suffit à peine à contrer le pouvoir maléfique qui hante ce lieu. Alors voici ce que j'attends de toi : Condeeza ne doit pas s'emparer de la troisième clé, ni de l'épée Avogadro.

— Il en sera fait ainsi, ma déesse. Je l'en empêcherai par tous les moyens.

— Non, pas par tous les moyens. Tu dois l'en empêcher par la ruse, par la persuasion, par l'habileté, mais pas par la force.

— Je ne comprends pas.

— J'ai commis une erreur, une erreur terrible. En t'assistant dans cette quête, j'ai inconsidérément fait le jeu des forces indicibles dissimulées dans cette montagne, des forces plus malignes encore que le Destructeur lui-même. Il est donc important que tu récupères la clé, mais une chose est encore plus importante : tu ne dois pas combattre Condeeza.

— Mais pourquoi ?

— Des choses terribles se produiraient. C'est l'existence même de l'univers qui est en jeu. Si tu n'as pas d'autre choix, laisse-lui donc la clé et la victoire.

— Mais si Condeeza obtient la clé, et par là même Avogadro, ne crois-tu pas que le Noir Ennemi, le Seigneur Naong, n'en profite pour t'abattre ?

— Il est vraisemblable qu'il le fasse. Toutefois, ce n'est pas mon destin qui est en jeu, c'est l'existence de toute la création. Voici pourquoi ma petite divinité est de peu d'importance dans cette affaire.

— Vous êtes sûre de vous ?

— Pas vraiment. Pas plus que toi. Je fais avec les moyens du bord, comme tout le monde.

— Ben c'est gai.

— Oui, je sais, je suis plus ou moins censée t'apporter un réconfort théologique, mais en ce moment, j'ai un peu d'autres chats à fouetter.

La tache obscure avait gagné en surface et couvrait maintenant la moitié des murs de la pièce.

— Le pouvoir obscur s'étend, je dois partir.

— Et moi, je fais quoi ?

— La boîte. Et souviens-toi : ne combats pas Condeeza !

Hima se vaporisa soudain. L'ombre progressait de plus en plus vite, menaçant maintenant d'engloutir toute la réalité autour de Vertu, qui se dépêcha de trouver la petite boîte bleue et de tourner la clé.

Condeeza, pour sa part, n'avait pas de corps. Elle flottait, désincarnée, dans un éther caractérisé par son isotropie, sa mollesse et son goût de tourte au poireau industrielle réchauffée au micro-onde. Il lui semblait qu'elle pouvait se diriger à sa guise, mais elle n'en aurait pas juré, tant il lui était impossible d'estimer sa vitesse et sa direction, pour peu que de tels concepts fussent pertinents dans cet univers. Soudain, une petite chose sombre passa dans son champ de vision. On eût dit une chauve souris voletant en tous sens, bousculée au gré de vents qu'elle-même ne percevait pas. La bestiole était trop rapide pour qu'elle distingue ses contours avec précision, et de même, elle passait trop vite près de ses oreilles – si tant est qu'elle eût encore des oreilles – pour qu'elle perçoive autre chose que des bourdonnements, des murmures, des bruits difficilement identifiables. Voulait-on lui dire quelque chose ? Tout d'un coup, il y eut plus intéressant : la brume grise qui constituait son univers venait de se condenser devant elle. Des volutes, tantôt claires, tantôt sombres, apparaissaient maintenant, jouaient devant ses yeux – qu'elle n'avait pas, formant de fascinants panoramas. Et bientôt, elle fut à même d'identifier des formes. Des tableaux se matérialisaient devant elle, des tableaux fixes, mais saisissants d'intensité.

Elle vit tout d'abord un sujet religieux classique qu'elle avait déjà vu représenté dans des temples ou chez des particuliers, mais jamais détaillé de façon si horrible et réaliste : Nyshra, titanesque, couvrait ses œufs maléfiques, blafards et gluants, dans la Caverne d'Enfantement.

Puis dans le tableau suivant, sous l'œil de sa mère, un œuf écloit, et en sort un monstre ressemblant en toutes choses à Nyshra, une queue écailleuse de serpent, le torse nu et recouvert de mucus d'une femme portant six bras blancs, dont l'un tenait une dague ayant servi à percer la coquille de l'œuf de l'intérieur, et une tête humaine, la tête de Vertu.

Horrifiée, Condeeza tenta de détourner le regard, mais elle n'était plus maîtresse du spectacle qui lui était offert. Elle vit alors Vertu combattant quelque sombre cavalier à la tête d'un parti d'aventuriers. La voleuse était figurée sous sa forme humaine, mais la malignité de son expression laissait transparaître la sauvagerie de sa nature profonde. Ce n'était qu'un masque d'humain posé sur l'essence d'un démon.

Le tableau suivant la figurait, magnifiquement parée, aux côtés d'un personnage qu'elle ne connaissait pas. C'était de toute évidence un sorcier, reconnaissable à sa cape pourpre et à sa courte barbe noire, qu'elle enjôlait de ses paroles melliflues. Quelles que fussent ses thèses, l'homme hésitait à abonder dans le sens de Vertu, mais de toute évidence, il n'allait pas tarder à céder à ses arguments.

Dans la scène suivante, l'on voyait ce même sorcier, juché sur un dragon furieux, écrasant de ses projectiles des armées entières, tandis que des légions de morts-vivants levées sans doute par lui déferlaient sur les murailles d'une riche cité dont les tours, déjà, s'embrasaient avant de sombrer dans la barbarie.

Puis, elle vit une désolation universelle, un tableau cauchemardesque figurant une plaine crépusculaire baignée d'une lumière sanglante, jonchée de ruines, de cadavres minuscules autant qu'innombrables, au-dessus desquels cerclaient des charognards en grand nombre. Au loin, plus haute que les montagnes, plus haute que les nuages, la silhouette démente de Nyshra régnait sur le monde, sa tête renversée en un rire démoniaque.

Puis, les visions s'estompèrent. Ne resta que la minuscule créature qui orbitait autour d'elle. Elle crut alors discerner dans son bronzement grotesque des mots d'homme, des mots épars et sans signification.

Illusion.

Mensonge.

Écoute.

Puis, tout s'éloigna d'elle. Tout devint noir. Puis bleu. Elle se trouvait dans une salle cubique aux murs uniformément bleus. Elle entendit jouer une serrure. . .

— Mon diagnostic est formel, dit alors le docteur. Mademoiselle Vertu souffre d'un décubitus dorsal, compliqué d'un éléphantiasis du nerf optique droit. En revanche, le pouls filant, la température insidieuse et les urines aigres de mademoiselle Condeeza attestent à l'évidence d'une luxation de la troisième lombaire dû à des convulsions de type hémocoïdales, selon la classification de Bilenstock, ayant transpercé le péritoine à hauteur du troisième métacarpe.

— Et ça se soigne comment ? demanda la Princesse.

— Dans le cas de mademoiselle Vertu, je préconise le repos afin d'évaluer l'évolution des symptômes. En revanche, pour ce qui est de mademoiselle Condeeza, nous ne pouvons rien faire d'autre qu'attendre et voir ce qui se passe.

— Quel beau métier que la médecine. Ah, mais on dirait que vos patientes évoluent favorablement.

— Pas de conclusion hâtive ! C'est peut-être l'ultime sursaut.

Mais Vertu et Condeeza parvinrent finalement à s'asseoir sur le sol de la grotte, et ne paraissaient pas plus que ça éprouvées par leurs épreuves.

— Alors, demanda Toudot, des nouvelles ?

— Oui, cette énigme. Ça donne quoi ?

— Énigme ? Ah oui, se souvint Vertu, l'énigme. Attendez, j'essaie de mettre tout ça en ordre.

— C'était compliqué, précisa Condeeza. Il y avait une calèche, une sorte de ferme avec un théâtre, un nain qui chantait.

— Un nain ?

— Qui chantait bien d'ailleurs. Mais en playback.

— Attendez, intervint le docteur. Un nain où ça ?

— Sur la scène du théâtre, voyons, où un nain chanterait-il ?

— Bon, alors maintenant essayez de vous souvenir, c'est très important. Dans ce théâtre, il y avait un rideau non ?

— Ben... oui, comme dans tous...

— De quelle couleur.

— Rouge. Mais quelle...

— Bon sang, c'est pas possible que ce soit aussi idiot !

Comme un possédé, le docteur Venarius se leva et se précipita vers les paniers de grain. La souris était toujours là, grignotant sa pitance. En toute logique, sa panse aurait dû éclater depuis longtemps. Le rongeur ne fit aucun mouvement pour éviter de se faire cueillir par la main du vieil homme, et sembla se trouver très bien où il était. Le docteur l'examina rapidement, puis s'écria :

— Apodemus Sylvaticus ! J'en étais sûr !

— Eh ?

— Ce n'est pas une souris ! Bon sang, j'ai la solution.

Et sans plus d'explication, il se dirigea vers les plats d'offrandes, et saisit une belle endive. Puis il chercha du regard quelque chose dans la salle, et se fixa sur la grande idole. Les deux mains, bien sûr ! Il déposa le légume dans l'une des paluches immenses de la statue, et la bestiole dans l'autre.

Le ventre de l'idole se fendit alors en deux dans le sens de la hauteur, et s'ouvrit dans un raclement sinistre, dévoilant un passage.

« J'ignore tout de l'esprit malin qui a conçu les redoutables et tortueuses énigmes qui nous attendent dans ce donjon, dit alors le docteur, mais de toute évidence, il a un humour très contestable. Soyons prudents. »

IV.3 Les diplopedes

Le tunnel s'enfonçait en légère déclivité au cœur de la Montagne de Feu, assez large pour que trois guerriers y puissent progresser de front. Des arches polies et blanches semblables aux côtes de quelque baleine soutenaient, de loin en loin, la voûte en ogive dont les pierres de faîte culminaient un peu trop haut pour qu'un bon sauteur puisse les toucher de la main. L'air était sec, le sol plat et le silence total. Quelle abominable surprise pouvait donc attendre nos pauvres héros au bout de ce couloir sinistre et monotone, c'était la question que chacun se posait tout en s'efforçant de ne rien laisser paraître de sa peur.

Puis, Vertu, qui marchait en tête en raison de son douteux privilège de voleuse, aperçut par terre une marque curieuse, et fit stopper son groupe. Elle s'approcha avec prudence, et constata qu'il s'agissait d'une faille dans la roche, qui coupait tout le couloir perpendiculairement à son sens. Sans doute quelque antique séisme avait-il brisé le roc, en écartant les parois de dix bons pouces, ne laissant qu'une fissure béante, noire et si profonde qu'aucune torche n'en pouvait élucider le fond.

— Il fait noir comme dans une tombe, commenta Condeezza, qui avait résolu de ne pas laisser sa camarade de jeux s'éloigner d'elle de plus de dix pas sans surveillance.

— Il est plus ou moins d'usage dans les donjons de se taire.

— Personne n'est venu ici depuis une éternité. Personne n'a résolu l'énigme de l'idole avant nous, ça se voit à la poussière par terre. Avançons, cette histoire n'a que trop duré.

Hardiment, la dévote de Naong sauta le menu obstacle et fit mine de continuer, aussitôt suivie par Vertu, qui ne tenait pas plus à laisser Condeezza comploter seule dans son coin. Tout le groupe vint alors avec appréhension, et progressa à assez bonne allure.

Mais aussitôt qu'ils eurent fait vingt pas de plus dans le couloir, un roulement cauchemardesque se mit à résonner dans toute la montagne, suivi d'un choc assourdissant, dont les échos puissants se répercutèrent durant de longues secondes, avant de disparaître totalement. Les lames nues, les muscles aux arrêts, les courts poils de leurs nuques dressés par l'appréhension, ils se mirent instinctivement en position de combat, ne sachant d'où viendrait l'attaque. Puis, le docteur remarqua :

« Voyez, derrière nous, nous sommes piégés ! »

Car de toute évidence, la faille qu'ils venaient de franchir n'était pas l'œuvre des forces sismiques de la nature, mais avait été creusée par des mains d'hommes sous la direction d'un rusé ingénieur. C'était maintenant un lourd panneau de bronze, orné d'une tête hideuse et grimaçante, qui scellait la voie du retour. Ils se précipitèrent pour tenter de soulever la porte ou de la déplacer sur le côté, mais si la face grotesque de ce démon tirant la langue offrait bien des prises, il est des exploits qui sont hors de la portée des hommes, disposaient-ils de la force la plus remarquable et de la résolution la plus obstinée.

« Allons de l'avant, compagnons, exhorta alors Vertu. Nous n'avons guère le choix. »

Bien réveillés par cette péripétie, ils avancèrent alors, aux aguets, le jarret alerte, prêts à réagir à tout imprévu. Ils firent à nouveau une cinquantaine de pas, tendus comme jamais, bien conscients de la précarité de leur situation. De toute évidence, ils s'étaient fourvoyés dans un bien mauvais cas, et suivaient au millimètre le chemin tracé pour eux, des éons auparavant, par quelque architecte à l'esprit malin, quelque intelligence depuis longtemps retournée à la poussière mais qui, par-delà la tombe, était encore résolue à leur perte.

Il y eut un crissement, un dé clic. Ils se figèrent sur place. À nouveau, un grondement de tonnerre. Qu'était-ce encore ? Montaient-ils ? Leurs yeux les abusaient-ils ? Soudain, ils comprirent. Les murs du tunnel, qu'ils avaient cru jusque-là creusé dans le roc le plus dur, n'étaient que les rouages d'un gigantesque mécanisme qui maintenant s'enfonçait lentement dans le sol, leur dévoilant peu à peu toute l'horreur de leur situation.

Ils étaient à découvert, totalement vulnérables au centre d'un espace dont ils ne parvenaient à discerner les contours, plongés dans l'obscurité la plus totale. À en croire les échos de leurs exclamations, c'était une caverne dans laquelle on aurait pu bâtir une ville. S'il y avait la moindre créature hostile dans les parages – et la chose était du plus haut probable – elle n'aurait aucune difficulté à localiser la maigre surface de dallage éclairée par leurs torches,

tandis qu'eux-mêmes étaient bien en peine de deviner la présence d'un ennemi. Pourtant, ils ne purent se résoudre à éteindre leurs luminaires, leur seul réconfort.

— Aristide, dit soudain Toudot, perçois-tu quelque chose ?

— C'est diffus, très diffus ! Je perçois... là, quelque chose s'approche. C'est incroyablement hostile.

Mais l'avertissement de l'illithid était devenu inutile au moment même où il le proférait, car émergent du plus profond de l'obscurité, un son se rapprochait. Cela ressemblait aux cliquetis d'une folle machine, mêlés à une cavalcade digne d'une compagnie de cavalerie lourde. Quelle créature pouvait-elle donc émettre de tels sons en se mouvant ? Le son se déplaçait en biais, mais se rapprochait, comme pour encercler le groupe.

Et soudain, il surgit de l'ombre, fondant droit sur le centre de la formation, où Ange et le docteur gardaient la princesse. Les combattants de première ligne, dépassés, par la célérité de leur opposant, purent à peine le détailler avant qu'il ne dépasse le rideau défensif. Vertu parvint tout de même à décocher une flèche en direction de la tête immense aux reflets argentés, le projectile ne fit que rebondir sur la carapace avec un claquement sec. Quenessy comprit immédiatement que le monstre en avait après elle. Sans doute avait-il senti de quelque façon qu'elle était magicienne, et qu'il avait avantage à se débarrasser d'elle avant toute chose. Compte tenu de la vitesse de son ennemi, surprenante pour un monstre de cette taille, elle ne pouvait guère espérer s'enfuir, ni tenter un sortilège compliqué, trop long à lancer. Voici pourquoi, presque instinctivement, il monta à son cerveau la plus simple et la plus rapide des conjurations, dont elle concentra l'énergie en une fraction de seconde dans sa main droite. Puis, profitant de ce que la terreur n'avait pas eu le temps de la paralyser complètement, elle avança pour accueillir la charge de la bête, fit un pas de côté et relâcha la puissance de son sort. Puis elle fut renversée et projetée au sol avec une violence telle qu'elle fut persuadée, sur le coup, d'être brisée de l'intérieur. Le monstre devait être fait d'acier pour être aussi dur. Mais au moins, elle eut la satisfaction de voir que son sort avait fonctionné : elle avait placé une lumière aveuglante et persistante à proximité de l'œil gauche, vert et globuleux du monstre, qui maintenant se tortillait comme pour se débarrasser de ce luminaire qui l'aveuglait. Les compagnons eurent alors quelques instants pour détailler avec horreur leur adversaire.

La créature tenait du mille-pattes, mais un spécimen d'une taille et d'une masse considérables, probablement quinze pas de long. Son corps semblait entièrement recouvert de métal poli, une armure que le fer de Vertu n'avait pas même réussi à érafler. Sa gueule monstrueuse s'ouvrait en trois lèvres chitineuses, dévoilant une forêt de dents aiguës et mortelles. Mais le plus affreux, c'étaient ses pattes noires, très longues, très fines et innombrables, qui martelaient le sol de la grotte avec obstination.

Du fait de sa longueur, la queue du monstre traînait encore à proximité des aventuriers qui, bien que révoltés, n'en profitèrent pas moins de l'aubaine pour tenter de lui porter de rudes coups. Vertu tira deux autres flèches, qui n'eurent pas le moindre résultat, tant il semblait que cet ennemi n'avait aucun point faible. Corbin donna un grand coup d'épée dans le corps de la bête, qui lui revint douloureusement dans les poignets, les coudes et les épaules : la carapace était trop épaisse et résistante pour céder à ce genre d'attaque. Toudot, placé à son côté, porta un puissant coup de taille à l'une des pattes, tentant de la bûcheronner, et parvint à l'entailler suffisamment pour que le sang en jaillisse. Hélas, elle était encore fonctionnelle, et le nombre de membres encore intacts était si grand que l'entreprise était de toute évidence vouée à l'échec. Aristide tenta d'imposer sa volonté à la bête, mais il lui sembla qu'une force

protégeait son esprit contre de telles attaques, une force indomptable et solide comme le bronze. Dizuiteurtrente, après avoir observé la situation quelques instants, essaya de se glisser sous le ventre du titanesque insectoïde, se faulant avec art entre la forêt de pattes mouvantes, puis sortit son poignard. Las, il dut se rendre à l'évidence : son abdomen était défendu par les mêmes plaques métalliques se chevauchant étroitement, une armure parfaitement efficace.

Puis, il se retourna et, avant que quiconque ait eu le temps de réagir, émit un hurlement à glacer le sang, un cri si puissant que les combattants les plus proches, Corbin, Toudot et Dizuiteurtrente, en perdirent le contrôle de leurs nerfs, leurs bras devinrent si faibles qu'ils lâchèrent leurs armes, avant de tomber par terre, les jambes molles. Vertu, qui approchait, avait déjà entendu un son similaire bien des années auparavant, dans les donjons situés sous le Temple Noir de Baentcher, et n'en gardait pas un excellent souvenir. Elle arma un nouveau tir, essayant de profiter de ce que la gueule du monstre était grande ouverte pour frapper son point faible, pour autant qu'il en eût un. Mais même à cette distance, le cri faisait son effet, et c'est d'un bras tremblant qu'elle décocha son projectile, qui manqua la gueule béante. Néanmoins, le monstre perçut le danger, car il cessa son attaque sonique. C'est à ce moment que Condeezza apparut, brandissant l'épée que Toudot avait laissé choir, et d'un mouvement précis autant que rapide, prit appui sur l'une des pattes pour monter sur le dos annelé du monstre. Elle courut alors à toute allure le long de cette étrange allée, bien décidée à trouver un œil, un cerveau, un quelconque point faible où elle pourrait glisser sa lame, et son assaut aurait pu être couronné de succès contre un adversaire un tant soit peu moins lesté. Hélas, une violente contorsion expulsa la combattante et l'envoya mordre la poussière à trois pas de là. Sans prêter attention à ses douleurs, elle se releva immédiatement, résolue à poursuivre le combat, rejointe bientôt par Vertu qui avait dégainé sa dague, et Ange, peu disposé à périr sans combattre.

Pendant ce temps, la Princesse, secourue par le docteur et Aristide, avait repris ses esprits. Après avoir constaté que, contre toute attente, elle était en vie et en état de se rendre utile, elle se releva avec peine, et évalua la situation. Ses pauvres sortilèges d'apprentie magicienne ne serviraient sans doute pas à grand-chose dans un assaut direct, mais peut-être y avait-il, ailleurs dans la caverne, quelque chose qui leur permettrait de vaincre ce ver au blindage d'argent ? De nouveau, elle se concentra pour lancer son sortilège de lumière sur un caillou gros comme le poing, un de ces nombreux débris qui jonchaient le sol. Elle disposait maintenant un luminaire tout à fait commode et suffisamment puissant. Elle choisit au hasard une direction, puis le projeta dans les ténèbres, aussi loin qu'elle le put. Le point de lumière s'éleva comme une étoile filante, sembla rapetisser, puis sa trajectoire s'incurva, et il retomba à une bonne distance, juste devant...

Devant les pattes d'un autre mille-pattes géant. Un des dizaines, des centaines de mille-pattes géants qui observaient la scène, en silence, de leurs petits yeux verts, tandis que leurs armures marmoréennes reflétaient la clarté lancinante du sortilège de lumière. Ils étaient là, attentifs, tapis dans la pénombre. Était-ce leur manière d'encourager leur champion ?

« Jesus Christ holy mother fucking cock in my mouth ! »

Dizuiteurtrente parvint bien inutilement à ramasser sa dague et à la planter dans l'articulation d'une des pattes, avant d'être éjecté par la masse gigantesque de la bête, qui s'était retournée vers les trois combattants qui lui faisaient face. Le monstre chargea, toujours aussi rapide. Vertu lui lança une dague de jet droit dans la gueule grande ouverte – voulait-il les avaler ou émettre son cri déchirant ? Le couteau se planta, pour autant qu'elle put voir, dans la gorge

purpurine du monstre, qui sans cesser sa charge, se vit contraint de fermer le four infernal. Changeant ses plans, il se contenta d'utiliser sa vitesse et sa masse pour bousculer ses ennemis. Si Ange parvint à esquiver l'attaque, ce ne fut pas le cas de Vertu et Condeeza, qui furent soufflées par la prodigieuse puissance physique de cette locomotive organique. Balancées en l'air par un coup de tête violent de la bête, elles s'écrasèrent symétriquement à plusieurs pas de là, leur résistance brisée par la sauvagerie de l'assaut, leurs pauvres hardes déchirées et leurs armes dispersées. Portée par son élan, l'immense chenille ne pouvait stopper aussi facilement qu'une créature plus légère, et décrivit donc un large arc de cercle avant de revenir à la charge. Cette fois, il en avait après la sorcière qui avait été sa première cible. Corbin avait recouvré quelques forces, et bien qu'il fût désarmé, s'était porté au secours de Quenessy, qui tentait de lancer un sortilège de toile d'araignée pour ralentir le monstre.

Mais avant qu'il n'entrât en collision avec la magicienne et ceux qui la protégeaient, une voix puissante retentit dans la caverne, qui couvrit sans peine le vacarme de la bataille. Le ver ralentit, puis s'arrêta, dominant de sa masse les humains. Il tourna sa tête à droite, puis à gauche. Il recula enfin de quelques pas, visiblement agacé. Il toussa à plusieurs reprises, et finit par cracher la dague que Vertu lui avait plantée dans le gosier.

Et voici qu'à la lisière du cercle éclairé entourant cette scène violente, apparaissaient des masses mouvantes, des masses qui réfléchissaient les lumières. Ils se massaient là, bourdonnant dans quelque langage étrange et monocorde. Ils circulaient les uns autour des autres, grouillant comme un sac d'anguilles, se montant dessus mutuellement sans y trouver matière à offense. La plupart de ces monstrueux scolopendres étaient plus grands encore que le spécimen qu'ils avaient affronté. L'un d'eux, qui était réellement colossal, s'approcha de Vertu et Condeeza, qui gisaient encore à terre, conscientes mais douloureusement impuissantes. Le monstre examina les deux femmes, et leurs affaires étalées sur le sol. Il vit alors que le choc avait arraché à Vertu l'étrange gnomon qu'elle avait volé à Condeeza dans les souterrains de Daglioli.

Étrangement, le monstre s'exprima en nécripontissien, quelque peu archaïque, mais compréhensible.

— Voyez, frères, le Dispositif.

— Certes, répondit un autre, c'est en effet l'artefact.

— Le temps serait-il venu ?

— Il est possible, toutefois, il manque les Clés.

— Les Clés, en effet. Femme, toi qui as par-devers toi le Dispositif, as-tu porté les clés céans ?

— Les... les clés ? demanda Vertu, un peu absente.

— La Loi commande : nul ne peut franchir vif le domaine des diplopodes qui n'ait par-devers lui les Clés et le Dispositif. Tu as le Dispositif. Si tu as les Clés, alors, et alors seulement, toi et tes compagnons serez libres de quitter ce lieu et d'accéder au trésor. Notre tâche sera alors achevée, et nous serons libres.

Le mot « trésor » éveilla totalement Vertu, dont l'appât du gain était, avec l'instinct de survie, le principal moteur.

« Messire diplopode, répondit-elle, j'ai bien le Dispositif, mais cette femme que vous voyez là m'a volé les... attendez une minute. »

Elle parvint à se redresser, puis à ramper à quatre pattes jusqu'à Condeeza. Celle-ci s'était retrouvée dépoitraillée sous le choc, et elle venait de repérer, contre la peau de sa noire compagne, un petit paquet bien serré, fait d'une étoffe luisante et mordorée, de toute évidence

magique. Sans ouïr les faibles protestations de la guerrière, elle en défit la ficelle, et bientôt brandit les deux clés, celle de la Tour Sombre et celle du tombeau de Dandinolo. Dès qu'elles se retrouvèrent à l'air libre, l'aiguille du cadran se pointa vigoureusement vers les deux clés.

— Voici, messire gardien, les clés en question.

— C'est bien cela. Alors, la prophétie est accomplie. Le temps est venu. Mes frères, nous sommes libres, ce jour. Hâtons-nous de rejoindre notre monde.

— Eh, une minute. Vous avez parlé d'un trésor.

— Poursuivez votre chemin dans la direction qui était déjà la vôtre. Vous trouverez sans peine la troisième clé. Mais veillez à n'emporter rien qui soit or ou joyau.

— Rien qui soit or ou joyau. Je note. Mais pourquoi ? Il y a une malédiction sur cet or ?

— Ce que j'ai dit, je l'ai dit. Je n'ai rien d'autre à ajouter. Accomplissez votre destin dans l'honneur. Ah, et si possible, ne vous pressez pas trop pour avancer. Regardez l'architecture, profitez du paysage, faites un peu de tourisme.

— Pourquoi ça ?

— Ainsi, nous aurons un peu plus de temps pour quitter cet univers avant qu'il... enfin... nous aurons un peu plus de temps. Salutations.

Et l'immense patriarche retourna auprès de son peuple annelé, qui décala à une vitesse stupéfiante dans les sombres souterrains bordant la caverne.

IV.4 Le caveau des énigmes

— Je comprends maintenant la raison pour laquelle Arcimboldo et Gaspard nous poursuivaient. Ce n'était pas seulement pour savoir où était la troisième clé, ni parce qu'ils t'en voulaient particulièrement. C'était surtout parce que tu avais les deux autres sur toi.

— Cesse d'énoncer des évidences, Vertu, et rend-moi ça, répondit Condeeza en lui arrachant les clés des mains avec une certaine violence avant de se relever de façon un peu approximative.

— Et cette étoffe était sûrement un écran magique destiné à empêcher que je ne les détecte à l'aide de ce qu'ils ont appelé le Dispositif. Que de cachotteries, Condeeza, moi qui croyais que tout n'était plus que franchise entre nous.

— Quelle brillante intelligence que la tienne ! Au passage, tu as oublié de me dire que tu avais le détecteur sur toi, c'est de l'étourderie sans doute. Allez, en route.

Mais Condeeza mettait plus d'enthousiasme dans sa voix que d'entrain dans son mouvement. De fait, elle ne tenait pas une forme olympique, pas plus que les autres protagonistes de notre affaire, qui décidèrent, malgré la médiocre situation tactique qui était la leur, de rebrousser chemin jusqu'au tunnel qui les avait menés là, et d'y établir un campement le temps de manger un peu, de dormir quelques heures et de lécher leurs plaies et bosses.

Rien d'extraordinaire ne se produisit cette nuit-là. Les deux meilleures ennemies du monde prirent la dernière garde, prétextant quelque mutuelle défiance, puis, une fois que les autres furent éveillés, elles émirent le souhait grotesque de partir en exploration toutes les deux toutes seules dans le pourtour de l'immense salle, afin de voir si les diplopodes n'avaient rien laissé d'utile dans leurs antres, comme du combustible, de la nourriture, des armes. Les autres n'insistèrent pas pour les accompagner, Ange et Aristide parce qu'ils savaient à quoi s'en tenir, les autres parce qu'ils imaginaient que c'était un prétexte à quelque explication franche au sujet des clés ou de toute autre affaire du même genre (les naïfs). Elles revinrent une bonne heure plus tard, bredouilles mais néanmoins, semblait-il, satisfaites. Elles trouvèrent

alors leurs camarades en train de se livrer à un bien étrange rituel. Assis en rond à même le sol autour d'une lanterne, tous écoutaient Ange qui, occupant à lui seul une bonne partie de l'orbite, dissimulait divers menus ustensiles à ses compagnons derrière un linge de corps tendu sur deux bâtons. Et voici ce qu'il disait :

— . . . tandis que dans le lointain derrière vous le long crissement plaintif du RER A en provenance de Boissy Saint-Léger, approchant avec majesté sous les regards soulagés des centaines de passagers pressés de regagner leurs pénates, voici qu'émergeant des quais dans la salle d'échange, vous réalisez soudain que vous faites face à huit grises silhouettes surgies du néant, dont les faces contrefaites témoignent d'une malignité au-delà de la compréhension humaine, huit contrôleurs de la RATP.

— Je fais demi-tour et je reviens sur le quai ! s'exclama Toudot.

— Hélas, la voie que vous venez d'emprunter est impraticable, car c'est un escalier roulant qui monte. En outre, il est trop encombré de voyageurs pour permettre une descente acrobatique.

— Il n'y a pas un autre escalier roulant qui descend ? demanda la princesse.

— Si, mais il est en barré par un portique jaune orné d'un panonceau indiquant qu'il est en réparation jusqu'au 25 janvier 2008 – c'est-à-dire il y a deux semaines.

— Malédiction !

— Soudain, l'un des contrôleurs s'avance, tendant vers vous un petit ustensile gris et il bredouille, d'une voix venue d'outre-tombe : « Contrôle, présentez vos titres de transport s'il vous plaît. » Je rappelle que le passe Navigo de Rachid est défectueux, que celui de Bertrand est faux, que les coupons de Kevin, Mattéo et Élodie sont démagnétisés après que le clochard vous a renversé son litron dessus, et qu'Ababacar est noir.

— Z'y va, s'écrie alors Aristide, comment trop on s'en tape ! Je cours jusqu'aux tourniquets et je passe en force !

— En tout cas, tu essaies. Fais un jet d'esquive et un autre de « Jump le portillon ».

— 14 et 3, meeeeerde. . .

— Utilisant ta vitesse supérieure combinée à l'effet de surprise, tu passes sans problème au travers du rideau défensif de la RATP, mais trébuchant sur un reste de kebab, tu t'étales lamentablement contre les portes coulissantes du portillon, déclenchant les rires gras des contrôleurs. Soudain, derrière toi, une porte de verre s'efface, laissant le passage à trois colosses revêtus d'uniformes bleus qui se dirigent vers toi.

— Horreur ! Tu as éveillé l'attention du GPSR !

— On peut savoir ce que vous faites là ?

— Ah, chef, vous revoilà ?

— Eh bien oui. Mais qu'est-ce que c'est que ce cirque ?

— Ben, on savait pas quand vous reviendriez, alors en attendant, on a commencé un module de « Bus & Banlieusards ». C'est « Le Temple du Mal Élémentaire ».

— Quoi, tu les amènes à Châtelet ? C'est raide pour des débutants. Bon, c'est pas tout ça mais on a des affaires sérieuses qui nous attendent. Pliez les gaules, on y va.

Suivant les prescriptions du grand diplopede, ils revinrent donc dans la grande salle qu'ils franchirent sans encombre. À l'autre bout du passage, ils découvrirent une porte de bronze dont les deux battants formaient un demi-cercle. Sur la droite de cette porte était dressée une statue de pierre fine, adossée contre la paroi rocheuse brute. Il s'agissait d'une silhouette féminine figurée grandeur nature, entièrement revêtue d'un manteau, ses traits disparaissant sous sa capuche. De la main gauche, elle maintenait son vêtement serré contre elle, tandis qu'elle posait son index droit sur sa bouche. Après avoir pris les précautions d'usage et vérifié

que l'œuvre d'art ne recelait aucune sorte de levier ou de piège, ils parvinrent sans trop de difficulté à repousser l'un des battants jusqu'à se dégager un passage à taille humaine. Ils entrèrent alors, l'un après l'autre, dans un sinistre caveau.

Six colonnes grossièrement taillées soutenaient un plafond assez bas et couvert de salpêtre. On pouvait deviner par endroits, sous la poussière et l'immondice organique, des runes tracées à la va-vite dans la pierre des éons auparavant par un ciseau malhabile, ou du moins pouvait-on espérer qu'il s'agissait d'un ciseau et non de la griffe d'acier de quelque horrible bête. Quatre sarcophages faits de la même pierre lépreuse étaient alignés à proximité du mur de gauche, tandis qu'un cinquième, surélevé sur une sorte d'estrade de trois marches, dominait le côté droit. Ce dernier se singularisait par sa matière : un splendide marbre rouge veiné d'argent, si habilement poli qu'il semblait avoir été coulé sur place. Et contrairement aux quatre sépultures de gauche, dépourvues d'ornementation, elle avait été cannelée avec art, et ce qui restait de son couvercle avait reçu un décor gravé en bas-relief figurant un entrelacs de végétaux rendu avec une grande exactitude. Et ce couvercle, donc, était brisé en deux parties inégales, l'une des trois quarts de la longueur originelle reposait à son emplacement naturel, l'autre était jetée par terre dans la poussière, de toute évidence depuis des temps fort reculés. Ce n'était pas engageant, convenez-en, d'autant que la salle était ainsi faite que, pour rejoindre la sortie, il fallait obligatoirement passer entre les sarcophages.

— Aye, dit alors Condeeza, je ne sais pas si vous êtes de mon avis, mais ça sent le mort-vivant. Quel dommage que nous n'ayons pas de prêtre parmi nous.

— Ou un paladin, répondit alors Vertu. Oui, quel dommage. Avançons, je ne décèle aucun piège.

— Attention !

Immédiatement alertés par Dizuiteurtrente, les compagnons firent face au cercueil de marbre écarlate. Une lueur cyclique émanait de l'ouverture en biseau laissée par le fragment de couvercle brisé, l'éclat rougeoyant d'un feu maléfique, et pourtant superbe. Et lentement, une calotte sphérique commença à émerger, blanche et fendue, puis deux orbites. C'était un crâne nu ! Mais bien que depuis longtemps, toute idée de chair eût pourri de sa face, la vie ne l'avait pas totalement quitté, s'accrochant à cette vaine enveloppe desséchée de toute la force d'une sorcellerie qui dépassait la loi naturelle. Et sous le crâne, horreur, il n'y avait rien ! Ni colonne vertébrale en décomposition, ni cage thoracique, ni bras ni jambes : ce n'était qu'un crâne flottant dans les airs sous l'effet de sa propre et terrible volonté. Les flammèches immondes qui émanaient de la macabre relique sans oser la consumer, léchant l'os et se condensant en volutes dans les orbites, lui faisaient une parodie de carnation dont la nature maléfique était évidente pour tous, qu'ils eussent ou non une conscience des choses mystiques. Et sa voix, car la chose parlait, était semblable à un grincement criard, désagréable.

— Tiens tiens, des visiteurs. Cela fait longtemps que nous n'avons pas eu de visiteurs. Venez, venez, approchez. Je ne vois plus très bien, vous savez.

— Je pense que ce serait imprudent de nous approcher, monsieur, parvint à dire Vertu, bien qu'elle fût impressionnée par la malévolente présence du mort-vivant.

— Quoi, tu refuses mon hospitalité ? Tu refuses mon amitié ?

Un accès de fureur fit bouillonner l'océan de flammes, qui s'apaisa tout aussi vite.

— Ah ah ah ! Tu es moins bête que les derniers barbares qui t'ont précédée en ce lieu. Leurs os ont longtemps jonché le sol de cette salle, avant que les rats ne les dispersent. Qu'est-ce qui t'amène en ces lieux, femme ?

— Nous venons en quête de... de richesses et de gloire. Voici notre but.

— Mentreuse. Je sens que tu portes sur toi un certain dispositif, et ta camarade, là, possède deux clés que je connais. Mais peu importe, en fait, la raison de ta visite. Ma tâche en ces lieux est de vous interdire l'accès au trésor, à moins que vous n'ayez bien sûr la solution de l'énigme. Écoutez l'énigme de Sikumvar le Jardinier.

Un mur de furieuses flammes se dressa alors en ronflant devant la porte qui constituait la seule sortie de la pièce. Ce vacarme couvrit le petit gémissement poussé par Aristide, dont les tentacules furent pris d'un soubresaut soudain, et le hoquet de Condeeza. Vertu, pour sa part, ne semblait pas spécialement impressionnée.

— Parle, nous t'écoutons.

— Un soir d'orage, un pèlerin demande asile à une maison isolée. Là vivent un père et ses cinq filles. Le père dit : « Je consens à te donner gîte et couvert, étranger, à condition que tu me dises quel est l'âge de chacune de mes filles. Interroge Alice, Béatrice, Caroline, Diane et Élisabeth, puis reviens me voir. »

— Étranger requête, en vérité.

— Était-ce un fou, un amateur d'énigmes, ou bien l'homme était-il singulièrement pingre et s'agissait-il d'un prétexte pour refuser le pain et la paille à un voyageur fatigué ? L'histoire ne le dit pas. Le pauvre voyageur s'approche de la première fille, qui lui dit : « J'ai cinq ans de moins que Diane. » La seconde dit : « Moi, Élisabeth, suis l'aînée. » La troisième dit : « J'ai trois ans de plus qu'Alice. » La quatrième dit : « J'ai vingt-cinq ans, et je ne suis pas Caroline. » Enfin, la cinquième dit : « Je suis plus âgée que Diane mais moins que Caroline. » Le pèlerin ne fut pas plus renseigné. Et vous, pouvez-vous me dire l'âge de chaque fille ?

— Houlà, c'est compliqué !

— C'est une énigme.

— Attendez, on va faire un tableau.

De la pointe d'une dague, Vertu traça sur le sol meuble un tableau avec cinq lignes pour y placer les renseignements qu'elle avait. Elle se fit répéter tout ça à plusieurs reprises par le crâne volant, qui fut à cet égard bien obligeant.

— Alors si Diane est plus âgée que la première, c'est que l'aînée Élisabeth a plus de 25 ans, et partant de là...

— Il ne faut pas oublier qu'Alice passe après la trois.

— Oui, mais pour l'instant, on essaie juste de remplir les cases. Alors attends, déjà, là on raye... Ah non, c'est pas ici, attends je le refais.

— Mais alors cette Diane, c'est laquelle ?

— La cadette, forcément. Sauf si Alice passe devant Élisabeth et qu'il y a des jumelles.

— Oh non, j'y avais pas pensé, des jumelles !

— Attends, on reprend depuis le début. Carine est plus vieille qu'Ebzebeth...

— Non, c'est Caroline et Élisabeth.

— Ouais, en plus avec leurs noms à coucher dehors... Elles pouvaient pas s'appeler Uburthur ou Sigurda, comme tout le monde, ces connasses ?

— Bon, reprit le crâne squelettique, je crois que je me suis trompé d'énigme.

— Hein ?

— Non, mais c'est ma faute. Non, laissez tomber. Attendez, j'en ai une autre. Alors voilà : Étrange animal, j'ai quatre jambes et une robuste échine, ma robe varie au gré des saisons, mais toujours quand vient le soir, la famille m'entoure de ses bons soins. Qui suis-je ?

— Un crâne flottant ! répondit Corbin. Vous avez dit votre nom mais je me souviens plus.

— Mais non, c'est une question rhétorique.

— Rhéto ?

— C'est traditionnel, à la fin d'une énigme, on dit « qui suis-je ». Il faut découvrir ce que j'ai décrit.

— Je sais pas, dit alors Vertu. Un cheval ?

— C'est pas ça.

— Un bœuf ?

— Mais non.

— Un poulet ? Un canari ? Une limace ? Géante ? De guerre ?

— Mais non ! Bon, quand je disais « étrange animal », ça ne voulait pas dire que c'était vraiment un animal !

— Ah, ben si en plus il y a des pièges. . .

— Ce n'est pas un piège, c'est une allitération poétique. Allez, une facile : je suis lourd, je suis long, j'ai un bout pointu et je fais woush quand on se sert de moi. Qui suis-je ?

— Non non non, dit Vertu en retenant ses compagnons d'un geste. Je vais le faire. Alors je suis lourd, je suis long, j'ai un bout pointu et je fais woush.

— C'est ça.

— Et ça fait mal quand on tape avec ?

— Oui ! Voilà, c'est ça.

— Ah, ben je vois pas du tout.

— Euh. . . Vertu. . . intervint Condeeza, tu devrais arrêter de l'énerver.

— Laisse, je gère, je maîtrise.

— Bon sang, vous êtes aventuriers ! Vous connaissez que ça ! Woush ! Y'en a à une main ou à deux mains.

— Une pelle ?

— Avec un bout pointu.

— Euh. . . une pioche ?

— MAIS NON ! Y'en a des magiques !

— Une pelle ?

— C'est toujours pas une PUTAIN DE PELLE !

— Alors là, je sèche complètement. Vous n'auriez pas une énigme un peu plus à notre portée ?

— On peut pas dire que le niveau s'est élevé, chez les aventuriers ces derniers siècles, ah je vous jure, du temps du boss, c'était autre chose. Allez, on va dire. . . euh. . . quelle est votre couleur préférée ?

— Hein ? Mais c'est pas une énigme ça !

— Eh si. Alors ?

— Ben. . . rouge.

— Malédiction, aventuriers, vous avez triomphé des mortelles énigmes que. . .

— Eh, non, je proteste, c'est pas rouge ma couleur préférée.

— Mais si.

— Je vous assure que non, et je suis mieux placée que vous pour le savoir. Si vous avez des doutes, vous pouvez demander à monsieur Aristide ici présent de lire dans mon esprit, je n'aime pas spécialement le rouge.

— Je confirme.

— Enfin, je ne déteste pas ça évidemment, par exemple avec un petit pantalon marron et une plume blanche dans le chapeau, à la belle saison, c'est sympa et décontracté, mais c'est pas ma couleur préférée.

— Mais pourquoi avez-vous dit rouge ?

— Parce que manifestement, vous tenez à nous voir passer, ce qui est une attitude étrange pour un gardien qui normalement devrait tenter de nous en empêcher. Alors comme je suis curieuse de nature, je voulais savoir jusqu'où vous étiez capable d'aller.

— Bon, j'admets, j'ai des consignes. Je dois vous donner une énigme que vous résolvez, et vous passez. Alors, est-ce que ça vous intéresse toujours ?

— Oh, si vous y tenez. Mais pourquoi diable une telle mansuétude à notre égard ?

— Ma geôlière m'a enjoint de laisser le libre accès à quiconque porte les clés, alors moi, je suis bête et discipliné. . .

— Geôlière ?

— Oui, et elle m'a aussi ordonné de faire en sorte que ça fasse naturel, du genre qui résout l'énigme par sa seule ruse, mais je crois que ça c'est cramé.

— Et c'est tout ce qu'elle vous a dit ?

— Exactement. Bon, alors, cette énigme ?

— Jaune. Mais puisque. . .

— Malédiction, aventuriers, vous avez triomphé des mortelles énigmes que je vous posais, il ne me reste plus qu'à vous mettre en garde, car vous entrez dans les Caveaux d'Agonie, où vous attendent pièges cruels et monstres hideux ! Puis, vous devrez franchir le Labyrinthe Ellipsoïde de Gun'ra, dont les hideuses contorsions savent rendre fou le plus sage des hommes. Mais si vous surmontez l'épreuve, ne vous croyez pas que vous toucherez au but pour autant, car vos souffrances en vérité ne feront que commencer ! Il vous faudra affronter l'abominable Hizzerdo-les-six-yeux et son armée d'araignées géantes.

— Holà. Ça a l'air sérieux tout ça.

— En effet, et il est probable que vous allez périr de mâle mort.

— Probable, en effet. Bah, c'est le destin des aventuriers. Allez, en avant, mes compagnons ! Hardi, la gloire nous attend ! Et vous, messire des énigmes, c'est bien bas que nous vous saluons. Nous passâmes un excellent moment en votre compagnie.

— Euh. . .

Le squelette vit les aventuriers franchir le seuil de la porte, puis s'écarta de son tombeau et héla :

— Eh ! Là-bas ! Revenez ! Vous avez oublié quelque chose. . .

— Quoi encore ? répondit Vertu, agacée.

— Vous êtes sûrs que vous voulez partir comme ça ?

— Eh bien. . . oui, comme voudriez-vous qu'on parte ?

— Je ne sais pas moi, c'est un peu court. Il y a sûrement quelque chose que vous voudriez faire dans cette salle avant d'affronter de tels périls.

— Euh. . . pipi ?

— Je crois qu'il veut qu'on fouille, dit Dizuiteurtrente.

— Qu'on fouille. . . qu'on fouille. . .

— . . . les sarcophages ?

— Oui ! Bravo, jeune homme !

— Mais il n'y a pas des morts-vivants, dans les sarcophages ?

— Non, il n'y a pas des morts-vivants dans les sarcophages. En tout cas, pas dans le deuxième, là.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que c'est là que se trouve le passage de service qui mène directement à la salle du trésor. Oups ! Oh, que je suis distrait, j'ai malencontreusement dévoilé le secret du donjon !

Ah là là, comme je suis étourdi, vraiment, un jour j'oublierai ma... eh, non, pas celui-là, je parlais du deuxième en partant de la gauche. Là, comme ça. Soulevez-le proprement. Voilà, comme ça.

IV.5 Autour du puits

C'est ainsi qu'ils s'épargnèrent de pénibles tribulations. Un puits vertical descendait du caveau jusqu'à une petite pièce carrée située cinquante pieds plus bas. L'endroit sentait le renfermé avec une remarquable acuité. Ils empruntèrent un étroit couloir étayé de grands blocs de granite noir, qui bientôt, et contre toutes les conventions les mieux établies de l'architecture donjonnière, montait, et non descendait, vers la supposée salle du trésor. Mais nos amis n'en étaient pas à une incongruité près, et entamèrent l'ascension pénible de ces marches un peu trop raides pour être confortables. Bien sûr, cela va sans dire, ils progressèrent avec lenteur et méticulosité, vérifiant à chaque pas qu'aucun mécanisme mortifère ne se déclenchait, mais le dénuement du boyau et le pauvre appareil de la pierre concordaient avec la fonction que le crâne volant avait assigné au passage : celui de simple tunnel de service.

L'escalier s'avéra fort long, et c'est un peu fatigués qu'ils parvinrent en haut, à un tunnel horizontal qui s'étendait sur quelques pas avant de déboucher sur une petite pièce carrée en tous points semblable à la précédente, si ce n'était qu'un puits carré était ménagé au centre de son sol, à peine assez large pour qu'un homme corpulent s'y glisse. Avant de tenter l'aventure, nos héros firent une petite pause et, soucieux de ne pas éveiller l'attention des créatures qui devaient rôder en dessous, devisèrent à voix basse.

— Au fait, Dizzie, demanda Vertu, tu peux me dire où tu l'as eu au juste, ton localisateur de clés ?

— De quoi ? fit l'intéressée, tirée de sa rêverie.

— Ce truc-là, où tu l'as eu ?

— D'après ce qu'on m'a dit, c'est un puissant artefact venu du fond des temps. Je crois que mes anciens collègues l'ont dérobé quelque part, je ne suis pas au courant des détails. Pourquoi, ça t'intéresse ?

— Au début, j'avais cru que c'était simplement un objet magique de plus, mais tu l'as entendu comme moi, les pseudopodes avaient l'air de le reconnaître, et d'y porter une attention aussi grande qu'aux clés. Et voilà que tête-en-feu fait pareil, alors tu comprends, je m'étonne un peu, c'est tout.

— Je n'en sais pas plus que toi. Demande à ton ami tentaculeux si tu ne me fais pas confiance.

— Ah. Aristide, elle dit vrai ?

— Oui.

— Quelle ambiance, ça fait chaud au cœur. Mais il est vrai que c'est étonnant, j'aurais dû prêter plus d'attention à ce dispositif alors qu'il était entre mes mains. Néanmoins, je pense que nous avons des problèmes plus urgents à régler. En premier lieu, comment nous tirer d'ici vivants.

— Tu aurais peur ?

— Eh bien, j'avais escompté que nous étions plus ou moins de force à triompher de ce donjon, mais de toute évidence, ce n'est pas le cas et notre survie jusqu'ici n'est due qu'à la chance. Or, la chance, ça tourne. En tout cas, je te félicite, Vertu, pour le sang froid dont tu as fait preuve tout à l'heure, moi, j'aurais pas osé.

— Osé quoi ?

- Titiller une demiliche. Tu as remarqué que c'était une demiliche, au moins ?
- Tu rigoles ? C'est pas possible, ça ne pouvait pas être une demiliche. C'était juste un spectre un peu bizarre, ou une chose de ce genre.
- Et comment fais-tu la différence entre un spectre et une demiliche ?
- C'est facile : si on avait croisé une demiliche, on serait tous morts, et je constate que ce n'est pas le cas.
- Et moi je te dis que c'était une demiliche. Tu te souviens au moins de son nom ?
- C'était Nicolas le Jardinier, ou quelque chose de ce genre, non ?
- Sikumvar le Jardinier.
- Oui, bref... Et alors ?
- Seigneur Naong ! Mais es-tu donc sotté à ce point ? Sikumvar, ça ne te dit rien ce prénom ?
- Si, vaguement, il y avait un Sikumvar le Dorochleien qui a régné par la terreur sur je ne sais quelle cité bardite il y a un bail, et Sikumvar le Noir, un nécromancien fou, et Sikumvar le Ravageur, célèbre pour sa légion de morts-vivants et pour avoir popularisé le supplice de la roue en Occident. Tu crois que c'était l'un d'entre eux ?
- Non, mais sais-tu pourquoi tous ces humanistes se sont affublés du prénom de Sikumvar ?
- Sans doute parce qu'ils se prenaient pour Sikumvar Parmindarnah, le tristement fameux lieutenant de Skelos.
- Précisément. Parmindarnah qui, en Erigulien, signifie...
- J'en sais rien moi, j'ai fait voleuse, pas linguiste.
- Qui signifie « jardinier ». C'est un surnom qu'on lui avait donné car il était habile à semer les graines du malheur pour récolter les fruits de la haine.
- Quoi ?
- Demande à Aristide, il te le confirmera.
- Mais c'est pas possible, ce mec est mort depuis trente mille ans !
- Je cite « du temps du boss, c'était autre chose », fin de citation.
- Merde...

Vertu prit une jolie teinte blanchâtre.

- C'est pour ça que je dis, pour moi, c'était une demiliche.
- Tu as sûrement raison. Mais la grande question c'est : quelle genre de créature peut bien s'amuser à faire garder son donjon par une demiliche ?
- Excusez-moi, demanda Dizuiteurtrente, mais si je ne m'abuse, une demi-liche, ça devrait être moitié aussi puissant qu'une liche, alors c'est vrai qu'une liche, c'est impressionnant, mais il n'y a quand même pas de quoi...
- ...non mais je crois que dans « demiliche », le « demi » vient de « démon », expliqua la princesse.
- Ah.
- Oui, tout le monde sait ça, reprit Vertu. Je crois que tu manques encore un peu d'expérience dans l'art ancien des donjons. Ah, mais au fait, voici une occasion rêvée de progresser ! Et si tu allais plonger toi-même dans le puits ? Pour une fois, je n'aurai pas à m'y coller, ça me fera des vacances.

L'intéressé allait sortir une répartie cinglante, mais s'aperçu que malgré son bagout, il n'en trouvait aucune qui ne présentât l'inconvénient majeur de le faire passer pour une pintade aux yeux de ses amis. En effet, ça faisait un moment que Vertu passait en premier, prenant les risques inhérents à la condition de voleur, que pourtant il partageait avec elle. Donc, il se résolut à acquiescer, prenant garde à ne pas manifester trop ouvertement la mauvaise

grâce qu'il y mettait. Il se ceignit donc d'une solide corde qu'il enroula autour de deux gaffes entrecroisées, formant un solide point d'appui permettant à Corbin et Toudot d'accompagner sa descente, puis se coula tête la première dans le boyau vertical.

Comme il fallait agir discrètement et de ne pas se faire connaître d'un ennemi potentiel, ils prirent bien garde de ne pas illuminer le passage, de telle sorte que bientôt, ils perdirent totalement de vue le jeune brigand, dont seuls parfois les furtifs frôlements le long des parois trahissaient la progression.

Puis, la corde cessa de se dérouler. Durant un long moment, il ne se passa rien. Le silence devenait assez angoissant, et chacun retenait son souffle afin de mieux entendre un indice quelconque de ce qui se passait là-dessous. Alors, lentement, la traction sur la corde diminua, et les deux tireurs comprirent que le voleur remontait. Ils l'aidèrent dans cette tâche. L'homme avait encore sa tête et tous ses membres, signe qu'aucun scarabée géant grimpé au plafond ne l'avait démembré de ses mandibules (un danger hélas commun dans ce genre d'endroits).

— Il y a bien une salle à vingt pieds plus bas, mais on n'y voit rien de rien, et je n'ai entendu aucune respiration. On n'en saura pas plus comme ça, envoyons une torche.

— Une pierre frappée d'un sort de lumière serait un choix plus prudent, proposa Quenessy.

La proposition reçut l'assentiment général. La magicienne enchantait donc un menu caillou que le voleur glissa aussitôt dans une poche de cuir hermétiquement close de son habit, afin d'en dissimuler l'éclat jusqu'au dernier moment. Puis avec hâte, car le sortilège n'était pas éternel, il redescendit le long du boyau. Lorsque ses doigts rencontrèrent la lisière du plafond, il s'immobilisa et rechercha dans son pourpoint la pierre enchantée. Agissant prestement, il l'abandonna d'un coup aux bons soins de la gravité, et remonta d'une vingtaine de centimètres le long de la corde, par précaution. Mais aucune reptation sournoise ne se fit entendre, aucun sifflement assassin, aucun cliquetis d'ossements desséchés. Dizuiteurtrente se hasarda alors à jeter un œil en dessous de lui. Et ce qu'il vit le déconcerta un instant.

Ses compagnons entendirent une sorte de « gurgleu ! », puis la corde donna tout le mou possible, et enfin ils entendirent le fracas d'une chose lourde et molle s'écrasant sur un amoncellement de petits objets métalliques. Puis, ils entendirent la voix désespérée de leur compagnon leur crier, oubliant toute prudence :

« Venez ! Venez vite voir ça ! »

Aussitôt, Vertu se jeta dans le puits carré, dague entre les dents, bien décidée à en découdre. Elle descendit plus vite que ses compagnons ne l'auraient cru possible, sortit du boyau, se rétablit par une pirouette et atterrit cinq mètres en dessous, bien campée sur ses talons, aux aguets, prête à éventrer quiconque oserait s'en prendre à l'un des siens. Mais Dizuiteurtrente, loin de défendre sa vie contre une demi-douzaine de goules, était couché au sol, roulant des yeux effarés.

— Eh ben quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Ben... regarde toi-même. Tu as vu où on est ?

Alors, Vertu embrassa du regard la salle où elle se trouvait. Une salle rectangulaire somme toute pas immense, dont les murs s'ornaient, sur le moindre pouce carré, de bas-reliefs abscons figurant des déités au nez aplati et aux crocs proéminents. Le plafond, pour sa part, s'ornait d'un superbe ciel sculpté dépeignant moult étoiles, constellations, planètes et faits remarquables, décor auquel s'accrochaient des traces de polychromie. Étrangement, le puits dont ils étaient venus tous deux avait disparu. Comme elle n'avait pas entendu de trappe se refermer, elle en conclut que l'orifice devait être masqué par quelque illusion magique, un

ingénieux dispositif en vérité, car un ermite aurait pu vivre dans cette pièce durant toute une vie sans soupçonner l'existence d'un passage.

Puis, elle observa le sol, et se rendit compte de ce que son cerveau essayait de refouler depuis de longues secondes, tant la chose était absurde, incongrue.

De l'or. Des monticules de pièces d'or. Elle pataugeait dedans jusqu'aux chevilles, mais ne doutait pas qu'il y en avait encore sous ses pieds, et sur une profondeur considérable.

« Par les couilles de Lùthien ! » s'exclama-t-elle, bouche bée.

IV.6 Le trésor du dragon

« Du fric ! DU FRIC ! Y'en a plein, y'en a partout ! Y'a des MONTAGNES DE FRIC ! RAAHA-HAHA ! »

Vertu se roulait de la façon la plus inconvenante dans les monceaux de pièces de toutes tailles. Il y avait de l'or, de l'argent, de l'électrum, des quantités de richesses comme on n'en évoque que dans les légendes. Et elle se vautrait là-dedans, en agitant de pleines brassées, en jetant en l'air et manquant de se faire mal – car l'or, c'est lourd, surtout quand ça retombe – mais rien de ce qui pouvait arriver à cet instant n'aurait été de nature à contrarier sa bonne humeur. Ces effusions étonnèrent les autres compagnons tout autant que les richesses présentes, car ils ne lui connaissaient pas une passion aussi dévorante pour l'or. Bien sûr, elle était voleuse, ça devait bien l'intéresser un peu, mais au point de perdre ainsi toute contenance... Il faut cependant dire, à sa décharge, que notre héroïne était d'extraction modeste, et qu'en outre, elle venait de subir toutes sortes d'épreuves physiques et mentales qui, bien qu'elle s'attelât à n'en rien laisser paraître, avaient dû altérer quelque peu sa sérénité et sa maîtrise de soi.

— Allez, allez, prenez tout, faut rien laisser ! Ramassez, ramassez, mettez tout dans les grands sacs, allez ! Du nerf !

— Euh, chef, rappela Ange, si je me souviens bien, le pseudophone nous a dit de ne rien prendre dans le trésor.

— Et alors, QU'EST-CE QU'ON S'EN FOUT TROP GRAVE ? Ils se sont BARRÉS ces cons !

— En plus de ça, fit remarquer Toudot, il y a bien trop de richesses dans cette pièce pour qu'on en transporte ne serait-ce que le dixième avec nous.

Et Vertu fut bien obligée d'en convenir. Assise dans un creux, ayant amassé un assez joli tas entre ses jambes écartées, elle considérait maintenant l'aspect pratique de la situation. Pour peu qu'ils trouvent une sortie, il leur faudrait soit faire une dizaine de voyages, chargés comme des mules, soit embaucher des douzaines de porteurs. Mais lesquels ? Comment s'assurer l'obéissance de gens chargés de transporter de l'or ? Et tout ça pour aller où ? Ils n'avaient toujours aucun moyen de regagner Baentcher et la civilisation. En somme, ils étaient assis sur un tas d'or assez épais pour s'acheter chacun un royaume, et n'avaient aucun moyen d'en profiter. C'était bien rageant.

« Bon, écoutez, on va faire comme ça : on se fourre dans les poches tout ce qu'on peut commodément transporter, et le reste, on finit d'explorer le donjon. On fait la quête, tout ça, et quand ça sera fini et qu'on aura sécurisé une voie de sortie, on reviendra ici pour gratter tout ce qu'on pourra. »

Vertu étant de toute évidence revenue à la raison, ses compagnons l'approuvèrent et, après s'être agréablement chargés chacun de sept ou huit livres de métal précieux, ils se dirigèrent

vers la sortie, un court tunnel de section semi-circulaire, largement assez haut pour qu'on y marche sans avoir à baisser la tête et en pente assez marquée. Ils manquèrent du reste de perdre l'équilibre, car bien que la pierre rugueuse fût apparente, en certains endroits, des couches de pièces subsistaient qui, glissant les unes sur les autres, rendaient la progression périlleuse.

Ils débouchèrent rapidement dans une nouvelle pièce qu'ils éclairèrent de leurs torches. Vertu n'en crut pas ses yeux. Réellement. Elle dut se retourner vers ses compagnons pour s'assurer qu'ils présentaient la même expression ébahie qu'elle-même.

L'endroit évoquait irrésistiblement la nef d'une cathédrale. C'était une cathédrale. Mais était-ce un lieu de culte ? Oui, sans doute, s'il existait une religion qui priait l'or ! Car les épaisses colonnes qui soutenaient la voûte étaient faites de lingots empilés ! La pièce qu'ils venaient de quitter n'était que l'une des douzaines de chapelles qui entouraient la salle principale, toutes vomissant des cascades d'or ! Le sol était recouvert d'or à tel point qu'en des temps reculés, on avait dû le déblayer pour dégager des allées, et en faire des tas plus hauts qu'un homme, aux pieds des colonnes et le long des murs. Et là où auraient dû s'aligner les bancs des fidèles, ce n'étaient pas d'humbles bancs d'église que l'on trouvait, ni de riches bancs de bourgeois, ni aucun siège de quelque extraction que ce fut, mais des coffres, des douzaines, des centaines de coffres dont seuls quelques-uns étaient ouverts. En s'approchant toutefois, ils virent que ceux-ci étaient emplis de pièces d'orfèvrerie humaine, naine, elfique ou de races non-identifiables, certains incroyablement anciens, des merveilles ! Et en de telles quantités que nos joyeux forbans, que l'honnêteté n'étouffait ni les uns ni les autres, en furent proprement estomaqués, et manquèrent de sombrer dans la démence. Un peu partout aux alentours avaient été disposés avec négligence des meubles, chandeliers, retables, reliquaires et statues de styles très divers. Le plus humble de ces milliers d'objets aurait amplement justifié que des aventuriers partent en quête, se battent et s'entretuent lors du partage du butin. Et à l'emplacement du chœur, sous une coupole spectaculaire entièrement d'argent et piquetée de pierres précieuses, se trouvait un espace dégagé, assez large pour que puisse se lover. . .

Pour que puisse se lover rien du tout. Surtout, ne pas penser au mot en « D ».

— Alors là, dit Ange après s'être raclé la gorge, là les mecs, ça me la coupe. Je croyais savoir ce que ça voulait dire, « riche », mais le propriétaire de ce donjon, il faudrait inventer un mot spécialement pour lui.

— Que l'olisbos elfique de Galadriel me récre de l'intérieur !

— J'ignorais qu'il y avait tant d'or sur la terre, observa le docteur. C'est stupéfiant.

— Bon, dit Vertu lorsqu'elle eut repris ses esprits, vidons nos poches.

— Pardon ?

— On laisse tomber la monnaie, c'est de la merde, ça vaut rien. Prenez les bijoux. Tiens, cette tiare incrustée de diamants, là, et ces bracelets en rubis, et tous ces machins avec des perles. . . allez, allez, activez ! »

Ils craignaient toujours que conformément à l'usage, quelque énorme monstre gardien ne surgisse de derrière un coin sombre, bavant et crachant, leur sautant dessus pour les dilacérer de ses chélicères purpurins dégouttant d'humeurs ichoreuses, mais il n'en fut rien. Hormis le bruit du pillage, aucun son ne vint troubler le larcin. Puis, ils se mirent en quête d'une issue. Et cette quête fut longue, car l'endroit était vaste, ses recoins nombreux, et en tous lieux, l'œil de ces forbans était attiré par mille choses fabuleuses qu'ils avaient bien du mal à dédaigner pour se concentrer sur leur tâche. C'est donc totalement par hasard que, alors que

Quenessy examinait les bois et ivoires précieux d'une idole plus grande qu'elle, représentant quelque déité depuis longtemps tombée dans l'oubli de ses croyants, elle activa un levier secret. Et si à ce moment-là, à l'autre bout de la grande salle, Aristide et Corbin n'avaient été en train d'étudier un groupe de fascinants bas-reliefs, ils n'auraient sans doute pas même entendu le vaste pan de mur s'effacer dans la paroi pour dévoiler, durant quelques secondes, les premières marches d'un escalier ascendant, avant de le dissimuler à nouveau aux yeux du monde. Alertant leurs compagnons, ils finirent par saisir les tenants et les aboutissants de cet ingénieux mécanisme, encore parfaitement fonctionnel après des siècles d'inutilité. En raison de sa masse et de l'évidente force qui le mouvait, il semblait douteux que l'on puisse bloquer le pan de mur basculant par quelque bricolage, aussi décidèrent-ils d'employer utilement les aptitudes de Dizuiteurtrente au sprint. Le jeune voleur fut choisi pour activer le mécanisme, tandis que les autres compagnons, postés devant le passage secret, le franchiraient de conserve.

Toute la difficulté de l'opération reposait donc sur les épaules de Dizuiteurtrente qui, s'il ne parvenait pas à rejoindre ses compagnons avant que la porte secrète ne se referme, se retrouverait isolé, autant dire mort. Il s'approcha de l'idole, parfaitement hideuse, une sorte de crapaud ailé dressé sur son postérieur. Il avait bien repéré le levier secret, la griffe de l'une des mains monstrueuses, et connaissait le chemin le plus rapide pour rejoindre ses amis. Accroupi pour prendre son élan, il tira donc la bobinette, puis...

Puis un déclic très léger fit s'élever son oreille. Un déclic presque imperceptible, mais notre héros avait l'ouïe plus fine que le commun des mortels, aussi se retourna-t-il prestement, et vit quelque chose à quelque distance derrière lui.

Pendant ce temps, de l'autre côté de la salle, les huit compagnons avaient sauté d'un pas leste sur les premières marches du passage, puis avaient dégagé un espace suffisant pour que Dizuiteurtrente les rejoigne. Ils se retournèrent, attendirent, attendirent, puis entendirent un fracas au loin.

— Dépêche-toi, ça se referme !

— J'ai trébuché, répondit-il, je rec...

Puis la l'épaisse cloison de pierre emporta au loin ses paroles.

— Il rec ?

— S'il est lucide, dit Vertu, il nous dit qu'il reconnaît son inaptitude à survivre dans un donjon et se tranche la gorge pour éviter d'être un poids mort pour ses compagnons. Mais il est à craindre qu'il nous indiquait plus simplement qu'il recommençait.

Et effectivement, après quelques secondes, le passage secret se rouvrit, et le jeune homme hors d'haleine déboula à toute vitesse un peu avant l'échéance fatale.

— Bravo, bien joué l'artiste. Heureusement que tu n'étais pas poursuivi par des monstres, pas vrai ?

— Je ne que...

— En route, on a assez perdu de temps comme ça.

L'escalier montait tout droit jusqu'à être brutalement interrompu par une faille large comme dix hommes. De l'autre côté, le couloir semblait se poursuivre, mais il n'y avait aucun moyen de traverser cette blessure interne qui semblait entailler toute la montagne. Au fin fond des ténèbres, on distinguait par intermittence un rougeoiement malsain, et l'on pouvait en tendant l'oreille entendre un grondement assourdi, mais terrible. Ces détails rappelèrent à nos compagnons qu'ils étaient à l'intérieur d'un volcan.

Néanmoins, il y avait sans doute bien longtemps que cette faille avait isolé la partie supérieure du donjon, car on avait depuis taillé une chaussée dans le roc, qui longeait la vertigineuse falaise. On n'y pouvait certes pas progresser à deux de front, il fallait se coller contre la paroi, enjambrer par endroits des portions où le chemin s'était effondré, et encombrés qu'ils étaient de leurs sacs, de leurs armes et de tout leur matériel, ils eurent bien de la peine à se retenir de choir dans le précipice. Toutefois, ils n'avaient pas fait tout ceci pour faire demi-tour, et avancèrent avec courage vers leur destin.

Bientôt, ils furent récompensés de leurs efforts par l'élargissement du passage, qui se mua en une sorte de petite terrasse assez large pour les accueillir tous ensemble. À l'endroit où la faille se faisait plus étroite, un petit pont de pierre blanche taillé et orné avec soin, aussi charmant qu'incongru en ces lieux terribles, franchissait le gouffre. De l'autre côté, on avait érigé deux statues de fer, figurant des guerriers brutaux et massifs, armés de gourdins d'autant plus impressionnants que chacun des colosses était haut comme deux hommes.

« Malheur, avertit Vertu, ce doivent être des golems ! »

Il n'y avait pas grand-chose à faire contre cette engeance, ils n'étaient pas armés pour affronter de tels adversaires. Vertu fit donc reculer sa troupe jusque sur l'étroit chemin qu'ils avaient emprunté pour venir, gageant que les lourds titans seraient incapables de les y suivre, et une fois que les siens furent en sécurité, une torche dans une main et une dague dans l'autre, elle fit mine de s'avancer sur le pont, avec la prudence que l'on imagine. Arrivée à mi-longueur du tablier, elle vit que rien ne bougeait. Peut-être s'était-elle alarmée pour rien ? Après tout, elle avait croisé nombre de statues dans ce donjon, dont aucune ne s'était animée. Elle jeta un regard derrière elle et fit un signe rassurant à ses compagnons. Ses compagnons que quelque chose tracassait, à en croire leurs cris et leurs gestes. Elle se retourna vers les statues. Qu'y avait-il donc ? Elle comprit alors, et son sang se glaça dans ses veines, alourdissant ses membres de quintaux de terreur absolue alors même qu'elle avait le plus besoin de ses jambes.

Car les deux statues la regardaient depuis le début. Leurs yeux morts étaient braqués sur elle, leurs têtes massives avaient suivi ses pas. Ces machines n'étaient pas oxydées par le passage des siècles dans cet environnement délétères, elles semblaient avoir été assemblées la veille.

Vertu resta figée un long moment, ne sachant quel parti prendre. Les deux golems étaient immobiles. Avait-elle rêvé ? Était-elle le jouet d'une illusion, semblable à ces portraits exécutés par de grands maîtres et qui semblent vous poursuivre des yeux lorsque vous vous déplacez devant eux ? Elle recula lentement d'un pas. Hélas, les cous des deux monstres pivotèrent de conserve, presque imperceptiblement, mais assez pour que ce fût flagrant.

Ça pouvait durer longtemps. Le golem est notoirement patient, et il était hors de question de compter sur le sommeil ou l'inattention de ces formidables gardiens pour passer outre. Les affronter directement n'était pas plus avisé, un tel combat se solderait inmanquablement par un massacre. Pouvait-elle trouver un moyen de les attirer dans le précipice ? Ou bien sur le pont, qui s'effondrerait peut-être sous leur masse ? Au vu de leur poids, elle peut-être profiter de sa rapidité et de sa petite taille pour éviter la première attaque, et... Que faire ensuite ? Elle se trouvait réduite à de bien hasardeuses spéculations. Toutefois, rebrousser chemin pour rejoindre ses camarades qui l'observaient, et surtout Condeeza, était hors de question. Jugeant dérisoire de brandir sa pauvre dague contre de tels adversaires, elle la rengaina et s'avança. Un pas, encore un. Mais quand donc ces lourdauds lanceraient-ils leur attaque ? Les nerfs vrillés d'irritation, elle en était à préférer la perspective d'un combat à la poursuite de ce petit jeu sadique. Mais hormis pour tourner la tête, et maintenant le torse, dans sa direction, les deux golems ne bougeaient pas.

Elle pouvait maintenant discerner dans l'ombre ce qu'il y avait derrière les deux gardiens : une plate-forme jumelle de celle dont elle venait. Une monumentale porte de fer, renforcée de larges clous d'un métal gris, en occupait le fond. Devant, le sol était jonché des reliefs macabres de nombreux combats. Des ossements, des fragments d'armures, des armes, tous brisés, tordus, concassés par une force extraordinaire. L'œil de Vertu revint sur le gourdin du golem le plus proche. Tous ces braves avaient-ils jadis fait le même calcul qu'elle ? Combien, parmi les pauvres diables aux crânes brisés, aux vertèbres disloquées, aux jambes réduites en échardes, avaient-ils compté sur la lenteur des gardes de métal ?

Sans que rien ne l'annonce, elle se jeta vers l'avant en exécutant une gracieuse cabriole, et se rétablit acrobatiquement en ayant opéré un demi-tour, évitant la zone où elle serait au plus près de ses adversaires. Ceux-ci se retournèrent. Et restèrent là, le gourdin sur l'épaule, l'autre bras ballant, la dardant de leurs regards sans vie. Elle recula de trois pas, accroupie, prête à bondir pour se dégager. Ils restèrent là, idiots et inutiles. Avaient-ils donc si peur d'elle qu'ils attendent qu'elle leur tourne le dos pour attaquer ? C'était improbable. Elle recula jusqu'à buter contre la grande porte. Elle se retourna, gageant que les golems ne pourraient pas approcher sans déclencher un vacarme épouvantable. Elle examina alors l'huis gigantesque à la lumière de sa torche. Ce n'était qu'un panneau de métal haut comme trois hommes, et qui à l'instar des golems, ne portait nulle trace de corrosion. Elle ne vit ni serrure, ni levier d'aucune sorte. La porte était-elle fausse ? Un leurre destiné à tromper les pillards, à leur faire perdre des heures précieuses ? Elle avait à de nombreuses reprises entendu parler de tels dispositifs, toutefois, construire une structure aussi massive dans le seul but de tromper des voleurs semblait totalement dément. Elle appuya pour s'assurer de la solidité du panneau, le frappa du poing pour en juger la force. Il ne résonna pas. Inébranlable, il devait être de métal plein sur au moins deux pouces d'épaisseur.

Soudain, quelque chose passa dans son champ de vision à sa droite. Une main gigantesque se posa sur le fer, et agrippa un clou. Une seconde main suivit. Sur la gauche, ensuite, deux autres mains colossales. Les deux golems s'étaient enfin mis en branle et, aussi silencieux que des fantômes mais cependant aussi réels que la montagne elle-même, ils venaient de l'empoigner. Et voici qu'en un de ces efforts mécaniques, parfaits dans leur forme, inaccessibles à toute puissance animale, ils la soulevaient, d'un pouce, d'un pied, puis d'un empan. Bientôt, ils l'eurent relevée aussi haut que leurs bras le permettaient, découvrant un couloir inquiétant. Lorsque se fit entendre un puissant cliquet, ils relâchèrent leur effort, baissèrent leurs bras puissants, ramassèrent de conserve leurs gourdins monumentaux qu'ils avaient abandonnés par terre, puis prirent leur place de part et d'autre du pont.

Et c'est alors que, l'un après l'autre, ils s'abattirent vers l'arrière dans un vacarme assourdissant de cloche brisée. Leur mission accomplie, ils resteraient désormais inertes à tout jamais.

— Alors là, bravo chef ! s'exclama Corbin, le premier à rejoindre Vertu.

— Oui, pas mal, approuva Condeeza en considérant distraitement les golems et les armures brisées.

— Eh oui, qu'est-ce que vous voulez, c'est ça le talent.

— Mais comment as-tu fait ? demanda Dizuiteurtrente. C'est un prodige !

— Mais non voyons, lui répondit Vertu, il suffit de connaître le truc. Ah ah ah, jeune et naïf que tu es ! Je t'expliquerais bien l'art de vaincre deux golems de fer, mais comme tu n'as pas encore acquis l'expérience requise, cette science te serait plus néfaste qu'autre chose, aussi m'en abstiendrai-je. Bien, ceci étant dit, compagnons, poursuivons notre entreprise.

IV.7 La grande vase

À intervalle régulier, des torchères taillées dans des crânes de buffles illuminaient le large couloir aux murs enduits de crépit ocre. À l'examen toutefois, il apparaissait que ces torches n'émettaient aucun crépitement, aucune chaleur, pas plus de fumée, et le lent va-et-vient de leurs flammèches, étrangement hypnotiques, semblait danser là depuis la nuit des temps. Le passage montait en plan incliné selon une pente assez raide, quoique toujours aisément praticable, avant de déboucher sur ce que nos héros prirent de prime abord pour le ciel nocturne.

Ce n'en était pas un, toutefois, et ils s'en aperçurent lorsqu'ils débouchèrent avec ébahissement sous le vaste dôme d'une sorte de planétarium. Des gradins circulaires descendaient en larges marches jusqu'au centre, où brûlaient les hautes flammes bleues et froides d'un foyer magique. Sur les gradins, et contre leurs flancs, on lisait des runes dorées luisantes elles aussi, mais plus discrètement, de magie. Espiègles et toutefois terrifiantes, elles semblaient se répondre les unes aux autres en une comptine, une énigme subtile qui devait se chanter ainsi en silence depuis des éons. Mais le plus surprenant dans tout ceci était la coupole, parfaite ronde d'un noir de jais, ponctuée de myriades d'étoiles scintillantes qui, à l'encontre des étoiles réelles, paraissaient flotter et se mouvoir à un rythme presque indistinct.

— C'est étrange, nota le docteur Venarius, je ne reconnais aucune constellation qui soit de notre ciel, ni de celui de ce singulier continent.

— Vous avez raison, approuva Dizuiteurtrente. Oh mais, quels sont ces nébuleuses discrètes ?

— Où ça ?

— Voyez, ici, pourpre et blanche. Il y en a une autre ici, et une autre là.

— Cela ne ressemble en rien à notre ciel. Peut-être les créateurs de cet observatoire étaient-ils originaires d'un autre monde, loin, au-delà des confins de l'espace, et cet agencement des astres correspondait-il alors à ce qu'ils voyaient depuis leur foyer ?

— Je les imagine assis à cet endroit, songeant avec nostalgie à leur paradis perdu . . .

— Messieurs, dit alors Toudot, quand vous aurez fini de bavarder, vous pourrez peut-être jeter un œil avec nous à ce décor ?

Restant prudemment groupés, ils remontèrent donc avec circonspection le long des gradins afin d'observer plus attentivement ce ciel étranger.

— Mais . . . s'exclama Condeeza, mes yeux me trompent-ils, ou bien ces astres sont-ils . . . Des pièces d'or et d'argent !

— Tu as raison, renchérit Ange, de belles pièces. Et des bijoux ! Regardez ce rubis, ce diamant, cette grosse topaze que j'avais prise pour une étoile.

— Et ce que j'avais pris pour une nébuleuse, poursuivit Dizuiteurtrente, qu'est-ce donc ? Ami, approche la torche . . . Horreur !

Il recula d'un pas, frappé de saisissement. Car à la lumière rougeoyante de son luminaire, ce qui avait été jusque-là presque dissimulé par l'ombre venait de se révéler dans son hideuse vérité : un cadavre. Non pas un cadavre frais, ou bien boursoufflé comme une outre par la décomposition, ou encore défiguré, à demi mangé par les vers, rien de tout cela. Le corps en question, qui flottait inexplicablement dans les airs, tête en bas, avait été abominablement mutilé. La peau, les chairs, les nerfs et les vaisseaux, les organes internes, tout avait été comme disséqué, dilacéré par le scalpel de quelque blasphématoire anatomiste, de nombreuses parties encore rattachées au squelette noirci par quelques faisceaux de tendons ou de tissus conjonctif, d'autres flottant librement. Le spectacle de ce carnage produisait chez tout spectateur

sensible un sentiment de désespoir, de terreur et d'urgence. À quelques pas de là, parmi les bijoux admirables, ils virent un autre de ces malheureux, presque totalement réduit à l'état de squelette. Un autre encore plus loin, un guerrier dont la déliquescence avait depuis peu commencé à altérer la noblesse des traits, portait encore pour unique vêtement les reliefs d'une cotte de mailles de cuivre rutilante. Ce spectacle révoltant, mêlant la grotesque profanation des corps au sublime de désirables richesses, sema la consternation chez nos compagnons.

— À quoi cela rime-t-il donc ? s'interrogea Toudot. Je n'ai jamais rien vu de tel. Et comment tiennent-ils en l'air ?

— Regardez, cria Quenessy, celui-ci semble bouger vers nous. Il se déforme ! Mais qu'est-ce que... .

En effet, porté par quelque brise silencieuse, le plus proche des défunts sembla s'avancer, ses membres s'animèrent. Une main décharnée se replia avant de se détacher. Instinctivement, la princesse recula. Une chose lourde s'abattit alors devant ses pieds, une chose étrange, transparente, qui humectait la pierre à l'endroit précis où elle s'était tenue un instant auparavant. Et cette tache humide, pouce après pouce, gagnait en largeur et en profondeur. Soudain, la magicienne et ses compagnons prêtèrent attention à de discrets reflets liquides qui paraissaient flotter dans les airs. Et Condeeza comprit alors.

« Une vase ! Le dôme est occupé par une énorme vase transparente qui digère lentement ces hommes ! Prenez garde, elle s'avance vers nous. »

Maintenant qu'ils avaient saisi à quel terrible adversaire ils avaient affaire, ils parvenaient à discerner les délicates irisations qui cernaient les contours mouvants de cet horrible protozoaire géant qui, pour quelque mystérieuse raison, avait élu domicile contre la voûte ténébreuse. Il débordait maintenant sur le sol d'une assez grande largeur, et s'était avancé de deux pas vers le groupe formé soudain pris de terreur. Ils avaient tous entendu avec effroi les récits de vieux aventuriers évoquant, dans la pénombre d'une veillée, les combats désespérés qu'ils avaient menés contre ces êtres sans conscience, sans forme et sans passion, mus uniquement par une faim dévorante. Ils avaient lu des descriptions d'hommes robustes, digérés vivants dans les cytoplasmes gluants, ils avaient vu les horribles cicatrices que d'aucuns arboraient, ces plaies immondes qui jamais ne guérissaient, ces brûlures qui vous dévoraient trois onces de graisse, un muscle entier, parfois la moitié d'un visage. Mais de toutes les vases dont ils avaient entendu parler, aucune n'approchait en taille celle, monumentale, qu'ils allaient devoir affronter.

Faisant taire sa peur, Toudot s'avança d'un pas et lacéra de son épée la masse spongieuse qui émit un affreux « blortch ». La blessure, si l'on pouvait dire ainsi, se referma aussitôt, mais quelques gouttes de matière gélatineuse giclèrent sous le coup de rapière, qui en direction de Corbin, dont le bras gauche en fut maculé. Aussitôt, il se mit à crier, puis eut le bon réflexe de s'essuyer avec un linge plutôt qu'avec l'autre main. En vue du combat, le stupide titan avait concentré ses sucs mortels. À ce moment, un bruit sinistre les fit tous sursauter : la partie supérieure du monstre, encore attachée à la voûte, avait excrété une partie de sa substance, qui s'était déjà répandue en une masse de trois bons pas de large, et qui continuait à s'étendre. Le couloir par lequel ils étaient entrés, la seule issue de la salle, était maintenant coupé !

Quenessy, révoltée par cette vision, tenta alors de lancer le plus puissant sortilège qu'elle connaissait, si puissant qu'à la vérité, elle n'avait jamais réussi à le mener à bien. À sa grande surprise, sous l'effet de la nécessité, les runes s'assemblèrent sans heurt dans son esprit comme un mécanisme parfaitement rodé. Les difficultés qui lui avaient semblé insurmontables jusque-là s'aplanirent tout naturellement, ses appréhensions s'évaporèrent. La boule de feu

jaillit en ronflant de ses mains tendues et éclata contre la voûte en un éclair aveuglant. La vase n'eut aucun cri, seul un frisson se propagea à sa surface comme une onde lente. Des lambeaux de protoplasme desséché s'étendaient maintenant là où la magie avait frappé. Puis, avec une désespérante rapidité, la blessure se referma, et le monstre reprit son avance inexorable. Il coulait maintenant depuis tout le pourtour de la salle, glissant par vagues sur le sol, parfois, il projetait du plafond d'éphémères colonnes de sa substance répugnante, et semblait étrangement déterminé à englober nos amis au sein de son être en une ultime et interminable étreinte. Tendus comme des cordes à piano, jetant des coups d'œil furtifs dans toutes les directions, ils tentaient d'anticiper la prochaine attaque de l'horreur bavante, sans grand espoir toutefois d'entraver la gluante reptation. Seul le docteur Venarius semblait garder son calme, et se livrait à une bien curieuse activité. Fouillant dans la sacoche qu'il avait à la ceinture, il avait sorti une poignée de bagues, de boucles d'oreilles et de gemmes qu'il avait dérobées dans la grande salle au trésor, et jetait ces précieux projectiles à divers endroits, étudiant la manière dont les pseudopodes jaillissaient soudain pour les saisir au vol.

— Docteur, cria Vertu en cherchant des yeux une issue, que faites-vous ? Je doute que cette créature soit sensible la corruption !

— Détrompez-vous, regardez ! Lorsque je jette à terre une de ces pierres, le monstre se détourne pour l'englober. Je crois que tout ceci l'intéresse beaucoup, sans doute l'or et les gemmes satisfont-ils chez lui un quelconque besoin vital.

— Passionnant. Et pensez-vous que vous aurez le temps d'écrire une thèse là-dessus avant d'être occis par votre sujet d'étude ?

— Non, mais ce comportement est révélateur. Nous avons eu jusqu'ici de nombreuses preuves du fait que nul n'a pénétré dans ce donjon depuis des siècles. Voyez, les cadavres de ces malheureux, certains semblent encore frais ! Une digestion aussi lente ne peut vouloir dire qu'une chose : contrairement à la plupart de ses congénères, la créature n'a en fait aucun besoin de chair humaine pour se nourrir.

— Dans ce cas, je vous suggère de le lui expliquer.

— Donc, de toute évidence, ce que recherche cette vase, ce n'est pas nous, mais les bijoux que nous transportons. Offrons-les lui et elle nous laissera tranquille.

— Docteur, ce que vous dites est grotesque et ridi. . .

Puis, Vertu se souvint des avertissements du grand diplope.

— . . . n'emportez rien qui soit or ou joyau. . . Bon sang, vous avez raison ! C'était le sens de cette mise en garde. Compagnons, vous avez entendu, délestez-vous de vos richesses !

— Scandale ! hurla Ange, que cette perspective révoltait, car il était un voleur traditionaliste.

— Libre à toi de te jeter dans ses tentacules, lui répondit Corbin, encore grimaçant de douleur, pour ma part j'ai déjà donné. Tiens, saleté, prends donc jusqu'au dernier as !

Avec une précipitation peu commune chez les aventuriers, ils l'imitèrent donc, projetant leurs besaces emplies de prodigieuses richesses dans un recoin de la grande salle. Sans attendre, la masse gélatineuse se rua dessus de toute la vitesse que sa nature lui permettait, se refermant bientôt sur l'objet de sa convoitise avec un « plouitch » horrible. Bientôt, elle ralentit sa progression vers le groupe, puis s'immobilisa tout à fait, ne conservant comme reliquat d'activité que la lente digestion des sacs de jute envoyés au loin.

— Bravo docteur, votre sens de l'observation nous a sauvés.

— En toutes sortes de circonstances, l'esprit scientifique peut être bénéfique, et je ne saurais trop conseiller aux jeunes gens ambitieux l'étude des sciences, qui forge un jugement sûr et un caractère accommodant.

— Et qui, espérons-le, nous indiquera où est la sortie. Car je me permets de vous faire remarquer que nous sommes toujours encerclés par ce monstre.

— Approchons-nous du brasier, nous aurons au moins de la lumière et de la chaleur, et pourrons y réfléchir plus au calme.

La princesse n'avait pas attendu le conseil du docteur pour s'approcher du grand cercle de pierres runiques grossièrement taillées qui délimitait le pourtour du feu azuréen. S'il était vrai qu'il était prodigue en lumière, en revanche, il n'en émanait aucune espèce de chaleur. Et en contravention avec les lois les plus établies de la chimie, aucun combustible ne l'alimentait, les flammes semblaient provenir du néant, et le sol qui aurait dû être couvert de cendres et de bûches à demi consumées était pavé du même dallage que tout le reste de l'endroit, parfaitement propre et lisse. Quenessy s'accroupit pour lire les runes, réfléchit quelques secondes, observa l'oculus qui s'ouvrait dans la voûte, juste au-dessus du foyer, puis se releva.

« Écartez-vous » conseilla-t-elle à ses compagnons avant de reculer à son tour. Puis, prenant une mitaine à elle dans son sac et la roulant en boule, elle la projeta au sein des flammes. Elle y disparut dans une gerbe d'étincelles ascendantes.

— Je vois, elle est là notre sortie. C'est un menu sortilège de téléportation, la suite du donjon est au-dessus de nous.

— Tu es sûre de toi ? demanda Vertu.

— Plus ou moins.

— Assez pour passer la première ?

— Pourquoi pas, qu'est-ce que je risque ?

— Mourir.

— Entre être désintégré en un millième de secondes et risquer de me faire bouffer par cette horreur, je vais te dire, le choix est vite fait... Allez, à la une, à la deux...

Elle courut bien imprudemment, sauta à pieds joints au-dessus du cercle magique, et disparut dans un éclair aveuglant.

IV.8 La suite du trésor

« Par l'Anus Sacré de Nùmenor ! »

Un globe lumineux large comme un homme, suspendu au plafond par quelque sortilège, éclairait la pièce suivante tel un éternel soleil. Il s'agissait d'une salle conique et monumentale, dont les murs disparaissaient sous les tapisseries, les mosaïques et les étoffes somptueuses, ruisselantes des magies les plus anciennes et les plus somptueuses qu'eussent jamais tissées les mains des elfes, des dragons et des tritons. Une gigantesque statue chrysiléphantine de Melki dominait la scène, debout, souriante, radieuse, esquissant un geste de paix et de bénédiction à l'adresse de l'univers entier. Disposées à ses pieds, de telle sorte que l'idole les ait toutes à la disposition de sa séculaire contemplation, étaient déposées, amoncelées, une variété d'œuvres d'art qui, pour tout dire, faisait passer tout ce qu'ils avaient vu ce jour-là pour de la vulgaire quincaillerie.

Il y avait des tableaux de Mezoug, Kharno, Apelle et Nephropante, et de cent autres encore, illustres ou inconnus, des sculptures dont certaines portaient la marque de Praxigourion ou d'Anthrax de Samovar, des chefs-d'œuvre de l'art occidental, dont certains, légendaires, avaient été dits perdus à tout jamais dans le fracas des guerres. Mais il y avait aussi des trésors

d'autres civilisations, de Pthath, du Shedung, de Zind ou du Levant, de l'art elfique ou nain, ainsi que toutes sortes de curiosités surprenantes autant que non-identifiables. Les plus remarquables étaient deux globes colossaux d'or et d'argent, chacun deux fois haut comme Vertu. L'un représentait sans équivoque la Terre, dont ils reconnurent les tracés de quelques côtes familières. Une matière inconnue, lisse et blanche, figurait les glaciers des pôles, des plaques d'ambre représentaient les continents aux montagnes et rivières soigneusement modelées, des saphirs, rubis, émeraudes et diamants jaunes localisaient sans doute divers points d'intérêt. Le second globe, jumeau du premier, mais d'aspect plus ancien, représentait un autre monde légèrement différent d'aspect, aux continents plus dispersés et aux glaces plus étendues. Des inscriptions ornaient les deux orbes, que nul ne sut lire, mais dont Aristide prétendit qu'il devait s'agir de draconique archaïque.

— Mais alors, dit le docteur, ce globe pourrait être la preuve que la légende est vraie, et que les dragons ne sont pas originaires de ce monde, mais y sont venus dans un passé incroyablement ancien. Peut-être même a-t-il été forgé sur ce monde lointain et amené ici !

— Ouais, ou alors ils aimaient la science-fiction.

— Vous ne comprenez pas, Vertu, c'est un objet sans prix qui éclairerait l'histoire de notre civilisation d'un jour nouveau !

— Oui, c'est sans doute un objet sans prix, mais pas sans poids. On en revient toujours à la même considération : vu qu'il pèse au moins vingt tonnes et qu'on est à au moins mille verstes de chez nous, je vois mal comment on pourrait le ramener à la maison. Allez, en route, on n'est pas là pour faire de l'archéologie.

Et de l'archéologie, ils auraient pu en faire dans la salle hypostyle qu'ils découvrirent après un bref couloir. Elle était assez basse de plafond, et décorée de stuc peint représentant des scènes religieuses liées, semblait-il, au culte de Hima, dans un style tout à fait primitif. Bien que les couleurs fussent encore vives, ceux qui s'intéressèrent à la chose eurent le sentiment que ces décors devaient provenir d'une époque bien plus reculée que tout ce dont l'humanité avait pu conserver le souvenir. Des glyphes étranges, formules magiques, malédictions ou rappel de prières ordinaires, emplissaient les moindres interstices de ces grands tableaux.

Mais pour tout dire, ce qui attira l'attention de nos explorateurs, ce furent les douzaines de mannequins alignés entre les colonnes, de simples formes de bois chargées chacune d'une tenue complète. Certaines pièces textiles étaient tombées en poussière, mais d'autres, sans doute sous l'effet de la magie, étaient encore en place. Bien des fourreaux de cuir ou d'étoffe avaient disparu, laissant choir à terre les épées qu'ils contenaient. Bien des fers de lances les avaient suivi lorsqu'ils avaient perdu le bois qui les soutenait. Mais les armures étaient toutes intactes, encore accrochées sur les croix de bois où on les avait déposées des siècles auparavant.

— Alors là, je veux bien être noyée sous les titanesques bouses des oliphants orientaux ! Vous avez vu ce matos ?

— Crois-tu qu'on puisse se servir ? demanda Condeeza.

— Le rhinolophe a dit de ne rien toucher à ce qui est or ou joyau. Tu vois de l'or ou des joyaux, toi ?

— OK, au pillage. Ça faisait un moment que je voulais me débarrasser de cet épieu et de ces hardes pourries. Oh, une belle épée bâtarde ! Regardez, elle est magique on dirait !

— J'ai l'impression que tout ici est magique. Les boucliers, les armes, les armures... Tiens, je vois des robes de mage là-bas... Princesse, va donc voir si tu ne peux pas trouver ton bonheur.

— Je n'oserais jamais, voyons, je n'ai pas le niveau de maîtrise requis pour porter une... Eh

mais... c'est pas la Robe Infernale des Abolitions Spectrales de Zlapharo, avec son pentagramme si typique ?

— Allez, mes amis, servez-vous, c'est jour de fête ! Pour une fois que la bonne fortune met ce genre de choses sur notre route. . . Oh, mais c'est qu'elle est somptueuse cette cotte de mailles. Et une rapière de toute beauté ! Et je parierai que cette dague va avec. . .

Et c'est ainsi que tous autant qu'ils étaient abandonnèrent sans le moindre regret leur équipement médiocre pour se constituer une panoplie de rêve dont même les plus expérimentés des vétérans des donjons pouvaient rêver tout leur saoul sans jamais ne serait-ce qu'en voir le dixième. Toudot, Condeeza et Corbin optèrent pour des armures lourdes, la première noire comme la suie et d'aspect malfaisant, la seconde dorée et ornée de motifs contournés, la troisième de fer cannelé, sobre mais, et ce détail avait grandement intéressé notre voleur, elle ne pesait rien, n'entravait pas plus les mouvements qu'un pyjama de velours et ne faisait pas le moindre bruit. Toudot avait complété son armement d'un large bouclier ovale orné d'une tête de lion et d'un cimenterre impressionnant qui flamboyait quand on le brandissait. Corbin, pour sa part, préféra s'en remettre à une épée longue crépitante d'éclairs et à une targe de cuivre qui se révéla fort bavarde, quoique dans une langue totalement inconnue. Nul bouclier, en revanche, pour Dizzie, qui maniait son épée bâtarde à deux mains. Le docteur voulut faire l'impasse, mais se laissa convaincre de chausser une paire de bottes de vitesse, de revêtir une cape de vol et de ceindre une tiare qui devait forcément servir à autre chose qu'à briller dans la nuit. Quenessy s'appropriâ avec avidité la robe de Zlapharo, le bourdon de Khephren, la couronne de Gulkan, l'Orbe de Sannasifer, et trois anneaux magiques qu'elle trouva intéressants. Vertu ne fit pas preuve de plus de tempérance, revêtant une cape d'invisibilité, un pourpoint de furtivité, des bottines de silence et un anneau de non-détection. Elle n'omit pas de ranger sa dague fidèle mais ébréchée et de la remplacer par une rapière très élégante et une gauchère très empoisonnée. Ange, de son côté, fouilla dans un coin de la salle et tomba sur cinq coffres pleins à craquer de fioles de potions. Il y avait du soin, évidemment, mais aussi du vol, de la clairvoyance, de la protection contre tout ce qui pouvait faire mal, bref, de quoi voir venir. Il embarqua tout ça dans un Sac de Contenance qui traînait dans un coin, et ne prit rien d'autre, si l'on exceptait une Arbalète à Répétition des Carreaux de Désintégration Infinis. Aristide se nantit d'un grand bâton magique qui devait cracher quelque chose ou invoquer des bestioles, ce n'était pas très clair, ainsi qu'une robe de protection magique. Enfin, Dizuiteurtrente embarqua une épée courte magique, un petit arc, une armure de cuir taillée sans doute dans du basilic ou de la gorgone, et tout un lot de parchemins.

Et aussi curieux que cela puisse paraître, pendant tout ce temps, personne ne vint les emmerder ! Pas un strige, pas un champignon hurleur, pas une goule, rien ! N'est-ce pas singulier ?

Leurs emplettes faites, ils débouchèrent dans une salle rectangulaire aux murs soigneusement polis et noirs, peu élevée de plafond (à peine le double d'une pièce normale), mais d'une longueur considérable. Même Aristide, en ôtant ses lunettes, n'en pouvait voir le fond, ni d'un côté, ni de l'autre. Un vent frais les y accueillit, qui filait doucement entre les deux rangées de rayonnages. Il suffisait de s'approcher de l'un des meubles de bois noir pour que ses abords s'illuminent mystérieusement, permettant de découvrir des quantités d'ouvrages de toutes formes, des tablettes de pierre ou d'argile, des rouleaux de papyrus ou de soie, des codex de papier ou de parchemin. On y avait écrit dans toutes les langues qui furent jamais écrites, sur tous les sujets qui firent jamais l'objet d'études et de traités. Toutes les sciences du monde étaient abordées, depuis celle de l'amour à la navigation parmi les étoiles, depuis l'anatomie des insectes jusqu'à l'art de construire les luths et violes, depuis la vie des

pancrates de Pthath – y compris les mythiques souverains ayant trôné juste après l'émergence des premières terres – jusqu'à un descriptif complet de la Porsche 911 GT2.

« Que faites-vous ici ? »

Brutalement arrachés à leur rêverie ébahie, les aventuriers se retournèrent comme un seul homme et dégainèrent leurs armes pour s'apercevoir avec horreur qu'ils allaient devoir affronter un octyluque ! Son corps sphérique et chitineux, massif, encadrait un œil central unique et injecté de sang, ainsi qu'une large gueule si emplie jusqu'à la glotte de petits crocs aigus qu'il était étonnant que cette créature pût parler de façon intelligible – et en l'occurrence, avec une voix parfaitement posée. Une douzaine d'yeux pédonculés jaillissaient en corolle autour de son enveloppe et s'agitaient, chacun examinant avec curiosité l'un de nos amis. Bien qu'elle ne disposât d'aucun membre, la créature se déplaçait avec aisance parmi les rayonnages, tout simplement en flottant dans les airs par magie.

« Êtes-vous en quête du savoir des Anciens ? Révérez-vous la sagesse ? La soif de connaissance est-elle pour vous un besoin plus vital que l'eau ou le pain ? »

Les compagnons se regardèrent, dubitatifs, même le docteur Venarius fit la moue.

« Ah, je vois le genre. Les mangas de cul, c'est au 125b, troisième rayon en partant du bas. Faites attention à ne pas tout me déranger. »

Puis, l'octyluque tourna casaque et fit mine de repartir dans une autre direction s'occuper d'affaires importantes.

— Non, mais attendez ! dit alors hardiment Condeeza.

— Quoi donc ?

— Nous ne sommes pas ici en quête de savoir, vous avez raison. Nous sommes ici pour des raisons bien plus importantes.

— Je doute qu'il existe des raisons plus importantes que la quête du savoir, mais je serais heureux d'en apprendre plus à ce sujet. Parlez, créature bifurquée.

— Nous sommes en quête de l'épée d'Avogadro.

— Rien que ça ? Mais savez-vous qu'il vous faudra, pour l'acquérir, trois clés ? Une seule est détenue dans ce donjon.

— Je possède les deux autres clés, voyez.

— Alors, vous êtes sur la bonne voie. Il ne vous restera plus qu'à trouver la Chambre.

— La chambre ?

— Là où se situe l'épée. Une clé, ça sert à ouvrir quelque chose, même les enfants et les attardés mentaux le devinent sans peine. En l'occurrence, vos clés – si ce sont bien les vraies – ouvrent la porte de la Chambre.

— Et où se situe-t-elle ?

— Je l'ignore.

— Vous l'ignorez ?

— C'est cela même.

— Mais j'y songe, y aurait-il, dans cette littérature, la réponse à cette question ?

— Non, c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que les livres, ou pour être exact la plupart des livres, ne décrivent jamais la réalité, quand ils décrivent une réalité, que de l'instant où ils ont été écrits.

— Je ne comprends pas.

— Ceux qui ont besoin de comprendre ont compris tout ce qu'il y avait à comprendre. Si

vous poursuivez votre chemin vers la gauche, vous trouverez à l'extrémité de la bibliothèque la salle des miroirs. Entrez-y sans peur, et elle vous conduira jusqu'à votre destin. »

Manifestant son désir de mettre fin à la conversation pour retourner à ses études, le monstre s'éleva à nouveau, mais fut à nouveau interrompu, cette fois par Vertu.

« Et si on va à droite ? Y a-t-il quelque chose à droite ? »

Le massif bibliothécaire s'immobilisa soudain. Sans se retourner, il répondit, d'une voix lasse.

— Rien qui vous concerne. N'allez pas là-bas.

— Veux-tu nous empêcher d'aller à droite ?

— Non. N'y allez pas, c'est tout. C'est un cul-de-sac sans... sans intérêt pour vous. Allez plutôt de l'autre côté.

— Et moi, je crois que tu nous tends un piège. Ta salle des miroirs, ce n'est sans doute qu'un leurre destiné à nous tromper.

— Vous tromper ? En une seconde, je pourrais vous balayer tous autant que vous êtes sans forcer mon talent. Je vous donne simplement un conseil que vous seriez bien avisé de suivre. Mais faites à votre guise, à vous de voir.

— C'est tout vu. Allez, compagnons, allons donc découvrir ce que monsieur tient tant à cacher.

Et tristement, l'octylique contempla de ses multiples yeux le spectacle de ces aventuriers s'avançant à la rencontre d'une antique malédiction.

IV.9 La lumière au cœur des ténèbres

C'est sans accorder un regard à la sagesse du monde qu'ils traversèrent la grande bibliothèque et atteignirent sa sortie, un simple trou carré de ténèbres ménagé dans le mur. Il se dégageait de ce passage un inexplicable sentiment mêlé de tristesse, de haine et de fatalité. Y prêtèrent-ils attention ? Firent-ils taire leurs craintes à l'instant de franchir le seuil, ou bien, l'esprit encore exalté par la vision de toutes ces richesses, n'y prêtèrent-ils pas garde ?

Un peu plus loin, ils débouchèrent dans une petite salle circulaire, plus haute que large, à l'intérieur de laquelle aucun rayon de lumière, aucun souffle de vent n'avait sans doute pénétré depuis bien des générations. C'était une autre partie de la bibliothèque, consacrée à un unique livre. Un ouvrage monumental, posé sur un lutrin sinistre fait des crânes empilés de très diverses créatures. Comment résister à la tentation d'y jeter un œil ? Quenessy et le docteur Venarius se penchèrent sur le volume. Était-ce la lumière de leurs luminaires qui faussait la palette des couleurs, ou bien la surface du parchemin était-elle réellement ainsi, toujours était-il que les larges pages, hautes chacune comme le bras d'un homme, semblaient jaunies, épaisses et grasses, tandis que les caractères tracés dans une écriture barbare et oubliée semblaient danser sous les flammes de la torche.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Vertu.

— Je ne sais pas, répondit la princesse. C'est écrit dans une langue inconnue. Mais je dirais que cela ressemble à ce que nous avons vu sur les orbes d'or.

— C'est vrai, dit le docteur, on dirait du draconique.

— Tout à fait, confirma Aristide. Du draconique plus tardif. Quel dommage que nous ne sachions le lire, cet ouvrage doit présenter quelque intérêt, pour être ainsi mis en valeur.

— Tournons les pages, nous aurons peut-être une indication. Pouah, quel vilaine bête !

Était figuré sur la page de gauche un dessin réalisé à la plume avec un rare talent, représentant ce qui semblait être l'hybride gigantesque d'un hibou et d'un cobra. L'artiste avait représenté avec une rare force évocatrice la folie destructrice qui animait la créature, sa rage, sa douleur, le fleuve inépuisable de haine qu'avait dû être son existence. C'était sans doute son nom, ainsi que diverses considérations se rapportant à elle, qui figuraient en bas de l'illustration et sur la page en vis-à-vis.

— Nyorighull, père des tourments ! s'exclama Aristide.

— Il faudrait savoir, tu lis le draconique, maintenant ?

— Non, mais j'ai déjà vu ce monstre. Il est décrit dans les ta... Oh non... Lamonku, protégeons ! Vite, écarterez-vous de cette abomination !

— Qu'y a-t-il, demanda la princesse tout en s'exécutant prudemment.

— Ce livre, ce sont les Tablettes de Skelos !

— Ah. Et alors ?

— L'ouvrage maudit écrit par Skelos lui-même...

— Oui, on sait, mais ça ne sert à rien de se mettre dans ces états. On en trouve des exemplaires dans toutes les bonnes bibliothèques de magie, dans les librairies, je crois même qu'on en a fait une édition pour enfants, avec des tirettes qui font bouger les yeux des dragons. C'est un classique.

— Oui mais... je crains que nous ne soyons en présence de l'édition originale. Écrite de la main même du terrible nécromant.

Et instinctivement, ils reculèrent tous d'un pas.

Les doigts du docteur et de la princesse ne se flétrirent point d'avoir touché le papier même que jadis, l'Ombre du Monde avait souillé de son contact, leurs yeux ne se racornirent nullement dans leurs orbites et leurs âmes, à ce qu'il leur sembla, ne furent point consumées dans les brasiers ardents de la damnation éternelle. Les démons eux-mêmes avaient craint Skelos, qui avait maudit abominablement tout ce qu'il avait embrassé de son regard, mais rien en ce bas monde ne perdure éternellement, pas même la plus ignoble des magies, et il ne restait maintenant qu'un vieux livre pourrissant, radotant dans le vide ses imprécations d'un autre temps.

En silence, tête basse, ils passèrent leur chemin et s'engagèrent dans un petit passage voûté. Ce couloir s'évasa bientôt en une longue galerie. Sur le côté droit, une succession de panneaux de bois sculptés en bas-reliefs relataient, dans le plus noble style elfique, la lutte tragique, sans espoir et cependant victorieuse des peuples opprimés contre les forces de la nuit. On y voyait les lieutenants de Skelos se trahir et tomber l'un après l'autre, puis leur terrible maître combattre une dernière fois, passer près de la victoire totale, puis s'effondrer, emportant avec lui dans la mort quelques valeureux héros dont on célébrait encore le souvenir. Ils reconnurent Vanidir, l'elfe taciturne, général des armées de la lumière, sa compagne Eridonia, la furieuse sauvageonne humaine venue des terres du sud, Barado le sage, qui préféra affronter le monde plutôt que d'accepter la couronne de roi des nains, Straasha, dragon rusé et courageux, qui forgea avec la patience de son peuple les armes idoines à abattre le tyran, Shimil, le mystérieux lancier qui porta le coup de grâce, et d'autres encore. Mais ce qui frappa nos compagnons, lorsqu'ils examinèrent cette épopée, ce fut que l'artiste ne les avait pas représentés comme des demi-dieux, les héros de légende qui avaient inspiré des légions d'aventuriers au cours des millénaires qui avaient suivi, de hiératiques icônes de la vertu. Au contraire, ils étaient humains. La douleur se lisait sur leurs visages, dont les traits n'étaient pas toujours aussi harmonieux que les sagas le racontaient. Le doute, la peur, l'abattement, tout ceci se lisait

dans les traits de Vanidir et de ses compagnons. La fatigue alourdisait leurs membres, le désespoir était palpable dans leurs attitudes, comme en écho à ce que Vertu et les siens ressentaient à ce moment-là. Ils ignoraient alors que c'était la gloire éternelle qui les attendait, et non l'oubli, la torture et la mort.

Derrière eux, dans des niches creusées dans la montagne, étaient rangées des panoplies d'armes et d'armures, de casques, de chausses et d'ustensiles magiques. Ils ne brillaient point dans les ténèbres, ni ne rutilaient sous les feux des torches. Certains étaient brisés, d'autres tordus, d'autre simplement marqués par le passage du temps. Ils reconnurent certains d'entre eux, car ils étaient figurés sur le panneau de bois.

Écrasés par le respect, ils n'osèrent pas même porter la main à ces reliques. La gorge nouée, en silence, ils poursuivirent leur chemin.

Le couloir reprenait son cours, longuement, jusqu'à une simple porte de fer sans ornement aucun. Après que les vérifications d'usage en eurent indiqué l'innocuité, ils se regardèrent et hésitèrent un instant. Était-ce bien raisonnable de poursuivre plus avant ? Sans doute pas. Mais avaient-ils le choix ? On fait en groupe bien des choses idiotes auxquelles on ne s'aventurerait pas seul, sous l'unique prétexte que l'on est en groupe, et qu'il faut impressionner autrui, justifier sa place, démontrer ses qualités. Il n'y avait pas de serrure ni de loquet secret, juste de la rouille. À l'instant où, sous les coups d'épaule, s'entrebâilla l'huis, une vague de regrets, de remords et d'infinie tristesse sembla s'écouler, presque tangible. Était-ce des gémissements qu'ils avaient entendus, confondu avec le fracas du panneau métallique qui cérait ? Pour intense qu'il fût toutefois, le sentiment ne s'avéra pas moins fugace, laissant place à une froidure à glacer le sang, et à une sourde menace. À l'intérieur, l'obscurité était presque solide. Ils y pénétrèrent avec une appréhension aussi compréhensible que dérisoire. Il était impossible de deviner les contours de la pièce, qui devait être monumentale. Bien qu'ils se fussent dotés d'un éclairage décent, seul le sol, bosselé, craquelé, noirci, leur était discernable à quelques pas de distance seulement. Ils s'avancèrent au cœur des ténèbres, comme hypnotisés par une volonté supérieure. Quelque chose les attirait en ces lieux, et les révolta tout à la fois. Puis, Dizuiteurtrente crut percevoir un objet immobile à quelque distance. Curieux, bien qu'il sût en son for intérieur que rien de ce qu'il verrait ne pourrait lui être bénéfique, il fit quelques pas de côté, sa torche levée bien haut, tentant de deviner, dans cette forme complexe, l'écho de quelque chose de familier. Et puis, il comprit. Il laissa tomber sa torche, mordit son poing droit pour ne pas hurler de terreur, puis recula jusqu'à buter contre Vertu qui s'était avancée derrière lui. Il se cramponna fébrilement à sa maîtresse, roulant des yeux fous, tentant de se ressaisir. Il y parvint soudain, s'éloigna de Vertu, et abandonnant cette dernière, retourna auprès de ses compagnons. En temps ordinaires, la voleuse aurait vertement morigéné son jeune apprenti pour sa couardise, mais elle ne le comprenait que trop bien et en la circonstance, l'excusait tout à fait. Bien qu'elle fût, à son avis, d'une trempe bien plus dure, son propre instinct lui hurlait jusqu'aux plus intimes ramifications de ses nerfs qu'elle devait partir. Devant elle, couché dans la poussière, gris jusqu'à en être presque noir, était disposé sur le côté le crâne monumental, hideux, d'un dragon. Il était si grand qu'on aurait pu y bâtir une petite taverne, ses orbites chacune auraient pu servir de couche à un homme sans qu'il s'y sente à l'étroit, chacun de ses crocs, ceux du moins qui n'étaient pas brisés, dépassait en longueur la défense d'aucun éléphant. Vertu sentit alors la panique envahir son être petit à petit, ses mains et ses jambes trembler et s'affaiblir, ses boyaux se révolter, ses poumons se contracter durement, sa face se vider de son sang et se glacer. . . Elle sut que si elle restait là, elle perdrait vite contenance devant ses féaux. Elle recula donc, détourna son regard de la

vision d'horreur, se forçant à marcher là où tout lui criait de courir à perdre haleine.

« Eh bien quoi, poltron, tu vois bien que ce dragon ne peut plus te faire de mal depuis des siècles. Poursuivons l'exploration, qu'au moins, nous n'ayons pas fait tout ce chemin en vain. Si le trésor est à la dimension de la bête, ça vaut le coup non ? Ah ah ah ! »

Mais même aux oreilles de Vertu, ses rodomontades sonnaient faux.

Plus loin, ils tombèrent sur d'autres ossements, tout aussi gigantesques. Des vertèbres épaisses comme les troncs de chênes centenaires, des côtes sinistres dressées au ciel à des hauteurs vertigineuses, des longerons d'ailes plus interminables encore, des théories d'os carpiens ou tarsiens, la chose était difficile à établir tant le squelette était en désordre. Car les éléments du squelette jonchaient le sol sans rapport anatomique entre eux, il n'y avait pas deux os qui fussent jointifs, sans doute les avaient-on amoncelés ici bien après la mort et l'ultime décomposition de leur propriétaire.

Puis, du coin de l'œil, Vertu vit autre chose. Elle s'approcha, n'osant y croire. Sa conscience se refusait à avaliser la vision que ses yeux, pourtant, s'obstinaient à lui transmettre. Il fallut pourtant bien qu'elle se rende à la fatale évidence qu'il y avait un second crâne. Un crâne encore plus hideux que le premier, et tout aussi colossal.

— Voyez, dit-elle, la gorge sèche, il y a donc ici les os de deux dragons.

— Ou alors, compléta le docteur, un seul dragon qui aurait eu deux. . .

Il ne finit pas sa phrase. Il n'eut pas besoin de finir sa phrase. Cette phrase n'avait pas besoin d'être achevée pour produire son effet sur les âmes pourtant endurcies de nos amis. Vertu se retourna vers ses compagnons, blême, les yeux écarquillés, et hurla :

« FUYEZ ! »

Rarement ordre fut-il exécuté avec tant de bonne volonté, ils détalèrent en effet sans demander leur reste comme si le diable était à leurs trousses, bien qu'à la vérité, ils eussent sans doute préféré qu'à cet instant-là, il ne fût question que du diable.

Mais Vertu resta là, les pieds collés au sol. Elle tenta de suivre ses camarades, mais sans succès. Elle finit par se retourner pour faire face à la vision horrible qui se dressait devant elle. Elle tenta de se raisonner. C'était mort. Une seule chose en ce bas monde était certaine, c'était mort depuis trois cents siècles.

Elle vit alors avec horreur qu'elle avait fait un pas. Dans la mauvaise direction.

Mais si quelque chose avait survécu ?

Un autre pas.

Quelle était cette lueur au fond de l'œil titanesque ?

Encore un pas.

Qui avait donc bien pu enfermer ceci dans les tréfonds de ce donjon ? Et pourquoi ?

Elle était presque arrivée devant l'orbite béante. Elle leva les yeux.

Quelque chose était coincé là, dans l'os.

Incrédule devant sa propre audace, Vertu se hissa à la force des bras dans l'œil du titan, posa son pied dans l'orbite.

Un peu de poussière recouvrait un objet fiché dans la matière infecte de ce crâne maudit. Quelque chose qui pulsait encore d'une aura puissante, et pourtant réconfortante. Elle l'épousseta, un cristal bleu nuit, guère plus long qu'une main ouverte.

Et elle sut ce qu'elle avait trouvé. Bien sûr, qu'est-ce que ça pouvait être d'autre? Surtout ici.

Elle le retira sans peine de son logement, et le dissimula contre son sein.

C'est alors que l'attraction qui la nouait cessa, et qu'elle fut libre de prendre la fuite.

Peut-être parce qu'il était le benjamin du groupe, Dizuiteurtrente parut être le plus durablement touché par la révélation épouvantable qu'ils venaient d'avoir. Ayant perdu Vertu de vue, c'était maintenant sur Condeeza qu'il jetait son dévolu, l'empoignant par les épaules et la secouant comme un prunier dans la galerie au panneau de bois sculpté, qui avait servi de havre après leur fuite.

— Dis-moi que ce n'est pas possible, dis-moi que nous sommes dans un cauchemar!

— Lâche-moi, répondit l'intéressée en se débarrassant de l'importun d'un brutal coup de coude qui l'envoya à terre. Le jeune homme, maintenant à genoux, regarda ses compagnons, mais ne trouva dans leurs regards que détresse et désarroi.

— Nous n'aurions jamais dû franchir ces portes, énonça le docteur.

— C'est l'évidence, dit Toudot d'une voix blanche.

— On m'avait dit... commença la princesse, tremblante. J'avais appris que rien de sa dépouille n'avait subsisté...

— Je le croyais aussi, mais c'était faux. Où est dame Vertu? s'enquit le praticien.

— Attendons-la ici, proposa Ange.

Et personne ne fit mine de retourner la chercher. Au soulagement général, elle revint en courant quelques secondes plus tard. Elle partit dans l'idée de faire une plaisanterie pour détendre l'atmosphère, mais n'en trouva aucune, alors elle se tut.

— Eh bien, dit alors Aristide, pour un donjon, c'est un donjon.

— Epic level, approuva Corbin.

— Deities & demigods, comme on dit chez nous.

— J'espère que personne n'a eu l'idée de lancer une résurrection, parce que là on serait dans la merde.

— En tout cas, résuma Vertu, cette aventure sent le pourri. Je ne sais pas à qui appartient ce donjon, mais un type qui empile des reliques de Skelos comme on collectionne des timbres, c'est sûrement pas un shaman gobelin de troisième niveau et j'ai pas envie de tomber dessus quand il rentrera. Alors je pense que ce qu'on va faire, c'est qu'on va finir la quête vite fait, on va tout ranger tout propre comme c'était avant, et puis on va se barrer et on rentrera chez nous bien gentil.

IV.10 Les compagnons se séparent

Et c'est ainsi que, glacés d'effroi, ils rebroussèrent chemin. Ils évitèrent même de jeter un regard aux Tablettes, et revinrent dans la bibliothèque. Ils croisèrent l'octyluque qui les considéra avec tristesse, puis s'éloigna dans l'ombre sans leur adresser la parole. Enfin, après avoir laissé derrière eux d'interminables rangées de livres, ils arrivèrent au grand mur qui clôturait la pièce, et à la petite porte percée en son centre. C'était un grand miroir aux teintes vert sombre, encadrée de baguettes et de gros clous de cuivre. Ceux qui eurent le courage de se mirer dedans ne virent rien d'autre qu'un parti de personnages désespérés, gris et las du monde, leurs pitoyables reflets. Vertu poussa la porte, l'arme au poing, bien qu'elle sût d'avance que c'était inutile.

Ils découvrirent un couloir bien éclairé par des globes magiques, bien plus étroit que les colossaux volumes intérieurs auxquels ces souterrains les avaient habitués. Les murs étaient parés de pierres calcaires, sur lesquelles on avait accroché des tentures rouges cossues et quelques tableaux agréables à l'œil. Il y avait aussi un petit guéridon sur lequel on avait déposé des babioles sans grande valeur, un petit meuble exposant d'autres babioles encore, et une sorte de lutin violet, haut d'une vingtaine de centimètres, qui essayait avec un soin maniaque la plinthe d'une porte entrebâillée. Lorsque nos amis pénétrèrent dans le couloir, l'humanoïde se figea de saisissement, le torchon à la main.

« Paix, l'ami. Sais-tu où se trouve la s... »

Mais Vertu n'eut pas le temps de terminer sa phrase, que le serviteur disparut dans un couinement autant que dans un petit nuage bleuté, sans doute téléporté jusqu'à quelque loge lointaine.

Il y avait trois portes. Deux étaient fermées, l'une, donc, entrebâillée. Les deux portes fermées conduisaient l'une au couvoir et l'autre aux appartements privés de dame Xÿixiant'h, qui étaient intimes, modestes et très proprement tenus. Toutefois, les neuf aventuriers en resteraient éternellement ignorants car, pour d'élémentaires raisons de sécurité, ils préférèrent pousser la porte déjà entr'ouverte, qui donnait directement sur la salle des miroirs.

La raison pour laquelle on l'avait ainsi appelée sautait tellement aux yeux qu'aucun des protagonistes ne remit en doute le fait qu'ils avaient trouvé l'endroit prescrit par l'octyluque. Il était bien difficile d'estimer les dimensions de cette salle, car ses parois étaient exclusivement recouvertes de miroirs. Ceux qui ont fréquenté les labyrinthes des fêtes foraines savent que pour y retrouver son chemin, il suffit d'étudier les raccords des miroirs et des vitres avec les sols et les plafonds. Une telle tactique n'était ici, hélas, d'aucune utilité, car la pièce était en fait une grotte naturelle, une énorme géode née dans le cœur de la terre des millions d'années auparavant. De ce fait, les murs, plafonds et planchers n'avaient pas de délimitation bien précise, des cristaux poussaient en bouquets, en plans inclinés, en arêtes, en lames. Certains étaient réfléchissants, d'autres transparents, et pour la plupart, légèrement tintés de pourpre, d'or, d'émeraude ou d'azur. D'étranges clivages conchoïdes aux macles abscons vrillaient les plus honnêtes rayons de lumière jusqu'à les entortiller comme des spaghettis, les diffracter, les réfracter, et finalement les renvoyer de l'autre côté en kaléidoscopes imprévus. Après avoir baillé aux corneilles quelques instants, ils entrèrent l'un après l'autre, progressant lentement et prenant grand soin de tenir leurs mains devant eux afin d'éviter les collisions embarrassantes. Le sol n'étant pas le moins du monde égal, toute glissade pouvait conduire à se rompre le cou, aussi avancèrent-ils à pas de loup.

— Bien, expliqua Vertu, on dirait qu'il n'y a personne. Dégroupons-nous et cherchons... ce qu'il y a à chercher.

— Tu dis ? demanda Toudot.

— Hein ?

Les voix de ses amis parvenaient difficilement aux oreilles de la voleuse, qui se retourna pour les chercher du regard. Ils étaient au plafond, tête en bas, se découpaient en plusieurs morceaux ou bien se fragmentaient. Malédiction ! Toute absorbée par son étude des lieux, elle n'avait pas remarqué qu'elle s'était éloignée des autres, et que la sortie n'était déjà plus en vue. Et les étranges effets des surfaces minérales n'affectaient pas que les images, car les sons aussi étaient distordus, parfois assourdis, parfois amplifiés, bizarrement altérés, et même, elle aurait pu en jurer à certaines occasions, retournés ! Ils n'étaient pourtant qu'à quelques pas de distance, mais se hélant comme des voyageurs perdus dans une tempête de neige, ils auraient

pu aussi bien être à des années-lumière. Elle comprit bientôt qu'elle ne s'était pas seulement éloignée du groupe, mais il n'y avait tout simplement plus de groupe ! Chacun était parti dans sa direction, et à un moment ou à un autre, s'était retrouvé seul. Elle comprit aussi que telle était la nature de la salle des miroirs, qu'une magie particulière était ici à l'œuvre et que même s'ils avaient pris garde à rester ensemble, rien n'y aurait fait et la situation serait maintenant exactement la même. Aussi ne s'en formalisa-t-elle plus, et poursuivit-elle son petit chemin bien à elle, remettant son sort entre les mains de la providence, des dieux, du destin, du hasard ou d'aller savoir quoi. Elle crut à plusieurs reprises n'être qu'à quelques pas d'un de ses amis, pour finalement s'apercevoir qu'une infranchissable vitre les séparait. Mais plus le temps passait, plus leurs images s'amenuisaient, se faisaient rares, et se perdaient dans un lointain factice.

Elle fut finalement acculée dans un recoin, et dut se pencher pour avancer à quatre pattes. Elle se glissa entre deux plaques de cristal larges et sombres penchées à environ vingt degrés, et s'enfonça toujours plus profondément dans cette direction qui en valait une autre. Toutefois, à mesure qu'elle progressait, la lumière se fit plus rare, le cristal s'opacifiant jusqu'à absorber toute clarté. Elle regarda soudain derrière elle, et ne vit qu'un trou noir. Il était trop tard pour regretter sa témérité, aussi poursuivit-elle sans tressaillir. Bientôt, l'atmosphère se réchauffa, et par moments des bouffées d'un air suffocant l'assaillirent mais, dans le même temps, une vague clarté se manifesta devant elle. Toujours à quatre pattes, elle s'avança sans peur, il faut dire que la journée avait été longue et fertile en épreuves, et qu'elle avait depuis longtemps cessé de faire attention à ce que pouvait lui raconter son instinct de survie.

Elle sortit soudain à l'air libre, comme expulsée, vomie des flancs de la montagne. Elle atterrit assez rudement par terre, sur un sol de pierre noire incroyablement dur et semé de petits cailloux, se remit aussitôt à quatre pattes, attentive à tout mouvement autour d'elle, mais aucun ennemi ne se manifestait. Elle se redressa alors. Derrière elle une falaise de pierre grise et ocre, une faille, une fente, une ombre qui déjà se dissipait. Elle ne pouvait plus faire demi-tour, aussi chercha-t-elle à deviner où elle était. Elle le comprit au premier coup d'œil qu'elle risqua dans l'autre direction. Elle était au sommet du volcan, à l'intérieur du cratère, à quelques dizaines de mètres seulement de sa lisière. Pour une bonne grimpeuse – et c'était son cas – ça ne serait pas bien difficile de remonter. Et après ? Elle se trouvait sur une terrasse annulaire large d'une cinquantaine de pas en moyenne, et qui semblait faire tout le tour du volcan. En se penchant par-dessus le rebord, elle se vit au sommet d'un plan incliné assez rude, semé de cailloux instables, qui donnait sur une autre terrasse plus étroite, laquelle à son tour finissait abruptement par une nouvelle falaise. Au fond, se trouvait un lac de magma bouillonnant, qu'elle pouvait par instants distinguer lorsque à l'occasion, de furieuses bourrasques de vent dispersaient les blancs panaches de vapeur soufrée qu'il émettait sans discontinuer.

Puis, son regard fut attiré par un mouvement, au loin sur le plateau. Quelqu'un marchait un peu au hasard, l'air hébété. Elle se surprit à éprouver du plaisir en reconnaissant Condeeza, qu'elle héla avant d'aller à sa rencontre. Au moins n'était-elle plus seule au monde. Sa camarade devait être dans le même état d'esprit, car elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre avec une touchante sincérité. Puis, après un instant de flottement, elles retrouvèrent contenance, et regardèrent derrière elles si leurs compagnons ne les avaient pas vues faire. Ce n'était pas le cas, aussi reprirent-elles leurs effusions.

— Vertu, j'ai eu peur, j'ai cru t'avoir perdue.

— Moi aussi, ma sœur, mais il semble que nous soyons inséparables.

— Qu'a dit ce sage octyluque, déjà ? Nous trouverions notre destin par-delà la salle des

miroirs ?

— Notre destin serait-il donc d'être liées l'une à l'autre ?

— Nous le verrons bien assez tôt.

Elles se turent, s'embrassèrent, puis se mirent à observer leur environnement de façon plus attentive. Elles détaillèrent en particulier la terrasse qui s'étendait au-dessous d'elles, et qui faisait le tour complet du lac de lave.

— As-tu vu ce renforcement en contrebas ? nota alors Condeeza. C'est étrange, on le dirait trop régulier pour être le fruit des forces de la nature.

— Tu as raison, et ses contreforts sont trop bien dessinés pour être d'origine volcanique. Je ne l'avais pas vu car ces détails se perdent presque dans les fumées du volcan. C'est étrange, on dirait l'entrée de quelque grotte, probablement un bon endroit pour entreposer une certaine clé. Oh mais... Il y a du monde, dis-moi !

— Ah oui, deux personnes. Deux hommes. Et je crains de les reconnaître.

— Tu as raison, on jurerait qu'il s'agit de tes deux compères félons, les anti-paladins de Naong. Sans doute ont-ils escaladé les pentes du volcan pour arriver en ces lieux. Ils arrivent par ici en courant. À mon sens, ils nous ont repérés.

— C'est plus que probable, dit alors laconiquement la Reine Noire en tirant la lame du fourreau. Crois-tu qu'on aurait le temps de fuir ?

— Probablement, répondit Vertu. Maintenant, je sors du tombeau de Skelos, alors c'est sûrement pas ces deux guignols qui vont me faire peur.

Elles se regardèrent, se sourirent, et ensemble, l'arme à la main, dévalèrent l'éboulis qui menait à la terrasse inférieure.

Toudot émergea soudain de la froide obscurité pour se retrouver dans les sous-bois denses d'une jungle moite. Il lui fallut un instant pour s'apercevoir que l'endroit lui était familier : c'était l'entrée du souterrain que leur avait indiqué leur ami Pikrokol, des jours auparavant, qui les avaient conduits à la Mer de Feu. Que faisait-il là ? Sachant la zone assez sûre, il prit le risque de héler ses compagnons, mais au bout d'un quart d'heure, il dut se résoudre à accepter la terrible réalité : il était seul.

La couverture feuillue était dense et de surcroît, le temps était nuageux, il était donc malaisé de savoir l'heure, ou pour être plus précis, pour savoir dans combien de temps la nuit se mettrait à tomber. Aurait-il le temps de retrouver la cabane de Pikrokol, son seul ami et allié dans la région ? Bien qu'il fût déjà bien las, Toudot se remit en route d'un bon pas, il n'avait pas de temps à perdre. En outre, il se souvenait avoir laissé derrière lui une certaine gamine Tupaku qui lui plaisait bien et à qui il n'était pas indifférent. Peut-être, finalement, son avenir était-il ici, sur ce continent perdu ? Peut-être parviendrait-il à rallier les Tupaku les plus misérables et à les faire renverser leurs maîtres indignes en une sanglante révolution. Peut-être se trouverait-il, plus simplement, un bout de terre et quelques lamas.

Après tout, il avait été chassé depuis bien longtemps de son pays natal, n'y avait probablement plus de famille, et les contrées du Nord ne lui avaient rien apporté de mieux que des plaies et des bosses. Alors, là ou ailleurs...

C'était un menhir hors d'âge, au pied d'une colline boisée, pas loin d'un ruisseau. La princesse Quenessy en sortit, toute désorientée. Elle observa le monde autour d'elle, puis dut se pousser pour laisser la place à Corbin.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Du diable si je le sais. Brrr... cet endroit sinistre ne me dit rien qui vaille. Je le sens pétri de superstitions ancestrales et de hideux sacrifices consacrés aux dieux abjects oubliés des hommes.

— As-tu vu, sur la branche, l'engoulement qui nous observe de ses petits yeux emplis de cruauté? C'est un mauvais présage, les dieux nous mettent en garde, cette terre est maudite!

— Je le sens, en effet, il est des secrets que l'homme ne saurait dévoiler sans perdre son âme, et dans d'étranges éons, par-delà les raisons du temps et de l'espace, gisent des déités à l'infinie malévolence qui...

— Eh, dit alors Ange (qui venait d'accoucher à son tour du dolmen), mais ma parole, c'est le Bois-Volbert!

— Le quoi?

— Ben oui, le Menhir du Trépied, sous la Colline de la Mère Soupente! Regarde, ce ruisseau, c'est le Glaillon, il se jette dans le lac Psodieux, juste derrière, et de l'autre côté du petit bois, y'a la route de Phlangre qui passe.

— Mais ma parole, s'exclama Corbin, tu as raison! On est à deux lieues de Baentcher...

— Eh, les amis, vous entendez ça? Docteur, vous voilà, bonne nouvelle, nous voici revenus chez nous!

— C'est fantastique! Mais où sont les autres?

— Les autres? Oh, ils vont sans doute bientôt sortir. Vertu? Dizuiteurtrente? Condeeza? Toudot? Aristide?

Ils restèrent là un bon moment, tandis que le soir tombait sur la forêt. Mais jamais ils ne revirent leurs compagnons.

Il faisait si noir qu'Aristide se hasarda à ôter ses lunettes. Après quelques minutes d'attente dans le silence le plus complet, ses yeux s'adaptèrent aux conditions d'illumination. Il était maintenant seul dans quelque boyau souterrain de section circulaire, à peine assez haut pour qu'il pût s'y tenir debout sans baisser la tête. Une évanescence fluorescence verdâtre, imperceptible pour les humains mais bien suffisante pour un illithid, émanait des flancs du tunnel, en soulignant les contours. Ce n'était pas naturel, il le savait. Certains peuples du monde souterrain, dont le sien, avaient l'habitude de traiter les parois de leurs domaines d'une solution nutritive permettant à certains champignons microscopiques de s'y développer, et par la suite, de produire une faible lueur.

Ce type d'environnement lui était familier, il se mit en marche dans le plus grand silence. Mais qu'était donc ce brouhaha qu'il entendait au loin? Non, il n'entendait rien. Ses oreilles ne percevaient aucun son, c'était son esprit qui décelait des pensées. Les pensées familières d'autres illithids. Pour la première fois depuis des lustres, il était en contact avec son peuple. Eût-il été humain qu'à cet instant, il eût fondu en larmes. Mais les illithids ne se conduisent pas de la sorte. D'un appel mental, il se fit connaître, et pressant le pas, retourna parmi les siens, chez lui.

Tapi non loin de là, toutefois, Dizuiteurtrente les observait. Il était sorti le premier, et en avait profité pour se faufiler en tapinois dans les fourrés. Lorsque ses amis l'appelèrent il se garda bien de leur répondre. Pourtant, il mourait d'envie de les rejoindre, de trouver une taverne et d'y partager avec eux un plat de haricot, une bière tiède et des fanfaronnades à n'en plus finir. Il n'en fit rien. Il doutait fort que cette attitude fût honorable ou simplement bien prudente. Il était même quasi-certain d'être sur le point de faire une connerie légendaire. Mais il était de ces hommes que la curiosité pousse à tout et à n'importe quoi.

Lorsqu'enfin arriva l'heure dite entre chien et loup, que l'atmosphère fraîchit et que ses amis eurent pris le parti de quitter les lieux, laissant toutefois derrière eux un petit mot glissé sous une pierre à l'attention des retardataires, il les regarda s'éloigner à regret, puis prit la direction inverse, descendant le long du petit ru qu'on appelait le Glaillon. Il faisait encore assez clair pour que l'excursion fût sans danger, d'autant que la campagne n'avait rien de particulièrement hostile à l'homme. Il croisa un groupe de laboureurs un peu avinés s'en revenant des champs, fit détalier quelques perdrix tardives qui s'abreuvaient, puis parvint aux abords du lac Psodieux.

Ce n'était pas un bien grand lac. Il s'allongeait sur deux mille pas de long, mais sans dépasser les trois cents de large. À son extrémité, il se séparait en deux cornes entourant une langue de terre, une butte pelée à laquelle les habitants du pays prêtaient des vertus magiques. Il est vrai que les habitants du pays étaient particulièrement superstitieux. Les premières étoiles avaient fait leur apparition dans le ciel violacé, parcouru de rares nuages d'altitude. Il fallait encore attendre un peu. Dizuiteurtrente n'était guère pressé, et n'ayant pas besoin de témoin, il souhaitait que la nuit dérobe ses activités au regard des curieux. Tout était calme. Une petite brise venait parfois troubler les eaux noires et profondes du lac, au loin, quelques fermes éparses avaient allumé leurs feux.

Ainsi s'acheva le dernier jour du monde.

IV.11 Le duel qu'eut Vertu avec Arcimboldo

« As-tu par hasard quelques conseils à me donner avant que nous n'affrontions nos ennemis ? »

À mesures qu'elles se rapprochaient de Gaspard et Arcimboldo, les inclinations martiales de Vertu s'étaient quelque peu tempérées de bon sens, ce qui l'avait conduite à envisager une approche plus prudente. Dans cette optique, demander conseil à Condeeza n'était pas totalement absurde, attendu qu'elle était plus susceptible de connaître leurs forces et leurs faiblesses. Pour leur part, les deux hommes s'étaient tout d'abord lancés à leur poursuite, mais voyant que leurs proies, loin de les fuir, venaient à leur rencontre, ils avaient reculé jusqu'à la large esplanade située devant la grotte, jugeant sans doute ce terrain plus adapté à leur style de combat, tout en s'épargnant la fatigue d'une course sans intérêt tactique.

— Ils ne brillent pas par l'intelligence, mais au combat, ils appliquent un ensemble de tactiques bien rodées qui leur assure la domination sur leurs adversaires. Ils se sont longuement entraînés, ils ont répété toutes sortes d'enchaînements qu'ils se sont bien gardés de me dévoiler. Mais j'y songe, ils s'entraînent toujours à deux, ils combattent toujours à deux, et leurs combinaisons tirent donc parti de leurs couvertures mutuelles. Donc...

— Donc si on les dégroupe, on leur ôte cet avantage.

— Exactement. Attaquons-les séparément, et nous aurons de meilleures chances.

— Tu as une préférence ?

— Oui, j'aimerais bien croiser le fer avec Gaspard.

— C'est lequel déjà ?

— Celui qui parle tout le temps.

— Et pourquoi une telle animosité envers Gaspard ?

— D'une part parce qu'il parle tout le temps et ça m'agace depuis que je le connais, et ensuite j'avoue que ça me tracasse depuis un moment de savoir qu'il m'a volé mon épée. La perspective de la reprendre sur son cadavre ensanglanté m'est douce, je le confesse. Cela dit,

si tu veux te le réserver. . .

— Du tout, du tout, je te le laisse bien volontiers. De toute façon, c'est eux qui choisiront.

Il faisait assez sombre, et l'endroit était accidenté, aussi Vertu mit-elle facilement à profit une zone couverte du terrain pour faire usage de tout l'attirail magique qu'elle avait glané dans le donjon. Ainsi disparut-elle à la vue des deux compères en trahisons et forfaitures, et se dirigea-t-elle aussitôt vers sa droite, afin de grimper jusqu'à une corniche surplombant la terrasse. Il fallait toute l'habileté d'une acrobate émérite pour se jouer ainsi de l'éboulis escarpé aux reliefs aigus sans faire tomber aucun caillou qui trahirait sa position. Notre héroïne était de cette trempe, et c'est avec prestance qu'elle parvint à son but avant même que les deux arsouilles ne parussent remarquer sa disparition. Avec délice, elle les vit s'agiter, faire de grands moulinets de bras et sans doute vociférer – mais leurs disputes se perdirent dans les grondements volcaniques. Puis, l'un des deux, Gaspard, se calma et commença à faire des gestes soigneusement mesurés. Un sortilège ! La noire magie des paladins de Naong était à l'œuvre, déployant ses sombres volutes autour du guerrier, puis brusquement, se dissipa dans toutes les directions, frappant sa propre personne. Ce n'était qu'un sortilège de dissipation des illusions, comme elle s'y était attendu. Son invisibilité était bel et bien envolée, mais elle avait pris la précaution de se dissimuler accroupie derrière un bloc de ponce noire en forme de tête de chien, qui lui faisait comme un merlon. Surpris que leur conjuration soit sans effet, ils conférèrent un moment, puis prirent la décision qui s'imposait. En effet, ils étaient venus à la conclusion assez juste que, n'ayant pas pu descendre dans le lac de lave, Vertu avait fatalement trouvé une cachette dans les hauteurs, et qu'il serait imprudent d'avancer directement vers Condeezza sous le feu d'une archère qui se tenait probablement en embuscade, et qui n'était pas connue pour sa maladresse. Il aurait été tout aussi malavisé de grimper tous deux le long de l'éboulis, car ils se seraient alors retrouvés à tourner le dos à Condeezza, une situation peu avantageuse. Voici pourquoi ils se déparèrent, l'un escaladant la côte hasardeuse à la recherche de l'archère embusquée, l'autre progressant vers l'ennemie à pied. Conformément au vœu de Condeezza, ce fut Gaspard qui vint à sa rencontre.

Arcimboldo, pour sa part, grimpait avec embarras la pente accidentée, attentif à tout ce qui pourrait trahir la présence de son ennemie. Il avait rengainé son épée et encoché un carreau à son arbalète. Vertu ne se souvint qu'à ce moment-là à quel point son adversaire était impressionnant : au naturel, il devait peser le double de son poids, et hélas, l'excédent n'était qu'os et muscles. De surcroît, il était revêtu d'une lourde armure de campagne composée d'un plastron d'acier épais, d'une cotte de mailles d'apparence robuste couvrant les bras et les cuisses, de cnémides de cuivre, de gantelets qui avaient tout de l'objet magique et d'un casque à la mode nordique, de fer, de cuir et d'épaisse fourrure, d'apparence rustique mais offrant une bonne protection en contrepartie de concessions modérées au niveau de l'ouïe et du champ visuel. Vertu s'aperçut avec embarras qu'elle n'avait pas la moindre idée de la manière dont elle pourrait lutter contre un tel colosse. Ah, mais voilà qu'il approchait !

Elle activa à nouveau sa cape d'invisibilité et se glissa dans l'univers crépusculaire des êtres furtifs. Glissant plus qu'elle ne marchait sur le sol caillouteux sous le couvert de son attirail magique, elle contourna avec plaisir le balourd guerrier qui avançait inefficacement. Elle avait tout d'abord hésité à se déplacer ainsi, n'accordant qu'une confiance limitée à la sorcellerie, mais elle devait bien reconnaître que dans la situation qui était la sienne, les arcanes étaient d'une aide précieuse. Sans faire le moindre bruit, elle se posta derrière lui, tira son arc et encocha une flèche. L'homme était maintenant de dos, ce qui n'était pas une bonne nouvelle pour elle, car dans cette position, il ne lui offrait pas un pouce de peau nue. Certes, la pointe

de sa flèche aurait eu quelques chances de mordre la cotte de mailles et d'entamer le membre qui roulait dessous, mais Arcimboldo n'était pas de ce genre de guerrier qu'arrêtent une jambe ou un bras transpercé, et elle pas assez de champ pour tirer une seconde flèche avant que le massif spadassin ne soit sur elle.

Soudain, le hurlement de l'acier contre l'acier déchira l'air empuanti d'essences soufrées : en contrebas, Condeezza et Gaspard avaient engagé leur duel. Arcimboldo tourna vivement la tête pour observer la scène, et Vertu en aurait sans doute profité si au même moment, son pied n'avait glissé, repoussant une pierre qui se mit à dévaler la pente. Le guerrier aux aguets s'en aperçut tout de suite et tira son carreau dans la direction approximative de Vertu qui, dans un même mouvement, lâcha sa flèche vers Arcimboldo, dévoilant irrémédiablement sa position. Chacun évita de justesse le projectile de l'autre, et d'un même mouvement, ils abandonnèrent leurs armes à distance devenues inutiles pour tirer les lames du fourreau et engager le corps à corps. La voleuse avait agi d'instinct, laissant parler son agressivité, mais un cinquième de seconde avant le choc fatal, elle se souvint qu'elle n'était pas en position de force et profita d'un lourd rocher pour se projeter d'un violent coup de pied vers la gauche d'Arcimboldo, échappant de peu au demi-cercle mortel décrit par la large épée du colosse. Bien qu'il ne fût plus en position de porter un coup de son arme, il eut tout de même le réflexe de frapper Vertu au flanc d'un coup de poing d'apparence maladroit, mais que sa force herculéenne rendait aussi redoutable qu'un coup de massue. Touchée, elle poussa un cri en s'effondrant par terre, non sans avoir infligé en retours une estafilade le long de l'avant-bras coupable. Quelle remarquable rapière ! Elle avait tranché la maille comme si ç'avait été de la soie !

Arcimboldo, toutefois, ne se soucia pas le moins du monde de sa blessure, emporté par son élan, il laissa à son adversaire le temps de se relever, chancelante. Elle tira sa gauchère, mais n'eut pas les ressources nécessaires pour prendre le gaillard à revers. Elle attendit donc qu'il revînt lui faire face, oubliant la douleur qui lui déchirait le flanc. Il avait tout d'un coup l'air moins sûr de lui. Peut-être ignorait-il à quel point il l'avait affaiblie ? Elle se campa fièrement de trois-quarts, le saluant d'un sourire et d'un petit geste du poignet qui fit danser sa lame d'une façon sinistre. Il n'était plus question pour Arcimboldo de se jeter à l'assaut à corps perdu, il avait payé assez cher cette leçon. Il se mit donc de côté, rendit le salut à son adversaire, se mit en garde, et se fendit dans la plus pure tradition des escrimeurs Occidentaux.

Vertu para à grand peine le coup de sixte, non pas qu'il fût particulièrement rapide, mais en raison de sa puissance. Elle tenta une contre-attaque de la gauche, mais buta sur la garde de l'épée adverse. Leurs armes étant, pour un instant, également neutralisées, Arcimboldo tenta de briser le genou de son ennemie d'un coup de pied qu'elle évita d'un saut fort inélégant, puis para le coup de taille qui s'ensuivit en croisant ses deux lames au-dessus de sa tête. Elle se dégagea alors d'une roulade de côté, d'une prestance si étourdissante que son auteur en fut elle-même surprise, avant de répliquer d'un coup d'estoc à la gorge du paladin, et nul doute que si son allonge avait été d'une main plus grande, le combat aurait été bien abrégé d'autant. Toutefois, Arcimboldo parvint à reculer à temps et à contre-attaquer d'un violent coup de taille qui avait moins pour but de tuer que de se dégager. Vertu, du reste, n'eut qu'à se baisser pour éviter de se faire décapiter. Elle porta alors un coup de dague à l'aine et se replia avant d'en avoir pu apprécier les résultats. Ils étaient nuls : l'arme légère, faite pour les combats de rue plus que pour les batailles contre les fer-vêtus, n'avait fait sauter que deux mailles avant de se perdre bien inutilement dans le cuir épais de la braie sous-jacente.

Jusque-là, ils se neutralisaient. Vertu considéra qu'en raison de sa vitesse supérieure, due à ses réflexes, à sa souplesse et à son poids, elle conservait l'ascendant, ou du moins, parviendrait à éviter les coups de l'ennemi. Toutefois, elle ne se faisait pas d'illusions sur leur endurance respective, et bien qu'elle n'en présentât pas encore les prémisses, redoutait l'instant où son bras se ferait lourd et sa cuisse paresseuse. Arcimboldo, toutefois, eut l'obligeance de lui fournir un répit bienvenu en faisant la conversation.

— Allons, arrête de jouer les héros. Donne-moi les clés et je te laisserai partir.

— Je suis censée te croire ?

— Tu cours plus vite que moi, tu pourrais m'échapper sans peine. Nous avons une mission, nous devons tuer Condeezza, mais nous n'avons rien contre toi.

— De toute façon, je n'ai pas les clés, c'est elle qui les possède, tu le sais bien.

— Ah oui, c'est vrai, toi tu as le gnomoncule. Donne-moi le gnomoncule.

— Le gnomoncule ?

— Celui que tu as volé à Condeezza dans le tombeau de Daglioli.

— Ah, l'espèce de montre qui indique la direction des clés ! Mais que voudrais-tu donc en faire, si tu as déjà les clés ?

— Mais que tu es donc sotte, ne sais-tu pas que c'est bien autre chose qu'une simple boussole ? C'est à la fois la porte, la serrure et la chambre forte où est retenue l'épée Avogadro.

— Tu déraisonnes !

— Bien sûr que non, je ne dis que la pure vérité. Il est entre les mains de notre culte depuis bien des années déjà, c'est un des plus grands trésors qui fût jamais en notre possession. Le seigneur Naong a jugé utile de le confier à cette femme. Toutefois, elle l'a perdu, et qui plus est au profit d'une servante de notre ennemie, la Chose du Chaos. C'est pour réparer le tort fait à l'honneur de notre ordre que le seigneur Pegod nous a ordonné, à Gaspard et à moi-même, de tuer Condeezza et de récupérer le gnomoncule. Il n'a rien dit à ton sujet, je peux donc te proposer la vie sauve sans contrevenir à mes ordres. J'en fais le serment sur la foi que j'ai en mon dieu ; tu sais peut-être qu'un paladin de Naong ne peut briser un tel serment.

— Je comprends mieux, dans ce cas. Ta proposition est tentante, je le confesse. Vu ma position, j'y aurais souscrit volontiers si les circonstances avaient été autres. Mais je suis liée à Condeezza par des liens que tu ne peux comprendre, et que je ne suis pas sûre de comprendre moi-même. Je ne la trahirai pas. Battons-nous, donc.

— À ta guise.

Les yeux d'Arcimboldo s'empourprèrent soudain d'une lueur diabolique, tandis que des lueurs violacées détouraient fugacement sa silhouette épaisse. Ne sous-estimant pas son adversaire, il venait de se lancer quelque sortilège de protection ou de fortification avant de monter à l'assaut avec une brutalité sanguinaire. Malgré sa masse, il porta une attaque d'une telle vitesse qu'il surprit Vertu laquelle, bien qu'elle fût aux aguets, ne put que l'esquiver d'un prodigieux bond acrobatique dans les airs qui l'amena à survoler un instant l'échine du guerrier. Elle lui porta alors un coup de rapière peu élégant qui aurait tout de même dû transpercer son cou et mettre un terme à l'affrontement, à la manière du toréador mettant à mort le taureau. Mais ce buffle-là n'était pas un adversaire facile, et d'un revers insoupçonné de son arme, il para le coup que Vertu avait cru imparable, sans même avoir besoin de se retourner pour ajuster son mouvement. Elle atterrit bien mal, accroupie, tournant le dos à son ennemi qui s'était prestement retourné. Il n'attendit pas qu'elle eût repris son équilibre et lui porta un coup si violent que, bien qu'elle réussit à le parer, sa rapière argentée lui fut arrachée des mains et vola à dix pas avant de se planter tout droit dans un rocher. Vertu, pour sa part, en était

maintenant réduite à gésir à terre, le dos enfoncé dans le sol granuleux et brûlant, l'âme emplie d'horreur. L'immense paladin était au-dessus d'elle, brandissant son épée pour l'achever d'un coup formidable. Mais comment était-ce possible qu'elle meure ? Comment l'univers tolérerait-il une telle abomination ? Elle voulait vivre ! Elle ne pouvait pas périr ainsi, misérable, loin de sa patrie, écrasée sous les coups d'une brute ! Tout son être se révoltait sous l'effet combiné de la terreur et de la colère, tout son être refusait cette perspective insupportable. Quelque chose, soudain, céda dans les tréfonds de sa conscience, quelque chose qui, elle le savait, s'y trouvait enfoui depuis sa naissance.

De son cœur qui n'était plus qu'une pulsation douloureuse et incandescente jaillit une onde d'énergie qui se propagea à toute vitesse le long de son bras droit, qu'elle avait tendu par réflexe en guise de futile protection. Mais ce n'était plus la pitié qu'elle implorait, c'était la puissance élémentaire qui l'entourait, la plus ancienne des magies, la pure et brillante énergie de la nature qui, débordant de son corps comme une marée ardente, jaillit soudain en un réseau d'éclairs d'un noir aveuglant. L'épée d'Arcimboldo, qu'il commençait à abaisser pour achever sa besogne, fut arrêtée net dans sa course, arrachée de ses mains et envoyée elle aussi au loin. Stupéfait l'espace d'un instant, l'homme incrédule resta suspendu, les mains ouvertes, puis fit mine de se pencher vers Vertu pour l'embrasser en une mortelle étreinte. Sa force était plus que suffisante pour briser l'échine d'une femme en une seconde, mais il n'eut pas le loisir d'atteindre sa proie : l'énergie dévorante secouait encore de spasmes le corps frêle de Vertu, avec une telle force qu'elle émit deuxième lacis d'éclairs encore plus puissants que les précédents et qui, cette fois, frappèrent directement son ennemi à la poitrine. Crucifié de douleur, il s'effondra en poussant les hurlements les plus pitoyables qu'il se puisse imaginer. Il se tordit par terre, tentant vainement d'échapper au déferlement de souffrance, et de longues secondes durant, Vertu tortura avec délice celui qui l'avait eue en son pouvoir. Elle savourait sa revanche avec une jubilation qui dépassait les fades sentiments que peuvent connaître les mortels ordinaires.

Puis, les hurlements se firent râles, avant de cesser. En un effort surhumain, reprenant le contrôle de lui-même, Arcimboldo venait d'invoquer la puissance de Naong en un contresort aussi improvisé qu'efficace : il se créa comme un bouclier mystique qui dévia de son corps les mortels éclairs de Vertu. Sentant soudain s'épuiser ses réserves, celle-ci cessa brutalement l'attaque. La situation avait peu évolué, si ce n'était que les deux adversaires avaient perdu leurs armes et épuisé leurs forces. Arcimboldo tenait difficilement debout, flageolant sur ses jambes, luttant pour conserver le contrôle de ses membres tandis que se dissipaient les douloureuses atteintes nerveuses qui le frappaient, et Vertu pour sa part n'était pas loin de l'exténuation. Elle eut soudain une idée.

— Tu veux toujours le gnomoncule ? demanda-t-elle alors.

— Toujours. (Elle nota cependant qu'il ne promettait plus la vie sauve.)

— Attends donc une seconde.

Elle plongea la main dans son pourpoint comme pour chercher quelque chose. Puis, son cœur se glaça. Elle chercha de l'autre côté. Blême, elle jeta un regard à Condeeza qui, en contrebas, se battait avec Gaspard. Elle revint à Arcimboldo, toujours immobile. Elle sortit alors un petit sac de cuir.

« Tiens, le voici. Va le chercher. »

Et elle le jeta de toutes ses forces en direction du lac de lave où, après une longue parabole, il finit par s'abîmer et se consumer en un éclair incandescent.

« Non ! » hurla le sicaire en faisant deux pas en direction du centre du volcan. C'est alors qu'il quitta Vertu des yeux pour la première fois. D'un geste parfaitement coulé, destiné à ne pas éveiller prématurément l'attention de son ennemi, elle lança la dague qu'elle avait gardée en main gauche, une dague qui partit avec la très sûre trajectoire que confèrent des heures d'entraînement avant de trouver la gorge d'Arcimboldo. Le cri s'éteignit. Il ôta convulsivement la lame de son cou, et fit plusieurs pas en direction de Vertu, dans le but de l'emporter avec lui dans la mort. Vertu n'eut qu'à se tenir à distance, et en quelques instants, la dague, en effet, avait instillé un venin dont les siècles n'avaient nullement atténué la virulence. Le temps fit son œuvre, et bientôt la victoire fut sienne.

Mais à cet instant, bien peu lui importait.

IV.12 Le duel qu'eut Condeeza avec Gaspard

Condeeza connaissait trop son adversaire pour se faire des illusions sur ses chances. Elle songea un instant qu'elle aurait dû troquer la bâtarde pour une rapière, à la manière de Vertu, ce qui lui aurait conféré un avantage en matière de vitesse, ou au moins, se munir de l'un de ces larges boucliers qui lui avaient toujours semblé constituer une muraille efficace. Néanmoins, les rares fois où elle avait tiré le fer, elle l'avait fait dans cet attirail, une lame nue pour toute protection et pour tout moyen offensif ; aurait-il été raisonnable de changer de politique ? Elle rejeta soudain ces considérations improductives avec mépris, et considéra attentivement celui qui s'avançait vers elle. C'était un conquérant, un combattant aguerri. Il montait au combat avec la double assurance que lui conféraient l'habitude et la certitude d'être, tout simplement, plus fort que son ennemie. Elle chercha fébrilement un signe qui trahirait une faiblesse, une blessure qu'il chercherait à cacher, un point vulnérable dans l'armure ou un quelconque élément du terrain qu'elle pourrait tourner à son avantage.

Arrivé à quinze pas, l'homme tira son arme. Condeeza reconnut avec un pincement au cœur l'épée bâtarde qui l'avait si bien servie. Une vague de ressentiment la submergea alors, à sa grande surprise. Elle s'écria :

« Eh, Gaspard, ton lacet est défait ! »

Il s'immobilisa, fit mine de baisser les yeux une demi seconde, puis se ravisa, se souvenant qu'il était chaussé de bottes. Il pencha la tête de côté, prit un air navré et fit une moue désapprobatrice.

— Ça ne coûte rien d'essayer. En garde, mon ami, finissons-en.

— Ne préfères-tu pas te rendre ? L'affaire serait plus vite réglée.

— Promettrais-tu de me laisser la vie sauve ?

— Bien sûr que non, j'ai reçu l'ordre de ramener ta tête au seigneur Pegod. Toutefois, si tu t'agenouilles et courbes l'échine, je m'exécuterai avec promptitude. Parce que je t'aime bien, tu sais.

— Arrête, tu vas me faire rougir.

— Tu sais très bien que tu n'as aucune chance contre moi, ça t'épargnerait des peines inutiles.

— La vie est une suite de peines inutiles, mais sois heureux, c'est la tienne qui prendra fin ce soir. Je serais bien sotte de te donner ma vie, car aucun combat n'est perdu d'avance. Songe à ton ami Markart, trois battements de cœur ne s'étaient pas écoulés entre le moment où il s'est vu victorieux et celui où ma lame a pénétré dans sa bouche jusqu'à la cervelle.

— Markart. . . Il ne brillait pas par l'intelligence. Et puis, ta lame, elle est maintenant entre mes mains. Sais-tu seulement à quel point il s'agit d'une arme remarquable ?

— Non.

— Surviv à mon premier assaut, et je t'en toucherai deux mots.

Le fait est que pour un vil assassin, il ne manquait pas d'un certain panache. Il feignit une attaque sur la droite, puis au moment où il aurait dû armer son coup, se présenta dans l'axe et se fendit avec une telle rapidité et une telle allonge qu'il aurait pourfendu n'importe quel escrimeur classique. Par bonheur pour elle, Condeezza n'avait jamais fréquenté les salles d'escrime, aussi la feinte qui aurait perdu de bien meilleurs qu'elle lui passa totalement au-dessus de la tête. Elle fit un simple pas de côté, profitant du poids de son épée pour prendre appui sur elle, puis répliqua d'un coup horizontal brouillon, suivi aussitôt d'un revers qui força Gaspard à se dégager. Elle allait pour poursuivre son avantage quand, d'instinct, elle devina que la posture de son adversaire n'était pas naturelle. C'était, là encore, une feinte destinée à la cueillir par surprise alors qu'elle serait occupée à faire un pas. Stupéfaite, elle s'aperçut que par quelque sens mystérieux, elle venait d'anticiper le coup de son adversaire. Naong, en fin de compte, lui était-il favorable ? Elle esquissa le pas attendu mais, d'un coup de rein, plongea son épée dans la trajectoire de l'autre. L'intention était bonne, mais elle s'aperçut qu'elle n'avait pas la force requise pour tenter des parades contre un tel adversaire. La violence du coup la fit trébucher, néanmoins, elle s'accrocha à la poignée de son arme comme un marin tombé à la mer s'accroche au cordage lancé par un camarade. Elle tenta de prendre du champ, mais Gaspard la suivit et lui porta un second coup, encore plus terrible. Elle parvint une nouvelle fois à le parer, et maintenant qu'elle savait à quoi s'en tenir, elle anticipait le choc formidable du fer contre le fer, remontant le long des os de ses bras pour résonner jusque dans son crâne. Elle avait une légère ouverture, une fraction de seconde bien trop courte pour porter un coup d'épée, mais suffisant pour qu'elle se déhanche douloureusement, en un de ces mouvements que les hommes sont peu nombreux à pouvoir réaliser sans s'arracher les adducteurs. Elle porta ainsi un coup de pied de côté qui avait largement perdu de sa force lorsqu'il toucha Gaspard au mollet, mais qui le força à rompre le combat. Elle prit elle aussi quelques mètres, et eut le loisir de reprendre un peu son souffle.

— Alors, cette épée ?

— Tu as bien mérité que je t'en parle, en effet, acquiesça Gaspard. Elle est bien vieille, sais-tu cela ? Elle remonte à la fin du Cycle de Sang.

— Tant que ça ?

— Peut-être en as-tu entendu parler, car elle a acquis quelque renommée au cours des siècles, son nom est Sandjira.

— J'avoue mon ignorance.

— Il est vrai que son histoire n'est contée qu'à mi-voix, de mage noir à prêtre maléfique, de peur d'attirer par trop l'attention des dieux du Bien. Et parmi ceux qui ont entendu la légende, peu savent qu'elle est autre chose qu'une légende. On ignore tout de celui qui l'a forgée, mais on sait qui lui a lié les sombres sortilèges qui lui donnent sa puissance. Ce nécromant n'était autre que le Seigneur du Mal, l'Ombre du Monde, Skelos le Tyran !

— En d'autres circonstances, je t'aurais traité de fou, mais après ce que j'ai vu sous cette montagne, je veux bien accorder quelque crédit à ce que tu me racontes. Toutefois, je n'ai pas eu l'impression que cette épée était si puissante.

— Elle l'est pourtant, et en voici la raison : lors des ultimes batailles entre la Horde Sanglante et les conjurés de Baz'Haldjet, qui virent basculer le rapport des forces en sa défaveur, Skelos

sentit sa fin approcher. Il décida alors de forger quatre armes indestructibles et redoutables, en utilisant pour ce faire la plus grande partie de ses pouvoirs. Il y mit ainsi au monde un bouclier qu'il garda pour son usage personnel, une hache et un bâton de mage qu'il confia à deux de ses généraux, et cette épée, Sandjira, qu'il donna à Sikumvar, un autre de ses fidèles lieutenants. Ce faisant, Skelos scella sa perte, car il mit tant de son pouvoir dans ces armes qu'il s'en trouva affaibli.

— Mais ces armes ont été brisées, dit-on, lors de l'ultime bataille.

— Pas tout à fait. D'après la légende, les deux généraux de Skelos, Shogurda et Alizabel, eurent une querelle et, se livrant bataille l'un à l'autre, brisèrent chacun son arme indestructible sur celle de l'autre, ceci se déroula avant l'ultime bataille. Puis, Straasha sacrifia sa propre vie et celle de ses enfants – sauf un – pour accoucher d'une arme encore plus terrible.

— Diersun !

— C'est cela, Diersun, la lance qui traversa l'égide de Skelos et mit fin à sa misérable existence. On ignore ce qu'il est advenu de Sikumvar après la défaite de son maître, il n'a pas participé aux ultimes combats. Mais on sait que son épée a survécu au Tyran, glissant entre deux eaux sous les flots de l'histoire, tapie, attendant son heure. La voici, aujourd'hui, dans ma main. Bientôt, elle rejoindra l'autel de Naong, pour y être adorée comme le symbole de la dévotion que nous consacrons à notre Seigneur.

— Alléluia ! Mais pour t'avoir combattu pas plus tard qu'il y a deux minutes, je n'ai pas eu l'impression qu'elle était si puissante. J'ai livré quelques batailles grâce à elle, c'est une bonne arme, j'en conviens, et il est probable qu'elle ait des propriétés magiques, mais il ne m'a pas semblé qu'elle recelait une fraction quelconque du pouvoir de Skelos.

— Il est dit que seul un être à l'âme vile, souillée par le pêché et irrémédiablement damnée peut en éveiller toute la puissance. Et même si je suis loin d'être un saint, je ne suis qu'un homme, et il me reste encore bien du chemin à faire sur la voie du Mal pour arriver à un tel état. Je ne suis d'ailleurs pas pressé d'y arriver. Toujours est-il, et tu as raison de le souligner, que Sandjira, même assoupie, reste une très belle arme.

— Et maintenant que je sais tout ça, je n'en aurai que plus de plaisir à l'arracher à tes doigts crispés par la rigidité cadavérique. En garde !

Bien qu'elle n'en eût jamais rien laissé paraître, Condeeza avait toujours pris soin d'exercer son corps, jugeant que dans la profession qui avait été la sienne, un physique raisonnablement solide pouvait la sortir de bien des situations dangereuses. Ces exercices prenaient tout leur sens depuis qu'elle avait quitté la vie galante pour embrasser le métier des armes, en particulier en raison de l'arme de prédilection qu'elle s'était trouvée, et qui était bien lourde. Cependant, après s'être exercée durement à son maniement et avoir dû compter dessus pour sa survie, elle s'était découvert une force suffisante pour l'utiliser efficacement, employant toutefois un style peu orthodoxe. Elle maniait la plupart du temps son épée à deux mains afin d'économiser son souffle, puis lorsque venait l'occasion de placer une botte, dégageait l'une de ses mains – peu importait laquelle – et profitait de l'allonge supplémentaire pour surprendre l'ennemi. Sa souplesse n'égalait pas celle de Vertu, mais elle était supérieure à celle de quasiment tous les hommes d'armes, une espèce encombrée d'épaisses musculatures et de squelettes massifs. Elle utilisait son avantage, ainsi que sa légèreté, pour prendre appui sur le fer lourd à la forte inertie et, en une sorte de ballet déconcertant, se déplacer de façon à dérouter un adversaire habitué à un style de combat plus conventionnel. C'est ainsi que, malgré des qualités physiques qui restaient inférieures à celles d'un guerrier professionnel et une technique qui aurait mérité quelques mois d'entraînement intensif pour devenir décente, l'imprévisibilité de ses attaques

en faisait un adversaire dangereux.

Malheureusement pour elle, Gaspard semblait en avoir parfaitement conscience, et ne portait que des attaques prudentes, qui à chaque fois la forçaient soit à reculer, soit à parer, soit à esquiver. L'homme était, pour sa part, parfaitement à l'aise à l'épée, économisait ses mouvements et se préparait pour un combat long. Il allait l'épuiser ! Elle comprit rapidement que les assauts de Gaspard n'avaient pas pour objet de la pourfendre, mais de la fatiguer jusqu'à ce qu'elle perde son habileté ; alors seulement, il l'achèverait. Comment contrer cette stratégie ? Elle n'avait pas le choix, elle devait provoquer l'ouverture, prendre elle-même le risque.

Sur un assaut de son adversaire, elle décela une feinte et, à la surprise de celui-ci, s'y laissa prendre. Entraîné par l'habitude qu'il avait de ces enchaînements, Gaspard tenta de tirer avantage de son subterfuge en portant un large coup de faux pour trancher les jarrets de Condeezza. Mais avec hardiesse, celle-ci s'était jetée contre lui, déviant le coup de son épée tenue en main gauche tandis qu'elle portait un direct à la face casquée du spadassin de sa main droite gantée de fer. La force du coup les surprit tous deux, et l'impact du métal contre le métal manqua d'assommer le guerrier Naong, qui jura, trébucha et recula de trois pas. Condeezza était toujours sur lui. Comme un requin ayant goûté au sang, elle était maintenant hors de tout contrôle, hors de toute logique, seul parlait en elle l'instinct sauvage de ses ancêtres qui, dans les jungles du lointain midi, avaient combattu le lion et le rhinocéros pour prouver leur qualité d'homme. Animée d'une rare fureur destructrice, elle bûcheronnait Gaspard avec tant de hargne que celui-ci n'avait pas le temps de riposter, tout juste celui de parer les chocs monstrueux qu'il recevait, et encore était-ce de plus en plus difficile. Étourdi par les impacts multiples, ses forces l'abandonnaient maintenant, il se résolut donc à employer les moyens déloyaux que réprouvait le Code de la Griffes Noire en ces duels opposant entre eux les paladins de Naong. Mais avait-il le choix ?

Il porta au cœur sa main gauche, et sembla en arracher douloureusement une chose palpitante, diffuse, noire comme l'enfer, une chose hideuse qui se cramponnait encore à sa personne par de longs filaments. Interdite, Condeezza cessa un instant son attaque, ne sachant quel parti prendre. Lorsqu'elle comprit qu'elle allait être la victime de quelque diablerie, elle voulut frapper préventivement son ennemi ; il était déjà trop tard. Gaspard jeta la chose palpitante sur elle, une matière plus gluante que la poix la plus épaisse, une matière qui n'était ni solide, ni liquide, ni gazeuse, mais qui avait relevait des trois états à la fois. Une matière qui s'enroula en une demi-seconde autour de ses membres, de sa bouche, de son torse, pour la clouer au sol. Puis, la elle se sentit bue, vidée, absorbée par ce qui était peut-être vivant, peut-être pas. Ses forces la fuirent, son esprit s'embruma, sa main lâcha son arme. Ne pouvant plus se tenir debout, elle dut s'agenouiller, haletante, et ce fut le plus douloureux. Enfin, l'horrible contact, glacial, de la chose noire se dissipa, la laissant aussi dépourvue de forces qu'un nourrisson. Mais même réduite à cette extrémité, et tandis que lentement, Gaspard venait à sa rencontre, soulevant Sandjira au-dessus de sa tête, même percluse de douleurs et l'esprit troublé par sa faiblesse extrême, elle ne pouvait se résoudre à accepter la mort.

« Tu m'as donné plus de mal que je ne l'aurais cru, femme. Tu t'es battue avec honneur, je rapporterai ta tête avec fierté au Temple. »

Mais elle n'écoutait pas le bavardage de son ennemi. Quelque chose avait attiré son attention. Quelque chose qui flottait au-dessus d'eux, sombre, menaçant, et beau à la fois, quelque chose que Gaspard n'avait pas perçu. Un voile obscur nimbait la lame de Sandjira, dressée au ciel. À Condeezza soudain, le temps parut alors se suspendre. Ce qui était confus devint limpide. L'impossible devint évidence. Lentement, l'épée s'inclina. Elle trouva quelque force enfouie

au fond d'elle-même pour se redresser, tendre les mains comme en prière vers ce fer qui descendait contre elle. Tous les escrimeurs savent que réussir un tel coup est impossible : on ne peut bloquer une lame d'acier à mains nues, tout juste peut-on, si l'on a le timing diablement précis, se faire taillader les paumes avant de se faire fendre le crâne. Ce que fit Condeeza était d'une totale stupidité. Pourtant, Sandjira fut bloquée en pleine course, comme prise dans un étau. Elle se releva alors, comme portée par quelque force mystérieuse, et souleva sans peine l'épée que Gaspard, incrédule, tentait encore d'abaisser vers elle en pesant de tout son poids. Elle la lui arracha des mains en tirant d'un geste sec. D'un mouvement aussi rapide que le lui permettait sa constitution, il se précipita alors vers l'épée que Condeeza avait lâchée quelques secondes plus tôt, roula et se redressa ; ils avaient maintenant interverti leurs armes. Alors seulement il se retourna pour considérer son adversaire.

Pouvait-on changer à ce point en quelques instants ? Alors qu'elle avait été aux frontières de la mort, Condeeza avait retrouvé toute sa vitalité, et bien plus encore. Il ne l'avait jamais vue ainsi, légère, gracieuse, tenant Sandjira dans sa main gauche, la pointe de la lame traînant négligemment à terre tandis qu'elle marchait à sa rencontre. Et les yeux de la Reine Noire étaient maintenant emplis d'une joie obscène tandis que se peignait sur son visage un sourire atroce.

Alors, Gaspard connut la peur. Non pas seulement la peur de mourir qui lui était familière, car il ne s'était jamais attendu à périr dans son lit après une longue vieillesse, mais la terreur sacrée qu'inspirait ces magies impies issues du fond des temps, de ces légendes que l'on croit inventées et dont on découvre un jour qu'elles étaient le reflet d'une réalité tragique. Puis, avec un courage digne d'un héros de jadis, il prit le parti de rencontrer son destin. Il brandit son épée et se lança dans un assaut frontal désespéré. Dans un même mouvement, elle para, se retourna, et d'un coup venant de bas en haut, le frappa mortellement à la poitrine, éventrant sa cuirasse et manquant de le couper en deux.

Si grande était sa joie que la Reine Noire ne ressentait pas même la fatigue de ce combat éprouvant. Elle n'osa rire de peur de troubler le plaisir intense qu'elle prenait à la situation, rien n'aurait pu la rendre plus heureuse que de contempler devant elle le cadavre de son ennemi, encore agité par les soubresauts de l'agonie, tandis que dans sa main palpait l'arme si convoitée. Que pouvait-elle souhaiter de plus dans la vie ?

Elle vit alors que le combat l'avait rapprochée de l'entrée de la caverne où Vertu et elle avaient soupçonné que se trouvait la troisième clé.

Ah oui, il y avait aussi cette histoire de clé.

Elle porta la main sous son plastron, pour y sentir le contact des deux clés en sa possession. Qu'était-ce ? Elles n'y étaient pas ! Les avaient-elles perdues dans la fureur du combat ? Elle avait pourtant la certitude de les avoir pourtant correctement assujetties à sa chemise, pour éviter de tels incidents. Elle ne voyait nulle part autour d'elle le petit paquet d'étoffe magique. Avait-il glissé quelque part ? Fébrilement, elle se mit à chercher sur elle.

Ou alors, lui avait-on volé.

Mais qui ?

La réponse coulait de source, quelle maîtresse-voleuse l'avait donc embrassée, quelques minutes plus tôt ?

Alors, elle s'avança sans se retourner vers la grotte. Il y avait une solide porte de bronze pour en barrer l'entrée, haute comme trois hommes et dont les deux vantaux s'ornaient de

scènes mythologiques absconses encadrées de bordures imitant les écailles d'un dragon. Bien des rois d'occidents auraient été fiers d'avoir une telle porte pour marquer l'entrée de leur palais. Sans égard pour leur valeur artistique, Condeeza sabra les gonds de son épée, jusqu'à voir les lourds panneaux s'écrouler dans la poussière en un fracassant coup de tonnerre qui fit trembler le volcan sur ses bases.

— Alors, ton combat ? demanda alors Vertu, qui s'était faufilée derrière la Reine Noire.

— Rien de spécial à en dire, j'ai combattu, j'ai vaincu. Et toi ?

— Trop facile. Il n'y a rien dans cette grotte ?

— Il n'y a rien, si ce n'est cette misérable pierre d'autel.

Se tenant à l'écart l'une de l'autre, elles s'enfoncèrent dans l'obscurité de la petite grotte, encadrant cette pauvre pierre dressée. Une main malhabile en avait buriné le mauvais calcaire pour en décorer les cinq faces visibles de spirales, d'yeux stylisés, de têtes de buffles. À son sommet étaient disposés les fragments de la coquille brisée d'un gros œuf noir et veiné d'argent. Il n'y avait pas trace de clé.

— Ah ! s'emporta Condeeza. Mais qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

— Je pensais que tu pourrais me l'expliquer. Après tout, tu es arrivée ici avant moi.

— De quoi parles-tu ?

— Je me disais que puisque tu as réussi à me dérober mon bien sur moi, tu dois bien être capable d'escamoter une clé vite fait.

— Quoi ? Alors là, tu ne manques pas d'air, Vertu Lancyent ! Non seulement tu me voles mais en plus, tu m'accuses ! Mais je ne suis pas une quelconque tire-laine, moi !

Elle tendit en direction de Vertu la puissante lame vibrante d'énergie maléfique.

« Rends-moi mes clés, Vertu, ou ton prochain larcin, tu le commettras sur un démon des enfers ! »

Vertu recula jusqu'à l'entrée de la grotte.

— De quoi parles-tu ? C'est toi qui m'as volé le dispositif localisateur !

— Foutaise, je n'ai que faire de ton bibelot. Rends-moi mes clés tout de suite et cesse de m'embrouiller avec tes belles paroles.

— Ça peut durer longtemps comme ça. Mais j'y songe, et si nous avons été toutes deux victimes d'un vol ?

— Qui donc ? Oh, tu penses à Dizuiteurtrente ?

— Oui, je pense à ce petit serpent. Il a la compétence requise, et en outre, il a eu l'occasion. Souviens-toi, il m'a étreinte dans le tombeau de Skelos. T'a-t-il approchée, toi aussi ?

— C'est possible, en effet. Oui, tes mots ont l'accent de vérité. Ou alors, tu mens comme tu respire.

— À moins que ça ne soit toi.

— Je crois que tu mens. Car Dizuiteurtrente n'est pas idiot, sans la troisième clé, il ne sert à rien d'avoir les deux autres. C'est absurde. Tu essaies de m'avoir avec tes belles paroles, et je ne t'en veux pas, car tu sais que je te suis supérieure, et il ne te reste donc que l'esbroufe pour m'avoir. Allez, donne ces clés et nous serons quittes.

— Nous sommes de force égale, Condeeza. Le résultat de notre confrontation n'est donc pas écrit d'avance.

— Je possède Sandjira, l'épée forgée par Skelos. Même si ton épée t'a permis de vaincre Arcimboldo, elle n'est pas de taille à lutter. Tu ferais mieux de te rendre.

— Sandjira, dis-tu ? L'épée de Skelos ?

— Précisément. Je puis sentir sa puissance, son incroyable ancienneté, la malignité qui en émane, je puis en témoigner, c'est bien une relique de Skelos.

— Dans ce cas, tu as raison, ces armes ne me serviront à rien.

Vertu jeta à terre sa gauchère et sa rapière, encore tachées du sang d'Arcimboldo.

— Tu te rends ? J'ai peine à le croire venant de ta part. N'est-ce pas plutôt une ruse ?

— Non, je prends juste une arme plus appropriée à la circonstance. Sais-tu ce qu'est ceci ?

Elle avait tiré de sa poche le cristal bleu et pointu, qu'elle tenait comme un poignard.

— Je sais que ce ne sont pas mes clés. Rends-moi mes clés.

— Tiens, je pense que ça s'utilise comme ça. . . Voici à quoi ça ressemble une fois déployé !

Et en un éclair aveuglant, Vertu fut environnée tout entière d'une aura de puissance bleutée et, dans une note cristalline de triomphe, s'éleva un instant au ciel. Lorsqu'elle redescendit, son bras droit était entièrement recouvert d'une carapace de givre cristallin, tandis que dans sa main, elle serrait fermement le manche d'une arme tenant à la fois de la lance et de la hallebarde, tout entière de cristal.

— Diersun ! s'exclama Condeezza.

— Tu l'as reconnue ? C'est bien la lance de Shimil. Je te déconseille de m'approcher, Condeezza Gowan, car pour cette arme qui a occis le grand Skelos, tu n'es rien, tu n'es que poussière dans le vent.

— Où l'as-tu trouvée ?

— Là même où Shimil l'avait laissée.

L'une comme l'autre impressionnées par ce qui était en train de se passer, elles restèrent coites, caressées un instant par l'idée de tout laisser tomber et de rentrer chacune dans ses foyers.

— Ah ah ah. . . c'est grotesque. Au fond, au diable ces clés et ces gnomons ridicules. Ce n'est pas de ça qu'il est question, n'est-ce pas ?

— Tu crois que c'est inévitable ?

— Comme tu l'as dit un jour, le destin, tous ces trucs. . .

— Ce sont deux armes puissantes. Qu'arrivera-t-il à l'univers si nous nous battons ?

— L'univers, comment on s'en fout !

— Adieu, Dizzie.

— Adieu, Vertu.

La terre trembla, de brusques remous agitèrent le centre du lac de lave, et dans les cieux, les nuées zébrées d'éclairs s'amoncelèrent, obscurcissant une dernière fois le soleil qui jamais plus ne paraîtrait en ces lieux. Leurs deux visages étaient également envahis de larmes lorsqu'elles se mirent en garde.

IV.13 La Chambre de l'Épée

L'homme s'avancait dans la nuit avec l'assurance de celui qui a déjà parcouru le chemin cent fois. À la clarté des étoiles, les yeux acérés de Dizuiteurtrente n'avaient aucune peine à détailler sa silhouette râblée, ses bras nus et noueux émergeant de son débardeur, sa face énergique de barbu dans la force de l'âge. Avec son large ceinturon, son pantalon ample et ses grosses bottes de cuir, il avait tout du brave paysan ; sans doute ce gaillard avait-il du succès auprès des filles lors des kermesses locales, peut-être était-ce « l'homme fort » du village, celui

qu'on surnommait « bras d'acier », ou un truc comme ça. Notre voleur était réduit à formuler des hypothèses quant à la présence de cet individu rustique en ce lieu reculé, à cette heure de la nuit. Peut-être était-ce un amateur d'astronomie, un de ces amoureux de la nature qui, lorsque la nuit s'annonce douce, ne résistent pas au plaisir d'un somme à la belle étoile. Ou bien était-il en chemin pour rejoindre quelque amante, dans un autre village, pour un petit rendez-vous crapuleux alors que femme légitime et sourcilleux époux étaient occupés ailleurs ? L'homme s'arrêta au bord du lac et se campa solidement face aux flots. Les mains sur les hanches, il contempla longuement le paysage tout en dégradé d'ombres et d'obscurité profonde qui s'étalait devant ses yeux. Le noir recèle bien des nuances pour qui sait les y trouver. Il s'accroupit alors, et à plusieurs reprises, remplit sa main d'eau avant de la porter à ses lèvres. Sa soif étanchée, il se releva lourdement, poussa un soupir, secoua énergiquement ses mains et bâilla à se décrocher la mâchoire. Puis, il se retourna droit dans la direction de Dizuiteurtrente, et s'exclama :

« Bon, je crois qu'il est temps d'y aller, l'ami. »

Notre héros avait été particulièrement attentif à ses cours de furtivité du professeur Pala, à l'académie Venne des Gars Futés. Il savait donc qu'il était parfaitement silencieux, totalement immobile et que, dans compte tenu des conditions d'illumination, même un jaguar serait passé à côté de lui sans le voir. Comment donc ce type pouvait-il savoir où il était ?

— Allez, sors de ton trou, on a du travail.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Mais si. Tu as tout ce qu'il faut sur toi, non ?

C'était donc ça. Mais qui pouvait être au courant ? Sans savoir pourquoi, Dizuiteurtrente sortit de sa besace un petit paquet d'étoffe veloutée dans les plis duquel il avait dissimulé quelques menus bijoux, plusieurs armes, deux fioles de poison, le gnomoncule dérobé à Vertu, les deux clés volées à Condeezza, et la troisième clé, qu'il avait découverte par hasard dans la grande salle au trésor. Il avait tout ce qu'il fallait, en effet. Mais pourquoi avait-il tant attendu, tant hésité ? En raison de son indécision, c'était l'univers tout entier qui était maintenant en péril !

— Ainsi, vous convoitez Avogadro ?

— Convoiter, convoiter... Vous autres aventuriers, vous employez des grands mots pour parler de choses simples. Je souhaite la mettre au jour, après tant de siècles.

— Êtes-vous... êtes-vous Palimon, ou bien le Destructeur ?

— Une chose est certaine, je ne suis pas Palimon. Ce pauvre Palimon est occupé ailleurs, à l'heure qu'il est. Le Destructeur... Oui, c'est un des noms qu'on m'a donnés. Même s'il ne me plaît guère.

— Vous l'avouez !

— Pourquoi le cacher ? Mais c'est vrai, c'est un nom peu flatteur, ah ah ah ! Comme si je n'avais fait que détruire.

— Ce n'est pas le cas ?

— Bien sûr que non. Tiens, à ton avis, qui a créé l'univers ?

— Ce sont les Dieux, voyons, tout le monde sait ça.

— Admettons. Et les Dieux, qui les a créés ?

— Les Dieux Anciens.

— Et avant les Dieux Anciens, il y avait...

— Les Dieux Aînés.

— Et avant ?

- Les Dieux Très Aînés, tel qu'il est dit dans les Tablettes de Skelos.
- Qui furent engendrés par...
- Les Dieux Encore Plus Aînés Que Ça.
- Lesquels en leurs temps naquirent...
- Des Dieux Très Aînés Vachement Vieux et Complètement Croulants qui Errent en Bavant et en Bredouillant des Radotages Sans Fin dans les Couloirs du Céleste Hospice.
- Ouais. Et avant, il y eut...
- D'Après les Dernières Théories Ce Sont Deux Membranes Légèrement Ridées Immergées Dans Un Hyperspace À Onze Dimensions Qui Sont Entrées En Collision Et Ont Créé L'Univers Dans Une Gigantesque Explosion.
- OK, tu connais bien ta leçon. Bon, ben tout ça, c'est des conneries.
- Ah oui ?
- C'est moi qui ai créé l'univers. Je suis l'Alpha et l'Omega, je suis le créateur de toute chose, je suis le Verbe, je suis l'Incréé, je suis le dieu de tes pères. Tu peux m'appeler « Souffle Divin », ou bien « Tout Puissant », mais puisqu'on est entre nous, tu peux m'appeler par mon vrai nom, c'est Chuck.
- Chuck ?
- Chuck Norris, pour être précis.

Condeezza jaillit de la grotte en hurlant de rage, son épée vrombissante décrivit une arabesque qui devait plus à la calligraphie qu'à l'escrime, une série de courbes brusquement interrompues que Vertu para du manche de sa lance. À l'instant précis du contact résonna une note fracassante, apocalyptique, comme si l'univers lui-même tremblait sur ses bases. Le choc fut si violent que de plus robustes guerriers se seraient effondrés, les os brisés, toutefois, possédées qu'elles étaient par leurs armes respectives, Vertu et Condeezza poursuivirent sans interrompre l'échange. Condeezza tenta une volte audacieuse suivie d'un coup gracieux, qui ne rencontra que du vent. Vertu riposta en harponnant son amante maléfique, qui se déroba avant de se retourner, portant un coup oblique qui rencontra le large fer de Diersun. Parant une contre-attaque, elle avança pour décapiter Vertu, qui l'en empêcha au dernier moment en s'abritant de son épaulière de cristal, avant de riposter d'hypnotiques moulinets de lance qui obligèrent son adversaire à reculer, sans toutefois rompre sa garde offensive. Accroupie, prête à bondir, la Reine Noire attendait que sa partenaire, campée droit sur ses jambes, lui offre une ouverture. C'était une danse plus qu'une lutte, mais à chaque impact, il émanait des deux combattantes des ondes de choc si puissantes qu'elles faisaient voler les cailloux dans un rayon de dix pas. Les lourdes nuées assemblées, assombrissant le ciel d'un morne et précoce crépuscule, tourbillonnaient maintenant dans une folle sarabande qui faisait écho à l'affrontement des furies. L'astre du jour avait renoncé à briller, mais c'était le lac qui avait pris le relais, projetant à des douzaines de pas de hauteur des fontaines de lave rouge sang. Parfois, un éclair géant zébrait les cieus, figeant la scène dans un instantané dantesque avant que ne reprenne la sinistre ronde des armes. À chaque coup paré ou évité, la rage des deux participantes augmentait, leur déchirant les entrailles d'une brûlante amertume. Il fallait plus de puissance, toujours plus. Il était inconcevable de perdre.

Mais à mesure que le combat se prolongeait, la soif de vaincre faisait place à un instinct commun aux deux femmes, plus puissant encore : le besoin irréprouvable d'anéantir l'ennemi. Le besoin de plonger sa lame dans son corps, de lire les affres de l'agonie dans ses yeux, la pulsion de mort. Et tandis que progressait dans leurs esprits cette funeste inclination, elles se prirent à oublier le désir qu'elles avaient de vaincre pour elles-mêmes, le désir de vivre.

Elles abandonnèrent leurs vies derrière elles, et oubliant tout souci de se protéger, se livrèrent des assauts si furieux que, s'ils en avaient été témoins, même les soldats les plus aguerris en auraient été épouvantés. Des assauts dont la violence dépassa bientôt toute mesure. Dans un vacarme de cauchemar, elles se déplaçaient à une vitesse stupéfiante, portant à une cadence stroboscopique des bottes impossibles, des coups à fendre en deux une forteresse. Tantôt Vertu prenait le dessus, et Condeezza aussitôt accédait à un niveau supérieur d'habileté pour briser son étreinte, la repousser et la mettre en difficulté. Alors à son tour, Vertu devait franchir en riant un nouveau palier de pouvoir pour contrer son ennemie.

Puisant sans réserve dans les forces naturelles et surnaturelles à leur disposition, elles invoquèrent bientôt les puissances de leurs dieux tutélaires, et c'est sur le plan astral tout autant que sur le plan matériel qu'elles croisèrent le fer. À bien des occasions, à bien des époques, les paladins de Naong avaient affronté les prêtres de Nyshra en d'impitoyables combats dont la férocité avait stupéfait les chroniqueurs les plus laconiques. Pourtant, il devint vite évident que tout autre chose était en jeu ce soir-là, dans les tréfonds du continent Occidental. Tant avaient enflé les pouvoirs des deux femmes qu'elles avaient commencé à absorber la puissance de leurs dieux. L'essence divine est chose bien différente de la condition mortelle, elle n'est pas définie aussi clairement ; à l'instar des océans terrestres, elle est fluide, sensible à des marées et à des tempêtes. Chose extraordinaire, Condeezza et Vertu, par la haine pure et abjecte qui les liait alliée à l'ancienne magie de leurs armes, avaient commencé à dévorer leurs propres dieux, à s'en approprier les attributs et les pouvoirs. Sans que les signes eussent empourpré les cieux, sans que les devins l'eussent annoncé, sans que les fleuves furieux fussent sortis de leurs lits ni que les anges eussent sonné les cors de l'apocalypse, les temps étaient venus, prématurément, de l'ultime affrontement entre Naong, Seigneur de la Tyrannie, et Nyshra, maîtresse du Chaos.

Et soudain, le flanc martyrisé du Pic du Diable lâcha dans un craquement assourdissant, se disloqua, glissa le long de la pente, emportant les deux guerrières en transe dans un déferlement de roc et de lave en fusion.

Pourtant, même ce cataclysme de dimension biblique n'était pas de nature mettre un terme à l'ultime combat de la race humaine.

Le pauvre Dizuiteurtrente se retrouvait maintenant en mauvaise posture, face à une créature qui le dépassait de fort loin en puissance. De toute évidence, seule la ruse lui permettrait d'en triompher. À moins bien sûr que l'homme qu'il avait en face de lui ne fût qu'un insensé très bien renseigné.

La ruse. Il n'en manquait pas, d'ordinaire. Mais là. . .

— Sire Tout Puissant, je te reconnais pour ce que tu es, le créateur de toutes choses, et je me prosterne humblement à tes pieds (il joignit le geste à la parole).

— Bien, excellente attitude, jeune homme. M'obéiras-tu ?

— En tout, mon maître. Parle, et j'obéirai.

— C'est sage. Alors, ouvre maintenant la Chambre de l'Épée.

— Est-ce bien ceci ? demanda-t-il en présentant le gnomoncule.

— C'est bien ça. Pose-le par terre et approche les clés.

— Comme ceci ? Ah, mais. . . les aiguilles tournent à toute vitesse !

— C'est ainsi. Laisse-les accélérer. Et maintenant, regarde attentivement. Ne vois-tu rien dans leur manège tourbillonnant ?

— Non, rien de spécial. Mais il fait sombre. Ah, attends, oui, je vois ce que c'est ! De minuscules

ombres se déplacent, elles tournent, elles tournent et se stabilisent.

— Attends un peu que la vitesse des aiguilles confine à l'infini... Voilà, nous y sommes.

— On dirait trois trous... bien sûr, les serrures.

— Qu'attends-tu ? Utilise les clés.

Dizuiteurtrente tenta de trouver un moyen de surseoir à la chose, mais il n'en trouva pas. Chuck Norris s'était approché et, accroupi, observait ce qu'il faisait avec une attention gourmande. Même sans les pouvoirs du Destructeur, de sa seule carrure, il aurait été impressionnant.

— Tu es vraiment le Destructeur ?

— Oui. Tu te mets à douter maintenant ? Tout à l'heure tu disais m'adorer et te prosterner...

— Non mais je me dis, pourquoi as-tu besoin de moi pour faire ça ? Si tu es vraiment le Destructeur, tu as largement les moyens de tout faire par toi-même non ?

— Tu as parfaitement raison, le Roi, je n'ai pas besoin de toi, et je peux le faire par moi-même. Donne-moi ces clés.

Il tendit sa main. Dizuiteurtrente hésita, puis lui tendit les clés. Il s'en empara, s'agenouilla et introduisit la première clé et la tourna. Une petite note cristalline jaillit dans la nuit, semblable au rire d'un enfant.

— Tu es sûr que tu ne veux pas en faire une ? Moi je dis ça, c'est parce que c'est un moment historique, ça ne se présente qu'une fois dans une vie.

— Non, ça va, je vais me contenter de regarder.

— Comme tu veux.

Il mit la seconde clé dans la seconde serrure. Lorsqu'il l'actionna, Dizuiteurtrente sursauta : il avait déjà vécu ce genre de situation à Baentcher lorsque, au cours d'un exercice, il avait dû se cacher en haut du beffroi de la rue Parnasse, et qu'il avait été surpris par le carillon de onze heures. Chuck brandissait maintenant l'ultime clé devant lui.

— C'est ta dernière chance d'écrire ton nom dans l'histoire, annonça Chuck Norris le Dieu Suprême. Je suis parfaitement capable de le faire par moi-même, mais je crois que ce serait mieux si toi, tu le faisais.

— Vraiment ? Pourquoi ?

— Les choses doivent être faites comme il faut. Tu comprendras, un jour.

— Ouais. Je vais te laisser faire, si tu veux bien.

— Ah, vraiment, ces mortels...

Avec un soupir fatigué, l'Alpha et l'Omega se pencha vers l'ultime orifice du gnomoncule.

— Non, attends, j'ai réfléchi. Je vais le faire.

— Ah, quand même.

Et c'est ainsi que Dizuiteurtrente Percemouche, fils de Quinzekilomètres Percemouche et de son épouse Quinzampères, née Fendumouton, ouvrit la Chambre de l'Épée.

Et à un demi-monde de là, dans un tourbillon de poussière, parmi les roches folles et sifflantes qui jaillissaient de toute part, la folle tarentelle de Vertu et Condeeza poursuivait son fatal crescendo. On aurait pu douter qu'il s'agissait vraiment d'un combat, tant les gestes de l'une et l'autre étaient parfaitement synchronisés. Pourtant, il n'y avait là aucune entente, rien qu'un enchaînement inéluctable de passes, de parades, de feintes ayant depuis longtemps dépassé toute notion d'escrime classique. Nul ne s'était jamais battu ainsi, nul ne le ferait jamais plus. Elles avaient toutes deux atteint la puissance ultime qu'un corps humain peut soutenir, ainsi que perfection technique du combat. Ou presque.

Car Condeezza fit une faute. Aussitôt, la sanction la frappa, Diersun perfora sans peine son armure martyrisée, puis son abdomen, tandis que Vertu, triomphante, poussait un cri de joie qui relevait plus du hululement animal que de l'humanité.

Mais, ivre de rage, Condeezza ne se laissa pas abattre pour autant. Empoignant d'une main le manche de cristal de Diersun, elle se l'enfonça profondément dans le corps et, ainsi, progressa en hoquetant le long de l'arme, jusqu'à être à portée de son ennemie. Le coup magistral de Sandjira fit voler en éclat l'épaulière de Vertu et fendit sa poitrine, libérant un flot de sang. Vertu, dans un réflexe, retira vivement la lance de Shimil, finissant de briser le corps de Condeezza.

Mais même ainsi mutilées, elles ne voulurent pas mourir. Il leur était odieux de concéder la victoire à l'autre. C'était inconcevable. Alors, chacune puisa dans les réserves de vitalité viscéralement chevillées à leurs âmes, elles puisèrent dans les forces de la nature, dans les énergies cosmiques, dans leurs armes invincibles. Elles se dépouillèrent de leurs chairs martyrisées, carbonisées, qui ne pouvaient plus soutenir l'afflux d'énergie. Elles s'en extirpèrent comme deux papillons de leurs chrysalides.

Et alors, pure énergie, évanescences, étincelantes, somptueuses, elles reprirent le combat avec une ardeur renouvelée.

IV.14 Histoire eschatologique

Le jour tomba rapidement, trop au goût de Toudot qui pressa le pas. Bien vite, des grondements sourds se mirent à résonner dans la forêt déliquescence. Qu'était-ce ? Le volcan, sans doute. . . Un arbre était tombé voici peu, dont la croissance végétale n'avait pas encore refermé la trouée ; il put ainsi jeter un œil au ciel, et vit que de sombres nuages tourbillonnaient au-dessus de lui à des vitesses surnaturelles. Une soudaine terreur s'empara de lui. Il savait être bien trop loin du Pic du Diable pour qu'une éruption le mît en danger, cependant, oubliant sa fatigue, il courut ventre à terre, ou en tout cas aussi vite que le lui permettait la nature accidentée du terrain, et c'est ainsi qu'il parvint jusqu'à la cabane de Pikrokol, hors d'haleine. Le shaman, lui aussi intrigué par les caprices du temps, était sorti sur le seuil de son logis pour observer le phénomène. Des éclairs violets zébraient maintenant la majestueuse voûte nuageuse en un flot quasi-continu de lumière. Dans la direction de la montagne de feu, on percevait maintenant un rougeoiement intermittent, évoquant l'industrie obstinée de quelque forge infernale. Mais le plus terrible était ce bruit, ce martèlement irrégulier mais incessant qui enflait à chaque seconde.

— Qu'est-ce donc ? demanda Pikrokol. Qu'as-tu découvert au Pic du Diable ? Qu'as-tu libéré ?

— Je ne sais, homme des bois, je ne sais. . .

Puis, médusés, les deux hommes virent s'élever au-dessus de la ligue des arbres deux formes serpentes titanesques enlacées en une mortelle étreinte, s'élançant dans les cieux, fendant les airs, la plus belle et la plus terrible chose que des hommes virent jamais de leurs yeux. Alors, Toudot comprit. Il posa la main sur l'épaule de son compagnon, et comme il n'y avait plus rien à faire, attendit que la mort les accueille.

La Chambre n'avait pas de dehors, uniquement un dedans. Elle n'apparut donc pas à Dizui-teurtrente, elle se contenta de l'aspirer, lui et son transcendant camarade. Il s'agissait d'un belvédère de l'albâtre le plus pur, d'un diamètre de douze pas environ, entourée de sept colonnes cannelées hautes chacune comme deux hommes. Elles soutenaient un cercle de pierre

qui ne présentait aucune jointure. Trois marches en descendaient. Au-delà des trois marches, il n'y avait rien. Le noir le plus absolu, le silence. Au centre de la Chambre, par terre, était posée une épée.

Une épée, ou l'idée d'une épée ? Car l'arme dépassait les sens de Dizuiteurtrente. À l'instar d'un élément de rêve, il ne pouvait en donner une description précise, il n'aurait pu dire s'il s'agissait d'une élégante rapière d'argent, d'un antique glaive de bronze, d'un espadon flamboyant de sainte magie ou d'un démon enfermé dans un fer noir aux barbelures grotesques. Tout ce qu'il pouvait dire, c'est que là se trouvait une épée. De toutes les propositions jamais posées au cours de l'histoire universelle, c'était celle-ci la plus vraie : là se trouvait une épée.

— Enfin, soupira Chuck. Eh bien, on peut dire qu'elle m'a fait cavalier celle-là.

— C'est elle ? Avogadro ?

— Exactement. L'arme ultime.

— Quels sont ses pouvoirs ?

— Oh, il n'y a rien de bien compliqué. Elle n'a ni conscience, ni don de la parole, ni malédiction ancestrale, rien de tous ces gadgets débiles. C'est juste une épée longue +N.

— +N ?

— C'est ça.

— Et ça fait combien, N ?

— $6,022 \cdot 10^{23}$. Au toucher et aux dégâts. Ah, et elle fait double dégâts contre les parløphones.

— C'est impressionnant.

— Je veux ! On peut fendre une étoile en deux avec ça.

— Je peux essayer ?

— Je ne pense pas que ce serait très prudent de ma part de te la laisser.

En l'espace d'un battement de cil, le Dieu Suprême s'empara de son épée avant de la glisser à sa ceinture. Tout était perdu.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Je te propose une petite pause. On va regarder ce qui se passe dehors, si tu veux bien. Comment fait-on déjà... Ah oui, c'est ici.

Chuck caressa la cannelure d'une colonne, et aussitôt, les ombres entourant le belvédère se dissipèrent quelque peu, dévoilant comme au travers d'un verre fumé le paysage qui les environnait.

— La chambre est réellement une construction remarquable, dit alors Chuck. Je ne suis pas certain que Xÿ ait réellement pris conscience de son véritable potentiel. L'utiliser comme un vulgaire coffre-fort... .

— Fascinant. À quoi sert-elle, alors ?

— C'est un observatoire. On peut, d'ici, apercevoir chaque point de l'univers, dans la plus grande sécurité. C'est aussi une inexpugnable forteresse à l'épreuve des pouvoirs des dieux – c'est sans doute pour cette raison qu'elle a rangé Avogadro ici. En tout cas, ça fait bien nos affaires, c'est en effet le meilleur poste pour observer ce qui va se passer.

— Et qu'est-ce qu'il y a à voir ?

— Le combat de tes amies. Ce pauvre Palimon croit encore que Vertu est mon élue, ma championne. Il soutient Condeeza autant qu'il le peut, pensant que la victoire de sa protégée assurera son triomphe, mais il ne s'est pas encore aperçu que notre lutte est achevée et que ma victoire est totale. Vraiment, ce pauvre garçon est irrécupérable.

— Et ton champion, c'est moi ? Mais pourquoi moi ?

— À l'origine, ma faveur est allée à Toudot, mais j'ai changé d'avis lorsque j'ai vu la manière

dont tu as compris la leçon de Vertu. Tu te souviens, quand tu lui as mis ton poing dans le bide.

— Ah oui. . .

— Tu m’as eu l’air d’être homme résolu et à l’esprit pratique développé. Et par la suite, je n’ai eu qu’à me féliciter de mon choix. Vertu n’était qu’un paravent, un leurre pour tromper Palimon, pendant que tu faisais le boulot pour moi. Tu t’es très bien débrouillé. Merci de ton aide, tu en seras récompensé amplement.

— Je suppose que maintenant que mon office est accompli, il ne me reste plus qu’à mourir ?

— Pas du tout, voyons. Pour qui me prends-tu ? Allez, assieds-toi et observe le spectacle, ça va commencer.

— D’ici, ça m’étonnerait qu’on les voie se battre.

— Détrompe-toi. Les armes les plus puissantes de l’univers – hormis celle-ci – sont entre leurs mains. Elles sont hors de tout contrôle, elles. . . Oui, regarde ! Ne vois-tu pas ces météores jaillir de cette direction ?

Et une sourde inquiétude étreignit le cœur de Dizuiteurtrente. Dans ciel étoilé montaient en effet, lentement, des points incandescents, des traînées ardentes décrivant d’élégantes paraboles. Il en savait maintenant assez sur le monde pour comprendre que ces comètes funestes se déplaçaient en fait à des vitesses prodigieuses dans les étendues de l’espace.

« La fin de l’univers est toujours le moment que je préfère. »

De chaleureuses réjouissances avaient accueilli l’arrivée de Kxwxly’shlgO BrnBrth O’Cthulhu, plus connu sous le nom d’Aristide, dans la cité de Xhaal’Kyloïd, capitale du royaume de Ksh’pült. Ce n’était pas qu’il y ait été particulièrement connu, car même selon les critères illithids, il était parti depuis fort longtemps et plus personne ne l’attendait. Mais le retour d’un fils prodigue déclenche toujours parmi ce peuple secret des festivités considérables. La raison en était que les Illithids, fervents adeptes de la télépathie, étaient toujours ravis de partager les expériences originales de l’un des leurs qui s’était éloigné de par le monde pour chercher fortune. Et dans ce domaine, Aristide avait pas mal de choses à raconter. Nul doute que durant les jours suivants – le terme « jour » étant ici inapproprié, les Illithids n’ayant pas l’habitude de se plier au rythme des astres – il deviendrait le centre d’intérêt de toute la communauté des mange-cerveaux. Une telle perspective comblait d’aise notre héros qui, en compagnie de quelques notabilités locales auxquelles il donnait la primeur de ses récits, se faisait une joie de conter ses aventures tout en dégustant de succulents prisonniers. Bref, c’était la belle vie.

Mais brusquement, il fut en alerte. Autour de lui, tous s’étaient tus. Il y avait eu un lointain cri mental, inarticulé. Un cri collectif, et puis le silence. Soucieux, tous les habitants de Xhaal’Kyloïd étendirent leurs sens mentaux le long du réseau neural qui couvrait tout l’Occident. Que s’était-il passé ? Un nouveau cri, plus net ! Cette fois, c’était certain, quelque chose se produisait. . . Rapidement, il devint évident que c’était la communauté de Thul’Wagar, située sous les cités côtières du Shegann, qui avait hurlé ainsi avant d’être réduite au silence. Silencieux, les céphalopodes se regardèrent avec consternation. Quelque chose venait de. . .

Non ! Cette fois, c’était la grande cité voisine de Ht’eiotil qui se mit à hurler de terreur. La terre y tremblait ! Fugitivement, ils eurent les visions d’un séisme dépassant l’entendement, un séisme capable de briser net les solides piliers magiques qui protégeaient les cités illithid contre ce genre de cataclysme. Il y eut une clameur immense, une grande perturbation dans le réseau mental, puis plus rien. Et alors, le vacarme succéda au silence. Dans tout l’Occident, la

même terreur se répandit. Du dernier des parias au plus noble-né des Seigneurs Éternels, tous surent avec certitude ce qui les attendait, aucun des Maîtres Illithid ne parvint à contenir la terreur qui s'était emparée de leur peuple, aucun appel au calme ne fut entendu. Furieux de l'incurie de leurs gouvernants, qui n'avaient su prévoir l'imprévisible, les nations souterraines sombrèrent dans l'anarchie à mesure que tombaient les villes, l'une après l'autre, sous le coup du cataclysme.

Et puis, ce fut au tour de Xhaal'Kyloid. . .

— Mais pourquoi l'univers devrait-il finir ?

— Mais voyons, parce que toute chose doit un jour finir. Pour cet univers, c'est aujourd'hui.

— N'éprouves-tu pas de tristesse à voir ainsi anéanti ton travail ? C'est pourtant toi qui l'a créé, non.

— C'est vrai. Je crée, et puis je détruis, telle est ma nature. Ce n'est pas la première fois que cela se produit, vois-tu.

— Comment cela ?

— Avant cet univers, il en exista un autre. Et avant lui, encore un autre. Et d'autres encore avant. Bien d'autres, plus qu'il n'y a d'étoiles dans le ciel. Je suis incroyablement vieux, « Le Roi », tu peux pas imaginer ce que je suis vieux.

— Ah.

— Certains de ces univers étaient si vastes et labyrinthiques que tout celui-ci constituerait une anecdote barbante en comparaison. D'autres étaient minuscules, ils tenaient tout entier sur une droite avec des petits points noirs et blancs qui s'agitaient dessus, c'était très marrant à voir. Certains se sont évaporés au bout d'une femtoseconde, d'autres ont tiré en longueur sur des éons. Et un éon, mine de rien, c'est long.

— Sens-je comme une lassitude dans ton propos.

— Ben. . . ça fait quand même un bail que je fais ça, et si au début c'est marrant, au bout d'un moment c'est un peu répétitif tout de même. Enfin bon. . .

— Et c'est pour ça que tu détruis l'univers ? Par mauvaise humeur ?

— Hein ? Non, moi je ne détruis rien. J'ai juste mis en place les choses pour que l'univers se détruise tout seul au bout d'un certain temps. J'ai mis en place Vertu et Condeeza qui sont en train de briser la Terre, le trésor de Xyixiant'h, Skelos, ses lieutenants et ses héros, et tous ces trucs. Et même Palimon. Et jusqu'à ces imbéciles de nécromants qui m'ont emprisonné dans leur bulle, là. C'était risible.

— Mais alors, tu pourrais arrêter ça ?

Dans la nuit noire, on pouvait suivre des projectiles ballistiques de la taille de montagnes quittant l'atmosphère et se fragmentant en chapelets incandescents pour se perdre dans le système solaire. À l'ouest, l'horizon commençait à s'enflammer.

— Sans doute, je pourrais. J'en ai largement le pouvoir, et maintenant que je possède l'épée, je ne crains plus rien de Palimon. Mais franchement, à quoi ça servirait ?

— Plein d'innocents vont mourir !

— Oui, un peu plus que les autres jours. Et de toute façon, ils finiront par mourir plus tard, la plupart du temps après une vie de misère dont ils n'auront pas profité.

— Mais il y a sans doute encore un espoir, on peut sauver l'humanité. . .

— L'humanité, c'est bien de ça qu'on parle. . . Moi, je cause Univers. Avec une majuscule. C'est quoi l'humanité, à ton avis ? Quelques millions de singes grotesques qui en une mince couche à la surface d'une planète minuscule, orbitant autour d'une étoile des plus banales d'une galaxie totalement quelconque. Rien de plus. En quoi la destinée pitoyable de cette collection

de primates prétentieux devrait-elle empêcher le majestueux univers d'aller au bout de son destin ?

— Nous pouvons créer de grandes choses !

— Mais non. Vous pouvez créer des petites choses et y accorder une grande importance, mais rien de tout ça n'a d'influence sur le sort du monde, au final.

— Les Dieux vont empêcher cela. . .

— Les Dieux, ils vont empêcher rien du tout. Ils font dans leur divin froc, les Dieux. Oh oui, je sens qu'il y en a quelques-uns qui tentent quelque chose. . . Oui, ils s'unissent pour contrer la force d'attraction qui relie Vertu et Condeeza. Oh, bravo les gars, raté à trois bornes. Vous avez plus qu'à vous inscrire au PSG ! Ah je vous jure, les comiques. . . Enfin, c'est pas leur faute, de toute façon, vu l'ampleur du truc, ça revenait à cracher sur un incendie de forêt.

— C'est impossible, c'est. . . c'est un complot ! J'ai compris, c'est un complot démoniaque ! Je sens la marque de Lilith, la Catin, elle est derrière tout ceci, j'en suis sûr !

— Lilith, à l'heure qu'il est, elle est comme tout le monde, à genoux dans une église ou un truc de ce genre, en train de prier pour qu'il existe un super-dieu au-dessus d'elle qui arrange le coup. Ce qui, en l'occurrence, n'est pas le cas.

— Tu ne vas rien faire ?

— Il est trop tard, de toute façon.

Une onde de choc aveuglante balaya la plaine. Dizuiteurtrente se voila la face par réflexe, mais la Chambre était même à l'épreuve de ce genre de manifestation, elle ne tressaillit même pas.

— Tout de même, se plaignit la princesse Quenessy, c'est étrange que ça se finisse comme ça.

— C'est vrai, approuva le docteur Venarius en soufflant sur la mousse de sa chope (c'était un jus de pomme). J'ai moi aussi l'impression que tout ceci se termine un peu en queue de poisson. Saurons-nous jamais le fin mot de l'histoire ?

— En tout cas, moi, ce que je vois, c'est que nous sommes vivants, continua Corbin avant de s'arrêter dans sa phrase.

Car les autres n'étaient pas rentrés. Ange se taisait et buvait plus que de raison. Certes, tous quatre étaient vivants, en bonne santé, et s'en étaient revenus de leurs lointaines aventures couverts de breloques magiques à ne plus savoir qu'en foutre. Mais il fallait se rendre à l'évidence, lorsque quatre compagnons reviennent sur neuf qui sont partis, que l'on ignore tout de ce que sont devenus les autres et que l'on n'a de toute évidence pas trouvé l'épée magique que l'on était partis conquérir, on ne se précipite pas dans les tavernes pour chanter qu'on est les plus brillants aventuriers du monde. On ne déguste pas non plus la tourte de la victoire, ni ne joue à la Boule Molverine, ni ne partage la Bouteille de l'Amitié en remettant la Faluche Aventurière, le Badge du Preux, le Parchemin du Départ, les Chaussettes du Guerrier Triomphant ou toute autre billevesée.

Ils étaient arrivés en vue des portes de Baentcher bien après qu'elles fussent fermées et, pas plus désireux que ça se taper les souterrains de l'ami de Corbin, s'étaient donc rabattus sur l'établissement où ils avaient leurs habitudes, le Gorille des Brumes. Ce soir-là, c'était calme. Il faut dire qu'il était tard. Ils n'avaient pas sommeil. Le décalage horaire, sans doute, mais aussi un sentiment d'incomplétude qui les maintenait en alerte.

— Je ne pense pas que ce soit fini, dit alors Ange.

— Peut-être pourrait-on tenter de savoir ce qui s'est passé après notre départ à l'aide d'une divination, hasarda le docteur.

— Excellente idée, approuva Quenessy. Mes connaissances sont très limitées en cette matière, mais demain, nous pourrions nous rendre auprès d'une académie de magie afin de requérir les services d'un puissant thaumaturge. Après tout, nous avons les moyens. Peut-être saurons-nous ce qu'il est advenu de nos compagnons, voire même, parviendrons-nous à communiquer avec eux !

— Voici une perspective réjouissante, ma douce mie. Mais, quelle est cette lueur à la fenêtre ?

— Tiens, c'est étrange, l'aube apparaît bien tôt, ou je me trompe.

— Et un peu trop vers l'ouest à mon goût. Sortons, voyons de quoi il retourne.

Ils furent promptement sur leurs pieds, et coururent vers la sortie parmi quelques clients furieux. Le temps qu'ils fassent ainsi, les fantomatiques lueurs qui avaient empourpré le ciel prenaient maintenant des teintes jaunes, puis d'un blanc éclatant, qui rivalisait avec le plein jour, si bien que lorsqu'il ouvrit la porte, Corbin poussa un cri et en fut aveuglé. Puis, la température grimpa hors de toute proportion en une fraction de seconde, et à cet instant, l'onde de choc vint frapper l'auberge, la pulvérisant aisément, avec tous ses occupants.

Non loin de là, ce fut tout Baentcher, ses mages, ses voleurs, ses aventuriers et ses artisans, ses murailles pourpres et son Temple Noir qui subirent le même sort, en l'espace d'un souffle. Nul, pas même un rat, n'était plus vivant lorsqu'enfin, la terre elle-même se souleva en un spasme douloureux, brisant les reliefs, comblant les vallées, abolissant les lacs et engloutissant les montagnes les plus vertigineuses en un cataclysme ultime d'une violence absurde, qui ne dura que quelques secondes.

Dizuiteurtrente ne perdit rien du spectacle. Il vit le paysage s'éclairer comme en plein jour, et bien plus encore, il vit des forêts entières de pins centenaires s'embraser en un instant, il vit le lac se vaporiser, il vit les montagnes éternelles fondre sous l'effet d'une thermie indescriptible, il vit tout ce qui avait constitué jusqu'ici son univers sombrer dans la folie et le chaos. Comment un homme peut-il être préparé à assister à un tel spectacle ? Comment conserver le détachement requis à la poursuite d'une réflexion de qualité ? Eh bien, Dizuiteurtrente y parvint, à sa grande surprise.

— C'est horrible.

— Et ça s'est répété ainsi des milliers et des milliers de fois. Oui, je sais ce que tu vas me dire, c'est la fin de toute chose, plus personne ne se souviendra que nous avons vécu, que nous avons souffert, blablabla... Eh bien non. Et alors ? C'est quoi l'alternative ? Vous laisser encore un peu plus de temps pour vous développer, pour... pour quoi au juste ? Tourner en rond ? Inventer de nouvelles modes philosophiques ? Sculpter de nouveaux éphèbes ? Mettre au point le bidulotron thermique à compression de phase et ses fascinantes applications à la culture des cucurbitacées en milieu anaérobie ? Et après ? Parce qu'il y a toujours un après, ça n'en finit jamais. Et après ça, l'humanité va trouver un moyen de disparaître toute seule, et puis les étoiles vont s'éteindre les unes après les autres, elles vont se transformer en petits astres très chauds et très morts, qui vont très très lentement se transformer en petits astres très froids et encore plus morts, et puis la lumière disparaîtra, et puis... ben, voilà quoi, y'a plus qu'à recommencer. Tu crois que c'est préférable ? Moi non, et crois-moi, j'ai plus d'expérience là-dedans, j'ai déjà vu ça cent fois. Non, là, c'est bien pour finir l'univers. C'est un bon moment.

Et tandis qu'il parlait, la Chambre s'était élevée, répondant à quelque mystérieux appel, de sorte qu'ils puissent embrasser sous eux toute l'étendue de la Terre martyrisée, crevassée, portée à blanc par le duel qui n'en finissait pas entre deux énergies primordiales, unies dans

une haine réciproque autant que monumentale. Elles étaient visibles, tourbillonnant l'une autour de l'autre en une danse de destruction.

— Si tu le dis, concéda alors Dizuiteurtrente d'une voix sans émotion. Après tout, c'est toi le dieu et moi le mortel, tu sais sans doute ce que tu fais.

— Sage philosophie.

— De toute façon, comme tu le dis, il est trop tard. Oh, t'as vu, ton lacet est défait.

— Où ? Hein ?

Maîtrisant ses tremblements, Dizuiteurtrente exécuta le plus étourdissant tour de voleur de toute l'histoire des voleurs, et c'était bien dommage qu'il n'y eût pas de témoins car ses maîtres en eussent été particulièrement impressionnés. D'un seul et fluide mouvement, il s'approcha de Chuck Norris tandis qu'il se penchait bien sottement, tira Avogadro dont la poignée pointait bien obligeamment dans sa direction, puis avec rage, la plongea jusqu'à la garde dans le dos du Dieu Suprême avant que celui-ci n'eût pu se rendre compte de ce qui se passait.

« Il est trop tard pour empêcher ce qui a été fait, fils de pute, mais il est toujours temps pour la vengeance ! Prends ça de la part de l'humanité ! »

Et le Créateur de Toute Chose tomba vers l'avant, en boule, comme un con.

IV.15 Et au commencement...

— Ah ah, vil faraud ! Bélître ! Bradype ! Monocéphale ! Toi qui te rengorgeais de l'apparat de ta propre puissance, tu... fais moins l'malin, pas vrai... Ah ah ah ! La vengeance est un plat !

— Ouah, mais ça fait un mal de chien !

— Quoi ? Tu es encore vivant ? Je croyais que cette épée...

— Me tuerait ? C'est exactement ce qu'elle fait. Mais pas en deux secondes tout de même. Je te rappelle que je suis Chuck Norris, des points de vie, j'en à plus savoir qu'en foutre.

— Alors tu vas mourir, c'est vrai ?

— Dans quelques minutes.

— Ah, bien. Je n'ai pas fait tout ça pour rien.

— Ah ça, tu peux le dire. Tu n'imagines même pas la portée de ce que tu as fait.

— La portée ?

— Parce que je te rappelle ce que j'ai essayé de t'expliquer cent fois : je ne fais pas que détruire l'univers. Je le crée aussi. Alors maintenant que tu m'as tué, et vu que la destruction de l'univers est en marche, tu vas m'expliquer comment je vais faire pour le recréer après.

— Euh...

— Voilà, monsieur Malinasse. C'est intelligent de tuer le dieu suprême de l'univers, hein ? Si tu avais réfléchi deux secondes, tu m'aurais, je sais pas moi, tu m'aurais menacé de me tuer si je ne remettais pas tout comme c'était avant.

— Ah oui, maintenant que tu me...

— Seigneur, comment j'ai pu trouver un ahuri pareil pour ce boulot...

— Ce boulot ?

— Ouais. Bon, écoute, on n'a pas le temps alors tais-toi. Ce que tu viens de faire était écrit. C'est un acte d'une portée cosmique incalculable, j'espère que tu en as bien conscience.

— D'accord.

— Une portée telle qu'elle transcende la nature de l'espace et du temps. Car ce n'est pas moi qui ai détruit l'univers, Dizuiteurtrente Percemouche, c'est toi. Les conséquences de ton acte

se propagent maintenant à la trame même de la réalité.

— Je ne comprends pas, je croyais ?

— Vertu, Condeezza et leur jouets magiques ? Elles ne sont que les manifestations de cet instant. Le règne de terreur de Skelos ne fut qu'une préparation à ce qui est en train d'arriver. Toute l'histoire du monde n'a eu lieu que pour justifier cet instant. Je meurs. Ma substance me quitte et se dilue. Et l'univers que j'ai créé, qui m'est lié intimement, se désintègre lui aussi. Sais-tu ce qu'est la constante cosmologique, Dizuiteurtrente ?

— Non, répondit-il, accablé.

— C'est un paramètre physique. On appelle ça une constante, mais en fait, c'est pas constant du tout. Là, en ce moment, du fait que je suis en train de mourir et que donc je ne peux plus la tenir tranquille, elle est en train d'augmenter à toute vitesse. Vois, ça commence à faire son effet. Tu vois la nébuleuse du Gynopède, par là ?

— Oui, je la distingue vaguement. . .

— Tu ne vois pas qu'elle a l'air de disparaître ?

— Ah oui, c'est vrai, elle faiblit.

— C'est parce qu'elle s'éloigne de nous, repoussée au loin par la constante cosmologique. Et bientôt, ce seront les étoiles lointaines qui se mettront à nous fuir, et puis les proches. Et les planètes quitteront leurs orbites, la Lune quittera la Terre. Puis, la gravité qui lie les êtres à leur monde cessera progressivement d'exister, et les planètes voleront en éclats. Enfin, les composants intimes de la matière se sépareront, avant de se désintégrer en minuscules particules qui à leur tour, seront écartelées par la constante cosmologique. Et alors, il n'y aura plus dans l'univers, démesurément enflé, que des rayons de lumière infiniment faibles, naviguant solitaires au milieu du néant, séparés les uns des autres par des distances inconcevables.

— Tu dis vrai ! Les étoiles déjà s'effacent du ciel. Ne peut-on rien faire ? Ne peut-on te. . . soigner ?

— Bien sûr que non. J'ai conçu Avogadro comme une arme mortelle.

— Mais. . . mais alors, que va-t-il se passer quand tout sera consumé ?

— Eh bien, je disparaîtrai, et seul restera cet observatoire.

— Et moi ?

— Eh bien, toi, tu resteras aussi.

— Tout seul ?

— Y'a pas plus seul.

— Et. . . et puis. . . c'est tout ? Je vais mourir ici ?

— La Chambre pourvoira à tes besoins physiques. Ah c'est sûr, c'est pas très grand. Mais je suis sûr que tu trouveras à t'occuper. Tu pourrais faire des travaux.

— Des travaux ? Je ne comprends pas !

— Tais-toi et regarde. Voici ce dont je te parlais.

Et effectivement, comme Chuck l'avait prédit, après que toutes les étoiles se furent éteintes, le Soleil lui-même sembla s'éloigner peu à peu, puis s'effacer au loin, éclairant de ses derniers feux une Lune elle aussi fuyant vers le néant. Un instant, la Terre martyrisée, à la surface broyée et portée à incandescence par la lutte des deux catins folles, parut seule dans l'univers. Et puis, son atmosphère s'évapora, et en un surprenant ensemble, lorsque la gravité fut vaincue, elle se désagrégea en poussière. Un grand nuage de poussière qui s'étendit, s'étendit, se diluant toujours plus vite dans le néant toujours plus enflé, jusqu'à ce que les liaisons atomiques se rompent, libérant des flots de photons. Les électrons des atomes sortirent de leurs orbitales, couche après couche, en un kaléidoscope étourdissant de lumière, neutrons et

protons se séparèrent à grand renfort de rayons X, et puis, et puis en un instant, les quarks se vaporisèrent. Et l'univers fut achevé. Tout était terminé. Vraiment tout.

— Voilà, nous sommes seuls. Et bientôt, j'aurai à mon tour disparu. Tu pourras parler tout seul et te gratter les couilles, y'a plus personne pour te regarder. Accessoirement, ta volonté sera alors unique raison au milieu du néant.

— C'est de la folie. Pourquoi ça me tombe dessus ? Pourquoi n'ai-je pas eu le droit de mourir avec les autres ? Mais qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu me condamnes à moisir en ce lieu pour l'éternité ?

— Mon dieu, que cet homme est donc sot. Quand je dis « mon dieu », c'est bien sûr une façon de parler. J'ai dit « ta volonté sera unique raison », bougre d'ahuri, tu ne comprends donc rien ? Oh, mais, ça alors !

— Quoi donc ? Eh, mais ma parole, quelque chose est resté ! Quelque chose a survécu à l'apocalypse !

— Alors là, je croyais avoir tout vu au cours de ma longue vie, mais je dois dire qu'en l'ultime minute de mon existence, quelqu'un a réussi à me surprendre.

Car, à une distance difficilement estimable, vu que tout repère spatial avait disparu (ainsi, probablement, que la notion même d'espace), ils pouvaient encore voir des gerbes d'éclairs tourbillonnants, deux comètes orbitant frénétiquement l'une autour de l'autre, s'expédiant des amabilités cosmiques avec un joyeux entrain.

— Bon sang, dit alors Chuck, elles sont encore en train de se battre. J'ignore comment elles ont survécu au big rip, mais le fait est qu'elles y ont survécu. C'est étourdissant. Je crois que tu devras prendre ça en compte pour le prochain. Par la force des choses, la haine de Vertu et de Condeeza sera nécessairement un des éléments structurants.

— Eh ? De quoi parles-tu ?

— De l'univers que tu vas créer pour remplacer celui-là.

— MOI ?

— Qui d'autre ? Il n'y aura plus rien que toi. Le néant n'est rien, tu seras tout. Ta parole s'imposera forcément. Tu pourras faire ce bon te semble.

— Mais j'en suis indigne !

— Il ne s'agit pas de dignité.

— Je ne sais même pas comment on s'y prend.

— Ben, t'auras qu'à regarder dans le manuel.

Et Chuck Norris tendit à Dizuiteurtrente Percemouche un petit bouquin plein de pages. Tellement plein de pages qu'il y en avait une infinité.

— Tout est décrit là-dedans. Comment faire ci, comment faire ça, comment on se sert des quasars, pourquoi les étoiles à neutron sont poilues, c'est tout marqué là. Y'a des exemples, c'est vachement bien foutu.

— Mais . . .

— C'est le moment pour moi de te dire, allez, salut, maintenant.

Et Chuck Norris, comme une vulgaire étoile, se désintégra en poussière.

Au commencement était le néant.

Puis, Dizuiteurtrente Percemouche, ci-dessous appelé « Dieu », dit : « Que La Lumière Soit », et la lumière ne fut point.

Alors, Dieu ouvrit le manuel, et découvrit qu'une étoile, ça devait être beaucoup plus gros que ça.

Alors, Dieu dit encore : « Que La Lumière Soit », et la lumière fut.

Très brièvement.

Car comme il était écrit dans le manuel, si l'on en met trop, ça fait une hypernova qui se transforme instantanément en trou noir, et du coup, c'est pourri. Et en plus il avait oublié de mettre les éléments lourds.

Alors, Dieu s'obstina, et dit « Que La Lumière Soit », et la lumière fut.

De nombreuses fois.

Et au bout du quarante-huitième essai, Dieu vit qu'il avait réussi à fabriquer une étoile. C'était une petite étoile toute rouge, variable et assez laide, et il vit que cela était pas bon mais oh, eh, hein, bon, on va pas y passer la journée non plus.

Puis, Dieu créa la terre, les eaux et l'air. Et tout se barra aussitôt dans tous les sens.

Alors, Dieu potassa le manuel, et vit que faire une planète à la main, c'était autrement plus compliqué qu'une étoile. Et qu'en plus, pour un univers qui ait de la gueule, il fallait en fabriquer des milliards de milliards de ces merdes. Et grand fut son désarroi. Et il y eut des gémissements et des grincements de dents.

Alors, Dieu chercha, chercha et chercha encore dans le manuel pour voir si y'avait pas moyen de truander. Et il tomba sur la procédure pour la création automatique des univers.

Alors, Dieu prit des branes, des supercordes, des champs scalaires et des inflations, et tout un tas de saloperies à plein de dimensions, comme il était écrit dans le manuel. Et il fit ce qu'il fallait. Et il vit que ça big-banguait comme il fallait. Alors, il poursuivit sa lecture, et lut :

« Laissez refroidir environ trois cents millions d'années en agitant de temps à autre pour éviter la formation de trous noirs supermassifs, et vous observerez les premières galaxies. »

Et Dieu relut à plusieurs reprises le coup des trois cents millions d'années. Et Dieu dit, « C'Est Pas Possible, C'Est Une Blague! » Mais c'était pas une blague.

Alors Dieu entra dans une grande ire, et il jeta le manuel à terre, et il dit : « Sacré Putain De Manuel De Merde! »

Puis, Dieu se reprit, et nota que le manuel s'était ouvert au chapitre : « Restauration de l'univers à partir des copies de sauvegarde. »

Et Dieu vit que cela était cool.

Tristement, la Compagnie allait rejoindre ses pénates lorsque la porte du Gorille des Brumes s'ouvrit discrètement. Vertu passa la tête, puis, reconnaissant ses camarades, alla les rejoindre. Elle fut saluée par une salve d'acclamations réjouies et la commande d'une nouvelle tournée au patron bougon, qui avait espéré se coucher.

— On ne t'espérait plus! Que t'est-il donc arrivé?

— Dizzie et moi, nous sommes tombées sur les deux gugusses de Naong. Après qu'on s'en soit débarrassées, nous nous sommes querellées sur un sujet dont j'ai un peu perdu le souvenir. Je me suis battue avec Condeeza, à ce qu'il me semble. J'ai dû prendre un mauvais coup, car je ne me souviens pas de la suite. Et lorsque j'ai repris mes esprits, j'étais en train de marcher sur le chemin, avec l'auberge en ligne de mire.

— C'est singulier!

— Oui, vraiment. En parlant de malheur, vous ne l'avez pas vue, Condeeza?

— Pas le moins du monde. Et la clé? Et l'épée?

— Ah oui, c'est vrai. Mais c'est ça, on s'est disputées à cause des clés! On s'est disputées... ah, c'est confus. En tout cas, on n'a pas retrouvé Avogadro, ça c'est sûr.

— Quel dommage.

— Quelle quête idiote, vraiment. Toute cette énergie dépensée, toutes ces souffrances, tout ça pour en retourner à Baentcher. . . C'est vraiment sans queue ni tête. Il y a sûrement quelqu'un quelque part qui connaît le pourquoi du comment de cette histoire absurde, mais en ce qui me concerne, je sèche.

Et c'est ainsi que, plus riches d'expérience et de quelques breloques, nos cinq compagnons retrouvèrent Baentcher, ses doux mystères, ses paisibles intrigues et ses braves assassins.

Ange, pour une fois, tint parole et se retira de la vie d'aventure ainsi que de la Guilde. Il vendit son appareillage magique et se retira dans son île natale avec son pécule, y acheta une propriété et y vécut bien vieux avec sa femme, de l'élevage des brebis et de la vente des fromages.

Son ami ayant démissionné et ayant lui-même accumulé assez de bien pour s'installer, Corbin n'avait plus de raison de risquer sa vie à faire le voleur. Il abandonna donc lui aussi la guilde et, s'étant mis en ménage avec Quenessy, partit avec elle s'installer dans la cité de Daglioli, dont il devint quelques années plus tard un des notables les plus respectés. Ils y ouvrirent, en effet, plusieurs palestres à destination de la belle société, les conseillant sur l'art et la manière d'entretenir son corps, et leur vendant de très onéreux et malodorants breuvages aux propriétés anabolisantes des plus douteuses.

Le docteur Venarius lui aussi déserta Baentcher. Ayant trouvé sa voie, il retourna à Schizietta et seconda efficacement Fabrizio d'Areva en tant qu'administrateur de la NASO (Nazionali Aeronauticale di Schizietta Organizassiono). Leurs travaux précurseurs ouvrirent la voie, bien des années plus tard, aux aventures de l'Astrocoprs.

Vertu, seule, resta ceinte des pourpres murailles de Baentcher où, à son grand dépit, elle ne tarda pas à retrouver Condeezza, qui s'était mystérieusement matérialisée de l'autre côté de la ville au même moment qu'elle. Dans un premier temps, toutefois, chacune fut fort occupée à régler ses petites affaires, ce qui explique qu'elles n'entrèrent en conflit que bien plus tard.

En revanche, elle n'eut jamais de nouvelles de Toudot ni d'Aristide. Sans doute trouvèrent-ils chacun sa voie dans les lointaines nations qui étaient les leurs.

Mais revenons à ce fameux jour où le monde a été créé.

Il y eut un matin. Et du coup, le soleil fit mine de s'annoncer, et les couleurs du monde naquirent à nouveau autour du lac, à commencer par le bleu très foncé. Dizuiteurtrente descendit les trois marches et quitta le belvédère, qui disparut derrière lui. Il s'en étonna quelque peu, mais la Chambre devait rejoindre le précédent Dieu Créateur. Il foula avec satisfaction les herbes humides de rosée et contempla la splendeur de la création. Et il la contempla avec fierté, tant qu'à faire. 'pas s'gêner.

« Ah, évidemment, si tu triches. . . »

Dizuiteurtrente se retourna, surpris. Il le fut encore plus en voyant que Chuck Norris lui faisait face.

— Mais. . . tu n'es pas mort ?

— Si, si, je te rassure. Mais tu sais, le temps, c'est quand même un truc moyennement linéaire. Y'a toujours moyen de baiser le principe de causalité. . . enfin bon, tu découvriras ça par toi-même un jour ou l'autre.

— Ah ?

— En tout cas, je te félicite pour ton imagination.

— Je te dispense de ton ironie. J'ai fait au mieux.

— Note, quand j'ai débuté, j'ai pas mal galéré moi aussi. Tu aimes vraiment cet univers mou et spongieux, au point de le recréer inchangé ?

— La preuve.

— Mais attends, il n'y a vraiment rien que tu aurais envie de modifier ? De rendre mieux ? Une constellation qui serait plus jolie dans le ciel Austral ? Une variété de muon que tu jugerais particulièrement méprisable ? Un trait de la nature humaine que tu souhaiterais améliorer ? Rien de rien ?

— Ben... j'ai quand même fait quelques réglages en passant, bien sûr, c'est humain.

— Ah, bon !

— Par exemple, j'ai aboli toute trace du Parløj.

— Excellent.

— J'ai éliminé du vocabulaire quelques mots assez laids, comme conquichielle, vermantousse, ophlinque ou le verbe oscanquouïre.

— C'est pas plus mal en effet.

— Et tu noteras que dorénavant, l'humanité sera dépourvue de cet appendice caudal cramoisi et disgracieux qui ne servait à rien à part à se le coincer dans les portes.

— C'est très judicieux en effet. Et le petit orteil ?

— Ah merde, je l'ai oublié celui-là... .

— Mais je crois comprendre que tu as aussi perdu tes pouvoirs divins.

— Ouais. Ça te défrise ?

— C'est tes affaires après tout, mais je ne comprends pas : tu avais le pouvoir suprême ! À quoi bon y renoncer ?

— À quoi bon l'avoir ? Est-on plus heureux lorsqu'on est un dieu ? Ma vie me satisfait. Je n'ai pas besoin de savoir comment fonctionne la fusion nucléaire pour jouir des rayons du soleil, et si ma mort survient d'ici cinquante ans, que m'importe que l'univers se consume dans trente milliards d'années ?

— Vraiment, j'ignore si tu es l'être le plus sage qui ait jamais existé ou la plus stupide des créatures du cosmos.

Ils se regardèrent un moment en silence, puis furent dérangés dans leur méditation par un oiseau qui piaillait, là-haut, dans son arbre.

— Est-ce vraiment exclusif ?

— En tout cas, j'espère que tu as bien pensé à tout avant de te dépouiller ainsi.

— T'inquiète, je gère.

— D'accord, moi, ce que je dis... je suppose que tu as pensé aux nécromants ambitieux.

— Oui, j'y ai... les quoi ?

— Eh bien, mine de rien, tu es une sorte d'entité cosmique, maintenant. Je pense que ça intéresserait pas mal de cinglés de t'avoir dans son labo, pour te disséquer, pour te supplicier afin d'accéder au Savoir des Anciens, ce genre de trucs.

— Comment ils pourraient deviner ?

— Avec des sorts de divination, peut-être. Enfin bon, tu gères, hein.

— Ouais.

— Bon. Alors, amuse-toi bien, « le Roi ».

— Adieu, Chuck. Bon voyage.

Et Chuck s'en fut. Et plus jamais il ne revint.

Et Dizuiteurtrente s'aperçut alors qu'il avait oublié un autre petit détail gênant. Il avait

encore Avogadro à la main. Avec un peu de chance, elle avait perdu ses pouvoirs. . . Il restait encore quelques étoiles visibles à l'ouest. Parmi elles, les huit bijoux blancs que l'on appelait les Pléiades. Il en choisit une au hasard, et tendit son épée. Il y eut comme un petit « pouf ». Et les Pléiades furent sept.

Bon. Comment se débarrasser de ce machin ?

Il fallait sans doute porter l'épée jusqu'à la Forge du Destin pour la faire piétiner par le Dragon du Temps une nuit que la planète à la con est dans l'alignement de la nébuleuse du Grand Machin, et tous ces trucs. Il fallait faire des recherches dans les bibliothèques. Courir après des parchemins. Réunir des compagnons. Jurer fidélité, faire des bornes, trimballer des quintaux d'objets magiques, combattre la moitié du monster manual. . .

Ouais.

Bon.

Il regarda à droite, il regarda à gauche, il regarda derrière lui. Puis il prit un air dégagé, et jeta Avogadro au loin, très loin, là où le lac est profond. Nulle noble dame ne jaillit de l'onde pour la cueillir à la volée. Juste, Avogadro fit plouf.

Ah, une bonne chose de faite.

Et maintenant, cette histoire de nécromant. C'est vrai que c'était inquiétant, il n'avait pas envisagé les choses sous cet angle. Il connaissait peu la sorcellerie, ses arcanes et ses possibilités. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il fallait se méfier de tous ces crétins encapuchonnés marmonnant des débilités à propos de démons et déités dont ils ignoraient tout, et qui en plus, n'étaient pas si supérieurs que ça (à ce qu'il lui semblait sur le coup, mais n'oublions pas que Dizuiteurtrente était quand même le Créateur de Toute Chose).

Bref, il fallait la jouer fine. Couvrir ses traces. Disparaître. Adieu, Dizuiteurtrente Perce-mouche. Adieu Baentcher et ses rouges murailles, où trop de gens le connaissaient, il faudrait désormais chercher fortune dans le vaste monde. Il lui faudrait se composer un personnage crédible. Qui attire peu l'attention. Qui détourne les soupçons. Qui ait peu de points communs avec un certain apprenti-voleur qui, à un certain moment, avait été l'Unique, l'Incréé, le Gars Avec Les Majuscules. Tiens, pourquoi ne pas se faire passer pour un habitant du lointain midi ? Il connaissait déjà un peu la langue de Pthath, et puis dans le nord, personne ne ferait la différence. Il n'était pas bien grand, plutôt sec et un peu basané, comme les gens de là-bas. Évidemment, il était roux, mais en se teignant régulièrement au broux de noix, ou mieux, en se rasant le crâne, il pourrait facilement passer pour un véritable voleur de Thebin exilé pour quelque sombre raison qu'il valait mieux ne pas connaître. Chacun sait que les étrangers ont leurs sombres secrets, c'est culturel, tout ça. . .

Bon, maintenant trouvons un nom.

Comment on dit « le Roi », en pthath, déjà ? Il l'avait su, jadis. . .

Table des matières

I	La clé de la Tour Sombre	3
I.1	La Citadelle de Gwend'har	4
I.2	Qu'est devenue Vertu ?	9
I.3	Le Congrès	10
I.4	Larcin à la palestre	13
I.5	Le stagiaire	16
I.6	Le ninja gentilhomme	18
I.7	Le médecin malgré lui	23
I.8	La guêpe écarlate	25
I.9	Ce-Qui-Rampait-Dans-Les-Ténèbres	29
I.10	L'Horreur dans l'Auberge	32
I.11	La geste de Cléodocte le Maudit	36
I.12	À l'aventure	38
I.13	La Sombre Tour de N'arthrex	42
I.14	Où il se passe plein de trucs	45
I.15	La halte	51
I.16	Un soir de pluie	57
I.17	Enter the black queen	62
I.18	La deuxième leçon	64
I.19	Tout ça pour deux navets	69
II	La clé du Tombeau	74
II.1	TIG	75
II.2	Le chapitre de Bertrand	78
II.3	Fabrizzio	83
II.4	L'absence cruelle des hérissons	89
II.5	L'abominable complot	95
II.6	L'accélérotron pyrodynamique cryofluide du génial Fabrizzio d'Areva	101
II.7	On monte	107
II.8	La révélation	112
II.9	On descend	116
II.10	L'ombre de Savanerole	121
II.11	Le Castel Zefiro	126
II.12	Prison casse	129
II.13	Le temple profané	132
II.14	La crypte	138
II.15	De furieux combats	142

II.16	Le tombeau	147
II.17	Duel pour une clé	150
II.18	Rétribution	154
III	Le continent perdu	159
III.1	Retour au Lyceum	160
III.2	Flashback	163
III.3	Un vol sans histoires	167
III.4	Un nouveau continent riche de promesses	172
III.5	Considérations matérielles	176
III.6	Fight to survive	179
III.7	On peut pas dire que ça s'arrange franchement	182
III.8	Aristide	188
III.9	Chocacaotl	192
III.10	Le voyage de la Reine Noire	195
III.11	Romance et danger	200
III.12	Re-danger et re-romance	204
III.13	Deux haltes	207
III.14	Pikrokol	210
III.15	Le royaume obscur	214
III.16	L'île des brumes	218
III.17	L'horrificante charge du lézard-tonnerre	223
III.18	Vers en grands nombres, décochés comme des flèches dans la Mer de Feu	228
IV	La fin du monde	233
IV.1	La boîte énigmatique	234
IV.2	Le monde du rêve	237
IV.3	Les diplopodes	241
IV.4	Le caveau des énigmes	246
IV.5	Autour du puits	252
IV.6	Le trésor du dragon	255
IV.7	La grande vase	260
IV.8	La suite du trésor	263
IV.9	La lumière au cœur des ténèbres	267
IV.10	Les compagnons se séparent	271
IV.11	Le duel qu'eut Vertu avec Arcimboldo	276
IV.12	Le duel qu'eut Condeeza avec Gaspard	281
IV.13	La Chambre de l'Épée	287
IV.14	Histoire eschatologique	292
IV.15	Et au commencement...	298